

L. DESNOYERS

HISTOIRE

DU

PEUPLE HÉBREU

DES JUGES A LA CAPTIVITÉ

TOME II

SAÜL ET DAVID



ÉDITIONS AUGUSTE PICARD
PARIS

HISTOIRE DU PEUPLE HÉBREU

II

L. DESNOYERS

HISTOIRE DU PEUPLE HÉBREU

DES JUGES A LA CAPTIVITÉ

TOME II

SAÜL ET DAVID



PARIS
ÉDITIONS AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte
1930



NOTICE SUR L'ABBÉ DESNOYERS

La mort inattendue et prématurée de l'abbé DESNOYERS frappa douloureusement ses amis et ses élèves. Tous ceux qui l'avaient approché et qui avaient eu la bonne fortune d'entrer dans son intimité avaient subi le charme particulier de son esprit et bien vite s'étaient pris à l'aimer. Ceux qui ne connaissaient que son enseignement ou ses livres voyaient la lourde perte que cet événement infligeait à la science catholique.

Depuis novembre 1905, il était professeur d'exégèse et de langues sémitiques à la Faculté de Théologie de l'Institut Catholique de Toulouse. L'abbé Desnoyers, pendant ces vingt-trois années, donna un enseignement brillant et goûté dont les lecteurs du Bulletin de littérature ecclésiastique et de « l'Histoire du Peuple Hébreu » ont pu apprécier la haute valeur. Professeur consciencieux tout entier à sa tâche, il avait l'esprit trop avisé pour borner sa curiosité au sujet même de ses cours. La littérature et les arts, comme pour tous les hommes de grande culture, lui donnaient les joies les plus variées et le délassaient de l'austère fréquentation journalière du monde Sémitique et de ses secrets les plus intimes. D'ailleurs il y trouvait grand profit, et si la forme de ses articles et de ses livres a mérité d'attirer l'attention des plus difficiles, c'est au commerce des beaux esprits et des bons auteurs qu'il le doit. L'abbé Desnoyers était un historien au sens élevé du mot, n'ignorant rien des bonnes et sévères méthodes, sachant dédaigner le travail de seconde main, capable de synthèse, aimant les idées générales et surtout sachant

les exprimer clairement et finement. Il n'était pas de ceux qui font de l'érudition le but de leur vie, il savait que c'était un moyen, le seul d'ailleurs, d'étayer sur des fondements inattaquables les récits qu'il présentait avec agrément au grand public.

Il savait aussi que, comme catholique et comme prêtre, il devait être plus difficile qu'un autre dans la préparation de son œuvre. Il connaissait les préventions que les incrédules et les adversaires de l'Église entretiennent au sujet des travaux dûs aux plumes ecclésiastiques en matière d'histoire Biblique. Il voulait mettre au service de l'Église l'autorité que lui donnaient la probité de son travail et la possession complète du sujet auquel il avait voué sa vie. La connaissance parfaite de la langue, des monuments témoins des antiques civilisations Sémitiques, lui permettait de pénétrer et de comprendre les manières d'agir et de penser des Hébreux. Aussi combien son « Histoire » y gagna-t-elle de vie et de pittoresque.

Une autre des qualités de l'abbé Desnoyers, plus qu'à tout autre indispensable à un prêtre traitant des questions qu'il abordait, était la prudence. Certes il regardait comme un devoir d'honneur de se prononcer sur les questions parfois délicates et épineuses que pouvaient faire surgir ses recherches, mais, modéré et sage, loin de se laisser entraîner par l'attrait d'une découverte ou d'une idée nouvelle il savait avec quelle prudence doit s'édifier une hypothèse ou une théorie et son respect de la vérité scientifique s'alliait tout naturellement à son amour de la religion, à son profond désir de ne heurter aucune susceptibilité digne de respect.

« Il était persuadé, comme on l'a fort bien dit [1]*, que, sur le terrain scientifique, le savant catholique a droit comme les autres à toute sa liberté et doit le montrer, s'il veut se faire. écouter et s'imposer. Il l'a dit et il l'a pratiqué non sans mérite. Mais il savait en même temps qu'il y a science et science, qu'il*

1. P. Cavallera. Bulletin de la Faculté Catholique de Toulouse, 1929, p. 1129.

faut se défier des engouements trop fréquents et ne point s'en laisser imposer par l'opinion ou par la réputation même des plus grands. Il savait aussi que l'Église a mission pour nous diriger. Aussi se préoccupait-il d'éclairer ses recherches à la lumière de ses décisions et des données théologiques. Il savait consulter ; loin d'être a priori favorable aux opinions nouvelles, même quand elles recevaient bon accueil dans les milieux catholiques, il ne les adoptait qu'après les avoir sérieusement examinées. »

Les éloges unanimes qui avaient accueilli le Tome Ier de « L'Histoire du Peuple Hébreu » l'avaient vivement encouragé à poursuivre son œuvre. Malgré une santé de plus en plus chancelante il avait pu mettre la dernière main à son « Salomon » avant la crise douloureuse qui l'emporta. Il eût sans doute, s'il eût vécu, complété quelques notes, mais l'œuvre était achevée et nous avons cru que la publier telle qu'elle était le meilleur hommage à rendre à la mémoire de l'historien éminent qui fut aussi une âme très haute et un grand chrétien. C'est aussi, nous le croyons sincèrement, un service rendu à la science catholique et à la science tout court, que de mettre entre les mains du public le résultat de tant d'années de travail consciencieux, de recherches passionnées sous la forme d'une synthèse vivante présenté en un style aussi ferme qu'élégant.

N. B. — Grâce au talent de M. Vignon, nous sommes heureux de donner un fort beau portrait de M. l'abbé L. Desnoyers, nous tenons ici à en remercier l'artiste.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR[1]

Il importe, au début de cet ouvrage, de prévenir tout malentendu de la part de lecteurs de bonne foi qui pourraient y chercher ce qu'ils ne trouveront pas. L'auteur n'a pas entendu faire œuvre d'apologétique ni d'édification. Il n'a pas écrit selon une expression connue « ad probandum » mais bien « ad narrandum ». — Le peuple hébreu a vécu dans le temps et dans l'espace comme tous les autres peuples — il a été en contact avec d'autres nations de civilisations fort différentes, aux religions également fort variées. Nous connaissons son histoire par la Bible, par des inscriptions, des monuments figurés émanant de milieux divers. On peut donc — sans méconnaître aucunement le rôle de la Providence au cours des siècles — reconnaître avec Bossuet :

« Dieu a voulu... que le cours des choses humaines eût sa » suite et ses proportions. A la réserve de certains coups » extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute » seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait

1. L'auteur étant mort au moment de la mise sous presse des tomes II et III, l'éditeur ne s'est pas cru autorisé à rien ajouter au tome I ; c'est donc en tête du tome II qu'il imprime cet avertissement caractérisant l'esprit dans lequel M. Desnoyers a écrit son ouvrage.

» eu ses causes dans les siècles précédents... La vraie science » de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces se- » crètes dispositions qui ont préparé les grands changements, » et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.[1] » Et Bossuet qui, dans les deux premières parties de son Discours, n'avait voulu qu'être érudit et théologien, se révèle, quand il applique cette méthode de recherche aux Empires, le maître d'un Montesquieu et le précurseur des historiens modernes.

De l'histoire, telle que Bossuet la définit, on trouve quelques vestiges dans la Bible, mais des vestiges fort clairsemés. C'est que la plupart des auteurs inspirés ne se proposaient point d'instruire leurs lecteurs sur l'enchaînement des faits historiques de la vie nationale d'Israël, à la manière de Thucydide dans son récit de la guerre du Péloponèse. Assurément beaucoup d'entre eux en étaient capables et quelques-uns l'ont essayé. Mais l'inspiration leur imposait une tout autre tâche, et ils lui auraient été infidèles s'ils ne s'étaient préoccupés de faire ressortir dans leurs livres historiques, surtout, sinon même exclusivement, la part prépondérante que Dieu avait eue dans la conduite des événements. Aussi est-ce une histoire religieuse, ou, comme nous aimons à dire, une « histoire sainte » qu'ils ont écrite. Cette haute préoccupation n'entache d'aucune façon la valeur objective des faits qu'ils racontent, après les avoir judicieusement choisis par rapport à leur but. Qui ne voit qu'ils n'ont envisagé pourtant qu'un côté de l'histoire, le plus beau, le plus édifiant, le plus capable

1. Cf. tome III pp. 279 et seq.

de mettre en évidence et la dignité de leur peuple et la grandeur de leur Dieu, et que, ne l'ayant pas cherché, ils n'ont pas dit tout ce qui pouvait se dire soit sur l'histoire prise dans son ensemble, soit même sur les événements qu'ils se sont bornés à raconter ? De cette intention purement religieuse, de cette curiosité intellectuelle restreinte et de ces silences voulus, il résulte que leur histoire n'affiche aucune prétention à être une histoire complète et totale.

Elle ne l'est pas, d'abord, parce que, dans l'exposé des événements pris dans leur ensemble, elle néglige de mettre en relief, souvent même de signaler, « les causes » cachées des siècles passés et les « conjonctures » du moment présent, qui, en formant comme le fond de perspective sur lequel viennent se disposer les événements particuliers, permettent d'entrevoir « la suite et les proportions » de chaque grande période historique. Dans les Actes des Apôtres, saint Luc n'a jamais fait entrer en ligne de compte, parmi les circonstances favorables à la diffusion du christianisme, cette merveilleuse « paix romaine », si providentiellement établie pour en hâter le succès. De même, dans l'histoire de l'établissement de la royauté en Israël, les auteurs des Livres de Samuel, des Rois et des Chroniques ne laissent jamais soupçonner combien les circonstances devaient faciliter la réussite de cette laborieuse entreprise. Beaucoup d'ennemis sans doute menaçaient le peuple choisi, et Saül, puis David eurent fort à faire pour briser leurs attaques et enrayer leur convoitise. Mais les grands empires qui vinrent si souvent s'affronter dans l'étroit couloir syrien, en écrasant sur leur passage ses petits peuples et ses royaumes minuscules, s'en trouvaient alors tenus éloignés, et l'inaction de l'Assyrie, l'effondrement des Hittites,

la somnolence de l'Égypte y laissaient régner une accalmie profonde. Ce ne furent pas seulement les Phéniciens qui en profitèrent avec l'opulent et actif Hiram de Tyr, ou les Araméens avec l'agressif et entreprenant Rezou de Damas ; ce furent aussi les Hébreux avec Saül, David et Salomon. Tirant parti de cette circonstance heureuse, ces hommes, remarquables à des titres divers, établirent en Israël une prospérité que leur peuple ne reverra jamais plus. Ainsi Dieu n'avait pas seulement suscité, comme nous l'apprennent leurs historiens, des rois qu'il avait comblés de ses dons et qu'il suivait avec une attention vigilante. Il avait aussi voulu les appeler au moment propice, après avoir déblayé devant eux le terrain politique des obstacles insurmontables. Car si, en maître de l'heure, Dieu intervient quelquefois par un coup soudain à la minute opportune, il aime aussi, en maître du temps, à disposer de loin les conjonctures favorables à ses desseins. Si les auteurs inspirés s'étaient souciés d'envisager l'histoire comme l'entend Bossuet, en quels termes magnifiques n'eussent-ils point célébré cette « paix syrienne » que Yahwé avait ménagée à son peuple par l'action prévoyante de sa providence souveraine. Mais trop occupés de faire, pour ainsi dire, toucher du doigt à leurs contemporains moins clairvoyants qu'eux l'action divine de l'instant décisif, ils nous ont laissé à chercher, plus qu'ils ne nous ont montré, les causes lointaines et profondes, dont les effets, plus apparents, devaient frapper d'eux-mêmes tous les yeux.

Leur histoire ne saurait être complète, en second lieu, parce qu'ils ne s'appliquent pas davantage, pour la plupart, à donner, sur les faits qu'ils rapportent, tous les détails qu'ils connaissaient ou auraient pu connaître, et qui, eussent-ils

même été ignorés d'eux, n'en existaient pas moins. Les faits historiques, que leur importance soit considérable ou secondaire, sont toujours fort complexes. A la réserve du fait miraculeux, qui ne surgit qu'exceptionnellement, et dont Dieu est le seul auteur, tous les autres faits, qui sont la presque totalité, se produisent par collaboration et dans le conflit des circonstances, des hommes et de Dieu. Or, des multiples causes qui entrent en jeu à un moment donné, la majorité des historiens inspirés n'en signalent le plus souvent qu'une, et c'est naturellement Dieu. Cette préférence presque exclusive ne se remarque pas seulement chez les rédacteurs sacrés, qui, écrivant longtemps, voire plusieurs siècles, après les événements, ne s'intéressaient à ceux-ci que dans la mesure où ils pouvaient y trouver, pour la satisfaction de leur foi, et y montrer, pour l'édification de leurs lecteurs, l'intervention providentielle. Elle apparaît aussi chez certains auteurs, en particulier chez les prophètes, qui, bien que contemporains des événements et y ayant parfois tenu un rôle important, n'y remarquaient que l'action du Maître divin de l'histoire et des hommes. Cette disposition amène les uns et les autres à passer sous silence, ou à laisser du moins dans l'ombre d'où il faut les tirer pour avoir une vue complète des faits, tout ce qui relève de la pression des circonstances et de l'activité humaine. »

C'est dans cet esprit que l'auteur présente les périodes les plus intéressantes de « l'Histoire du peuple hébreu ». Sous les Juges dans l'ordre social, Israël modifie son organisation et son genre de vie : de nomade et de pasteur, il devient sédentaire et agriculteur. Dans l'ordre politique, il se débarrasse

laborieusement du particularisme qui séparait ces diverses tribus, et s'achemine vers la royauté.

Avec l'établissement de la royauté s'ouvre la période la plus brillante de l'Histoire du peuple hébreu. Inquiets des incursions de leurs ennemis les Hébreux sentent le besoin d'une autorité plus ferme et surtout d'une unité réelle de leurs forces pour mieux résister aux attaques de leurs voisins.

Grâce aux hautes qualités de David et de Salomon ils firent mieux que résister à leurs ennemis, ils devinrent pour quelque temps un peuple redoutable, un royaume florissant et même opulent. N'ignorant rien des découvertes faites en Égypte, en Syrie et ailleurs, découvertes confirmant et complétant souvent les renseignements fournis par la Bible, l'auteur a su présenter de cette glorieuse époque un récit coloré et un tableau plein d'intérêt, de science et de vie.

L'Éditeur.

CHAPITRE PREMIER

LA SYRIE AU TEMPS DE L'INSTITUTION DE LA ROYAUTÉ EN ISRAEL

I. — RAPPORTS DE LA SYRIE AVEC L'ÉGYPTE ET L'ASSYRIE : — Fin de la dynastie des Ramsès ; — la XXIe dynastie ; — retour momentané des Assyriens en Syrie avec Téglath-phalasar Ier. — Influence de l'Égypte par sa civilisation, — ses arts, — sa religion.

II. — Les PHILISTINS, restés marins, détruisent Sidon ; — leurs alliés Zakkalas à Dôr. — Les PHÉNICIENS à Tyr, — à Sidon, — à Byblos ; leurs colonisations sur le pourtour de la Méditerranée et en Espagne. — Les HITTITES. — Les ARAMÉENS poursuivent leur migration vers la Syrie, — et fondent des principautés. — L'absence de l'Assyrie et de l'Égypte permet le développement des États syriens.

III. — UN VOYAGE SUR LA CÔTE SYRIENNE VERS 1100 AVANT J.-C. — Récit de l'Égyptien Wenamon ; — il part du Delta, — passe à Dôr et à Tyr, — s'arrête à Byblos pour acheter des bois ; — ses démêlés avec le roi de Byblos, — avec les Zakkalas ; — son arrivée à Chypre.

Durant le cours de la période des Juges, les tribus d'Israël considérèrent presque toujours avec inquiétude, et parfois même avec terreur, l'horizon qui s'étendait par delà leurs frontières. De tous les côtés, elles y apercevaient des ennemis prêts à fondre sur elles à la faveur de leur isolement et de leurs discordes. Sans doute leurs Juges, suscités par Yahwè à l'heure opportune les arrachèrent tour à tour aux dangers les plus pressants. Mais trop de guerres, eussent-elles été victorieuses, laissaient dans les âmes l'impression déprimante qu'il fallait se tenir constamment sur ses gardes et sur la défensive. Si l'on se sentait enfin chez soi, on n'avait pas encore conquis cette sécurité réconfortante qui permet de jouir d'une liberté paisible et d'ouvrir

son âme à de vastes espoirs ; on vivait resserré dans son étroit domaine, assez heureux déjà de le pouvoir garder.

A peine la royauté est-elle établie qu'une détente subite libère les Hébreux de leur résignation craintive. Les peuples voisins ne se montrent ni moins menaçants ni moins agressifs. Mais Israël, uni par ses premiers rois, ose regarder ses adversaires en face, et, conduit par des chefs de tout premier ordre, au lieu d'attendre chez lui l'attaque de ses ennemis, va les forcer et les vaincre chez eux. Puis, cette besogne faite, il tend, non sans fierté, une main amie à des peuples plus lointains, depuis longtemps fameux, et profite de leur assistance pour réparer le retard de sa civilisation. Les résultats de cet énergique effort sont merveilleux. En cinquante ans, d'opprimé, d'inorganique et d'attardé qu'il était encore au temps des Juges, Israël devient, avec David et Salomon, la nation la plus forte, la mieux ordonnée et la plus brillante de la Syrie méridionale. Sa royauté ne faisait que débuter ; mais elle paraissait à une heure si providentiellement choisie que, d'un magnifique essor, elle atteignit aussitôt son apogée ; le siècle qui l'avait vu naître restera le plus beau de toute l'histoire du peuple hébreu.

I. — Rapports de la Syrie avec l'Égypte et l'Assyrie.

Un peu avant le temps où Samuel allait donner un roi aux Hébreux, la longue suprématie de l'Egypte en Syrie n'y était tout au plus qu'un souvenir. Vers 1200 avant J.-C., Ramsès III y avait encore fait grande figure : il avait arrêté l'invasion et le pillage des Peuples de la Mer, parcouru la Syrie jusqu'à l'Euphrate, organisé certaines régions cananéennes, châtié les Bédouins maraudeurs de la presqu'île du Sinaï et du pays d'Édom [1]. Mais les neuf Ramsès qui lui succèdent ne sont que des ombres de rois [2]. Obscurs, indolents, ils vivent sur la gloire

1. Sur ces faits, voir La période des juges, pp. 32-46.

2. On trouvera la traduction des textes historiques relatifs aux successeurs de Ramsès III, depuis Ramsès IV jusqu'à Ramsès XII, dans Breasted, *Ancient Records of Egypt*, t. IV. Ce que l'on sait d'eux est exposé dans Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, t. II, pp. 482, 483, 562-566 ; la note 1 de la page 756 donne la série des pharaons de cette dynastie.

et les richesses de leur aïeul; toute leur fierté est d'en porter le nom. Point d'expédition militaire, une seule entreprise commerciale vers les pays du sud, tel est le pauvre bilan de leurs règnes. Ils ne s'occupent guère que de tombeaux, pour s'en édifier de magnifiques, pour réprimer les déprédations des pillards de cimetières. Cependant, les prêtres des sanctuaires, que Ramsès III a gorgés de richesses, deviennent, à Thèbes surtout, les véritables maîtres, et vers 1100, quand Ramsès XII, le dernier de ces rois fainéants, s'éteignit, l'Égypte, morcelée, avait deux chefs principaux : dans le Delta, Smendès, qui fonda à Tanis la XXIe dynastie ; à Thèbes, Hrihor, le premier prophète d'Amon, qui régna sur tout le sud, y compris l'Éthiopie.

La XXIe dynastie dura cent cinquante ans ; elle resta nominalement maîtresse de toute l'Égypte et maîtresse effective du Delta, jusqu'au milieu du règne de Salomon, vers 950[1]. Son pouvoir se trouva toujours gêné par celui que les prêtres s'étaient arrogé à Thèbes ; si ce n'était une raison, ce pouvait être une excuse de sa médiocre activité. Elle ne la dépensa guère qu'à restaurer d'anciens édifices et à en construire de nouveaux à Thèbes, à Memphis, à Tanis surtout, sa capitale, qui devint une belle ville et un port fréquenté. Elle ne sut pas réveiller dans le peuple et parmi la noblesse l'esprit guerrier d'autrefois ; elle trouva plus facile de faire appel aux mercenaires, principalement à ces Libyens, qui avaient si souvent tenté en vain la conquête du Delta. Maintenant, ils y pénétraient à leur aise et y étaient bien reçus. Tandis que certains d'entre eux, plus pacifiques ou plus travailleurs, s'installaient dans les campagnes ou se livraient à un métier dans les villes, les soldats trouvaient un emploi auprès des nobles et dans la garde ou l'armée du pharaon. Aptes à beaucoup de services, et de toutes sortes, ils finirent par se rendre indispensables, puis par s'adjuger quelque autorité, enfin par s'emparer du pouvoir. L'un d'eux, du nom de Shéshonq, fondera la XXIIe dynastie, vers 950 avant J.-C.

Ces pharaons tanites de la XXIe dynastie, comme les derniers Ramsès de la XXe, n'étaient donc pas de taille à renouveler,

1. Sur la XXIe dynastie, voir Breasted, *loc. cit.*, et Maspero, *loc. cit.*, pp. 756 et suiv.

ni même à exploiter, l'énergique intervention de Ramsès III dans les affaires des États syriens [1]. Ceux-ci devaient cependant voir un maître paraître un instant chez eux ou sur leurs frontières. Ce maître, qui ne venait pas des rives du Nil mais des bords du Tigre, se nommait Téglath-phalasar I[er], et il était roi d'Assyrie (1115-1100 environ) [2]. A partir du milieu du XIII[e] siècle avant J.-C., ses prédécesseurs, ayant subjugué les régions turbulentes qui avoisinaient leur royaume au nord et à l'est, s'étaient attaqués à Babylone avec des alternatives de succès et de revers. Téglath-phalasar la soumet à son sceptre [3]. Ce n'est là qu'un couronnement ajouté à de nombreuses victoires. En moins de six ans, il s'était taillé dans l'Asie Antérieure un empire qui s'étendait des montagnes à l'est du Tigre jusqu'au littoral méditerranéen. Pendant les trois premières années de son règne, il écrase le Naïri, ravage la Commagène, bouscule les Hittites, pénètre en Asie mineure. L'an IV, il se jette sur les Ahlamou araméens qui rôdaient dans les steppes le long de l'Euphrate, les culbute, les disperse, les pourchasse jusque du côté de Karkémish, qui gardait le pays des Hittites aux passages de la boucle de l'Euphrate, et, ayant fait traverser le fleuve à ses troupes sur des outres gonflées, opère un pillage rapide, puis rentre à Ninive chargé de butin.

L'année d'après, il reparaît dans cette région, non plus pour un raid précipité, mais pour une véritable campagne. Il triomphe du Mouçri et de la Commagène, massacrant les habitants qui lui résistent, ruinant les villes qui le retardent, imposant des

1. Seul Ramsès IV reçoit un tribut ou des présents apportés par les habitants du Rotanou, Montagne d'Éphraïm et Galilée, MASPERO, *loc. cit.*, p. 483, n. 2.

2. On sait qu'il régnait en l'an 1107 avant J.-C., par un détail d'une inscription de Sennachérib qui le mentionne pour la 418[e] année avant la prise de Babylone en 689 ; cf. l'inscription sur roche de Bavian, l. 50, dans SCHRADER, t. II, p. 119, de l'ouvrage qui va être cité. Les textes relatifs à ce roi sont transcrits et traduits dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I ; ils se répartissent entre un cylindre pp. 14-47 ; une inscription sur roche, pp. 48-49 ; et un obélisque brisé attribué à Ashournaçir-apla (884-860), mais dont la 6[e] colonne (1[re] dans SCHRADER), est généralement rapportée aux chasses de Téglath-phalasar 1[er], pp. 122-127. Sur l'histoire de ce roi, voir MASPERO, *loc. cit.*, pp. 652 et suiv., ou le résumé de DHORME, *Les Pays Bibliques et l'Assyrie*, dans *Revue Biblique*, 1910, pp. 56 et suiv.

3, La soumission de Babylone est mentionnée dans l'histoire synchronique, SCHRADER, *loc. cit.*, pp. 198-199, où Téglath-phalasar est désigné sous le nom de Tukultiapalikur. Comme il n'en est pas question dans le récit du cylindre qui raconte les campagnes des six premières années, elle doit se placer après l'an VI du règne.

tributs, déportant des familles d'otages. Ces succès lui ouvrent la route de la Méditerranée, et il atteint enfin la côte. L'éclat de ses armes semble avoir terrifié toute la moitié septentrionale de la Syrie, qu'il parcourt comme en une promenade militaire : A Arwad, il s'embarque sur un navire phénicien, et s'amuse à tuer un requin en pleine mer ; au Liban, il chasse le buffle, tue quatre pièces superbes, et prend vivants des jeunes qu'il veut élever ; il paraît à Palmyre, oasis perdue au milieu du désert de Syrie [1] ; il s'avance même peut-être jusqu'au fameux promontoire du Nahr-el-Kelb, au delà de Byblos, et pourrait avoir fait graver son nom et résumer ses succès sur un pan de rocher, à côté des inscriptions égyptiennes de Ramsès II [2].

Nous ne savons pas ce que pensèrent de cette avance des Assyriens les cités phéniciennes et les tribus hébraïques. Elles ne furent sans doute pas sans inquiétude, car l'Égypte elle-même s'en émut. Le pharaon qui régnait alors à Thèbes, ou plutôt quelque prince à demi autonome du Delta [3], expédia, en guise de présents d'amitié ou d'hommage, quelques bêtes de son pays, notamment un crocodile, que Téglath-phalasar montra avec une satisfaction souriante aux gens de son empire. Cette pointe des Assyriens vers la Méditerranée pouvait faire présager leur retour futur contre les États de la côte syrienne ; pour le moment, autant que nous sachions, elle n'eut pas de suite. Ce ne fut qu'une démonstration puissante et grandiose, mais passagère ; elle ne se renouvellera que plus de deux cents ans après, et se terminera, cette fois, par une conquête brutale, où disparaîtront le royaume de Damas et celui d'Israël.

L'envoi de bêtes curieuses que l'Égypte adressa à Téglath-phalasar Ier prouve que, si elle n'avait plus la force de revendi-

1. « *Ta-ad-mar* du pays d'Amourrou » n'est pas mentionnée dans les textes indiqués ci-dessus, mais dans deux inscriptions récemment trouvées à Assour et publiées par O. Schröder en 1922. Tadmar est le nom assyrien de Palmyre, correspondant à Tadmôr de l'hébreu. Sur ce détail, voir DHORME, *Palmyre dans les textes assyriens*, *Revue Biblique*, 1924, pp. 106-108.

2. Ce détail n'est pas établi sûrement.

3. L'obélisque brisé, VI, 29, 30, dit simplement « le roi d'Egypte ». Vers 1100, année où se passe ce fait, Smendès, qui gouvernait le Delta et allait fonder la XXIe dynastie, serait sans doute plutôt visé que Ramsès XII, qui régnait alors à Thèbes.

quer très-haut la Syrie pour son bien, elle ne se désintéressait pas de ce qui s'y passait. Du reste, elle entretenait encore avec cette contrée des rapports suivis : elle n'y expédiait plus ses armées, mais elle y conservait le prestige que lui conféraient, même au sein de sa décadence, sa civilisation antique, ses arts raffinés et sa sagesse venue des dieux[1].

Ce n'est pas à dire que cette sorte de vénération que les Syriens gardent alors pour elle les empêche toujours de la traiter avec désinvolture. Des messagers envoyés à Byblos de Phénicie par le Pharaon Ramsès IX y sont retenus dix-sept ans, et y meurent sans avoir pu revoir le ciel de leur patrie ; Wenamon, un messager du temps de Ramsès XII, dont on lira plus loin les piteuses aventures, ne rencontre à Dôr, à Tyr, à Byblos, en Chypre, que des gens qui ont tout l'air de se moquer de lui ; et le prince phénicien de Byblos tient à lui montrer, livres de comptes en main, que, comme ses pères, il ne relève à aucun titre des pharaons, qui règnent aux bords du Nil.

Pourtant, on dirait que ces Syriens ne savent se passer de l'Égypte. A Byblos, deux temples construits en l'honneur de la Dame de Byblos et les tombeaux des rois, cachés dans les entrailles du sol, manifestent, dans leur ordonnance, leur mobilier, leur statuaire, l'influence du goût et de l'art égyptiens[2]. Un peu partout, on trouve des gens qui parlent égyptien : Le roi de Byblos a chez lui un majordome et une danseuse d'origine égyptienne ; il fait payer son bois à l'Égypte en vases d'or et d'argent, dont ses artistes copieront les modèles, en cordages pour ses navires, en tissus de ce lin léger qu'elle seule sait fabriquer, et même en rouleaux de papyrus pour ses écritures courantes. Peut-être est-ce à l'Égypte encore que ces commerçants phéniciens, qui doivent écrire vite et leurs commandes et leurs livraisons et leurs comptes, demandent les signes alphabétiques, qui seraient comme une sténographie de hiéroglyphes, et qui,

1. Les détails qui vont être donnés sont empruntés pour la plupart au récit du voyage de l'Égyptien Wenamon, qui vint en Syrie vers 1100, pour y acheter du bois de cèdre, et dont il sera parlé plus longuement à la fin de ce chapitre.

2. Les fouilles de M. Virolleaud et de M. Montet à Byblos ont révélé à quel point l'Égypte s'était implantée dans cette ville. On trouvera de nombreux détails sur ces fouilles dans *Syria*, années 1922 et suiv.

tracés à l'encre épaisse sur une feuille de papyrus, simplifieront beaucoup le travail imposé aux scribes par l'emploi de la brique, du poinçon et des cunéiformes [1].

Il n'est pas même jusqu'à la religion égyptienne qui ne bénéficie de quelques égards dans ces contrées. Les temples que les pharaons victorieux y avaient édifiés pour sanctifier et affirmer leur conquête, sont sans doute ruinés ou déserts, à moins que les Égyptiens, établis ou de passage, n'y aient perpétué leur culte national [2]. Les amulettes égyptiennes doivent encore circuler partout [3]. Les légendes des grands dieux égyptiens inspirent ou pénètrent celles des dieux locaux [4]. Wenamon, l'infortuné messager d'Amonrâ, apporte avec lui une statue tutélaire de cette divinité, et ne doute pas qu'il en saura tirer parti pour conclure son marché ; et l'on verra un prophète phénicien, inspiré par ce dieu étranger pendant le sacrifice offert à la déesse,

1. Le roi de Byblos reçoit 500 rouleaux de papyrus parmi les choses envoyées en paiement du bois qu'il fournit. Il est peu vraisemblable que, sur ces feuilles de papyrus, on eût tracé commodément des caractères cunéiformes. Ce détail, bien qu'il convienne de n'en pas exagérer la portée, pourrait avoir quelque valeur en faveur de l'origine égyptienne des caractères sémitiques dit phéniciens. Toutefois, cette origine, que l'on croyait à peu près établie par les témoignages de l'antiquité classique et par la comparaison de ces caractères avec les caractères égyptiens du type hiératique, est de plus en plus contestée aujourd'hui, d'abord en raison de leur ressemblance avec certains caractères égéens ou orientaux, puis parce que plusieurs des lettres de l'inscription d'Ahiram de Byblos, la plus ancienne que nous possédions, se sont révélées comme plus différentes des caractères égyptiens que les lettres de date plus tardive avec lesquelles on les avait jusqu'ici comparées. Mais les découvertes épigraphiques faites à Byblos ne sauraient encore permettre de trancher définitivement cette question. Sur ces découvertes et la nouvelle forme qu'elles donnent à ce problème, voir DUSSAUD, *Les inscriptions phéniciennes du Tombeau d'Ahiram, Roi de Byblos*, dans *Syria*, 1924, pp. 135-157, avec quatre planches.

2. Ramsès III avait édifié un temple à Amon en Syrie ; de plus, lui et déjà Thoutmosis III avaient attribué à ce dieu plusieurs villes cananéennes. c'est-à-dire qu'Amon devait y percevoir des redevances. Probablement quelque sanctuaire devait marquer l'appartenance de ces villes au grand dieu égyptien. Cf. *La Période des Juges*, p. 45. La ville de Beth-shean, dans la plaine au sud du lac de Génésareth, possédait une forteresse égyptienne, où les fouilles américaines ont récemment mis au jour deux stèles, l'une de Sété 1er, l'autre de Ramsès II, et une grande statue de Ramsès III. Sur ces découvertes voir VINCENT, *Les fouilles américaines de Beisan* dans *Revue Biblique*, 1922, p. 115 ; 1923, p. 441 ; 1924, p. 427. Là aussi il devait exister un sanctuaire égyptien.

3. Sur les bibelots égyptiens à caractère religieux trouvés dans les fouilles de Palestine, cf. VINCENT, *Canaan d'après l'Exploration Récente*, pp. 171-173 ; pour ceux de Gézer, MACALISTER, *The Excavation of Gézer*, t. III, pl. CCII-CCXI.

4. Les influences égyptiennes sur la religion phénicienne sont précisées dans LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques*, 2e édition, pp. 406 et suiv., 416, 452-454.

dame de Byblos [1], réclamer de son maître un peu plus de prévenances pour le dieu égyptien.

L'influence de l'Égypte sur les pays de la côte syrienne était donc encore sensible au début du XI[e] siècle avant J.-C. ; mais elle en affectait bien plus la civilisation qu'elle n'en intéressait la politique. L'Assyrie, de son côté, après avoir affirmé, avec Téglath-phalasar I[er], ses visées ambitieuses sur les ports, sur les routes commerciales, sur les parages riches en cultures, en chevaux et en minerais, du golfe méditerranéen où s'enfonce l'île de Chypre, va s'en trouver écartée longtemps, soit par la décadence, soit par des soucis plus pressants. La Syrie tout entière profitera du long répit que lui laissent ces deux grands empires limitrophes ; quand ils reparaîtront chez elle, l'Égypte vers 928, l'Assyrie vers 875, ils s'y heurteront à des États mieux organisés que ceux qu'ils y avaient aperçus aux XII[e] et XI[e] siècles.

II. — Philistins, Phéniciens, Araméens

Profitant de l'éloignement prolongé de ces deux empires toujours portés à la convoiter, la côte syrienne semble être alors devenue extrêmement prospère. Au sud, les Philistins, que nous avons déjà vus à l'œuvre, consolident leur établissement dans la plaine de la Shephêlâ, et, ayant entamé la région montagneuse occupée par les Hébreux, vont renouveler leurs efforts pour se l'assujettir. Il pourrait se faire qu'ils n'eussent pas abandonné aussi tôt que la Bible en donne l'impression, la vie de marins commerçants et pirates, qu'ils menaient avant de gagner Canaan. Il est probable que, dans la première moitié du XII[e] siècle, peu de temps après leur immigration, ils possédaient à Ascalon une flottille entreprenante, qui, un beau jour, se jeta sur Sidon, la métropole phénicienne, alors dans sa splendeur. Les Sidoniens, surpris par cette attaque imprévue, s'enfuirent en désordre sur leurs bateaux et gagnèrent la ville insulaire de Tyr,

1. Le récit de Wenamon, auquel ce détail religieux si important est emprunté, ne dit point que le sacrifice était offert à Astarté, « la dame de Byblos », mais ce que l'on sait par ailleurs de la prédominance du culte de cette déesse dans cette ville peut le faire supposer.

qui recueillit l'hégémonie perdue par son antique rivale [1].

Dans la ville maritime de Dôr, au sud du promontoire du Carmel, dont ils possèdent peut-être aussi les pentes boisées avec les importants passages qui mènent à la plaine de Yizreël, nous trouvons, vers 1100, les Zakkalas, compagnons d'invasion des Philistins, et, comme eux, d'origine égéenne [2]. Il y avait bien un demi-siècle au moins qu'ils y étaient établis, car, à cette date, ils paraissent déjà assez sémitisés pour que leur roi ait pris le nom d'Abdel, qui est sémitique [3]. Eux aussi sont restés fidèles à leur vie de marins, soit pour trafiquer pacifiquement, soit pour écumer les côtes. Les Phéniciens ne les voyaient pas d'un bon œil : le roi de Byblos préférait voiler les devoirs de l'hospitalité et les usages de la courtoisie naturelle de marchand à client plutôt que de s'exposer à leur rancune et à leurs repré-

1. La ruine de Sidon par les Ascalonites est mentionnée par l'historien latin Justin abréviateur de Trogue-Pompée. Après avoir rappelé la fondation de Sidon par les Phéniciens. il ajoute : « *Post multos deinde annos a rege Ascaloniorum expugnati* (il s'agit des Sidoniens), *navibus appulsi, Tyron urbem ante annum Trojadae cladis condiderunt* » (XVIII 3, 5) La chute de Troie se plaçant, selon les chronologies antiques, vers 1209 ou 1183 avant J.-C., et la défaite des Philistins et de leurs alliés égéens, un peu après 1200, on a pu penser que c'étaient bien des Philistins, déjà établis à Ascalon, qui avaient détruit Sidon. Telle est, par exemple, l'opinion de R. Dussaud, proposée de nouveau dans *Syria*, t. II, 1921, p. 168, et appuyée ici sur le témoignage des fouilles du Dr Contenau dans la couche profonde du château de Saïda, la Sidon antique, où, en certains points, un mètre de décombres s'est accumulé sur des ruines qui semblent marquer la destruction signalée par Justin. Toutefois, comme Sidon était en pleine prospérité aux environs de l'an 1000 ainsi que l'atteste le récit de Wenamon, il faudrait supposer qu'elle s'était relevée assez vite, du moins pour son commerce maritime, certains quartiers ruinés ayant pu être abandonnés et restaurés seulement plus tard. En ce qui concerne la fondation de Tyr, dont parle Justin, il ne peut s'agir de la création même de cette ville. Elle existait bien avant 1200, puisqu'elle paraît déjà dans la correspondance d'El-Amarna, au XIVe siécle avant J.-C. Il pourrait s'agir soit d'une colonisation de Tyr par les Sidoniens, soit peut-être plutôt de l'installation d'une nouvelle Tyr sur l'îlot rocheux qui fait face à la Tyr ancienne, établie sur le littoral. Au Xe siècle, ces îlots avaient encore besoin d'être aménagés (voir, t. III, *Salomon*, p. 45), ce qui indiquerait qu'ils n'étaient pas habités depuis un temps très long. Remarquons, toutefois, qu'en raison du flottement des chronologies grecque et égyptienne, on ne peut être absolument sûr que « le roi des Ascalonites » était un *sérén* philistin. Mais ce flottement même donne une grande vraisemblance à cette manière de voir, car elle correspond bien à tout ce que nous savons de l'activité des Philistins dans cette région et à cette époque.

2. Sur les Zakkalas, voir *La Période des Juges*, pp. 34, 44, 51. Sur les fouilles à Dôr, en 1923, voir *Revue Biblique*, 1924, p. 422, 423.

3. Le nom de ce roi est, en égyptien, B'-dy-r', soit, approximativement, Bidir ; l'égyptien écrivant r pour *l*, la forme orignale de ce nom étranger doit être Badil, ou une forme voisine. Sa transcription sémitique est *Abd-êl*, après restitution de la gutturale initiale omise par l'égyptien ,soit : « serviteur de Dieu » ; c'est l'équivalent de l'arabe « Abdallah ».

sailles. Ces Égéens sont si actifs et si entreprenants qu'ils ne tarderont pas, si ce n'est déjà fait, à pénétrer jusqu'au delà de la grande plaine de Yizreël, et à s'installer dans la place forte de Beth-Shean, qui commande la route de l'est du Jourdain.

Un peu plus au nord, Tyr, au début du XIe siècle, n'est encore qu'une ville marchande de second ordre. Mais l'effacement de Sidon lui permettra de gagner très vite le premier rang. Elle va finir par abandonner à peu près tout à fait le rivage continental où elle s'était d'abord installée, pour se développer en face, sur deux îlots rocheux, qui lui fourniront, grâce à d'habiles travaux, une assiette inexpugnable et deux ports excellents [1]. Cette situation avantageuse lui garantissait ainsi la maîtrise de la mer et la prospérité commerciale, que les Philistins, dépourvus de ports comparables aux siens, avaient vainement cherché à conquérir en détruisant Sidon.

Sidon, vers 1100, était la plus active et la plus riche des cités phéniciennes. Son port regorgeait de navires ; il était le véritable centre du commerce qui se faisait entre la Syrie et l'Égypte. Avec ce dernier pays, avec le Delta principalement, Sidon entretenait des rapports incessants ; Smendès, prince à peu près autonome, puis fondateur de la XXIe dynastie, y était comme son associé ; dans les ports du Nil, elle avait des entrepositaires et des représentants, qui étaient de gros personnages bien connus de tous les navigateurs [2].

Au delà du promontoire historique du Nahr el-Kelb, la sainte Byblos s'adonnait au commerce des bois, le cèdre, le cyprès et le pin du Liban. D'un peu partout, on venait s'en approvisionner chez elle : l'Égypte, qui, au temps de ses grands pharaons, les

1. Sur les travaux exécutés dans l'île par Hiram 1er, contemporain de Salomon (Xe siècle), voir t, III, *Salomon*, p. 45.

2. Ces détails sont empruntés au récit de Wenamon. Au dire du roi de Byblos, Sidon possédait « dix mille navires », qui faisaient le cabotage avec l'Égypte, alors que lui-même ne pouvait en montrer qu'une vingtaine à l'amarre dans son port. Il cite un correspondant de Sidon établi en Egypte, qui avait nom W'-r'-k'-ty-r', soit Ouarakatilou, ou, en sémitique, Birkat-êl, « bénédiction de Dieu ». Ce même récit renferme encore deux autres noms qui ont une apparence sémitique, Ouaradi et Makamarou. Ces personnages semblent, d'après le contexte, avoir été des Syriens bien connus en Egypte.

lui prenait comme redevance [1], n'en reçoit maintenant que si elle les lui paye. Tout paraît fort bien ordonné dans cette ville marchande. Il y a un commandant et une police du port. Le roi tient à jour ses livres de comptes, et conserve avec soin les registres de ses pères. Des équipes de bûcherons, des centaines de bœufs, sont toujours prêts à partir pour les forêts de la montagne, sous la conduite de contremaîtres, pour abattre les arbres et les amener au rivage ; là, des charpentiers les débitent et les façonnent à demi ; les poutres s'y entassent en piles régulières, que le roi-marchand fait admirer à ses clients ; puis des porteurs les chargent et les attachent solidement sur les navires qui les emporteront, ou les réunissent en radeaux que remorqueront des navires. Ce commerce prospère ne procure pas seulement la richesse aux Phéniciens ; il leur inspire la confiance en eux-mêmes, et les rend maîtres dans cette fausse bonhomie mercantile qui laisse toujours croire au client servi qu'il vient de conclure une affaire exceptionnellement avantageuse [2]. Ils s'insinuent, ils conseillent, ils s'imposent ; d'Israël à Chypre, tout le monde syrien doit compter avec eux.

L'activité et le renom des Phéniciens s'étendaient beaucoup plus loin [3]. Des bribes de souvenirs sur leurs relations primitives avec la plupart des peuples établis au pourtour de la Méditerranée se sont conservées dans les fables mythologiques d'Astarté, d'Europe, de Cadmos, d'Héraclès, de qui les aventures com-

1. Par exemple, au temps de Thoutmosis III. Les détails qui suivent proviennent du récit de Wenamon.

2. Les relations commerciales de Hiram, roi de Tyr, avec Salomon, ressemblent, sur plus d'un point, à celles de Zakarbaal, roi de Byblos, avec Wenamon. Comme Zakarbaal, Hiram est exigeant en matière de paiement (cf. I. *Rois*. v, 24, 25 [Vulgate, v, 10, 11] ; II *Chroniques*, II, 10), et fait le difficile tout en se contentant de ce qu'il reçoit (cf., I *Rois*, IX).

3. Sur les voyages et les colonies des Phéniciens dans la Méditerranée, voir, en particulier, MOVERS, *Die Phönizier*, t. II, partie II ; si toutes les conclusions ne sont pas à retenir, l'ouvrage présente du moins un ensemble de textes anciens des plus suggestifs. Voir aussi AUTRAN, *Les Phéniciens* (avec plus de réserve encore relativement aux conclusions) ; Victor BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*. On trouvera des exposés plus brefs dans RAWLINSON, *History of Phœnicia* ; PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier* ; MASPERO, *Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient Classique*, t. II, pp. 586-588 ; 740, 741 ; l'article *Phœnicia*, dans *Encyclopaedia Biblica*, coll 3732-3737 ; Ed. MEYER y résume les conclusions de sa *Geschichte des Altertums* ; GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, pp. 359-373.

mencent, ou se déroulent en passant, dans quelque ville de Phénicie, et se poursuivent sur les côtes d'Asie Mineure, de Grèce, de Crète et d'Égypte, dans le Pont-Euxin et la Mer Égée, et, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, où l'Afrique et l'Espagne s'avancent au devant l'une de l'autre. Le début de cette période obscure de voyages entrepris au gré du hasard et en vue de l'exploration, se distingue à peine dans l'aube incertaine de l'histoire. Lorsque l'on voit enfin plus clair, aux environs de l'an 1200 avant J.-C., l'ère de la colonisation phénicienne est ouverte. A cette date, gênés par la concurrence que leur font les navigateurs égéens dans le bassin oriental de la Mer Égée, inquiétés par l'ébranlement général qu'y provoquent la guerre de Troie, l'invasion dorienne, le déplacement turbulent des Peuples de la Mer, et, d'ailleurs, plus instruits que les autres par des siècles de recherches et de tentatives, les Phéniciens dépassent hardiment les passages trop connus, et cherchent de nouveaux marchés vers l'ouest le plus lointain. En longeant la Libye, les Syrtes et la Mauritanie, en touchant la Sicile, Gaulos, Malte, la Sardaigne et les Baléares, ils atteignent l'Espagne, franchissent le détroit des Colonnes d'Hercule, côtoient le littoral espagnol vers le nord et le littoral africain vers le sud. Sur tout leur parcours, ils possèdent déjà des points de relâche, des entrepôts, des factoreries, des comptoirs ; maintenant ils y créent des villes, filles de la métropole par leur fondation religieuse, leur culte, leur administration et leurs principaux habitants.

Parmi ces premières colonies les plus connues sont celles qui datent de la période où Tyr a supplanté Sidon dans l'hégémonie. Au pays qu'arrose le Baetis, non loin de l'embouchure de ce fleuve, les Tyriens choisissent, à l'exemple de leur Tyr insulaire, une île pour y fonder Cadix, *Qâdêsh* ou ville « Sainte » de Melkarth, qui y a son temple au toit de cèdre. De l'autre côté du détroit, sur la côte mauritanienne, ils fondent Lixos, pendant de sa sœur ibérique sur l'autre rivage, et tête de ligne pour les navires qui suivent, jusqu'à trente jours de là, le littoral de l'Afrique. Ces deux cités nouvelles, célébrant annuellement la fête de leur fondation, pouvaient se flatter de remonter aux années qui avoisinaient celle de la chute de Troie, survenue vers 1200. Un siècle plus tard, en 1100 ou 1099, Utique était

créée, dans une anse africaine tournée vers la Sicile, en attendant que naquît, tout près d'elle, en 825 ou 814-813, cette fameuse colonie tyrienne de Carthage, qui saurait longtemps tenir en échec l'impérialisme romain.

Grâce à cet audacieux génie de l'entreprise que rien ne rebute, ni les menaces de la mer périlleuse qui jettent les âmes dans la terreur, ni les naufrages, où bateaux, cargaisons, marins disparaissent dans l'abîme, qui ne rend pas toujours ses victimes et ses épaves, les Phéniciens jalonnent tout le bassin méditerranéen et les premiers rivages du grand océan, de leurs sanctuaires, de leurs entrepôts, de leurs colonies. Leur nom y est partout connu, tantôt pour leur habileté, tantôt pour leur rapine, et ceux qui les jalousent ne sont pas les derniers de leurs admirateurs.

Si nous voyons assez bien le développement historique de la côte syrienne au cours du XIe siècle, nous devinons plutôt que nous ne connaissons ce qui se passe chez les populations de l'intérieur des terres. Les Hittites de la boucle de l'Euphrate déjà fort malmenés, au début du XIIe, par le passage des Peuples de la Mer et des armées de Ramsès III, viennent de voir leurs tentatives de restauration brutalement arrêtées par Téglath-phalasar Ier, qui battit l'un de leurs rois [1].

Peut-être ont-ils beaucoup plus à souffrir de l'immigration araméenne [2]. Inquiétés, pourchassés par Téglath-phalasar Ier, les Araméens déjà établis ou encore errants en Mésopotamie et le long du moyen Euphrate, accentuent leur avance, à l'ouest comme au sud-ouest de ce fleuve, et la marquent par plusieurs succès. Ils y ravissent à Ashourrabi, l'un des successeurs de Téglath-phalasar, deux villes importantes enlevées par ce dernier [3]. Ceux de leurs clans qui ont pris pied dans les vallées de l'Oronte

1. Ce dernier détail paraît mentionné dans un fragment de texte publié par le P. Scheil (*Recueil de travaux*, t. XXI, 1900), et interprété dans ce sens par Winckler dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. IV, 1901, coll. 295-297.

2. Sur ses débuts, voir *La période des Juges*, pp. 66-68 ; sur les Araméens en général, voir Schiffer jun., *Die Aramäer*.

3. Les villes de Pitrou et de Moutkinou, situées, la première à l'ouest, la seconde à l'est de l'Euphrate ; voir Monolithe de Salmanasar II, col. II, ll. 36-38, *Keilinschriftliche Bibliothek*, pp. 162-164.

et du Litany ainsi que dans la région qui s'étend des sources du Jourdain à l'oasis de Damas, se renforcent de l'appoint de nouveaux immigrants. Au plus tard dans le cours du XIe siècle ils arrivent à y constituer de petits États, tantôt alliés, tantôt rivaux, tels que ceux de Hâmath, de Beth-Rehôb, de Çôbâ, de Maakhâ et de Tôb [1], et ils y prospèrent si rapidement qu'ils inquiéteront bientôt la jeune royauté israélite : Saül sera obligé de prendre contact avec eux ; David, après lui, aura fort à faire pour endiguer leur marche en avant, qui les amène jusqu'aux portes de la Galilée.

Comme tous ces divers peuples qui l'avoisinent, Israël va profiter du répit que lui laissent l'assoupissement de l'Égypte et l'éloignement de l'Assyrie. Au début, il est vrai, le péril

1. Sur Hâmath, voir, ci-dessous, p. 220, 1.

Beth-Rehôb marquait, d'après *Nombres*, XIII 21, le point le plus septentrional atteint par les espions envoyés du désert de Canaan, au temps de Moïse. *Josué*, XIX, 28, mentionne une Rehôb sur la frontière d'Aser, dans la direction du territoire de Sidon, mais on ne voit pas au juste s'il s'agit bien là de Beth-Rehôb. D'après *Juges*, XVIII, 28, Beth-Rehôb se trouvait dans une vallée importante, où était aussi située Dan-Laïsh, aujourd'hui Tell el-Qâdy, au pied de l'Hermon, près de l'une des sources du Jourdain, Cette indication précise autorise à la placer dans la vallée du Nahr el-Ḥasbâny qui longe l'Hermon à l'ouest. Il serait assez tentant de voir Beth-Rehôb et Merdj-'Ayoun, vestige de l'antique Iyyôn, mentionnées dans la liste des villes du haut Rotânou, qui fut établie sous le pharaon Thoutmosis III à la fin du XVIe ou au commencement du XVe siècle. On y trouve côte à côte, au n° 86, Anï (déterminé par « source »), et, au n° 87, Rahbou ; de plus les n°s 90 et 92 désignent tous deux une Obira ou Abêl ; or, dans cette même région, on trouve deux Abêl, l'une à l'ouest, l'autre au sud-ouest de l'Hermon. Aucun nom de l'onomastique moderne dans cette région ne permet de localiser Beth-Rehôb avec précision. Pourtant, on pourrait rapprocher de Rehôb, malgré la métathèse des deux premières radicales qui n'est pas très rare en onomastique, les noms de deux localités de cette région : Khoraïbé et Khorbéh. Khoraïbé, aux deux tiers de la route qui, en suivant le cours du Ḥasbâny, conduit de Banias à Ḥâsbeiyâ, correspondrait, par sa situation, à la donnée de *Juges*, XVIII, 28. Celle-ci serait moins bien respectée par l'identification de Rehôb avec l'autre localité, Kharbéh, située, dans la Merdj-'Ayoun, sur une colline élevée d'où l'on embrasse toute la plaine. Buhl (*Geographie des alten Palästina*, p. 240) identifierait volontiers Rehôb avec Banias ou Césarée de Philippe, dont le nom antique n'est pas connu. L'identification avec Riḥâb, à l'est de Djérach, proposée dans *Zeischrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XXV, p. 113, est trop éloignée des indications bibliques pour être retenue Il en est de même de Rouheibéh et de 'Ain er-Rahib, situées dans le désert au nord-est de Damas, et signalés par Tomkins, dans *Quarterly Statement*, 1885, p. 266.

La localisation de Çôbâ est fort incertaine. Une opinion placerait cette ville dans la moitié septentrionale de la Syrie, en s'appuyant sur les textes assyriens qui mentionnent une ville de Çu-bit, entre Dôr et Hamath, ou Çu-bu-tu entre Hadrash et Samal, ou entre Qûê et Çimirra (DELITZSCH, *Wo lag das Paradies*, p. 280) ; Nöldeke la placerait plus précisément au voisinage d'Emèse (= Homs) sur l'Oronte, au sud-est de Hamath. Mais peut-être y avait-il deux Çôbâ, comme il semble qu'il existait deux Hamath (voir ci-dessous, p. 220, n. 1), car on croit pouvoir, d'autre part, chercher plutôt Çôbâ dans le voisinage de Damas, en s'appuyant sur un texte

philistin deviendra plus menaçant que jamais ; il conduira le peuple élu à deux doigts de l'asservissement. Mais, ce péril une fois conjuré par Saül et par David, une ère glorieuse s'ouvrira, ère de conquête sous David, ère d'organisation sous Salomon. Ces deux grands rois venaient à l'heure providentielle marquée pour le développement de leur peuple : aucun État autour d'eux ne pouvait les gêner de façon sérieuse, et plusieurs, les Phéniciens entre autres, pouvaient leur prêter un opportun secours.

Pour donner une idée de ces relations internationales auxquelles les Hébreux ont été jusqu'ici à peu près étrangers, mais vont, à la fin du XI[e] siècle, commencer à prendre part, je résumerai la relation du voyage que fit l'Égyptien Wenamon sur les côtes de Syrie, vers 1100 avant J.-C. On y retrouvera plusieurs détails utilisés dans le tableau de la situation de ce pays

relatant les représailles d'Assurbanipal (668-625) contre les Arabes. Dans ce texte on a la série topographique suivante : Edom, Yabroud (= Yabroud au nord de Damas), Ammon, Moab, Çôbâ (Çu-bi-ti) ; cf. SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 216, l. 114, qui obligerait à sortir de la Syrie méridionale, seule visée semble-t-il, puisqu'il s'agit d'Arabes, pour faire un bond jusque dans des régions plus septentrionales. Mais on n'a pas, dans cette seconde opinion, pas plus d'ailleurs que dans la première, à proposer de nom moderne qui préciserait davantage la localisation. On pourralt cependant songer soit à Qal'at eç-Çoubeibé, à une heure au nord-est de Banias dont le nom offre quelque ressemblance avec Çôbâ, et qui occupe une bonne position stratégique, soit au Çafâ, région volcanique au nord-est du Hauran, en s'autorisant de Josèphe (*Antiquitates judaicae*, VII, 5, 1 ; VIII, 7, 6) qui rend Çôbâ par Sôphênê ; mais les noms propres sont souvent maltraités chez lui. Renan pense aussi que Çôbâ correspondrait au Çafâ, *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 37, n. 3.

Maakhâ reparaît ailleurs (II *Samuel*, XX, 14, 15; I. *Rois*, XV, 20 ; II *Rois*. XV, 29), accolé au nom d'une ville sous la forme d'Abêl Beth-Maakhâ. Or cette ville d'Abêl est voisine de Dan, d'après II *Samuel*, XX, 18. Aussi, comme Abêl s'identifie couramment avec Abil el-Qamh, qui est située au nord-ouest de Dan ou Tell el Qâdy, on pense que le pays araméen de Maakâ se trouvait dans cette région. Sur Abil el-Qamh, cf. GUÉRIN, *Galilée*, t. II, pp 346-349. Il convient de noter que cette ville d'Abêl, malgré l'addition de Maakhâ à son nom, était aux mains des Israélites depuis les temps les plus reculés, II *Samuel*, XX, 18, 19.

Tôb peut-être identifiée avec Ṭayibéh, située sur un monticule à l'ouest d'Abil el-Qamh ; cf. GUÉRIN, *loc. cit.*, pp. 268-269. Cette identification s'harmoniserait assez bien avec les textes hébreux qui nomment Ṭôb avec Maakhâ. Une autre Ṭayibéh, qui se trouve entre Dérat et le massif du Ḥauran, et doit être le pays de Ṭôb où se retira Jephté, semblerait se trouver trop en dehors de la zone occupée par les Araméens.

Dans la mesure où ces diverses identifications sont exactes, elles montrent que les principautés araméennes, sauf peut-être Çôbâ, qui, si elle était à l'est du Jourdain, avait de l'espace autour d'elle, n'étaient que des États minuscules, analogues à ceux que nous connaissons, pour le pays cananéen, par la correspondance d'El-Amarna et le Livre de Josué. Leur situation dans les parages des sources du Jourdain semble indiquer, de plus, que les Araméens en question avaient dû gagner la Galilée en suivant la vallée du Litany.

à cette époque, et l'on saisira sur le vif cette vie antique, où le commerce mêlait non seulement les hommes, mais les races, les croyances et les civilisations. Un récit de bataille serait moins instructif, même pour l'histoire d'Israël, que ne l'est ce récit d'aventures [1].

III. — Un voyage sur la cote syrienne vers 1100 avant J.-C.

Vers 1100, avant J-C., l'an V de Ramsès XII, dernier pharaon de la XX[e] dynastie, Hrihor, grand prophète d'Amon à Thèbes, envoya un certain Wenamon, « cheikh de la salle » et surveillant des travaux du temple, acheter du bois en Phénicie pour la barque très auguste d'Amonrâ, roi des dieux. Wenamon, s'étant mis en route, arriva à Tanis, dans le Delta, où Smendès, qui devait y fonder la XXI[e] dynastie, exerçait déjà quelque pouvoir avec sa femme Tentamon [2]. Il leur remit sa réquisition, qu'ils approuvèrent, et il fut embarqué par eux sur un navire égyptien, qui cingla vers la Syrie.

Ses tribulations commencèrent à Dôr, ville de la côte, au sud du Carmel, où les Zakkalas, qui avaient pour roi un nommé

1. Le texte et même , à ce que certains croient, l'original de ce récit de voyage a été découvert en 1891, près d'El-Hibéh, village de la vallée du Nil, à 157 kilomètres au sud du Caire. Il remplit trois pages, mais avec des lacunes importantes ; la fin en est perdue. On en trouvera une traduction dans Goléinscheff, *Recueil de travaux*, t. XXI, 1899, pp. 22 et suiv. ; W. Max Muller, *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1900 ; Erman, *Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Altertum*, t. xxxviii, 1900, pp. 1 et suiv. ; Gressman, *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, t. i, 1909, pp. 225 et suiv. ; Breasted, *Ancient Records of Egypt*, t. iv, pp. 557 et suiv. ; Maspero, *Les contes populaires de l'Egypte ancienne*, 4[e] édition; voir aussi quelques notes philologiques dans ***Orientalistiche Literaturzeitung***, dont les références seront données ci-dessous. Maspero pense que cette relation est un récit édifiant en l'honneur du Dieu Amon, dont la statue, Amon-du-Chemin, était recommandée aux voyageurs pour la protection qu'elle accordait. Mais, en général, on pense, au contraire, que l'on a là un rapport de la mission confiée à Wenamon. En tout cas, les données historiques sont à retenir, même si l'on admet une certaine emphase pieuse dans le ton général de la rédaction. On trouvera dans Maspero, *loc. cit.*, une courte introdution et des notes avec un essai de reconstitution du texte des lacunes.

2. La femme de Smendès est nommée plusieurs fois ; elle jouissait d'un crédit presque égal à celui de son mari. Aussi est-il vraisemblable que c'est grâce à elle que Smendès put usurper le pouvoir, car son nom de Tentamon semble indiquer qu'elle était d'origine thébaine et qu'elle pouvait ainsi apporter à Smendès un pouvoir royal qu'il ne possédait point par lui-même.

Abdel, se livraient à la navigation. Abdel lui fit porter des pains, une cruche de vin et un quartier de chevreuil ou de cerf[1]. Mais un homme du navire lui déroba un vase d'or avec cinq vases et un sac d'argent [2]. Le lendemain, l'Égyptien, rempli d'indignation pour ce larcin qui l'humiliait, s'en alla de grand matin trouver Abdel, et lui représentant que ces biens volés appartenaient à son dieu, à ses maîtres et à ceux qui devaient les recevoir en paiement du bois qu'il venait acheter, le mit en demeure, puisqu'il était le roi du pays, de rechercher son argent et de le lui rendre. Abdel se montra courtois ; il promit d'avancer la somme volée si le voleur était l'un de ses sujets, ou tout au moins de faire une enquête pour le découvrir. Neuf jours après, Wenamon était toujours sans nouvelles de l'argent comme de l'enquête. Las d'attendre une solution de jour en jour plus problématique, il se rembarqua et repartit. Arrivé à Tyr, il voulut mettre le roi de cette ville au courant de l'affaire ; mais il fut éconduit assez brutalement [3]. Il repart, et pendant qu'il vogue de Tyr à Byblos, agacé de toutes ces lenteurs injurieuses pour sa qualité et pour sa mission, il croit fort habile de se dédommager lui-même, en volant à son tour des voyageurs zakkalas, et fort courageux de leur expliquer, en termes énergiques, que, complices ou non, ils ne reverraient pas leur argent avant qu'il n'eût recouvré le sien. Enfin, il arriva à Byblos, après un voyage qui avait duré plus de quatre mois.

En débarquant, Wenamon se sentait plein d'assurance. Il apportait avec lui, dans un naos, une statue d'Amon-du-Chemin, qui devait accorder longue vie et prospérité à ceux qui l'accueil-

1. Sur le sens du mot égyptien, voir *Orientalistische Literaturzeitung*, t. III, coll. 208-209, où W. M. Muller, remarque que, s'il s'agit de gibier, la proximité des bois du Carmel en indiquerait aisément la provenance. Voir aussi *ibid.*, t. IV, coll. 221-226 ; t. V, coll. 394-396.

2. Le montant du vol s'élevait à 5 *tébéns* d'or et 31 *tébéns* d'argent. Le *tébén* égyptien pour l'or pesait 12 à 13,8 grammes, d'après Weigall, *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire, Weights and balances*, p. II. Pour le *tébén* d'argent, Maspero, *loc. cit.*, p. 109, n. 1, donne de 89 à 91 grammes.

3. Une lacune du texte ne permet pas de savoir comment les choses se passèrent à Tyr. Quelques mots conservés : « Il me dit : Tais-toi !... Je sortis de Tyr dès le matin... » font supposer que Wenamon y fut mal accueilli. Vers la fin de sa relation, semble dire qu'il a été emprisonné avant son arrivée à Byblos ; la mention de ce détail pourrait avoir existé dans la présente lacune, car on n'en trouve pas trace dans les portions conservées.

leraient, et faciliter ainsi l'achat à bon compte du bois destiné à la barque sacrée. Mais il venait à peine de descendre à terre que le roi de Byblos, Zakarbaal, probablement prévenu par son collègue de Dôr ou par celui de Tyr de l'arrivée de cet Égyptien prétentieux et encombrant, lui intima l'ordre de quitter le port sur le champ. Wenamon ne s'émut point pour si peu ; il resta, et envoya des explications à Zakarbaal. Pendant près de trois semaines, celui-ci lui faisait dire chaque jour : « Va-t-en de mon port ! » Mais Wenamon ne bougeait pas.

Pourtant, le soir du dix-neuvième jour, ayant trouvé un navire en partance pour l'Égypte, il n'attendait plus que l'obscurité pour se rembarquer avec sa statue tutélaire, quand Amonrâ lui vint en aide. Cette nuit-là, Zakarbaal offrait un sacrifice aux divinités qu'il servait. Tout à coup, l'un des assistants, un jeune homme de la noblesse, tourmenté par la force du dieu égyptien, se mit à s'agiter furieusement à la manière d'un *nâbhî* et à répéter ces paroles inspirées : « Apporte-le ici ! Amène le messager d'Amon qui le détient ! Renvoie-le ! laisse-le partir ! »[1]. Aussitôt, le commandant du port vint prévenir Wenamon d'avoir à se tenir le lendemain aux ordres du roi. Mais, maintenant qu'on le lui défendait, Wenamon voulait s'en aller : alors on consigna le capitaine de son navire.

Le lendemain, pendant que la cérémonie religieuse se poursuivait, il arrivait au château. Le roi était assis dans sa chambre haute, le dos appuyé à une fenêtre par où l'on voyait les vagues de la grande mer de Syrie battre rageusement le rivage. Zakarbaal, embarrassé de son revirement, réclama à Wenamon sa réquisition ; elle était restée aux mains de Smendès et de Ten tamon. Profitant de cette maladresse, le roi s'emporta contre l'étranger, le traitant à peu près d'aventurier que ses maîtres avaient peut-être livré à des matelots syriens avec ordre de le jeter à la mer pour s'en débarrasser. Wenamon riposta en affirmant qu'il était venu sur un navire égyptien. Mais Zakarbaal

1. C'est du dieu égyptien qu'il s'agit dans ces paroles de l'inspiré. Ce fait de l'existence d'un prophète en pays phénicien est des plus intéressants pour l'histoire de la religion. Au IXe siècle, nous trouverons en Israël, avec Jézabel, fille du roi de Tyr, et en Juda, avec Athalie, fille de Jézabel, des *nâbhîs* du Baal tyrien en assez grand nombre. L'influence phénicienne dut contribuer indirectement, par réaction, à l'épanouissement du prophétisme populaire israélite à cette époque.

lui ferma la bouche en lui montrant, non sans fierté, que tout le cabotage entre l'Égypte et la Syrie se faisait par des navires syriens de Byblos et surtout de Sidon.

Un moment décontenancé par cette réception qu'il s'était imaginé devoir être tout au moins déférente après l'heureux incident de la prophétie, Wenamon ne tarda point à reprendre son aplomb, et déclara qu'il était venu pour le bois de la barque du roi des dieux, comme d'autres étaient venus avant lui auprès des prédécesseurs de Zakarbaal. L'Égyptien faisait sonner un peu haut ses titres et qualités ; le Phénicien ramena la question sur le terrain commercial. Car si les siens avaient livré du bois avant lui, c'était parce que le pharaon l'avait acheté en envoyant six navires chargés de marchandises en échange ; ses registres, qu'il fit apporter et lire, en faisaient foi [1]. Non, ni son père ni lui n'étaient les serviteurs du maître de l'Égypte ; le Liban et ses forêts lui appartenaient : il n'avait qu'un mot à dire et les bois venaient s'empiler sur le rivage [2]. Du reste, où étaient les navires aux fortes voiles et aux câbles solides qui emporteraient vers le Nil les poutres qu'on lui demandait? Il lui faudrait donc encore prêter ses bateaux robustes, car la mer est souvent mauvaise ! Vraiment, pour un pays où règne le grand dieu Amon, et dont la sagesse rayonne jusqu'en Phénicie, l'Égypte s'entendait bien mal à organiser un voyage d'affaires !

Cette déclaration d'indépendance, ces railleries quelque peu dédaigneuses, ne faisaient pas le compte de Wenamon, qui, n'ayant pas la bourse bien garnie, espérait payer la fourniture en bénédictions d'Amon. Sa foi ou sa pénurie lui rendit de l'assurance. Il adressa à Zakerbaal, qui ne l'interrompit point, un éloquent sermon. Il y célébra la grandeur et la richesse d'Amonrâ, le maître de tous les navires du Nil, le maître de la mer, le maître de ces arbres du Liban dont le Phénicien osait

1. Le montant des achats effectués par l'Égypte avant Zakarbaal s'élevait à 1000 *tébéns* d'argent, soit 90 kilogrammes environ, d'après l'évaluation de Maspero.

2. Le bois que les Egyptiens allaient chercher au Liban reçoit d'eux le nom de *'ash*. Au dire de plusieurs égyptologues ce mot ne désignerait pas le cèdre, mais le sapin, abies cilica ; cf. Loret, *Quelques notes sur l'arbre âch*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte*, t. XIV, pp. 1 et suiv.; t. XVI, p. 33; t. XVII, pp. 25-28. C'est aussi l'opinion de M. Montet.

bien revendiquer la propriété[1]. Il l'apporte avec lui, ce dieu puissant, à qui le roi marchande quelques cèdres. La vie et la santé qu'il donne, c'est bien autre chose que l'argent et l'or encaissés par les rois précédents, qui n'avaient pas été l'objet d'une pareille faveur, et qui pourtant passaient de longues heures à sacrifier au dieu Amon ! Sûrement, Zakarbaal veut être, lui aussi, un bon serviteur de ce grand dieu, de qui il recevra vie et santé en place d'un vil paiement, et il va livrer tout ce que le dieu lui réclame de ses propres biens.

Le roi ne dut point paraître excessivement touché de ces exhortations, car, en manière de conclusion, Wenamon fit venir son scribe séance tenante, pour écrire à Smendès et à Tentamon d'envoyer sans retard un sérieux acompte. Zakarbaal, sentant le marché bien engagé, expédia, en même temps que la lettre, sept pièces de bois destinées à la barque sacrée. Quelque temps après, arrivaient de Tanis « quatre vases et un bassin d'or, cinq vases d'argent, dix pièces de lin royal pour dix manteaux, cinq cents rouleaux de papyrus fin, cinq cents peaux de bœufs, cinq cents câbles roulés, vingt mesures de lentilles, trente mesures de poisson sec ». Tentamon avait eu l'attention d'y joindre pour Wenamon, qui avait dû dépeindre son dénuement, « cinq pièces de lin royal pour cinq manteaux, une mesure de lentilles et cinq mesures de poisson sec. » L'affaire tournait au mieux pour Zakarbaal. Il envoya aussitôt dans la montagne trois cents bûcherons et trois cents bœufs avec quelques surveillants. Les arbres abattus restèrent tout l'hiver sur le sol, puis à la belle saison, furent traînés jusqu'au rivage.

Zakarbaal, à demi déridé, mais pressé d'en finir avec cet étranger qui l'importunait, l'invita à venir examiner les arbres magnifiques qu'il avait fait couper. Comme Wenamon, s'approchant de lui, se trouvait dans l'ombre du parasol du roi, un majordome de celui-ci, Penamon, qui était égyptien, ne se retint pas de plaisanter son compatriote. « L'ombre du Pharaon, ton maître, — à lui vie, santé et force ! — est sur toi ! » lui dit-il,

1. Wenamon ne parle pas autrement que ses maîtres, les pharaons d'Égypte, qui, même lorsqu'ils étaient les moins guerriers des princes, revendiquaient dans leurs protocoles ce pays syrien, que leurs grands ancêtres, Thoutmosis III, Ramsès II, Ramsès III avaient effectivement rattaché à leur empire.

récitant ainsi une formule du pays, qu'il détournait malicieusement de son sens pour faire de l'orgueilleux Wenamon un sujet du roi de Byblos. Zakarbaal trouva la raillerie déplacée, et fit taire Penamon. Puis, venant tout de suite aux affaires, il montra à son client qu'il était servi ponctuellement, lui rappela qu'il lui restait encore quelques petites choses à régler, et lui déclara enfin qu'il avait à partir au plus tôt, quel que pût être l'état de la mer. Pour le mieux engager à ne pas tarder, il voulut lui faire visiter les tombes de certains envoyés du pharaon Ramsès IX, qui étaient restés à Byblos pendant dix-sept ans, et y étaient morts, sans avoir jamais pu obtenir de retourner vers leur maître [1]. Wenamon eut un frisson, et reparla de son maître divin ; il prétendit même que Zakarbaal qui avait montré tant d'empressement à le servir, devrait faire graver sur une tablette une belle inscription où il rappellerait la haute ambassade qu'il avait reçue, les bois qu'il avait fait abattre pour la sainte barque du roi des dieux, les navires et les équipages qu'il avait fournis pour les expédier en Égypte, et les milliers d'années qu'Amon avait, en retour, ajoutées à sa vie. Quand, plus tard, un autre messager viendrait et lirait ces lignes, il offrirait pieusement à l'ombre de ce bon roi les libations d'eau fraîche qu'on verse au bienheureux. « Voilà un grand discours », répondit Zakarbaal, et Wenamon, rappelé à la réalité, lui promit que, dès son retour, le grand prophète d'Amon à Thèbes lui ferait parvenir le solde du compte.

L'affaire était réglée ; il ne restait plus qu'à partir. Mais, comme Wenamon se trouvait sur le rivage près de ses bois, il aperçut onze navires cinglant du large vers le port. Il sut bientôt qu'ils étaient montés par des Zakkalas qui venaient l'arrêter pour cette question d'argent volé, qu'il n'avait sans doute pas oubliée tout à fait. Il s'assit et se mit à pleurer. Le secrétaire du roi l'ayant aperçu et lui demandant la cause de ses larmes : « Ne vois-tu pas, lui dit-il, les hérons qui redescendent vers

1. Le pharaon dont les envoyés ne revinrent jamais est désigné par son prénom Khâmoîs. Deux pharaons de la xx[e] dynastie portèrent ce prénom, Ramsès XII, qui ne peut-être en cause ici, puisque le voyage de Wenamon eut lieu en l'an V de ce roi, et que les infortunés messagers furent retenus pendant les dix-sept ans qui suivirent leur arrivée, — puis un autre Ramsès, Ramsès IX ou Ramsès X, qui doit être celui dont il est question ici.

l'Égypte ? Vois, ils retournent aux eaux fraîches ; et moi, jusques à quand serai-je abandonné ? Ne vois-tu pas ces gens qui viennent pour m'emprisonner encore une fois ? » Le roi, averti, ne put moins faire que pleurer à son tour ; puis il chargea son secrétaire de porter à son infortuné client deux cruches de vin et un mouton. Il lui envoya même sa chanteuse égyptienne, Tentno, en recommandant à celle-ci de le distraire de sa peine par des chants et à celui-là de manger et de boire en attendant le lendemain.

Dès le matin suivant, il y avait foule sur le port. Les Zakkalas s'y trouvaient aussi. Ils expliquèrent leurs griefs à Zakarbaal, qui, ne voulant pas arrêter l'envoyé d'Amon chez lui et ne se croyant pas non plus obligé à le défendre, décida de renvoyer tout ce monde en pleine mer où ils videraient sans lui leur querelle. L'Égyptien fut embarqué de force, les navires prirent le large, et une poursuite éperdue commença. Heureusement pour Wenamon, le vent soufflait du sud avec violence. Son bateau fila vers le nord, distança ceux des Zakkalas, et se trouva aborder dans l'île de Chypre [1].

Là, nouvelles misères pour Wenamon, qui s'imagina que les habitants de la ville où il débarquait voulaient le mettre à mort. Mais comme ils le traînaient vers leur reine, Heteb, celle-ci sortait justement avec sa suite de l'une de ses maisons pour se rendre dans une autre. Wenamon sut tirer parti de cette chance. Il trouva parmi les familiers de Heteb quelqu'un qui parlait égyptien, et, grâce à lui, put adresser un petit discours à la reine. La rare justice des habitants de Chypre était vantée jusqu'à Thèbes ; eh bien ! il fallait en rabattre ! Ce compliment et ce reproche piquèrent la reine qui demanda des explications. Wenamon n'était pas à court pour lui en fournir. Comment, on voulait le tuer, lui, un pauvre naufragé, jeté sur l'île par une mer en fureur ! lui, le messager d'Amon, que les Égyptiens rechercheraient jusqu'à la fin des siècles ! lui, le passager d'un navire du roi de Byblos, qui, s'il venait à rencontrer dix navires chypriotes, en tuerait sûrement les équipages en représailles du

1. Le pays où est jeté Wenamon est nommé « Alasia ». On pense couramment aujourd'hui que ce nom désigne l'île de Chypre.

meurtre de ses gens[1] ! La reine, ébranlée à son tour, arrêta le peuple, et dit à l'Égyptien : « Passe la nuit ! »

Le lendemain, sans doute, comme aux autres fois, Wenamon vit s'ouvrir une éclaircie dans sa destinée errante. Mais nous n'avons plus la suite de ses aventures. Nous devinons seulement qu'il rentra en Égypte, probablement avec le naos où reposait la statue d'Amon-du-Chemin ; elle ne lui avait pas évité tous les malheurs, mais elle l'avait du moins ramené dans sa patrie. Il y trouva assez de loisir et de sérénité d'esprit pour rédiger, avec quelques longueurs, mais non pas sans un certain sens du pittoresque, la relation des péripéties de son long voyage.



Grâce à la multiplicité de ses détails, dont la sincérité candide du narrateur met la vie en relief, ce récit ne présente-t-il pas la plus claire des introductions à l'histoire des rapports internationaux auxquels la royauté naissante va entraîner le peuple d'Israël? Chez celui-ci également, par le trafic, par un mariage royal, par l'assistance militaire, par le rayonnement des arts, par les intrigues politiques, l'Égypte exercera une forte influence. Beaucoup des messagers envoyés par Salomon en Phénicie suivront la même route maritime, relâcheront aux mêmes ports syriens que ce Wenamon. Salomon trouvera auprès d'un roi-commerçant le même accueil empressé où se mêlent la courtoisie souriante et la cupidité calculatrice. Les artisans tyriens, peut-être l'une de leurs princesses, apporteront leurs dieux et pratiqueront leur culte à Jérusalem, comme l'Égyptien fait à Byblos. Les Hébreux, ayant appris à piloter des navires phéniciens, se mettront à parcourir les mers, non sans souffrir parfois, comme le messager d'Amon, de la duplicité des hommes et de la méchanceté des éléments. Quel intérêt ne trouverions-nous pas à lire

1. Hiram I[er] de Tyr exerçait quelque autorité sur Chypre, en particulier sur la ville de Kittion, qu'il obligea par les armes à payer l'arrière de son tribut, cf., t. III, *Salomon*, p. 48. On voit, par le discours de Wenamon, qu'au commencement du XI[e] siècle, les Phéniciens de Byblos inspiraient déjà aux Chypriotes une sorte de crainte, que l'Égyptien exploite avec esprit à son avantage.

quelque relation d'un voyage à Tarsis ou à Ophir écrite par un navigateur hébreu ! Les Livres saints, uniquement soucieux de retracer la haute destinée du peuple élu, nous privent trop habituellement de ce qui nous instruirait de sa simple vie humaine. Aussi, tout en cherchant, à leur lumière et sous leur conduite, à comprendre d'abord les vicissitudes de cette mission divine, l'histoire ne doit-elle pas négliger de recueillir partout ces parcelles de réalité qui aident, fussent-elles toutes menues, à mieux entrevoir comment Israël a vécu, dans quelles conditions favorables ou hostiles il a su garder et faire fructifier le dépôt de ses grandes vérités religieuses.

CHAPITRE II

L'INSTITUTION DE LA ROYAUTÉ

I. — Reprise de l'oppression philistine : — Samuel est impuissant à l'empêcher ; — elle reprend dans la Montagne d'Éphraïm, en Juda, dans la plaine de Yizreël ; — Israël se soumet, mais espère la délivrance, si Samuel lui donne un roi.

II. — Désignation de Saul pour roi : — d'abord par Samuel, qui découvre providentiellement Saül en quête de ses ânesses, et lui donne l'onction ; — puis par les sorts sacrés à une assemblée régulière du peuple.

III. — Saul justifie son choix par une victoire : — Investissement de Yâbêsh par les Benè-Ammôn ; — les Yabéshites à Gabaa ; — Saül oblige ses sujets à leur porter secours ; — après la victoire, il est acclamé roi par le peuple. — Abdication de Samuel.

I. — Reprise de l'oppression philistine

La période des Juges se termine avec la judicature de Samuel, et c'est avec lui que commence l'histoire de la royauté [1]. Personnage religieux de premier plan, Samuel ne joua pas, en qualité de Juge, un rôle politique hors de pair. En refoulant vers leurs plaines de la côte les Philistins qui s'étaient avancés sur les monts d'Ephraïm, il procura bien à son peuple quelques années d'un repos bienfaisant qu'il sut mettre à profit pour raffermir la foi et la confiance en Yahwè ; mais s'il battit les envahisseurs, il ne les écrasa point pour toujours. Son prestige s'étendait sur tout Israël ; il atteignait même le sud de Juda ; mais son ministère de Juge ne s'exerçait guère au delà des bornes d'un étroit canton [2], et ses dons de voyant lui atti-

Sources de ce chapitre : I *Samuel*, ix-xii.

1. Voir *La Période des Juges*, pp. 221-223

2. I *Samuel*, vii, 16, 17 ; viii, 1, 2.

raient plus de considération publique qu'ils ne lui conféraient d'autorité nationale. Ce n'était pas lui qui était destiné par Dieu à opérer la libération générale et définitive qui deviendrait pour les Hébreux le principe d'une fière indépendance et d'un développement tout à fait merveilleux.

Samuel ne réussit même pas à conserver les gains de sa victoire jusqu'au terme de ses jours. Dans sa maturité, il avait chassé les Philistins ; vieillard déjà sur le déclin, il éprouva le désappointement de les voir revenir. Ils ne revenaient pas, comme jadis, avec des armées considérables, dont l'arrivée menaçante eût soulevé contre eux tout un peuple ainsi provoqué à vaincre ou à périr. Pareil déploiement de force ne leur était plus nécessaire. Sans crainte à l'égard des Hébreux, qui n'avaient pas de chef capable de les grouper tous pour les conduire à la bataille, ils arrivaient jusqu'au cœur de la Montagne d'Ephraïm par un progrès tranquille, que Samuel n'arrêtait pas.

Leur poussée tenace, pacifique ou brutale selon les occasions, finit par les mettre en mesure de s'y installer en colons, de s'y poser en maîtres, d'y sévir en oppresseurs. En plus d'un endroit, ils exploitaient la terre, engraissaient des troupeaux de bœufs et de moutons [1]. A Gabaa de Dieu, à Géba ou à Gabaa de Benjamin, ils établirent des préposés philistins, assistés sans doute d'une petite garnison, et chargés de percevoir les redevances tout en faisant la police [2]. Leur corps de troupe circulaient dans la région occupée, pour assurer l'ordre et surveiller

1 Lors de la poursuite des Philistins battus par Saül, ses gens leur prennent du bétail comme butin, I *Samuel*, XIV, 32. Ce détail autorise à penser que les Philistins résidaient dans le pays hébreu comme dans une colonie.

2. Cf. I *Samuel*, X, 5, pour Gabaa de Dieu ; dans ce passage, il convient de lire le singulier *neçîbh*, « préposé », avec le grec, le syriaque et la Vulgate. C'est un singulier que l'on trouve de même, *ibid.*, XIII, 3, pour Gabaa, d'après le grec, pour Géba, d'après l'hébreu. Quant au sens de *neçîbh*, on peut hésiter entre celui de « préposé », qui est attesté par I *Rois*, IV, 19, entre autres passages, et celui de « garnison », « poste », qui pourrait se trouver dans I *Chroniques*, XI, 16. Mais comme dans I *Samuel*, XIII, 23 ; XIV, 1, 4, 6, 11, 15, « poste » est rendu par *maççâbh*, il est plus probable que, dans les textes du même groupe où se trouve *neçîbh*, ce terme a un sens différent, soit « préposé ». Le sens de « colonne, pilier », que *neçîbh* a évidemment dans *Genèse*, XIX, 26, où il s'agit de la « colonne de sel », est encore préféré ici par quelques exégètes modernes, qui voient dans cette colonne ou ce pilier, un symbole de la suprématie philistine, ou un trophée de leur victoire sur Israël. Mais il ne semble guère s'accorder avec le verbe « frapper, battre », dont il est le complément dans I *Samuel*, XIII, 3, ce verbe ayant, dans les textes de cette période, une personne pour complément.

les esprits, ou pénétraient dans les régions encore libres, pour tenter d'élargir jusque là l'aire de leur domination. A la moindre velléité de révolte, ils se jetaient sur les séditieux, en tuaient quelques-uns, réduisaient ou dispersaient les autres, et pillaient maisons, cultures et troupeaux par manière de leçon et de représailles [1]. Les Philistins inspiraient une telle peur, ou au contraire, se montraient parfois si accueillants qu'ils trouvaient des Hébreux pour accepter d'être enrôlés dans leurs rangs et de leur prêter main forte contre les rebelles [2]. Enfin mêlant la prévoyance à l'oppression, ils supprimaient les industries qui auraient pu fournir des armes à un mouvement d'indépendance : ils obligèrent les forgerons hébreux à cesser leur métier ; on ne trouvait plus ni lance ni glaive chez les Israélites, et le laboureur même était contraint de recourir moyennant un salaire aux artisans de Philistie pour faire aiguiser son soc et sa hache ou redresser son aiguillon [3].

Cette suprématie pesa sans doute plus lourdement sur la Montagne d'Ephraïm ; mais elle se faisait aussi sentir ailleurs. Les Philistins semblent avoir eu des établissements dans le voisinage de Jérusalem [4]. Au sud, les hauteurs de Juda étaient la

1. I *Samuel*, XIII, 17, 18.

2. I *Samuel*, XIV, 21. Si l'on s'en tient au sens précis des mots de ce texte, les Hébreux auxiliaires, étant « montés » au camp avec les Philistins, pourraient être des Hébreux établis dans la plaine côtière et soumis aux Philistins. Ils ressembleraient ainsi à David et à sa bande, installés dans le territoire d'Akish, roi philistin de Gath, et obligés de se joindre à leur suzerain pour marcher contre Saül. Mais ces Hébreux pourraient être aussi des habitants du territoire israélite de la région moins élevée que Mikhmash, où était le camp philistin.

3. I *Samuel*, XIII, 19-22. Sur le texte de ce passage, qui est obscur et en mauvais état aux versets 20 et 21, voir, outre les commentaires, PILCHER, *Hebrew Weights in the Book of Samuel*, dans *Quarterly Statement*, 1916, pp. 77-85. Pour cet auteur, les mots *pîm* (qu'il lit *payam*) et *qilleshôn* seraient des poids pour l'argent : ces mots indiqueraient le salaire à payer pour aiguiser les divers outils.

La situation qui est décrite ici l'est d'après les textes bibliques qui se réfèrent au soulèvement provoqué contre les Philistins par Saül. Mais on ne voit pas si elle correspond en réalité aux derniers temps de la judicature de Samuel, ou si elle ne marquerait point les années qui séparèrent, semble-t-il, l'avènement de Saül de sa révolte contre les envahisseurs. Du reste, cette méthode de désarmement des Hébreux pourrait avoir été suivie par les Philistins, sinon habituellement, du moins à d'autres époques, comme on le supposerait d'après l'histoire de Samson, aux mains duquel on ne voit point d'armes, et d'après l'indication donnée sur Shamgar, qui n'avait qu'un aiguillon à bœufs, *Juges*, III, 31. Pareil désarmement avait été opéré par les Cananéens dans la plaine de Yizreël, *Juges*, V, 8.

4. Ce détail pourrait être déduit de l'existence, vers le village de Mâlhah, situé à quelque cinq kilomètres au sud-ouest de Jérusalem, de trois monticules artificiels,

proie des razzias philistines, qui venaient y ravir le bétail et les récoltes [1]. Au nord, les Zakkalas, installés sur la côte au pied du Carmel, faisaient cause commune avec leurs congénères du Saron et de la Shephêlâ ; ils devaient aussi trouver tout au moins des sympathies chez les Cananéens, maîtres des places fortifiées qui se dressaientsur le pourtour de la plaine de Yizreël [2].

Ainsi enserré et pénétré par l'ennemi, soumis à une surveillance soupçonneuse et tracassière, appauvri, abaissé par un asservissement méthodique, Israël languissait dans l'attente inquiète de l'homme ou de l'événement qui l'aiderait à sortir de sa misère.

Car il n'avait pas perdu tout espoir. Il sentait confusément ce qu'il entrait de faiblesse dans la suprématie des Philistins. Ceux-ci avaient contre eux leur petit nombre qui les obligeait à lever des recrues parmi les Hébreux même, et à grossir ainsi leurs contingents d'auxiliaires dont la fidélité était plus qu'incertaine [3]. En outre, ils se heurtaient à des groupes israélites que des siècles d'une expérience coûteuse avaient instruits de la nécessité d'une cohésion plus étroite, et qui, se serrant davantage à porter le même joug, comprenaient qu'en unissant comme jadis toutes leurs forces pour faire face à l'ennemi commun, ils finiraient par reconquérir une fois de plus leur liberté perdue. Enfin, la foi religieuse, ravivée par Samuel, stimulait la foi nationale ; on voulait croire que, d'une façon ou de l'autre,

hauts d'une huitaine de mètres, ayant un pourtour de base d'une centaine de mètres. Ils renferment une grande quantité de tessons que les fouilleurs américains, qui les considèrent comme étant d'origine étrangère, datent des XIIe et XIe siècles avant J.-C. De plus, la forme de ces tertres rappelle celle des tumuli de Thessalie et de Thrace. On a aussitôt pensé que l'on pourrait avoir là un vestige d'une occupation philistine. Voir L.-H. VINCENT, *Fouilles de l'Ecole Américaine*, dans *Revue Biblique* 1924, pp. 420, 421. Il est intéressant d'ajouter qu'au temps de David, les Philistins envahirent la plaine des Rephaïm, qui n'est pas éloignée de ces trois tertres. L'occupation étrangère en ce lieu expliquerait bien l'obstination des Philistins à s'y attacher et les efforts répétés de David pour les en déloger : deux batailles au moins furent livrées par lui dans ce canton, II *Samuel*, V, 17-25.

1. Les incursions philistines en Juda, qui se produisirent au temps de Samson, *Juges*, XV, 9-17, sont mentionnées de nouveau sous le règne de Saül, I *Samuel*, XVII.

2. Sur les Zakkalas de Dôr, voir *La Période des Juges*, p. 51. Leur entente, par alliance ou suprématie, avec les Cananéens, de la plaine, est rendue vraisemblable par le fait que Saül, attaqué par les Philistins, ne prend position contre ceux-ci que dans la portion méridionale de la plaine de Yizreël.

3. De fait, ces auxiliaires feront défection à la bataille, I *Samuel* XIV, 21 ; David et ses gens furent licenciés par les chefs philistins, fort inquiets de leur fidélité problématique, *ibid.*, XXIX.

le Dieu d'Israël viendrait au secours de son peuple, et chasserait hors de son domaine ces incirconcis, trop confiants en la force de leurs vaines divinités.

Soutenus par ces raisons d'espérer, les esprits cherchaient le meilleur moyen pour aboutir. Dans la région du centre, qui était alors la plus malheureuse, on n'en imaginait qu'un seul : avoir un chef. Samuel, trop âgé, trop peu doué pour les choses de la guerre, ne paraissait plus être l'homme de la situation. Mais, ayant été longtemps Juge, il savait quelles qualités requiert l'exercice du pouvoir ; voyant et prophète, sa prière trouvait auprès de Yahwè un bienveillant accueil : c'est à lui que les cheikhs et le peuple demandèrent de désigner le roi qui saurait commander Israël et chasser les Philistins. Samuel, on l'a vu plus haut, se résigna à s'effacer par dévouement et attendit que Dieu lui découvrit l'élu qui mènerait à bien cette œuvre pressante. Il n'attendit sans doute pas longtemps.

II. — Désignation de Saül pour roi

Un Benjaminite aisé, du nom de Qish, originaire de Çêla[1], mais demeurant à Gabaa, avait un fils appelé Saül. Parvenu à la fleur de l'âge, Saül frappait tous les yeux par sa haute stature et sa rare beauté. Il ne se souciait encore que de ses terres, et pourtant beaucoup déjà l'avaient remarqué à cause de ses dons extérieurs et du rang de sa famille.

Un jour, quelques ânesses de son père s'étant égarées, il partit à leur recherche avec un serviteur. Il eut beau parcourir la contrée en tous sens, chercher dans la Montagne d'Ephraïm

1. On pourrait, du moins, le conclure du fait que c'est à Çêla que Qish avait son tombeau et fut inhumé ; là aussi furent transportés les restes de Saül, de ses trois fils tués avec lui, et des sept Saülides exécutés pour satisfaire à la vendetta des Gabaaonites, II *Samuel*, XXI, 14. On sait que le lieu où se trouvait le tombeau d'une famille marquait ordinairement le lieu d'origine de celle-ci. Çêla n'est pas identifiée. On voit seulement par *Josué*, XVIII, 28, qui répartit les villes de Benjamin en deux groupes, qu'elle se trouvait dans la portion du territoire de cette tribu située vers le sud-ouest et, du moins, d'après l'ordre de la série, non loin de Jérusalem. Ce détail sur la localité benjaminite où était le tombeau familial de Saül enlève, à lui seul, presque toute vraisemblance à la théorie de Winckler, qui fait de Saül un Galaadite (*Geschichte Israels*, t. II, p. 156, 157 ; *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 3e édition, p. 227), comme à celle de Cheyne, qui fait de lui un semi-Yerahmeélite du Négéb (*Encyclopaedia Biblica, Saül*, col. 4302-4315).

et le pays de Shalishâ, dans le pays de Shaalim et dans celui de Benjamin, les ânesses restaient introuvables. Après trois journées de courses infructueuses, il se résignait à rentrer sans elles chez son père, qui devait s'inquiéter de sa longue absence, lorsque, près d'une ville du pays de Çouph, où il était parvenu, son serviteur se souvint à propos qu'un voyant habile et renommé s'y trouvait et suggéra, en désespoir de cause, d'aller le consulter. Mais Saül hésita. Il se faisait un scrupule de cette démarche, n'ayant pas la moindre chose à présenter à l'homme de Dieu : pas de pain, car les sacs étaient vides ; pas d'obole, puisqu'on n'avait point, au départ, prévu pareil insuccès. Par bonheur, le serviteur trouva sur lui une pièce d'argent d'un quart de sicle [1]. Enhardis et reprenant espoir, Saül et son compagnon se dirigèrent vers la ville.

Comme ils gravissaient le chemin de la colline où elle était située, ils croisèrent des jeunes filles chargées de leurs cruches, qui descendaient pour aller chercher de l'eau en dehors des murs. Ils s'arrêtèrent un instant, et les questionnèrent sur le personnage qu'ils cherchaient. Elles mirent une aimable complaisance à informer les deux voyageurs qu'ils le trouveraient sans peine, car c'était jour de fête ; un sacrifice venait d'être offert sur le haut lieu ; les convives, déjà réunis, n'attendaient plus, pour commencer le festin sacré, que la présence du voyant, venu tout exprès pour le bénir, et celui-ci se disposait justement à partir à l'instant [2]. Ainsi renseignés, Saül et le serviteur reprirent leur marche, et atteignirent la ville. Ils s'engageaient dans la porte du mur d'enceinte, lorsqu'ils aperçurent un vieillard qui s'avançait ; ils l'abordèrent pour lui demander plus exactement le chemin de la maison du voyant. « C'est

1. Le quart de sicle représentait environ quatre grammes d'argent. L'hésitation de Saül pouvait venir d'une certaine délicatesse ; mais elle pourrait aussi avoir eu sa cause dans les exigences habituelles de ceux que l'on consultait. Sur les présents modestes portés à un *nâbhî* à qui l'on demande une consultation, voir I *Rois*, XV, 3.

2. Il semble bien que la présence de Samuel était purement honorifique : le sacrifice proprement dit a été offert sans lui : il n'est venu que pour présider le festin sacré : en somme, il n'y prendra part qu'à titre d'hôte d'honneur : il n'y est qu'un invité. Ce détail serait de nature à faire supposer que Samuel n'était pas un citoyen de cette ville, et que celle-ci n'était donc pas Râmâthaïm, d'où il était originaire. Ce sacrifice municipal ne rentre pas dans les prescriptions rituelles de notre Pentateuque. Sur la signification historique de ce fait, voir *La Période des Juges*, pp. 329, 330.

moi le voyant », dit le vieillard, et, découvrant en ce grand et beau jeune homme le Benjaminite que Yahwè lui avait annoncé dès la veille comme le futur roi d'Israël, il le retint avec son compagnon jusqu'au lendemain, puis les invita au festin religieux avec cette bonne grâce accueillante que met l'Oriental à faire partager ses fêtes. Pour apaiser leur inquiétude au sujet des ânesses, il leur annonça qu'elles étaient retrouvées. Mais il parut attacher bien plus d'importance à quelques paroles mystérieuses qui promettaient à Saül un avenir de puissance et de richesse. Surpris et ne sachant s'il comprenait bien, Saül, pour provoquer un éclaircissement, fit des représentations modestes sur l'insignifiance de sa tribu et de son clan. Le vieillard ne lui répondit rien. Tous trois repartirent ensemble, arrivèrent dans le haut lieu, et entrèrent dans la salle des festins sacrés, où se trouvaient réunis une trentaine d'invités[1]. Saül, mis à la première place comme l'hôte le plus honorable, reçut du cuisinier la cuisse et la queue de la victime, deux parts de choix, que le voyant, qui l'attendait, avait fait réserver pour lui. Le repas terminé, ils redescendirent à la ville. Saül et son serviteur y passèrent la nuit sur la terrasse de la maison où logeait le voyant qui n'était autre que Samuel.

Le lendemain, au point du jour, Samuel appela Saül pour le reconduire. Dès leur sortie des murs, le serviteur fut envoyé devant, et, restés tous deux seuls, ils s'arrêtèrent. Alors Samuel prit une fiole d'huile, en versa sur la tête de Saül, et l'ayant embrassé, se mit à lui parler. Yahwè l'avait choisi pour être le prince d'Israël ; consacré par l'onction, il serait le dominateur du peuple ; mais il devait aussi être son libérateur, en l'arrachant à l'oppression des Philistins. Le jeune homme demeurait interdit. Cette solennité et ce secret, ces marques de tendresse d'un vieillard vénérable, la gravité de ces confidences, la grandeur et le poids de cette mission, l'intimidaient jusqu'à le troubler. Pour lui donner pleine confiance, Samuel lui prédit trois rencontres qu'il allait faire sur la route ; elles lui tiendraient

1. L'hébreu porte « environ trente hommes » : le grec, « environ soixante-dix ». Le petit nombre des convives pour une ville de quelque importance, puisqu'elle avait une porte et était donc ceinte de murs, le fait que ces convives semblent être uniquement des hommes, donnent à croire que seuls les citoyens ou « maîtres de la ville » participaient à ce sacrifice.

lieu de « signes », qui lui prouveraient à la fois l'importance de cette mystérieuse démarche et la vérité de ces magnifiques promesses. Toutefois, le voyant entendait rester le maître et le conseiller du nouveau roi. Il lui enjoignit de l'attendre sept jours, quand son inspiration l'aurait conduit à Galgala, avant d'offrir les sacrifices et afin de recevoir ses ordres [1]. Saül ne doutait déjà plus ; il avait maintenant une foi parfaite en cette mission inattendue ; sous la main de Dieu, il se sentait devenir un autre homme, prêt à commander un peuple, et capable d'accomplir de grandes choses [2].

Le vieux voyant qui confiait à un autre l'œuvre de la libération qu'il n'avait pu mener à bien, et le jeune chef, qui allait la reprendre avec une ardeur fougueuse assurée du succès, se séparèrent pleins d'émotion et d'espoir. Les trois signes annoncés ne manquèrent pas de se produire ce jour-là même [3]. Près du Tombeau de Rachel, deux hommes interpellèrent Saül pour lui faire savoir que les ânesses étaient retrouvées, et que son père l'attendait [4]. Un peu plus loin, au Chêne de Tha-

1. Il s'agit ici du Galgala de Jéricho, comme l'indique le verbe « descendre », employé dans I *Samuel*, x, 8, à propos de cette ville.

2. Ce choix personnel et secret du futur roi, sans consultation préalable du peuple, se retrouvera dans le choix de Jéroboam, fils de Nebat, I *Rois*, I, 26-31, par Ahia de Silo, et dans celui de Jéhu par un disciple d'Elisée, II *Rois*, IX, 1-10. Ces trois interventions, dont aucune ne réussit à pousser un candidat qui dût rester fidèle, sont des exemples du rôle politique joué par les prophètes. Mais ce choix par un personnage religieux ne suffisait pas à imposer qui en avait été l'objet : le roi devait montrer par sa vaillance ou son audace que le peuple aurait à lui obéir.

3. Ces « signes » ont pour théâtre ou pour occasion des lieux saints. On trouve ici une nouvelle trace de l'influence des souvenirs locaux dans la persistance des traditions historiques.

4. D'après I *Samuel*, x, 2, le Tombeau de Rachel se trouvait dans le territoire de Benjamin ; d'après *Genèse*, XXXV, 16-21, au sud de Béthel, à une certaine distance d'Ephrata, sur la route d'Ephrata, qui pourrait être ici Bethléem, enfin au nord de Migdal-êdér, qui, s'il était identique au Migdal-êdér de *Michée*, IV, 8, se serait trouvé en relation avec Jérusalem. De même, *Jérémie*, XXXI, 15, qui parle des gémissements de Rachel, pleurant la déportation de ses fils, les Ephraïmites (18-20), semble bien placer à Râmâ le lieu où on l'entend gémir, comme elle le faisait quand elle se mourait en mettant au monde Benjamin. Tous ces détails concordent pour faire placer le « Tombeau de Rachel » à peu près entre Râmâ et Béthel. L'édifice qui porte ce nom et qu'on voit sur la route d'Hébron, près de Bethléem, a dû dériver son appellation de *Matthieu*, II, 16-18, qui applique aux mères des enfants de Bethléem et des environs, massacrés par Hérode, ce que Jérémie dit de Rachel. D'après une suggestion de Clermont-Ganneau (*Revue d'Archéologie Orientale*, t. II, pp. 134-137), l'attribution de ce mausolée à Rachel pourrait provenir d'une déformation populaire du nom d'Archélaüs. Au temps de saint Jérôme (*Onomasticon*, KLOSTERMANN, p. 45, ll. 1-3), on montrait un tumulus de cet ancien roi de Judée à la tête d'un sentier qui partait de la grand'route. Le prétendu tombeau de Rache occupe précisément une telle position.

bor, trois pèlerins qui montaient au sanctuaire de Béthel, avec trois chevreaux, trois pains et une outre de vin, lui adressèrent leur salut, et lui firent présent de deux des miches qu'ils emportaient [1]. Enfin, en arrivant à Gabaa de Dieu, Saül tomba sur une bande de *nâbhis* qui descendaient du haut lieu [2]. Ils marchaient à la file, précédés de joueurs de harpes, de tambourins, de flûtes et de lyres, et, au rythme précipité de la musique, s'abandonnaient à des transports aussi étranges qu'impressionnants. A peine les eut-il aperçus que Saül, saisi à son tour par l'émotion prophétique, se joignit à leur groupe en s'agitant comme eux. A voir ainsi « Saül parmi les *nâbhîs* », les spectateurs ne revenaient pas de leur stupéfaction [3] : ils ne savaient pas que Yahwè lui avait transformé l'esprit. L'extase passée, Saül se remit en route, et rentra enfin à Gabaa. Son oncle lui ayant demandé comment s'était passé son voyage, il lui parla

1. Le Chêne de Thabor est appelé « Chêne de l'Elue » par le texte grec L, mais, vraisemblablement, par suite d'une lecture erronée de la première lettre de Thabor. C'était un de ces arbres très âgés, auxquels la vénération populaire avait donné un nom. Il devait se trouver moins haut que Béthel. I *Samuel*, x, 3. Deux autres arbres fameux de cette région nous sont connus par ailleurs, avec lesquels il n'y a pas lieu de confondre celui-ci : le Chêne des Pleurs, situé « en dessous », c'est-à-dire à l'ouest de Béthel, et à l'ombre duquel fut enterrée Débora, nourrice de Rébecca (*Genèse*, xxxv, 8), et le Palmier de Débora, juge et prophétesse (voir toutefois *La Période des Juges* p. 140, note), situé entre Béthel et Râmâ (*Juges*, iv 5). Sur les arbres dans la religion cananéenne et dans la religion populaire d'Israël, voir *La Période des Juges*, index, s. v. *arbres sacrés*.

2. Par une simple conjecture, laquelle, du reste, n'est pas communément admise, on identifie parfois Gabaa de Dieu avec Râmallâh, à une heure au sud-ouest de Beitin. Cette identification est fondée sur l'identité de sens du nom hébreu ancien et du nom arabe moderne : ils signifieraient tous deux « Hauteur de Dieu ». Il convient d'observer toutefois que Râmallâh semble ne pas recéler de vestiges antiques, et que son nom, dans lequel l'élément *râm* n'est pas proprement arabe, mais hébreu ou araméen, avec le sens d' « être élevé », semblerait plutôt rappeler une *Râmâ* qu'une *Gibheâ* hébraïques.

3. Ce proverbe devait être d'un usage courant, dans les milieux prophétiques tout au moins, car on en indiquait une double origine. L'une, rapportée ici, à propos de Gabaa de Dieu, I *Samuel*, x, 11, 12 ; l'autre, rapportée *ibid.*, xix, 24, à propos de Nayôth de Râmâ. Dans l'un et l'autre cas, le sens paraît être qu'on s'étonne de voir un Saül, qui ne faisait point partie des confréries prophétiques, se mêler pourtant à leurs exercices extatiques c'était pour les *nâbhîs* une manière de souligner la force irrésistible de leur inspiration. De plus, le proverbe aurait pu vouloir dire encore que même un Saül, qui appartenait à une famille aisée et allait être roi (première anecdote) ou même l'était déjà (seconde anecdote), ne pouvait échapper à la contagion qui lui faisait prendre rang malgré lui parmi des dévots, recrutés, pour l'ordinaire, dans la classe du vulgaire, et exposés souvent à une sorte de mépris teinté de crainte.

Toute cette scène montre que Saül était déjà fort connu hors de sa ville natale. La même conclusion est à tirer des deux autres « signes » : même assez loin de Gabaa, des passants saluent Saül et lui offrent un présent, I *Samuel*, x, 2, 4.

bien de la visite à Samuel, mais il ne lui révéla point qu'au lieu des ânesses qu'il cherchait, c'était la royauté qu'il avait trouvée.

Cette onction du futur roi, célébrée par un prophète dans le plus grand mystère, ne possédait, du point de vue politique, que la valeur, au reste indiscutable, d'une indication personnelle. Un nouveau régime politique qui se crée doit toujours recevoir la consécration des institutions nationales existantes, s'il prétend à n'être point révolutionnaire ou tyrannique. Aussi Samuel, exerçant pour la dernière fois son autorité de Juge, convoqua-t-il une assemblée régulière d'Israël à Miçpâ, lieu habituel de réunion pour les assemblées officielles, afin de faire choisir publiquement et selon les règles le roi qu'on voulait à toute force avoir. Ainsi que dans les comices de l'ancienne Rome, où les curies se groupaient autour des pères de famille, le peuple se présenta par tribus, clans, familles et citoyens, et l'on procéda, en présence de Yahwè, au tirage des sorts sacrés. Par désignation progressive, sortirent tour à tour les noms de la tribu de Benjamin, du clan de Matri, de Saül, fils de Qish [1]. Comme Saül, ainsi désigné, restait introuvable, on consulta de nouveau l'oracle divin ; les sorts indiquèrent qu'il se trouvait caché parmi les bagages du campement. On courut aussitôt l'y chercher. Quand il parut et s'avança au milieu du peuple avec sa prestance majestueuse, et si grand qu'il dépassait de l'épaule tous les hommes assemblés, ce fut un mouvement

1. On ne voit pas ici, aussi nettement que dans d'autres exemples de consultation de Dieu, que l'on employa l'éphod avec les deux sorts qui étaient appelés *ourim* et *toummim*. Peut-être, comme nous procéderions en pareil cas, y avait-il autant de sorts que de tribus, de clans, de familles et de citoyens, ce procédé n'étant d'ailleurs pas sanctionné par la loi, pas plus que ne le furent tant de pratiques pieuses longtemps suivies même par les meilleurs yahwéistes. Pourtant, on imagine que l'éphod, convenablement interrogé, dans ce cas plus compliqué que celui qui se résolvait par oui ou par non, pouvait avoir été interrogé ici par présentation successive des noms des tribus, clans, familles et individus.

Le fait que la tribu de Benjamin se partage simplement en clans, alors que les tribus plus considérables ou plus anciennes se répartissaient en clans et ceux-ci en familles ou « maisons » (voir dans *Josué*, VII, 16-18, le répartition de Juda à l'occasion d'un tirage au sort identique à celui qui nous occupe), montre bien que Benjamin était alors une tribu peu nombreuse ou qui n'avait pas encore eu le temps de se ramifier jusqu'aux sections de troisième ordre. Cette médiocrité s'explique bien par les grosses pertes que subit Benjamin lors de l'affaire du Lévite d'Ephraïm. *Juges*, XX. Le récit sacerdotal rejoint au moins par ce détail le récit prophétique, où Saül s'excuse ou se dérobe, en mettant en avant l'insignifiance de sa tribu et de son clan, I *Samuel*, IX, 21.

d'admiration et de joie. Samuel, tout heureux, montrait avec complaisance que l'élu de Yahwè n'avait point son pareil et le peuple, soulevé d'allégresse, fit retentir l'air des cris de « Vive le roi ! » L'enthousiasme apaisé, Samuel promulgua les droits et les devoirs de la royauté en présence de l'élu, qui la détiendrait, et des sujets, qui devraient s'y soumettre. Il les consigna par la suite dans un écrit, qu'il déposa au sanctuaire, selon un très ancien usage. Enfin, il déclara l'assemblée close et la congédia. Saül rentra chez lui, à Gabaa, escorté « par les braves dont Dieu avait touché le cœur ». Mais des hommes pervers, doutant que ce roi presque improvisé fût capable de sauver Israël, le regardèrent avec mépris, et s'abstinrent de lui offrir des cadeaux de joyeux avènement.

S'il y a dans les récits bibliques sur la fondation de la royauté en Israël, une scène qui soit marquée du cachet de la vie antique, c'est bien celle de cette assemblée populaire tenue à Miçpâ, pour demander un roi à l'oracle des sorts. Non seulement, en effet, on verra bientôt les sorts de Yahwè jouer un rôle fréquent, presque ordinaire même, dans la vie publique de la présente période, ce qui rendait assez naturel un recours pieux et confiant à leur décision dans une circonstance aussi grave que le choix d'un roi ; mais en outre, il est assez manifeste que cette consultation pouvait d'autant mieux répondre aux pratiques religieuses des Hébreux de ce temps qu'un procédé analogue fut en usage chez d'autres peuples pour des circonstances semblables à celle qui nous occupe. Dans la démocratie athénienne, par exemple, faute d'admettre le droit divin des chefs par voie d'hérédité, on devait recourir aux sorts, qui manifestaient la volonté des dieux, pour la désignation des magistrats annuels[1]. Aussi, loin de rejeter la scène de Miçpâ hors de l'histoire, comme une invention tardive de prêtres soucieux de faire rétrospectivement une place honorable à leurs devanciers dans l'établissement du nouveau régime, convient-il d'y reconnaître l'intervention normale des deux puissances qui concouraient alors à assurer la vie nationale : le peuple et la religion établie. Ce fut l'acte public et officiel de l'institution ; la démarche inspi-

1. Cf. Fustel de Coulanges, *La Cité Antique*, pp. 212, 213.

rée à Samuel n'en était qu'un préliminaire d'un caractère privé, auquel il manquait la sanction d'une forme régulière. Samuel avait trouvé le roi choisi par Dieu : c'est à l'assemblée des tribus que Saül fut vraiment désigné et proclamé conformément aux indications de Dieu.

Dès ce moment, Saül se distingue nettement des Juges, qui le précédèrent, même de ceux qui exercèrent un pouvoir plus ou moins voisin de la royauté. Eux avaient gagné l'autorité par une victoire ; lui la détient du seul fait de sa désignation divine, bien qu'il n'ait encore rien accompli de remarquable, ni même rendu aucun service à ses concitoyens. Ainsi, la royauté, maintenant, n'a plus seulement la valeur médiocre d'une récompense, comme pour Gédéon, ou d'un salaire, comme pour Jephté. C'est à elle-même que l'on tient, non pour ce qu'elle a donné, mais pour ce qu'elle promet. Aux yeux de la majorité, elle apparaît comme le régime idéal vers lequel seul se tourne l'espoir anxieux, et qui seul semble être capable d'apporter le salut. Mais cette estime accordée d'enthousiasme, tous ne la partagent point. Il se trouve encore des opposants, qui frondent par principe, défiance ou jalousie, comme ceux qui, en partant de Miçpâ, se riaient du beau géant que la foule venait d'acclamer [1]. Il appartenait au nouveau roi, aussi discuté que l'institution royale, de montrer que la royauté méritait la confiance qu'on avait mise en elle, et que lui-même était digne du choix de Yahwè et de la tendre fierté de Samuel.

III. — Saül justifie son choix par une victoire

L'occasion n'en pouvait tarder en ces jours trop fertiles en misères. Saül ne la chercha pas, mais il l'attendait. Rentré à Gabaa, il reprit ses travaux d'homme des champs, à peine dérangé par les visiteurs qui venaient lui offrir leurs hommages et leurs

1. I *Samuel*, x, 26, 27. Cette opposition à Saül se trouve mentionnée de nouveau à la fin du récit relatif à la délivrance de Yâbêsh, *ibid.*, xi, 12, 13. Il ne faut pas négliger ces indications même menues ; elles trahissent l'antipathie qui exista toujours chez certains Israélites soit contre la royauté, soit contre le roi au pouvoir. C'est une opinion étroite et erronée que de penser que la royauté était un idéal pour tous les Israélites ; chez eux aussi il y avait des partis politiques et des cabales contre les personnes.

dons [1], mais sentant bouillonner sourdement au fond de lui une ardeur généreuse et rude qu'autrefois il ne se connaissait pas.

Il y avait à peu près un mois que Saül, en dépit de sa proclamation publique à Miçpâ, menait cette vie paisible indigne d'un roi élu pour être un libérateur, lorsqu'un jour, en rentrant des champs derrière ses bœufs, il éprouva la stupeur de trouver sa capitale plongée dans la désolation. Des messagers remplis d'angoisse venaient d'y arriver, réclamant un secours immédiat en faveur de Yâbêsh du Galaad [2]. Sur cette ville israélite de la Transjordanie planait alors une menace de sujétion et de honte. Les Benè-Ammôn, qu'autrefois Jephté avait refoulés [3], profitaient maintenant de la situation critique d'Israël, aux prises avec les Philistins et gêné pour prêter assistance aux Hébreux établis à l'est du Jourdain. Ils avaient franchi la vallée frontière où coule le Yabbôq, envahi les plateaux herbus et boisés du nord du Galaad, et assiégé, sous la conduite de leur roi, Nahash, la ville de Yabêsh, dont la chute leur assurerait l'exploitation d'une contrée riche et prospère. Les Yabéshites commencèrent par tenir bon. Mais la rigueur de l'investissement et l'insuffisance de leurs ressources finirent par les contraindre à demander l'aman. Sûr de vaincre et affichant une générosité indolente, Nahash voulut bien le leur promettre à la condition qu'il leur ferait crever à tous l'œil droit. Force fut aux assiégés d'accepter cette clause cruelle pour eux, déshonorante pour leur peuple [4]. Cependant, ils ne pouvaient se résoudre

1. I *Samuel*, x, 27. Le premier acte de Gédéon quand on lui offre la royauté est de la décliner ; mais le second est de réclamer en présent une partie du butin qu'avaient recueilli ceux qui voulaient être ses sujets. Ces cadeaux ne sont pas seulement un hommage à la dignité du roi, ou, comme cela arrivait, un moyen d'attirer ses regards et ses faveurs, ils sont aussi le salaire, si l'on peut dire, des grands services qu'il a rendus ou que l'on espère qu'il va rendre.

2. Le nom de cette Yâbêsh semble s'être conservé dans celui du ouâdy Yabîs, qui se jette dans le Jourdain en face de la pointe méridionale de la plaine de Bethshean. Malgré l'indication précise d'*Onomasticon*, qui place cette ville sur la montagne à six milles de Pella en allant vers Gérasa (KLOSTERMANN, p. 110, l. 11), on n'a pas d'identification satisfaisante à proposer. Voir les diverses opinions dans BUHL, *Geographie des Alten Palaestina*, p. 259 et LEGENDRE, *Jabès-Galaad*, dans *Dictionnaire de la Bible*, t. III, coll. 1053-1055.

3. Voir *La Période des Juges*, pp. 178-182.

4. C'était, en effet, un outrage que Nahash voulait infliger à Israël tout entier par cette mutilation sauvage, I *Samuel*, xi, 2. Du reste, de pareils procédés, où perce la préoccupation d'infliger un outrage, paraissent avoir été fort du goût des Benè-Ammôn à l'égard des Israélites, parents éloignés qu'ils détestaient sans répit ;

à désespérer. Les autres Hébreux ne ressentiraient-ils pas de la honte à les laisser subir cet outrage, qui rejaillirait sur eux tous? La nation se montrerait-elle moins fière et moins vaillante qu'aux siècles passés, alors qu'elle envisageait généreusement comme sa propre cause la cause d'une partie des siens? Confiants malgré tout en une révolte du sentiment national et en la noblesse du sentiment religieux d'Israël, les Yabéshites implorèrent un délai de sept jours afin d'aller chercher de l'aide chez leurs frères ; s'ils n'en trouvaient point, ils se rendraient à merci. Nahash se persuadait trop bien qu'ils échoueraient pour ne pas condescendre à une patience narquoise. Il accepta de retarder sa victoire et leur supplice ; aussitôt et à la hâte, les messagers de Yâbêsh se mirent en route. Ayant parcouru, mais sans rien obtenir, le nord du territoire d'Israël, ils arrivèrent à Gabaa de Benjamin. Là restait leur dernière chance de salut, car ils étaient liés avec cette ville par des rapports étroits de parenté, qui remontaient au moins aux premières années de la période des Juges [1]. Une déception poignante les attendait. Au récit de leur infortune, les habitants de Gabaa ne répondirent que par des sanglots : ils ne pouvaient rien pour eux-mêmes contre les Philistins ; que pouvaient-ils pour leurs alliés contre les Benè-Ammôn? Israël vivait dans une langueur humiliée qui brisait tout courage.

C'est pendant cette scène de larmes inutiles que Saül rentra des champs. Il s'informe, apprend l'arrivée des envoyés de Yâbêsh, la cause de leur venue, leur message pressant, l'accueil découragé ; il sent déjà sur lui la tache de l'opprobre préparé pour Israël ; dans une révolte de tout son être, il est envahi par « l'esprit de Dieu, qui se saisit brusquement de lui », et, en proie à une colère insurmontable, prend une paire de ses bœufs, les abat, les dépèce et en expédie les morceaux par tout le pays avec cette menace : « Qui ne suivra pas Saül, voilà comme on traitera ses bœufs » [2].

on retrouvera dans II *Samuel*, x, 4, un traitement humiliant analogue à celui dont il est question ici. Josèphe (*Antiquitates Judaicae*, vi, 5, 1). fait, en outre, observer que, privés de l'œil droit, les Yâbéshites n'auraient plus pu combattre, l'œil gauche étant caché par le bouclier.

1. Cf. *La Période des Juges*, pp. 115, 116.

2. En envoyant ainsi des morceaux de ses bœufs dépecés. Saül a surtout l'in-

C'était le sursaut d'énergie attendu depuis longtemps, pour tirer le peuple d'une torpeur voisine de la lâcheté. On n'aurait pas obéi à l'appel des trompes par dessus les vallées ni aux signaux de guerre dressés sur les montagnes ; on se soumit avec une sorte de terreur religieuse à ce geste brutal d'intimidation [1]. De toutes parts, des hommes accoururent, tenant à la main des armes de fortune, et disposés à affronter la mort par peur de ce terrible roi. Ils se concentrèrent à Bézeq, au nord-est de Sichem, juste en face du ouâdy, qui, de l'autre côté du Jourdain, conduisait à Yâbêsh [2]. Cependant les messagers rentraient dans la ville assiégée et y annonçaient discrètement la bonne nouvelle de la délivrance, qui était fixée au lendemain ; mais on prévint Nahash que, le lendemain, aurait lieu la reddition. Dans la nuit qui précédait ce jour ainsi impatiemment attendu de tous, Saül franchit le Jourdain, partagea son armée en trois corps et marcha à l'attaque. Le soleil n'était pas encore levé que les Hébreux tombaient sur les Benè-Ammôn ; quand il eut atteint sa plus grande chaleur, ils les avaient battus et dispersés.

La royauté, dénigrée par ses adversaires, prouvait ses mérites par un brillant début ; le roi, dont certains s'étaient défiés ou moqués, imposait son autorité par un essai rude, mais heu-

tention de faire une menace. Mais peut-être y avait-il aussi dans cet acte une sorte d'appel à la guerre de vengeance. On a déjà vu, en effet, le Lévite d'Ephraïm dépecer ainsi sa femme morte, pour soulever les Hébreux contre Gabaa de Benjamin, *Juges*, XIX, 29. A. Musil signale, dans le même genre, que des Arabes de la région de Kérak, voulant grouper autour d'eux des guerriers, pour venger l'honneur conjugal de l'un de leurs protégés, déchirèrent la toile de tente dont celui-ci avait couvert sa jument en signe de déshonneur et pour demander aide, et en envoyèrent les morceaux à ceux qu'ils voulaient voir se grouper autour d'eux, *Arabia Petraea*, t. III, p. 79.

1. L'expression « terreur de Yahwè », de I *Samuel*, XI, 7, pourrait dire, il est vrai, que c'est par peur de Yahwè que les Hébreux obéissent à Saül. Mais, outre que Saül ne recourt qu'à un procédé d'intimidation matérielle, il est très probable que cette expression n'a, en réalité, que la valeur d'un superlatif, soit « une divine crainte », comme nous disons une « crainte panique », d'après le nom du dieu Pan, qui passait pour troubler soudain les esprits. Ce sens est d'ailleurs assez apparent dans des passages comme *Genèse*, XXXV, 5, « effroi divin » ; I *Samuel*, XIV, 15, « tremblement divin ».

2. Bézeq s'identifie avec Khirbet Ibziq, à mi-chemin entre Sichem et Beth-shean, sur les dernières hauteurs de la Montagne d'Ephraïm, qui dominent la portion sud de la plaine de Beth-shean ; le ouâdy Yabîs se jette dans le Jourdain à la hauteur de Bézeq.

Josèphe ajoute (*Antiquitates Judaicae*, V, 5, 3) que Nahash fut tué et que Saül ravagea le pays d'Ammôn ; cf. I *Samuel*, XIV, 47.

reux. Aussi un enthousiasme triomphant soulevait-il les royalistes décidés qui, dès la première heure du règne, avaient accordé leur confiance au nouveau régime et à l'élu de Dieu. Leur victoire politique était complète ; la voulant décisive et efficace pour l'avenir, ils exigèrent qu'on leur livrât, pour les mettre à mort, les réactionnaires obstinés qui avaient fait fi de Saül : a-t-on jamais vu les hommes changer leurs institutions d'un commun accord, sans susciter des conflits, sans attiser des rancunes, sans se livrer à des violences? Mais Saül, témoignant d'une modération que, pour son malheur, il ne garderait pas toujours, ne voulut point que des excès de guerre civile pussent ternir l'éclat d'une journée de gloire nationale, ni que son peuple s'entre-tuât quand Yahwè venait de le sauver. Il calma la fureur de ses amis, et arracha à la mort ceux qui l'avaient bafoué.

Le vieux Samuel était content de son roi. La délivrance de Yâbêsh, qu'un chef instruit par de nombreux faits d'armes n'aurait su accomplir d'une manière plus rapide, le rassurait pleinement, si le doute avait pu l'effleurer, sur les qualités de premier ordre qui distinguaient le nouveau maître. Pour ne point perdre le bénéfice que l'institution royale devait tirer de la victoire, il entraîna tout le peuple à sa suite au sanctuaire de Galgala. Devant Yahwè, on acclama Saül roi d'Israël [1] ; des sacrifices pacifiques d'action de grâces furent offerts et tous, roi et sujets, partagèrent dans la joie le festin sacré, comme ils avaient partagé dans l'oubli de soi les périls du combat. Un espoir confiant détendait les esprits et soulevait les cœurs. La situation nationale apparaissait moins sombre ; on comptait maintenant que le jeune chef vainqueur saurait chasser les Philistins.

Samuel, tout le premier, y comptait ; d'ailleurs Yahwè lui-même le lui avait promis. Poussé par cette confiance, il se résolut à abdiquer le pouvoir, qu'il avait détenu pendant de longues années. Peut-être est-ce à Galgala même, au soir des

1. Cette intervention du peuple, qui déclare Saül roi, doit être comprise comme une participation effective du peuple à l'avènement du roi. Sur ce point, voir L. Desnoyers, *La Politique et la Religion dans l'Etablissement de la Royauté en Israël*, *Revue d'Apologétique*, juillet 1927.

fêtes de la victoire, que, dans une scène émouvante où perçait sa crainte d'être trop vite oublié et trop injustement jugé, il adjura l'assemblée du peuple de déclarer, en présence de Yahwè et de son Oint, qu'il partait l'âme intègre et les mains vides [1]. Bien qu'ils en fussent venus à douter de lui, les Hébreux le vénéraient pour sa sainteté austère, pour sa franchise sans ménagement ; ils lui restaient reconnaissants de leur avoir procuré une paix obscure, mais reposante, rendu des sentences exemptes de partialité, et accordé, sur l'ordre de Dieu, le roi guerrier qu'ils lui réclamaient. C'est d'une voix prompte et unanime qu'ils le comblèrent de témoignages d'honnêteté et de loyaux services comme on en prodigue aux vieux serviteurs qui prennent leur retraite et aux personnages politiques qui sortent de charge. Mais à être congédié, même enguirlandé de louanges, le rigide vieillard fut rejeté dans ses appréhensions. Une fois de plus, il ne voulut pas cacher qu'il considérait l'institution de la royauté comme une déchéance nationale et une faute religieuse : il craignait le pis de l'initiative qu'il avait assumée à contre-cœur, et tenait à décharger sa conscience des défaillances morales et des malheurs nationaux qui pourraient en résulter. Un orage d'été, éclatant soudain à sa prière, ne fit qu'augmenter le désarroi où ses paroles si peu réconfortantes avaient jeté les esprits. Il en profita pour exhorter Israël, avec une éloquence plus pressante, de revenir d'un cœur sincèrement généreux au culte de Dieu, et il promit, puisqu'il ne commanderait plus désormais, de prier toujours pour ceux qu'il abandonnerait à la destinée choisie par eux. Si les vues divines le déroutaient parfois, elles ne le détournaient jamais de son seul souci : servir d'abord Yahwè.

C'était maintenant sur Saül seul que s'attachaient tous les regards.

1. Lorsque saint Paul, arrivant à Ephèse, comprit qu'il touchait au terme de sa carrière apostolique en Asie Mineure, il dit aux fidèles : « Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis », *Actes*, xx, 33.

Une scène semblable à celle de Galgala marqua les derniers jours de Mahomet au dire des historiens arabes. Par deux fois le prophète adjura les fidèles réunis à la mosquée de se plaindre ouvertement s'il avait lésé quelqu'un. La deuxième fois, l'un d'eux lui réclama une dette de trois dirham, que Mahomet lui fit payer. ABOULFÉDA, *Vie de Mohammed*, passage traduit dans MACHUEL, *Les Auteurs Arabes*, p. 337.

CHAPITRE III

LES GUERRES ET LA POLITIQUE DE SAÜL

I. — Guerre de libération contre les Philistins : — Incertitude sur la date de cette guerre ; — le soulèvement hébreu et la riposte philistine ; repli de Saül à Galgala ; — son premier conflit avec Samuel ; — son retour à Gabaa ; — un fait d'armes de Jonathas à Mikhmash provoque une panique au camp philistin, et déclenche l'attaque de Saül ; — la poursuite ; — levœu de Saül et la faute de Jonathas. — Libération localisée et paix armée.

II. — Guerres pour la sécurité et l'union d'Israël : — Guerres extérieures de Saül, — des Rubénites ; — mesures sévères contre les indigènes de Gabaon ; — Saül aide les Judéens contre les Amalécites, — enfreint le *hêrém*, se brouille définitivement avec Samuel.

Cette première phase du règne, signalée par des victoires et par un mouvement d'union nationale, laisse présager la déchéance annoncée par Samuel.

En demandant un roi à Samuel, c'était principalement un chef de guerre que les Hébreux voulaient avoir [1]. Saül, qui leur fut donné, ne déçut point leur attente. Il avait commencé sa carrière en délivrant Yâbêsh ; il la poursuit en guerroyant tout le long de sa vie ; il l'achèvera en mourant les armes à la main ; et, qu'il fût au repos ou présidât un conseil, il tenait encore sa lance, qui lui servait de sceptre : Saül est bien le type de l'ancien roi guerrier. Dans sa rude existence, il montra un dévouement toujours en éveil, et déploya une vaillance héroïque. Tous les ennemis d'Israël éprouvèrent la vigueur de son bras : il harcela les Philistins, écrasa les Amalécites, réprima les Cananéens, et conduisit ses armées au delà des frontières d'Israël.

Sources du chapitre III : I *Samuel*, XIII, XIV.

1. I *Samuel*, VIII, 21.

Tant de combats n'étaient pas livrés pour satisfaire l'humeur inquiète d'une nature batailleuse. Quand son intérêt personnel était en cause, Saül pouvait céder à un emportement passager ; s'il s'agissait de sa tâche de roi, il nourrissait des desseins politiques justes et fermes. Il en avait deux toujours présents à l'esprit : libérer son territoire de l'occupation philistine, et grouper toutes les tribus hébraïques sous son autorité. Ce programme politique était plein de grandeur ; mais le remplir imposait un labeur difficile. Avec un entrain généreux, avec une ténacité inlassable, Saül en entreprit et fut tout près d'en réussir la réalisation. Il s'acquit par là une estime que son dernier échec et ses fautes religieuses même n'ont pas pu lui ravir.

I. — Guerre de libération contre les Philistins

C'était contre les Philistins qu'à vrai dire tout le peuple attendait d'abord Saül à l'œuvre. Quand se décida-t-il à les chasser de son royaume? Fut-ce en remontant de Galgala, où ses guerriers, soulevés par leur premier succès, venaient de le proclamer roi? Fut-ce au bout de quelques années, quand son autorité plus solidement assise lui permettait de demander à ses sujets un effort plus considérable? On ne saurait le dire au juste. Peut-être pourtant est-il plus vraisemblable qu'il attendit sans doute assez longtemps l'heure opportune pour agir. Lorsqu'on le voit se lancer contre les envahisseurs, il n'est plus le jeune homme qu'il paraît être quand il rencontre Samuel, ni le roi en quelque sorte improvisé qui menace pour se faire obéir et entend autour de lui plus d'un mécontent murmurer. Il a maintenant à ses côtés l'un de ses fils déjà en âge d'être le chef d'une partie des troupes [1], et lui-même commande une armée

1. Jonathas son aîné. Les renseignements sur la famille de Saül sont les suivants. D'après I *Samuel*, XIV, 50, Saül avait pour femme Ahinoam, fille d'Ahimaaç. Il serait intéressant de savoir si cet Ahimaaç avait quelque lien de parenté avec le prêtre Sadoq, qui eut un fils de ce nom (II *Samuel*, XV, 27, 36, etc.) ; celui-ci était trop jeune pour être le beau-père de Saül ; mais, les mêmes noms se répétant souvent d'une génération à l'autre dans la même famille, la question peut tout au moins se poser de savoir si Saül n'aurait pas été en rapport familial avec les prêtres de Gabaon, dont Sadoq fut le plus illustre représentant. Saül, par ses ancêtres, se

qui tient la campagne depuis quelque temps. Ces deux détails donnent l'impression qu'un certain nombre d'années se seraient écoulées depuis l'affaire de Yâbêsh, années obscures d'une servitude rendue plus pesante parce qu'elle aurait réprimé au fond des cœurs l'espoir un instant réveillé.

S'il en fut ainsi, Saül aurait repris à Gabaa sa vie de roi-agriculteur, mais surveillé de près par les Philistins, qui se seraient défiés de ce roi trop heureux dans sa première entreprise pour n'avoir pas, un jour ou l'autre, la hardiesse de s'en prendre à eux. Ce serait sans doute à cette date qu'ils auraient étendu sur le jeune royaume ce réseau de postes armés dont il a été parlé plus haut, et qu'ils auraient eu la précaution d'empêcher les forgerons israélites de fabriquer des armes en les obligeant à cesser leur métier [1]. Leur surveillance n'aurait même pas évité l'odieux d'afficher une hégémonie insolente, si c'est bien à Gabaa, la capitale de Saül, roi des Hébreux, que se trouvait installé l'un de leurs préposés [2]. C'eût été là une provocation que l'élu de Yahwè ne pouvait point ne pas relever.

Le récit de la première campagne de Saül contre les Philistins nous jette dès l'abord en pleines opérations. Saül a recruté 3.000 hommes d'Israël. Avec 2.000 d'entre eux, il occupe Mikhmash et la Montagne de Béthel ; Jonathas, son fils aîné, s'établit avec l'autre millier à Gabaa de Benjamin, l'humble capitale du

rattachait de quelque manière à Gabaon : Cf. *Chronique*, VIII, 29 et IX, 35. Les prêtres de Gabaon restèrent fidèles à Saül, même lorsqu'il eut exterminé leurs collègues, peut-être, en une certaine mesure, leurs rivaux, les prêtres de Nôb ; quelque lien de famille ne serait-il pas la raison de cette fidélité ? Saül ne possédait pas qu'une seule femme ; II *Samuel*, XII, 8, en signale plusieurs, dont David hérita avec la royauté de Saül ; et *ibid.*, III, 7, mentionne Rispâ, fille d'Ayyâ, comme femme de second rang de Saül. — Pour ses fils, I *Samuel*, XIV, 49, en indique trois, Jonathas, Ishbaal (ou Ishwî, voir, ci-dessous, p. 148, n. 3), et Malkishona ; à ces trois, un quatrième, Abinadab, est ajouté par I *Samuel*, XXI, 2 ; I *Chroniques*, VIII, 33 ; IX, 39 ; X, 2. Rispâ lui avait donné deux autres fils, Armoni et Mephibaal, II *Samuel*, XXI, 8. — Enfin Saül eut deux filles Mêrab, l'aînée, et Mîkhal, qui apparaissent dans l'histoire de David.

1. Sur ces détails, déjà signalés, voir, au chapitre précédent, pp. 30-31.

2. Dans I *Samuel*, XII, 3, Gabaa est désignée comme siège d'un *neçîbh* par le texte grec et le targum ; l'hébreu porte « Géba ». Peut-être vaut-il mieux suivre ici le grec, car, au verset 15, c'est à Gabaa de Benjamin que se rend Saül, en remontant de Galgala, où, autant qu'on sache, Jonathas ne l'avait pas suivi. Sur les confusions qui semblent s'être produites dans notre texte actuel entre Gabaa et Géba, voir immédiatement ci-après.

royaume asservi [1]. Jonathas tue le préposé philistin ; Saül, à son de trompe, appelle tout le pays aux armes ; les Philistins sont informés du soulèvement des Hébreux ; et ceux-ci suivent en masse Saül, qui, abandonnant sa position trop avancée vers le nord, laisse, à ce qu'il semble, Jonathas à Gabaa, et se replie vers le sud jusqu'à Galgala, dans les Plaines de Jéricho.

1. Mikhmash est aujourd'hui Makhmâs, à deux heures au nord-est de Râmâ. Le village est situé, à 607 mètres d'altitude, sur une hauteur dont le flanc méridional descend vers une vallée profonde et encaissée, le ouâdy es-Sououeinîṭ, orientée du nord-ouest au sud-est et se dirigeant vers le Ghôr. Le versant opposé remonte par une pente raide sur une croupe allongée où, vers le sud-ouest par rapport à Makhmâs, se trouve, à 713 mètres d'altitude, le village de Djéb'a, qui correspond au Géba des textes qui nous occupent.

Il convient de ne pas confondre Géba avec Gabaa de Benjamin, laquelle devait se trouver à Tell el-Foûl. La ressemblance de leurs noms : גבע, *Gébha'*, et גבעה, *Gibhe'â*, prête à confusion. Le texte de l'épisode qu'on va raconter ci-dessus semble les avoir plusieurs fois confondues ; les versions indiquent parfois l'une quand l'hébreu indique l'autre. Aussi les exégètes ne sont-ils point d'accord sur la question de savoir les lectures qu'il faudrait maintenir ou restituer. Tout bien pesé, il serait peut-être meilleur de lire גבעה toutes les fois que le texte porte « Benjamin » comme déterminant de cet état construit. En effet, comme il est peu probable que ce déterminant ait été introduit dans le texte, on peut admettre qu'il est original là où il se trouve. Or גבע, Géba, n'avait pas besoin d'être déterminée par un autre nom, puisqu'elle était la seule ville de ce nom. Dans tous les cas où il s'agit sûrement d'elle, elle ne reçoit jamais le complément « de Benjamin ». Tels sont les passages *Josué*, XVIII, 24 ; XXI, 17 ; *Juges*, XX, 33 ; I *Samuel*, XIV, 5 ; II *Samuel*, V, 25 ; II *Rois*, XXIII, 8 ; *Isaïe*, X, 29 ; *Zacharie*, XIV, 10 ; *Esdras*, II, 26 ; *Néhémie*, VII, 30 ; XI, 31 ; XII, 29 ; I *Chroniques*, VI, 45 (Vulgate, 60) ; VIII, 6 ; II *Chroniques*, XVI, 6. Dans *Juges*, XX, 10, où l'on a « Géba de Benjamin », le contexte montre qu'il faut corriger en « Gabaa de Benjamin » ; cette même correction paraît probablement exacte dans I *Rois*, XV, 22, d'après l'observation précédente, et aussi en raison du voisinage de Râmâ et de Miçpâ, ou bien il y aurait lieu de préférer le texte parallèle de II *Chroniques*, XVI, 6, qui porte simplement « Géba ».

Dans les textes qui nous occupent, il y a quatre passages où « Benjamin » apparaît comme déterminant, et, pour tous quatre, je pense qu'on pourrait, soit avec l'hébreu soit avec une version, lire « Gabaa de Benjamin ». Ces quatre passages sont I *Samuel*, XIII, 2, où l'hébreu et L ont cette lecture, alors que B donne « Γαβεέ », « Géba » ; — *ibid.*, 15, où l'hébreu, B et L portent « Gabaa de Benjamin » ; — *ibid.*, 16, où l'hébreu et B ont « Géba de Benjamin », mais L « Gabaa de Benjamin », et cette dernière leçon est d'autant plus en situation que ce verset 16 reprend équivalemment 15 ; — enfin, *ibid.*, XIV, 2, où l'hébreu, A et L ont « Gabaa de Benjamin » ; seul, B donne « Γαβεέ ».

En somme, si l'observation présentée ici est aussi fondée qu'elle le paraît, on ne trouverait dans nos textes actuels aucune indication qui permette de supposer que Saül, Jonathas et son armée étaient venus prendre position à Géba ; tout concourt à montrer qu'ils étaient restés à Gabaa, la capitale, ce qui serait naturel. D'ailleurs, s'ils l'avaient abandonnée, les Philistins ne s'y seraient-ils point établis au lieu de camper à Mikhmash, dans une position assez excentrique ? Si l'on corrige assez couramment Gabaa en Géba, c'est qu'on veut expliquer le fait que les guetteurs de Saül, découvrent de leur poste le branle-bas philistin, ce qui se comprendrait mieux de Géba que de Gabaa. Ces explications sont bonnes ; mais celles qu'on pourrait faire valoir en faveur du texte Gabaa, ne le seraient pas moins, et elles ont, en plus, l'avantage de mieux respecter une donnée constante du texte. Dans

Ce mouvement de repli n'était que prudence. Les Philistins accouraient en toute hâte avec une armée nombreuse, appuyée par des chars légers de montagne, que deux hommes seulement montaient[1], et renforcés par des auxiliaires hébreux qu'ils avaient enrégimentés dans leur plaine. Ne rencontrant pas d'adversaires devant eux, ils occupèrent sans coup férir les anciennes positions de Saül à Mikhmash et dans la région de Béthel. Ils lui coupaient ainsi ses communications avec les tribus septentrionales, d'où auraient pu lui arriver d'excellents renforts.

Par cette prompte riposte, les Philistins éteignirent en un instant toute ardeur guerrière dans l'armée des Israélites qui étaient descendus avec Saül à Galgala, inquiets déjà de son repli. La peur les saisit et les dispersa. Les uns se cachaient, comme aux heures les plus sombres de la période des Juges, dans les grottes, les silos, les trous et les citernes, multipliés partout près des cultures sur les croupes des collines et dans les vallées aux flancs abrupts et ravinés ; les autres, passant le Jourdain aux gués, fuyaient chercher un abri plus lointain et plus sûr dans les montagnes de Gad et du Galaad. [2]

Cependant Saül assistait, impuissant et la mort dans l'âme, à la disparition de ses guerriers, qui s'éparpillaient comme des feuilles mortes chassées par le vent précurseur de l'orage. Il gardait pourtant sa foi en l'aide de Yahwè. Samuel lui avait jadis enjoint de l'attendre sept jours à Galgala, lorsqu'une inspiration l'y aurait conduit ; et il attendait, non sans quelque impatience, c'est vrai, l'arrivée du vieux prophète. Mais Samuel tardait beaucoup. Le septième jour, il n'était pas encore arrivé. Saül ne voulait pas attendre plus longtemps : il n'avait plus que six cents hommes autour de lui ; ceux-là s'en iraient ils donc aussi? Malgré tout, il était décidé à combattre. Il ordonna qu'on lui amenât les victimes destinées à l'holocauste qui devait sanctifier les guerriers

l'exposé suivi, je parlerai donc de Gabaa comme base d'opération de Saül. Géba devait, du reste, être occupée par des Hébreux, qui surveillaient Mikhmash, comme, de celle-ci, les Philistins les observaient.

1. Cette observation pourrait se déduire du fait que les chars étaient au nombre de 3.000 (d'après L et le syriaque ; 30.000, d'après l'hébreu), et les charriers 6.000. Sur les chars égyptiens montaient, ordinairement, un ou deux hommes ; trois sur ceux des peuples du nord, Hittites, Assyriens, Chaldéens.

2. Voir *La Période des Juges*, pp. 136, 137, 156.

et la guerre, et obtenir la victoire grâce au secours divin. Il venait de les immoler et de les livrer au feu lorsqu'enfin Samuel parut. Saül s'avança et le salua. Il fut reçu froidement par le sévère voyant. Pour apaiser cette colère menaçante, il se mit à expliquer sa conduite. Il avait patienté jusqu'à l'extrême limite ; car, comment attendre plus longtemps? Ses gens l'abandonnaient sans qu'il pût les retenir ; les Philistins allaient descendre à Galgala, et, dans cette plaine favorable aux évolutions de leurs chars, il serait sûrement écrasé ; c'était à contre-cœur qu'il s'était résolu à mettre un terme à ce délai trop dangereux, et à offrir le sacrifice de la campagne. Il parla en chef d'armée qui prétend juger par lui-même de l'heure opportune pour ouvrir les opérations.

Mais dans cette revendication d'indépendance, se glissait une lourde faute. Pour inaugurer un régime nouveau, le premier roi d'Israël n'avait pas le droit d'innover en matière de règles militaires. Jusqu'alors, les chefs hébreux n'avaient pas engagé de bataille sans avoir pris au préalable l'avis de leur Dieu[1]. Sous le prétexte d'une nécessité pressante, Saül ,en n'attendant pas le prophète afin de consulter Yahwè par son intermédiaire, venait de s'émanciper d'une tutelle obligatoire et de violer une loi impérative. Aussi Samuel, mécontent de cette atteinte au droit divin, effrayé des tendances à l'insubordination qu'elle trahissait, se demandait-il avec anxiété où s'arrêterait la royauté dans la voie de l'autonomie à l'égard des prescriptions religieuses. Ce qu'il avait tant redouté d'elle, non seulement menaçait, mais commençait à se produire. Il devait l'arrêter court, fût-ce d'une main brutale, sur cette pente funeste. Aux raisons de Saül il n'opposa qu'une raison : il faut obéir avant tout aux prescriptions de Dieu. Puisque Saül avait voulu agir seul et à sa guise,

1. Bien que la consultation, avant une bataille ou une expédition, ne soit pas toujours signalée, elle l'est si souvent que l'on peut bien penser qu'elle était de règle. Voir, par exemple, *Juges*, I, 1 ; XX, 9, 18, 23, 28 ; pour la période qui nous occupe, on trouve au moins neuf exemples de ce genre, qui sont indiqués, dans ***La période des Juges***, p. 335, n. 1 et ***Salomon***, pp. 199 et 239 sq. ; pour une période plus avancée, il suffira de citer, entre autres exemples, les cas rapportés dans les histoires d'Elie et d'Elisée. Cette pratique, du reste, était commune dans l'antiquité. Pour les Chaldéens, la Bible cite un exemple du recours aux présages avant le combat, ***Ézéchiel***, XXI, 26-28. Il en était de même dans le monde gréco-latin ; cf. FUSTEL DE COULANGES, *La Cité Antique*, pp. 191, 192, 242, 258, 263, 264.

Yahwè lui retirerait une royauté dont l'unique principe de durée ne pouvait être qu'une parfaite soumission aux ordres d'en haut [1].

Ce premier conflit entre l'autorité royale, qui, en matière civile, vise à l'indépendance, et l'autorité religieuse, qui, dans tous les domaines, prétend imposer son contrôle sinon sa direction, en annonçait beaucoup d'autres du même genre, qui éclateront au cours de l'histoire d'Israël. Ils étaient inévitables dans ce milieu, où la théocratie parfaite du temps de Moïse, de Josué et des Juges, ne s'était pas maintenue [2]. Avec la royauté confiée à des laïques, les hommes de Dieu, qui ne détenaient plus le pouvoir, ne pouvaient qu'en être les conseillers ou les censeurs, et chacune des deux autorités, religieuse et politique, n'arrivait pas toujours à avoir les mêmes vues ni à diriger ses efforts dans le même sens que l'autre. Il en résultera des tiraillements pénibles, scandaleux pour la foi des faibles, préjudiciables à la paix nationale. Cette fois Saül y perdra sa couronne.

Son espérance de vaincre ne fut pourtant pas brisée par la menace de Samuel. Le prophète l'ayant quitté et laissé à ses opérations de guerre, il rassembla ses six cents hommes, marcha du côté de l'ennemi, et rallia sa capitale, Gabaa de Benjamin, où

1. Il me semble que cette interprétation des faits est la meilleure pour les expliquer. La faute de Saül ne consiste pas à avoir offert un sacrifice ; comme roi, il avait le droit de le faire. (Sur le sacerdoce royal à cette date, voir, ***Salomon***, pp. 211-223). Cette faute consiste plutôt à avoir voulu se soustraire à la tutelle de Samuel, c'est-à-dire d'un prophète ; c'est le même cas que dans I *Samuel*, xv, où Saül enfreint le *hêrém* prescrit par le prophète Samuel. On notera avec intérêt que Saül se montrera plus respectueux de l'éphod des prêtres lévitiques. Cette différence d'attitude doit être d'un grand poids dans le partage critique des documents.

Quelques exégètes pensent que cet incident de Galgala, au début des opérations contre les Philistins, n'est qu'une réplique, fournie par une autre tradition, de l'incident de Galgala, qui suivit la campagne d'Amaleq. Cette opinion repose sur un partage des sources, qui, ici, viseraient le même fait. Mais cette opinion ne s'impose pas. Du point de vue de la critique documentaire, il n'est pas du tout certain que ces deux récits n'appartiennent pas à une même source, ce qui exclurait presque le caractère de doublets qu'on veut leur attribuer. Du point de vue historique, d'autre part, les deux incidents se produisent dans des circonstances tellement différentes qu'on peut hésiter avec raison sur leur identité. Aussi, fussent-ils même extraits de deux sources distinctes, leurs divergences sont telles qu'elles devraient plutôt faire conclure à deux faits distincts, l'un ayant été retenu par une source, l'autre par l'autre source. Le conflit qui opposa Samuel et Saül finit par devenir trop aigu pour n'avoir point trouvé, dans une série d'incidents semblables aux deux qui nous sont connus, la cause d'une rupture définitive.

2. Sur le caractère théocratique de la royauté en Israël, voir, ***Salomon***, pp. 275-279.

Jonathas s'était semble-t-il, maintenu en l'attendant. Il s'y enferma avec sa petite troupe de guerriers fidèles.

Il s'y sentait à peu près à l'abri d'une surprise. La ville, campée sur la moitié septentrionale de la croupe d'une colline bien dégagée, et d'où la vue s'étend au loin sur un vaste horizon, était en outre protégée par une citadelle qui se dressait, vers le centre de la hauteur, sur un mamelon rocheux. Cet ouvrage en remplaçait un plus ancien, qui avait été ruiné par l'incendie lors de la guerre implacable faite par les tribus d'Israël contre Benjamin pour venger le Lévite d'Ephraïm [1]. Edifié sur les décombres mêlées aux cendres et utilisant les parties primitives encore résistantes, il était entouré d'un rempart, où, à l'intérieur, s'adossaient des maisons, et que, à l'extérieur, chaussait un glacis. En son milieu, formant le dernier réduit, s'élevait un château avec plusieurs chambres [2]. Saül, qui ne se trouvait pas en force pour attaquer l'ennemi, préféra occuper ce point d'appui suffisamment retranché, et les Philistins, tenus en respect, restèrent sur les hauteurs de Mikhmash, où ils avaient dressé leur camp.

Entre cette ville, qui formait leur base la plus avancée, et Géba, qui, restée aux mains des Hébreux, semblait, du côté sud, les défier de son sommet, plus élevé que leur camp d'une centaine de mètres, se creuse une vallée profonde, qui se resserre par endroits en gorge sauvage aux parois dentelées. On en monte vers Mikhmash par des chemins qui, après avoir franchi des roches, suivent une pente assez peu rapide ; mais on ne parvient à Géba qu'en grimpant un sentier abrupt et raide, entrecoupé de marches inégales taillées dans le roc. Les Philistins hésitaient à tenter de forcer cette place presque inaccessible, dont la possession leur aurait pourtant permis d'attaquer de flanc Gabaa, située vers l'ouest. Ils se bornèrent à la surveiller, et à se garder d'une agression, d'ailleurs fort problématique, de ce côté, en établissant un poste avancé à la passe principale de Mikhmash. Puis, comme Saül, n'ayant qu'une poignée d'hommes, ne semblait pas devoir

1. Voir *La Période des Juges*, pp. 114, 115.

2. Ces vestiges ont été mis au jour par les fouilles américaines de 1922, dirigées par M. Albright. Ils établissent le bien-fondé de l'identification de Tell el-Foûl avec la Gabaa de Saül. Pour les renseignements archéologiques utilisés ci-dessus, voir VINCENT, *Fouilles américaines à Tell el-Foul*, dans *Revue Biblique*, 1923, pp. 426-430.

bouger de si tôt, ils soumirent à un pillage en règle toute la région dont leur camp formait le centre. Trois corps de fourrageurs partirent pour leur expédition de rapine et de représailles, l'un vers Ophra du pays de Shoual, au nord ; l'autre, vers Beth-horon, à l'ouest ; le troisième, dans la direction de la vallée du Jourdain, à l'est, en prenant le chemin qui part de Géba et suit, en la dominant, la Vallée des Hyènes [1]. Sans trop de peines, sans courir le risque d'un engagement sérieux, les Philistins étaient à la veille de se rendre maîtres du soulèvement des Israélites, qui leur avait tout d'abord paru plus inquiétant.

Saül ne réagit point. Or, comme son inaction se prolongeait, un jour, Jonathas, sans prévenir son père ni personne, partit, en n'emmenant avec lui que son seul porteur d'armes, pour attaquer le poste philistin établi à la passe de Mikhmash. De ce côté, se dressaient deux rochers en forme de dents, entre lesquels il avait résolu de passer, sans doute afin de se mieux donner l'air d'un fuyard, tellement la pente y était impraticable [2]. Pour plaire à sa bravoure, l'entreprise ne lui paraissait pas moins très hasardeuse. Aussi, voulant s'assurer que Yahwè bénirait son audace, convint-il avec son compagnon de n'avancer plus loin que si les sentinelles philistines leur criaient de monter voir un peu jusque vers elles : leur invitation narquoise serait pour

1. Ophra de Benjamin, qui doit être l'Ophra mentionnée ici, est assez couramment identifiée avec Eṭ-Ṭaïyibé à deux heures vers le nord de Makhmâs. Le nom moderne ne correspond pas au nom ancien ; mais la situation correspond aux cinq milles à l'orient de Béthel, comptés par *Onomasticon* (s. v. Ἀφρά ; Klostermann, p. 28, l. 4), et, d'autre part, les nombreux vestiges antiques du village moderne montrent qu'il remplace une ville disparue. Sur la citadelle en blocs à bossage, qui couronne la colline, et autres vestiges du passé, voir Guérin, *Judée*, t. III, pp. 45, 46. — Le pays de Shoual n'est pas identifié. — Beth-horon est aujourd'hui Beit 'Oûr, avec ses deux agglomérations « le haut » et « le bas », au tiers de l'ancien chemin direct qui va de Jérusalem à Jaffa. Cette ville double commandait deux des vallées par où l'on montait de la plaine à la montagne. Sur cette ville voir aussi, ci-dessous, pp. 282, n. 1 et 290, n. 2 — A la vallée des Hyènes correspond le ouâdy Abou aḌba', qui en a gardé le nom; c'est un affluent de droite du ouâdy el-Qelt, qui débouche à l'ouest de Jéricho dans la vallée du Jourdain.

2. La situation exacte de ces deux dents rocheuses n'est pas connue, car on trouve plusieurs paires de rochers auxquelles pourrait convenir à peu près la description de l'escalade. Sur diverses localisations pour ce détail et sur d'intéressantes descriptions des lieux voisins, voir Dalman, dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XXVII, pp. 161 et suiv. ; t. XXVIII, pp. 161 et suiv. Voir également les corrections proposées dans Driver, *Notes on the Hebrew Text of the Books of Samuel*, 2e édition, pp. XIX, 106, avec une carte schématique.

lui le « signe » qu'il devait réussir [1]. Justement, dès qu'elles aperçurent ces deux Hébreux isolés qui avaient l'air de sortir de leur trou, elles leur crièrent de monter. Aussitôt, s'accrochant des pieds et des mains sur les rochers presque à pic, Jonathas et son compagnon se mirent à grimper. Ils n'avaient pas plutôt atteint le palier du poste que les Philistins, décontenancés par une allure qui n'avait rien de pacifique, tournèrent le dos. Jonathas, lancé à leur poursuite, les abattait un à un, tandis que son porteur d'armes les achevait derrière lui. A ce spectacle stupéfiant, ce fut le branle-bas, puis la débandade, dans le gros des troupes ennemies campées à Mikhmash, qui s'imaginèrent que tout Israël allait surgir de la vallée derrière cette avant-garde. Les fourrageurs qui opéraient par là, accoururent, mais ne firent qu'augmenter le désordre. Enfin les Philistins sentirent la terre trembler, et, comprenant que le Dieu du pays prenait aussi parti contre eux, ils s'agitèrent affolés, en proie à une irrésistible panique.

Cependant, des hauteurs de Gabaa, les guetteurs de Saül observaient avec surprise, à deux lieux de là, ce tumulte soudain qu'ils ne s'expliquaient point [2]. L'appel fait sur l'ordre du roi, on constata l'absence des deux jeunes gens, et l'on supposa qu'ils venaient de réussir une de ces entreprises de bravoure si fréquentes dans les guerres de corps à corps. Le temps de consulter l'éphod par le ministère du prêtre Ahias, un descendant d'Héli de Silo [3], et la petite armée de Saül se lançait enfin résolument

1. Nouvel exemple du besoin religieux qu'on éprouvait alors de s'assurer, par l'indication attachée à une circonstance insignifiante en soi, de la volonté divine. Voir, ***Salomon***, p. 241.

2. A vol d'oiseau, il y a environ, de Gabaa, six kilomètres jusqu'à Géba, neuf jusqu'à Mikhmash, et, d'autre part, ces trois villes sont respectivement à l'altitude de 839, 713 et 607 mètres environ. C'est dire que Gabaa dominait au loin et que les yeux exercés des guetteurs pouvaient bien, même à cette distance, observer quelque mouvement anormal dans la région occupée par l'ennemi. Au surplus l'emploi des guetteurs s'explique à Gabaa, qui était loin du campement philistin. Il aurait été superflu à Géba, d'où chacun pouvait distinguer ce qui se passait vers Mikhmash, située, à vol d'oiseau, à trois ou quatre kilomètres. Aussi, la correction de Gabaa en Géba dans ce passage (I *Samuel*, XIV, 16), correction assez courante, mais appuyée seulement sur B et plus encore sur des considérations de commodité topographique, ne semble pas devoir être suivie. Il en est de même, *ibid.*, 2, où du reste, il pourrait se faire que e mot *haggibh'â*, dût être traduit non pas « Gabaa », mais « la colline », avec L, τοῦ βουνοῦ.

3. Cette consultation de l'éphod-oracle ne semble pas avoir pour objet, ainsi qu'on le prétend parfois, de découvrir qui manque dans la troupe de Saül; l'appel

dans la direction des ennemis, dont le désordre augmentait à vue d'œil. Elle reçut vite de nombreux renforts : les auxiliaires hébreux des Philistins, d'abord, qui firent défection ; puis les peureux, qui sortirent de leurs cachettes. Bientôt toute la Montagne d'Ephraïm était sur pied, et plusieurs milliers d'Israélites harcelaient les étrangers, qui précipitaient leur fuite vers la plaine en entraînant leurs troupeaux [1]. Leur défaite aurait été changée en désastre si Saül, emporté par une ferveur inconsidérée [2], n'avait alors imposé par vœu à ses hommes de ne prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil. L'épuisement qui en fut la suite ne tarda point à ralentir l'ardeur de leur course, et quand, aux environs d'Ayyalôn [3], ils virent enfin le soleil disparaître, les vainqueurs s'arrêtèrent d'un commun accord pour se jeter sur le bétail enlevé aux fuyards : ils étaient affamés. Dans leur hâte à abattre les bêtes, ils les égorgeaient sans se soucier de la pratique rituelle qui obligeait à faire couler sur une pierre

a suffi pour cela. Il s'agit plutôt ici de la consultation rituelle avant la bataille ; on en trouve maint exemple à la présente période ; voir, **Salomon**, pp. 239, 241. Toutefois, il n'est pas invraisemblable que le passage I *Samuel*, XIV, 18, 19, qui la signale, soit intercalé dans le contexte, de même que l'est très apparemment, *ibid.*, 3 a, qui mentionne « Ahia, fils d'Abitoub, frère d'Ikabod, fils de Pinhas, fils d'Héli le prêtre de Yahwè, portant l'éphod ». Ces derniers mots montrent clairement que la vraie lecture de I *Samuel*, XIV, 18, doit être demandée aux versions grecques, où l'on a : « Et Saül dit à Ahia : « Approche l'éphod », car lui (Ahia) portait l'éphod, en ce jour-là, devant Israël ». Dans le texte hébreu, on lit : « ...Approche l'arche de Dieu, car l'arche de Dieu fut en ce jour là, et les Benè-Israël ». La substitution de l'arche à l'éphod est d'autant plus apparente que le verset se termine d'une manière bizarre. Ce serait pourtant un détail des plus intéressants que cette mention de l'arche portée à la bataille. Mais, vraiment, le texte original ne permet point de supposer qu'il faille retenir l'indication de l'hébreu. On verra plus loin, du reste, que si David va chercher l'arche dans la ville cananéenne de Qiryath-yearim, à la tête d'une armée considérable, c'est que l'arche y était toujours sous la surveillance des Philistins.

1. Comme le butin pris aux Philistins comportait des troupeaux de gros et de petit bétail, il faut en déduire que les Philistins s'étaient établis en plusieurs points dans la Montagne d'Ephraïm et s'y occupaient d'agriculture et d'élevage tout comme les Hébreux. Ce détail, si ténu qu'il soit, suffit à montrer que la pénétration philistine dans la région montagneuse ne réussissait que trop aux dépens d'Israël, pour qui elle devenait une lourde menace.

2. C'est ce que remarque expressément I *Samuel*, XIV, 24 a, d'après la lecture du grec : « Saül commit une faute par ignorance » ; voir aussi 29.

3. En arrivant à Ayyâlôn, aujourd'hui Yâlô, à vingt-cinq klomètres, à vol d'oiseau, de Mikhmash, les Israélites atteignaient la région des dernières hauteurs qui bordent la plaine. Dans cette région, ils rencontraient les villes où les Philistins étaient établis parmi les Hébreux ; cf. *La Période des Juges*, pp. 193 et suiv. La poursuite, que la nuit, la fatigue et la faute de Jonathas, devaient arrêter, commençait, en fait, à devenir plus dangereuse qu'en territoire israélite.

le sang des animaux immolés. La piété ou le formalisme religieux de Saül s'en émut. Il fit rouler à ses pieds une énorme pierre, et enjoignit à tous d'y venir tuer le bétail en sa présence [1].

1. Cette scène, importante à la fois du point de vue des mœurs et du point de vue religieux, est assez difficile à bien saisir. A première vue, il semblerait qu'il ne dût pas y avoir une différence notable entre abattre une bête à terre et l'abattre sur une pierre, puisque, dans les deux cas, le sang coule et se trouve séparé de la chair. Cependant, aux yeux des gens d'alors, il y avait, entre ces deux modes d'immolation, une différence considérable, puisque, dans le premier cas, le sang ne paraissait pas suffisamment séparé de la chair ; en effet, en mangeant d'une bête abattue sur le sol « on la mangeait avec le sang », אכל על־הדם, על ayant ici la valeur de « y compris » le sang, et il y avait là un « péché contre Yahwé », I *Samuel*, XIV, 32-34. Pour éviter cette faute, il suffira d'abattre la bête sur une pierre. On voit assez que l'on fait ainsi, non pas sans doute un sacrifice proprement dit, mais une immolation à mode sacrificiel ; en tout cas, c'est seulement de cette manière que le sang aura été radicalement et complètement séparé de la chair, et l'on pourra alors la manger sans la manger avec le sang. En somme, il y a là une sorte de rite religieux, et il est très probable, pour ne pas dire certain, que cette pratique remontait à une période où tout repas comportant une bête du troupeau, avait la valeur et revêtait la forme d'un sacrifice. Dans cette période primitive, la pierre qui servait pour l'immolation devait-elle être une pierre habituellement considérée et employée comme autel, ou bien était-ce une pierre prise au hasard dans le lieu où l'on se trouvait ? La première hypothèse ne conviendrait qu'à une famille ou à une agglomération déjà sédentaires, qui a son autel dans le lieu où elle réside ; la seconde hypothèse aurait été de règle dans la vie nomade. Il est difficile de voir dans lequel de ces deux milieux sociaux cette pratique aurait pu naître, mais il y a tout lieu de croire qu'elle était en usage avant la période mosaïque. En effet, le texte de *Exode*, XX, 24, 25, que l'on cite à ce propos, vise spécialement les autels destinés aux sacrifices proprement dits, et il parle d'autels faits de terre ou de pierres brutes entassées ; il ne vise pas l'immolation des bêtes du repas, et ne parle point d'une pierre unique.

Il est intéressant et instructif de comparer cette pratique avec les prescriptions sur le même objet contenues dans le Pentateuque. Celles-ci visent deux points : 1° l'abstention du sang ; 2° le mode d'immolation.

Il est interdit de manger le sang ; on doit le faire couler hors du corps de la bête, et cela parce que le sang est le véhicule de l'âme, principe de la vie, *Genèse*, IX, 4; *Lévitique*, III, 17 ; VII, 26, 27 (sang d'oiseau ou de quadrupède) ; XVII, 10-14 ; XIX, 26 ; *Deutéronome*, XII, 16, 23-25 ; XV, 23 ; voir aussi *Ézéchiel*, XXXIII, 25. Ces textes ne disent pas, comme plusieurs le disent de la graisse, que le sang doit être offert à Yahwé ; il était simplement répandu ou servait à des onctions et à des aspersions. On voit assez pourtant qu'il ne pouvait convenir à l'homme parce que, en qualité de principe de vie, il appartenait à la Divinité. Cette abstention du sang est encore plus ou moins en usage dans diverses races. Aujourd'hui les Juifs pratiquants ne mangent que de la viande saignée, et le Bédouin coupe la gorge de l'animal qu'il a tué d'un coup de fusil, pour que le sang en sorte.

Les prescriptions du Pentateuque relatives au mode d'immolation des bêtes ne mentionnent point qu'on doive la faire sur une pierre, et même elles ordonnent de répandre le sang simplement à terre : *Lévitique*, XVII,13 (le sang du gibier mangeable doit être versé et recouvert de terre) ; *Deutéronome*, XII, 16, 24 ; XV, 22 (on versera le sang à terre) ארץ, comme de l'eau). Or, verser le sang à terre est justement le « péché » qui est reproché, dans notre épisode, aux combattants de Saül. Cette divergence des préceptes, pour ne pas dire leur opposition, est des plus flagrantes, et nous avons là un nouvel exemple de ces différences entre la pratique et la loi en Israël, signalées dans *La Période des Juges*, p. 320, n. 1. Il faut observer de plus que, dans le cas présent, c'est la pratique qui est plus exigeante que ne l'est la loi. L'atténuation de sévérité qu'on remarque en celle-ci peut s'expliquer par l'intention

Puis, pour commémorer sa victoire, il érigea son premier autel à Yahwè [1].

Ses hommes restaurés, il songea, bien que la nuit fût venue, à reprendre la poursuite de l'ennemi et la rafle du butin. Mais l'oracle, consulté selon l'usage, ne rendit aucune réponse. Yahwè gardait le silence ; il était offensé et mécontent ; une faute devait avoir été commise. Avant même que l'on jetât les sorts pour découvrir le coupable, Saül, dans son emportement, jura que ce coupable, fût-il son propre fils, serait puni de mort [2]. Cette fois l'oracle parla. Il dénonça le vaillant jeune homme, qui, ignorant la défense portée par son père, avait en effet goûté un peu de miel sauvage ramassé, en passant, du bout de son bâton. Impitoyable, lié du reste par son serment, son père voulait à toute force l'exécuter : Jephté n'avait-il pas égorgé sa fille unique dans des circonstances analogues? Mais le peuple s'y opposa, bien résolu à ne pas laisser mourir comme un criminel celui que Yahwè avait si manifestement aidé. Jonathas fut racheté par une vic-

d'enlever autant que possible tout caractère de sacrifice à l'immolation des bêtes tuées pour le repas ; c'est ce que veut dire la formule : « L'homme impur et le pur en mangeront, comme de la gazelle et du cerf », *Deutéronome* XII, 15, 22 ; XV, 22 : les bêtes propres au sacrifice n'auront, en dehors du sacrifice, qu'un caractère profane, tout comme le gibier, et leur manducation n'exigera aucune pureté rituelle ; il n'y a qu'une exigence qui les concerne, celle d'en séparer le sang d'avec la chair. Ces lois pouvaient avoir été formulées ainsi dans la perspective de l'unité de sanctuaire, qui ne permettrait plus de sacrifier rituellement les bêtes du repas une fois que les Hébreux occuperaient un territoire étendu. Mais l'opposition de la pratique et de la loi ne permet pas de conclure que celle-ci était de composition tardive : il est plus vraisemblable qu'en ce point, comme en quelques autres déjà signalés, la pratique archaïque se maintenait dans les mœurs alors que la loi l'ignorait ou même la combattait.

1. Quelques exégètes affirment ou insinuent que la « grosse pierre » employée pour l'immolation régulière du bétail, servit à Saül pour l'autel qu'il érigea ; mais le texte ne le dit pas, et, de plus, le verbe employé, בנה, *bânâ*, « il construisit », donne à entendre que son autel était fait de pierres entassées ; cf. I *Rois*, XVIII, 32, où Élie « construit les pierres en autel ». Il est plus important d'observer que ce n'est peut-être pas sans l'ombre d'un reproche que l'auteur signale cet autel comme le premier de Saül, et que, l'expression suggère que celui-ci en érigea d'autres par la suite. Sur cette pratique, voir *La Période des Juges*, p. 331, et, *Salomon*, p. 202-203.

2. La nuance religieuse de ce serment nous le fait paraître exorbitant. Mais pour le juger avec équité, il faut se souvenir qu'il s'agissait ici de rendre la victoire décisive et de libérer pour tout de bon le territoire. Le silence des sorts sacrés, sans lesquels on n'engageait point d'action, compromettait ce double résultat. Saül menace de faire exécuter celui qui en est la cause. Dans les guerres modernes n'agit-on pas de même envers le chef négligent ou incapable qui n'a pas fait tout son devoir ?

time de substitution [1]. Tous ces retards rendaient très douteux le succès d'une nouvelle poursuite, car les Philistins en avaient profité pour prendre de l'avance. On renonça donc à se lancer plus loin.

Tels furent les faits les plus marquants, ou, du moins, les seuls qui nous aient été conservés, de la première libération du territoire accomplie par Saül. Ils n'ont pas, on le voit, une ampleur considérable. Ce n'est pas une grande bataille rangée, comme celle de la plaine de Yizreël au temps de Débora, qui fut livrée ; il ne s'agit cette fois que d'une surprise heureuse. Aussi le résultat obtenu n'était-il encore que local et partiel. Benjamin, qui s'emparait ainsi de l'hégémonie échappée à Ephraïm, venait de s'émanciper de la tutelle philistine et d'en libérer avec lui le massif montagneux voisin de son territoire. Mais il s'en fallait de beaucoup que les Philistins fussent partout chassés du pays d'Israël. En Juda, ils occupaient encore quelques régions confinant à leur territoire et se disposaient à en envahir d'autres. Dans les grandes plaines de l'ouest et du nord, ils n'avaient rien perdu de leur suprématie par suite de cette défaite. Ils ne relâchèrent rien non plus de leur hostilité, et ne laissèrent à Saül aucun répit [2]. Il fallut donc sans cesse guerroyer contre eux. Des groupes d'Israélites armés marchaient à leur rencontre dès qu'ils les voyaient avancer sur leurs terres et menacer leurs récoltes. Les contre-razzias, les escarmouches étaient de plus en plus fréquentes. Israël, encouragé par ses succès, reprenait goût aux choses de la guerre, et vivait presque sous les armes.

1. Il ne s'agit pas ici d'un sacrifice humain proprement dit, mais de l'exécution militaire d'un combattant coupable. Ce qu'il est plus intéressant de souligner, c'est que le peuple s'oppose à cette exécution, et, par suite, à l'accomplissement du serment de Saül. Le vœu est alors commué ; une autre victime sert de rançon (פדה, *pâdhâ*, « racheter ») pour Jonathas épargné. Rien ne permet de spécifier la nature de cette victime de substitution. Dans les cas de rachat prévus par la loi, la victime ou l'offrande de rachat étaient d'un ordre et d'un prix inférieurs à la victime rachetée ; cf. *Exode*, XIII, 13 ; XXXIV, 20 *Nombres*, XVIII, 16. C'est dépasser le texte et les analogies, que de prétendre qu'un prisonnier de guerre fut immolé à la place de Jonathas ; du reste, une pareille victime, un étranger païen, aurait-il vraiment pu servir à un rachat de ce genre ?

2. I *Samuel*, XIV, 52 ; Saül eut à combattre les Philistins « tous les jours de sa vie » ; on le verra encore aux prises avec eux lors des débuts de David, et il finira par succomber dans cette lutte.

Saül, de son côté, soucieux tout à la fois d'affermir son autorité et de poursuivre jusqu'au bout l'expulsion des étrangers, s'entourait des hommes en qui il remarquait de la vaillance [1]. Il faisait des plus jeunes ses « porteurs d'armes », qui le suivaient au combat ; des plus rigides, ses « coureurs », qui lui servaient de gardes et, au besoin, de bourreaux ; des plus méritants, ses « chefs de mille et ses chefs de cent », qui commandaient les troupes levées en vue d'une action de quelque envergure ; et, pour attacher tous ces guerriers à sa personne comme à leur métier, il leur distribuait, outre leur part de butin, des champs et des vignobles. L'institution de la monarchie entraînait la création d'une armée permanente et celle d'une nouvelle classe sociale, la classe militaire [2].

II. — Guerres pour la sécurité et l'union d'Israel

Tout en s'évertuant sans relâche à délivrer son territoire des envahisseurs philistins, Saül s'appliquait à assurer la solidité de ses frontières et l'union paisible de tous les Hébreux.

Il semble qu'une grande activité guerrière se manifesta, au cours de son règne, sur tout le pourtour de son royaume. Lui-même, au dire d'une simple note, malheureusement trop laconique, conduisit ses troupes contre Ammon, Moab, Édom, ces ennemis héréditaires d'Israël, et contre les Araméens de Beth-Rehob et de Çôbâ, ennemis nouveaux qui, deux siècles durant, poursuivront les Hébreux de leur convoitise et de leur hostilité [3].

1. Cette remarque de I *Samuel*, xiv, 52, semble avoir pour but d'introduire David, lequel était déjà, d'après l'une des traditions relatives à ses débuts, un « homme de guerre » bien connu quand les circonstances l'amenèrent auprès de Saül, *ibid.* xvi, 18.

2. Sur l'armée, voir ce qui est dit, ci-dessous, p. 234, 252 ; sur l'importance de cette classe militaire, ***Salomon***, 537-376.

3. Cette indication très sommaire est fournie par I *Samuel*, xiv, 47, qui fait partie du groupe de renseignements d'ordre politique et d'ordre personnel destiné à former la conclusion de la première partie du règne de Saül. Il n'y a pas lieu de mettre en doute la réalité de ces diverses campagnes, dirigées par le nouveau roi contre les peuples voisins de son royaume. Le texte mentionne parmi eux les Benè-Ammôn, les Philistins, les Araméens ; sur ces vaincus, nous avons des récits assez détaillés, que la note de la conclusion ne fait que résumer d'un mot ; sur les Moabites, les Edomites et les Araméens, nous n'avons qu'une mention sommaire, mais il est tout indiqué de penser qu'elle résumait, elle aussi, des documents ou des souvenirs que le rédacteur ne jugeait pas utile à son dessein de citer plus longuement. Ce serait

S'il ne prêta pas son concours, il ne resta pas indifférent à un brillant fait d'armes accompli, au delà du Jourdain, par les Rubénites, aidés de leurs frères de Gad et de Manassé. Du côté de leur frontière orientale, dans cette région mitoyenne entre les pays cultivés ou boisés du Galaad et les sables stériles du désert syrien, séjournait une tribu prospère de pasteurs nomades, les Agaréens, qui semblent devoir être rattachés par leur nom à la servante égyptienne Agar, donnée jadis pour femme à Abraham par Sara sa maîtresse. Ils leur déclarèrent la guerre sainte, en tuèrent un bon nombre, firent captifs ou dispersèrent les autres, et, s'étant emparés de leurs troupeaux de moutons, d'ânes et de chameaux, s'installèrent à leur place dans leurs tentes. Ils resteront dans ce pays jusqu'à la captivité [1].

ne pas comprendre les préoccupations religieuses et les procédés littéraires des rédacteurs sacrés que de ne tenir aucun compte des résumés, parfois trop succincts, qu'ils présentent. On a, du reste, une indication rédactionnelle de la façon dont ils procédaient, à propos d'Amaleq. Ce peuple est mentionné parmi les vaincus de Saül, I *Samuel*, XVI, 48, dans le sommaire des guerres ; or ce n'est que par l'addition postérieure du chapitre XV que nous connaissons le détail de cette campagne amalécite. Cela prouve que le rédacteur du sommaire la connaissait, mais n'avait pas jugé comme celui qui en ajouta ensuite le récit, qu'il y avait lieu d'en parler longuement. Un cas tout à fait semblable sera signalé à propos de plusieurs guerres de David : le sommaire de II *Samuel*, VIII, 1-14, résume ses diverses campagnes ; mais X-XII donnera le récit complet de celle qui avait été dirigée contre les Benê-Ammôn et leurs alliés araméens. Il est donc tout indiqué de conclure que les campagnes de Saül contre les Moabites, les Edomites et les Araméens sont historiques, et que le rédacteur aurait pu, comme pour les autres campagnes, citer des documents. Il n'y a pas lieu de supprimer Édom dans ce résumé pour le remplacer par Aram, car sa présence est attestée par les divers textes. Quant à Beth-Rehôb, on peut l'ajouter d'après le grec. Naturellement les campagnes dirigées contre Moab, Edom, Aram, peuvent fort bien n'avoir consisté qu'en de simples expéditions analogues à celles d'Ammôn et d'Amaleq.

1. Ce fait, intéressant cependant, n'est mentionné que d'une manière occasionnelle, et en deux recensions, par I *Chroniques*, V, 10 ; 19-22. Un Agaréen est signalé, comme intendant des troupeaux de moutons de David, *ibid.*, XXVII, 31 ; *Baruch*, III, 23, cite « les fils d'Agar qui cherchent la sagesse de la terre », en les mettant en parallèle avec les sages bien connus de Téman ; et *Psaumes* LXXXIII (*Vulgate*, LXXXII), 7, les nomme parmi les ennemis d'Israël avec les Edomites, les Moabites et les Arabes. Comme Agar est la seule personne de ce nom qui nous soit connue, et que nombre de tribus nomades étaient rattachées à son fils Ismaël, il y a lieu de supposer que c'est d'elle que les Agaréens tiraient leur nom. C'est de cette idée sans doute que s'inspirent certains chrétiens en appelant les musulmans Hagaréniens. Sur la survivance de ce nom dans l'antiquité, voir les références réunies dans *Gesenius-Buhl*, 16e édition, p. 174 a. Les Agaréens avaient trois alliés : Yetour tribu arabe ismaélite (*Genèse*, XXV, 15) : ce sont les Ituréens établis plus tard un peu plus au nord, dans l'Antiliban et la Coelésyrie (JOSÈPHE, ***Antiquitates judaicae***, **XV**, 2). Nâphîth, autre tribu Ismaélite (*Genèse*, XXV, 15), mais inconnue Nôdhâbh, qui n'est pas signalé ailleurs, ce dont on ne saurait s'autoriser pour y découvrir les Nabatéens (cf. SUFFRIN, *Nodab*, dans *Dictionary of the Bible* de Hastings, t. III, p. 558 b)

Ces campagnes lointaines, préludes heureux de celles que David dirigera plus avant encore dans ces mêmes régions, devaient, en rehaussant le prestige de Saül, faciliter son grand projet d'unir tous les Hébreux sous son autorité. Pareille union, toutefois, ne se réaliserait d'une manière durable que dans la mesure où ce roi saurait l'imposer ou la faire désirer par des services rendus à tous. Aussi, non content de chasser les Philistins, travailla-t-il à rendre son royaume plus homogène, en réduisant certains groupes cananéens encore à demi autonomes, et à y rattacher plus étroitement Juda, en prêtant à cette importante tribu l'appui de sa vaillance et le concours de son armée.

Jusqu'alors les Judéens s'étaient plutôt tenus à l'écart d'Israël. Les conditions de la conquête et de l'établissement avaient contribué, pour une bonne part, à produire et à maintenir cet isolement. Il provenait aussi de l'existence de ces cités cananéennes qui, avec Jérusalem à l'est, Gézer à l'ouest, et la tétrapole de Gabaon, Beêrôth, Kephirâ, Qyriath-yearim au centre, dressaient comme une barrière entre Israël et Juda [1]. Elles ne supprimaient pas toute espèce de relation de l'un à l'autre, mais elles empêchaient leur union politique. Saül, dans son dessein de créer un royaume où entreraient tous les Hébreux, s'efforça de renverser cette barrière, qui lui fermait en partie l'accès du sud.

Autant que nous puissions en juger, c'est à la confédération gabaonite qu'il s'attaqua. Depuis la conquête de Josué, elle subsistait, comme enclave cananéenne en territoire israélite, sur la foi d'une entente qui garantissait à ses membres la vie sauve et la possession de leurs biens [2]. Mais si elle était nominalement soumise, elle n'en demeurait pas moins hostile d'instinct, et, tout en restant fidèle, peut-être n'avait-elle pas été sans fonder sur l'invasion philistine quelque espoir de prendre enfin sa evanche et de recouvrer son entière liberté. En tout cas, « par zèle pour les fils d'Israël et de Juda », Saül prit des mesures extrêmement rigoureuses contre Gabaon, capitale de la tétrapole. Il fit exécuter un certain nombre de Gabaonites, décidé qu'il

Voir *La Période des Juges*, pp. 11, 355.

2. *Josué*, IX.

était à balayer cette engeance amorrhéenne de la terre de Yahwè[1]. Peut-être fut-ce aussi de son temps, et par crainte ou sous la menace d'un traitement semblable, que la population primitive de Beêrôth, ville alliée à Gabaon, dut faire place à des Benjaminites. Elle émigra à Gittayim, en territoire philistin, semble-t-il, où elle demeura longtemps dans la condition subalterne des *gêr*, ou étrangers domiciliés [2]. Sans l'évaluer au juste, Saül n'ignorait pas quelle haine il jetait au cœur de ses victimes. Mais il voulait que le territoire hébreu fût tout entier aux Hébreux seuls. Salomon suivra plus tard cette même politique nationale, en

1. Cf. II *Samuel*, XXI et notamment 1 : « Sur Saül et sur sa maison il y a du sang (texte corrigé), parce qu'il a mis à mort les Gabaonites » ; voir aussi la parenthèse de 2, qui montre que Saül avait agi ainsi pour des motifs de politique nationale et 5 où les Gabaonites reprochent à Saül d'avoir cherché à les faire disparaître du territoire israélite. Sur une raison de parenté ou d'hospitalité qui pourrait avoir rendu plus odieuse la conduite de Saül, voir. ci-dessus, p. 47, n. 1.

2. L'identification courante de Beêroth avec el-Birê, à quatre heures au nord de Jérusalem, est, aujourd'hui, contestée.

L'abandon de Beêrôth par ses habitants cananéens, que remplacèrent des Benjaminites, est consigné dans une note de II *Samuel*, IV, 3. Nous ne savons pas positivement à quelle date eut lieu cette migration forcée ; mais elle n'eut pas lieu à la conquête irsaélite, puisque Beêrôth faisait partie de la confédération cananéenne de Gabaon. Comme cette dernière ville fut malmenée par Saül, un Benjaminite, on peut supposer que c'est sous ce roi également que les Benjaminites firent irruption dans Beêrôth, en chassèrent les habitants et s'installèrent à leur place.

Gittayim, où s'enfuirent les gens de Beêrôth, fut, d'après *Néhémie*, XI, 33, réoccupée par des Benjaminites. Le contexte de ce passage donnerait à penser qu'elle était assez voisine de Râmâ, après laquelle elle est immédiatement nommée ; toutefois comme plusieurs des villes qui suivent (versets 34, 35) se trouvaient plus à l'ouest (Ḥâdd = peut-être El-Hadite à l'est de Lydda ; Neballâṭ = peut-être Nebâlâ au nord-est de Lydda ; Lôdh = Lydda ; Ônô = peut-être Kefr'Ânâ, au nord-ouest, de Lydda), il pourrait se faire que Gittayim dût être rapprochée d'une *Gam-ti-e-ti*, signalée par *El-Amarna*, 295, verso, 7 (KNUDZTON), dans une lettre d'un roi établi dans la plaine côtière (*ibid.*, 292, 28, 49 ; 294, 20) et maître de Gézer (*ibid.*, 292, 43) ; ces indications ramènent, en effet, dans la région de Lydda. C'est apparemment cette *Gam-ti-eti* qui se retrouve dans la liste de Sheshonq sous la forme *Ga-ma-tu* (*-tu*). Il n'y a pas lieu d'identifier *Gam-ti-e-ti* avec *Gi-im-ti* (*El-Amarna*, 290, 9) ou *Gi-in-ti* (*ibid.*, 289, 19), qui est plutôt la ville philistine de Gath. *Gam-ti-e-ti* en serait une forme pluriel (DHORME, *Les pays bibliques au temps d'El-Amarna*, dans *Revue Biblique*, 1908, 517) ; on aurait ainsi un rapport analogue de Gittayim à Gath, le premier étant une forme duel, « les deux Pressoirs », du second. Il paraît moins indiqué de rapprocher Gittayim de *K(e)-n-t-o* (var. + *ta*), n° 93 de la Liste de Thoutmosis III. Si l'on peut s'en tenir aux villes voisines de ce n° 93, qui son identifiées, la Liste mentionnerait plutôt, dans cette portion, des villes du nord. Il reste enfin à observer avec W. M. Müller (*Die Palästinaliste Thutmosis III*, p. 26) que les formes accadienne et égyptienne semblent reproduire un pluriel féminin en *ôth*, alors que Gittayim a une forme masculine.

Si Gittayim doit bien être placée dans la région de Lydda, les Cananéens de Beêrôth auraient cherché et trouvé un asile dans les territoires qui relevaient alors des Philistins ; ceux-ci ne pouvaient que mettre quelque empressement à recueillir les victimes des Hébreux, celles de Saül, si ce fait doit se placer sous ce roi.

écrasant de corvées ce qui restait alors de ces sujets équivoques, gênants et parfois même dangereux.

A quelque date du règne que l'on place ces opérations de déblaiement, elles permirent à Saül d'avoir son chemin ouvert du côté de Juda, qu'il projetait de faire entrer ou de retenir dans la sphère de son pouvoir. Pour y réussir, il déploya un inlassable dévouement. Comme on le verra plus tard accourir dans cette région lointaine, afin de réprimer les incursions des Philistins ou de pourchasser David, mal vu d'une partie des habitants, on le trouve dès maintenant occupé à y réprimer le brigandage des Amalécites. Ces semi-nomades du peu fertile Négéb, qu'Israël haïssait profondément pour avoir été empêché par eux de pénétrer en Canaan par le court chemin qui y mène de Cadès par le sud [1], venaient volontiers en maraude dans la Montagne de Juda, assez riche en cultures, vergers, vignobles et troupeaux. Les Judéens, qui, à se défendre d'eux, avaient perdu plusieurs membres de leur tribu, ne pouvaient parvenir à s'en débarrasser. Saül, poussé par Samuel, qui lui parla au nom de Yahwè, résolut de porter un coup décisif aux pillards, en allant les attaquer jusque dans leur pays, et en décrétant contre eux, sur l'ordre du rigide prophète, le *hêrém*, ou anathème, qui comportait la mise à mort, sans réserve et sans merci, de tout ce qui avait vie, hommes ou bêtes.

A la tête de combattants recrutés en Israël comme en Juda, et concentrés à Télam, à quelque distance au midi d'Hébron, il pénétra dans le Négéb, se jeta sur les Amalécites, et les razzia à son tour jusqu'au voisinage de la frontière égyptienne [2].

1. *Deutéronome*, xxv, 17-19 ; et cf. *Exode*, xvii, 14-16. D'après le récit prophétique de I *Samuel*, xv, c'est même pour venger cet insuccès, déjà fort ancien, que Samuel poussa Saül à entreprendre une campagne contre Amaleq (verset 2). Mais il y avait des causes plus immédiates, comme on le voit par *ibid.*, 33, qui fait allusion aux meurtres commis par Agag, le roi d'Amaleq, et peut-être aussi par *ibid.*, xiv, 48. Sur les Amalécites, voir *La Période des Juges*, p. 73, n. 3.

2. Ṭélém ou Ṭêlâm (corrigé pour : Ṭelâ'im)se trouvait, d'après *Josué*, xv, 24, dans le Négéb ou Midi de Juda ; elle n'est pas identifiée.

Saül pourchasse les Amalécites « depuis Ḥawîlâ jusqu'à la route de Shour, qui est à l'est de l'Egypte ». Cette donnée topographique se retrouve dans *Genèse*, xxv, 18, où elle fixe l'habitat de tribus ismaélites. La région ou localité appelée Shour devait se trouver immédiatement à l'est des Lacs Amers, qui prolongeaient dans le continent le golfe de Suez : après avoir franchi la « Mer des roseaux », les Hébreux fugitifs marchèrent trois jours dans le Désert de Shour, *Exode*, xv, 22. A cette indication correspond la précision : « Shour, qui est à l'est de l'Egypte », *Genèse*,

Dans ce raid audacieux et rapide, il avait pris soin d'épargner les douars qênites qui circulaient sur le territoire d'Amaleq, comme ils circulaient jadis dans la plaine de Yizreël, et qui entretenaient des rapports amicaux avec les Hébreux [1]. Pareille mansuétude était naturelle. On comprit moins, dans le milieu où régnait le yahwéisme intègre, celle dont Saül fit preuve à

xxv, 18 ; I *Samuel*, xv, 7. Cette situation lointaine de Shour explique que, à part le passage d'*Exode*, xv, 22, Shour n'apparaît que comme une limite géographique, servant à l'orientation ; voir, en plus des deux textes cités, *Genèse*, xvi, 7 ; xx, 1 ; I *Samuel*, xxvii, 8. Il y a tout lieu de supposer que la route qui relie Bersabée à l'Egypte en passant par Cadès représente « la route de Shour » de *Genèse*, xvi, 7 ou « la direction de Shour » de I *Samuel*, xv, 7 ; xxvii, 8. Il n'y a pas de nom moderne connu qui puisse rappeler le Shour hébreu. Celui-ci pourrait d'après W. MAX MUELLER *Asien und Europa*, p. 102), représenter le nom égyptien *Ṯa-ru (Ṯor)* de la ville située à la frontière nord-est de l'Egypte, près de la pointe orientale du Delta. Cette ville de Zarou, indiquée à mainte reprise comme base des opérations égyptiennes contre la Syrie, et mentionnée sous le nom de Sile dans l'Itinéraire d'Antonin, du IIe siècle de notre ère, est placée à Tell Abou Sêfeh, à l'est de Kantara ; cf. A MALLON, *Les Hébreux en Egypte*, pp. 98, 105, 166, 168, 194, et carte p. 91. Cette hypothèse n'est pas sans valeur, car le nom de Shour est composé parfois avec l'expression בואך, jusque là « où l'on parvient à », laquelle ne se trouve guère employée qu'avec des noms de villes, et, d'autre part, cette ville était si importante qu'on pourrait admettre à la rigueur qu'elle eût donné son nom à une région désertique qui s'étendait jusqu'à cent kilomètres d'elle. Pourtant beaucoup de topographes préfèrent voir dans Shour le nom hébreu soit d'un « mur » égyptien élevé à la frontière pour arrêter les incursions venues de la presqu'île du Sinaï, soit de la chaîne de collines Djébel er-Râhah, que les Arabes appelleraient aussi Djébel es-Sûr, et qui s'étend à l'est du golfe de Suez. Il faut observer toutefois que le mot *shûr* est plutôt araméen qu'hébreu, qu'il n'est employé que dans des passages poétiques (*Genèse*, XLIX, 22, II *Samuel*, 30 et le psaume correspondant), enfin qu il aurait sans doute l'article, qui est presque de règle dans ce cas d'appellation topographique. A côté de ces deux opinions qui placent Shour assez près de l'Egypte, mentionnons-en deux autres qui la situent moins loin. Hommel (*Die Altisraelitische Ueberlieferung*, pp. 237-252) considère Shour comme une abréviation de Ashshour, une tribu arabe (*Genèse*, xxv, 3), qu'il établit dans l'extrême sud palestinien, entre le ouâdy el-'Arîsh et Gaza ou Bersabée ; par le moyen d'une contraction singulière, il en retrouve le nom dans les Geshouri (Gê-Shûr, où *Gê* « ravin » est plus qu'étrange dans un gentilice), que l'hébreu de I *Samuel*, xxvii, 8, place approximativement dans cette région méridionale. De même Musil (*Arabia Petraea*, t. II, *Edom*, 2, p. 48) place Shour à l'est de er-Rḥejbe, à environ vingt-cinq kilomètres au sud-ouest de Bersabée. En somme la question de Shour demeure obscure ; mais les données bibliques semblent plutôt favorables à une situation de Shour assez voisine de l'Egypte.

Ḥawîlâ, le point opposé à Shour, se trouvait du côté de l'est par rapport à lui. On n'est pas plus éclairé sur la localisation de ce pays, et cela parce que le nom de Ḥawîlâ paraît avoir été assez répandu ou très ample. L'opinion de Glaser, qui entend, par ce nom, le centre et le nord-est de l'Arabie, concilierait tout, pourvu qu'on pût l'étendre assez pour englober même l'ouest, car, au dire de *Genèse*, xxv, 18, les tribus ismaélites, « demeuraient depuis Ḥawîlâ jusqu'à Shour ». Une localisation plus précise serait fournie par le nom des Χαυλοταῖοι, qu'Eratosthène signale dans le nord de l'Arabie (STRABON, XVI, 4, 2). Mais il faut avouer que cette localisation est encore bien lointaine pour la campagne de Saül.

1. Voir *La Période des Juges*, p. 144, et p. 72, n. 1.

l'égard d'un roi amalécite, du nom d'Agag [1], qui s'était rendu coupable de meurtres nombreux, et avait été pris les armes à la main. En lui accordant la vie sauve, en réservant, même pour les offrir en sacrifice à Yahwè et pour en faire bénéficier ses combattants, les meilleures des bêtes enlevées à l'ennemi, Saül avait agi à l'encontre des prescriptions impitoyables du ***hêrém*** [2], qui lui avait été prescrit, et, une fois de plus, avait irrité les prophètes qui gardèrent longtemps un respect rigoureux pour cette clause religieuse de la guerre sacrée. Quand il apprit cette nouvelle faute du roi, Samuel entra dans une ardente colère, et passa la nuit à pousser des cris vers Yahwè. Ainsi, ce roi, qui devait protéger le peuple, allait, par son manquement, attirer sur lui un châtiment divin ; cet oint, dont la consécration devait faire un modèle, montrait tout à coup de nouveau qu'il n'attachait une rigueur au-dessus de toute discussion ni aux injonctions du yahwéisme traditionnel, ni aux ordres d'un prophète inspiré. Chargé de la sentence définitive de Yahwè, Samuel se mit en route de bon matin pour aller la notifier au roi déchu.

Après son glorieux succès, Saül avait dressé, sur le chemin du retour, une stèle triomphale à Carmel de Juda [3], puis avait gagné Galgala, pour y offrir le sacrifice accoutumé d'action de grâces et convier ses hommes au festin sacré. Il commençait la cérémonie lorsque Samuel survint. Mais pendant qu'il le saluait et qu'il lui annonçait avec joie l'heureux accomplisse-

1. Le nom de ce roi d'Amaleq se trouve déjà dans une des prophéties de Balaam, *Nombres*, XXIV, 7. Il est vrai que les Septante, Aquila, Symmaque et Théodotion lisent « Gôg » et le samaritain « Môg », au lieu de Agag. Mais cette correction, même si on l'admet, n'explique guère mieux que le texte reçu la mention d'un individu dans un contexte assez général. D'autre part, l'allusion au roi et au royaume d'Israël au verset 7, alors que 8 parle de la sortie d'Egypte, donne au moins à supposer que le texte n'est pas en ordre. Il y a là une difficulté qu'on résoudrait précipitamment en parlant d'anachronisme.

2. Sur le ***hêrém***, voir, ***Salomon***, pp. 238-239.

3. Carmel est aujourd:hui El-Kourmoul, à une quinzaine de kilomètres au sud-est d'Hébron. La stèle commémorative de la victoire, que Saül érige, porte le nom de « main », comme dans II *Samuel*, XVIII, 18 (stèle d'Absalom), *Isaïe*, LVI, 5 (stèle des eunuques) ; dans ces deux derniers exemples, où il s'agit du monument destiné à perpétuer le nom d'un homme mort sans enfant, il est bien possible que ce nom tout au moins fût gravé sur la pierre. C'est la stèle elle-même qui porte le nom de « main » ; à cause de sa forme plate. Cette dénomination n'a sans doute rien à voir avec la main bénissante gravée sur certaines stèles carthaginoises ou chypriotes. L'érection de cette stèle triomphale par Saül est un détail de civilisation des plus intéressants.

ment des ordres de Yahwè, retentirent les bêlements des moutons et les mugissements des bœufs indûment épargnés. En les entendant, Samuel ne sut plus retenir son indignation. Il infligea au vainqueur des reproches sur sa désobéissance, et lui prédit la chute prochaine de son pouvoir.

> Certes, écouter vaut mieux que sacrifier ;
> Etre docile, mieux que graisse de bélier.
> Résister est une faute comme la divination ;
> S'obstiner, un forfait tel que les *teraphim.* [1]
> Tu as rejeté l'ordre de Yahwè :
> Lui t'a rejeté de la royauté.

Saül tremblant, avouait sa faute, et demandait pardon. Mais en même temps, il balbutiait des excuses maladroites, et chargeait le peuple de la violation du *hêrém*. Pour un roi appelé à commander c'était faire piètre figure. Pris de dégoût, Samuel voulut partir. Saül, presque désespéré, le saisit par son manteau qui se déchira : signe symbolique inattendu, et d'autant plus impressionnant, de la rupture entre Yahwè outragé et son oint infidèle [2]. Au spectacle de l'angoisse où cette sombre prévision jetait le grand guerrier, Samuel ne réprima point la pitié qui l'envahissait. Il consentit à rester au sacrifice pour ne pas ruiner tout à fait, en se retirant, le prestige du roi auprès de son peuple. Mais comme il ne voulait pas laisser Yahwè offensé et Israël sous la menace d'un châtiment, il fit venir Agag. Celui-ci, qui s'était attendu à être exécuté, s'imagina qu'on lui pardonnait, et « que l'amertume de la mort s'était écartée » de lui. Il comprit qu'il se trompait lorsqu'il entendit tomber de la bouche du voyant la sentence de l'inexorable justice :

> Il ravissait aux femmes leurs enfants, ton glaive ;
> Entre les femmes, elle perdra son enfant, ta mère ; [3]

1. Sur les teraphim, qui semblent avoir été des objets servant à la divination, voir *La Période des Juges*, p. 292, n. 2.

2. Voir une scène analogue de manteau déchiré dans l'histoire du *nâbhî* Ahias de Silo, I *Rois*, XI, 29-31 ; ici aussi il s'agit de la royauté. Le rapport littéraire entre ces deux récits est assez évident.

3. I *Samuel*, XV, 33. Ces deux vers hébreux, à quatre accents chacun, sont rimés. On trouve de même la rime dans *Juges*, XIV, 18 (Samson) ; XVI, 23, 24 (les Philistins) ; I *Samuel*, XVIII, 7 (fantasia des femmes) ; I *Chroniques*, XII, 18 (Amasay). Dans ces brefs couplets, elle est voulue, comme elle l'est dans certains couplets de fantasias

Et cédant aux ordres de la religion aussi bien qu'aux suggestions de la vendetta, Samuel exécuta l'Amalécite devant Yahwè [1]. La faute rituelle était réparée. On pouvait dès lors s'abandonner sans appréhension à l'allégresse du festin qui célebrait ce nouveau succès, et, rentré chez soi, jouir de la tranquilité qui suit la victoire. Samuel partit pour Râmâ, Saül pour Gabaa. Leur rupture était consommée ; ils ne devaient plus jamais se revoir.



C'est sur cette triste scène que ce règne d'abord glorieux acheva sa première phase. A ne considérer que le bonheur des armes, Saül avait largement répondu à l'espoir de Samuel, qui l'avait distingué sous l'inspiration de Yahwè, et à l'attente des Hébreux, qui l'avaient proclamé roi. Quand il avait vu ses frères faiblir devant l'ennemi, ployer sous l'oppression étrangère, assiter impuissants au pillage de leurs biens, il s'était résolument lancé à leur secours et les avait délivrés. Il avait aussi porté ses armes au delà des frontières, et préparé par quelques

arabes. Elle apparaît aussi, quoique, pour l'ordinaire, sans la même consonne d'appui, dans les prophéties de Balaam, les Bénédictions de Jacob, le cantique et les Bénédictions de Moïse, d'une manière assez marquée dans le Cantique des cantiques, et, parmi les Psaumes, dans le psaume XVIII (Vulgate, XVII), qui doit être de David. On trouvera des références sur ce point dans BURNEY, *The Book of Judges*, pp. 388, 389 ; voir aussi E. KÖNIG, *Stilistik, Rhetorik, Poetik*, pp. 355-357, où, si l'on conteste à bon droit l'existence de la rime envisagée comme règle poétique, on ne tient pas assez compte des « rimes riches », qui, dans les couplets populaires notamment, portaient en germe un procédé littéraire plus accentué que la simple assonance ; mais il ne s'est pas développé ici comme dans la poésie arabe et, sans doute à l'imitation de celle-ci, dans la poésie juive du moyen-âge où la rime est de règle.

1. Le verbe hébreu employé pour exprimer le mode d'exécution d'Agag par Samuel, וישסף, *wayeshassêph*, ne se rencontre que là, I *Samuel*, XV, 33. Ce n'est que d'après les versions que l'on traduit par « tailler en morceaux », et encore, parmi elles, le grec dit simplement ἔσφαξεν, « il égorgea ». Par conjecture, certains proposent de corriger ce verbe inconnu en וישסע, *wayeshassa'*, employé par *Juges*, XIV, 6, à propos de Samson, qui « déchira » le lionceau. On voit que l'incertitude de sens du mot employé à propos de Samuel, devrait rendre plus réservée l'accusation de cruauté barbare que l'on porte contre lui et moins assurée l'affirmation des historiens qui veulent retrouver ici un exemple de sacrifice humain après la victoire, comme il s'en offrait chez les anciens Arabes. Sur ce dernier point voir WELLHAUSEN, *Reste Arabischen Heidentumes*, 1887, pp. 112, 113 ; W. Robertson SMITH, *The Religion of the Semites*, pp. 363, 364, 403, 491, 492. Il ne faudrait pas oublier non plus que le roi Agag était un meurtrier de marque (I *Samuel*, XV, 33), et que la vendetta exigeait rigoureusement la mise à mort du meurtrier.

succès les grandes victoires de son successeur. Après la profonde décadence des dernières années, c'était pour Israël un réveil splendide ; l'ère des humiliations semblait avoir touché sa fin.

Aussi la nation hébraïque tout entière reprit-elle alors plus nettement conscience de son unité. De toutes les tribus, les guerriers étaient accourus se mettre aux ordres du nouveau chef unique. Gens du Galaad, de la Galilée, de la Montagne d'Éphraïm, du pays de Juda, s'étaient rencontrés et soutenus en combattant autour de lui [1]. Ils avaient mêlé leurs cris de guerre et leurs cris de triomphe, partagé les mêmes festins de victoire, acclamé le même roi. Sans doute, au temps des Juges, Débora et Gédéon avaient su effectuer un rapprochement assez semblable. Toutefois, les Judéens n'y avaient point pris part, et, de plus, quelques années après les brillantes victoires de la plaine de Yizreël, les tribus coalisées se retrouvaient indépendantes et isolées. Mais maintenant, Juda, déférant aux sollicitations de Saül, son bienfaiteur, ou s'inclinant devant sa force, commence, sans se détacher de ses amis du Négéb, à graviter vers Israël, plus centralisé et mieux organisé, en le faisant profiter de la bravoure de ses bergers et de leur attachement aux mœurs antiques.

D'un autre côté, les tribus ne cherchent pas alors autant que par le passé à rompre les liens qui se nouent autour d'elles. L'autorité du roi, son ambition, la nécessité de rassembler toutes les forces nationales pour tenir tête aux Philistins, concourent à les maintenir unies. L'amoindrissement de l'autonomie des cités

1. Le Galaad, ou, tout au moins, la région de Yâbêsh, délivrée par Saül, devait lui obéir et cela est d'autant plus vraisemblable que c'est à Mahanaïm dans le Galaad, que se réfugie, après sa mort, son fils et successeur, Ishbaal. De même Saül n'avait pas dû combattre les Araméens sans se faire aider par les tribus galiléennes, ni les Moabites sans avoir eu pour auxiliaires les tribus de Gad et de Ruben. Son royaume aurait donc réuni tous les Hébreux ,au moins en passant, et, peut-être, non sans que le roi se fût heurté à quelque résistance. Cette extension territoriale pourrait aussi être justifiée par II *Samuel*, II, 7 (Saül était le « maître » des Yâbêshites) et 8 (Abner restaure la royauté de Saül pour le compte d'Ishbaal. sur Galaad, Aser, Yizreël, Ephraïm et Benjamin) ; sur ce dernier passage, voir ci-dessous, p. 150, n. 1. Pour la participation des Judéens, en particulier, aux guerres de Saül, voir I *Samuel*, XVI, 18 : un serviteur de Saül, connaît David, homme de guerre de Bethléem. De même l'attitude hostile que les gens de Qeïlâ et de Ziph finirent par prendre à l'égard de David, et l'appel qu'ils adressent à Saül pour lui livrer le fugitif, montrent que Saül exerçait jusque chez eux — ils demeuraient au sud d'Hébron — une influence très notable ; sur ces faits voir le chapitre suivant, et cf. I *Samuel*, XXII, 6 ; XXIII, 7, 19, 21-23 ; XXIV, 2 ; XXVI, 1, qui montrent à l'évidence combien l'on comptait sur Saül dans cette région judéenne.

cananéennes entraîne par contre-coup une augmentation de l'importance de l'élément hébreu. Pour la dremière fois depuis la conquête de la Terre promise, les tribus de la Galilée jusqu'au Négéb, et de la Shephêlâ philistine jusqu'au désert syrien, constituent un royaume unique, et reconnaissent le même roi. C'est à Saül, plus encore qu'à Samuel, que revient l'initiative et que remontent les premières tentatives de cette grande œuvre de l'union. Il doit en garder le mérite.

Mais il en escomptait bien aussi quelques bénéfices. Saül était dévoué sans être désintéressé. Sa préoccupation, non pas unique, mais prédominante, avait pour objet sa royauté et sa dynastie. Il voulait assurer le trône à Jonathas, son fils aîné, et, tout en favorisant les membres de sa tribu de Benjamin, faire accepter pour toujours son pouvoir aux autres. Tout lui semblait bon pour atteindre ce but. L'empressement à secourir les faibles, la générosité à répandre des faveurs, la violence, la cruauté, et la religion même, lui servaient tour à tour de moyens. On sent trop qu'il travaillait beaucoup pour lui seul, quand il aurait dû travailler d'abord pour Yahwè, le Dieu de son peuple et le sien. C'est pour ne l'avoir pas fait que, miné par la tristesse et rongé par l'inquiétude, il allait voir paraître celui que Dieu destinait à réaliser à sa place son grand rêve ambitieux.

CHAPITRE IV

SAUL ET DAVID

I. — Le charme et l'amitié : — Soucis politiques et inquiétudes personnelles de Saül. — Multiplicité des souvenirs sur les débuts de David ; — son onction par Samuel ; — récit de *Vaticanus* : David joueur de harpe et familier de Saül ; — sa victoire sur Goliath ; — récits supplémentaires. — David devient le favori de tous.

II. — La candeur et la haine : — Saül, inquiet pour sa royauté, expose, mortifie, cherche à faire mourir David ; — David s'enfuit vers Samuel, vers Akhish ; — réconciliations ménagées par Jonathas ; — lui et son ami cherchent à connaître les vraies dispositions de Saül ; — fuite définitive de David.

I. — Le charme et l'amitié

Ni ses succès militaires, ni les heureux résultats de ses efforts pour unir les tribus sous son sceptre ne réussirent à épargner à Saül les ennuis et les déceptions du pouvoir. L'heure était venue où il commença à ployer sous le faix de sa lourde tâche. C'est que rien, ou presque rien, de ce qu'il avait accompli jusqu'alors, ne pouvait lui apparaître comme un gain définitif.

D'abord, les Philistins, restés puissants et redoutables, assaillaient constamment ses frontières, et, pour se dédommager d'avoir été chassés de la Montagne d'Éphraïm, pénétraient profondément dans le territoire de Juda. Puis, en faisant de ses Benjaminites « des chefs de mille et des chefs de cent », en leur donnant « des champs et des vignobles », Saül provoquait du mécontentement chez les autres tribus, qui n'avaient pas une si large place dans ses faveurs. Enfin, et par-dessus tout peut-être, les bizarreries de son caractère lui portaient préjudice. Il était

Sources du chapitre IV : I Samuel, XVI-XX.

brusque, cassant ou cruel, par politique, plus encore par emportement. Son courage, rude et entraînant, s'évanouissait parfois lorsqu'il en eût eu le plus besoin, et il cédait à l'affolement ou au désespoir. Il n'était pas sans droiture ; il savait avouer ses torts ; mais souvent, il les aggravait l'instant d'après par de nouveaux accès d'humeur ou de colère. Tous avaient à subir les rigueurs, les à-coup de cette humeur fantasque et tyrannique ; on s'inclinait devant ses ordres moins par docilité que par crainte des violences. Aussi beaucoup se lassaient-ils, se désaffectionnaient-ils de lui ; son fils même devait plus tard abandonner sa cause. Saül sentait comme un vide se creuser peu à peu autour de sa personne.

Mais ce qui l'affecta le plus fut de voir Samuel s'écarter de lui à son tour. Il ne souffrait pas seulement d'être privé de l'appui de cet homme à qui, après Yahwè, il devait sa couronne, et qui, en raison de sa sainteté comme de ses services passés, jouissait auprès du peuple d'un ascendant considérable. Il souffrait surtout de s'être attiré, par sa désobéissance aux injonctions divines, les terribles menaces du vieillard. Il l'entendait encore lui déclarant que Yahwè, «rendant dédain pour dédain» [1], ne voulait plus de lui pour roi, et que son remplaçant était déjà choisi. Tout ce qu'il avait accompli ne comptait plus pour rien ; tout ce qu'il ambitionnait ne se réaliserait jamais. Il avait beau se raidir contre ces prédictions sinistres, beau s'appliquer à poursuivre son œuvre sans relâche, les menaces de Samuel le hantaient perpétuellement. A chaque instant, il attendait le coup fatal, et s'imaginait voir surgir à l'improviste le rival qui devait le lui porter. Son esprit déjà profondément secoué par les tracas de la situation politique, acheva d'être ébranlé. Son impressionnabilité s'exaspéra. Il finit par être sujet à des crises furieuses, où « un esprit malin venu d'auprès de Yahwè » le saisissait tout à coup, et l'agitait convulsivement à la manière d'un *nâbhî* [2].

1. I Samuel, XIII, 13 ; XV, 23-28, dans les deux scènes de Galgala.

2. Les Hébreux, partageant en ce point les croyances de l'antiquité, attribuaient les états violents de l'homme à la présence en lui d'un « esprit venant d'auprès de Yahwè », tout à fait dans le même sens où nous parlons de « possession ». Cette croyance est mise en lumière, à propos de Saül, par I *Samuel*, XVI, 14. « L'esprit de Yahwè », qui avait fondu sur Saül pour lui faire mener à bien la délivrance de Yâbêsh (*ibid.*, XI, 6 ; où, toutefois, on a « l'esprit de Dieu » ou « un esprit de Dieu »,

C'est alors que paraît un adolescent comblé par Dieu de tous les dons. Il y a des natures d'élite qui semblent vouées à vivre ignorées des hommes. Connue seulement de Celui qui voit dans le secret, leur beauté inconnue s'épanouit et passe comme celle de ces fleurs somptueuses qui, dans la demi-lumière d'une forêt impénétrable, se flétrissent sans avoir jamais reçu l'admiration caressante d'un regard. Mais il en est d'autres qui sont créées pour briller au grand jour ; à peine se sont-elles montrées que tous les yeux s'attachent sur elles, et que les cœurs se tournent vers elles d'un irrésistible élan. David, fils de Jessé, fut de ce nombre [1]. Ses attraits naturels et les qualités de son âme captivaient tous ceux qui l'approchaient.

De l'empire qu'il exerça sur ses contemporains, le témoignage le plus indiscutable est la grande place qui lui fut faite dans la littérature sacrée. Par un ensemble de traits, dont on ne retrouve

mais « de Yahwè », dans le grec et quelques versions) « s'éloigna de Saül, et un esprit malin (venu) d'auprès de Yahwè l'assaillit ». Cet esprit malin ne doit pas, selon nos idées, être confondu avec le diable, puisqu'il vient « d'auprès de Yahwè », dont il exécute les ordres. Il n'est pas, on le voit assez, un tentateur, l'inspirateur d'actions moralement mauvaises. Mais il est le ministre des tourments que Yahwè inflige et des œuvres pernicieuses qu'il suggère à ceux qu'il veut châtier pour des fautes morales dont eux seuls portent la responsabilité. Sur cette question, voir aussi *La Période des Juges*, p. 161, n. 1, et, *Salomon*, p. 269-272. Quand Saül était en proie à cet esprit, on disait de lui qu'« il faisait le *nâbhî* », à cause de l'agitation désordonnée où il était jeté. Elle ne se produisait pas sans une surexcitation nerveuse considérable, sûrement pénible et épuisante ; mais les anciens ne considéraient pas les conditions ni les conséquences physiologiques de ces crises.

1. Le nom de David, דוד ou, dans son ortographe plus récent. דויד, *dâwîd*, Δαυ[ε]ιδ, quelquefois Δαβίδ dans L, presque toujours abrégé dans A en Δαδ, se rattache à une racine DWD, inusitée en hébreu classique, mais qui, en néo-hébreu, a le sens de « bercer, dorloter, aimer ». La forme du nom, se rattachant au type *qâtîl*, qui, en hébreu, est presque toujours passif. « David » doit signifier « bien-aimé », « chéri ». Cette étymologie assez simple n'est pourtant pas admise avec certitude. Mais le fait que ce nom était si connu des Hébreux, bien que, détail singulier, il ne fut jamais porté que par David, fils de Jessé, — garantit sa prononciation, sa signification, à tout le moins accommodatrice, et empêche de le rattacher à des formes contractées comme en assyrien, *dâdu*, « favori, caresse », et les noms propres *Dâd*, *Dîd*, *Dûd* ou, en hébreu, *dôd* « bien-aimé ; oncle ; amour », ou même d'y voir une abréviation hypocoristique de noms hébreux comme Dôdô, Dôdai, Dôdâwâhou ou Dôdiyyâhou, qui, cependant, dérivent de la même racine. On trouvera dans les dictionnaires, notamment dans GESENIUS-BUHL, 16e édition, des références sur cette question.

Les sources pour l'histoire de David sont uniquement bibliques, car les fragments d'Eupolémos (EUSÈBE, *Praeparatio Evangelica*, IX, 30) et de Nicolas de Damas (JOSÈPHE, *Antiquitates judaicae*, VII, 5, 2) sont dérivées de la Bible, et encore ne sont-ils pas exempts, ceux d'Eupolémos surtout, de quelques exagérations ou déformations qui sentent la légende. Josèphe traite de l'histoire de David, avec quelque imagination, comme à son ordinaire, dans *Antiquitates judaicae*, VI, 11 et VII.

l'équivalent pour aucun autre personnage de l'Ancien Testament, il se révèle comme le héros le plus aimé et le saint le plus admiré du peuple d'Israël. Tous les milieux s'intéressèrent à lui. Les Israélites célébraient le jeune chef qui avait été le porteur d'armes de leur grand roi Saül. Les Judéens connaissaient par le détail la vie et les aventures de ce compatriote qui devait être la gloire de leur tribu. Les conteurs populaires à la porte des villes, les soldats à la veillée du bivouac, redisaient, sans s'en lasser, ses actes de bravoure, ses victoires incessantes, la folle vaillance de ses guerriers. Les prophètes vantaient sa piété et son obéissance ; les prêtres, sa fidélité à consulter l'oracle et à vénérer l'arche sainte. Et c'est peut-être un de ses amis qui a inspiré, sinon écrit, l'émouvante histoire des derniers événements de sa vie. On sent que David a profondément impressionné l'âme d'Israël, et qu'à un moment il l'occupa tout entière [1].

Ces souvenirs et ces récits donnèrent naissance à une littérature davidique, qui dut être très vaste, à en juger par le nombre et l'étendue des fragments que la Bible nous en a conservés. Dans la mesure où la réalité en matière si difficile peut encore être découverte, on ne se tromperait sans doute guère en supposant que les documents originaux de cette littérature se répartissent

1. Cette constatation, facile à faire, souligne à elle seule le peu de valeur des remaniements critiques qui bouleversent les données des textes bibliques pour refaire, sur d'autres bases, l'histoire des origines de David. David était trop connu, les récits qui se réfèrent à lui sont, pour la plus grande part, trop anciens pour que l'on puisse raisonnablement se faire de lui un image différente de celle qu'offre la Bible. Aussi, ni les affirmations, souvent bien catégoriques de Winckler (*Geschichte Israels*, t. II, pp. 170-192 ; *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 3e édition, pp. 228-230), ni les corrections textuelles arbitraires de Marquart (*Fundamente Israelitischer und Jüdischer Geschichte*, pp. 23 et suiv.), ne semblent avoir gagné beaucoup d'adhérents, ni être sorties du domaine des conjectures qui surchargent l'histoire de l'exégèse. En faisant de David : Winckler, un membre de la tribu de Péréç, le prince de Caleb, le chef de la gens des « Kreti et Pleti », Marquart, un semi-nomade du Négéb d'Arad, ils ont écarté des données traditionnelles très fermes sans leur substituer autre chose que des aperçus fantaisistes. Si la tradition est si inconsistante ou si mensongère, on comprend qu'on la rejette ; mais vouloir en tirer une vérité plus sûre qu'elle, n'est que présomption.

De même, quel historien pensera que Renan a vu juste, quand il a dépeint David comme un odieux forban. cauteleux, égoïste, cruel, sans cœur et sans piété? Un pareil homme aurait-il trouvé des narrateurs, dont l'un au moins fut tout à fait, ou de bien peu, son contemporain (l'auteur de II *Samuel*, XIII — II *Rois*, II), qui n'eussent jamais laissé percer leur répulsion pour un pareil caractère, même lorsqu'ils racontent des faits condamnables? La sympathie qui entoura David presque toujours de son temps, et toujours dans la suite, est un fait historique, que la reconstitution de Renan, non seulement n'explique pas, mais écarte violemment et de parti pris.

en quatre groupes : un prophétique et un sacerdotal, où l'aspect religieux prédomine avec les nuances particulières aux deux grandes écoles des prophètes et des prêtres ; un judéen et un israélite où les auteurs, sans perdre de vue non plus la grande part prise par Yahwè dans la destinée de David, se sont davantage appliqués à raconter par le détail les origines, les aventures, l'œuvre militaire et la vie privée de leur héros. Il va de soi que les auteurs de chacun de ces groupes, non seulement choisirent dans cette existence si bien remplie ce qui convenait le mieux à leurs préoccupations, mais aussi qu'ils imprimèrent à la narration de ce qu'ils avaient choisi la marque propre de leurs tendances et de leurs intentions. Comme il devait leur arriver de présenter le même fait, il était inévitable qu'ils l'eussent envisagé chacun de son point de vue, et que l'un n'eût pas toujours mis en relief les mêmes circonstances que l'autre. De là, pour certaines parties de l'histoire de David, notamment pour ses débuts, des heurts ou plutôt des divergences qui sont des plus faciles à constater.

Quand les rédacteurs inspirés de nos Livres de Samuel et des Chroniques entreprirent de raconter à leur tour l'histoire du fils de Jessé, ils puisèrent abondamment dans ces diverses sources, et d'autant plus que la vie tout entière de ce roi très saint et très aimé portait en elle-même les leçons les plus salutaires. Ce qu'ils en tirèrent, en puisant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, ils le combinèrent non sans habileté, mais aussi sans chercher, sous la pression de ces exigences critiques qui nous rendent si injustement sévères à l'égard des histoires anciennes, à éviter ou à faire disparaître les divergences qui marquaient la différence d'origine de leurs renseignements. Bien mieux encore, leurs compositions portent, on peut dire heureusement, les traces des retouches successives grâce auxquelles finissaient par entrer dans le livre qui nous est parvenu, des traditions que l'on avait primitivement omises. Il se trouve, en effet, que le texte grec du manuscrit *Vaticanus*, qui reproduit ici, sans doute, un texte hébreu, et qui est, pour l'ordinaire, un témoin excellent des originaux, ne renferme point une partie notable de la matière davidique sur les origines du jeune héros. La tradition qu'il présente seule paraît être la tradition israélite ; ce qu'ajoute notre texte hébreu,

des fragments de la tradition judéenne. C'est en prenant pour autorité le *Vaticanus* que l'on va les exposer séparément, après avoir présenté la tradition prophétique, que contiennent également le *Vaticanus* et l'hébreu.

Le récit des milieux prophétiques forme le pendant de celui qui raconte comment Samuel avait découvert et sacré Saül. Samuel était inconsolable de la déchéance de Saül. Un jour, guidé par une inspiration divine, il remplit sa corne à huile et partit pour Bethléem. Dans les circonstances présentes, sa démarche devait éveiller l'attention soupçonneuse de Saül, que rongeait l'inquiétude. Afin de la détourner, et d'écarter de lui le pire malheur, Samuel emmena une génisse, et annonça à qui voulait l'entendre qu'il allait faire un sacrifice à Yahwè [1]. Pourtant, son arrivée mit Bethléem en émoi. Les cheikhs, venus à sa rencontre, ne l'abordèrent qu'en tremblant. Il les rassura en les invitant à la fête. Il eut des attentions toutes particulières pour un des habitants de la ville, du nom de Jessé, qu'il invita aussi avec ses fils. Quand ceux-ci arrivèrent, Samuel les dévisagea un à un. Mais, si frappé qu'il pût être de leurs qualités extérieures, aucun des sept jeunes hommes n'éveilla en son âme, docile aux suggestions d'en haut, le sentiment qu'il avait devant lui l'élu de Yahwè. Il se trouvait fort déçu. Il reprit espoir quand il apprit qu'un huitième fils, le plus jeune, était aux champs à garder les moutons. Il ne voulut point commencer le festin sacré qu'il ne l'eût vu, et il demanda à Jessé de l'envoyer chercher. Quand Samuel vit arriver ce jeune adolescent « au teint blond, aux beaux yeux et à la belle prestance », il tomba sous le charme, et comprit que c'était lui que Yahwè choisissait. Il se leva, prit sa corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères. Alors l'esprit de Yahwè s'empara brusquement de David ; il ne le quitta plus désormais. Samuel, ayant accompli sa mission, rentra à Râmâ. [2]

1. On a déjà vu Samuel appelé par les citoyens d'une ville de Çouph pour bénir et présider le festin qui suivait un sacrifice municipal ; voir, ci-dessus, p. 34. Le sacrifice de Bethléem, qu'il offre lui-même, est une nouvelle preuve que des personnages aussi pieux que l'était le vieux prophète ne se croyaient pas tenus d'offrir leur sacrifices en un sanctuaire unique. Sur cette question de la multiplicité des sanctuaires à cette date, voir *La Période des Juges*, pp. 233-333, et, *Salomon*, pp. 202-211.

2. Cette consécration n'a aucune répercussion sur l'histoire ultérieure de David. Eliab, frère aîné de David, qui en avait été témoin, l'ignore pourtant quand il tance

Cette onction ne semble pas avoir été divulguée en dehors du cercle de la famille de Jessé. En tout cas, il n'en sera plus question dans la suite. Du reste, comme celle que Samuel avait faite sur la tête de Saül, elle dut n'avoir que le caractère d'une désignation privée : l'onction officielle sera consacrée deux fois à David, aux moments où il sera fait roi de Juda puis roi d'Israël. Celle-là du moins tirait déjà David du vulgaire. Elle lui méritait la venue d'un esprit divin, qui l'aiderait à accomplir des œuvres surhumaines, et ouvrait devant lui une de ces carrières que Dieu réserve aux hommes prédestinés. Mais les voies de la Providence sont semées de surprise ; les élus eux-mêmes s'y engagent plus souvent par des démarches toutes simples que par des décisions extraordinaires : Saül, en cherchant ses ânesses, avait trouvé Samuel, qui l'attendait pour le faire roi ; David, parce qu'il savait jouer de la harpe, allait parvenir jusqu'à Saül, qu'il devait supplanter.

Quand Saül, abandonné par l'esprit de Yahwè pour sa désobéissance, eut été assailli par un esprit malin qui le tourmentait, ses familiers, selon la pratique suivie en pareil cas dans ces temps-là, songèrent à la musique pour calmer ses transports [1]. L'un d'eux connaissait David ; il fit de lui au roi l'éloge le plus engageant. Ce fils de Jessé, de Bethléem, savait jouer de la

son jeune frère trop curieux (I *Samuel*, XVII, 28) ; David lui-même, dans l'épisode du manteau coupé, ne paraît pas se considérer comme l'égal de Saül, et moins encore se croire supérieur à lui en vertu d'une onction qui l'a rendu « l'oint de Yahwè » (*ibid.*, XXIV, 1-23 et notamment 5-7) ; et les cheikhs de Juda (II *Samuel*, II, 4) puis ceux d'Israël (*ibid.*, V, 3) oindront successivement David comme s'il ne l'avait pas pas été déjà. Ces constatations amènent à penser qu'il y eut toute une portion de la « matière » davidique, où le sacre de David par Samuel était inconnu ; en d'autres termes, il y a dans ce récit une tradition particulière, et, très évidemment, particulière aux milieux prophétiques. Cette diversité des traditions n'implique pas que celles-ci doivent, pour une part plus ou moins large, être rejetées afin d'obtenir, par le maintien de quelques-unes seulement d'entre elles, un récit plus cohérent. D'abord, en effet, ce choix impliquerait une connaissance des réalités historiques qu'aucun historien ne pourrait, sans forfanterie, se targuer de posséder. D'autre part, la pluralité des documents-sources pour l'histoire des débuts de David montre assez que les divers groupes littéraires d'où ils émanent ne retenaient pas les mêmes faits, ou, s'ils le faisaient parfois, ne les envisageaient pas sous le même angle.

1. Détail des plus instructifs pour saisir la pensée hébraïque en ce point. On n'a pas recours à un moyen moral, jeûne, prière ou autre, mais à un moyen matériel d'ordre physique pour calmer Saül tourmenté par « l'esprit malin ». Ce détail nous fait pénétrer en plein milieu prophétique, où la musique jouait un grand rôle pour provoquer et entretenir le transport prophétique (voir, *Salomon*, p. 174) ou bien, comme c'est le cas ici, pour le calmer et le faire cesser.

harpe [1] ; et puis, il était valeureux, avait fait ses preuves dans les combats, savait parler avec discernement, offrait un aspect agréable : Yahwè était avec lui [2]. Saül, séduit par ce que tant de qualités promettaient, donna l'ordre d'aller le chercher. Jessé le lui envoya avec quelques présents : des pains, un chevreau, une outre de vin.

David unissait tant d'agréments à sa jeunesse, qu'il réussit à exercer sur l'infortuné maniaque une influence douce et apaisante. Saül fut charmé. Il l'aima, lui donna rang parmi ses familiers, fit de lui son écuyer, qui portait ses armes lorsqu'il allait à la guerre [3]. Il ressentit un tel soulagement à ses chants et dans sa compagnie qu'il ne voulut plus se séparer de lui, et fit prévenir Jessé qu'il gardait son fils. David resta donc à la cour, où l'on peut bien penser que le roi ne fut pas le seul à subir son charme. Choyé de tous, enflammé d'émulation par le récit des prouesses des guerriers d'élite, dont Saül aimait à s'entourer, il rivalisait déjà avec

1. L'instrument, au jeu duquel David excellait était le *kinnôr*, I *Samuel* XVI, 18, 23 ; XVIII, 10 ; XIX, 9. Les nombreuses allusions au *kinnôr* dans la Bible permettent seulement de savoir que c'était un instrument en bois, avec cordes, dont on jouait avec la main, assis ou en marchant, et qu'il était employé aussi bien pour la musique profane que pour la musique sacrée, soit seul, soit comme accompagnement. Il passait pour très ancien, car on en faisait remonter l'origine à Youbal, descendant de Caïn, *Genèse*, IV, 21. Sa forme exacte est d'autant plus difficile à connaître qu'elle dut se modifier au cours des siècles. Le *kinnôr* juif dont parlent quelques Pères comportait une caisse de résonance placée en dessous des cordes ; mais il pourrait se faire que ce fût un perfectionnement du *kinnôr* ancien, inspiré du *nébél* ou des instruments grecs. Les Septante l'ont plutôt assimilé à la cithare qui était une sorte de lyre. Les deux formes dont ils pouvait se rapprocher le plus sont la harpe portative et la lyre. L'assimilation avec une harpe est favorisée par l'apparition, sur les monuments égyptiens, à partir des Hyksos, d'un instrument de cette forme et sans caisse de résonance, dont le nom, *kén-an-aul* (= *r*), *k*(*e*)*nnôr*(*u*) (Bondi), indique un emprunt au monde asiatique. Dans la représentation bien connue d'un des tombeaux de Beni-Hassan, qui date de la XII[e] dynastie, soit vers le XX[e] siècle avant J.-C., (représentation en couleurs dans *Dictionnaire de la Bible*, t. II, hors texte face à col. 1067) un des émigrants asiatiques porte, appuyé horizontalement contre le buste, un instrument qu'on a pu penser être le *kinnôr*. Cet instrument est constitué par une planchette rectangulaire d'environ 50 centimètres sur 30 ; un peu plus de la moitié supérieure est évidé ; huit cordes parallèles sont tendues au milieu dans le sens de la longueur, et sont touchées par-dessous, de la main gauche ; trois ou quatre cordes disposées obliquement sur la partie pleine de la planchette, le sont à l'aide d'un plectrum noir, de bois sans doute ; si les deux mains jouaient à la fois, comme il est vraisemblable, il y aurait eu chant sur les huit cordes supérieures et accompagnement sur les trois ou quatre cordes inférieures.

2. Ce sont là les paroles du serviteur de Saül, qui recommande David à son maître, I *Samuel* XVI, 18.

3. Sur les « porteurs d'armes » et les liens de familiarité que leur fonction formait entre eux et le guerrier qu'ils servaient, voir, ci-dessous, pp. 240-241.

les Benjaminites dans le maniement de la fronde, où ils excellaient, et montrait dans les combats où il accompagnait son maître, qu'il saurait bien un jour justifier ses soins et mériter sa faveur.

Saül, par la délivrance de Yâbêsh, s'était montré digne de la royauté, qui lui avait été conférée quand il n'était encore qu'un inconnu. C'est par un combat singulier, seul genre de prouesse laissé d'abord aux particuliers dans une monarchie primitive, que David allait conquérir d'emblée le rang où Dieu voulait l'élever, pour donner plus de rayonnement aux dons de séduction dont il l'avait comblé.

Les Philistins reprenaient alors leurs incursions dans le territoire de Juda. Ils y avaient déjà paru au temps de Samson en semant la terreur. Les Judéens, résignés à les supporter, s'étaient hâtés de leur livrer Samson à la première sommation pour s'éviter des représailles. Cette docilité sous le joug leur avait apparemment épargné une aggravation de leur sort ; du reste, les Philistins, portant tout leur effort contre la Montagne d'Ephraïm, les avaient peut-être oubliés un peu. Mais maintenant, refoulés par Saül hors de ce dernier pays et tenus en respect sur ses frontières, ils cherchaient à revenir dans la Montagne de Juda. Partant de Gath et d'Ékron, leurs deux métropoles voisines de cette contrée, ils s'insinuaient par les vallées qui débouchent dans la Shephêlâ et se ramifient au centre du massif judéen. Dans une de leurs incursions, qui pourrait avoir été particulièrement importante, ils étaient venus établir leur camp jusqu'au delà même d'Azêqâ, puis, poussant plus loin encore, avaient placé des postes jusqu'à Sôkhô [1]. Là, ils devenaient à peu près les maîtres du pays. Cette position avantageuse commande, en

1. Sôkhô s'identifie avec Chououeiké, au tiers de la distance qui sépare Bethléem de la côte ; toutefois, on n'y a pas trouvé jusqu'ici de poteries antérieures à l'époque romaine. Azêqâ devait n'être pas éloignée de Sôkhô, comme on le peut déduire soit du contexte présent, soit de la liste *Josué*, xv, 35. Mais on n'a pas retrouvé son emplacement, ni même son nom, si ce n'est peut-être, dans Bir ez-Zâg, au nord de Sôkhô, d'après Buhl, *Geographie des Alten Palästina*, p. 90, n. 92. On propose également pour le site de cette ville, Tell Zacharyâ, au nord-ouest de Sôkhô. Sur d'autres conjectures, voir L. Heidet, *Azéca*, dans le *Dictionnaire de la Bible*, t. I, coll. 1303-1305.

En plus de ces deux villes, le texte de I *Samuel*, xvii, 1, précise que le camp des Philistins se trouvait à Éphés-dammîm. Ce lieu non plus, n'est pas identifié. Sans doute est-ce lui qui est mentionné sous la forme Pas-dammîm dans I *Chroniques* xi, 13.

effet, un véritable carrefour de vallées qui montent sur toute la région s'étendant de Bethléem à Hébron, et offrent ainsi tout autant de chemins praticables à des bandes de pillards ou à une armée de conquérants.

Ils avaient compté sans Saül. Fidèle à sa politique d'intervention dès lors qu'il s'agissait d'Hébreux à défendre, il accourait déjà avec ses meilleures troupes au secours des Judéens, et prenait position dans la Vallée du Térébinthe, sur la pente qui faisait face à celle où se tenait l'ennemi [1]. Comme toujours, on s'examinait longtemps de part et d'autre, de chaque côté du lit du torrent qui creusait le fond de la vallée. Mais aucun incident ne décidait les combattants à en venir aux mains. Les Hébreux surtout se montraient hésitants, à cause des provocations et des outrages qu'un géant gattite, du nom de Goliath, venait chaque jour lancer en avant de leurs lignes [2]. Couvert d'airain de pied en cap, il terrifiait ces montagnards hébreux, trop pauvres pour avoir des armures semblables à la sienne, et, comme il se posait en champion qui réclamait un adversaire, pour trancher par un combat singulier le sort des deux peuples ennemis, aucun Hébreu n'osait aller se mesurer avec lui. Saül et ses gens commençaient à être saisis de peur [3].

Mais David s'approcha du roi son maître et s'offrit pour relever l'injurieux défi. Saül, qui n'avait pas osé le faire, trembla pour la jeunesse de son compagnon d'armes, et refusa ce dévouement généreux mais téméraire. David insista. Du temps qu'il était berger, il avait lutté corps à corps avec les ours et les lions qui venaient lui ravir les bêtes de son troupeau : Yahwè l'avait sauvé des pattes du lion et de l'ours [4] ; il le sauverait des mains de cet odieux incirconcis. Devant cette fière et pieuse assurance, Saül

1. La Vallée du Térébinthe est placée au ouâdy es-Sanṭ (Vallée du Mimosa), qui court vers l'ouest et, au coude qui domine Sôkhô du côté sud, continue le ouâdy eç-Çoûr, qui vient de la direction d'Hébron. Le ouâdy es-Sanṭ passe tout près de Tell aç-Çâfiyé, qui est peut-être Gath, l'une des cinq capitales des Philistins.

2. Sur le nom de Goliath, voir *La Période des Juges*, p. 50, n. 1 ; sur son armure, *ibid.*, p. 54, n. 2.

3. Ici commence le texte de la version des préliminaires du combat qui manque au *Vaticanus*, soit I *Samuel*, XVII, 12-31. Il sera utilisé plus loin.

4. Ces combats avec des bêtes féroces, déjà mentionnés à propos de Samson (cf. *La Période des Juges*, p. 199, n. 4), sont souvent représentés sur des cylindres orientaux.

céda. Mais pour rendre le duel moins disproportionné, il voulut que David revêtit son propre équipement de guerre, prît son casque d'airain, endossât sa cuirasse, et ceignît son glaive. David, ayant obéi, resta cloué sur place. Saül était un colosse ; lui un tout jeune homme, habitué comme les autres Hébreux à combattre sans armure ; ainsi chargé, il perdait tous ses moyens. Il se fit enlever tout cet attirail encombrant. A la force écrasante, et brutale, il opposerait la hardiesse et la ruse. Il choisit cinq pierres très lisses dans le torrent, les mit, non dans un sac de frondeur, qui aurait donné l'éveil, mais dans sa gibecière de berger, et la fronde cachée dans sa main gauche, son bâton tenu à la droite, il marcha sur le Philistin [1].

Les Hébreux, abattus par l'anxiété, et les ennemis, soulevés par l'orgueil, fixaient des yeux attentifs sur les deux champions, seuls sur le terrain vide qui séparait leurs lignes, l'un vêtu à la légère et sans arme apparente, l'autre bardé d'airain, brandissant ses lourdes armes et précédé d'un valet qui portait un bouclier long pour abriter cette forteresse mouvante. A la vue de son frêle adversaire, Goliath sourit à demi, à demi s'indigne : la rencontre est trop inégale pour n'être pas injurieuse. Ce bâton surtout le met en rage, parce qu'on a l'air de le prendre pour un chien hargneux qu'on veut écarter [2] ; il le fixe, il ne voit que lui, et ne songe même pas à se faire protéger par son valet. Cependant David, qui riposte de son mieux aux outrages arrogants du païen, en criant à pleine voix sa confiance en Yahwè, précipite son pas leste, saisit vivement sa fronde, tire une pierre de son sac, l'ajuste, et, avant que l'autre aït eu la claire idée de ce qu'il devait faire, l'étourdit de sa pierre en plein front. Goliath tombe à terre ;

1. Pour comprendre la ruse de David, il faut bien saisir qu'il ne se présente pas ouvertement comme un frondeur ; c'est ce qu'oblige à remarquer le détail signalé par I *Samuel*, XVII, 40 : David met ses pierres dans un sac de berger, non dans une *yalqut*, ou gibecière de frondeur ; il a l'air d'un berger, non d'un combattant, ce qui abuse Goliath. En vue de combats futurs, David avait pu s'exercer particulièrement au maniement de la fronde, pendant son séjour chez les Benjaminites. Ceux-ci étaient des frondeurs remarquables ; il y en avait parmi eux, qui arrivaient à manier la fronde de la main gauche, — ils se servaient aussi sans doute de la droite, — et ils étaient assez habiles pour « ne pas manquer un cheveu », *Juges*, XX, 16, ; cf. I *Chroniques*, XII, 2.

2. C'est ce qu'indique I *Samuel*, XVII, 43. A la question de Goliath, le texte B fait répondre par David : « Tu es pire qu'un chien » ; ces mots pourraient être primitifs et avoir été omis par l'hébreu. On sait qu'en Orient traiter quelqu'un de « chien » ou de « père de chien », est la plus infamante des injures.

David se précipite sur lui, lui tire son glaive, le transperce et lui coupe la tête.

Atterrés d'abord par ce spectacle invraisemblable, les Philistins ne se ressaisissent que pour fuir en débandade ; les Hébreux, pris d'un soudain courage, poussent des cris de joie, et s'élancent à la poursuite. Ils reconduisent l'ennemi le glaive aux reins, par la route de Shaaraïm, jusqu'aux portes de Gath et d'Ékron, en semant partout des blessés et des morts [1]. Après quoi, ils reviennent sur leurs pas, pénètrent dans le camp philistin, et le mettent au pillage. David, ramassant la tête de Goliath, l'apporta à Saül ; il dépouilla le cadavre de ses armes, et les déposa dans sa tente [2]. Plus tard, le glaive et le manteau du géant vaincu furent placés derrière l'éphod dans le sanctuaire royal de Nôb [3], comme des trophées offerts à Yahwè, car c'était lui qui avait « donné la victoire à qui n'avait ni glaive ni lance ».

Tels sont les détails saisissants du combat singulier dans le récit israélite du *Vaticanus*. Le récit judéen, que ne connaît pas ce dernier texte, en ajoute d'autres, soit en les y intercalant soit en les indiquant sans lien à sa suite [4]. Même tronqué et disloqué,

1. Bien que Shaaraïm ait le sens d'un nom commun : « les deux Portes », c'était le nom d'une ville ; elle est citée après Sôkhô et Azêqâ par *Josué*, xv, 36. Elle n'est pas identifiée.

2. Ce dernier détail est fourni par I *Samuel*, xvii, 54 ; quant au premier il n'est exact que si on corrige, en ce qui le concerne, le texte de ce verset. Le texte, et effet, dit que David « fit venir » la tête de Goliath « à Jérusalem » ; cette indication est étrange à une date où Jérusalem était encore aux mains des Jébuséens. Aussi, bien que les versions lisent, elles aussi, « Jérusalem », on pourrait peut-être corriger ירושלם, « Jérusalem », en אל־שאול. Cette correction aurait tout au moins pour appui, *ibid.* 57, où David est présenté à Saül tenant à la main la tête de Goliath.

3. I *Samuel*, xxi, 10 ; « le manteau », dans lequel est enveloppé le glaive de Goliath est sans doute, étant déterminé, celui qui avait été enlevé au cadavre du géant philistin.

4. Le texte actuel renferme le nom de Goliath, I *Samuel*, xvii, 23. Mais on voit clairement qu'il y a été introduit, par un glossateur sans doute, et, du reste, assez gauchement, puisqu'il se trouve entre le verbe et le complément de celui-ci : « Voici que le champion montait — Goliath le Philistin (était) son nom, de Gath — des lignes (*qerê*) des Philistins ».
Du fait que ce qui nous reste de la version judéenne du combat singulier ne contenait pas le nom de Goliath, faut-il conclure que, d'après elle, David aurait tué un autre ennemi que celui qui est désigné par ce nom dans la version israélite? Ce serait une solution, en effet, mais assez radicale, car il est peu vraisemblable que, en Juda surtout, on ait ignoré le nom du vaincu, alors que cette prouesse de David avait marqué le début de sa carrière, et que les Israélites, moins intéressés à David que ne l'étaient les Judéens, connaissaient ce nom. Pourtant, il se trouve que cette solution paraît à première vue trouver un argument dans II *Samuel*,

dans l'état actuel du texte, ce second récit reste attachant par une certaine grâce naïve qui contraste avec la mâle vigueur de l'autre [1].

Après une courte introduction qui présente la famille de David, déjà pourtant suffisamment connue, la narration commence au moment où les Hébreux sont campés dans la Vallée du Térébinthe pour arrêter l'armée philistine. Les trois fils aînés de Jessé sont au combat. Le père appelle David, le plus jeune de ses fils, et l'envoie au camp prendre des nouvelles de ses frères, leur porter une mesure de grains grillés avec dix miches de pain, et offrir dix fromages à leur chef de mille. Le lendemain, levé de

xxi, 19. Dans ce verset, qui fait partie des notes, d'origine judéenne, sur les Preux de David, on lit : « Il y eut encore une bataille à Gôb avec les Philistins, et Elhanan fils de Ya'rê-'ôreghîm, le Bethléhémitain, abattit Goliath le Gattite, dont le bois, de lance était comme une entouple de tisserand ». Ce qui concerne Goliath correspond tout à fait à ce qu'on lit dans I *Samuel*, xvii, sur sa ville d'origine, Gath, verset 4, et sur sa lance, verset 7. On en conclut parfois que le géant abattu par David, ne s'appelait point Goliath, celui-ci ayant été tué par Elhanan, et, non pas à la Vallée du Térébinthe, mais à Gôb. Il convient d'observer, à l'encontre de cette conclusion, que ce texte de II *Samuel*, xxi, 19, n'est sûrement pas en bon état. Le nom du père d'Elhanan est fautif, car le premier élément du nom, Ya'rê, est un état construit pluriel « les forêts de... », qui, du reste, n'est pas attesté par ailleurs dans la Bible, et le deuxième élément, 'ôreghîm, « des tisserands », complète un non-sens et doit avoir été simplement la répétition maladroite du dernier mot du verset. Cette leçon étrange se retrouve dans B et A, et, si elle ne comporte pas le deuxième élément dans L et une vingtaine de manuscrits grecs, on ne saurait dire si cette omission est due à l'emploi d'un texte hébreu meilleur que le nôtre ou à une correction d'après le texte parallèle des Chroniques. C'est que, en effet, I *Chroniques*, xx, 5, présente une lecture notablement différente. On y lit : «...et Elhanan, fils de Yâîr (*qerê* et versions) abattit Lahmi' frère de Goliath, le Gattite,... » la victime d'Elhanan n'est plus Goliath, mais Lahmi, son frère ; Goliath pourrait donc rester à David. Mais lequel des deux textes est le meilleur? *Chroniques* permet de corriger le nom du père d'Elhanan, qui sera simplement Yâîr, dans *Samuel*, cela est clair. Seulement faut-il aussi lire, après Yâîr, את־לחמי אחי גלית de *Chroniques* au lieu de בית הלחמי את גלית de *Samuel* ? Ce n'est plus aussi évident. Le texte des *Chroniques* a, en sa faveur, le fait qu'il est plus exact pour le nom du père d'Elhanan, ce qui pourrait constituer une présomption de plus grande exactitude pour le reste du verset ; on sait d'ailleurs que les Chroniques présentent souvent, en particulier pour les noms propres, des lectures meilleures que celles des Livres de Samuel ou des Rois. Mais, d'autre part, si on lit « Lahmi » au lieu de « Bethléémite », il paraît manquer une indication du pays d'origine, alors que le héros nommé avant Elhanan, Sibbekay, est qualifié par son gentilice et que, si celui qui le suit, Jonathan, ne l'est pas, ce pourrait être parce qu'il est fils de Shimay, frère de David, indication qui pouvait passer pour suffisante. Ainsi, a se placer au point de vue de la critique des textes, la leçon des Chroniques peut fort bien se défendre, mais elle ne saurait être imposée avec certitude. Quant à supposer que le Chroniqueur ou un scribe des Chroniques aurait, de parti pris, corrigé II *Samuel*, xxi, 19, pour rendre Goliath à David en livrant Lahmi, frère de Goliath, à Elhanan, c'est une opinion tout au moins hasardeuse. En résumé, il est des probabilités critiques que le texte de I *Chroniques*, xx, 5, doive être préféré à celui de II *Samuel*, xxi, 19.

1. Le passage inconnu à B s'étend, ici, du verset 12 au verset 31, de I *Samuel*, xvii.

bon matin et laissant ses moutons aux soins d'un gardien, David prend ses commissions et se met en route. Il arrive au parc des chariots israélites juste à l'instant où l'armée, après la suspension d'armes de la nuit, se mettait en ligne en poussant le cri de guerre. Il laisse ses affaires aux mains du garde des bagages, court vers la ligne de combat, trouve ses frères, et leur souhaite le bonjour. Comme il leur parlait, le champion ennemi s'avança, la menace à la bouche. Les Hébreux ont peur, ils reculent, et, ne se battant pas, se mettent à causer. David, curieux, se faufile et écoute. Il apprend avec émerveillement, il se fait répéter avec délices que le roi donnerait la main de sa fille au vainqueur de cet odieux Philistin, dont Israël essuie les injures sans oser se venger, et qu'en outre il exempterait sa famille de redevances et de corvée [1]. Gourmandé par Éliab, son aîné, qui lui reproche d'avoir abandonné ses moutons pour venir regarder une bataille, David s'éloigne, et va d'un autre côté poser ses questions ; toujours il reçoit la même réponse, qui fait luire à ses yeux les mêmes promesses. On est intrigué, on s'intéresse, on informe Saül ; enfin on lui conduit ce jeune berger qui s'enthousiasme quand les guerriers sont abattus.

Ici, cette narration cesse pour laisser décrire le combat singulier par le premier récit, que l'on a lu plus haut. Ce récit terminé par la déroute des Philistins, elle ajoute, quoique tout soit fini, quelques détails nouveaux, compléments qui appartenaient sans doute à sa propre description du combat [2]. Voici ces courts épisodes trop tardifs. Quand Saül avait vu David partir à la rencontre du Philistin, il avait demandé à Abner, ne le sachant pas, quel était ce jeune homme ; Abner l'ignorait aussi. Quand David revint de battre le Philistin, dont il portait la tête, Abner le conduisit à Saül, qui l'interrogea sur sa famille, et apprit de lui qu'il était le fils de Jessé, de Bethléem. Aussitôt « l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David », et Jonathas l'aima comme lui-même. A partir de ce jour, Saül, conquis à son tour,

1. Sur les redevances et les corvées, voir, ci-dessous, p. 258 et t. III, *Salomon*, p. 28-32.

2. I *Samuel*, XVII, 55-XVIII, 6 a α. Le caractère composite de ce passage est bien marqué : 55, 57 de XVII, qui commencent tous deux par « et lorsque », se réfèrent à des détails du combat singulier, et pourtant les Hébreux sont déjà revenus de la poursuite. De même, XVIII, 5 parle des succès militaires de David, chef d'armée, et 6, du retour du combat singulier.

garda le jeune vainqueur à ses côtés, et ne le laissa plus désormais retourner chez son père. Enfin Jonathas, dans un bel élan d'admiration juvénile, donna à son nouvel ami son manteau et son équipement de guerre, avec son glaive, son arc et son ceinturon ; il accomplissait ainsi un rite d'alliance qui consacrait une amitié pleine d'estime et de tendresse [1].

1. I *Samuel*, XVIII, 1-4. Il y a tout lieu de croire que Jonathas, en donnant ses vêtements et ses armes, et David, en les prenant, accomplissaient un rite d'alliance. Le texte de ce passgae se comprend mieux ainsi, et l'on trouve, d'ailleurs, un vestige de cette cérémonie dans les paroles qu'aujourd'hui encore prononce un Arabe qui s'agrège à une autre tribu que la sienne : « Je revêts ton vêtement et me tiens à ta place », d'après A. MUSIL, *Arabia Petraea*, t. III, *Ethnologischer Reisebericht*, p. 27. Dans l'Iliade (VI, 230 et suiv.) Glaucos et Diomède échangent de même leurs armes « pour qu'on sache qu'ils étaient liés par l'hospitalité qui existait entre leurs pères ». — Sur la signification et l'importance du pacte conclu, entre David et Jonathas, voir, ci-dessous, p. 94, n. 1.

Les deux récits sur les débuts de David étant mieux connus par l'exposé qu'on vient de lire, il est utile de préciser les points principaux qui, de l'un à l'autre récit, ne concordent pas. Toutes les références qui suivent se rapportent à I *Samuel*.

Dans l'unique récit que renferme *Vaticanus*, celui qui est présenté ci-dessus en premier lieu, David, dès le commencement de ses rapports avec Saül, est « un héros valeureux, un homme de guerre », XVI, 18 ; il a, par conséquent, déjà fait ses preuves avant le combat singulier raconté en XVII. Son talent de joueur de lyre l'introduit auprès de Saül, qui ne peut que le connaître fort bien, puisqu'il l'aime beaucoup, qu'il l'a à son service personnel (ויעמד לפניו, XVI, 21), qu'il fait de lui son porteur d'armes ou compagnon de bataille, et qu'il lui fait jouer de sa lyre pour dissiper ses malaises. Saül connaît aussi Jessé, qu'un serviteur lui a désigné comme père de David, et à qui il envoie dire qu'il gardera son fils à la cour. Aussi, dans l'affaire du combat singulier, David est à l'armée en qualité de combattant, puisqu'il y a sa tente, XVII, 54 ; et lorsqu'il parle de ses prouesses de berger aux prises avec les fauves ravisseurs, il en parle au passé, comme de prouesses déjà lointaines, XVII, 34, 35 : « David dit à Saül : « Ton serviteur *a été* berger des moutons de son père, et quand *venait* le lion et l'ours et qu'il *emportait* une bête du troupeau, etc... » ; (sur les parfaits consécutifs marquant répétition, voir DRIVER, *Notes on the Hebrew Text of the Books of Samuel*, 2[e] édition, p. 145.)

Dans le récit que n'a pas *Vaticanus*, la situation est autre. Ce récit commence, XVII, 12-14, par des détails sur la famille de David, qui sont bien superflus puisque ces détails sont déjà, équivalemment, donnés deux fois dans ce qui précède, XVI, 1-13 ; 18. David n'est plus un homme de guerre, mais un berger trop jeune pour aller à l'armée, où seuls sont présents ses trois frères aînés, XVII, 13, 14 ; c'est pour y faire une commission qu'il y arrive à son tour ; il s'y conduit comme un jeune garçon trop curieux que son frère aîné réprimande durement parce qu'il ne le trouve pas à sa place, 28. Au moment où Saül voit David marcher à la rencontre du Philistin (anonyme), Saül, qui ne le connaît pas, interroge Abner, qui ne le connaît pas non plus, 55. Saül ne le connaît pas du tout, car s'il lui demande le nom de son père 56, 58, ce n'est pas qu'il connaisse David et ignore seulement de qui il est né ; en Orient, dans la Bible, assez habituellement, l'individu est appelé « Un tel, fils d'un tel », et lorsqu'on rencontre un inconnu, on lui demande moins « Qui es-tu ? » que « De qui es-tu fils? » ; voir, par exemple *Genèse*, XXVI, 23 ; lorsque Eliézer voit pour la première fois Rébecca, il lui demande : « De qui es-tu fille? » Enfin, c'est seulement après la victoire de David, « en ce jour-là », que Saül garde David auprès de lui et ne le laisse pas retourner chez son père.

On ne peut pas, on ne doit pas fermer les yeux à l'évidence : les deux traditions s'ignorent mutuellement, et les deux récits ne sauraient ni se superposer ni se combiner. S'il n'y avait entre eux qu'une ou deux divergences légères, on pourrait

Comme tant de grands hommes de l'antiquité, où la valeur guerrière joua toujours l'un des premiers rôles, c'est donc par un acte de bravoure que David inaugura sa carrière. Son succès personnel décida d'une victoire nationale ; en terrassant Goliath il avait entraîné Israël contre les Philistins. Aussi son nom retentit-il bientôt sur toutes les lèvres. Il n'est plus seulement l'orgueil des hommes de guerre ; le peuple aussi l'acclame. Quand il traverse, aux côtés de Saül, les villes, les villages et les bourgs, les femmes et les jeunes filles s'avancent à leur rencontre pour danser la fantasia des vainqueurs, au son des tambourins et des courtes harpes qui cadencent leur refrain :

Saül a tué ses mille,
Mais David ses dix mille !

essayer de les expliquer. Mais leurs divergences sont trop marquées et trop nombreuses pour que l'on puisse espérer raisonnablement les atténuer ou les faire disparaître. Quelques exégétes l'ont pourtant essayé ; voir, par exemple, CORNELY, *Introductio specialis in historicos V. T. libros*, t. II, pars I, pp. 260-270, ou, du même auteur, *Compendium*, p. 247-248 ; VIGOUROUX, *Les livres Saints et la Critique Rationaliste*, 4[e] édition, pp. 495-498. Mais leurs explications sont si peu satisfaisantes que le P. de Hummelauer n'hésite pas à les qualifiers elle, et d'autres, de « fere novas atque ut plurimum miras; ne dicam violentas », *Commentarius in Libros Samuelis*, p. 13. Il n'y a guère de profit à les présenter ici.

D'autres exégètes, frappés de la grave lacune que présente *Vaticanus*, considèrent le texte de ce manuscrit comme le véritable texte original, et les additions de l'hébreu comme des interpolations (Houbigant, Wellhausen), ou comme un targum ayant utilisé d'autres sources (Martin). De fait, soit les Septante soit la Vulgate présentent souvent des additions notables ; ainsi, le grec du livre d'Esther contient 270 versets, sur lesquels 107 manquent à l'hébreu. Dans ces conditions, la présente hypothèse n'est pas à rejeter. Mais c'est à l'autorité ecclésiastique qu'il appartient de décider si une addition est inspirée ou ne l'est pas ; si elle l'est, il faut la garder ; si elle ne l'est pas, on sera à l'aise pour la rejeter.

Une troisième explication consiste à supposer une interversion et un mélange rédactionnels des faits racontés par les deux récits, ou, ce qui est l'équivalent, à couper, avec Hummelauer, le texte après I *Samuel*, XVI, qui est la fin de l'histoire de Saül, XVII commençant celle de David ; de là les répétitions de celle-ci qui reprend par le détail les circonstances de l'arrivée de David chez Saül, simplement résumée par anticipation à XVI, 14-23. De cette sorte, plusieurs divergences seraient supprimées ; mais celles qui découlent du texte composite de XVII ne le sont pas.

Reste enfin l'hypothèse de la distinction des sources, proposée par nombre d'exégètes non catholiques ou catholiques. C'est la plus vraisemblable, et celle qui a été suivie ci-dessus. Mais si elle distingue assez facilement, du point de vue littéraire, grâce au témoignage de *Vaticanus*, les deux traditions jointes dans le texte hébreu, elle ne réussit pas, en ce qui concerne l'histoire, à faire disparaître les divergences. Certains critiques, il est vrai, y réussissent en sacrifiant tout ou partie du second récit, comme plus merveilleux, et, partant, entaché d'embellissements légendaires. Mais il est difficile pour un catholique, de souscrire à cette solution radicale. Tout au plus pourrait-il admettre qu'ici, de même que dans les cas, très nombreux, où l'Ancien et le Nouveau Testament présentent deux ou plus de deux traditions relatives soit à des faits soit à des paroles, l'exégète serait autorisé à user sagement de quelque latitude dans la manière de les combiner pour en tirer la vérité historique.

Dès lors, David est le vrai héros populaire. On ne voit plus que lui dans le royaume. On le recherche ; on le flatte ; chacun veut l'avoir un peu pour soi. Saül va l'attacher plus étroitement encore à sa personne et à sa couronne, en le nommant chef de mille, en faisant de lui, avec les seuls Abner et Jonathas, le convive ordinaire de sa table. Jonathas, qui s'était lié avec lui par un pacte guerrier scellé d'une amitié ardente, oublie ses propres exploits, oublie ses droits au trône et s'oublie lui-même pour ne plus penser qu'à favoriser l'avenir glorieux de ce rival bien-aimé. Mîkhal, une des filles du roi, toute éprise d'amour pour lui, finira par l'épouser et par le sauver de la mort contre le gré de son père. Les serviteurs du roi, les guerriers d'élite, le peuple tout entier brûlent de combattre sous ses ordres, car « Yahwè est avec lui », et chaque expédition qu'il dirige est une nouvelle victoire. Partout les Philistins reculent, honteux de leurs défaites, mais remplis d'admiration pour cet adversaire digne d'eux[1]. Saül lui-même s'efface et lui abandonne le commandement des troupes, tellement la fortune s'attache, elle aussi, aux pas du jeune chef.

II. — La candeur et la haine

Saül s'efface, mais non pas sans souffrir. D'abord séduit comme tout le monde, il ne tarda pas à prendre ombrage de ces succès et de cette popularité. Il n'était pas simplement jaloux. Ses propres exploits : délivrance de Yâbêsh du Galaad, libération de la Montagne d'Éphraïm, victoire sur Amaleq, expéditions lointaines, avaient eu autant d'éclat et plus de portée que les premiers hauts faits du fils de Jessé. Mais il tremblait pour sa royauté, encore mal assise, et croyait venue l'heure fatale annoncée par Samuel [2].

Sa défiance, avivée par ses crises, enfantait dans son esprit

1. Toute la portion de l'histoire de David qui s'écoula entre sa victoire sur le géant et sa fuite en Juda se trouve fortement résumée, dans I *Samuel*, XVIII, 5 — 16 ; les textes des deux traditions mentionnées plus haut s'y entrelacent en mettant surtout en évidence la préoccupation de préparer et d'annoncer la brouille de Saül avec David. Mais on entrevoit assez que David dut rendre d'importants services militaires au roi avant d'être obligé de le fuir pour échapper à la mort : cf. I *Samuel*, XVIII, 5 ; 13-16 ; 17 ; 27 ; 30 ; XIX, 5, 8.

2. Cf : I *Samuel*, XVIII, 9 b, qui manque à B.

mille chimères terrifiantes. Tout devenait un aliment pour ses soupçons dès qu'il s'agissait de David. S'il lui confiait un coup de main, il était sûr d'avance du succès ; mais savait-il si le jeune héros, revenant à la tête de ses troupes grisées d'enthousiasme, ne s'emparerait pas violemment de la couronne? S'il le gardait près de lui à Gabaa, n'était-ce point favoriser les intrigues, puisque l'une de ses filles et l'héritier du trône même n'avaient d'yeux que pour cet intrus trop heureux? Enfin, comment lui, un Benjaminite, pouvait-il en être venu à chercher dans un Judéen l'appui le plus solide de son autorité ?

A ces questions obsédantes, déjà peut-être envenimées par quelques jaloux [1], son esprit malade lui suggéra, puis lui imposa une seule réponse : il fallait que David disparût. Ce fut dès lors son idée fixe. On ne tarda pas à voir l'influence de cette hantise dans tous ses rapports avec son prétendu rival : il le nomma chef de mille, il le plaçait à la tête de ses armées ; mais c'était afin de l'exposer aux hasards de la guerre [2]. Il lui promit sa fille aînée, Mêrab, moyennant une belle victoire sur les Philistins, qui, pensait-il, finiraient bien, un jour ou l'autre, par ne pas le laisser rentrer vivant ; David rentra vainqueur, et Saül, pour venger sa déception, donna Mêrab à Adriel de Meholâ [3]. Et comme la cadette, Mîkhal, l'aimait, Saül consentit à les unir, mais à la condition que David courût de nouveaux dangers pour lui présenter, en guise de *môhar*, ou cadeau de noces, les preuves sanglantes de la mutilation de cent Philistins égorgés [4] !

1. I *Samuel*, XXIV, 10 ; XXVI, 19.

2. I *Samuel*, XVIII, 12, 13.

3. I *Samuel*, XVIII, 17-19. Il semble que cet épisode doive être rattaché à la tradition judéenne sur la défaite du Philistin par David, *ibid.*, XVII, 12-31. Ces deux récits, en effet, manquant au grec *Vaticanus*, ont dû être empruntés à un même document, et, de plus, celui-ci, en racontant le mariage rompu de David avec la fille du roi se relie nettement à la promesse de ce mariage, accordé comme récompense au vainqueur dans le premier des deux récits, *ibid.*, XVII, 25. Sur Meḥôlâ, ou Abêl-Meḥôlâ, voir *La Période des Juges*, p. 169, note . Sur la vraisemblance de l'origine araméenne d'Adriel, voir, ci-dessous, p. 219, n. 1.

4. Le *môhar*, qui se donne aujourd'hui encore chez les Arabes, constituait, en somme, le prix d'achat de la femme, payé par le fiancé aux parents de sa future épouse ; mais on doit l'envisager aussi comme un dédommagement pour les services que l'épousée ne rendra plus désormais à sa famille d'origine.

En exigeant ce fantasque *môhar*, Saül pouvait être sûr que ce chiffre correspondrait à tout autant de Philistins mutilés. Les Philistins étaient alors, en effet, les seuls habitants de ces régions à ne point pratiquer la circoncision. C'est pourquoi

or David, déjouant le mauvais sort et les calculs sournois de son beau-père, en tua deux cents.

Tant d'insuccès aigrissaient Saül davantage et nourrissaient sa rancune. Il en vint à songer que ses officiers pourraient peut-être prêter par jalousie leurs bras à sa haine; s'il ne leur demanda point d'assassiner David, il leur laissa entendre qu'il y songeait. Mais il ne voulurent pas se faire les complices d'un roi qu'ils jugeaient hors du sens, et les meurtriers d'un chef qu'ils entouraient d'une estime amicale [1].

Réduit à ses propres ressources, Saül se défendait lâchement contre les suggestions du démon du crime. Dans ses crises, en présence du jeune homme, qui essayait de le charmer par la douceur de ses chants et par les mélodies de sa harpe, une fureur le saisissait à voir la paisible candeur de ce familier qu'il abhorrait, et l'inanité de tous les stratagèmes perfides que son pauvre esprit de dément s'était fatigué à imaginer. Il ne pouvait plus se contenir ; il voulait en finir une bonne fois, et, levant sa lance, il la brandissait ou la lançait contre David, qui n'esquivait le coup que grâce à son agilité [2]. Un soir, il fit cerner sa maison pour se saisir de lui. Mais Mîkhal descendit son mari par une fenêtre, plaça sous des couvertures, coiffé d'un filtre de poils de chèvre en guise de chevelure, le *teraphim*, ou oracle domestique [3],

la dénomination d'« incirconcis » servait, chez les Hébreux, à les désigner. Voir *La Période des Juges*, p. 61, n. 3. Par pudeur nationale, Josèphe aime mieux dire que Saül demanda six-cents têtes de Philistins, *Antiquitates judaicae*, VI, 10, 2.

1. I. *Samuel*, XIX, 1. Le texte actuel dit que Saül parla de tuer David non seulement à ses « serviteurs », mais aussi à Jonathas. Il y a lieu de croire que la mention de Jonathas dans ce contexte est hors de place, car, outre la redondance qu'entraîne cette mention, le fils de Saül, y est nommé « Yônathan », tandis qu'il l'est « Yehônathan » dans les versets suivants, et l'on verra que l'emploi de ces formes différentes semble indiquer des documents différents.

2. Il y a deux scènes de ce genre ; l'une dans I *Samuel*, XVIII, 10, 11, l'autre *ibid.* XIX, 9, 10. Comme elles semblent appartenir à la même source en raison de l'action, dans les deux cas, de « l'esprit malin », on peut croire qu'il n'y a pas là double tradition d'un même fait, mais bien deux faits analogues et distincts. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Saül tenait assez habituellement sa lance, qui était comme l'insigne de sa royauté (cf. de même, I *Samuel*, XXII, 6, où Saül préside une sorte de conseil royal, la lance à la main,) et que, même à l'égard de son fils, il se conduisait avec la même fureur criminelle, *ibid.*, XX, 33. Du reste, dans la première scène, il menace seulement David de sa lance, dans la seconde, il frappe mais n'atteint que le mur.

3. Sur le teraphim, voir *La Période des Juges*, p. 292, n. 2. David, dont la religion apparaît toujours d'un yahwéisme de bon aloi, avait-il, lui aussi, quelquefois recours à l'oracle du teraphim qui ornait sa demeure, ou bien en tolérait-il seulement

et montra aux gardes envoyés par son père que David souffrant, était couché. Lorsque ces gens, passant outre sur l'ordre de leur maître, voulurent emporter le malade sur sa couche, ils s'aperçurent de la supercherie. Ainsi échappé à la mort, David chanta sa délivrance en quelques vers où il voilait ses appréhensions sous le pittoresque de ses images hardies, où il exhalait à la fois le sentiment de son innocence et la joie de pouvoir encore faire vibrer les cordes de sa harpe [1].

Délivre-moi de mes ennemis, mon Dieu !
Loin de ceux qui m'assaillent mets-moi dans un lieu haut ;
Délivre-moi de ceux qui agissent méchamment ;
Des hommes de sang sauve-moi.
Voici qu'à ma vie ils dressent des embûches,
Et que ces puissants s'unissent contre moi.
En moi, nulle offense, nul péché,
O Yahwè ! point d'iniquité,
Et ils accourent, et ils se postent !
Éveille-toi, viens à moi, et regarde...

Ils reviennent le soir ;
Ils grognent comme le chien ;
Ils parcourent la ville.
Voici qu'ils dégorgent de leurs bouches ;
Il y a des glaives sur leurs lèvres :
Car : « Qui donc entend ? » [2]
Mais toi, Yahwè ! tu te ris d'eux...

Quant à moi, je chante sa puissance ;
Le matin, je crie ta bonté ;
Car pour moi tu fus un lieu haut,
Et un lieu de refuge au jour de ma détresse.
O ma force ! c'est pour toi que je joue ;
Oui, Dieu est mon lieu haut.

David s'inquiétait de tous ces attentats, qui pouvaient mal finir pour lui. Il semble qu'à deux reprises au moins, il ait pris momentanément la fuite. Une fois il se réfugia vers Samuel à

la présence chez lui, par égard pour la dévotion de sa femme ? On ne saurait le dire. On entrevoit du moins que la narrateur de cette scène pourrait n'être pas insensible à une certaine ironie envers cet objet, qui tient ici un rôle aussi grotesque qu'utile.

1. *Psaumes*, LIX (Vulgate LVIII) ; 2-4a, 7-9a, 17-18. Ces vers peuvent fort bien avoir été composés par David, selon la double indication du titre du psaume. Toutefois, celui-ci, en renferme d'autres, versets, 6, 9, où il ne s'agit plus des ennemis personnels de David, mais des nations, ennemies de Yahwè. A la rigueur on pourrait supposer qu'il y a là une généralisation de poète ; mais l'hypothèse d'une retouche, pour adapter le psaume à une situation moins particulière, est acceptable aussi.

2. C'est-à-dire « Personne et pas même Yahwè, ne connaît nos projets ».

Râmâ, et le mit au courant de ses ennuis. Le vieux prophète, tombé en disgrâce, évitait de rencontrer Saül ; il ne voulut pas intervenir dans la querelle, laissant à Dieu le soin de protéger son nouvel élu. On racontait dans les milieux prophétiques comment sa confiance n'avait pas été abusée. Il s'était rendu avec David à Nâyôth, quartier ou lieu voisin de Râmâ, pour assister à une réunion de *nâbhîs* [1]. Saül l'apprit et envoya des hommes arrêter son ennemi ; mais ces gens furent saisis, dès leur arrivée, par le transport prophétique. Informé de la mésaventure, Saül en envoya d'autres ; ils se mirent aussi à faire les *nâbhîs*. Il en en dépêcha d'autres ; ils subirent le même sort. Enflammé de colère, il partit à son tour. Mais quand il s'approcha de Nâyôth, l'esprit de Dieu fut sur lui, et, tout en marchant, il s'agita comme un *nâbhî*. Toujours agité par le transport prophétique, il arriva devant Samuel. Là, au milieu de l'assistance stupéfaite, il se dépouilla, comme les autres inspirés, de ses vêtements, et, tombant à terre, y resta, nu, tout le reste du jour et toute la nuit.

Une autre fois, David s'enfuit chercher un asile chez Akhish, le prince philistin de Gath. Il n'y fut pas fort bien reçu, car on ne le connaissait que trop. Quand il vit les dispositions hostiles de ses hôtes, il simula la folie, laissant dégoutter sa salive et passant des heures à tambouriner sur la porte de la ville. On éprouvait alors comme aujourd'hui une vague vénération pour les fous ; il en profita pour saisir la première occasion de quitter ce refuge trop peu sûr [2].

A se voir ainsi traqué partout sans rencontrer ni aide efficace auprès de ses amis impuissants, ni refuge assuré chez ses ennemis soupçonneux, David pouvait bien se laisser aller parfois à

1. Sur Nâyôth de Râmâ et sur cette scène, voir ci-dessous, p. 37 n. 3.

2. On ne voit pas au juste à quel moment doit se placer ce deuxième épisode, rapporté par I *Samuel*, XXI, 11-16. Ici il est placé après le passage de David à Nôb, et suivi du récit de l'arrivée du fugitif en Juda. Mais ses premiers mots « David se leva et s'enfuit... de devant Saül » donneraient plutôt à supposer que c'est directement de chez Saül que David s'enfuit chez Akhish, « en ce jour-là » n'étant qu'un lien rédactionnel. Comme cette anecdote pourrait bien être d'origine prophétique on la rattacherait assez normalement à l'épisode de Nâyôth, qui est évidemment d'origine prophétique. Ce groupe des souvenirs prophétiques paraissant être de rédaction plus tardive que les autres, on s'expliquerait ainsi moins difficilement ce titre de « roi du pays » donné à David par les gens de Gath, verset 12. Le fait que David finit par passer au service d'Akhish, le roi de Gath, confère à cette première tentative plus de valeur historique que certains exégètes ne sont disposés à lui en accorder.

la mélancolie. Il essayait de la chasser par des actes de confiance en Yahwè, qui l'avait arraché à tous les dangers et même à la mort. Mais elle hantait toujours son esprit, si elle ne troublait pas sa foi, et il finissait par craindre pour sa vie, tout en se disant qu'il n'avait pas peur. Ce sentiment, assez naturel au sein des périls, se trahit dans un de ses courts poèmes, que son titre traditionnel rapporte au séjour manqué chez les Philistins de Gath[1].

Aie pitié de moi, ô Dieu ! on m'écrase ;
Tous les jours l'agresseur me presse.
Des gens qui m'espionnent m'écrasent tous les jours ;
Ah ! nombreux sont mes agresseurs.
. . . . [2] le jour où j'ai peur,
J'ai confiance en toi.

Grâce à Dieu, je puis vanter sa parole ;
En Dieu m'étant fié, je n'ai aucune peur :
Que pourrait me faire un être de chair?

Tous les jours ils cherchent à troubler ma cause ;
Toutes leurs réflexions visent à mon malheur.
Unis, en secret, ils épient mes pas,
Comme s'ils se tenaient à l'affût de moi.
A cause du forfait, ils n'échapperont pas [3].
Dieu ! avec colère, précipite ces gens.

De ma vie errante, toi, daigne tenir compte ;
Dépose mes larmes dans ton outre,
Dans ton livre, n'est-ce pas? [4].
Alors mes ennemis feront volte-face
Le jour où j'appellerai :
Cela, je le sais : tu es Dieu pour moi.

Grâce à Dieu, je puis vanter sa parole ; (...)
En Dieu m'étant fié, je n'ai aucune peur ;
Que pourrait me faire un homme?

1. *Psaumes*, LVI (Vulgate, LV). Ce psaume se compose de deux parties ; chacune d'elle renferme deux strophes, séparées par le même refrain. Ici également on pourrait souligner une généralisation, au verset 8, où l'on a le mot ***'ammîm*** ; mais ce mot, qu'on traduit par « peuples », pourrait s'entendre au sens de « gens ».

2. Le mot *mârôm*, « hauteur », qui termine 3, mais doit plutôt commencer 4, est difficile à expliquer.

3. A moins que l'on ne donne à ce vers 8a la forme interrogative, il semble qu'on pourrait, avec Bachmann et Baethgen, ajouter אין après און, la ressemblance de ces deux mots expliquant que le second ait été omis par un scribe.

4. Ces mots, 9b, bien qu'ils aient l'air d'une glose explicative de « dans ton outre », peuvent être primitifs. Ils semblent nécessaires à la mesure de la strophe, et à 14, se trouve une interrogation du même genre ; celle-ci, qui serait ainsi employée deux fois, pourrait être considérée comme un procédé poétique.

A moi, Dieu de faire ce que je t'ai voué,
De te remercier en offrandes de grâces,
Car tu délivreras mon âme de la mort,
Et mes pieds, n'est-ce pas? de la chute forcée,
Afin que je marche en présence de Dieu
Dans la lumière des vivants.

Les tentatives criminelles de Saül étaient entremêlées de réconciliations, les départs précipités de David suivis de retours prudemment négociés. C'est que Saül se sentait parfois tenu de ménager le favori de ses sujets, comme de ne pas se priver du plus habile de ses collaborateurs. Au reste, dans ses heures de lucidité, il lui fallait avouer que la conduite du jeune homme, lequel, lui vivant, ne fit jamais figure de rival ni de compétiteur, ne justifiait en rien ses soupçons. Pressé par son intérêt ou cédant presque malgré lui à sa première sympathie, il retrouvait, pour un temps, sa confiance affectueuse des jours passés. A ces rapprochements éphémères, le bon Jonathas travaillait de tout son cœur. Son amitié le rendait insinuant, entreprenant, auprès de son irascible père ; avec des paroles courageuses et douces, il savait rappeler, sous un jour favorable, les services rendus par David. Saül, remué, lui promettait d'oublier ses griefs, et le fugitif, ramené par son ami, revenait prendre sa place dans l'entourage du roi et à la tête de son armée [1].

Jonathas ne fut pas toujours aussi heureux. Il était devenu presque suspect à son père, qui, le sachant très lié avec David, s'irritait de le voir se désintéresser trop vite de ses droits héréditaires à la couronne et s'effacer avec joie devant son brillant compagnon d'armes. Aussi David redoutait-il que son ami ne sût pas discrètement sonder le roi, fermé par la déception et la jalousie, qu'il ne découvrît pas à temps une manœuvre fatale, ou que, du moins, l'ayant surprise, il n'osât point lui en faire part. Quand il lui exprimait ces craintes, Jonathas le tranquillisait de son mieux. Il l'assurait qu'aucun des projets de son père ne lui était caché ; il lui promettait d'être toujours entièrement sincère. Et, songeant non sans appréhension aux vicissitudes de la vie comme aux caprices de la tendresse, il suppliait à son tour David de ne jamais oublier le « pacte de Yahwè »,

1. I *Samuel* XIX, 1-8.

qui les attachait, ni la bienveillance éternelle qu'ils s'étaient jurée[1]. Une ombre d'inquiétude et de défiance passait sur leur amitié.

Ils s'aimaient trop pour n'en pas souffrir, et cette souffrance, qu'ils ne s'avouaient pas, rendait plus intolérable encore la pensée obsédante du danger qui menaçait incessamment David. Pour sauver à la fois la vie de l'un d'eux et leur attachement mutuel,

1. L'entente entre David et Jonathas joue un rôle important et se trouve mentionnée plusieurs fois dans l'histoire des deux amis. Elle prend le titre de *berîth*, « alliance », pacte ; elle comportait donc plus qu'un simple promesse d'amitié durable à jamais. Dans I *Samuel*, XVIII, 3, l'initiative en vient de Jonathas, ce qui serait marqué plus nettement si l'on acceptait la correction proposée de « avec David », en « pour David ». De plus, cette première alliance aurait un caractère particulièrement solennel si l'on admettait la leçon « alliance du sel », suggérée à Klostermann par le grec L, où, après « David », se trouve un ὁ βασιλεύς tout à fait hors de propos, mais qui représenterait un מלח, *mélaḥ*, « sel », mal lu en מלך, *mélékh*, « roi » et passé, d'après *berîth*, avant ce mot. Cette « alliance du sel » est signalée dans *Nombres*, XVIII, 19 et II *Chroniques*, XIII, 5, où elle apparaît comme une alliance perpétuelle. C'est l'expression inverse « sel de l'alliance » de Dieu que l'on a dans *Lévitique*, II, 13, qui enjoint de saler les offrandes non sanglantes ; voir une prescription du même genre dans *Ezéchiel*, XLIII, 24, mais visant ici plutôt une action symbolique, puisqu'il s'y agit de victimes vivantes non encore immolées. Chez les Arabes existe aussi « le pacte du sel », *milḥ* ou *milḥa*, en vertu duquel les contractants sont tenus de se prêter mutuellement secours et à plus forte raison, de ne pas se faire de mal l'un à l'autre. Ici, comme chez les Hébreux sans doute, l'expression indique seulement que ces alliés occasionnels ou permanents ont pris leur nourriture ensemble, sans qu'il y ait un rite du sel, mais ce rite a dû exister dans les toutes premières origines de l'expression. La même formule existait également chez les Grecs. Sur les mœurs arabes relatives à ce point, cf W. ROBERTSON SMITH, *The Religion of the Semites*, 2e édition, pp. 270, 479 ; A. JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, pp. 87, 91.

L'alliance entre David et Jonathas est appelée « alliance de Yahwè » dans I *Samuel*, XX, 8. C'est ici le seul passage de la Bible où cette expression est employée. Implique-t-elle une démarche religieuse dans un sanctuaire, comme dans l'histoire de Jephté, qui expose ses exigences aux cheikhs du Galaad devant Yahwè à Miçpâ (*Juges*, XI, 11)? Suppose-t-elle au moins une attestation plus solennelle que celle que comportait le serment par Yahwè, si fréquemment mentionné? On ne sait. Mais I *Samuel*, XX, 42, que ce verset soit ancien ou rédactionnel, montre toute la force de « l'alliance de Yahwè » par ces mots qui sont une espèce de définition : « Puisque nous avons fait tous deux un serment au nom de Yahwè, Yahwè sera entre moi et toi, entre ma postérité et la tienne, à tout jamais ».

Enfin, une troisième mention d'une alliance contractée « devant Yahwè » est faite dans I *Samuel*, XXIII, 18 ; cette expression est moins forte que les deux précédentes.

A l'insistance des traditions et des récits sur l'existence d'une alliance solennelle entre David et Jonathas, on devine combien l'opinion ancienne, et les auteurs sacrés avec elle, s'intéressaient à ce point. On mettait ainsi en relief la générosité amicale de Jonathas, qui s'effaçait devant un rival possible, mais aussi la crainte qu'il éprouvait pour lui et les siens en pensant aux mesures sanglantes qui marquaient, pour l'ordinaire, l'avènement de celui, qui, aux yeux de certains, pouvait passer pour un usurpateur. Et l'on soulignait aussi, en en préparant le récit, la loyauté et la mansuétude de David, qui ne fera point périr le fils de Jonathas, unique survivant de la famille de Saül. Cf. II *Samuel*, IX, et, ci-dessous, ce qui sera dit de Meribaal.

il leur fallait arriver, d'une manière ou de l'autre, à découvrir les dispositions profondes de Saül. David en imagina le moyen. La fête de la nouvelle lune approchait, et, comme une fois l'an à pareille date, sa famille en célébrait spécialement le retour par un sacrifice particulier, il pourrait passer pour absent de Gabaa, étant allé à Bethléem sur un ordre des siens [1]. A la façon dont le roi prendrait cette absence, que Jonathas serait censé avoir permise sur l'insistance de David, on jugerait de ses projets intimes. Cependant David resterait caché dans la campagne voisine. Pour l'informer du résultat, Jonathas irait s'exercer au tir de l'arc non loin de sa cachette, avec un valet chargé de lui rapporter ses flèches. S'il lui criait : « La flèche est moins loin que toi », David pourrait revenir : nul danger ne serait à craindre. Mais s'il criait . « La flèche est plus loin que toi », David devait partir : Yahwè l'aurait chassé. Ayant ainsi tout concerté, les deux amis rappelèrent encore une fois l'alliance qui les attachait pour toujours l'un à l'autre, puis ils se quittèrent.

Le premier jour de la nouvelle lune, quand l'heure du repas fut venue, Saül s'assit, à son ordinaire, contre le mur de la salle, ayant Abner à son côté et Jonathas en face de lui ; la place de David resta vide. Pensant que son commensal absent ne se trouvait pas dans l'état de pureté rituelle requis pour ce repas, Saul ne dit rien [2]. Mais le lendemain, comme la place de David était encore inoccupée, il s'informa de la raison. Jonathas la lui avait à peine expliquée que, subitement hors de lui, il l'insulta avec

1. La nouvelle lune était indiquée non par des calculs astronomiques, mais par l'observation du mince croissant de la lune qui renaît. Aujourd'hui encore, certains musulmans achèvent le jeûne du ramadan lorsque quelques témoins dignes de foi déclarent avoir vu la lune nouvelle. La lune n'est pas, ou n'est plus, objet de culte ; elle n'est que signe du temps (*Genèse*, I, 14). Elle marque en particulier, dans le présent épisode, le retour, au bout de l'an, d'un sacrifice célébré par le clan de David. Sur ce détail qui est de la plus haute importance religieuse pour l'histoire de l'établissement du yahwéisme, voir *La Période des Juges*, pp. 329, 330. Qu'il s'agisse bien ici d'un sacrifice et non d'une fête familiale profane, — y en avait-il de telles, d'ailleurs ? — c'est ce que prouve l'expression « sacrifice annuel », employée dans I *Samuel*, XX, 6, (David à Bethléem), comme dans *ibid.*, I, 21, (Elqânâ à Silô).

2. On ne voit pas nettement si, d'après le récit, la pureté rituelle était requise pour tous les repas pris en commun, ou si elle n'est mentionnée ici que parce qu'il s'agit du repas de la nouvelle lune, où était sans doute mangée une part des victimes offertes ce jour-là. Cette seconde hypothèse paraîtrait plus vraisemblable, Saül ne songeant à la pureté rituelle de son commensal absent que le jour même de la nouvelle lune ; le lendemain, cette disposition ne semble plus être en cause pour expliquer l'abstention de David.

la dernière grossièreté, et lui intima l'ordre d'amener sur le champ David pour être mis à mort. « Pourquoi serait-il mis à mort ? riposta Jonathas ; qu'a-t-il donc fait ? » Rendu furieux par cette question qui ressemblait à un plaidoyer et à un reproche, Saül brandit sa lance pour en frapper son fils. Jonathas se leva de table en proie à la colère, et sortit sans avoir rien mangé. Il était sûr maintenant que la décision de son père était arrêtée, et que le pire malheur menaçait son ami.

Le lendemain, de bon matin, il se trouvait dans la campagne et s'exerçait au tir de l'arc. Il lança une flèche le plus loin qu'il put, et tandis que son valet courait la ramasser, il criait de toutes ses forces : « La flèche est plus loin que toi. Vite, dépêche-toi ; ne t'arrête pas ». David, dans sa cachette, comprit que ces derniers mots étaient pour lui, et qu'il fallait partir. Jonathas ayant renvoyé le valet avec ses armes, il sortit et se prosterna trois fois en s'avançant. Tout en larmes, les deux amis s'embrassèrent, se dirent adieu et se séparèrent. Mais, en s'éloignant, brisés, l'un de l'autre, chacun d'eux sentait pénétrer encore plus avant dans son cœur, avec la ferme volonté de rester fidèle à leur alliance, la mâle douceur de cette amitié qui avait mêlé leurs deux âmes. Il ne l'oublieront point dans la séparation, et David poussera une plainte déchirante en la voyant brutalement finir quand Jonathas tomba, frappé à mort, sur la montagne du Gelboé.

David n'était plus en sûreté. Mais où fuir ? Râmâ était trop près, et Samuel ne le sauverait pas. Passer aux Philistins, c'était renouveler trop tôt une tentative hasardeuse qui ne lui avait pas réussi. Il préféra regagner le territoire de sa tribu : loin de Saül et près des siens, il échapperait plus facilement au danger, et, au besoin, trouverait des défenseurs. Sa fortune semblait l'abandonner. Il n'était plus qu'un fugitif au sein du royaume qu'il avait sauvé plus d'une fois, et il lui fallait défendre sa vie contre la fureur du roi qui l'avait naguère aimé.

CHAPITRE V

DAVID FUGITIF ET PROSCRIT

I. — Le massacre des prêtres de Nôb : — David, fugitif, s'arrête au sanctuaire royal de Nôb, — où le prêtre Ahimélék lui fait un accueil amical ; — fureur de Saül ; — le délateur Doëg l'Édomite ; — jugement sommaire d'Ahimélék et massacre des prêtres ; — Abyatar, le seul survivant, s'enfuit vers David en emportant l'éphod.

II. — La vie errante de David : — Autour de lui se forme une bande de partisans ; — il délivre Qeïlâ des incursions des Philistins ; — menacé par Saül, il gagne le Désert de Juda ; — visite de Jonathas, arrivée de nouvelles recrues, qui abandonnent Saül ; — les poursuites de Saül ; — David l'a à sa merci et l'épargne ; — fragments poétiques de la vie d'aventure ; — Nabal et Abigaïl ; — par deux nouveaux mariages, David s'unit aux Calébites, et accroît son prestige dans les régions judéennes.

I. — Le massacre des prêtres de Nôb

Sur sa route, un peu au sud de Gabaa, David en fuite passa par la ville de Nôb, et s'y arrêta [1]. C'était là que les descendants d'Héli, le vieux prêtre de Silo au temps de la jeunesse de Samuel,

Sources du chapitre v : I *Samuel*, xxi-xxvi ; 1 *Chroniques*, xii.

1. La ville de Nôb mentionnée dans notre récit (I *Samuel* xxi, 11, 16 ; xxii, 19 ; sous la forme locative « Nobè », après le verbe « venir », *ibid.*, xxi, 2 ; xxii, 9) devait se trouver non loin de Gabaa, comme on le voit *ibid.*, xxii, 11-15 : elle y apparaît comme le sanctuaire officiel où se conservait l'éphod-oracle, que l'on consultait avant les expéditions, et les prêtres mandés par Saül arrivent près de lui en un temps qui paraît court. Aussi y a-t-il tout lieu de croire que c'est la même Nôb que celle d'Isaïe, x. 32, qui est toute proche de Jérusalem et où l'on peut apercevoir la ville sainte. la même aussi que la Nôb nommée par *Néhémie*, xi, 32, entre Anatôth (= 'Anâtâ) et Anania (= Beit Ḥanînâ, à trois kilomètres à l'est de Tell el-Foûl). Josèphe la place sur le Scopus (*De bellojudaico*, ii, 19, 4 ; v, 2, 3 ; *Antiquitates judaicae*, xi, 8, 5). Les identifications proposées sont purement conjecturales, faute d'équivalence onomastique. Dans cette région du Mont des Oliviers, d'après II *Samuel*, xv, 32, il y avait « un sommet où l'on se prosternait devant Dieu », auquel on pourrait tout au moins songer. La localisation auprès de Jérusalem est suffisamment probable pour qu'il suffise de mentionner, comme n'ayant pas la même valeur, celle qui place Nôb à Beit-Noûbâ près de 'Amwâs, et celle de saint Jérôme,

avaient trouvé un refuge après la capture de l'arche et la destruction de leur temple par les Philistins. Un sanctuaire s'y élevait, mais vide de l'arche, toujours gardée, sinon détenue à Qiryath-yearim. L'absence d'un objet sacré aussi vénéré lui enlevait le meilleur du prestige de l'ancienne Silo. Néanmoins, il ne manquait pas d'éclat. Il était desservi par une famille sacerdotale fort nombreuse [1]. Une table chargée de pains sacrés, que les prêtres renouvelaient avec soin, montre que l'on y croyait Yahwè présent. Le glaive du géant vaincu par David, enveloppé dans son manteau, y avait été déposé comme un hommage à Yahwè, en souvenir de ce combat mémorable. Mais surtout ce sanctuaire possédait l'éphod, que le roi et ses chefs militaires consultaient, par l'intermédiaire du prêtre lévitique, afin de connaître la volonté divine avant de partir pour les batailles [2]. Il était sans doute, avec Gabaon, le plus important lieu de culte du royaume, le sanctuaire officiel de Saül, qui résidait à moins d'une lieue de là.

A sa direction se trouvait alors préposé un certain Ahimélék, fils d'Ahitoub, et neveu de cet Ikâbôd, que sa mère mit prématurément au monde quand l'arche tomba au pouvoir des Philistins [3]. Comme ce prêtre était porteur et ministre de l'éphod à

qui la situe près de Lydda, à Betho-Annaba (= 'Annâbé) : ces deux situations paraissent trop excentriques par rapport à Gabaa, et, d'après la seconde, le sanctuaire de l'éphod se serait trouvé en territoire philistin ou presque. L'identification avec Gabaon, que certains défendent, n'est que fantaisie ou système.

1. D'après l'hébreu de I *Samuel*, XXII, 18, il y avait à Nôb 85 prêtres ; d'après le grec B, A, 305 ; d'après Josèphe (*Antiquitates judaicae*, VI, 12, 6), 385 : il a additionné à peu près les deux chiffres ! Ces prêtres sont qualifiés d'« hommes portant l'éphod », c'est-à-dire ayant le pouvoir de porter l'éphod-oracle avec ses sorts sacrés, comme l'entend le grec B, L. L'hébreu ajoute à éphod le terme ***bad***, « de lin », probablement, qui désignerait l'éphod vêtement ; mais cela ne concorde pas avec le verbe נשא, ***nâsâ***, qui signifie proprement « élever » ; dans les autres passages où ce verbe est employé avec l'éphod, I *Samuel*, II, 28 ; XIV, 3, 18 (grec B, L), il s'agit bien de l'instrument aux sorts sacrés. Avec l'éphod, vêtement rituel, le verbe employé est חגר, ***ḥâghar***, « ceindre », I *Samuel*, II, 18 ; II *Samuel*, VI, 14.

2. Sur le sanctuaire de Nôb, cf. I *Samuel*, XXI, 2-10 ; XXII, 6-23, et voir, *Salomon*, pp. 203-204.

3. Voir *La période des Juges*, p. 218. On n'hésite pas à identifier cet Ahimélék, fils d'Ahitoub, avec Abias, fils d'Ahitoub, le ministre de l'éphod-oracle au service de Saül dans la guerre contre les Philistins, I *Samuel*, XIV, 3, 18 : l'échange de ***mélékh***, « Roi » et de ***Yâ***, abréviation de Yahwè, dans ***Ahiyyâ***, s'explique assez d'après l'analogie de changements semblables en raison du sens païen que pouvait revêtir ***mélékh*** ; cf. *La Période des Juges*, p. 18, nº 1. On a ici un excellent exemple de la façon dont les familles sacerdotales gardaient héréditairement le service des sanctuaires. Sur cette famille sacerdotale d'Héli, voir, *Salomon*, pp. 213-215.

l'armée de Saül, il connaissait bien David, pour lequel il avait maintes fois interrogé l'oracle [1]. Aussi l'accueillit-il avec cordialité, mais non pas sans trahir sa surprise de revoir, seul et sans armes, celui qu'une troupe nombreuse entourait d'ordinaire. David allégua un ordre secret du roi et un rendez-vous caché avec ses hommes, puis il réclama un peu de nourriture et une arme. Trop confiant pour n'être pas discret, Ahimélék n'en demanda pas davantage avant de rendre service. S'étant assuré de l'état de pureté rituelle du chef et de ses gens, il ne se fit aucun scrupule de lui donner, faute d'autres, les pains rassis enlevés de la table du sanctuaire [2] ; il lui laissa emporter l'épée de Goliath, qui lui

1. I *Samuel*, XXII, 15.

2. I *Samuel*, XXI, 5. La pureté rituelle était requise en vue de la participation à une nourriture dont la Divinité avait mystiquement pris sa part. Cette condition se retrouve formulée dans *Lévitique*, XXIV, 5-9 : seuls les prêtres peuvent consommer les pains enlevés chaque sabbat, et encore ne doivent-ils le faire que dans le lieu saint. Si ce n'est pas la lettre du précepte que suit Ahimélék, en donnant de ces pains à David, c'en est au moins l'esprit, puisqu'il réclame de lui qu'il soit en état de pureté légale. Il est fait allusion à cet épisode dans l'évangile (*Matthieu*, XII, 3 et passages parallèles) mais seulement pour montrer que David et ses compagnons avaient bien le droit de consommer ces pains réservés aux prêtres, puisque la faim en faisait une nécessité.

La question du prêtre sur la pureté rituelle vise uniquement les rapports sexuels, qui mettaient dans l'état d'impureté, *Lévitique*, XV, 16-18, et cf. *Exode*, XIX, 15 ; voir aussi HÉRODOTE, I, 198, pour les Babyloniens et les Arabes. La réponse de David montre que, pour lui et ses gens, cette abstinence était de rigueur avant les expéditions. Cette pratique, que l'on retrouve chez nombre de peuples anciens ou primitifs (cf. SCHWALLY, *Semitische Kriegsaltertümer*, t. I, pp. 60 et suiv. ; pour les Arabes du VIII[e] siècle, cf. W. R. SMITH, *The Religion of the Semites*, pp. 455, 483), dérivait de cette idée que la guerre était une entreprise sainte. On trouve une trace de la même pratique dans *Deutéronome*, XXIII, 10, 11, moins sûrement dans II *Samuel*, XI, 11. Le reste de la réponse de David est obscur, peut-être en raison de l'état du texte ; les traductions présentées sont diverses. Il y a deux difficultés, l'une dérivant du sens de כלי, *kelî*, qui pourrait être, ici « armes », « sac à provisions », ou, par euphémisme, « parties du corps » ; l'autre, dérivant de l'incise והוא דרך חל, mot à mot : « et ceci, un chemin (voyage) profane ». En donnant à כלי le sens de « sac à provisions », qui est attesté, par exemple, par I *Samuel*, IX, 7, où il sert à mettre le pain, et par *ibid.*, XVII, 40, 49, où il s'agit de la gibecière de berger, on pourrait entendre ainsi : au prêtre qui dit n'avoir que « du pain sacré », לחם קדש et pas « de pain profane », לחם חל, David répondrait : « Mais certainement nous nous sommes abstenus de femme, comme toujours quand je pars en expédition ; aussi les sacs des garçons sont-ils saints (c'est-à-dire, en état de recevoir du pain saint) ; d'ailleurs s'agirait-il de *voyage* profane, que, sûrement, aujourd'hui, il deviendrait saint dans le sac (puisque celui-ci est saint). » Il y a de l'incohérence dans la fin de cette traduction ; mais l'on voit assez, que si l'on pouvait remplacer « voyage » par « pain », soit דרך par לחם, on aurait une réponse de David assez acceptable : le sens serait celui-ci : « Nous sommes si bien en état de sainteté rituelle que, même si tu nous donnais du pain profane, il participerait à notre sainteté ». Cette conjecture, qui aurait l'avantage de rendre le texte suffisamment clair, ne peut guère s'appuyer que sur la vague ressemblance des deux mots דרך et לחם en écriture araméenne, et sur ce fait qu'elle reprend, comme il est assez naturel dans une conver-

revenait mieux qu'à tout autre ; enfin, dans la simplicité de son cœur, il consulta même Dieu par l'éphod pour l'homme le plus détesté du roi. Malheureusement, tout avait été observé par un individu retenu là en vue d'un acte religieux assez difficile à préciser, un nommé Doëg, Édomite d'origine, qui occupait un rang élevé parmi les serviteurs de Saül, et qui, comme il paraît, détestait David aussi bien que les prêtres. Cet homme néfaste allait bientôt attirer sur le sanctuaire la pire des catastrophes [1].

Saül fut déconcerté par cette fuite de David au sein de sa tribu. N'ayant su ni la prévoir ni l'empêcher, il se figura que les siens l'avaient favorisée, et n'aperçut plus que des traîtres autour de lui. Des traîtres, c'était trop dire. Mais il est sûr que Saül voyait s'éclaircir les rangs de ses fidèles, ou, à tout le moins, faiblir leur attachement, depuis que David avait paru. Tout ce qui lui manquait de liant dans le caractère, David le possédait à un rare degré, et, comme sa jeunesse lui donnait on ne savait quel charme plein d'insouciance et dépourvu de prétention, il gagnait les cœurs avant qu'on eût trouvé la moindre raison de se mettre en garde contre sa séduction. Parmi ceux qu'il s'était ainsi très vite attachés, et, qui, dans les rêves dorés d'une admiration affectueuse, pronostiquaient pour lui la plus haute destinée, les yahwéistes fervents ne devaient pas manquer. Ils le distinguaient de tous pour ce quelque chose de délicat et de tendre qu'il mettait dans sa piété, et le préféraient à Saül, dont la foi

sation, les mots לחב חל, dits par le prêtre ; mais il faut avouer qu'elle n'a pas d'appui dans le texte des versions. Pour d'autres interprétations, voir les commentaires. Elles ont, en général, l'inconvénient de supposer « un voyage profane », ce qui ne cadre pas avec les premières paroles de David, qui a précisément déclaré que lui et ses gens avaient pris le soin de rester en état de sainteté rituelle ; ils entreprenaient donc une expédition sacrée.

1. L'hostilité de Doëg à l'égard de David paraît indiquée par I *Samuel*, XXII, 22. Il y a quelque incertitude sur le nom et le pays d'origine de Doëg. Au lieu de « Doëg », il est nommé « Dôyég » dans le *kethîbh* de I *Samuel*, XXII, 18, 22 ; cette forme est araméïsante ; or il se trouve que *ibid.*, XXI, 7, au lieu de « Édomite », le grec B, A et Josèphe ont « Syrien », soit « Araméen » ; la confusion entre אדם et ארם (cf. *La Période des Juges*, p. 132, n. 2) est assez fréquente pour expliquer la méprise ; mais on ne voit pas de quel côté doit être, ici, la vraie lecture. De même, sa fonction dans l'entourage de Saül est exprimée par « le vaillant des bergers » dans l'hébreu, « le pâtre des ânesses » dans le grec. Plusieurs exégètes veulent faire de lui le « vaillant des coureurs », en corrigeant רעים, *ro'im*, en רצים, *râçim*. L'expression serait plus acceptable, en effet ; mais d'après I *Samuel*, XXII, 17, il semble bien, par le contexte, que Doëg n'était pas compris parmi les coureurs de Saül. — Sur la présence, apparemment forcée, de Doëg au sanctuaire de Nôb, voir, *Salomon*, p. 203, n. 3.

n'avait pas, à beaucoup près, la même ardeur ni le même désintéressement [1]. Loin d'ignorer ces sympathies naissantes et ces prévisions encore vagues, Saül leur donnait dans son esprit inquiet une importance qu'elles n'avaient sans doute pas atteinte. Sa rancune s'élargissait ; il avait besoin de frapper à l'aveugle dans la masse pour se venger de ne pouvoir atteindre la seule victime dont la mort l'eût rasséréné.

Depuis la fuite de David surtout, il vivait dans l'attente de l'événement qui le soulagerait enfin de toute cette fureur concentrée. Cette satisfaction cruelle ne tarda pas beaucoup. Quelque temps après que David lui avait échappé, il présidait une sorte de conseil royal, assis sous le tamaris du haut lieu de Gabaa et tenant en main sa lance, insigne de son rang [2]. Ses meilleurs Benjaminites, ceux qu'il avait comblés de dignités et de biens, formaient le cercle autour de lui, et il leur reprochait avec des paroles amères leur ingratitude pour toutes ses faveurs. Il leur reprochait plus encore leur silence sur les prétendus agissements de Jonathas et de ce Judéen, ce « fils de Jessé » [3], qui s'étaient liés par un pacte qu'on lui avait caché, et tramaient ensemble contre lui il ne savait au juste quoi. Il était à bout ; il mendiait du moins un peu de compassion ; véritablement, il faisait pitié. Alors Doëg, que sa qualité d'étranger à la haine sommeillante, mais prompte à se réveiller, rendait apte à toutes sortes de services,

1. Cela est facile à supposer d'après les dispositions si bienveillantes de Samuel pour David, qui seules nous sont connues pour cette période ; il ne devait pas manquer de Yahwéistes qui, aussi préoccupés que l'était Samuel de trouver mieux que Saül, couvaient des yeux le jeune David, si différent de celui qu'il pourrait remplacer. Du reste, si l'on ne connaissait pas dans le peuple l'onction de David par Samuel, on connaissait du moins, à supposer qu'elles eussent été déjà prononcées, certaines paroles dites par Yahwè en faveur du jeune chef, dont il sera question à plusieurs reprises : voir ci-dessous, p. 151, n. 3.

2. I *Samuel*, XXII, 6, où, au lieu de « Râmâ », qui ne convient pas, puisque l'on est à Gabaa, il faut lire *bâmâ*, « haut lieu », avec le grec B, L. On a ici un exemple de haut lieu avec un grand arbre. Saül y tient son conseil, comme Débora rendait justice sous le palmier(?), lequel, depuis, gardait son nom, *Juges*, IV, 5.

3. Cette appellation de David, simplement par le nom de son père, « fils de Jessé », apparaît à maintes reprises sur les lèvres de ses ennemis avec un caractère méprisant nettement marqué : I *Samuel*, XX, 27, 30, 31 ; XXII, 7, 8 (Saül) ; XXII, 9 (Doëg) ; XXV, 10 (Nabal) ; II *Samuel*, XX, 1 (Shéba) ; I *Rois*, XII, 16 (les tribus d'Israël). Pourquoi ? On ne saurait le dire, à moins qu'ici cette manière de parler voulût montrer que David, par lui-même ou par son origine, ne valait pas grand chose. Au contraire *Isaïe*, XI, 1, 10, parle avec honneur, à propos du roi messianique, de « la branche » et de « la racine de Jessé »

s'approcha de son malheureux maître, et lui rapporta tout ce qu'il avait vu des complaisances du prêtre de Nôb pour David fugitif.

A ses paroles, on vit le roi se ressaisir. Il tenait donc enfin les fils du complot qu'il avait longtemps flairé ; il allait pouvoir se venger.

Il se vengea terriblement. Ahimélék, aussitôt mandé, arriva sans retard, suivi de tous les prêtres de sa famille. Fort de son innocence il protesta très haut de la droiture de ses intentions et de son entière bonne foi, David, qu'il avait accueilli cette fois-là comme tant d'autres fois, n'était-il pas le plus fidèle de tous les serviteurs du roi, son gendre, le chef de son conseil militaire? Que signifiaient donc cette accusation et cette colère? Saül, outré sans doute par-dessus tout de ce que son prêtre avait mis son éphod au service de son pire ennemi, écouta à peine Ahimélék, et ne lui répondit que par une sentence sommaire qui le condamnait à mourir avec tous les siens. Sa soif de vengeance était si ardente qu'il n'eut même pas un scrupule de religion, pas un sursaut de pitié, lorsque ayant donné à ses coureurs l'ordre d'exécuter tout ce collège de Lévites, il essuya la mortification de voir ces hommes lui refuser leurs bras pour cette besogne sacrilège: des bourreaux vénéraient les prêtres de Yahwè plus que ne le faisait l'oint de Dieu [1] ! Commandé à leur place, Doëg, le délateur édomite, accepta sans sourciller de faire l'office d'égorgeur ; il mit à mort quatre-vingt-cinq hommes porteurs de l'éphod. Puis gens et bêtes de la ville sacerdotale de Nôb furent immolés [2].

1. Sur les « coureurs » du roi, voir, ci-dessous, p. 239 n. 2.

2. Ce déchaînement d'une cruauté sauvage et impie montre tout à la fois ce qu'il y avait de déréglé dans le caractère de Saül et de froideur dans sa religion. Il faut tenir grand compte de ce fait pour juger Saül. Il est vrai que les textes sacrés n'en tiennent eux-mêmes pas grand compte : dans le récit de la condamnation définitive de Saül par Samuel (I *Samuel*, XXVIII, 15-19), il n'y a pas la moindre allusion à cet horrible massacre. On découvrira là l'un des meilleurs arguments pour établir la distinction et l'origine des documents utilisés par le rédacteur sacré. En regard de l'attitude de Saül, il convient de mettre celle de Salomon. Dans une circonstance analogue, ce roi se bornera à exiler un prêtre qui a conspiré, et sciemment, contre lui, parce que ce prêtre, était ami de son père et porteur de l'arche, I *Rois*, II, 26. — Le psaume LII (Vulgate LI) est rapporté par son titre à la dénonciation de Doëg l'Edomite. De fait, le psaume est dirigé contre un individu qui pourrait être Doëg ; mais la mention du « temple de Dieu » semble indiquer que ce psaume a au moins été retouché.

Pourtant, un fils d'Ahimélék, du nom d'Abyatar, réussit à échapper au massacre. Il s'enfuit vers David, et lui apprit la nouvelle de l'odieuse hécatombe. David, malheureux lui-même et cause involontaire du malheur de cette autre victime d'un roi forcené, le reçut à bras ouverts, en l'assurant que leurs deux vies n'en faisaient qu'une, et qu'il saurait bien la défendre. S'il offrait un asile à Abyatar, celui-ci, de son côté, lui venait en aide, car il apportait l'éphod, qu'il avait pris à Nôb au moment de fuir. Posséder l'oracle, c'était avoir le moyen de consulter Yahwè, et l'assurance de ne rien entreprendre que selon les indications divines. Aussi Saül, qui, par son accès de fureur insensée, s'était lui-même privé des lumières d'en haut, sonda-t-il avec une terreur soudaine le sombre abîme qu'il venait d'ouvrir devant lui : désormais incapable d'interroger les sorts sacrés, qui lui avaient été ravis, il ne saurait plus se conduire qu'à l'aveugle, et, fatale maladresse qui redoublait sa haine, il livrait lui-même à David, son ennemi mortel, la science et la force de Yahwè.

Mettant en commun l'un sa valeur guerrière et l'autre sa science divine, David et Abyatar pouvaient envisager l'avenir avec confiance. Mais l'heure toute proche n'en restait pas moins lourde de dangers, car ces deux compagnons de malheur se voyaient contraints de devenir des compagnons d'aventure.

II. — LA VIE ERRANTE DE DAVID

David, en effet, commence dès lors à mener un genre de vie qu'il serait déplacé et, au surplus, injuste, d'apprécier selon nos idées d'Occidentaux du XXe siècle. Pour se mettre à l'abri des coups de Saül, il s'était rendu à Adoullam, qui lui offrait une position assez forte dans un canton accidenté et bien pourvu d'eau. Une caverne de ce lieu, dont quelques travaux sommaires de défense protégeaient les approches, pourrait lui servir de forteresse [1]. En raison de l'étroite solidarité qui unissait les

1. Adoullam a été identifié par Clermont-Ganneau avec 'Id el-Mîyé ou 'Id el-Mâ, à une heure au sud de Sôkhô. Une colline, presque isolée de toutes parts et creusée de cavernes spacieuses, offre un point d'observation avantageux et une retraite sûre. Aussi peut-on placer sans peine en ce lieu soit la *meçûdâh* « lieu de guet, for-

membres d'un même clan, ses parents et alliés avaient, eux aussi, tout à craindre du roi ; ils suivirent David dans son repaire [1]. Puis des hommes sans aveu y accoururent : persécutés et mécontents, débiteurs insolvables menacés d'esclavage, gens « à l'âme amère » qui prirent David pour chef, et lui constituèrent à la longue une troupe de quelques centaines d'hommes [2].

Il fallait vivre, et l'on vécut de coups de main. Dans ces temps de trouble, dans cette région peu habitée, où, alors comme aujourd'hui, on devait toujours prendre parti pour ou contre quelqu'un, on vivait à demi sur le pied de guerre. Une bande d'aventuriers résolus, peu exigeants sur la solde, y trouvait facilement son emploi. Tantôt l'habitant avait recours à leur audace bien connue pour réprimer un maraudage qu'il ne parvenait pas à arrêter. Tantôt ils étaient engagés comme partisans dans une armée régulière, à laquelle ils servaient de guides et de fourrageurs [3]. Ailleurs ils imposaient carrément leur protection aux sédentaires, aux nomades, aux voyageurs, jouant pour eux le rôle de gendarmes et de soldats d'escorte, surveillant toute une région dont ils faisaient comme leur fief, et d'où ils tenaient éloignées les bandes qui opéraient de même dans les contrées voisines. Cette garde forcée suffisait, en général, à les

teresse », soit la caverne, mentionnées l'une et l'autre en relation avec Adoullam, I *Samuel*, XXII, 1, 4.

La grotte curieuse appelée Maghâret Khareitoûn, située à environ huit kilomètres à l'est de Bethléem, et identifiée depuis le XII[e] siècle avec la grotte d'Adoullam, ne peut guère représenter cette dernière, car, ici, on est en pleine montagne sauvage et rocheuse où une ville ne pouvait exister. Sur ces questions, voir VIGOUROUX, *Odollam*, dans *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, coll. 1740-1745, avec les références aux études de Guérin et de Clermont-Ganneau.

1. Dans les groupements humains organisés en tribus, l'individu ne vit guère que par et pour la tribu. En particulier, s'il est lésé, c'est elle qui, en bloc, prend fait et cause pour lui ; l'affaire de l'un devient ainsi l'affaire de tous, et, les adversaires en faisant autant, c'est une hostilité de tribu à tribu qui surgit, parfois pour des futilités, et se perpétue souvent pendant plusieurs générations.

2. Jephté, le futur prince du Galaad, avait groupé de même autour de lui une bande d'aventuriers (*Juges*, XI, 3), et l'Araméen Rezôn, fils d'Elyada, fondateur du royaume de Damas, n'agira pas différemment (I *Rois*, XI, 23) : Jephté, David, Rezôn employèrent du limon dans la fondation de leur monarchie. — Sur la formation et les éléments de la bande de David, voir, ci-dessous, pp. 234-42.

3. C'est encore la tactique que les modernes suivent dans leurs conquêtes coloniales ; ils tirent profit des rivalités de tribus ou d'ambitions pour réduire les dissidents qui les combattent par les rivaux de ceux-ci, qu'ils achètent.

faire vivre à peu près paisiblement [1]. Mais il va de soi qu'ils étaient toujours en disposition d'exiger brutalement ce qu'ils considéraient comme leur dû, ou d'aller tenter une razzia sur le territoire des bandes rivales et des peuples ennemis. Tout se passait donc pour eux selon des usages et des règles, que l'on retrouve encore en Afrique et en Asie, et qui n'ont plus cours chez nous que depuis peu de siècles. Cette organisation peut paraître primitive ; elle était adaptée aux mœurs et à la société de ce temps et de ce pays. Comme aujourd'hui chez les Arabes, combattre était la plus noble occupation des hommes, et quand les guerriers respectaient les lois de la guerre, loin de les traiter de brigands on chantait leur bravoure.

Afin d'avoir la liberté de ses mouvements, de parer aux surprises et d'éviter les représailles au cours des opérations de sa guérilla, David conduisit son père et sa mère à Miçpa de Moab, et les remit aux bons soins du roi du pays. Ce roi, ayant eu maille à partir avec Saül, ne fut point fâché de pouvoir se venger un peu de lui en aidant son ennemi ; il garda ses hôtes tant que David resta dans Adoullam [2]. Cette précaution prise, David inaugura ses exploits de partisan.

On les jugera sans indignation mal placée si l'on remarque qu'il réserva ses premiers coups pour les Philistins. Après son voyage en Moab, sur le conseil d'un *nâbhî* nommé Gad, qui s'était rallié à sa cause, il avait quitté son repaire, trop à la portée de Saül, et gagné avec sa troupe la forêt de Héreth, située plus avant dans le territoire de Juda [3]. Il y apprit un jour

1. Ce droit de protection existe chez les Arabes ; il est nommé *hawa* ou *huwwa*, soit impôt de « fraternité ». Cf. JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, pp. 162-164. Sur la conduite de David et de sa bande en pareil cas, cf. I *Samuel*, XXV; 7, 15, 16, 21.

2. La situation de Miçpâ de Moab est inconnue. L'identification avec El-Kérak, et celle que propose Musil (*Arabia Petraea*, t. I, *Moab*, pp. 270, 274) avec Roudjm el-Meshrefe, ne reposent sur aucune preuve. Cette démarche de David apporte sa confirmation à la généalogie de David, telle qu'elle est rapportée dans le livre de Ruth la Moabite (*Ruth*, IV, 18-22) : David pouvait tirer argument de ses attaches familiales avec le pays de Moab pour y obtenir quelque appui dans le danger qui menaçait ses parents. D'autre part I *Samuel*, XIV, 47, montre que Saül avait guerroyé contre les Moabites, ce qui pouvait les rendre accueillants à un ennemi de ce roi.

3. On ne sait où localiser cette forêt. Quelques exégètes veulent voir dans son nom « Héreth » une forme aramaïsante de « Hôresh », qui est connu par ailleurs. Cette correction ne s'impose point.

que des Philistins s'étaient avancés jusqu'à Qeïlâ, à moins de deux lieues au sud d'Adoullam [1]. On était alors en été. Aux environs de la ville, les aires étaient parsemées de tas de blé amoncelé pour le battage [2]. Les pillards de la plaine venaient arrogamment y faire leurs provisions. David consulta l'oracle, et, sur une réponse favorable, décida ses compagnons, qui avaient peur, à courir prêter main forte à leurs frères attaqués. Son opération de police eut un plein succès. Il mit en fuite les pillards, puis, à son tour, leur enleva du bétail. Cette prompte délivrance méritait bien son salaire. Il installa ses hommes en cantonnement dans la ville, où ils vécurent sur l'habitant. Mais, pour un peu, on leur eût préféré les maraudeurs philistins, et on ne le cacha point. David songeait donc déjà à quitter ce séjour profitable mais peu sûr, lorsqu'il fut tout à coup amené à précipiter son départ : Saül était en marche à la tête d'une armée pour se saisir de lui comme dans un piège. De nouveau David interrogea l'éphod d'Abyatar, qui lui révéla l'arrivée de Saül et la trahison certaine des Qeïlites. Edifié sur l'ingratitude de ses protégés, jugeant peu prudent, du reste, d'enfermer derrière des murailles ses Bédouins, qui ne connaissaient que les engagements en rase campagne, il prit les devants et repartit vers le sud.

Entre la région d'Hébron et la portion moyenne du bord occidental de la Mer Morte, s'étend une contrée qui présente deux aspects très différents. Au voisinage de cette antique ville sainte, dont les quartiers s'espacent dans une vallée, aux flancs couverts de riches vergers et de vignobles généreux, la campagne est demeurée encore un peu fertile. Les dernières hauteurs de la crête des monts judéens y dressent leurs mamelons arrondis et leurs croupes allongées, dont la roche nue alterne avec des broussailles et des herbages. Entre elles s'étalent de vastes champs, où poussent l'épeautre, l'orge, le blé, et, de ci de là, quelques villages modestes, plus souvent des ruines silencieuses

1. Qeïlâ est probablement aujourd'hui Khirbet Kîlâ, dans le ouâdy Eç-Çoûr. — A la vérité, on ne sait pas si David se trouvait encore dans la forêt de Héréth, quand il reçut cette nouvelle ; on sait seulement qu'il se trouvait en Juda, I *Samuel*, XXIII, 3. Pour tous les déplacements de David à cette date on n'a guère de renseignements très précis sur leur suite chronologique.

2. Voir *La Période des Juges*, p. 89.

remplacent les villes prospères et animées d'autrefois. C'est encore un reste de culture et de vie. Mais aussitôt que l'on descend vers l'est, le regard se perd d'abord dans un dédale de collines, où les arêtes déchiquetées et de larges traînées de cailloux mesurent la place aux genêts, aux buissons rabougris et à l'herbe maigre de pauvres landes. Là, on ne trouve plus de sources ; au printemps seulement, dans les ouâdis, presque toujours à sec, la pluie égaie cette aridité par la fraîcheur d'une verdure passagère. Plus loin, c'est le domaine de la stérilité la plus désolée [1]. Des ondulations jaunâtres et nues, aux lignes molles que brisent des coupures ravinées, se déroulent tristement, et vont finir par un brusque à pic au-dessus du rivage, tandis que, tout au loin, les puissants massifs du plateau de Moab ferment ce sévère horizon. Il n'y aurait là aucune joie pour l'œil s'il ne découvrait parfois, d'un sommet plus élevé ou à travers une échancrure de ce morne chaos, le bleu sombre et magnifique des lourdes eaux de la Mer Morte.

C'est dans cette contrée, où se touchent les cultures, les steppes et le désert, que David fugitif passa, entouré de sa bande, les jours de sa vie errante. Tantôt il s'établissait près des agriculteurs et des vergers, autour des villes de Carmel, Ziph, Hôrêsh, Maôn, et protégeait leurs récoltes et leurs troupeaux, moyennant des redevances en nature acquittées de plein gré ou par force [2].

1. Cette région, dans la partie qui s'étend entre la steppe d'Hébron et Engaddi, portait le nom de *Yeshîmôn*, « désert effrayant » ; on la trouve mentionnée, comme repère d'orientation, dans I *Samuel*, XXIII, 19, 24 ; XXVI, 1, 3. Cf. VIGOUROUX, *Jésimon*, dans *Dictionnaire de la Bible*, t. III, coll. 1400, 1401. Il existait un autre désert de même nom dans le pays de Moab, au nord-est de la Mer Morte, *Nombres*, XXI, 20 ; XXIII, 28.

2. Carmel de Juda, qu'il ne faut pas confondre avec le Mont Carmel, s'identifie avec Khirbet Kourmoul, à une quinzaine de kilomètres au sud d'Hébron.

Ziph a laissé son nom à Tell Zîf, à mi-chemin entre Hébron et Kourmoul.

Hôreshâ ou Hôrésh pourrait correspondre à Khirbet Houreisa, à deux kilomètres au sud de Tell Zîf.

Maôn est représenté par Khirbet Ma'în, à moins de cinq kilomètres au sud de Khirbet Kourmoul.

Engaddi, 'ên-gedi, « la source du faon », est aujourd'hui 'Aïn Djidi, à près de 200 mètres au-dessus de la Mer Morte, et à peu près au milieu du rivage occidental. Sur Engaddi, sa source, sa faune et sa flore, voir ABEL, *Une croisière autour de la Mer Morte*, pp. 134-148. — « Le Rocher des séparations » dans le désert de Maôn, (I *Samuel*, XXIII, 28), « les Roches des bouquetins » dans le voisinage d'Engaddi (*ibid.*, XXIV, 3) ne se peuvent identifier. On voit du moins, par la multiplicité de ces noms de lieux, avec quelle netteté s'était perpétué en Juda le souvenir des allées et venues incessantes de David et de sa bande.

Tantôt, si l'on se lassait de sa surveillance, si Saül accourait pour le traquer, il s'enfonçait dans la région des landes, ou, traversant à la hâte le désert inhospitalier, se réfugiait jusqu'à Engaddi, gracieuse et reposante oasis qui domine la Mer Morte. De droite et de gauche, dans les montagnes, dans les steppes, dans le désert, il s'était aménagé des lieux de retraite, véritables repaires presque inaccessibles, d'où il surveillait au loin l'horizon, où il défiait les surprises du roi, où il donnait à ses hommes quelques jours de répit quand ils avaient pu gagner de quoi vivre [1].

Cette existence aventureuse ne laissait pas d'être incertaine et rude. David ne savait pas toujours d'avance s'il pourrait, le lendemain, donner à manger aux quelques centaines d'hommes qui avaient lié leur sort au sien. Ceux-ci étaient d'ailleurs, pour une large part, des gens à qui le risque ne déplaisait pas, mais que la crainte d'en venir aux mains avec des adversaires plus nombreux, ou, au contraire, l'envie de commettre des larcins impunis, ne portaient que trop, parfois, à l'indocilité [2]. Sans compter qu'être toujours sur le qui-vive, pour éventer les trahisons et prévenir les attaques, devait les jeter souvent dans une inquiétude qui les rendait encore moins maniables. Si David réussit à maintenir auprès de lui cette bande de volontaires à qui il demandait plus d'abnégation qu'il ne procurait de bien-être, ce ne fut qu'en déployant sa patiente énergie, sa piété bienfaisante et son charme infaillible [3].

Pour mener la vie d'un banni, David ne perdait pas toutes les sympathies qu'il s'était jadis acquises dans le royaume. Beaucoup, sinon tous, y pensaient encore à lui avec admiration malgré sa présente infortune. Un jour, comme il se trouvait à

1. Ces différents repaires, qui sont mentionnés à diverses reprises, portent, en hébreu, le nom de מצד, *meçâdh*. Ce nom signifierait, étymologiquement, « lieu (où l'on se tient à l'affût) pour la chasse »; il signifie plus couramment « lieu de refuge ou de défense » dans la montagne, « repaire ». Les textes signalent, à propos de David, des « repaires » dans le désert, I *Samuel*, XXIII, 14; « des repaires » à Hôreshâ, *ibid.*, 19; « les repaires » d'Engaddi, *ibid.*, XXIV, 1. On trouve le singulier dans I *Chroniques*, XII, 6 (le grec n'a pas ce mot) et 18 (le grec le remplace ici par « au secours »): sur ces deux passages, voir, ci-dessous, p. 110, n. 1. Enfin une *meçâdhâ*, qui pourrait être Adoullam, est mentionnée dans I *Samuel*, XXIV, 23. Dans I *Chroniques*, XI, 7, *meçâdh* désigne Sion, la citadelle de Jérusalem.

2. I *Samuel*, XXIII, 3, et cf. *ibid.*, XXX, 22-24, où il est question « des hommes méchants et pervers » de la bande de David.

3. Voir aussi, ci-dessous, pp. 125, 163-164.

Hôresh, dans le désert de Ziph, il eut l'émotion de voir arriver Jonathas. Cet ami fidèle venait, au péril de sa vie, le réconforter en Dieu, et l'assurer qu'il serait roi d'Israël à sa place. Ils parlèrent encore une fois de l'alliance qui les unissait [1], et, toujours aussi remplis de tendre confiance l'un pour l'autre, se séparèrent pour ne plus se revoir jamais. Vers ce temps-là, David eut aussi le chagrin d'apprendre que Samuel venait de mourir et d'être enterré dans la ville de Râmâ, dont il avait fait sa patrie et comme la capitale de sa judicature. Tout Israël s'était assemblé pour venir le pleurer et pour célébrer une dernière fois, par les lamentations du deuil, la sainteté et le dévouement de ce grand homme de Dieu.

Vers David arrivaient, de temps à autre, de nouvelles recrues. Ce n'étaient pas seulement des individus isolés, aventuriers de tout rang et mercenaires étrangers en quête de coups de main, ou partisans hébreux décidés à soutenir la bonne cause. C'étaient également des groupes de guerriers déjà fameux par leurs exploits et dotés d'un grade dans l'armée royale, qui se décidaient à abandonner la cause de Saül pour embrasser la fortune de David : ils éprouvaient comme de la répulsion pour un roi qu'aveuglait une haine maladive, et souffraient du regret de ne plus combattre sous les ordres du jeune chef à qui la victoire avait toujours souri. Onze Gadites, chefs de l'armée, dont la bravoure soulevait l'enthousiasme, passèrent le Jourdain avec une témérité folle alors que la crue du printemps faisait déborder l'eau par-dessus ses rives, et vinrent rejoindre David dans l'un de ses repaires. Un autre jour, David vit s'avancer une troupe de Judéens, des compatriotes à lui, et de Benjaminites, des compatriotes de Saül. Il était prudent et se tenait sur ses gardes.

Il sortit au-devant d'eux, et leur dit :
Si vous venez pacifiquement vers moi pour me prêter secours, je veux n'avoir qu'un cœur avec vous. Mais si c'est pour me trahir et me livrer à mes ennemis, quand mes mains sont pures de violence, que le Dieu de nos pères le voie et fasse justice !
Alors l'esprit revêtit Amasay, chef des *shâlîsh* :
Pour toi, David, et avec toi, fils de Jessé !

1. Le texte I *Samuel*, XXIII, 15-18, dit qu'ils « contractèrent une alliance devant Yahwè ». Ce détail doit représenter une tradition qui ne connaissait pas la conclusion déjà signalée de cette alliance.

Paix, paix à toi !
Et paix à ceux qui te portent secours !
Car celui qui est ton secours, c'est ton Dieu.

David les accueillit et les plaça parmi les chefs de la bande de razzia.[1]

Ce dévouement empressé à la cause d'un banni était d'autant plus méritoire que Saül, loin de tirer la leçon de ces défections, ne relâchait rien de sa haine pour David. Il se tenait à l'affût d'un renseignement, d'une dénonciation. Dès qu'il savait où trouver l'insaisissable fugitif, rassemblant à la hâte une troupe nombreuse, il partait pour Juda, et se lançait dans une vraie chasse à l'homme autour des collines et dans les steppes du désert. Mais si David avait ses mécontents, comme les gens de Qeïlâ, qui avaient voulu le livrer à Saül, s'il avait ses délateurs,

1. Ces deux épisodes sont rapportés par I *Chroniques*, XII, 8-15, 16-18. Tous deux, et le second surtout, avec son petit couplet inspiré, rythmé et rimé, portent en eux-mêmes le cachet de leur authenticité. Ils faisaient sans doute partie de ces courts récits guerriers dont d'autres exemples ont été conservés par II *Samuel*, XXIII, 8-23. Le lieu où ces deux groupes de volontaires rejoignent David est appelé *meçâdh* par l'hébreu, et donné comme un lieu connu puisqu'on a l'article « le repaire ». Ce dernier détail donne à penser qu'il s'agirait ici d'Adoullam, appelée *meçûdhâ* par I *Samuel*, XXIV, 23. Mais, d'une part, dans I *Chroniques*, XII, 9, à côté du « repaire », se trouve indiqué « le Désert », et Adoullam se trouvait, non dans le Désert, mais dans la Shephêlâ (*Josué*, XV, 35) ; même si l'on devait biffer « le repaire » avec le grec, qui l'omet, il resterait encore « le Désert », comme donnée sûre du texte. D'autre part, ces fragments peuvent être sortis de leur contexte, et « le *meçâdh* » pouvait être plus facilement identifié par les lecteurs de l'ensemble ; n'ayant pas la même ressource, nous ne devons pas nous hâter d'interpréter ce mot d'après les rares détails connus de nous. C'est pourquoi les deux épisodes ci-dessus ont été rapportés au séjour de David hors d'Adoullam.

Les partisans qui viennent ici se joindre à David rappellent par leur dévouement, et peut-être par leur nom, — עזר, *'âzar*, « aider, secourir », revient souvent dans le second passage, — les *Ançâr* ou « auxiliaires » de Mahomet, qui étaient des gens de Médine ayant embrassé de bonne heure la cause de Mahomet, encore très discuté et peu suivi.

Le personnage qui prononce les vers cités, Amasay, est qualifié de « chef des *Shâlîsh* » (sur le sens de ce mot, voir, *Salomon*, p. 27, n. 1) par le *kethîbh* de I *Chroniques*, XII, 19, mais « chef des Trente » (sur cette dignité, voir, ci-dessous, p. 239) par le *qerê*, et les versions grecque, syriaque, Vulgate. L'ensemble des témoins pour cette seconde lecture rendrait difficile de garder « Amasay », dans le texte, car c'est « Abishay », frère de Joab, qui avait ce titre, d'après II *Samuel*, XXIII, 19 (corrigé). Aussi, nombre d'exégètes pensent-ils qu'il faudrait, ici, remplacer « Amasay » par « Abishay », le peu de différence des noms expliquant l'erreur d'un scribe. Mais cette correction paraît douteuse : d'abord, il est bien vraisemblable qu'Abishay, en sa qualité de neveu de David, ne fut sans doute pas un partisan de la deuxième heure, dont David se défiait ; puis, l'ordre des « Trente » dont Abishay fut le chef, était-il constitué dès cette période ? Aussi, peut-être vaudrait-il mieux conserver et « Amasay » et le titre de « chef des *shâlîsh* », que ce personnage aurait eu dans l'armée de Saül. Si cet Amasay pouvait être identifié avec Amasâ, un autre neveu de David, qui, plus tard, embrassa contre David la cause d'Absalom révolté, on pourrait penser que, déjà à cette date, il n'inspirait pas grande confiance. L'identification, toutefois, n'est que vraisemblable, et non pas certaine.

comme les gens de Ziph, qui, deux fois au moins, signalèrent sa présence, il comptait aussi des amis et des espions, qui l'avertissaient du danger. Grâce à eux, grâce à sa connaissance du pays, à la multiplicité de ses repaires, grâce aux indications de l'éphod et à la protection de Yahwè, il échappait toujours. Une fois qu'il était serré de près, il fut redevable de son salut à une attaque des Philistins, qui, mettant à profit cette lutte intestine et l'absence du roi, avaient fait irruption dans la région du centre. Saül, averti, dut cesser sa poursuite. Il lâcha son ennemi personnel pour aller combattre les ennemis du royaume [1].

Au cours de ces poursuites, où il y allait de sa vie, David ne laissa point échapper l'occasion de montrer à quel point son âme était vide de rancune et d'animosité. Une fois que lui et ses gens se tenaient cachés, près d'Engaddi, au fond d'une de ces cavernes spacieuses qui ne sont pas rares dans cette région, Saül y pénétra seul. David l'avait à sa merci. Au lieu de le tuer, comme ses compagnons l'y exhortaient, il se borna à lui couper le pan de son manteau. Une autre fois, en pleine nuit, comme Saül dormait dans le parc des chariots établi, au milieu de sa troupe, sur la colline de Hâkila, David se glissa jusqu'à lui. Son neveu, Abishay, qui l'accompagnait, voulait clouer à terre d'un coup de lance l'odieux persécuteur. David le retint, et prit seulement la lance et la gargoulette du roi. Quand David lui montrait de loin la preuve matérielle qu'il l'avait tenu au bout de son glaive et l'avait épargné, Saül se sentait bouleversé par tant de mansuétude. Il pleurait, il s'humiliait ; il invitait le proscrit à revenir, ce que celui-ci pourtant se gardait bien de faire [2].

1. Les episodes de la poursuite de David par Saül sont au nombre de quatre : I *Samuel* XXIII, 7-13, Qeïlâ ; XXIII, 19-28, désert de Maôn, et Rocher des séparations ; XXIV, Engaddi ; XXVI, désert de Ziph et colline de Hakîlâ ; cette colline, située à l'est du désert (verset 1), est placée par conjecture à Dhahret el-Kôlah, hauteur qui se trouve à mi-chemin entre Ziph et la Mer Morte. Il est possible que ces quatre épisodes ne représentent qu'une partie des faits. En tout cas, I *Samuel*, XXIII, 15, semble indiquer que les faits de ce genre furent nombreux.

2. Quelques exégètes sont assez inclinés à croire que les deux récits, I *Samuel*, XXIV, et *ibid.*, XXVI, représentent des doublets d'un même fait. A la rigueur, cette interprétation ne serait pas inadmissible, malgré la diversité assez marquée de plusieurs détails, en raison de ce que, dans la rencontre qui serait à placer en second lieu, aucune allusion n'est faite à l'autre. Mais il est de beaucoup plus vraisemblable que deux faits analogues se produisirent, de même que l'on voit Saül appelé trois fois : une fois par les habitants de Qeïlâ, deux fois par les gens de Ziph. Du reste il y a lieu de croire que ces deux récits appartiennent au même groupe littéraire

Mais plus encore que sur Saül, dont il n'y avait plus de bienveillance durable à espérer, c'était sur ses compagnons, puis sur tous ceux qui, en Israël comme en Juda, l'entendaient célébrer, que la conduite de David produisait une impression singulièrement forte. Une telle magnanimité, de la part d'un chef de bande surtout, paraissait extraordinaire, tant elle contrastait avec l'acharnement du roi et avec la rudesse des mœurs du temps. Les gens de David, avant tous les autres, s'étonnaient, pour ne rien dire de plus, qu'il eût hésité un seul instant à se débarrasser de celui qui le poursuivait de sa haine sans motif. N'était-ce donc pas Yahwè qui le lui avait livré sans défense, comme pour l'inviter à se venger lui-même ? Mais David en jugeait autrement. Sa religion et sa conscience lui disaient aussi fort que le lui assuraient ses guerriers, que Yahwè était pourlui. Mais son respect du roi, consacré à Dieu par l'onction et chef du peuple d'Israël, retenait si bien sa main, qu'après avoir osé couper un morceau du manteau du roi, il sentit son cœur ému battre un peu plus fort : ce n'était pas à lui à exercer sa vengeance ; il s'en remettait à Yahwè de ce soin. Ces scrupules, cette délicatesse à l'égard des choses religieuses, tiraient David du vulgaire autant que le pouvaient faire sa vaillance et sa fortune. Il ne ressemblait pas aux autres ; il possédait une nature d'élite ; sans qu'il le voulût, sans même qu'il y prît garde, ses actions avaient quelque chose d'harmonieux et de grand qui, d'abord, étonnait, puis commandait une estime respectueuse et souvent l'affection.

Les nobles sentiments qui inspiraient la conduite généreuse de David dans cette pénible situation ne sont pas seulement dépeints dans les récits du Livre de Samuel. On les trouve encore exprimés dans quelques psaumes, que leurs titres traditionnels rapportent à la vie errante de David.[1] Comme les poètes arabes qui, voués

judéen, et il est toujours nasardeux de juger d'un récit par ce que son auteur aurait dû dire et n'a pas dit. — Dans I *Samuel*, XXVI, 19, sont rapportées des paroles de David, qui sont d'une importance notable pour comprendre certaines idées religieuses de ce temps.

1. Ce sont, d'après le texte hébreu, les psaumes XXXIV, LII, LIV, LVI, LVII, LX, LXIII, CXLII, soit neuf psaumes sur les 14 qui portent un titre les rapportant à un fait de la vie de David. Cette proportion élevée mérite qu'on la remarque, et elle le mérite d'autant plus que, comme on va le dire, nombre de poèmes de l'ancienne littérature arabe se présentent dans des conditions analogues. Sans doute la teneur

à l'aventure dans des déserts affreux, rimaient, entre deux combats, une satire de leurs ennemis, un éloge de leur belle ou une louange de leur bravoure, David fugitif ne laissait pas sa harpe silencieuse [1]. Des chants de sa jeunesse, qui avaient fait connaître jadis son talent poétique à la ronde, jusqu'à l'élégie d'une émotion plaintive qu'il chanta sur la mort de Saül et de Jonathas, il dut composer d'autres pièces de circonstance. Ce sont les plus religieuses d'entre elles que seules on pouvait faire entrer dans la collection du psautier, et encore furent-elles sans doute, comme on l'a remarqué déjà, plus ou moins adaptées à la nature de ce recueil, offert à la dévotion liturgique et à la piété intime [2]. Toutefois, la crainte de n'y point retrouver partout dans leur forme primitive la pure pensée et les propres termes de leur premier auteur, ne devrait pas retenir d'y glaner quelques passages que l'on pourrait croire tombés des lèvres de David. En pareil cas, pourvu que l'historien en prévienne son lecteur, mieux vaut s'exposer au danger de dépasser un peu la vérité, en citant un passage d'une authenticité pour le moins très vraisemblable, que de rester trop timidement au-dessous d'elle en ne le citant pas.

On a lu plus haut quelques-unes de ces pièces poétiques. En

actuelle de ces psaumes n'offre guère d'éclaircissement sur la situation historique à laquelle ils sont rapportés par leur titre. Mais que quatorze psaumes seulement, sur les soixante-treize qui sont attribués à David, aient un titre de ce genre, témoigne, dans une certaine mesure, en faveur de leur ancienneté : pourquoi, si ces titres sont tous de pure invention, n'en trouve-t-on pas un plus grand nombre ? La même conclusion est à tirer du fait que deux autres des psaumes avec titre historique sont rapportés à des circonstances que nous ne connaissons point par les livres historiques : le psaume VII, composé à l'occasion de Coush le Benjaminite, le psaume XXX, qui est un chant pour la dédicace de la maison. Ces deux détails, énigmatiques pour nous, montrent que les rédacteurs de ces titres en savaient plus que nous.

1. Quand les compilateurs arabes recueillaient les chants inoubliables des plus anciens poètes de leur nation, ils les enchaînaient dans les circonstances historiques à l'occasion desquelles ces chants avaient été composés. Tel est, en particulier, le cas pour ce recueil de la *Hamâsa* et du *Kitâb el-Aghâni*. Dans la Bible, le même souci historique a ainsi fait précéder quelques fragments poétiques d'un court récit de leurs circonstances ; tel aussi le cas, par exemple, pour *Amos*, VII, 10-17, et pour plusieurs prophéties d'Isaïe et de Jérémie. Peut-être en était-il de même dans ces deux recueils de chants hébreux qu'étaient *Le Livre du Yâshâr* et *Le Livre des Guerres de Yahwè*. Pour les psaumes, on n'a, comme on vient de le dire, que de très rares, de trop rares indications de ce genre.

2. David composa au moins une pièce poétique purement profane, l'élégie sur la mort de Saül et de Jonathas : le nom de Yahwè n'y est pas prononcé une seule fois. Voir cette élégie, ci-dessous, pp. 135-138

voici une autre, que son titre rapporte à un épisode de la fuite de David. Celui-ci s'est réfugié dans la caverne, peut-être celle d'Adoullam, et, caché ou se défendant, n'a pas été pris. Après sa délivrance, il évoque l'horreur du danger d'où scn Dieu l'a tiré, et chante avec allégresse le salut qu'il lui a octroyé [1].

Pitié pour moi, Yahwé ! pitié pour moi,
Puisque de ma vie, tu es le refuge,
Que j'ai pour refuge l'ombre de tes ailes,
Jusqu'à ce que passe le malheur.

Je pousserai des cris vers le Dieu Très-Haut,
Le Dieu, qui, pour moi, accomplit toute chose,
Qu'il daigne envoyer du ciel me sauver,
Qu'il couvre d'opprobre les gens qui m'écrasent,
Envoie sa bonté, sa fidélité.

Je dois coucher parmi les lions
Qui brûlent de dévorer les hommes ;
Leurs dents sont des lances et des flèches,
Et leur langue un glaive affilé.

Sois élevé, Yahwè ! par-dessus les cieux ;
Que ta gloire s'étende sur la terre entière !

Ils avaient posé des rets pour mes pas :
Je me suis baissé [2] ;
Ils avaient creusé devant moi une fosse :
Ils y sont tombés.

Mon cœur est prêt, Yahwè !
Mon cœur est prêt.
Je vais chanter et je vais jouer ;
Éveille-toi, ma gloire !

1. *Psaumes*, LVII (Vulgate LVI). Les versets 7-10 semblent avoir formé primitivement un tout à part, car ils sont du mètre 3+2 alors que le reste est au mètre 3+3. Le psaume CVIII (Vulgate CVII) 2-4 en a repris les versets 8-10, avec peu de variantes. J'ai substitué « Yahwè » à « Élohim », ce dernier étant dû sans doute à la recension élohiste ; d'ailleurs, dans *Psaumes* CVIII, 4, on a « Yahwè » au lieu d'« Adônây » de *Psaumes* LVII, qui était déjà, peut-être, dû à une correction.

2. Le texte hébreu de ce vers donne « il a courbé mon âme » ; mais רשת, *réshêth*, « rets », qui précède ,est du genre féminin et ne pourrait, sans correction, être le sujet de « a ployé ». Les Septante ont lu le pluriel : « ils ont courbé mon âme », le sujet étant les ennemis du vers précédent. Cette leçon est claire mais ne convient pas au contexte : le vers parallèle indique que ces ennemis ont échoué, à leurs dépens, dans leurs machinations ; il doit en être de même dans ce vers obscur. On trouvera diverses conjectures de restitution dans les commentaires ; plusieurs d'entre elles sont trop longues puisqu'on a ici le deuxième vers de la *qînâ*, avec deux accents seulement. On pourrait supposer une lecture כפרתי נפשי ; en se baissant, on évite de se jeter dans le filet tendu. Duhm propose de lire כפם נקשה, « leur main (il vaudrait mieux entendre : leur (plante du) pied, à cause de לפעמי du vers précédent) fut empêtrée » dans le rets.

Éveille-vous et luth, et harpe !
Je réveillerai l'aurore [1].

Je te louerai, Seigneur, parmi les peuples ;
Je jouerai pour toi parmi les nations :
Ta bonté est grande jusqu'aux cieux,
Ta fidélité jusqu'aux nuages.

Sois élevé, Yawhè ! par-dessus les cieux ;
Que ta gloire s'étende sur la terre entière !

Ces épisodes et ces poèmes édifiants montrent un David d'une religion exquise. Voici maintenant le chef de bande.

Il y avait à Maôn un gros propriétaire du nom de Nabal, qui appartenait à la tribu de Caleb. Comme il était venu à Carmel pour la tonte de ses moutons, occasion de festins et de réjouissances, David qui battait le désert voisin, en fut averti, et lui envoya dix de ses gens pour lui offrir ses compliments, lui rappeler ses loyaux services et réclamer sa part de la fête. Nabal avait mauvaise réputation ; il était dur et grossier [2]. Au mépris de tous les usages, il rabroua vertement les messagers, les traitant de vagabonds, feignant d'ignorer qui était ce fils de Jessé, et ajoutant qu'il n'allait tout de même pas enlever les morceaux de la bouche de ses tondeurs pour les donner à des inconnus. A la nouvelle de ce refus inouï, David, justement indigné, décida sur-le-champ la razzia.

Cependant, un des bergers de Nabal, qui avait été en mesure d'apprécier la réserve de ces pauvres gens et leur vigilance à faire bonne garde, avertit sa maîtresse. Elle portait le nom d'Abigaïl. « Aussi sensée que belle », Abigaïl comprit aussitôt que son mari venait de commettre une lourde maladresse, et que les rôdeurs éconduits ne tarderaient pas à venir se venger. A l'instant même, en cachette de Nabal, plongé dans une ripaille « digne d'un roi », elle rassemble deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons tout préparés, cinq mesures de grain grillé, cent pains de raisins secs et deux cents de figues pressées, charge le tout sur les ânes, et part à la suite de quelques serviteurs. Il était

1. Les Septante ont « je me réveillerai à l'aurore ». Dans l'hébreu, l'Aurore est personnifiée, comme dans *Isaïe*, XIV, 12 (la planète Vénus est son fils) ; *Psaumes*, CXXXIX, 9 (elle a des ailes) ; *Job*, III, 9 ; XLI, 10 (elle a des cils à ses paupières).
2. Son nom, *nâbhâl*, signifie « fou, abruti ». Abigaïl, pour apaiser David, n'omettra pas de souligner ce sens du nom de son mari, I *Samuel*, XXV, 25.

grand temps qu'elle intervînt. A un détour du chemin, qui contournait une colline, elle se trouva face à face avec David, qui accourait, furieux, à la tête de ses aventuriers exaspérés. Elle n'eut que le temps de sauter à bas de son âne pour se prosterner. L'aspect de cette femme agenouillée, sa hâte déférente et son air timide, sa parole précipitée, le mal qu'elle dit de son rustaud de mari, son empressement à prendre la faute sur elle, ses allusions flatteuses aux prouesses du jeune chef et à l'avenir de gloire que lui ferait Yahwè, son présent généreux, enfin sa grâce et sa beauté eurent raison des projets de vengeance. David ne put que la complimenter de sa sagesse, retirer ses menaces, recevoir ses vivres, la congédier en paix et s'en retourner.

Le lendemain, quand Nabal, remis de son ivresse, apprit de sa femme le danger qu'il avait couru, il eut un coup de sang et tomba roide comme pierre. Dix jours après il était mort. En l'apprenant, David bénit Yahwè, qui lui avait épargné une action méchante, et s'était chargé de sa propre vengeance. Puis, sans long retard, il envoya dire à Abigaïl qu'il la prenait pour femme. Et Abigaïl, s'étant hâtée de monter sur son âne, partit, accompagnée de cinq servantes, à la suite des envoyés de David et devint son épouse.

Cette riche alliance, qui était pour lui une nouvelle bénédiction, avait été précédée d'un autre mariage, contracté dans la même région du midi de Juda, avec Ahinoam, de Yizreël [1]. David adoucissait peut-être ainsi son regret de Mîkhal, sa première femme, que Saül, voulant l'expulser de la famille royale et lui retirer par là tout droit éventuel à la couronne, lui avait reprise pour la marier à Paltiel, fils de Laïsh, un habitant de Gallim, ville voisine de Gabaa [2].

1. C'était elle, en tout cas la mère d'Amnon son aîné (II *Samuel*, III,2), et, en plusieurs autres passages, elle est nommée avant Abigaïl, II *Samuel*, XXVII, 3; XXX, 5, et notamment II *Samuel*, III, 2, 5, qui est une liste quasi officielle des épouses que David possédait à Hébron. La ville de Yizreël, d'où elle était originaire, se trouvait, au dire de Josué, XV, 56, dans le voisinage immédiat de Maôn, Carmel et Zîph. Il ne faut pas la confondre avec la ville de même nom, située dans la grande plaine qui sépare les monts d'Éphraïm du massif galiléen.

2. I *Samuel*, XXV, 44; II *Samuel*, III, 15. Dans le premier de ces textes, le nom de cet homme est Palti, forme abrégée de Paltiel, qui se trouve dans le second, et celui de son père, Laïsh, tandis que le second texte porte, du moins en ***kethîbh***, Loish. — Gallim est mentionnée avec Nôb dans Isaïe, X, 30; elle se trouvait non loin de Gabaa, où résidait Saül. Elle est identifiée par L. Féderlin (***A propos d'Isaïe***,

A coup sûr du moins, ces deux nouvelles unions devaient être pour David un notable profit. Depuis qu'il menait sa vie errante de proscrit, il avait bien pu grouper environ six cents hommes, qui lui étaient tout dévoués. Mais sa situation restait des plus instables, obligé qu'il était d'aller et de venir sans cesse, pour échapper à Saül et ne pas être trop à charge à ses protégés plus ou moins bénévoles. De plus, il avait ses calomniateurs, maintenant que la faveur avait tourné [1], et parmi ceux qui avaient dû l'entretenir avec ses compagnons peu courtois, plus d'un ne lui voulait aucun bien. Désormais, il ne sera plus aussi délaissé. Aux Judéens de la région bethléémite et des confins du Négéb, qui lui étaient liés par le sang, venaient se joindre, pour le soutenir, au besoin pour le pousser, les clans de Caleb, auxquels ses deux mariages récents l'unissaient [2]. Les Calébites pouvaient disposer en sa faveur, non seulement de leurs richesses très appréciables, de leurs hommes, qui seraient d'excellents guerriers, mais encore du prestige religieux comme des ressources d'ordre militaire et d'ordre commercial, qui faisaient de l'antique ville d'Hébron, dont ils étaient les maîtres, une véritable capitale qui attendait son roi.

x, 29-31, dans *Revue Biblique*, 1906, pp. 272,273) avec Beit-Léja ou Lidja, située au pied nord-est de la hauteur qui porte Gabaa ou Tell el-Foûl; cet auteur pense que Gallim et Lidja peuvent s'équivaloir par métathèse.

1. I *Samuel*, XXIV, 10 ; XXVI, 19.

2. Par le mariage, en effet, l'homme devenait membre de la tribu chez qui il avait pris femme. Cf. A. MUSIL, *Arabia Petraea*, t. III, *Ethnologischer Reisebericht*, pp. 26, 27.

CHAPITRE VI

DAVID, SAÜL ET LES PHILISTINS

I. — DAVID AU SERVICE DES PHILISTINS : — David, hôte d'Akhish, prince philistin de Gath, reçoit de lui, en fief, la ville de Çiqlagh, opère des razzias dans le sud, accueille de nouvelles recrues. — Plan de campagne des Philistins contre Saül ; — David, mobilisé avec sa bande dans l'armée philistine est renvoyé, comme auxiliaire trop peu sûr ; — il trouve Çiqlagh dévastée par les Amalécites ; — la contre-razzia ; — la distribution du butin aux partisans de David.

II. — LES PHILISTINS ÉCRASENT SAÜL : — Le théâtre de la bataille dans la plaine de Yizreël ; — détresse de Saül ; — il va consulter la nécromancienne d'Endôr ; — sa défaite, son suicide. — Les Philistins occupent Beth-shean; — les Yâbéshites vont y enlever les cadavres de Saül et de ses fils. — Le deuil de David à Çiqlagh, son élégie sur Saül et Jonathas.

III. — LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE DE SAÜL : — Difficulté de juger Saül ; — son caractère agité, instable et malheureux ; — son œuvre, tout imparfaite qu'elle fût, laissait l'impression qu'il était dans la voie d'un vrai roi.

I. — DAVID AU SERVICE DES PHILISTINS

Il semblait que, grâce à l'appui de la plupart des Judéens et grâce à son union avec les Calébites, David eût pu dire adieu à son existence de proscrit et à ses aventures d' « outlaw » : il n'était plus aussi seul ; il se savait soutenu par de nombreux partisans. Et pourtant, démarche assez déconcertante, c'est l'heure qu'il choisit, malgré une forte répugnance religieuse, pour s'expatrier hors du territoire de Yahwè.

Sans doute l'obstination de Saül à le poursuivre lui faisait craindre de tomber un jour entre ses mains. Il s'inquiétait aussi de trouver dans le pays une hostilité croissante et des traîtres toujours prêts à le livrer. Mais qui sait si, en outre, les Philistins

SOURCES du chapitre VI : I *Samuel*, XXVII ; II *Samuel*, I ; I *Chroniques*, XII.

du sud, dans l'espoir de l'immobiliser à leur profit et d'avoir par là leurs coudées franches pour se jeter sur Saül, ne lui avaient pas fait connaître plus ou moins clairement qu'ils étaient disposés à louer les services de sa bande ? C'est la meilleure politique qui puisse être suivie dans ces pays et les rôdeurs, souvent acculés à la faim ou à la déroute, n'hésitent pas à changer quelquefois de camp.

Toujours est-il que David vint s'établir avec ses compagnons chez Akhish, fils de Maohk, roi de Gath, l'un des cinq *sérén* philistins [1]. Il devenait ainsi son *gêr*, ou hôte domicilié,ayant droit à sa protection mais tenu, en retour, de lui rendre service. C'était contre lui surtout qu'il avait jusqu'alors combattu, et voici que, néanmoins, il lui offrait mieux que la paix, puisqu'il lui apportait le secours de ses armes. Cette confiance hardie, ce désintéressement apparent de la cause d'Israël, Akhish ne crut pas les payer trop cher au prix d'une cession de territoire. Il aliéna à son ancien ennemi, devenu maintenant son vassal, la ville et les dépendances de Çiqlagh, située entre Gaza et Bersabée [2]. Ainsi il n'avait ni à sa charge ni trop près de lui ces soudards toujours un peu inquiétants, et, du même coup, il constituait habilement, aux confins de son propre pays, une marche occupée par de vaillants routiers, qui le protégeraient contre les incursions des pillards du midi.

David ne se fit point faute d'accomplir cette dernière partie de son programme. Il n'écartait pas seulement les pillards ; il allait les razzier chez eux. De Têlam à la frontière égyptienne, il saccageait les villages, les douars et les oasis qui appartenaient aux Amalécites, aux Geshourites, aux Girzites [3], raflait les

1. Sur ces deux noms propres et sur le titre de *sérén*, voir *La Période des Juges*, p. 50, n. 1 et p. 49, n. 2.

2. Çiqlagh ou Siceleg se trouvait dans le Négéb de Juda (*Josué*, xv, 31) ou de Siméon (*ibid.*, xix, 5). On l'identifie, sans grande assurance, avec Khirbet Zouheilîqa, à une vingtaine de kilomètres vers le sud-est de Gaza, qui serait plutôt dans la Shephêlâ, ou avec Khalaça, entre Bersabée et Rehoboth, qui n'offre guère de rapport onomastique, et qui, du reste, est trop au sud, car, d'après *Néhémie*, xii, 28-30, Çiqlagh paraît avoir été située au nord de Bersabée.

3. L'existence des Geshourites dans la portion sud-ouest de Canaan est attestée, en plus du présent passage, par *Josué*, xiii, 2, qui les place au voisinage des Philistins. Il existait d'autres Geshourites dans le nord de Canaan, entre le Galaad et l'Hermon ; ils devaient être araméens, car ils sont toujours cités avec Maakhâ (sur cette principauté araméenne, voir, ci-dessus, p. 19), *Deutéronome*, iii, 14 ; *Josué*,

moutons et les bœufs, les ânes et les chameaux, les hardes et autres objets faciles à emporter, et, faisant une guerre sans quartier contre ces ennemis héréditaires de Juda, mettait à mort les hommes et les femmes qu'il pouvait saisir [1]. S'il s'était résigné à être transfuge, il lui répugnait de se conduire en traître.

Ce n'était pas là précisément ce que son maître attendait de lui. Il comptait plutôt que David, ayant eu trop de choses à souffrir dans son pays, n'aurait aucun scrupule à y semer la dévastation, et qu'il se fermerait ainsi toute porte pour y rentrer. On voit qu'il se trompait du tout au tout. Du reste, David s'appliquait de son mieux à le maintenir dans l'erreur. Quand il se présentait devant lui après ses coups de main, afin de lui rendre compte de ses opérations et de lui remettre sans doute une part de son butin, Akhish lui demandait chez quelle tribu il avait travaillé, et chaque fois David répondait effrontément : « Au Négéb de Juda », ou « Au Négéb de Yerahmeël », ou encore « au Négéb des Qênites », ces deux dernières tribus étant, comme on l'a vu, des alliés de Juda [2]. Akhish le croyait, ou feignait de

XII, 5 ; XIII, 11, 13. Y avait-il un rapport entre les Geshourites du sud et ceux du nord ? On ne sait. En tout cas, un rapport quelconque pouvait exister, comme il en existait un entre Dan de la Montagne d'Ephraïm et Dan du haut Jourdain, à peine moins distants l'un de l'autre. — Les Girzites nous sont inconnus par ailleurs ; ce n'est pas une raison, apparemment, pour les transformer en une peuplade mieux connue, ni même pour en faire des Gézérites, avec le *qeré*, tout au moins s'il devait s'agir des habitants de la ville de Gézér, au sud-est de Jaffa, qui est sûrement hors de cause ici. L'omission de cette tribu par B pourrait s'expliquer par la ressemblance de son nom avec Geshouri, qui le précède, l'addition d'un terme uniquement employé ici ne s'expliquant guère.

1. Avant de juger la conduite sévère de David envers ceux qu'il razziait, il ne faut pas oublier qu'il mettait à mort ceux qui n'avaient pas pris la fuite, et ces nomades ou semi-nomades, vivant par nécessité sur le qui-vive, ne se laissaient pas toujours aisément cerner et prendre. Il ne faut pas oublier, non plus, que David s'attaquait à des ennemis d'Israël, qu'il faisait donc une véritable guerre, et non de simples expéditions de rapine. Sur ce point, voir I *Samuel*, XXX, 26, où les Amalécites, qui sont en cause ici également, sont désignés comme « des ennemis de Yahwè », c'est-à-dire, d'un autre point de vue, des ennemis du peuple hébreu. Voir aussi dans Jaussen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 165, la définition de la razzia d'après les Arabes eux-mêmes ; « une incursion à main armée,sur un territoire ennemi... » La razzia ainsi comprise s'opère selon des usages qui ont force de loi pour les Bédouins. Elle peut, d'ailleurs, dégénérer en guerre s'il y a eu du sang versé. On trouvera, *ibid.*, pp. 165-180, sur la razzia et sur la guerre, d'intéressants détails qui feront connaître et juger avec un esprit plus équitable un stade de civilisation différent du nôtre, mais analogue à celui du temps de David.

2. *La Période des Juges*, pp. 72, 73. — L'étendue du Négéb de Juda se déduit de *Josué*, XV, 21-32 ; il s'étendait de Ziph à Bersabée et englobait Çiqlagh. On voit assez, ne serait-ce que par la mention de Çiqlagh, restée aux mains des Philistins jusqu'à David, que cette description est soit théorique, soit tardive ; on le voit aussi

le croire ; c'était assez pour lui que David ne fût pas venu le piller lui-même.

La renommée du jeune chef grandissait cependant, même chez les Hébreux qu'il venait de quitter. Aussi, de nouveaux guerriers, désireux de partager sa gloire et ses profits, arrivaient-ils vers lui jusque dans sa lointaine résidence de Çiqlagh. C'est ainsi qu'une vingtaine de Benjaminites, abandonnant Saül, dont ils étaient pourtant parents, vinrent mettre au service de son rival leur habileté à tirer les flèches et à lancer les pierres aussi bien de la main gauche que de la droite. L'un d'eux mérita par sa bravoure de devenir membre du corps des Trente. [1]

Il y avait à peu près un an que David menait cette existence de transfuge fidèle à son pays, lorsque les Philistins, ses maîtres, s'enhardirent à projeter une grande campagne contre lesHébreux. Délaissant, pour le moment, leur tactique d'incursions bornées à un canton et au pillage, ils résolurent d'occuper la grande route qui, par la plaine de Yizreël et celle de Beth-shean, gagnait les plateaux de l'Outre-Jourdain et les plaines de Basan, pour atteindre enfin Damas, où se rencontraient des caravanes venant de l'Orient tout entier. S'ils réussissaient dans cette vaste entreprise, c'en était fait, on le pouvait craindre, de la prospérité commençante du jeune royaume de Saül, de l'union, déjà presque complète, des tribus hébraïques, peut-être même de l'indépendance du peuple d'Israël. Les Hébreux de la Galilée et ceux de l'Outre-Jourdain seraient partiellement isolés du foyer de la nation, qui se trouva toujours dans les régions montagneuses

pour celle de la Shephêlâ de Juda, où sont comprises les villes philistines d'Ekron, Asdod, Gaza. De pareilles listes, qui ont dû être commencées de très bonne heure, ont subi le contre coup des vicissitudes de l'histoire ou des idées avant d'être arrêtées à la forme où elles se présentent à nous. — Le Négéb des Qênites semble devoir être placé au sud de la ville d'Arad, située entre Bersabée et la Mer Morte ; celui de Yerahmaël, dans le voisinage, un peu plus au sud, par exemple vers le ouâdy Rahama, à l'est de Rehoboth, dans le nom duquel Palmer pense qu'on peut retrouver un vestige du nom de Yerahmeël.

1. I *Chronique*, XII, 1-7. L'un deux, Yishmayâ, devint *gibbôr* des Trente (voir, ci-dessous, p. 239) ; la différence de son nom et celle de son pays d'origine, Gabaon, ne permettent pas de le confondre avec Shammâ, l'un des Trois, II *Samuel*, XXIII, 11, malgré les mots « sur les Trente » qui suivent sa mention dans I *Chroniques*, XII, 4 ; ces mots, s'ils désignent un grade, n'impliquent pas le rang d'honneur parmi les Trois. Les Manassites vinrent vers David au moment du départ pour la campagne contre Saül, dont il va être question.

centrales à l'ouest du fleuve. Les grasses plaines de Yizreël, de Beth-shean, du haut Ghôr, les pâturages et les forêts du Basan, seraient occupés, ou, tout au moins, taxés et exploités par les envahisseurs. Les grandes places fortifiées qui jalonnaient la route du trafic ne viendraient pas, de longtemps, arrondir les possessions d'Israël, qui n'était guère encore qu'un peuple de campagnards et de bergers. Enfin, les marchands d'Égypte, de Phénicie, de Syrie, passant aux portes du pays et n'y pénétrant guère, Israël resterait plongé dans sa médiocrité.

Afin de conjurer ce grave danger et de sauver son œuvre compromise, Saül, apprenant que les Philistins mobilisaient leurs forces rassembla aussitôt les siennes, et vint occuper le seuil étroit qui ferme, au sud-est, la plaine de Yizreël. Campé près d'une source voisine de la ville de Yizreël, il espérait pouvoir barrer, en cet endroit facile à défendre, la route aux Philistins [1].

Ceux-ci, cependant, concentraient les contingents de leurs cinq principautés à leur base habituelle d'Aphek, ville de la plaine côtière, d'où tant de fois déjà, ils étaient montés au pillage dans la Montagne d'Éphraïm [2]. David se trouvait parmi

1. C'est en combinant deux textes, d'origine d'ailleurs distincte, que l'on est amené à fixer la double position d'attente de Saül d'abord près de Yizreël, puis au Gelboé ; cf. I *Samuel*, XXVIII, 4, et XXXI, 1. Ces deux textes permettent également de fixer deux étapes de l'avance des Philistins, Sounam et Aphek. « La source qui est à Yizreël » pourrait être 'Aïn Djaloûd, qui se trouve un peu à l'est de Beth-shean.

2. Il y a tout lieu de croire que l'Aphek mentionnée par I *Samuel*, XXIX, 1, est bien celle de la plaine du Saron (voir *La Période des Juges*, p. 217, n. 1), et non celle qui devait se trouver dans la plaine de Yizreël d'après I *Rois*, XX, 26. Si David, en effet, est de retour à Çiqlagh, trois jours seulement après avoir été congédié de l'armée philistine rassemblée à Aphek (I *Samuel*, XXX, 1), ce court laps de temps se rapporte mieux à la plus méridionale des deux Aphek. De plus, *ibid.*, XXIX 11, il est dit que, après le départ de David, « les Philistins montèrent à Yizreël », ce qui s'entend mieux s'il s'agit de l'Aphek de la plaine côtière que de l'autre ; si celle-ci était dans la plaine de Yizreël, on montait à peine pour atteindre la ville de Yizreël ; si elle était sur les hauteurs du pourtour de la plaine, on en serait descendu. L'hypothèse de Tolkowsky (citée par *Revue Biblique*, 1923, p. 158), qui identifie Aphek de I *Samuel*, IV, 1 ; XXIX, 4 ; I *Rois*, XX, 26, avec Fouqoû'a, village actuel du Mont Gelboé, paraît très peu défendable. D'une part, en effet, le nom moderne se termine par une gutturale dure étrangère à l'hébreu אפק, *'âphêq*, et qui ne saurait provenir d'une métathèse, puisque l'hébreu commence par une gutturale douce. D'autre part cette localisation ne convient à aucune des trois situations décrites par les trois textes cités. Pas à la première, puisque les Philistins étant concentreés à Aphek, les Hébreux le sont près d'Ébén-hâ'ézér, qui se trouvait au voisinage de Béthel, et que Héli attendait des nouvelles du coté de Miçpâ, au sud (I *Samuel*, IV, 13, corrigé). Pas à la seconde, puisque, comme on vient de le dire, les Philistins « montent » d'Aphek à la plaine de Yizreël Pas à la troisième, puisque les Araméens offraient le combat en plaine, I *Rois*, XX, 23.

S'il s'agit bien de l'Aphek du Saron, on peut s'étonner à bon droit que Saül ne

eux avec sa bande, que venaient de rejoindre quelques chefs manassites : il était contraint par sa qualité de vassal à épouser les querelles de son maître et à prêter ses armes à ces païens, même contre son roi et contre ses frères. Il semblait se mettre en campagne d'un cœur allègre et décidé, si bien que, poussant la confiance à l'extrême, Akhish lui promit de l'élever à la dignité de chef de sa garde : les étrangers ont eu très souvent, au cours des siècles, le privilège de protéger les rois contre leurs sujets ; David, devenu roi, n'enrôlera-t-il pas des Philistins pour le défendre ? Mais les autres *sérén*, voyant ces Hébreux à l'arrière-garde et apprenant que c'était la bande de David, ne partagèrent point la confiance vraiment un peu naïve de leur collègue. Ils ne voulurent point dans leurs rangs de ces auxiliaires douteux, ni de ce chef trop chanté, qui se réconcilieraient avec Saül, en faisant défection au milieu du combat [1]. Akhish s'excusa avec embarras et avec chaleur d'avoir à faire exécuter cette décision qui l'étonnait ; à quelques heures seulement de la bataille, David dut se retirer. Il partit en faisant sonner très haut son indignation pour un affront aussi injustifié. Au vrai, et il le sentit sûrement, ce renvoi le sauvait d'un mauvais pas [2].

Il lui permit, au surplus de réparer un désastre. Mettant à profit son absence, les Amalécites avaient poussé jusqu'à Çiqlagh une tournée de pillage qui les avait conduits dans le Négéb des Crétois et dans celui des Calébites [3]. Se vengeant d'un seul coup

soit pas venu, comme le fit plus tard Josias pour les Egyptiens (II *Rois*, XXIII, 29), attendre les Philistins aux passages de Megiddo et de Taanakh, par où l'on montait d'une plaine à l'autre, au lieu de s'acculer au fond oriental de la plaine. Peut-être pourrait-on supposer que la majeure partie de la plaine de Yizreël était encore surveillée, sinon possédée, par les Zakkalas de Dôr et par les Cananéens des grandes villes fortifiées ; ceux-là, par sympathie pour les Philistins, Égéens d'origine comme eux, ceux-ci par haine pour les Hébreux, auraient bien pu prêter leur concours aux ennemis qui marchaient alors contre Saül. Au surplus, il y a tout lieu de croire que la situation décrite par *Juges*, I, 27-33, suppose un affermissement d'Israël, que Saül ne devait pas encore avoir réalisé.

1. Les Philistins pouvaient se souvenir aussi que les auxiliaires hébreux enrôlés de force par eux quelques années plus tôt avaient fait défection au moment où Saül avait donné le signal de la révolte, I *Samuel*, XIV, 21. — Sur les Manassites qui rejoignent alors David, cf. I *Chroniques* XII, 19.

2. Il est tout à fait oiseux, faute d'indications, d'imaginer comment David aurait pu se conduire s'il n'avait pas été renvoyé de l'armée philistine. Remarquons plutôt la discrète ironie des conteurs hébreux à l'égard d'Akhish ; tous les textes où il paraît se plaisent à faire entendre comment sa naïveté fut habilement jouée.

3. Le Négéb des Crétois, alliés des Philistins, devait se trouver non loin du terri-

de plus d'une année de déprédations, ils avaient ravagé, pillé, incendié la résidence de David, puis emmené les femmes et les enfants pour en faire des esclaves qui les serviraient ou qu'ils vendraient aux caravanes d'Égypte et d'Arabie. Trois jours après avoir quitté l'armée des Philistins, David et ses hommes arrivaient à leur ville ; elle n'était plus que ruines et cendres ; il ne s'y trouvait plus âme qui vive.

Au spectacle de cette dévastation imprévue, ce ne furent d'abord que cris et gémissements. Puis, le premier émoi de la désolation passé, on s'en prit à David ; il faillit être lapidé. Sa situation devenait angoissante. Mais, reprenant de la force en Yahwé son Dieu, il appela le prêtre Abyatar pour consulter l'éphod. Sur la réponse des sorts sacrés, qui lui prédirent le succès de la poursuite, il entraîna les deux tiers de sa bande aux trousses des ravisseurs amalécites, dont il reconnaissait trop bien l'ouvrage. Chemin faisant, ses hommes trouvèrent un Egyptien, à moitié mort de soif et de faim. Ils le restaurèrent, et, quand il eut repris ses sens, David l'interrogea. C'était l'esclave d'un Amalécite, que son maître avait abandonné, parce qu'il était malade et incapable de suivre les pillards. Il fournit des détails sur les opérations de la razzia, et consentit à servir de guide si on lui jurait de l'épargner et de ne pas le rendre à son maître[1]. Grâce à lui, David tombait bientôt à l'improviste sur les Amalécites, tout absorbés dans une paisible bombance. Deux jours durant, il les traqua et les massacra. Seuls des jeunes gens échappèrent au carnage en sautant sur leurs chameaux, qui les emportèrent rapidement sans qu'on pût les poursuivre.

Tous les prisonniers hébreux étaient vivants ; chacun eut la joie de retrouver les siens. Enfin on se mit en marche pour regagner Çiqlagh, en poussant les nombreux troupeaux de moutons et de bœufs saisis dans la contre-razzia. Mais l'aubaine de ce butin faillit à son tour amener un conflit, car ceux qui avaient combattu refusaient de la partager avec les traînards

toire de ce dernier, à peu près entre Rehoboth et Raphia ou Gaza ; le Négéb de Caleb, notablement au sud d'Hébron.

1. Sur l'importance du guide pour la razzia, voir JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, pp. 171, 172.

restés au ouâdy Besôr pour garder les bagages [1]. David dut supplier les mécontents de ne pas offenser par leur égoïsme Yahwè, qui les avait aidés, et mettre en jeu son ascendant, renouvelé par cette victoire, pour apaiser leur convoitise. Il décida que tous avaient droit à une part égale ; telle fut désormais la coutume en Israël dans le partage des dépouilles [2].

Sur sa part de chef, qui était la plus grande, David préleva une portion importante pour servir de cadeaux. En bon patriote qu'il voulait rester, il fit don de ce butin « des ennemis de Yahwè » aux cheikhs de Juda, aux tribus de Caleb, de Yerahmeël, de Qayin, à des villes qui s'échelonnaient d'Hébron aux confins du désert, à tous ceux, en un mot, qui se rattachaient à lui par les liens du sang, des alliances, de l'amitié, et qui lui avaient fait bon accueil aux jours de sa vie errante [3].

1. Ce ouâdy Besôr devait se trouver au sud de Çiqlagh, puisque la poursuite avait, pour direction le territoire d'Amaleq. Dans le cas où Khirbet Zoubeilîqa représenterait bien Çiqlagh, le ouâdy Besôr pourrait être identifié au ouâdy esh-Sherî'a ou au ouâdy es-Séba,, qui se réunissent avant de se jeter dans la Méditerranée un peu au sud de Gaza. A. Musil propose de retrouver tout au moins le nom de Besôr dans celui de la colline peu élevée de Qôz al-Baçal, à mi-chemin entre Bersabée et la Méditerranée, sur le milieu de la rive droite du ouâdy en-Nâr, affluent de droite du ouâdy es-Séba'. La situation conviendrait parfaitement, et le ouâdy en-Nâr serait le ouâdy Besôr. Quant au nom actuel al-Baçal, s'il représente le Βάσελον de Josèphe, *Antiquitates judaicae*, VI, 14, 6, il répond moins bien à l'hébreu Besôr où, sans doute, *r* finale pourrait être devenue *l*, mais où l'on a une sifflante simple *s* au lieu de la sifflante emphatique *ç* de l'arabe. Sur cette identification, cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, t. II, *Edom*, 2, pp 63, 64, et 245, n. 5.

2. Le rapport entre cette manière de partager le butin (I *Samuel*, XXX, 24, 25) et celle qui est réglée par Moïse, d'après *Nombres*, XXXI, 27, n'est pas aussi clair qu'on le dit parfois. Ici, le butin doit être réparti entre l'armée et « l'assemblée » non combattante, l'une et l'autre devant remettre une portion de leur lot aux prêtres. Là, le butin revient entièrement à des gens qui ont tous pris part à la razzia, les uns comme combattants, les autres comme gardiens des bagages ; dans ce milieu de la bande de David, du reste, il n'y avait que des hommes d'armes. Il faut convenir plutôt que la mesure prise par David, qui, au dire du texte, resta longtemps en vigueur dans l'armée, ne s'harmonise point avec la mesure édictée par Moïse d'après *Nombres*, et que celle-ci présente un caractère très théorique, avec une tendance sacerdotale accusée qui manque à l'autre.

3. I *Samuel*, XXX, 26-31. Plusieurs des noms de ces villes ont beaucoup souffert dans leur transmission textuelle. En voici les restitutions probables ou certaines avec l'identification moderne lorsqu'elle peut s'établir.

Verset 27 : Béthel, qui ne peut être la ville sainte de la Montagne d'Ephraïm pourrait être la Béthel de *Josué*, XV, 30 (grec B), située dans le Négéb de Juda, ou la Bethoul de *ibid.*, XIX, 4, placée dans le territoire de Siméon ; Béthel ou Bethoul doivent représenter la même ville, car, dans les deux passages, l'une et l'autre sont nommées entre Elthôlad (=?) et Ḥormâ (voir au verset 30). Ce doit être aussi la même que Bethoûel, nommée par I *Chroniques*, IV, 30, comme se trouvant entre Thôlad (=Elthôlad) et Ḥormâ, dans le territoire de Siméon. Ces rapprochements

C'est donc parmi ces habitants, encore semi-nomades en partie, du sud de Juda et des Négébs, que David possédait ses meilleurs partisans. L'admiration affectueuse qu'on lui avait d'abord

concordant malgré les légères variations de nom, doivent faire garder Béthel, ou l'une des deux autres formes voisines, de préférence à Beth-çour, que présente ici le grec B. — Râmôth, ou Râmath (grec et *Josué*, XIX, 8) du Négéb appartenait aussi à Siméon ; dans le passage de *Josué*, on a un nom étrangement long, *Baalath-beêr-râmath-néghébh*, « Dame-du-Puits-hauteur-du-Midi », alors que le passage parallèle de I *Chroniques*, IV, 33, porte simplement « Baal » ; peut-être le second nom « Râmath du Négéb » avait-il été substitué au nom trop païen de « Baalath du Puits », ces deux noms ayant été conservés dans *Josué*. Dans ce dernier passage, la ville semble avoir été assez loin du centre du territoire siméonite. Hauser pense que l'on pourrait ainsi placer Beêr à el Birein, au sud de Siméon.— Yattir est généralement identifiée d'après *Onomasticon* (KLOSTERMANN, p. 108, ll. 1-4; p. 110, l. 17) qui la place à vingt mille d'Éleuthéropolis, avec Khirbet 'Attir, entre Hébron et Bersabée ; le nom actuel, avec ע, correspondrait mieux avec la forme grecque Γεθθόρ, que donne ici le grec B. Cette ville était dans la Montagne de Juda, *Josué*, XV, 48.

Verset 28 : 'Ar'ârâ (corrigé d'après une correction de *Josué*, XV, 22), ville du Négéb de Juda, est aujourd'hui la ville de même nom à quelque trente kilomètres au sud-est de Bersabée. — Siphemôth n'est pas connue. — Eshtemôa, ville de la Montagne de Juda, pourrait être Es-Semoû'a, au sud d'Hébron, à la hauteur de Ma'in.

Verset 29 : Carmel (d'après le grec) et Yerahmeël sont déjà connus. — Les Qênites sont remplacés, dans le grec, par les Qenizzites; ils sont connus. Voir *La Période des Juges*, à l'index.

Verset 30 : Ḥormâ, comme on l'a vu au verset 27, à propos de Béthel, appartenait à Siméon, et se trouvait dans le Négéb de Juda. Son nom primitif était Çephat, d'après *Juges*, I, 17. On l'identifie parfois avec Khirbet es-Sbeyṭa, à environ quarante kilomètres au sud de Bersabée. Mais si cette orthographe moderne est exacte (elle est donnée par A.Musil, dans *Arabia Petraea*, t. II, *Edom*, 2, p. 268), elle ne saurait guère reproduire l'orthographe hébraïque, dont elle n'aurait gardé aucune des trois consonnes. D'autres topographes en retrouvent du moins le nom au passage Naqb eç-Çafâ, sur la route de Pétra à Hébron, soit à mi-chemin entre es-Sbeyṭa et la pointe sud de la Mer Morte.

Cette seconde identification pourrait être confirmée par *Nombres*, XXI, 1, du moins si l'on corrigeait « Athârîm » en « Temârîm », et qu'on vît dans ce dernier mot une allusion à la ville de Thamar (= Kournoub) voisine de Naqb eç-Çafâ. Observons qu'on pourrait retrouver le même groupe topographique dans *Juges*, I, 16, 17, où l'on a « la ville des Temârîm », ou des Palmiers (qu'on identifie plus couramment avec Jéricho), Çephat et Ḥormâ. Toutefois ces deux identifications semblent placer Ḥormâ beaucoup plus au sud que ne le comporteraient des textes comme *Nombres*, XIV, 45 ; XXI, 3; *Deutéronome*, I, 44, qui, à propos de cette ville, parlent de Cananéens (les deux premiers passages) et d'Amorrhéens (le troisième) ; et les listes de villes de *Josué*, XII, 14 ; XV, 30 ; XIX, 4, placent elles aussi, Ḥormâ plus au nord, à en juger par les noms de villes plus connues qui l'avoisinent. Elle pourrait, dans ces conditions, être cherchée aux environs de Bersabée. A titre d'hypothèse, on signalerait le nom de Oummou Ḥroum, de la carte de Musil, à cinq kilomètres environ au nord de Bersabée (= Kh. 'Omri, de la carte Legendre) ; mais Musil ne donne aucun détail archéologique sur cette localité — Bôr-'âshân renferme sans doute, dans son nom composé avec *Bôr*, « Puits de », le nom de 'Ashân, ville de la Shephêlâ ou Plaine de Juda, *Josué*, XV, 42, mais appartenant à Siméon, *ibid.*, XIX, 7. On ne peut l'identifier avec 'Asan, au nord de Bersabée, qui est sur la ligne de crête, et, par suite, dans la Montagne, ou mieux dans le Négéb et non pas dans la Shephêlâ. — 'Athâkh se trouvait aussi dans la Shephêlâ de Juda, *Josué*, XV, 42 (texte grec B) ; mais ici l'hébreu porte 'Ethér, de même que, *ibid.*, XIX, 7, l'hébreu et le grec. En somme, on ne sait pas s'il faut chercher cette ville de Athâkh dans les passages ci-dessus. Hébron est déjà connue.

témoignée dans la Montagne d'Éphraïm, c'étaient ces gens du midi qui, maintenant, la lui manifestaient avec le plus de ferveur. D'eux à lui se nouaient déjà les liens que forment les services mutuels et les attentions réciproques. Ces tribus d'origines diverses, mais depuis longtemps unies par leur commune foi en Yahwè, se rapprochaient encore un peu plus grâce à leur commun dévouement pour David. Un homme, un nom, arrivaient à créer un mouvement d'union au sein de ces peuplades, que la vie pastorale tendait à séparer. C'est à coup sûr l'un des mérites de David que d'avoir ainsi opéré, presque à lui seul, une concentration nationale, que les agriculteurs des tribus du nord n'avaient réalisée chez eux que sous la contrainte des dangers auxquels les exposaient leurs nombreux ennemis.

III. — LES PHILISTINS ÉCRASENT SAÜL

Pendant que David préparait ainsi sa royauté, Saül perdait la sienne. L'armée philistine avait franchi les passages qui mènent de la plaine de Saron, où elle s'était concentrée, à la plaine de Yizreël, où Saül l'attendait. En y arrivant à son tour, elle s'était peut-être accrue de renforts fournis par les Zakkalas de Dôr, par les Cananéens des grandes places autonomes et par les autres groupes égéens établis dans cette région, notamment à Beth-shean [1]. Enfin, elle s'était avancée jusque vers le fond oriental de la plaine, et, cherchant à s'appuyer au Mont Môrê, s'était établie à Sunam, un peu au nord de la ville de Yizreël [2]. A leur approche, Saül, qui était campé au voisinage de cette dernière ville, n'osa point engager la bataille, et se replia vers le Mont du Gelboé, au sud-est [3] : la plaine de Yizreël l'effrayait.

1. Sur les Égéens établis vraisemblablement alors à Beth-shean, voir, ci-dessus, p. 14.

2. Sunam ou Shounêm, aujourd'hui Sôlem, adossée aux pentes sud-ouest du Mont Môré ou Petit-Hermon, est à une petite distance de Yizreël (= Zér'în) qui au sud, est dominée par les derniers mouvements de terrain du Mont Gelboé.

3. Cette manœuvre de repli paraît indiquée par la combinaison de I *Samuel*, XXIX, 1, avec XXVIII, 4. Toutefois, comme ces deux passages ne paraissent pas être de la même main, il ne faudrait peut-être pas opérer cette combinaison ; le recul pourtant demeure dans les vraisemblances, et il n'est pas considérable.

Le nom de Gelboé, *Gilbô'a*, dont l'origine, qui ne parait pas sémitique, est inconnue

Ses guerriers, en effet, habitués à la guerre en montagne, avaient souvent réussi à tenir en échec et à refouler les Philistins, impuissants à mettre en ligne et à utiliser sur un terrain trop accidenté leurs divers moyens de combat. En plaine, tout se tournait contre lui. Il n'avait point de charrerie ; peut-être ne savait-il point faire manœuvrer ses masses combattantes, d'ailleurs insuffisamment armées. Les Philistins, au contraire, pouvaient maintenant déployer leurs escadrons de chars, entremêler leurs archers avec leurs fantassins lourdement équipés, et multiplier la valeur de ces différentes forces par la tactique habile d'une bataille rangée [1].

La menace divine, proférée par Samuel, pesait plus lourdement sur l'esprit de Saül; ses appréhensions l'assaillaient, plus sombres, plus angoissantes que jamais. Il se sentit perdu. Son œuvre personnelle, à laquelle il s'était usé le corps et l'âme, il sentait, à cette heure décisive, qu'elle devait s'effondrer misérablement : il allait jouer sa royauté dans une partie trop inégale pour conserver le moindre espoir de la gagner, et il n'avait pas su se venger de son ennemi mortel, qui recueillerait ainsi le fruit de ses travaux. Il était désespéré, et il eut peur. Il voulut consulter Yahwè ; mais Yahwè ne lui répondit pas : songes, sorts sacrés, prophètes, restèrent muets [2]. Ce silence l'irrita ; il voulait savoir ce qui l'attendait. La nuit avant la bataille, déguisé pour n'être

désignait ce contrefort rocheux qui termine, au-dessus de Beth-shean, le massif de la Montagne d'Éphraïm. Le mot est ordinairement précédé de l'article (sauf I *Chroniques*, x, 1, 8) et construit avec le mot « montagne de » (sauf I *Samuel*, xxviii, 4 ; II *Samuel*, xxi, 12). La construction d'un nom de montagne avec un autre nom est assez rare en hébreu, où l'on trouve, par exemple, « Mont *du* Liban », « Mont *du* Carmel », « Mont *des* Abarim » ; par analogie avec ces cas, on peut conclure que « le Gelboé » était bien le nom de la montagne elle-même et non pas celui d'une ville qui lui aurait donné son nom. Le village actuel de Djelbôn, au sud du sommet du Djébel Fouqoû'a, dénomination arabe du Gelboé, peut donc être considéré seulement comme gardant le vestige du nom antique de la montagne.

1. Les chars des Philistins sont mentionnés par II *Samuel*, i, 6 ; leurs archers, par I *Samuel*, xxxi, 3 ; leurs hoplites, déjà signalés à propos de Goliath, sont connus par les histoires des Preux de David.

2. I *Samuel*, xxviii, 6 ; dans *ibid.*, 15, l'*ourim*, qui, dans 6, représente les sorts sacrés, n'est pas nommé ; peut-être ne l'était-il pas dans le texte primitif de 6, car tout ce récit paraît d'origine prophétique, et la mention de l'*ourim* seul ne laisse pas d'être bizarre, puisque l'on utilisait deux sorts, lui et le *toummim.* Quoi qu'il en soit de ce point, l'indication est intéressante, et toute la scène de la consultation présente l'est aussi, pour montrer à quel point la consultation de Yahwè paraissait nécessaire, puisqu'on a recours à tous les moyens dont on dispose, lorsque l'un d'eux s'est trouvé inefficace.

pas reconnu, et suivi seulement de deux hommes, il se glissa jusqu'à Endôr [1], au pied septentrional du Mont Môrê, pour consulter du moins une femme qui, en secret, à cause de l'édit qu'il avait porté contre la sorcellerie, évoquait les esprits des morts [2]. La nécromancienne reçut d'abord avec défiance cet

1. Endôr, aujourd'hui Endoûr, fait pendant à Shounêm, sur les dernières hauteurs du Petit-Hermon, au nord-est.

2. Cette femme est désignée par l'expression בעלת אוב, *ba'alath-'ôbh*, « maîtresse d'un esprit », I *Samuel*, XXVIII, 7 ; les LXX traduissent « une ventriloque ».

La Bible distingue deux espèces d'esprits évoqués par les spirites, le *'ôbh* et le *yidde'ônî*. Il n'est pas facile de préciser au juste ce qui les distinguait, d'autant moins que la signification exacte de leur nom n'est pas claire. Le nom du second semble bien se rattacher à la racine *yâdha'* « savoir », et on lui donne assez habituellement le sens de « savant ». Mais comme *yidde'ônî* présente une forme intensive, peut-être vaudrait-il mieux lui donner le sens du piël de *yâdha'* (une seule fois dans *Job*, XXXVIII, 12, *qerê*), soit : esprit « qui fait connaître » ; en tout cas le sens d'esprit « familier », qui est à la disposition exclusive et aux ordres d'un spirite, sens proposé par W. Robertson Smith, ne peut se déduire de la forme du nom. Le sens du mot *'ôbh* est plus incertain. On le rapproche de l'arabe *'âba*, « revenir », et l'on y voit l'esprit d'un revenant » ,ou de l'hébreu *'ôbh* « outre » (une seule fois et de nouveau dans *Job*, XXXII, 19), et l'on pense qu'il y aurait, dans cette dérivation, une allusion à la voix sourde et marmottante du ventriloque, voix ressemblant au bruit d'une outre à demi pleine. Le rapprochement du syriaque *zakkûrâ* (racine ZKR, comme en hébreu), « évocateur », avec *zéqqâ*, « outre », n'a aucune base étymologique.

L'incertitude du véritable sens de ces mots se complique encore de leur emploi. A vrai dire, il n'y a guère que dans I *Samuel*, XXVIII, 7, « une femme, maîtresse d'un *ôbh* » ; 8 : « évoque-moi un *'ôbh* », et dans *Lévitique*, XX, 27 « Si un hommee ou une femme ont en eux un *'ôbh* ou un *yidde'ônî*, ils doivent être mis à mort », où l'on voit nettement que ces deux termes désignent un esprit. Dans tous les autres cas où ces deux mots sont employés, seuls ou accouplés, on peut toujours et quelquefois l'on doit (avec les verbes « faire, instituer », « chasser », « exterminer ») traduire par « évocateurs de *ôbh* » ou de *yidde'ônî* ». Cet emploi des deux termes avec des sens si distincts s'explique assez par la diffusion des pratiques du spiritisme ; mais on ne voit pas sur quelles données on s'appuierait pour donner la priorité de date à un sens plutôt qu'à l'autre.

Les idées que les Hébreux se faisaient de ces esprits et de leurs manifestations peuvent s'entrevoir d'après les textes suivants.

Le texte de I *Samuel*, XXVIII, fournit plusieurs indications sur le *'ôbh*. Cet esprit sert à la divination, 8. Pour l'évoquer on le « fait monter » de terre, 8, 11, 13, 15 ; le verbe העלה, employé ici, correspond au shaphel de *elû* en assyrien, qui est le terme technique pour l'évocation. Celui qui sait évoquer et celui qui a recours à son art pensent que l'on peut « faire monter » qui l'on veut d'entre les morts qui sont dans la terre, 8, 11. L'évocatrice seule, dans le cas présent, qui peut passer pour un cas typique, aperçoit l'apparition, 12-14, car Saül demande à la femme de lui dire et de lui décrire qui elle a vu. Cette femme, ayant aperçu le spectre, répond : « J'ai vu un 'élôhîm montant de la terre », I *Samuel*, XXVIII, 13 ; le participe est au pluriel mais simplement par accord grammatical (comme dans l'expression « Dieu (*'élôhîm*) vivant » appliquée à Yahwè) ainsi qu'il résulte de la question qui suit immédiatement : « Quel est *son* aspect ? ».C'est le seul passage de la Bible où un mort évoqué reçoive sûrement ce titre de *'élôhîm*. Le passage *Isaïe*, VIII, 19, où l'on veut retrouver la même dénomination est pour le moins obscur, sans doute en raison du mauvais état du texte. On pourrait penser qu'il s'y agit bien de la consultation des morts-*'élôhîm*, car le commencement et la fin du verset visent la nécromancie. Mais il convient d'observer que le texte ne dit pas qu'il s'agisse des Hébreux ; il parle

inconnu. Mais comme il lui jura par serment qu'elle ne risquait rien, sur sa demande, elle consentit à évoquer Samuel. Elle vit monter de terre le spectre immatériel d'un vieillard enveloppé d'un manteau. Aussitôt rendue clairvoyante, elle reconnut le roi avec terreur. Saül la rassura, et, sachant qu'elle avait vu

seulement « d'un peuple », au sens vague, ce qui équivaut à peu près à « tout peuple » ; et comme ces mots : « un peuple ne consulte-t-il pas ses *'elôhîm* », sont mis sur les lèvres des ennemis du prophète, on en peut tout au plus conclure que ces gens, yahwéistes de mauvais aloi, voudraient, à l'encontre des recommandations du prophète, entraîner des Hébreux à agir comme des païens. D'autre part ,on pourra hésiter à appliquer ici le terme *'élôhîm* aux morts ; en effet, dans un passage tout à fait analogue à celui-ci (*Isaïe*, XIX 3), le même prophète parle des Égyptiens qui « interrogent leurs dieux de néant (*'élîl*), les marmotteurs, les esprits et les devins » ; on voit fort bien qu'à côté des spirites et des devins, il est question des dieux ; ce groupe se trouvant naturellement formé dans l'esprit d'Isaïe, il est psychologiquement vraisemblable qu'il se présentait de lui-même lorsque le prophète avait à parler de ce sujet, et donc qu'en réalité, VIII, 19 et XIX, 3 veulent bien parler et des dieux et des devins ou nécromanciens comme ceux à qui l'on a recours pour une consultation.

Aussi, faut-il être singulièrement peu réservé en critique pour conclure de I *Samuel*, XXVIII, 13 seul que les Hébreux divinisaient leurs morts et les appelaient « dieux ». A supposer même, d'ailleurs, que ce terme fût employé couramment pour les morts évoqués, il faudrait ne pas oublier qu'il y aurait pu y avoir là une superstition populaire ou un vestige d'usages antérieurs et extérieurs au yahwéisme : nous parlons de la « cendre » des morts, non point parce que nous incinérons les morts, mais parce que nous avons hérité ce mot de ceux qui les incinéraient.

Il reste donc que, dans le présent passage, *'élôhîm* est à entendre soit comme une expression technique des nécromanciens, soit comme signifiant un être invisible au commun des hommes. Le récit, du reste, montre que Saül ne se méprend pas sur le sens de ce mot : il ne se prosterne pas pour adorer cet être qu'il ne voit pas mais que la femme lui signale ; il ne se prosterne que lorsque la description du spectre le convainc que c'est bien Samuel qui apparaît, I *Samuel*, XXVIII, 14 ; son prosternement n'est donc qu'une marque de respect pour le prophète, tout comme pour David se prosternant devant Saül, I *Samuel*, XXIV, 9, pour Bethsabée ou Nathan devant David, I *Rois*, I, 16, 23, 31, texte où l'on retrouve plus ou moins complète la même expression « se courber, le visage à terre, et se prosterner ». Sans doute cette expression est employée à propos de la prosternation devant Yahwè ; mais ce geste, qu'on fait aussi devant les hommes de haut rang, n'implique pas de lui-même une adoration proprement dite.

Le mort évoqué apparait avec ses traits et son costume de vivant, de sorte qu'il est reconnaissable, 14. On voit que, pour l'auteur de ce récit, le *'ôbh* est bien l'esprit d'un mort, un « revenant ». Il se trouve toutefois que *Deutéronome*, XVIII, 11, nomme les morts que l'on consulte à côté du *'ôbh* et du *yidde'ônî* que l'on interroge, ce qui semblerait exclure l'idée que ces esprits fussent ceux de morts. A la rigueur, la consultation des morts, visée ici, pourrait être d'un autre genre que celle qui se faisait par l'évocation des deux classes d'esprits, à moins qu'on ne veuille voir dans le parallélisme assez marqué de la phrase une identité des êtres consultés, les deux classes d'esprits appartenant aux morts.

Quelques détails assez suggestifs de l'évocation nous sont connus par ailleurs ; ils peuvent permettre de mieux comprendre la scène d'Endôr. Le texte de *Lévitique*, XX, 27, cité plus haut, suppose, au moins pour certains cas, une sorte de possession du spirite par le *'ôbh* et le *yidde'ônî* ; il ne semble pas que ce soit le cas ici, car la femme « voit » le spectre, qui est donc hors d'elle. Mais ce qui est dit de la manière de parler des spirites pourrait bien trouver une application ici. La voix du *'ôbh* vient

Samuel, se prosterna. Un dialogue lugubre s'établit. L'ombre se plaignait d'avoir été troublée dans son repos. Saül, exposant la détresse où le plongeait la menace des Philistins, lui demandait de lui indiquer ce qu'il devait faire. La réponse fut sinistre. Yahwè rejetait le roi, qui avait épargné Amaleq ; le lendemain, Israël serait écrasé, et Saül avec ses fils rejoindrait Samuel au séjour des morts. L'ombre se tut. Le roi, qui n'avait rien mangé de tout le jour, tomba sur le sol, terrifié et défaillant. La femme et les serviteurs finirent, à force d'instance, par lui faire accepter de prendre quelque nourriture. En toute hâte, la nécromancienne tua son veau gras, pétrit de la farine, et servit ses hôtes. Quand ils eurent mangé, ils se levèrent, et partirent pendant qu'il faisait encore nuit.

Avant même d'engager le combat Saül était vaincu. Les Hébreux lâchèrent pied, furent refoulés sur leur base du Gelboé, et prirent la fuite. Les Philistins s'acharnèrent après le roi et ses fils, Jonathas, Abinadab, Malkishoua. Les trois jeunes gens tombèrent tandis que Saül continuait à fuir. Mais il ne put échapper à son destin. Les archers ennemis le dépistèrent, et se lancèrent à sa poursuite. Sur le point d'être pris, peut-être blessé d'une flèche au ventre, il commanda à son porteur d'armes de l'achever, pour ne pas devenir le jouet des incirconcis [1]. Mais cet homme n'osa point. Saül se jeta sur son glaive et mourut. Son compagnon l'imita.

de la terre, *Isaïe*, XXIX, 4 ; les *'ôbh* et les *yidde'ônî* ont un parler qui ressemble au pépiement des moineaux (צפצף), à un bourdonnement (מהגים), *ibid.*, et VIII, 19, et ils sont associés, *ibid.*, XIX, 3, à des « murmurants » (אטים), qui sont aussi des gens que l'on consulte. Tout cela rend très vraisemblable l'interprétation des Septante qui ont traduit *'ôbh* par « ventriloque ». Toutefois, cette interprétation assez radicale n'implique pas que, pour les Hébreux, tout l'art du spirite consistait à faire venir sa voix du sol ou d'un autre endroit ; mais ils devaient penser plutôt que ce parler étrange avait pour origine l'action ou la présence d'un esprit dans un sujet apte à le recevoir et à lui servir d'organe de la parole.

Dans la scène d'Endôr, si on la comprend d'après ces données bibliques, Saül, qui ne voit pas Samuel, cause pourtant avec lui, mais par l'intermédiaire de la femme, qui est une spécialiste de ces médiations. La question de supercherie ne se pose pas pour l'auteur du présent récit ; et, au contraire, la prophétie de Samuel qu'il rapporte montre assez qu'il considérait comme réelle l'évocation du prophète mort. On retrouve la même conviction chez l'auteur de I *Chroniques*, X, 13, et chez celui de *Eccelésiastique*, XLVI, 23. Sur les discussions relatives à ce fait, voir *Dictionnaire de la Bible*, t. II, coll. 2129-2131. Sur les esprits voir, en particulier, DRIVER, *Deuteronomy*, 2e édition, pp. 225, 226, et *Encyclopaedia Biblica*, coll. 1120, 1121.

1. Abimélék, fils de Gédéon, blessé mortellement à la tête, se fait achever par son porteur d'armes, pour ne pas mourir de la main d'une femme, *Juges*, IX, 54.

Cette défaite prit rapidement les proportions d'un désastre. Les Philistins se répandirent dans les villes des deux grandes plaines et des bords du Jourdain, chassant devant eux les Hébreux affolés [1]. La Montagne d'Éphraïm les verra bientôt reparaître. En attendant, ils occupent Beth-shean. Cette ville était au nord du Ghôr, comme le pendant de Jéricho, au sud, pour la richesse du sol et l'importance de la situation à proximité des gués. Mais elle la surpassait beaucoup par l'intensité de son transit. Etablie sur une colline élevée qui domine toute la plaine, elle avait échappé à la conquête israélite. Toutefois, si les Cananéens en demeuraient encore les maîtres, ils furent contraints, peut-être précisément à la suite de cette grande victoire, d'accueillir dans leurs murs un groupe important de ces « Peuples de la mer », dont faisaient partie les Philistins, et qui, vers 1200 avant J.-C., s'étaient installés en Canaan [2]. Des Philistins, en effet, ou de leurs congénères, ont laissé, aux nécropoles de Beth-shean, une trace parlante de leur séjour, dans des jarres funéraires, assez longues pour contenir un cadavre, et dont la partie supérieure porte un masque surmonté de la couronne de plumes dressées, leur coiffure caractéristique [3]. Tant que ces étrangers, Cananéens ou Egéens, demeuraient pacifiques, Israël s'accommodait de leur présence, et ne perdait pas son unité, en dépit de ces puissants îlots païens qui parsemaient son territoire. Mais maintenant qu'ils venaient de rétablir victorieusement leur suprématie hostile de la baie d'Acre jusqu'au

1. I *Samuel*, XXXI, 7, dit que la panique se mit parmi les Israélites de « l'au delà de la Plaine » et de « l'au delà du Jourdain »; le passage parallèle de I *Chroniques*, X, 7, parle simplement des Israélites « de la Plaine ». Cette dernière lecture permettrait peut-être de corriger « l'au delà de la Plaine ». Cette expression, à la rigueur, pourrait vouloir désigner la plaine de Beth-shean qui était au delà de celle de Yizreël; mais elle est assez étrange. Quant à l'Outre-Jourdain, ses régions voisines de Beth-shean pouvaient d'autant mieux être gagnées par la panique que cette ville fut occupée par les Philistins et que ceux-ci pouvaient bien, de là, menacer le pays situé plus à l'est. On n'a donc pas de raisons d'ordre historique pour réduire les données du texte de *Samuel*; seul le texte de *Chroniques* pourrait imposer cette réduction, si l'on était sûr qu'il n'a pas resserré ici, comme il l'a fait ailleurs, le texte qu'il utilisait.

2. Voir *La Période des Juges*, p. 51.

3. Sur ces vestiges archéologiques exhumés de Tell el-Hoçn, la colline qui portait la ville antique, voir VINCENT, *Les fouilles américaines de Beisân*, *Revue Biblique*, 1923, pp. 435-441. La date de l'établissement de ces Égéens pourrait bien être celle que fournit la Bible, en laissant entendre que les Philistins occupèrent alors Beth-shean, I *Samuel*, XXXI, 7, 12.

Jourdain, le jeune royaume hébreu se trouvait subitement morcelé et affaibli.

L'outrage s'ajouta à cette ruine. Le lendemain de leur triomphe les Philistins, venus sur le champ de bataille pour dépouiller les morts, trouvèrent les cadavres de Saül et de ses fils. Il les emportèrent et les clouèrent à la muraille de Beth-shean, afin que personne, habitant de la contrée ou caravanier de passage, ne pût ignorer l'irréparable défaite du roi des Hébreux [1]. En même temps, la tête et les armes de Saül étaient expédiées au pays philistin, où, portées de ville en ville, elles servaient à annoncer la victoire aux dieux et au peuple. Après cette tournée triomphale, les armes furent déposées comme trophées dans le temple d'Astarté, sans doute à Ascalon [2]. Quant aux cadavres, les gens de Yâbêsh, noblement fidèles à leur bienfaiteur, même dans la défaite et dans la mort, vinrent, après avoir marché toute une nuit, les enlever au pilori de Beth-shean, et les emportèrent chez eux. Ils les brûlèrent, avant d'en enterrer les restes calcinés sous le Tamaris. Puis, sept jours durant, ils jeûnèrent en signe de deuil [3].

1. Le texte n'emploie pas ici, pour l'exposition des cadavres, le hiphil de יקע, *yâqa'*, et il y a d'autant moins lieu de le restituer que, dans II *Samuel*, XXI, 12, c'est aussi seulement le verbe תלה, *tâlâ*, « suspendre », qui est employé pour rappeler le traitement infligé aux cadavres de Saül et de ses fils.

2. Sur le temple d'Astarté à Ascalon, voir *La Période des Juges*, p. 59, n. 4. D'après I *Chroniques*, X, 10, qui ajoute ce détail, les Philistins clouèrent le crâne de Saül dans le temple de Dagon. De même pour Goliath sa tête est coupée et emportée, I *Samuel*, XVII, 51, 54 ; son glaive, déposé, enroulé dans son manteau, dans le sanctuaire de Nôb, *ibid.*, XXI, 10.

3. L'incinération des cadavres était en horreur aux Hébreux, qui, de tout temps, avaient inhumé leurs morts. La peine de mort par le feu (*Genèse*, XXXVIII, 24 ; *Lévitique*, XX, 14 ; XXI, 9 ; *Josué*, VII, 25) passait pour la plus terrible parce qu'elle compromettait tout au moins l'inhumation des restes du corps mêlés aux cendres. Amos stigmatise comme un odieux forfait, digne de la vengeance de Yahwè, l'acte du roi de Moab qui a calciné les ossements du roi d'Édom, *Amos* II, 1. Aujourd'hui encore, aux yeux des Arabes, brûler un cadavre est « un procédé de fellahs ou de Druses », JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 103. Cependant d'après *Amos*, VI, 10, si le texte actuel qui parle d'« un brûleur », devait être conservé, il semblerait que les Hébreux se fussent résignés à brûler les cadavres lorsque une épidémie, comme la peste, en multipliait le nombre. Si cette pratique occasionnelle exista jamais chez les Hébreux, on en retrouverait une trace dans le détail fourni ici par I *Samuel*, XXXI, 12, à propos de Saül et de ses fils, et l'on pourrait supposer qu'une crémation sommaire aurait réduit en cendres les chairs déjà putréfiées tout en respectant les ossements ; ceux-ci, en effet, étaient assez conservés, pour pouvoir être déterrés plus tard et réinhumés ailleurs, II *Samuel*, XXI, 12-14. Sur l'incinération en Canaan aux périodes archaïques, voir VINCENT, *Canaan d'après l'exploration récente*, pp. 260-267. — En somme, la manière d'agir des Yâbêshites, qui pré-

David était rentré depuis trois jours à Çiqlagh lorsqu'arriva, les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière, un jeune homme dont le père, Amalécite d'origine, avait élu domicile en territoire israélite. Il apportait la nouvelle du désastre : l'armée était en déroute ; la population, en fuite, les Philistins revenus ; le roi et ses fils tués. Comme preuve qu'il ne mentait pas, il présentait le diadème et le bracelet, dont il avait dépouillé Saül avant l'enlèvement des cadavres par les vainqueurs. Afin de recevoir une récompense pour la nouvelle qu'il croyait bonne à apporter, il se vantait d'avoir tué de sa propre main Saül à bout de forces et appelant la mort [1]. Son attente fut trompée. David, qui ne transigeait pas pour lui-même quand il s'agissait du respect religieux dû à l'oint de Yahwè, n'avait pas d'autre mesure en ce cas pour les autres : il fit exécuter séance tenante le messager trop empressé. Puis le deuil commença dans ce groupe de bannis, fidèles, grâce surtout à la fidélité de David, à leur patrie et à leur roi, qui pourtant les avait persécutés. Les usages en étaient déjà ce qu'ils sont encore : on déchirait un bout de son vêtement, on pleurait, on poussait des lamentations, on se couvrait la tête de poussière, on s'abstenait de manger ; démonstrations sincères sans doute, mais extérieures et bruyantes, qui trahissent les sentiments profonds de David avec infiniment moins de clarté que l'émouvante élégie qu'il improvisa en ce triste jour.

Aucune note religieuse ne s'entend dans cette élégie ; le nom de Yahwè n'y est même pas prononcé, Mais que d'émotion

voyaient sans doute une nouvelle inhumation,ressemble à celle des Grecs, qui dans la guerre de Troie, brûlaient leurs morts afin de pouvoir en rapporter les restes dans leur patrie Cf. *Iliade*, VII, 335 et suiv.: « Brûlons-les, ...afin que chacun puisse emmener en sa demeure les ossements pour ses enfants, lorsque nous reviendrons dans la terre des pères » ; XXIII, 238 et suiv. : « ...mais ensuite, recueillons les ossements de Patrocle... en les reconnaissant bien... Plaçons-les dans une urne d'or, et entourons-le d'une double graisse ». A propos de *Iliade*, A, 52, le scholiaste du manuscrit de Venise dit : « On brûlait les corps pour en enlever le superflu, puis on les ensevelissait dans la terre. Héraclès, le premier, fit brûler Argeios parce qu'il avait promis de le ramener ».

1. Le récit de la mort de Saül fait par le *gêr* amalécite ne concorde pas de tous points avec celui de I *Samuel*, XXXI, 3-5. On peut les faire concorder en disant que l'Amalécite ne fait qu'achever Saül qui s'était blessé, ou encore qu'il mentait pour mieux faire valoir son dévouement à la cause de David. Du moins les insignes royaux qu'il apporte sont la preuve qu'il avait dépouillé le cadavre du roi avant que les Philistins ne vinssent pour cette besogne. Peut-être aussi les divergences très apparentes s'expliqueraient-elles mieux par une double tradition ou par deux récits d'origine diverse.

poignante, quelle suave sensibilité dans cette plainte tout humaine d'un guerrier qui célèbre des guerriers, et d'un ami qui pleure son ami ! Dans les cinq strophes qu'il consacre à chanter la bravoure de ces deux héros magnifiques, David ne sépare point Saül, qui le haïssait, de Jonathas qu'il aimait. Il songe avec une sorte de honte aux femmes philistines, qui vont se réjouir de la défaite, avec un doux regret aux filles d'Israël qui, tant de fois, après les victoires, avaient su trouver une parure parmi les dépouilles. Il rappelle le glaive du père et l'arc du fils, égaux en charme et en vaillance. Il maudit les montagnes où tous deux sont tombés. C'est là l'hommage désolé qu'au nom d'un peuple tout entier, adresse ainsi le poète à ceux qui ne sont plus. Mais quand il pense à ce qu'il perd lui-même [1], c'est en une strophe haletante comme des cris de douleur que s'exhale la plainte de son cœur, brisé par la fin sanglante de l'ami tant aimé que lui ravit la mort. Un refrain douloureux, qui entrecoupe ses regrets comme d'un gémissement, trahit la stupeur où a sombré sa tristesse. Une telle émotion, rendue avec un tel art, fait de cette élégie un joyau de la poésie des Hébreux [2].

Est-ce vrai que la fleur [3], Israël,
Sur tes hauteurs fut transpercée?
Comment sont-ils tombés, les preux?

1. On remarquera qu'au verset 26, strophe consacrée à Jonathas, trois fois reviennent les mots « pour moi ».

2. Cette élégie est empruntée par II *Samuel*, I, 17-27, au Livre du *Yâshâr* ou du Juste, auquel *Josué*. x, 13 (pas dans le grec), emprunte aussi quelques vers sur la bataille de Gabaon ; sur une citation possible de ce même Livre dans I *Rois*, VIII, 53 (dans le grec), voir, *Salomon*, p. 114, n. 1. Sauf au début, 19, vers le milieu, 21 a, et vers la fin, 25 b, le texte en est assez bien conservé. En général le vers est à 2 ou 4 accents, mais le refrain en a 3. Les strophes ne se déterminent pas toujours aisément. A en juger par celles qui paraissent intactes, comme 22 (si l'on suit la coupure du texte massorétique) et, en tout cas, comme 23 et 24, elles devaient avoir six vers à 2 accents ou, si l'on veut, trois vers à 4 accents. On ramène assez facilement la strophe 25 b, 26, à ce mètre ; mais les deux premières, 20 et 21, sont un peu plus longues. Peut-être nous manque-t-il quelques vers. Le refrain, également, pourrait bien avoir été répété plus souvent dans l'original ; il apparaît seulement au début, puis, avec un second vers, avant et après la dernière strophe. Sur le verset 18, où, après « (David) dit » qui précédait la citation de l'élégie, se trouvent intercalées des indications hors de place, voir les commentaires. Parmi ces indications se trouve comme perdu le mot « arc », qui a fait donner par quelques exégètes le titre de « Chant de l'arc » à l'élégie.

3. C'est-à-dire Saül et Jonathas qui étaient « la fleur, la beauté, l'orgueil » d'Israël. Mais le texte est plus que douteux ; aucune des corrections proposées n'est très satisfaisante. Peut-être pourtant la forme interrogative serait peut-être meilleure comme dans l'élégie d'Abner (II *Samuel*, III, 33) et, assez souvent, dans l'élégie arabe.

N'allez pas l'annoncer à Gath,
N'en portez pas l'heureuse nouvelle
Dans les rues d'Ascalon,
De peur qu'elles soient joyeuses,
Les filles de Philistins,
Et de peur qu'elles exultent,
Les filles d'incirconcis ! [1]

O monts du Gelboé,
Que sur vous ne tombe nulle rosée !
Ni pluie sur vos sommets,
O montagnes de la mort ! [2]
Puisque là fut lâché
Le bouclier des preux [3],
Le bouclier de Saül
Qui ne sera plus frotté d'huile [4].

1. Cette strophe correspond à I *Samuel*, XXXI, 9, où il est dit que les Philistins firent porter la tête et les armes de Saül par tout leur pays pour « annoncer la bonne nouvelle » aux dieux et au peuple. Les femmes manifestaient leur joie principalement par les chants et acclamations de la fantasia qu'elles donnaient ; cf. *ibid.*, XVIII, 6, 7 ; les « annonciatrices de la bonne nouvelle » d'une victoire sont mentionnées dans *Psaumes*, LXVIII, 12.

2. La première moitié du verset 21 doit être incomplète. Telle qu'elle se présente dans l'hébreu, les derniers mots « et champs à prélèvements », qu'on traduit, en interprétant d'ailleurs, par « champs de prémices » ne sauraient être mis en parallèle avec la rosée et la pluie, car ils viennent trop tard après עליכם, « sur vous », et ils devraient être précédés, eux aussi, de la particule prohibitive אל, « que ne pas ». Des diverses restitutions proposées, la meilleure pourrait être celle qui voit dans תרומות une lecture mauvaise pour הרי מות, « montagnes de mort », qui est bien appuyé par ὄρη θανάτου de L et Théodotion, et *montes mortis* de l'ancienne version latine. De la sorte, on aurait, à la fin, un vocatif qui serait parallèle au vocatif du commencement. Seulement, dans ce cas, il conviendrait de retoucher le milieu, en s'inspirant encore de L et de Théodotion, qui rapportent la rosée au premier membre du parallélisme et la pluie au second : μὴ πέσοι ἐφ' ὑμᾶς [μήτε, L] δρόσος, μήτε ὑετὸς ἐπὶ τὰ ὕψη σου, ὄρη θανάτου (THÉODOTION des *Hexaples*). Cette disposition heureuse offre pourtant une addition : ἐπὶ τὰ ὕψη σου, et une anomalie : le pronom singulier σου suivi d'un vocatif pluriel. L'addition pourrait n'être qu'apparente puisque ses mots correspondent à ושׂרי de l'hébreu qui n'est pas traduit, et où l'on pourrait supposer une déformation de ראשך ou de ראשיך. L'anomalie se corrigerait aisément en faisant correspondre le pronom et le vocatif, soit au singulier, soit au pluriel. Il faut toutefois convenir que les deux vers ainsi reconstitués paraissent un peu longs par rapports aux deux vocatifs qui les encadrent.

3. Bien que le niphal de געל ne soit employé qu'ici, il n'y a pas lieu de changer le sens de ce verbe qui, au *qal*, est bien établi « détester, exécrer, repousser » ; les versions l'ont entendu de même, ici, avec le sens de « rejeter ». L'idée du poème est que les plus braves ont jeté leur bouclier, non point par lâcheté, mais par dégoût et désespoir de se voir battus.

4. On graissait les boucliers faits de peau pour les empêcher de devenir cassants en se desséchant ; le corps gras devait aussi faire glisser les coups assénés dans le corps à corps. On graissait ainsi les boucliers avant le combat, *Isaïe*, XXI, 5.

Qu'il n'eût du sang des tués
Ou de la graisse des preux,
L'arc de Jonathas
Ne se détournait point ; [1]
Et le glaive de Saül
N'en revenait point vide.

Saül et Jonathas,
Aimés et pleins de charmes,
Dans leur vie, dans leur mort,
Ne furent point séparés ;
Eux plus prompts que les aigles
Et plus braves que les lions.

O filles d'Israël !
Sur Saül pleurez,
Lui qui vous revêtait
D'écarlate et de *grâces* [2]
Lui qui, sur vos robes,
Dressait des parures d'or. [3]

Comment sont-ils tombés, les preux,
Au milieu du combat ?
Jonathas, à cause de ta mort, [4]

1. Plusieurs exégètes préfèrent rapporter les deux premiers vers de cette strophe à la strophe précédente et traduisent : « Le bouclier de Saül. — N'était pas frotté d'huile, — Mais bien du sang des tués, — Et de la graisse des preux ». Toutefois, à l'encontre de cette interprétation, il faut observer que משח, *mâshaḥ*, « oindre », se construit toujours avec ב de la matière onctueuse comme ici, au verset 21, et jamais avec מן, comme on voudrait le faire au verset 22. Aussi vaut-il sans doute mieux voir dans 22 une strophe entière, encore que l'inversion soit peut-être un peu forte. Le sens est alors que les armes de Jonathas et de Saül ne manquaient jamais leurs coups et ne se rassasiaient point de carnage.

2. Le mot עדנים, *adhânim*, qui signifie proprement « des délices », a le sens particulier de « mets délicieux » dans *Jérémie*, LI, 34, et peut-être de « boissons délicieuses » dans *Psaumes*, XXXVI (Vulgate XXXV), 9 en raison du contexte. Ici, il pourrait désigner des « vêtements » ou des « parures, qui font les délices ». Peut-être avait-il, du reste, dans cet ordre de choses, un sens précis qui nous échappe, tel que, par exemple, notre mot « faveur ». L'obscurité de ce mot est dissipée par quelques changements faciles, עדיים, *'adhâyim* ; « parures », qui irait fort bien s'il n'était employé au vers suivant, ou סדינים, *sedhinim*, « robes légères ». En tout cas c'est un terme de ce genre qui doit se trouver ici comme le montre l'emploi de עם, *'im* « ainsi que, en même temps que », cf. *Cantique*, I, 11 ; IV, 13, 14 ; V, 1 ; on ne peut traduire « avec un sentiment de délices ».

3. Cette strophe, qui montre comment les femmes avaient leur part de butin après les victoires, rappelle la strophe finale du cantique de Débora, *Juges*, V, 29, 30 ; cf. aussi *Psaumes*, LXVIII (Vulgate, LXVII, *Exsurgat Deus*), 13, 14, où il semble bien qu'il s'agit de « la belle de la maison » qui partagera les dépouilles parmi lesquelles se trouvent des insignes pris aux vaincus et employés par les femmes comme parures : « des ailes de colombe couvertes d'argent — avec leurs plumes au vert reflet d'or ». Cette strophe de l'élégie fait pendant et contraste avec la strophe sur les femmes philistines, verset 20.

4. Le texte hébreu peut se traduire tel qu'il est, quoique les mots « sur *tes* hauteurs » empruntés à 19 ne paraissent guère en situation ici ; peut-être faudrait-il au moins

En moi est l'angoisse qui me vient de toi.
Mon frère ! Jonathas !
Tu avais pour moi un charme infini !
Et ton amitié pour moi l'emportait
Sur l'amour des femmes.

Comment sont-ils tombés, les preux?
Comment ont péri les foudres de guerre? [1]

III. — LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE DE SAÜL

En lisant cette douce poésie, on croirait voir David se pencher sur le cadavre mutilé de Saül pour l'envelopper d'une main pitoyable dans un délicat linceul. La pitié n'est-elle pas aussi le sentiment que laisse en nous l'histoire de ce premier roi d'Israël? Nous avouons qu'il commit plus d'une faute, et pourtant, nous n'osons pas porter sur lui un jugement d'une sévérité sans réserve. C'est qu'il fut brave, dévoué, tenace, ambitieux pour son peuple, et que, cependant, les résultats atteints furent désastreux pour lui. Il y a trop d'écart entre sa fin tragique et les espoirs juvéniles de ses débuts, entre la situation désespérée où il laissa son royaume en mourant et les perspectives brillantes qu'avaient ouvertes ses premières victoires, entre l'œuvre politique qu'il laissait aux trois quarts inachevée et les efforts acharnés qu'il avait faits en vue de la réaliser tout entière, pour que nous ne restions pas déconcertés en présence de cette carrière à la fois glorieuse et manquée [2].

Cette faillite d'un homme qui s'était généreusement lancé dans une entreprise difficile, qu'il n'avait point assumée de lui-

les corriger en « sur *les* hauteurs ». Les textes de L et de Théodotion portent ici : εἰς θάνατον ἐτραυματίσθης [ἐμοί L] ; ils parlent de la « mort », מות, au lieu des « hauteurs », במות, mais sans garder le suffixe de celles ci, et ,pour la fin, ils parlent à la 2[e] personne et ajoutent le datif de la 1[re] ; mais on a la 3[e] personne, au singulier dans A, au pluriel dans B, sans ἐμοί. Ce dernier mot de L pourrait plutôt appartenir au verset suivant ; et, même si on le lui laisse, le sens qu'il présente n'est pas très attirant : « tu as été blessé à mort pour moi ». Dans ces conditions, on pourrait lire, pour le premier vers, יהונתך על־מותך, en s'inspirant du grec ; on a ainsi deux accents, comme aux autres vers ; l'addition, de חלל pourrait provenir d'une copie maladroite du verset 19.

1. Proprement, en hébreu, « les armes de guerre ».

2. On trouvera dans Josèphe (*Antiquitates judaicae*, VI, 12, 7) des considérations fort justes sur le double personnage que joua Saül, et (*ibid.*, VI, 14,4) un éloge de sa noble bravoure.

même, pose un problème devant l'esprit. On oserait presque se demander pourquoi Samuel, pourquoi Dieu l'avaient enlevé à sa charrue et lui avaient mis un sceptre à la main, s'il n'avait pas les qualités voulues pour mener à bien la tâche considérable qu'ils lui imposaient. De ce choix, en partie malheureux, nous trouverons d'autres exemples au cours de l'histoire d'Israël. C'est encore un prophète, Ahias de Silo, qui, sur un ordre divin, suscitera Jéroboam, fils de Nebat ; un prophète inspiré encore, Elisée, qui poussera à l'usurpation Jéhu et Hazaël ; et ces rois, Jéroboam surtout, furent des plus néfastes pour le peuple élu. Certes, les voies de la Providence sont souvent voilées de mystère à nos yeux. Mais jamais elles ne sont plus obscures pour nous que lorsque nous voyons devenir infidèle à sa mission celui que Dieu lui-même avait appelé et conduit.

Cependant, à regarder de près dans leur vie ces élus que Yahwè finit par « se repentir d'avoir choisis et par rejeter », on ne tarde pas à découvrir en eux le point faible qui causera leur chute. On l'a souvent entrevu chez Saül : cette ardeur enfiévrée et brutale, ce découragement qui l'abat par instants, cette jalousie qui le ronge, cette fureur sanguinaire qui le saisit sans qu'il arrive à la réfréner, cette ambition personnelle qui l'agite et l'obsède, tout cela trahit un homme qui n'est pas maître de lui. Tantôt il est fervent et tantôt il enfreint la loi, pour ne pas déplaire au peuple ; tantôt il pousse jusqu'au scrupule le souci des rites, et tantôt il tombe dans la plus vulgaire superstition. Il commence sa carrière en sacrifiant sa vie paisible au zèle du salut d'Israël, puis il la fait dévier par la préoccupation égoïste de sa couronne et de sa dynastie. Il est d'abord docile à l'égard de Samuel ; bientôt il veut agir sans lui et malgré lui. Longtemps il a pour amis les prêtres ; ensuite il les fait égorger. Et, son étrangeté, accrue après sa réprobation, au point de devenir morbide, finit par paraître si peu explicable humainement, qu'on y reconnaît l'action d' « un esprit malin venu d'auprès de Yahwè », qui le possède corps et âme, et lui enlève, avec la maîtrise de ses actes, le contrôle même de ses pensées. Il y a trop de sautes brusques dans sa vie, et comme du déséquilibre : ce fut le principe, et les fautes qui en découlèrent furent la cause de sa lamentable déchéance.

Avec un pareil caractère, contre les suggestions duquel il ne voulut pas se défendre, simple particulier, Saül n'eût été qu'un maniaque qu'on supporte ; roi, il ne pouvait qu'être à charge à ceux qu'il commandait. Aussi, conscient, par moments, de tout ce qui lui manquait de modération, de désintéressement, de douceur, de suite dans les idées, pour rendre son autorité moins lourde et son œuvre plus durable, il se sentait très malheureux. Il le fut sûrement. Ses sujets qui comprenaient ses tortures morales et n'oubliaient point, pour sa bizarrerie, les grands services qu'il leur avait rendus, semblent avoir éprouvé à son égard surtout de la compassion ; ils ne le détestaient pas. Pour le réconforter, Doëg l'Edomite trahit le prêtre Ahimélék ; Samuel, qui fut parfois si dur pour lui, revient avec lui au sacrifice de Galgala pour qu'il y fasse encore figure de roi ; la sorcière et ses gens le pressent avec douceur, comme on presse un malade ; et rien ne montre mieux combien on lui restait pitoyable que la démarche des Yabéshites, qui sauvent son cadavre de la profanation, le deuil des proscrits de Çiqlagh en apprenant sa mort, et les plaintes qu'arrachait à David exilé le souvenir de son héroïque bravoure.

S'il y avait chez l'homme tant de lacunes, Saül ne pouvait être un grand roi. Son esprit, dans un accès de surexcitation lucide, voyait bien le but à viser ; il n'avait pas toujours, au moment d'agir, les moyens nécessaires pour l'atteindre. On a déjà parlé de ce qu'il y avait de précaire dans sa tentative d'union des tribus, comme dans l'expulsion des étrangers hors du territoire ; et il serait presque cruel d'insister une fois de plus sur l'état déplorable où sa défaite, que son suicide ne racheta point, laissa le royaume d'Israël. Il vaut mieux l'épargner comme faisaient ceux qu'il avait défendus, ceux même qu'il avait persécutés, et envisager, en finissant, les résultats positifs de ses efforts et de sa bonne volonté.

Ces résultats étaient presque tout de sentiment. Car ce qui restait de lui quand il disparut, ce n'était rien de ce que laisse un grand roi : une dynastie solidement assise ; une capitale judicieusement choisie et entourée de fortes murailles ; des frontières respectées et même élargies ; la religion prospère, grâce à l'appui du pouvoir ; un trésor rempli ; un commerce

actif ; une armée docile et bien équipée. Mais du moins, une conviction ferme restait en Israël, la conviction que, malgré le terrible désastre que l'on venait d'essuyer, et qui remettait tout en question, la royauté demeurait la seule chance de salut, et l'union des tribus le seul moyen de défense. La situation politique à la mort de Saül pouvait bien être aussi sombre qu'à son avènement, les ennemis aussi pressants, Israël aussi désemparé ; on s'obstinait à croire qu'un roi, rassemblant toutes les forces, ferait disparaître ces misères.

Cette continuation de l'effort, cette reprise de l'œuvre de Saül dans le sens qu'il avait suivi, et cela malgré son dernier échec, sont la meilleure preuve de l'impression profonde que lui et son règne laissaient dans les esprits. On le critiquait, mais on le suivait ; on le plaignait d'être sorti du bon chemin, mais on lui savait gré de s'y être le premier engagé résolument, de l'avoir ainsi montré et frayé à celui, quel qu'il dût être, qui était destiné à le remplacer. Son projet d'un royaume hébreu, ses plans pour le réaliser : lutte contre les Philistins, écrasement des Cananéens, échec aux entreprises des peuples voisins, et tout cela grâce à l'union des tribus, restant plus que jamais fidèles à leur Dieu, lui survivaient comme un programme de la vie d'Israël. Son successeur n'aurait pas à faire autre chose que ce qu'il avait tenté. Il lui suffirait, pour devenir un grand roi, d'être l'artisan heureux de cette grande œuvre que Saül avait manquée.

Il restait à savoir qui serait celui-là. Car deux compétiteurs qui revendiquaient la couronne, l'un au nom de l'hérédité, l'autre au nom de Yahwè, se trouvaient en présence : c'étaient Ishbaal, fils de Saül, et David.

CHAPITRE VII

DAVID ROI ET LIBÉRATEUR DU PEUPLE HÉBREU

I. — David, roi de Juda, et Ishbaal, roi d'Israël : — David quitte Çiqlagh pour Hébron ; — les Judéens abandonnent la dynastie de Saül, et prennent David pour roi ; — groupement des éléments hétérogènes de la tribu de Juda en un royaume. — Abner établit Ishbaal roi d'Israël à Mahanaïm, et restaure, malgré les Philistins, le royaume d'Israël.

II. — David, roi de Juda et d'Israël : — Rivalité des deux royaumes ; démarche sans effet de David à Yâbêsh ; — guerre intestine ; — Abner, trahissant Ishbaal, entre en pourparlers avec David ; — son voyage à Hébron ; — il est assassiné par Joab, et pleuré par David ; — les pourparlers continuent avec Israël. — Ishbaal est assassiné par ses chefs de bande, — et David pris pour roi par les Israélites.

III. — David libère son territoire des Philistins : — Les Philistins veulent se saisir de David ; — la guerre, — les hauts faits des Preux, — les batailles rangées ; — écrasement définitif des Philistins.

David a accompli les deux tâches de la royauté : union des tribus et libération du territoire.

I. — DAVID, ROI DE JUDA, ET ISHBAAL, ROI D'ISRAEL

Saül, qui l'avait pourchassé, étant mort, et les Philistins, qui l'avaient accueilli, commençant à s'inquiéter de sa présence parmi eux, David se proposa de quitter Çiqlagh pour se rapprocher des Judéens, des Calébites et de ses autres amis du sud. Parmi eux, personne sans doute n'avait oublié tout à fait ses compagnons à la mine inquiétante, ni leur garde aussi sûre que peu discrète. Mais David, lui, n'était pas sans leur plaire. Sa modération, vertu si rare chez un chef de bande, avait frappé

Sources du chapitre VII: II *Samuel*, II-V, 5 ; 17-25 ; VIII, 1 ; XXI, 15-22 ; XXIII, 8-23; I *Chroniques*, XI, 1-3 ; 10-25 ; XII, 23-40 ; XIV, 8-16 ; XVIII, 1.

leur esprit et éveillé leur sympathie. Lié à Juda par le sang, il était devenu le parent et le concitoyen des autres par ses mariages avec deux femmes de leur pays. Ils lui savaient gré d'avoir eu la sagesse de s'éloigner d'eux, au lieu d'exercer des représailles faciles, lorsque quelques traîtres, lassés de lui et de sa bande, avaient essayé de le livrer au roi. Et comment tous ne lui seraient-ils pas demeurés reconnaissants des attentions qu'il leur avait prodiguées pendant son séjour en terre étrangère? A l'encontre des calculs de son maître et seigneur, Akhish de Gath, il avait toujours respecté leurs champs et leurs troupeaux dans ses courses de maraude ; il leur avait même envoyé une part du butin pris aux Amalécites. Oui, tout transfuge qu'il fût, David s'était conduit comme un bon Hébreu fidèle à son peuple ; les Philistins avaient eu raison de se défier de lui et de le chasser de leur armée. L'aversion des uns s'était dissipée ; l'attachement des autres avait encore grandi : David pouvait rentrer.

Aussi, quand, sur une réponse favorable de l'oracle, qui donna l'entière assurance du succès, David reparut à la tête de sa bande, la plupart, sinon tous, se montrèrent heureux de lui faire fête.[1] On le reçut dans Hébron, la métropole calibite. Il s'y installa avec son harem, où sa condition grandissante l'amena bientôt à introduire de nouvelles épouses : Maakhâ, fille de Talmay, roi de Geshour[2], Haggith, Abital, Églâ, sans parler des

1. La consultation des sorts sacrés avant l'entrée à Hébron n'implique pas que David y pénétra les armes à la main. Les attentions qu'il avait eues pour les habitants de la contrée devaient suffire à lui assurer un retour pacifique ; et, d'autre part, les sorts n'étaient pas interrogés seulement avant les batailles mais aussi à l'occasion de décisions graves à prendre, comme dans I *Samuel*, XXII, 10-14 (fuite de David), XXIII, 9-12 (David quitte Qeïlâ).

2. On a vu ci-dessus, p. 119, n. 3, qu'il y avait un pays de Geshour dans les régions au sud de Juda, et qu'il en existait un autre, peuplé d'Araméens, dans la région du haut Jourdain. C'est de celui-ci qu'il doit s'agir ici. II *Samuel*, XV, 8, place expressément en Aram le Geshour où Absalom se réfugie après son meurtre ; *ibid.*, XIII, 37, du moins d'après les lectures, assez déformées d'ailleurs, des textes grecs B, A, L, précise que le même Geshour est « dans le pays de Maakhâ » (sur la localisation de ce pays, voir ci-dessus, p. 19 n.). Ces indications sont assez nettes pour qu'on puisse penser qu'il s'agit bien ici du Geshour du nord.

On leur adjoint parfois, du moins à titre d'indications, le fait que « Maakhâ », nom d'un pays araméen, est aussi le nom de la mère d'Absalom, et que Talmay, père de cette femme, porte un nom de forme araméenne. Il y faudrait ajouter, dans le même sens, le nom du père de Talmay. Dans le *kethîbh* de II *Samuel* XV, 8, il se nomme 'Ammihour. On corrige couramment ce nom en 'Ammihoud nom bien hébreu (voir les dictionnaires), d'après le *qerê*, les versions et plusieurs manuscrits hébreux. Mais 'Ammiḥour serait sans doute préférable, s'il n'est pas

femmes de second rang. Six fils lui naquirent à Hébron, parmi lesquels Amnon, son aîné, fils d'Ahinoam de Yizreël, Absalom, fils de Maakhâ, et Adonias, fils de Haggith, tiendront dans cette histoire un rôle des plus tragiques[1]. Quant à ses turbulents aventuriers, qui, à son exemple, avaient pris femme dans la région, ils se logèrent avec leurs familles dans les divers quartiers, assez espacés les uns des autres, dont l'ensemble, comme aujourd'hui encore, formait alors Hébron[2]. Sans trop se mêler ni trop s'opposer à la population indigène, ils demeuraient sous les ordres de David, prêts à répondre, comme par le passé, à ses appels pour la razzia ou la grande guerre.

fortuit que l'on trouve un« Ḥourou, fils de Talmay », dans une inscription nabatéenne d'el-'Ela, nº 315 de JAUSSEN et SAVIGNAC, *Mission archéologique en Arabie*, t. II p. 215. Ce même nom de תלמי, « Talmay », se trouve également dans les inscriptons liḥyanites 45, 54, 75, 77, du même ouvrage, et חור, חורו, חורי, חורן, « Hour », ou formes voisines, se retrouve, en hébreu il est vrai, mais aussi dans divers dialectes araméens, ef. *ibid.*, lexique, p. 668, col. I, et LIDZBARSKI, *Handbuch der Nordsemitischen Epigraphik*, p. 271. — Toutefois, à l'encontre de ce que l'on peut déduire des noms de personnes, il faut observer qu'une Maakhâ apparaît comme concubine de Caleb, du sud de Juda, dans I *Chroniques*, II, 48, et surtout, à propos de Talmay, que les noms en *ay* ne sont pas rares parmi les noms de Judéens cités dans les généalogies de I *Chroniques*, II : Yishay (Jessé), 12 ; Radday, 14 ; Abhshay (= Abishay), 16 ; Shammay, 28 ; Aḥlay, 31 ; 'Attay, 35 ; Sismay, 40 ; Yahday, 47. En outre, ce nom de Talmay, et un nom voisin de forme, Shêshay, étaient portés par des Anaqim, population primitive d'Hébron, *Nombres*, XIII, 22 ; *Josué*, XV, 14 ; *Juges*, I, 10. Il est donc difficile de préciser si « Talmay » présente une forme araméenne ou nord-arabe ; les deux hypothèses seraient possibles puisqu'en somme il n'est, étymologiquement, qu'un nom commun, « frère jumeau ».

Malgré la valeur incertaine de l'argument tiré du nom de Talmay, les rapports de David avec le Geshour araméen demeurent, en raison des autres arguments proposés ci-dessus, des plus vraisemblables. On en pourrait, enfin, tirer encore deux autres indices de nature à les appuyer, l'un, des relations de Juda avec les régions du Galaad septentrional, voir, ci-dessus, p. 69, n. 1., l'autre, du vœu, réel ou prétendu, d'Absalom d'aller en pélerinage à Hébron, II *Samuel*, XV, 7-9. Comment aurait-il pu jouer de ce vœu fait à Geshour, s'il s'agissait du Geshour méridional? Son père lui aurait répondu qu'il n'aurait eu qu'à exécuter sa promesse en rentrant de là à Jérusalem, Hébron se trouvant sur sa route.

1. Ses trois autres fils nés à Hébron sont nommés par II *Samuel*, III, 3-5. Le 2e, fils d'Abigaïl, est nommé différemment dans les divers textes : Kileabh, par l'hébreu, Δαλουιά par les Septante, Ἀϐία par Aquila, Symmaque, Théodotion, dans *Samuel* ; Damiel, par l'hébreu, Δαμνιήλ par B, Δαλουιά par A et L, de I *Chroniques*, III, 1. Klostermann a suggéré de retrouver le vrai nom dans une forme Dôdiyyâ, représentée par le grec Δαλουιά, avec mauvaise lecture d'un Λ majuscule pour un Δ, et par la forme voisine de *Chroniques*, Daniel pour Dôdiêl, équivalent avec Êl du nom avec Yâ. Cette conjecture est assez séduisante. Le 5e fils, né d'Abital, se nommait Shephatyâ ; le 6e, fils d'Èglâ, Yitream. Ces trois fils de David ne reparaissent pas au cours de son histoire.

2. Sur Hébron, voir les intéressants détails groupés par LEGENDRE, *Hébron*. *Dictionnaire de la Bible*, t. III, coll. 554-562.

De chef incontesté David ne pouvait tarder à devenir un véritable roi. Saül, autant que nous sachions, était le premier Hébreu qui eût exercé dans cette région écartée un peu plus qu'un semblant d'autorité. Il y avait rendu aux habitants de nombreux et appréciables services : il avait délogé les Philistins, harcelé la bande de David, écrasé les Amalécites pillards ; la stèle dressée par lui à Carmel portait témoignage de son intervention et de son autorité assez loin dans le sud. De tout cela on lui avait su gré. On ne s'était même pas montré trop froid à ses avances en vue d'opérer un rapprochement effectif de tous les Hébreux et de leurs alliés ; des Judéens avaient dès lors vécu dans l'entourage du roi israélite et combattu sous ses ordres[1] ; on inclinait lentement à graviter vers Israël qui attirait à lui comme un centre d'une organisation plus avancée. Mais Saül, l'initiateur de cette œuvre d'union, venait de disparaître dans une déroute lamentable. Sa dynastie, déjà peu sympathique dans le sud à cause de son caractère trop étroitement benjaminite[2], n'était plus représentée que par un rejeton insignifiant et incapable[3]. Saurait-elle se rendre utile comme son fondateur? pourrait-elle s'imposer comme lui? On ne le crut pas, et, ne se sentant déjà plus tenu à la reconnaissance ni à la soumission, on ne manifesta aucun empressement à se mettre sous le joug d'un maître presque inconnu. Cet Ishbaal, d'ailleurs, régnait à peine. Les Philistins occupaient une grande partie de son territoire ; il lui faudra attendre cinq ans avant de le recouvrer tout entier ; il n'était, vraiment, roi que de nom [4]. Puisque Juda voulait un roi tout de suite, il n'irait pas chercher cet Israélite sur son trône branlant ; il avait mieux chez lui. David, le favori de Yahwè, le Judéen

1. Comme David et ses frères, I *Samuel*, XVII, 13, 17.

2. Saül favorisait ses concitoyens de Benjamin, faisait d'eux ses conseillers et ses officiers, leur donnait des champs et des vignobles ;I *Samuel*, XXII, 7. De là, beaucoup de jalousie chez les autres. Voir, ci-dessus, pp. 109-110, ce qui est dit des guerriers de marque, qui, quoique Israélites, abandonnent sa cause. A plus forte raison les Judéens devaient s'en désintéresser.

3. Il se nommait Ishbaal. En réalité, il y en avait d'autres : Meribaal, le fils de Jonathas, qui, alors, n'était qu'un enfant (II *Samuel*, IV, 4), et les fils que Saül avait eus de Rispa, fille d'Ayyâ, une épouse de second rang, lesquels n'avaient peut-être pas de droit reconnu à la couronne (II *Samuel*, XXI, 8), Ishbaal seul apparaît dans la période présente.

4. On verra, ci-dessous, p. 150, n. 2, qu'Ishbaal, fils de Saül, ne régna en fait que durant les deux dernières des sept années que David régna à Hébron.

fameux, attirait tous les regards ; il recueillit tous les suffrages. La tribu de Juda lui offrit la couronne à Hébron et lui conféra l'onction consécratrice[1].

Cette tribu de Juda, qui se constituait ainsi en principauté, n'était pas, à beaucoup près, aussi homogène que les tribus d'Éphraïm et de Benjamin. Les anciens Judéens ne passaient pas pour des gardiens farouches de la pureté de leur race. Les traditions locales savaient que Juda, fils de Jacob, le patriarche qui avait laissé son nom au pays et à ses habitants, s'était marié et avait marié ses fils avec des Cananéennes[2] ; ils avaient fait souche et donné naissance à des clans établis, en compagnie des clans de sang judéen moins mêlé, dans la partie nord de Juda, des environs de Jérusalem aux confins d'Hébron. Au sud de cette ville, les Judéens, même avec l'appoint des clans, fort peu denses, d'ailleurs, des Siméonites hébreux, n'avaient d'abord constitué qu'une minorité. Là, c'étaient les descendants de Caleb, de Qenaz, de Yerahmeël, de Qayin, tribus originairement édomites, semble-t-il, qui détenaient, à peu près en totalité, les sources, les pâturages, les troupeaux, les vignobles, les champs et les vergers[3]. Les villes les plus importantes, et Hébron même,

1. II *Samuel*, II, 4. Ce sont « les hommes de Juda », c'est-à-dire. les Judéens, et non pas seulement les cheikhs, comme lorsqu'il s'agira d'Israël, qui choisissent David pour roi ; ici il n'y a pas de tractations mais une sorte d'acclamation unanime.

2. Sur les éléments, plus ou moins importants, de population non judéenne qui s'étaient unis aux Judéens et avaient fait souche parmi eux, on peut relever les textes suivants : *Genèse*, XXXVIII, Juda épouse une Cananéenne, dont il a trois fils, 1-5 ; on ne voit pas si Thamar, dont il eut deux fils, 29, 30, était aussi cananéenne. — *Exode*, VI, 15, nomme « fils de la Cananéenne », un fils de Siméon, tribu intimement unie et à peu près incorporée à Juda. — *Ruth* est écrit tout entier à l'honneur de Booz, Judéen de Bethléem, qui épouse Ruth, une Moabite, de qui descendront Jessé et David. — I *Chroniques*, II, 3 rappelle d'un mot la descendance de Juda par « la Cananéenne » ; Abigaïl, sœur de David, épouse un Ismaélite, Yéther, qui engendra Amasâ, dont il sera question ci-dessous, 17 ; Hesron, fils de Péréç, fils de Juda, épouse la fille de Makhir (clan de Manassé), père de Galaad ; il eut d'elle un fils, Ségub, qui engendra Yâîr du Galaad, 21-24 (sur ces rapports de Juda avec le Manassé galaadite, voir, ci-dessus, p. 69, n. 1) ; Shêshân, descendant de Juda, par Hesron et Yerahmeël, qui n'avait que des filles (il a un fils dans 31), donne l'une d'elles pour femme à son esclave égyptien, de qui sortit une longue postérité, 34-41,
Ces diverses indications, qui représentent des souvenirs relatifs à des unions de personnes ou de clans d'origine étrangère à Juda, montrent assez que Juda lui-même ne considérait pas sa tribu comme des plus homogènes. On a déjà vu que David avait épousé au moins une femme calébite, Abigaïl, et une araméenne, Maakhâ, et l'on va dire quelque mots de l'adjonction à Juda des grandes tribus édomites de ses confins méridionaux.

3. Sur ces quatre tribus, voir *La Période des Juges*, p. 72, n. 1 ; p. 73, n. 1.

devenue la capitale de David, étaient aussi à eux. Ces semi-nomades avaient fini par se rapprocher étroitement des Judéens, plus adonnés qu'eux à l'agriculture. Sous l'empire des intérêts communs, des mariages contractés, de la participation au culte du même Dieu[1], et, désormais, de la soumission au même roi, les uns et les autres allaient former, le temps aidant, une population plus cohérente que ses origines diverses ne l'eussent pu faire supposer.

Mais l'apport considérable des éléments cananéens et édomites lui imprima un caractère propre ; elle se distinguera toujours de la population israélite, et ne fraternisera que d'une façon transitoire avec elle : cette diversité originelle fut donc une raison de plus pour écarter l'une de l'autre, souvent même pour opposer l'une à l'autre, ces deux fractions principales du peuple hébreu. Ni leurs carrières politiques ne seront semblables, ni leurs destinées religieuses. Israël courra à sa ruine en s'ouvrant trop avidement à la politique et aux influences étrangères ; Juda, moins exposé à leur contact dans son territoire écarté, plus fidèle aux mœurs simples de ses pères, dont beaucoup n'étaient sortis que sur le tard de la vie nomade — et encore une secte du Négéb, les Rékhabites, s'y obstinait-elle par une sorte de fanatisme — Juda ne s'effondrera qu'un siècle et demi après son rival, et verra s'élaborer des conceptions religieuses inspirées du plus pur esprit traditionnel. David, en devenant roi à Hébron et en groupant sous son sceptre Judéens sédentaires, Cananéens assimilés et Édomites semi-nomades, travaillait sans doute à se créer un royaume plus peuplé et plus riche ; il contribuait aussi à renforcer les éléments de stabilité qui devaient assurer l'accomplissement de la mission religieuse du peuple élu.

Cette petite principauté judéenne, essaimée du royaume benjaminite d'Israël, n'afficha tout d'abord ni importance ni indépendance. Elle ne l'aurait pas encore pu avec quelque espoir de

1. Il suffit de remarquer ici que les Qênites, en particulier, chez qui Moïse s'était enfui, et chez qui il reçut la révélation du buisson ardent, adoraient vraisemblablement Yahwè. Les Rékhabites, l'un de leurs clans passés aux Judéens, se firent même remarquer, au cours de l'histoire, par leur yahwéisme intransigeant. *Exode*, XVIII ; II *Rois*, X, 15 et suiv. ; *Jérémie*, XXXV.

succès. Les Philistins, en effet, redevenus, grâce à leur victoire du Gelboé, les maîtres du pays, reprenaient la haute main, non pas seulement dans le Nord, mais aussi dans la Montagne de Juda. Il est vraisemblable qu'on y avait sollicité leur assentiment pour la création du petit royaume méridional. David, tout en ceignant une couronne, continuait à régir son fief de Çiqlagh, et, bien que roi, devait demeurer l'allié déférent d'Akish de Gath, peut-être même son vassal[1]. Au surplus, Akish et ses collègues de la pentapole philistine comptaient bien tirer parti de l'érection de la principauté d'Hébron pour maintenir les Hébreux sous un joug plus étroit. Ils espéraient que le successeur de Saül, frustré, par cette sécession, d'un tiers de son apanage, ne manquerait pas de revendiquer les provinces perdues, que lui ou son rival recourrait peut-être à leur appui, et qu'eux-mêmes auraient alors la partie belle pour intervenir entre les adversaires aux prises ou pour les laisser s'affaiblir en s'entredéchirant.

L'événement devait leur donner raison, mais seulement à moitié. La guerre civile éclatera sous peu ; auparavant, la royauté benjaminite allait se reconstituer, et bien à leurs dépens.

Tout le mérite de sa restauration revient à Abner, fils de Nêr, cousin et général de Saül[2]. C'était un homme énergique, un brave soldat, un intrigant astucieux. Son premier soin fut de sauver les droits de la dynastie benjaminite, qui se trouvaient être aussi ceux de sa famille. Trois des fils de Saül étaient glorieusement tombés aux côtés de leur père dans la dernière bataille. Comme héritier direct de sa couronne, il n'en restait plus qu'un, Ishbaal, homme effacé, timide, maladroit, et très au-dessous des difficultés du moment[3]. Chassé de Benjamin par l'occupa-

1. Le fait que David, roi d'Hébron, dépendait encore des Philistins, est mis en évidence par II *Samuel*, v, 17 : quand il fut nommé roi du Nord, ils voulurent l'arrêter comme rebelle.

2. Nêr, père d'Abner, et Qish, père de Saül, étaient frères ; leur père était Abiel, I *Samuel*, ix, 1 ; il n'y a pas lieu de changer ce nom en Abibaal, car le personnage nommé Baal dans I *Chroniques*, viii, 30 ; ix, 36, n'est pas père, mais frère de Qish. Abner était donc cousin de Saül. Dans le premier de ces deux passages, Nêr se trouve omis ; il faut l'y restituer d'après le second.

3. Le nom de ce personnage a subi des transformations intéressantes. Dans I *Samuel*, xiv, 49, on a ישוי, *Yishwî* ; ce nom est problablement dû ici à une mauvaise lecture d'un nom qui s'est trouvé déformé en un autre nom connu,

iton étrangère, Abner avait été lui chercher un asile au délà du Jourdain, dans la pays de Galaad, dont le population était inébranlablement attachée à l'ancienne maison régnante, et il l'avait installé à Mahanaïm, ville voisine de Yâbêsh, où reposaient les ossements de Saül et de ses fils[1]. Mahanaïm était trop excentrique par rapport au reste du pays pour que l'on songeât à en faire une capitale définitive[2]. On y serait du moins assez éloigné de l'ennemi pour attendre en sûreté l'heure de la revanche et du retour.

Abner travailla de son mieux à l'avancer. Rassemblant les débris des troupes dispersées, il réorganisa d'abord l'armée. Il forma des corps réguliers et en prit la direction. Il engagea aussi des corps de fourrageurs, analogues à la bande de David, les plaça sous les ordres de Baana et de Rêkâb, fils de Rimmon de Beérôth, et leur donna mission de fournir de butin la cour dans

car Yishwî paraît ailleurs (*Genèse*, XLVI, 17; *Nombres*, XXVI, 44; I *Chroniques*, VII, 30), comme nom d'un descendant d'Aser, et ici le grec porte 'Ιεσσιού L 'Ιεσσιούλ B, 'Ισουεὶ A, qui ne peuvent guère transcrire *Yishwî*. Mais il se trouve que, après Malkishoua, L ajoute 'Εισϐαάλ; l'Itala porte ici *Isbalem*, et l'on rencontre encore la forme d'Ιεσϐαάλ dans Aquila, Symmaque, Theodotion de II *Samuel*, III, 8, où elle représente le nom de ce même personnage. Or Eshbaal se trouve être le nom d'un fils de Saül dans I *Chroniques*, VIII, 33; IX, 39, et, d'autre part, *Chroniques* ne connaît pas de Yishwî fils de Saül. Aussi pense-t-on assez couramment que Eshbaal, « homme de Baal », aurait été corrigé en un nom comme Ishyâ ou Ishyahoû, « homme de Yahwè », qui aurait été écrit par erreur Yishwî; les lectures de textes grecs sont assez favorables à cette conjecture. Sur la transformation graphique de אשיהו en ישוי, voir DRIVER, *Notes on the Hebrew Text... of the Books of Samuel*, 2e édition, pp. 120, 121. Eshbaal a subi encore une autre transformation, très nette cette fois; on en a fait Ish-bôshéth « homme de honte », en remplaçant par cette désignation injurieuse le nom, considéré comme païen, de Baal; c'est la forme usuelle du nom à partir de II *Samuel*, II, 8, où ce fils de Saül est nommé. On a des exemples de déformations analogues dans Yeroubbôshéth pour Yeroubbaal (II *Samuel*, XI, 21), Mephibôshéth pour Mephibaal (voir, ci-dessous p. 277, n. 2).

1. Le nom de Mahanaïm semble s'être conservé à Khirbet Mahnéh, sur les Monts Adjloun au nord du Yabbôq, dans une vallée de même nom, qui débouche dans le ouâdy Yâbis. Cette ville était sur la frontière de Manassé oriental et de Gad, *Josué*, XIII, 26, 30. L'identification est discutée, mais apparemment sans raison très solide.

2. Cette situation excentrique de Mahanaïm paraît également assez défavorable à l'hypothèse de Kamphausen (*Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*, t. VI, 1886, pp. 43 et suiv.), qui veut que le royaume d'Ishbaal ait été vassal des Philistins, à l'égal de celui de David. Il n'est guère vraisemblable que les Philistins eussent établi un roi sujet si loin de leur surveillance. En outre, on s'explique mieux les luttes des deux royaumes hébreux, si l'un est vassal et l'autre indépendant. Enfin II *Samuel*, II, 8 attribue expressément à Abner la restauration de la royauté israélite.

le dénuement. Cela fait, il prit, à ce qu'il semble, l'offensive contre les Philistins. Il aurait reconquis plus ou moins laborieusement une bonne partie du territoire perdu par Saül: quelques cantons du Galaad, la plaine de Yizreël, le pays d'Aser, les hauteurs d'Éphraïm et celles de Benjamin[1]. S'il ne faut pas voir dans cette indication le simple énoncé du domaine nominal d'Ishbaal, mais l'énumération des districts qui lui étaient effectivement soumis, les Philistins avaient perdu, cinq ans après leur victoire retentissante, toutes leurs conquêtes dans le Nord[2]. Ainsi Abner était parvenu à reconstituer le royaume d'Israël, tel qu'il avait existé avant l'heureuse extension du pouvoir de Saül vers Juda, tel qu'il reparaîtra après la mort de Salomon ; toute la partie méridionale à partir des environs de Gabaon en était détachée [3]. Là, David régnait en maître incontesté, appuyé

1. II *Samuel*, II, 9. Dans ce passage, entre le Galaad et Yizréël, se trouve mentionné « l'Ashouri », dont la signification est obscure. Comme il ne peut s'agir des Assyriens, on propose des corrections : « l'Ashêri », c'est-à-dire les Asérites, tribu israélite de la Galilée occidentale, d'après le Targum, ou bien « le Geshouri », c'est-à-dire des Araméens du pays de Geshour, d'après le syriaque et la Vulgate. La mention d'Aser seul pour les régions galiléennes paraît un peu étrange, mais pourrait être à préférer. Toutefois, la mention de Geshourites n'est pas invraisemblable, car ceux-ci étaient établis dans les territoires de Manassé, *Josué*, XIII, 13, et plus précisément dans cette région des Hawwoth-Yâïr, qui n'était pas éloignée de Mahanaïm, I *Chroniques*, II, 23. On objecte à cela que II *Samuel*, III, 3, connaît, pour ce temps, un roi de Geshour, Talmay : mais les rapports que ce roi établit avec David, roi d'Hébron, en lui donnant sa fille Maakhâ en mariage, n'expriment-ils pas que lui et son gendre se coalisaient contre le roi d'Israël, ou que Talmay, en donnant sa fille, réclamait assistance contre les entreprises de celui-ci? Comme il fallut, pour réoccuper, entre autres régions, la plaine de Yizreël, en débusquer les Philistins, qui s'y étaient établis après leur victoire sur Saül (I *Samuel*, XXXI, 7), on est amené à conclure qu'Abner ne le put faire qu'en recourant aux armes. Sur une circonstance qui aurait pu faciliter son attaque, voir, ci-dessous,p. 167 n. 2.

2. Le fait qu'Ishbaal ne devint effectivement roi d'Israël que cinq ans environ, après la défaite de Saül au Gelboé peut se déduire de II *Samuel*, II, 10. Il ne régna, d'après ce passage, que deux ans sur Israël. Comme David régna sur Juda seul sept ans et demi (II *Samuel*, V, 4) et que son accession au trône d'Israël dut suivre de près la mort d'Ishbaal, on en conclura qu'il fallut cinq ans à peu près à Abner pour rendre à Ishbaal le territoire de Saül.

Quant à l'âge d'Ishbaal, ce même texte lui donne quarante ans à son avènement. Cette donnée n'est pas aussi discutable qu'on le prétend parfois. Quand David devint roi d'Israël, il avait trente-sept ans et demi, d'après II *Samuel*, V, 4. Jonathas devait être, sans doute, un peu plus âgé que lui, car il commandait déjà une armée (I *Samuel*, XIII 2) que David n'avait pas encore paru sur la scène de l'histoire. Comme il était l'aîné d'Ishbaal (I *Samuel*, XIV, 49), celui-ci devait avoir à peu près l'âge de David. Quand le texte cité lui donne quarante ans, cela est tout à fait dans les vraisemblances.

3. C'est au voisinage de cette ville qu'ont lieu les combats entre Israélites et Judéens; on peut donc la considérer comme ville frontière.

Le royaume de David s'étendait de Gabaon à Bersabée, soit sur un peu moins de 80 kilomètres à vol d'oiseau, pour la longueur. C'est la distance de Paris à

sur l'attachement dévoué de son peuple et sur le protectorat jaloux des Philistins.

II. — DAVID, ROI DE JUDA ET D'ISRAËL.

Les deux royaumes hébreux, pas plus alors qu'ils ne le firent plus tard, ne purent vivre en paix l'un avec l'autre. Ishbaal, redevenu roi d'Israël, grâce, apparemment, à des victoires qui l'enhardissaient, réclamait tout le bien de son père, y compris Juda. Mais David était résolu à garder la couronne que les Judéens lui avaient remise, et affichait même ouvertement des prétentions sur l'héritage de Saül, alors que, du vivant de celui-ci, il n'avait jamais fait figure de prétendant.

Ses droits, il ne les tenait pas seulement de ses services passés, de sa situation présente, de sa qualité de gendre de Saül. Il les tenait surtout des promesses de Yahwè. Autant que nous sachions par nos textes, qui, l'ayant mentionnée une fois, n'en parlent plus ensuite, la démarche de Samuel, venu à Bethléem pour oindre le plus jeune fils de Jessé, devait être restée inconnue du grand nombre[1]. Mais soit en Juda, soit même en Israël, on n'ignorait pas que David était prédestiné à devenir roi[2]. L'oracle de l'éphod avait pu parler en sa faveur, puisque les sorts sacrés avaient jadis désigné Saül ; et ses réponses, que divulguaient et expliquaient les Lévites, attachés, comme Abyatar à la fortune du jeune chef, restaient gravées dans les mémoires, même si l'on se défendait encore contre leur décision[3]. D'autre part, les *nâbhîs*, qui avaient

Montereau ou de Paris à Beauvais. Quant à la largeur de ce royaume, réduite qu'elle était à l'ouest par la Philistie, à l'est par les collines désertiques qui dominent la mer Morte, elle n'atteignait pas la moitié de la longueur.

Le royaume d'Ishbaal, de Gabaon à Dan, vers les sources du Jourdain, mesurait à peu près 160 kilomètres deux fois la longueur de celui de David. Il avait une superficie trois ou quatre fois plus grande.

1. A ce sujet voir, ci-dessus, p. 76, n. 2.

2. Cf. I *Samuel*, xxv, 30 (Abigaïl) ; II *Samuel*, III, 9, 18 (Abner) ; v, 2 (les tribus israélites). Ce dernier passage, qui se réfère à la décision des Israélites de prendre David pour roi, est le seul vraiment explicite sur les paroles divines annonçant la royauté future de David.

3. On pourrait tout au moins supposer que des passages comme II *Samuel* III 18 ; v, 2, où l'on a Yahwè a dit... » viseraient réellement des réponses obtenues par le moyen de l'éphod. De même la consultation donnée à David par Ahimélék, le prêtre de Nôb (I *Samuel*, XXII, 10, 13), et qui irrita si fort Saül, pourrait avoir

connu Samuel, et les yahwéistes fervents, qui s'étaient détachés de Saül à la suite du vieux prophète, devaient soutenir, recommander, pousser de tout leur zèle entreprenant celui qui était l'élu de leur foi et de leur cœur.

Ainsi appuyé sur son Dieu et sur ses partisans, David, bien décidé à réussir dans ses justes revendications, ne tarda pas à faire jouer tous ses moyens. On le vit employer, tour à tour, les démarches prévenantes, les interventions à main armée, les intrigues savamment conduites. Mais, mieux encore, il sut profiter des coups que la Providence, toujours attentive à son égard, semblait frapper tout exprès pour avancer sa fortune.

Son rival trouvait l'un de ses plus fermes soutiens dans la fidélité des Galaadites à sa maison. Ceux de Yâbêsh, en particulier, alliés à Benjamin, par d'antiques liens de parenté, que les liens de la reconnaissance pour Saül, leur libérateur, avaient encore raffermis, venaient de donner une belle preuve de leur loyalisme en risquant leur vie pour soustraire à la honte du pilori les cadavres du roi et de ses fils. Aussi Abner, à l'heure de la débâcle, avait-il cherché près d'eux une retraite sûre pour l'infortuné Ishbaal, dont les Philistins venaient de ravir et occupaient encore presque tout le royaume. David n'hésita pourtant point à essayer de les attirer à sa cause. En héritier reconnaissant et empressé, il leur adressa ses remerciements pour leur pieuse attention envers Saül mort. Il leur promettait aussi de les protéger tout comme eût fait le défunt roi, son prédécesseur, et, à ce propos, il leur annonçait, pour finir, que les Judéens venaient de l'oindre pour leur roi et de reconnaître son autorité[1]. L'invitation à agir de même était transparente. La réponse des Yâbéshites ne fut pas telle que l'attendait le solliciteur insinuant : le Galaad refusa de se ranger sous le joug de la nouvelle dynas-

eu quelque rapport avec la royauté future du fils de Jessé. Mais, en Israël tout au moins, comme on va le constater, on ne saisissait la portée et la valeur des décisions de Yahwè que sous la pression des circonstances. Ajoutons que, dans sa vie errante, David ayant l'éphod d'Abyatar à sa disposition, pouvait sans doute l'interroger sur ce point.

1. II *Samuel*, II, 4 b-7. Chronologiquement cet épisode suivit l'élévation de David au trône de Juda.

tie ; il restera d'abord le centre du royaume d'Israël reconstitué.

L'ancienne dynastie gardait donc ses partisans. La rivalité politique, rendue encore plus âpre par les vieilles antipathies de tribus, jeta l'une contre l'autre les deux fractions du pays, et les poussa à s'en remettre aux armes du soin de trancher leur différent. C'était la guerre civile. Les mauvais jours de la période des Juges allaient recommencer. A notre connaissance, il ne se livra point de grande bataille rangée ; mais, dès que des partisans des deux royaumes ennemis se trouvaient en présence, ils arrivaient vite à s'exciter, puis en venaient aux mains. Ces rixes éclataient surtout vers la frontière commune, dans le voisinage de Gabaon, sur les collines de Benjamin, qui demeurait fidèle au roi sorti de son sein. Parfois elles entraînaient des mêlées un peu plus sérieuses, où quelques vingtaines d'hommes restaient nur le terrain ; tels sont les deux engagements dont le souvenir sous a été transmis.

Abner, à la tête d'une troupe de Benjaminites, s'était heurté, près du réservoir de Gabaon,[1] à une bande de Judéens sous les ordres de Joab, l'un des trois fils de Çerouyâ, sœur de David.[2] Amour des prouesses ou désir de réduire la rencontre à un simple combat singulier, ils convinrent d'exécuter une sorte de tournoi ou de danse du glaive. Douze jeunes guerriers de chaque parti devaient y lutter ensemble. Mais l'animosité réciproque était si violente que le jeu eut vite dégénéré. Les champions se saisissant l'un l'autre la tête, s'enfoncèrent mutuellement leur glaive

1. Le réservoir de Gabaon est aussi mentionné par *Jérémie*, XLI, 12

2. D'après I *Chroniques*, II, 16, David eut deux sœurs, Çerouyâ ou Sarvia et Abigaïl. Çerouyâ avait trois fils : Abishay, Joab et Azaël, dont les deux premiers, et Joab surtout, occupèrent une place importante parmi les « serviteurs » et les partisans de David leur oncle. Comme celui-ci était le plus jeune des enfants de Jessé, il pourrait n'y avoir eu qu'un écart d'âge assez peu notable entre lui et ses neveux, ce qui expliquerait, pour une part, l'attitude souvent impérieuse de Joab à son égard. Détail assez curieux, ces trois hommes sont toujours nommés « fils de Cerouyâ », c'est-à-dire d'après le nom de leur mère et non d'après celui de leur père, comme c'était la règle ; ils sont nommés ainsi une vingtaine de fois. Cette anomalie ne peut guère s'expliquer, ce qui ouvre le champ aux hypothèses : on aurait agi ainsi par honneur pour la qualité de cette femme, sœur du roi David ; ou bien elle avait été veuve de très bonne heure ; ou encore,ce serait là un vestige de matriarcat ; ou enfin ce père aurait été un étranger, comme le mari d'Abigaïl, qui était Ismaélite (*ibid.* 17,), et Çerouyâ l'aurait peut-être épousé sous un régime matrimonial où les fils étaient considérés comme appartenant plus à la mère qu'au père. Josèphe savait que cet homme se nommait Souri, *Antiquitates judaicae*, VII, 1, 3.

dans le flanc. Longtemps après, le lieu du combat en conservait encore le nom de « Champ des Flancs ».[1]

Peut-être à la suite de cette joute sanguinaire, plus vraisemblablement en une autre circonstance, se produisit, à peu près dans la même région, une nouvelle rencontre, dont un simple épisode devait avoir pour Abner les plus graves conséquences.

Il y avait là les trois fils de Çerouyâ, Joab, Abishay et Azaël. Or Azaël, aux pieds agiles comme une gazelle sauvage, se mit aux trousses d'Abner, sans se détourner ni à droite ni à gauche, de derrière lui. Abner, s'étant retourné dit :

— Est-ce toi, Azaël?

— Oui, dit-il

— Détourne-toi à ta droite ou à ta gauche, lui dit Abner ; saisis-toi de l'un des jeunes gens, et prends pour toi ses dépouilles.

Mais Azaël ne voulut point s'écarter de derrière lui, et Abner redit à Azaël :

— Ecarte-toi de derrière moi. Pourquoi te jetterais-je mort à terre? Comment alors leverais-je mon visage vers Joab, ton frère?

Mais comme Azaël s'obstina à ne point s'écarter, Abner le frappa au ventre avec le pied de sa lance ; et la lance lui sortit par derrière [2]. Il tomba à cet endroit, et mourut sur place. Tous ceux qui arrivaient à l'endroit où Azaël était tombé et était mort, s'arrêtaient. Mais Joab et Abishay se mirent aux trousses d'Abner [3].

L'heure de la vendetta n'était pas encore venue pour Abner. Les Benjaminites se rallièrent autour de lui et, au coucher du soleil. occupèrent le sommet d'une colline, assez proche, semble-

1. Du moins d'après la conjecture d'Ehrlich et de Budde, qui lisent הצדים, *haççiddim*, « des Flancs », en conformité avec ce qui précède, au lieu de הצרים, *haççûrim* « des Rochers », ce qui n'a plus le rapport étymologique que semble vouloir indiquer le contexte de II *Samuel*, II, 16. La conjecture de Smith, הצרים, *haççârim*, « des Adversaires », pourrait être aussi retenue.

2. Qu'Abner ait pu tuer Azaël d'un coup du pied de sa lance donné par derrière et que, en conséquence, il n'y ait pas lieu de corriger le texte de II *Samuel*, II, 23, c'est ce que l'on pourrait conclure d'un détail fourni par une stèle de Tell El-Amarna, conservée à Berlin, reproduite et expliquée dans *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, t. XXVI, 1896, pp. 126 et suiv., et commentée par W. M. Müller dans *Orientalistiche Literaturzeitung*, t. II, coll. 217 à 219 ; t. III, col. 306, 307. Elle représente un soldat, apparemment un Bédouin, en compagnie d'une Egyptienne et près d'un vase où il boit. Tandis que la pointe de sa lance est colorée en rouge, indiquant du cuivre, et la hampe en jaune clair, indiquant du bois, le pied l'est en noir, qui indique une matière dure et pénétrante puisque la lance est fichée en terre. W. M. Müller hésite toutefois à voir dans cette partie noire une partie de fer, parce que le fer est ordinairement représenté en bleu, et qu'il serait étrange qu'on eût employé du cuivre moins dur à la pointe et du fer plus dur au pied. En tout cas une pareille arme pouvait être meurtrière par ses deux extrémités.

3. II *Samuel*, II, 18-24 a.

t-il, de Gabaon. [1]. Tous, poursuivis et poursuivants, étaient exténués. Abner, que navrait cette odieuse guerre civile, proposa un armistice, et Joab, l'accordant avec empressement, fit sonner sans délai la fin du combat. Les deux troupes rejoignirent aussitôt les capitales. Abner suivit le Ghôr pendant toute la nuit, traversa le Jourdain et, au milieu du jour, arriva à Mahanaïm[2]. Joab, après s'être arrêté à Bethléem pour déposer le cadavre de son frère Azaël dans le tombeau de leur père, marcha la nuit entière et atteignit Hébron quand pointait l'aurore[3].

Réduite à ces escarmouches, la guerre aurait pu se prolonger longtemps sans amener de résultat décisif. Si l'on se chamaillait, si l'on s'entr'égorgeait même le cas échéant, on savait, par contre, fraterniser au moment voulu. Aussi tous attendaient-ils quelque événement imprévu qui mît fin à cette interminable rivalité. Ce fut Abner qui décida du sens que devait prendre la suite de la querelle.

Abner était un politique trop avisé pour caresser longtemps l'espérance de voir triompher son faible maître. Peut-être avait-il déjà songé à profiter pour son compte personnel de l'inextricable situation, lorsqu'un incident, insignifiant en apparence, le jeta décidément dans le parti de David. Il avait noué des relations avec une certaine Rispâ, fille d'Ayyâ, jadis épouse de second rang dans le harem de Saül. Qu'il eût ainsi projeté de s'acquérir certains droits à la succession de Saül, ce n'est pas invrai-

1. II *Samuel*, II, 24, renferme la mention d'une « colline d'Ammâ », que Théodotion et la Vulgate interprètent en « colline de l'Aqueduc », bien que Ammâ n'ait pas l'article en hébreu ; suit une autre précision topographique dont l'on ne tire rien de sûr, même en remaniant le texte.

2 II *Samuel*, II, 29. Ce verset renferme un mot, qui ne se trouve qu'ici et dont le sens n'est pas certain : « ils allèrent tout le *bithrôn* ». La plupart des exégètes, malgré la singularité de la construction, le considérent comme un nom de lieu et y voient la mention d'un « ravin » ou d'une « gorge » étroite, d'ailleurs bien localisée, puisque ce nom est précédé de l'article ; mais la localisation ne se peut préciser. W. R. Arnold (voir Driver, *loc. cit.*, p. 245) considère, au contraire, ce nom comme un nom de temps, et, le rattachant à la racine בתר, *BTR*, « couper en deux », y voit la signification de « moitié du jour, matinée » ; Cette interprétation est d'autant plus séduisante qu'au verset 32 on a la même construction : « ils allèrent toute la nuit » : voir aussi II *Samuel*, IV, 7.

3. Ce simple détail sur la mise au tombeau d'Azaël à Bethléem renferme un argument très fort en faveur de la donnée traditionnelle sur l'origine bethléémite de la famille de David, et contre la thèse de certains critiques, Winckler, Marquart, Cheyne, qui veulent, au contraire, placer dans le Négéb le berceau de cette famille et font de David un Calébite.

semblable[1]. En tout cas, Ishbaal, à qui ces manœuvres au moins louches n'avaient point échappé, lui en fit l'observation. Mais Abner le prit de très haut. Feignant d'être froissé par l'importance faussement attribuée, selon lui, à cette futile affaire, il reprocha au roi son ingratitude, et lui signifia, en termes catégoriques, qu'il allait travailler incontinent à la réalisation des promesses faites par Yahwè à David au sujet de la royauté. Ce pieux empressement, qu'inspirait la colère, était bien un peu tardif. Il ne laissa pas d'être fort apprécié de David, qui put enfin engager des pourparlers plus ou moins mystérieux avec Abner et, grâce à la propagande décidée de celui-ci, avec certains cheikhs d'Israël et même de Benjamin[2].

Mais afin de mesurer au juste la sincérité et l'ascendant d'Abner aussi bien que pour effacer un outrage et pour rentrer dans les droits que lui conférait sur le royaume du nord sa qualité de gendre de Saül, David exigea, avant de conclure les pourparlers engagés, qu'Ishbaal consentît à lui rendre sa femme Mîkhal. Abner s'ingénia pour faire agréer de son pupille ce rapprochement si désavantageux pour le roi d'Israël et si profitable pour le roi de Juda. Il y réussit. Mîkhal fut reprise à son second mari, Paltiel. Celui-ci la conduisit, marchant derrière elle et pleurant jusqu'à la ville de Bahourim, non loin de Jérusalem[3]. Abner la reçut de ses mains et le renvoya. Puis accompagné d'une vingtaine d'hommes, il se mit en marche vers Hébron, où il s'était fait donner mission de la mener. Ishbaal était joué magistralement.

David ne se sentait pas dégagé de toute obligation relative à

1. II *Samuel*, III, 7 et suiv. Le harem d'un roi constituant l'un de ses biens le plus personnels, et, au surplus, témoignant de sa puissance par le nombre des épouses qui y étaient réunies, essayer de s'y créer quelque relation avait souvent l'air de viser au pouvoir. (Cf. I *Rois*, I, II, Adonias et la Shunamite). Le successeur d'un roi avait un droit, droit de préférence tout au moins, sur le harem de son prédécesseur. On sait que David n'hérita pas seulement de la couronne de Saül, mais aussi de ses femmes (II *Samuel*, XIII, 8). Absalom révolté contre David consomme sa rébellion en prenant publiquement possession des femmes de second rang laissées par son père à Jérusalem (II *Samuel* XVI, 22).

2. II *Samuel*, III, 17-19.

3. Bahourim, ville de Benjamin (II *Samuel*, XIX, 16), se trouvait sur la route de Jérusalem à Jéricho (*ibid.* XVI, 5 ; XVII, 18) ; elle n'est pas identifiée avec assurance. Voir dans *Dictionnaire de la Bible*, t. I, coll. 1384-1386, le résumé des recherches de van Kasteren sur cette question.

la vendetta que les mœurs et le droit de ce temps lui imposaient de tirer d'Abner, meurtrier d'Azaël, qui était son neveu et le frère de Joab. Mais des intérêts plus personnels et plus pressants étaient entrés en jeu, qui primaient les intérêts et l'honneur même de sa famille. Pour concilier les uns et les autres, il avait consenti à faire un pacte au moins momentané avec Abner, et, en outre, il le reçut à un moment où Joab, de qui tout était à redouter, se trouvait, peut-être par une précaution du roi, parti d'Hébron pour une razzia. L'entrevue fut très cordiale. Un festin, offert par David aux envoyés de son rival, prépara les esprits à une entente parfaite. Abner, déjà gagné, fut tout à fait conquis. Il promit de décider tout Israël à s'accorder avec son nouveau maître par un contrat politique, en vue de lui déléguer la royauté du nord, « objet de tous ses désirs ». On se quitta en voyant ouvertes sur l'avenir des perspectives pleines de promesses.

Abner venait de prendre le chemin du retour lorsque Joab, rentrant de la razzia avec un riche butin, apprit tout à la fois la venue du meurtrier de son frère, les attentions dont il avait été comblé, son alliance plus qu'ébauchée avec le roi, et son départ paisible, que suivrait bientôt un retour triomphal. A ces nouvelles stupéfiantes, il fut saisi d'inquiétude et de fureur. Il voyait sa vengeance lui échapper ; il soupçonnait quelque projet de trahison ; il se sentait jaloux d'avance du rôle que cet intrus de la dernière heure serait appelé à jouer dans le royaume agrandi. Emporté par un ressentiment sans frein, il accabla David de reproches, puis, l'ayant quitté, dépêcha, à son insu, des messagers auprès d'Abner, afin de le rappeler. Abner, qui n'était encore parvenu qu'à la citerne de Sira[1], crut que cet ordre émanait du roi, et revint en hâte sur ses pas. Comme il s'engageait sous la porte de la ville, Joab, qui l'y attendait, l'attira dans un coin, comme pour lui parler seul à seul. Soudain, il lui plongea son glaive dans le ventre. Abner s'affaissa et mourut. Azaël était vengé.

1. Elle se trouvait au nord d'Hébron, à vingt stades d'après Josèphe, *Antiquitates judaicae*, VII, I, 5. Conder et Wilson pensent qu'on pourrait l'identifier avec 'Aïn Sârah, à deux kilomètres au nord d'Hébron un peu à l'ouest de l'ancienne route. Mais c'est une source et non une citerne.

Cette brutale disparition de l'organisateur du royaume israélite servait si bien la cause de David que celui-ci devint aussitôt le point de mire des soupçons. On sent qu'il eut à cœur de les écarter de lui. Il n'omit aucune des démonstrations de circonstance, accabla sous ses malédictions le meurtrier et sa postérité, prescrivit un deuil public où Joab même dut paraître, et, suivant la civière funèbre, il disait au milieu de ses sanglots, une élégie désolée qui redoublait les larmes des assistants :

Est-ce vrai qu'Abner est mort de la mort d'un infâme?
Tes mains n'étaient pas entravées,
Tes pieds n'étaient pas mis aux chaînes !
Comme tombent (.) les perfides, tu tombas. [1]

Jusqu'au déclin du jour, David, qui avait refusé de manger quoi que ce fût, parla à ses familiers du grand chef que venait de perdre Israël, et de la dureté des fils de Çerouyâ, qui l'avait emporté sur sa mansuétude. Par son élégie comme par ses entretiens, il avait glorifié la vaillance du mort et stigmatisé la fourberie du meurtrier. C'est tout ce qu'il put ou voulut faire. Venger Abner n'était plus pour lui un devoir, puisqu'Abner, qui l'avait quitté, n'était plus son hôte. Punir le vengeur d'Azaël, il n'en avait pas le droit, puisqu'il fallait que le sang fût effacé par du sang. D'ailleurs Joab était pour lui un parent, dont il était tenu d'embrasser la cause, en même temps qu'un auxiliaire zélé, dont l'aide lui était précieuse. Il se borna à pleurer cette mort où il n'avait pas trempé, quelque avantage qu'il pût espérer, pour son avenir, de la disparition d'Abner. Tout le monde fut touché de sa peine et convaincu de son innocence. La preuve en est que ses pourparlers avec les amis du défunt ne furent pas rompus, et qu'ils allaient aboutir à un complet accord [2].

1. Dans ce dernier vers on pourrait supprimer לפני, *liphnê*, « devant » des perfides, qui semble l'allonger. — Est-ce là toute l'élégie de David sur Abner, ou un simple fragment? On ne sait. Le sens de ces vers, à parallélisme croisé, doit être qu'Abner est mort d'une mort soudaine, comme l'impie (sur le sens de *nâbhâl* du premier vers, voir *La Période des Juges*, p. 297, n. 3) et comme le criminel, au lieu de mourir comme le prisonnier redouté, qu'on exécute pour sa bravoure meurtrière.

L'autorité d'Abner ne devait pas disparaître avec lui. I *Chroniques*, XXVII, 21, signale comme chef (*sâr*) de la tribu de Benjamin, au temps de David, un certain Jasiel, qui était fils d'Abner.

2. Ce résultat, indépendamment du récit biblique, qui expose si nettement la situation, suffirait à montrer que David ne passa point pour avoir trempé dans le

Quelque temps après ce meurtre, tombait le dernier obstacle qui retardait l'accession de David au trône d'Israël : Ishbaal, fils de Saül, son rival, était assassiné. La défection d'Abner puis sa mort, avaient enlevé au royaume de Mahanaïm son unique appui. Désormais sa ruine n'était plus qu'une question de jours. C'est ce que comprirent les deux chefs de bande, Baana et Rêkâb. N'ayant plus rien à attendre d'Ishbaal, ils résolurent de le tuer, dans l'espoir que David leur paierait largement un si grand service. Pendant la chaleur pesante et le profond silence du milieu du jour, ils se rendirent à sa maison. La gardienne de la porte s'était assoupie en triant des grains de blé. Ils se glissèrent sans être aperçus jusqu'à la chambre où le roi dormait, étendu sur son lit, le poignardèrent en plein sommeil, et lui tranchèrent la tête pour l'emporter. Puis, se sauvant en grande hâte, ils gagnèrent la vallée du Jourdain, qu'ils suivirent toute la nuit. Arrivés enfin sans encombre à Hébron, ils vinrent trouver David, et lui présentèrent la tête de leur victime, en se vantant d'avoir été les ministres courageux de Yahwè vengeur. Pour toute récompense, David, indigné de cette trahison sacrilège et exécutant la vendetta comme membre de la famille de Saül, fit mettre à mort séance tenante les lâches assassins du roi son beau-frère. On coupa à leurs cadavres les mains et les pieds qu'on exposa aux yeux de tous près du réservoir de la ville. La tête d'Ishbaal fut déposée religieusement dans le tombeau où reposait Abner.

C'est ainsi que David n'avait qu'à tirer parti des avances de la fortune. Sans qu'il y eût mis la main, Ishbaal, son compétiteur, et Abner, dont la mort valait mieux pour lui que l'amitié, venaient de disparaître. Quand le malaise causé par ces deux assassinats se fut dissipé, et que l'on songea, dans les régions d'Israël, à relever le trône abattu, les esprits se portèrent presque unanimement sur David. On s'y rappelait toujours ses prouesses de jadis, au temps de Saül, dans les rencontres avec les Philistins[1] ; elles revivaient dans le souvenir et le regret de

meurtre d'Abner. Dieulafoy (*Le Roi David*, p. 157) cite avec à propos le cas analogue d'Alexandre, faisant flageller et livrant à la famille de Darius Codoman le satrape Bessus, qui avait tué ce dernier roi. Pourquoi louerait-on Alexandre tandis qu'on noircirait David, quand l'un et l'autre avaient agi de même?

1. II *Samuel*, v, 1, 2.

ceux qui les avaient vues, tandis que les récits populaires les évoquaient pour les autres comme dans un chatoyant mirage. David n'était-il pas, du reste, le gendre de Saül et l'héritier tout indiqué d'une dynastie qui menaçait de s'éteindre? Yahwè ne le désignait-il pas clairement par l'extraordinaire destinée qu'il lui avait faite jusqu'ici et, mieux encore, par les oracles qu'il avait depuis longtemps rendus et dont on commençait à saisir la vérité? Enfin, comme les partisans plus ou moins secrets du roi judéen, suscités et groupés par les intrigues d'Abner, éclairaient et formaient l'opinion, on sentit que l'on ne pouvait hésiter davantage à offrir la couronne à David. Les cheikhs d'Israël, escortés par des hommes de leur tribu, vinrent le trouver à Hébron. Ils discutèrent les conditions de l'entente, conclurent avec lui un pacte solennel dans l'antique et très vénéré sanctuaire de Yahwè, et lui donnèrent l'onction sainte qui le consacra leur roi. Trois jours durant, l'on mangea et l'on but sur les provisions de toutes sortes qu'on avait apportées ; tout Israël était dans la joie[1]. Joie légitime et pleine de promesses, car pour la première fois il y avait un roi de tous les Hébreux.

III. — DAVID LIBÈRE SON TERRITOIRE DES PHILISTINS.

La première tâche qui incombait au nouveau roi, et pour l'accomplissement de laquelle il avait paru mieux préparé que

1. I *Chroniques*, XII, 24-40, donne, par tribu, le chiffre des guerriers qui se rendirent à Hébron pour faire David roi d'Israël à la place de Saül, et mentionne les fêtes qui eurent lieu à cette occasion. Cette liste ne paraît pas aussi ancienne que les quatre fragments qui la précèdent, *ibid.* 1-22, et qui se réfèrent aux guerriers venus d'Israël partager la vie errante de David. En effet, elle annonce « le nombre » ou « les noms » (texte grec) des «chefs des hommes équipés pour l'armée » (le grec dit simplement : « des chefs de l'armée ») ; mais elle n'indique des « commandants » que pour Lévi et Issakhar, versets 28 et 32 ; pour toutes les autres tribus, elle donne les chiffres des guerriers. Selon l'usage dans les Chroniques, ces chiffres sont très élevés ; leur somme monte à 339.800, et encore elle ne contient, pour Issakhar, que le chiffre des chefs, et non celui des guerriers, qui n'est pas fourni. On peut être sûr que les cheikhs d'Israël ne vinrent pas à Hébron sans être accompagnés : c'est l'usage normal, en Orient comme ailleurs ; mais bien que II *Samuel*, v, 1, dise que « toutes les tribus d'Israël vinrent près de David à Hébron », on hésitera à penser que près de 400.000 hommes se déplacèrent alors. En tout cas il est contraire au texte (versets 24, 38, 39) de supposer, avec Hummelauer (*Paralipomenon*, t. I, p. 239), que tous ces hommes auraient pu venir par groupes en plusieurs années. — Sur le rôle important que jouent les cheikhs et le peuple dans l'avénement de David au trône d'Israël, sur le « pacte » conclu entre eux et lui lors de cet avènement, voir, ci-dessous, p. 199.

d'autres, était celle-là même que Saül avait entreprise autrefois, puis laissée par sa mort aux trois quarts inachevée : libérer le territoire de l'ocupation étrangère. Il paraît que les Philistins avaient dû, sous les coups d'Abner, quitter de nouveau le nord du pays hébreu. En revanche, ils demeuraient à peu près les maîtres de Juda, puisque la principauté d'Hébron relevait, ne fût-ce que d'une façon lointaine, de leur autorité. Aussi furent-ils déconcertés en apprenant l'accession de leur vassal au trône d'Israël. La concentration des Hébreux, qu'ils avaient crue compromise pour longtemps par l'hostilité des deux royaumes, était donc accomplie, et, qui plus est, accomplie par leur créature et contre eux. David, disposant maintenant de forces pour le moins doublées, allait tenter de secouer leur joug ; il les chasserait ; et ce serait là tout le profit qu'ils retireraient d'avoir si naïvement accueilli, hébergé, doté et couronné leur ancien ennemi[1].

Ils rassemblèrent aussitôt une armée pour se saisir de lui, et montèrent occuper la Vallée des Rephaïm, voisine de Jérusalem, sans doute dans l'intention de couper les communications des nouveaux sujets israélites avec les forces judéennes[2]. David n'eut que le temps de se jeter dans son ancien repaire d'Adoullam[3].

1. Un certain nombre d'épisodes assez courts semblent bien se rattacher à cette guerre de libération, entreprise contre les Philistins. D'abord II *Samuel*, v, 17-25 (deux victoires dans la Vallée des Rephaïm), auquel se lie nettement *ibid.* xxiii, 13-17 (l'eau de Bethléem), par la mention de la Vallée des Rephaïm et de « la forteresse ». Le groupe des quatre exploits dans *ibid.* xxi, 15-22, doit appartenir à la période où David était roi, cf. 15, 22 (« ses serviteurs »), 17 (David est « la lumière d'Israël »), et, si l'on s'en tient à cette dernière expression, où il était roi de tous les Hébreux. Les épisodes relatifs aux « Trois », *ibid.*, xxiii, 8-11, mettent encore en cause les Philistins à propos des deux derniers de ces Preux, ce qui donne à supposer que la chevalerie était alors assez développée pour entraîner la création d'une classe à part pour les « Trois » à côté des « Trente » ; on serait ainsi reporté de même à la période de la guerre de libération. Enfin, par analogie tout au moins, les exploits non localisés d'Abishay et de Benayas (*ibid.*, 18-23) se rattacheraient à la même période. Cela revient à dire que ces récits de hauts faits se rapportent, dans l'ensemble, à la période où David est déjà roi tout au moins de Juda .En supposant que la plupart de ces hauts faits sont des souvenirs de la guerre de libération, entreprise peu après l'élévation de David au trône d'Israël, on ne s'écarte peut-être pas trop de la réalité ; mais cela ne veut pas dire que tel ou tel d'entre eux ne serait pas à placer plus tard.

2. Les faits se présentent ainsi d'après II *Samuel*, v, 17, 18, qui, comme on le voit par I *Chroniques*, xiv, 8 se reliait primitivement à II *Samuel*, v, 3. — Sur la Vallée des Rephaïm, voir ci-après.

3. II *Samuel*, v, 17, dit simplement que David « descendit à la forteresse». Le mot « descendit » indique dans doute qu'il vient d'Hébron. « La forteresse », qu'on retrouve dans l'épisode de *ibid.*, xxiii, 13, ne peut-être celle de Sion, où, vraisem-

C'était, et dans les mêmes lieux, son existence aventureuse de jadis et ses combats de guérillas qui allaient recommencer. Il s'y engageait toutefois avec plus de chances de succès. Il n'avait plus à redouter les surprises de Saül, qui avait disparu, ni les trahisons des habitants de la contrée, devenus ses partisans et ses sujets. Ses anciens routiers, d'autre part, fiers d'être promus au rang de compagnons d'un roi, se serraient autour de lui avec un dévouement aveugle, et redoublaient de valeur. Enfin les régions du nord pouvaient lui fournir aussi maintenant des contingents non moins bien exercés par plusieurs années de guerre. Il était donc prêt pour la lutte, et ne pouvait que la mener à bien.

Elle fut âpre et longue. Les Philistins, qui n'étaient plus établis à demeure dans le pays, comme au temps de Saül, multipliaient leurs incursions et pénétraient jusqu'à Pas-dammin, à Lĕhi, à Betĥléem, dans la plaine de Rephaïm. Mais les Hébreux, non moins actifs, le leur rendaient en descendant à Gôb [1], en poussant jusque sous les murs de Gath, où Akhish devait enfin

blablement, il n'avait pas encore pénétré, et où il aurait dû « monter » au lieu d'y « descendre ». Elle doit être plutôt une forteresse bien connue, puisque dans ces deux passages on la nomme sans autre spécification Il ne paraît pas douteux qu'i faille l'identifier avec le repaire d'Adoullam, I *Samuel*, XXII, 1 (« grotte »), 4, 5 (« forteresse »), où il fallait aussi descendre pour s'y rendre, 1. Sur Adoullam, voir ci-dessus, p. 103, n. 1. De là, David avait, en effet, à « monter » (I *Samuel*, V, 19). pour aller à la Vallée des Rephaïm, près de Jérusalem.

1. Sur Léhi, qui, d'ailleurs, n'est pas identifiée, voir *La Période des Juges*, p. 202. — Gôb est seulement mentionnée dans cette circonstance, par I *Samuel*, XXI, 18 (Septante : « Gath »; I *Chroniques*, XX, 4: « Gézer »), 19 (Septante : « Rom» ? ; *Chroniques* l'omet), et 16 (d'après la correction de Wellhausen). Cette ville n'est pas identifiée. La contexte montre qu'elle devait se trouver en territoire philistin.

La Vallée des Rephaïm apparaît dans le tracé de la frontière de Benjamin et de Juda, décrite deux fois, mais en sens inverse, par *Josué*, XV, 7-9 et XVIII, 15-17. Dans le premier passage, on a : partant de 'Aïn Roguel (= bîr Ayoub) « la frontière monte le val de Ben-Hinnôm (= ouâdy er-Rabâby) en côtoyant le Jébuséen par le côté sud, — c'est-à-dire Jérusalem, — puis la frontière monte dans la direction du sommet de la montagne faisant face au val de Hinnôm, du côté ouest, et elle est limitrophe de la vallée des Rephaïm, du côté nord ». Dans le second passage, on a : partant des eaux de Nephtoah (= Liftâ) « la frontière descend vers l'extrémité de la montagne faisant face au val de Ben-Hinnôm et se trouvant dans (grec : à l'extrémité de) la vallée des Rephaïm, du côté nord, puis elle descend le val de Hinnôm en côtoyant le Jébuséen, et elle descend à 'Aïn Roguel ». Ainsi, la ligne frontière s'étendait de Nephtoah, située à une lieue au nord-ouest de Jérusalem, au point d'origine du val d'Hinnôm, qui est à l'ouest et à la hauteur du mur septentrional de la Jérusalem moderne. Comme la hauteur que franchissait la ligne devait être l'un des sommets peu éminents de cette région et qu'elle était limitrophe à la vallée des Rephaïm, celle-ci devait se trouver tout au plus à l'ouest et mieux au nord-ouest de Jérusalem. A cette situation dérivée de la Bible s'opposent

comprendre que ses collègues avaient eu raison de se défier de David. La victoire n'était pas toujours du bon côté. Maintes fois les Hébreux se débandèrent, surtout lorsqu'ils voyaient paraître quelque colosse bardé de bronze, enrôlé par les Philistins parmi les géants rephaïm, restes d'une ancienne race de Canaan. Mais, dans l'ensemble, le succès se dessina assez tôt, en leur faveur.

Ils le durent, pour sa part, à une sorte d'efflorescence des sentiments chevaleresques que David inspirait et à l'émulation qui naissait entre ces héros venus de toutes les régions du pays. Le plus grand nombre des « Trente » qui se distinguèrent par de beaux coups de glaives et par des combats singuliers aussi glorieux que le premier exploit de David, étaient originaires de Juda et des Négébs. Mais il se trouvait aussi parmi eux des hommes de Benjamin, de la montagne d'Éphraïm, de l'Outre-Jourdain ; on y voyait même des étrangers. « Trois » d'entre eux s'étaient acquis un rang à part en abattant un nombre fabuleux d'ennemis, ou en tenant tête tout seuls aux Philistins, déjà vainqueurs, pour permettre aux Hébreux, dispersés par l'effroi, de se ressaisir et de reprendre la bataille[1]. A être héroïque et souvent farouche, leur bravoure n'endurcissait point l'âme de ces guerriers. Ils aimaient David. Sa personne, ses ordres, ses désirs mêmes étaient sacrés pour eux. Un jour, à Gôb, il faillit être tué par un géant ennemi ; Abishay, son neveu, le sauva. Mais ses hommes avaient été si effrayés du danger couru par lui qu'ils firent le serment de ne le plus laisser prendre part aux combats ; ils ne voulaient pas qu'entraîné par son indomptable courage, il risquât « d'éteindre, en succombant, la lampe d'Israël »[2].

deux localisations plus ou moins traditionnelles. L'une, celle de *Onomasticon* (KLOSTERMANN, p. 146, l. 11), place « Rafaim, vallis Allofylorum » dans la région nord de Jérusalem ; l'autre, la plus courante aujourd'hui, la place dans la petite plaine el-Baqâ'a, au sud-est et proche de Jérusalem. Sur cette question, voir VINCENT, *Jérusalem*, t. I, pp. 118-124, et la carte figure 23, p. 117, où la « seconde situation » de la vallée des Rephaïm à l'ouest-nord-ouest de Jérusalem, correspond aux données de *Josué*, les seules d'où l'on puisse tirer un renseignement topographique.

1. Sur la nationalité de ces guerriers, sur l'ordre des « Trente » et celle des « Trois » voir, ci-dessous, pp. 239-244.

2. II *Samuel*, XXI, 15-17. L'image de la lampe est empruntée à la coutume, qui est encore suivie, ici ou là, en Orient, de tenir une lampe allumée dans les maisons pendant la nuit : c'est la preuve que la maison est habitée ; quand il n'y a plus

Une autre fois, David, réfugié dans sa forteresse d'Adoullam, à cause des Philistins qui avaient occupé Bethléem, souffrait tellement de la soif, qu'il ne put réprimer une de ces envies violentes qui tenaillent esprit et corps, quand on éprouve ce tourment plus terrible que la faim. Rêvant avec regret à l'eau du puits de sa ville natale, qui l'avait si souvent désaltéré, il s'écria sans autre intention que d'exprimer un désir fou : « Qui me donnera à boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléem[1] ? » Aussitôt trois de ses hommes, en cachette de lui, partirent pour Bethléem, passèrent à travers le camp ennemi, puisèrent de l'eau, et la rapportèrent à leur chef. Mais, David, ému de ce dévouement et honteux de n'avoir pas su taire un souhait déraisonnable qui avait failli coûter la vie à ces braves gens, refusa de boire l'eau qu'ils lui présentaient, et la jeta sur le sol en l'honneur de Yahwè.[2] Cette noblesse d'âme si simple et si bonne expliquerait à elle seule l'ascendant que David exerçait sur ces rudes natures et le dévouement affectueux dont elles l'entouraient.

A côté de ces faits d'armes isolés, que multipliait la prolongation de la guerre. il se livra aussi des combats plus importants, de vraies batailles rangées. Ils furent décisifs, et mirent un terme aux entreprises des Philistins.

de lampe qui brûle, c'est que la maison est vide, que ses habitants ont disparu ; cf. *Jérémie*, XXV, 10. Cette lampe devient ainsi la marque et le symbole de la perpétuité d'une famille, ou comme dans le cas présent, d'une dynastie. Cette image reparaît assez souvent dans la Bible, soit comme indice de la prospérité ou de la ruine d'une famille, *Job*, XVIII, 5, 6; XXI, 17 ; *Psaumes*, XVIII (Vulgate XVII) 29; *Proverbes*, XIII, 9; XX, 20 ; XXIV, 20 ; — soit, plus spécialement, de la perpétuité promise à la famille régnante de David, I *Rois*, XI, 36 ; XV, 4 ; II *Rois*, VIII, 19 ou II *Chroniques*, XXI, 7 *Psaumes*, CXXXII (Vulgate, CXXXI), 17. Peut-être conviendrait-il de rapprocher de l'usage mentionné ci-dessus, la coutume de déposer une lampe dans les tombes. Il pourrait se faire, que la lampe allumée fût, en quelque manière, l'équivalent, chez les Hébreux et chez d'autres Sémites, du foyer toujours entretenu chez les familles d'origine aryenne ; cf. FUSTEL de COULANGES, *la Cité Antique*, pp. 21 et suiv. de la 9e édition.

1. Une « fontaine de David » se trouve au nord-ouest de la Bethléem moderne.

2. II *Samuel*, XXIII, 13-17. En versant cette eau « pour Yahwè », David n'accomplit pas un rite usuel de libation. Le verset 17 explique sa pensée : à ses yeux, cette eau vaut du sang humain, puisque les trois guerriers sont allés la puiser au péril de leur vie, et il ne veut pas offenser Yahwè en buvant du sang. Dans I *Samuel*, VII, 6, les Israélites qui répandent de l'eau « devant Yahwè » veulent montrer par là, ainsi que l'indique le contexte, qu'ils se privent de boire pour jeûner plus parfaitement ; cet acte a la valeur d'un sacrifice personnel plutôt que celle d'une offrande à Yahwè. La libation d'eau à caractère rituel n'est pas mentionnée dans la Bible.

Deux de ces combats nous sont connus. Ils s'engagèrent l'un et l'autre dans la plaine des Rephaïm, où la population cananéenne de Jérusalem prêtait vraisemblablement aux Philistins un assez sérieux appui. David, entraîné par une expérience déjà longue, et, au reste, fidèle à ne se risquer qu'après avoir consulté l'oracle, battit une première fois les Philistins à Baal-Peraçim, ou le « Baal aux Brèches »[1]. L'action avait été si vivement menée que les vaincus n'eurent même pas le temps d'emporter, en fuyant, les images de leurs dieux ; David s'en empara, et vengea ainsi la capture de l'arche par les Philistins, aux jours du prêtre Héli.

Le second engagement fut, si l'on peut dire, un peu plus savamment livré. Sur les indications de l'éphod, David opéra un mouvement tournant qui, en le plaçant au nord de la plaine où s'étaient concentrés ses adversaires, lui permit sans doute de recevoir des renforts israélites. Un bruissement, semblable à un bruit de pas, sur les sommets des Bakhâ, donna le signal de l'attaque[2]. Yahwé accouru au secours des siens, emporta la victoire et David pourchassa les ennemis depuis Gabaon jusque dans la région de Gézer.

Prouesses individuelles et victoires de l'armée finirent par dégager entièrement le pays. David fit mieux encore. Par une offensive vigoureuse, il tenta de subjuguer à son tour les anciens oppresseurs d'Israël et de leur rendre le mal qu'ils lui avaient fait. La portion la plus riche et la plus commerçante de la Philistie : la côte avec ses ports, les plaines fertiles de Saron et de

1. *Isaïe*, XXVIII, 21, fait allusion à cette victoire. On y trouve mentionné « le Mont Peraçim » qui rappelle « Baal-Peraçim », et, en outre, Gabaon, qui apparaît dans le deuxième épisode (d'après la lecture du grec et des *Chroniques* ; l'hébreu porte « Géba »). On n'a pas de données pour localiser ce Mont-des-Brèches. Voir les conjectures de VINCENT, *Jérusalem*, t. I,, p. 119.

2. II *Samuel*, V, 23, 24. Le mot *bâkhâ* (') désigne sans doute un genre de « balsamier », dont la résine odoriférante coule comme des larmes, *bâkhâ* (*h*) signifiant « pleurer ». Mais ici on ne voit pas au juste si le nom, au pluriel, *bekhâ'im*, désigne proprement des arbres de ce genre ou simplement un lieu élevé qui en aurait reçu le nom. Un nom semblable se retrouve dans *Psaumes*, LXXXIV (Vulgate, LXXXIII), 7, « la vallée du *Bâkhâ* », que les versions ont rendu par « la Vallée des Larmes ». « Le bruit de pas sur les cimes des *Bâkhâ* » est assez mystérieux. S'il s'agissait de hauteurs on pourrait supposer que ces pas sont ceux de combattants venus à l'aide de David ; s'il s'agit d'arbres, ce doit être un bruissement, qui n'a la valeur d'un signal qu'en raison de l'indication de l'oracle. On ne voit pas que ces balsamiers fussent des arbres sacrés, ni que l'on ait interprété le bruit de pas comme manifestant la venue de Yahwè, accourant au secours de David. — Sur cette seconde bataille, voir les considérations, apparemment un peu trop amples, de Dieulafoy, dans *Le Roi David*, pp. 195-216.

la Shephêlâ avec leurs routes, que sillonnaient les caravanes, ne durent pas échapper entièrement à son autorité. Il s'en appropria quelques portions, qui semblent lui être en partie restées comme possessions privées, et dont son fils Salomon pourra utiliser certains ports comme bases de sa flottille méditerranéenne[1]. Il se serait même emparé, autant qu'un texte en mauvais état permet de le conjecturer, de l'une des métropoles philistines et de ses dépendances, de Gath vraisemblablement, de laquelle il avait autrefois relevé comme vassal[2]. Bientôt il pourra profiter de ses victoires pour enlever à sa demi-captivité l'arche de Yahwè, toujours osbcurément gardée à Qiryath-yearim[3]. Vers le nord, les places du haut Ghôr et de la plaine de Yizreël, alliées et peut-être vassales des Philistins, passèrent alors définitivement au pouvoir des Hébreux ; Salomon les traitera en effet comme des villes israélites, dont la possession n'était plus matière à discussion.[4]

Enfin, l'animosité héréditaire des Hébreux et des Philistins s'atténua suffisamment pour que David n'hésitât point à chercher parmi ses anciens ennemis des auxiliaires d'une fidélité sans faiblesse. Il enrôla des Crétois et des Plêthis dans sa milice étrangère, et six cents guerriers de Gath, émigrant à Jérusalem avec leurs femmes et leurs enfants, voudront malgré lui par-

1. Voir, *Salomon*, p. 47.

2. La prise de « Gath et de ses filles » est signalée par I *Chroniques*, XVIII, 1 ; mais le passage parallèle de II *Samuel*, VIII, 1, porte que David prit « la bride de la métropole », si tant est que l'on puisse donner ce sens de métropole à אמה, *'ammâ*, en s'appuyant sur le phénicien, le syriaque et sur le grec de *Josué*, XIV, 15 ; XV, 13 ; XXI, 11 ; où il s'agit d'Hébron, métropole des Anaqim. Ni les versions, ni les corrections qu'on en peut proposer, n'élucident le texte de *Samuel*. En tout cas, si celui de *Chroniques* ne représente pas la leçon primitive, la soumission de Gath par David, sous quelque forme qu'elle ait pu être obtenue, paraît établie par le fait que ce roi engagea six cents gattites dans sa milice étrangère, II *Samuel*, XV, 18, et peut-être aussi par ce fait que, au commencement du règne de Salomon, Akish, qui régnait à Gath, rendit les esclaves fugitifs de Shîmeï, I *Rois*, II, 39, 40, sans doute en vertu d'obligations supposant une certaine vassalité ; sur ce dernier fait voir, *Salomon*, p. 11, n. 1.

3. Sur la signification politique du séjour de l'arche à Qiryath-yearim, voir *La Période des Juges*, pp. 220, 221.

4. Voir, *Salomon*, pp. 17 et 18 n. 1. En ce qui concerne Beth-shean, les explorateurs américains du site de cette ville pensent que des traces d'un incendie. « qui a calciné les murailles de brique de la XIXe dynastie et pratiquement anéanti les vestiges de l'occupation momentanée par les Philistins » pourraient être dues à la conquête de la ville par David. Voir L.-H. VINCENT, *Les Fouilles Américaines de Beisan* dans *Revue Biblique*, 1924, pp. 424. 428.

tager sa mauvaise fortune, quand ses sujets et même son fils se soulèveront pour le déposer[1]. Le danger philistin était conjuré pour toujours, après deux cents ans ou presque de luttes acharnées. Les Philistins pourront bien, aux époques où Juda décline, y reparaître en pillards ; grâce à David, jamais plus ils ne menaceront l'indépendance du peuple de Yahwè[2].

***

C'est ainsi que, par sa valeur et son habileté, pénétrées l'une et l'autre d'une piété peu communes, David arrivait à justifier son élévation à un double trône. Il avait accompli les deux tâches que la royauté, réclamée par le peuple et concédée par Dieu, devait pouvoir mener à bien : l'union des tribus et la libération du territoire.

1. Sur ces étrangers enrôlés par David, voir, ci-dessous, pp. 242-244.

2. Ce brusque dénouement d'une rivalité séculaire et ce revirement total de la situation respective des Hébreux et des Philistins — les opprimés étant devenus, en peu d'années, oppresseurs à leur tour — pourraient s'expliquer, à la rigueur, par les succès que Saül avait inaugurés, Abner poursuivis, David réalisés. Mais peut-être n'est-il pas improblable qu'il en faudrait chercher une autre cause dans quelque intervention de l'Égypte, dont les Hébreux auraient su profiter. L'Égypte, en effet, même d'après les documents peu nombreux dont nous disposons, ne va pas tarder à reparaître à l'horizon politique d'Israël. Hadal l'Edomite, détrôné par David, se réfugie en Égypte. Peu de temps après David, nous retrouvons les Égyptiens en Palestine, vers la frontière septentrionale de la Philistie, où ils s'emparent de Gézer, pour doter la fille du pharaon donnée en mariage à Salomon. Jéroboam, fils de Nebat, qui se mutine contre Salomon, échoue dans sa révolte, et s'enfuit, lui aussi, en Égypte. Trois ans après la mort de Salomon, le pharaon Shéshonq envahit les royaumes d'Israël et de Juda. Ces faits laisseraient supposer que, dès le règne de David, les Égyptiens n'avaient pu voir avec indifférence cette remuante population philistine se fixer solidement aux portes de leur empire, étendre son autorité jusqu'au seuil de l'Outre-Jourdain, et se trouver ainsi en passe d'avoir la haute main sur les routes continentales les plus voisines où s'acheminait leur commerce. Une démonstration égyptienne contre les Philistins vers l'époque où Abner restaurait le royaume d'Israël et où David rêvait de conquérir sa pleine indépendance, n'apparaît donc pas dénuée de quelque probabilité. Sur cette hypothèse historique, voir W. M. MULLER, *Asien und Europa nach Altaegyptischen Denkmaelern*, p. 389. Cet historien pensait pouvoir donner quelque appui à cette hypothèse en observant que la liste de Shéshonq ne contenait guère de noms de villes philistines, comme si celles-ci relevaient déjà de la couronne égyptienne lors de sa conquête. Mais de nouveaux noms lus au bas de cette liste appartiennent bien à la région philistine ; tels sont Raphia, Libna, Ékron ; d'ailleurs on avait déjà lu Gath (n° 11), Yeraza (n° 58), à l'est d'Ascalon. Il convient d'observer d'ailleurs que la présence des noms des villes philistines dans la liste de Shéshonq n'infirme pas l'hypothèse qui vient d'être proposée, car les pharaons aimaient assez souvent signaler, comme conquises de nouveau, les villes qui relevaient déjà de leur autorité.

L'union des tribus, déja ébauchée au moment où commençait la conquête de la Terre promise, avait été retardée par le morcellement de l'occupation, la rivalité des intérêts, le désir de la suprématie, l'impatience d'une autorité dominatrice. Sous la pression du danger, des groupements plus ou moins éphémères s'étaient formés au temps de Débora, de Gédéon, d'Abimélek. Avec Saül, et en vue de secouer l'oppression philistine, la centralisation avait fait un grand pas. David eut la gloire de la mener à son terme. Non seulement il rassembla sous son sceptre tous les Hébreux, tant de l'ouest que de l'est du Jourdain, mais il les renforça par les clans édomites du Négéb, depuis longtemps en voie de se mélanger à eux, et qui, à l'origine près, leur ressemblaient beaucoup. Pour la première fois on voyait, dans la Syrie méridionale, un grand état constitué sur la base de la nationalité.

Pour la première fois aussi, les Hébreux, en vertu de cette union, devenaient les seuls maîtres de Canaan. Il y restait bien des Cananéens ; mais, expulsés ou pressurés, s'éliminant ou s'assimilant, ils finiront bientôt par être surtout des corvéables, et n'offriront plus de danger, du moins de danger politique. Quant aux Philistins, qui, deux siècles durant, avaient incessamment menacé et souvent supprimé l'indépendance nationale, ils se trouvaient maintenant refoulés à demeure dans leur plaine du littoral.

Aussi David, créateur de la nation et libérateur de la terre hébraïques, apparut-il à ses contemporains, et plus encore aux générations suivantes, qui voyaient leur terre foulée par l'étranger et leur nation partagée ou dispersée, comme le roi suscité par Yahwè pour accomplir cette grande œuvre de conquête et d'union. Il le fut, en effet, car jamais homme doué pour une noble tâche ne trouva, dans sa foi plus d'encouragement, dans ses qualités plus de force de séduction, dans les circonstances un concours plus favorable, dans son Dieu une aide plus attentive et plus constante.

CHAPITRE VIII

DAVID ET JÉRUSALEM

I. — David s'empare de Sion et organise Jérusalem : — Isolement politique de Jérusalem ; — sa situation ; — ses ouvrages de défense ; — David s'empare de la citadelle de Sion par stratagème. — Il fait d'elle sa capitale ; — habileté de ce choix, en raison de la force de la ville, et de son caractère étranger ; — accroissement de la population ; — constructions de David.

II. — David transfère l'arche a Sion : — L'arche à Qiryath-yearim ; — froideur des prêtres du sanctuaire de Gabaon à l'égard du transfert projeté ; — premier acte du transfert ; — deuxième acte du transfert ; — psaume CXXXII ; — moqueries de Mîkhal ; — le sanctuaire public de l'arche et le sanctuaire de Gabaon ; — importance religieuse et politique du transfert de l'arche à Jérusalem. — David voudrait édifier un temple à Yahwè, qui refuse ; — le respect du culte traditionnel, et les promesses pour la dynastie de David.

I. — DAVID S'EMPARE DE SION ET ORGANISE JÉRUSALEM

Ce fut vraisemblablement après avoir à peu près fini de chasser les Philistins que David occupa Jérusalem, sa future capitale[1]. Habitée de longue date par le clan des Jébuséens, et restée

Sources du chapitre VIII : II *Samuel*, V, 6-16 ; VI, VII ; I *Chroniques*, XI, 4-9 ; XIII ; XIV, 1-7 ; XV-XVII.

1. On ne peut préciser la date de la prise de Sion et de Jérusalem. Le fait que David marche contre cette ville « avec ses hommes », II *Samuel*, V, 6, donnerait à croire qu'il ne s'en empara qu'avec l'aide de ses compagnons judéens, car cette expression se retrouve surtout dans les récits de la vie d'aventure en Juda ; pour les soldats du roi d'Israël, on trouve plutôt « peuple », « choisis », « armée », ou, s'il s'agit d'un groupe d'élite, « serviteurs ». D'autre part, dans la lutte dernière contre les Philistins, qui suivit l'accession de David au trône du Nord, ces ennemis sont battus deux fois au voisinage de Jérusalem, et ce n'est pas de cette ville que David marche contre eux, mais de « la forteresse », qui, comme on l'a vu ci-dessus, doit être Adoullam, *ibid.*, V, 17, 18. De plus, à suivre l'ordre des faits présentés par le rédacteur, la prise de Sion suit l'onction de David comme roi de Juda. Il est

en leur pouvoir depuis la conquête de Canaan par Josué, Jérusalem se dressait comme un îlot rebelle au cœur du royaume uni[1]. Mais déjà elle devait s'inquiéter. Les Philistins, qui lui étaient tout au moins sympathiques pour l'hostilité qu'ils nourrissaient comme elle à l'égard des Hébreux, venaient de se laisser battre deux fois non loin de ses murailles ; elle se sentait seule maintenant en face des vainqueurs. Ceux-ci, d'autre part, tarderaient-ils encore longtemps à tenter de la réduire? Elle creusait comme une faille gênante et dangereuse entre Israël et Juda, qui fraternisaient alors, et semblait jeter un défi injurieux à leur union, aussi laborieuse que désirée. Aussi pouvait-elle craindre avec raison que leur roi ne se disposât à reprendre contre elle la politique naguère suivie par Saül contre les Cananéens de Gabaon : les Hébreux voulaient être les seuls maîtres dans le territoire que leur avait donné leur Dieu ; partout les anciens indigènes devaient disparaître ou plier. A son tour, Jérusalem

impossible de choisir avec assurance entre ces deux dates, faute de données plus précises.

1. Il est déconcertant que nous n'ayons point de récit de la prise de Jérusalem par David, mais seulement quelques traits qui se réfèrent surtout à la prise de Sion, la citadelle de Jérusalem. Il semble que le rédacteur voulait simplement donner des détails sur cette citadelle, devenue, sous le nom de Ville-David, la résidence de ce roi.

Du fait que seule la prise de Sion est décrite, faut-il conclure que la ville de Jérusalem avait été déjà conquise à l'exception de sa citadelle, qui serait restée au pouvoir des Jébuséens ? A la rigueur, cette manière de voir pourrait n'être pas inexacte ; en tout cas, elle s'appuie sur *Juges*, I, 8. Mais comme les détails géographiques de *Juges* I furent rédigés à une période où « Israël était devenu fort », c'est-à-dire au plus tôt au temps de David et de Salomon, on ne saurait dire que la prise de Jérusalem, qui s'y trouve mentionnée, ne viserait pas la prise de cette ville par David. Que Jérusalem n'ait pas été conquise par les Hébreux à la conquête de Canaan, c'est ce qui ressort nettement de *Juges*, XIX, 10-12 (Lévite d'Ephraïm), et implicitement de *Josué*, X, où Jérusalem n'est pas signalée comme tombée aux mains des Hébreux ainsi que trois des quatre villes qui s'étaient confédérées avec elle contre Josué. Enfin, bien qu'il ne faille peut-être pas trop presser les termes du rédacteur de I *Samuel*, V, 6, et de I *Chroniques*, XI, 4, ces termes laissent du moins entendre que c'est bien de Jérusalem même que David, « qui marche contre elle », veut s'emparer. Des textes comme *Josué*, XV, 63, *Juges*, I, 21, qui montrent les Judéens et les Benjaminites établis à Jérusalem parmi les Jébuséens, s'ils visent une période antérieure à David, pourraient n'avoir en vue qu'une infiltration toute pacifique d'éléments hébreux dans Jérusalem restée jébuséenne. Cette situation, après plusieurs siècles d'occupation israélite de Canaan, n'aurait rien que de très vraisemblable ; ç'aurait été, en somme, l'équivalent de ce qui s'était passé pour Sichem, qui, d'après *Juges*, IX, avait une population mixte d'Hébreux et de Cananéens. Or, nulle part le Livre de Josué ne mentionne la prise de cette ville au moment de la conquête, et la survivance du clan des Benê-Hamôr donne assez à entendre que les Cananéens y restaient à peu près les maîtres ; cf. *La Période des Juges*, pp. 17, 174.

pensait que l'heure était venue de défendre son autonomie, si elle ne voulait point la sacrifier par la soumission ou la perdre par la défaite.

Elle décida de résister. Que de fois, au cours de sa longue histoire, ne l'a-t-elle pas courageusement tenté ! Ce courage, c'est en grande partie, la solidité de sa position qui le lui inspira.

Le massif calcaire qui domine Jérusalem au nord-ouest projette vers le sud deux collines parallèles et inégales, où la ville est assise[1]. Celle de l'est, plus allongée, plus étroite, et courbée en demi-croissant, va s'abaissant par trois paliers et se termine en une pointe insignifiante. Celle de l'ouest, qui ne se rattache au massif que par une sorte de pédoncule, s'étale ensuite largement, et, dépassant la colline orientale, qui la côtoie, se relève en une croupe imposante et fière. Entre elles deux, descend un vallon, le Tyropoeon. A l'ouest et au sud de la colline occidentale, un ravin, le val de Hinnôm, ou la Géhenne, décrit un quart de cercle. La petite colline est longée à l'est par le ouâdy du Cédron, dans lequel confluent les deux autres vallons, et qui poursuit sa course vers la Mer Morte [2]. Ces trois dépressions n'ont plus aujourd'hui, sur tout leur parcours, la même profondeur qu'autrefois, en raison des débris qu'y ont accumulés le temps et les hommes. Mais celle du milieu est encore sensible. même dans le centre de la ville, et les deux de l'extérieur, avec leurs flancs abrupts et rocailleux, détachent nettement ce piédestal jumelé, sur lequel Jérusalem repose, puissante et dominatrice.

Depuis longtemps les Jébuséens avaient su tirer parti de ce relief bien découpé. Sur la grande colline toutefois, ils n'habitaient guère que la pente qui regarde au sud-est, et encore ne semblent-ils avoir eu là qu'un quartier plus ou moins compact [3], une

1. Voir, à la fin de ce volume, le tracé du terrain occupé par Jérusalem. On trouvera de nombreux renseignements sur la topographie de Jérusalem dans VINCENT, *Jérusalem*, t. I, pp. 43 et suiv. La description que Josèphe donne des reliefs du terrain (*De Bello Judaico*, v, 4, 1) est intéressante.

2. Le Tyropœon, ou vallon « des fromagers », est aujourd'hui nommé el-Ouâdy, dénomination qui correspond à l'hébreu הגיא, *haggaye*, « le Vallon ». Le val de Hinnôm ou des Benè-Hinnôm est le ouâdy er-Rabâby. La vallée du Cédron est appelée ouâdy Sitti-Maryam le long de la colline orientale, et ouâdy en-Nâr à partir du confluent des trois vallées.

3. Il ne semble pas que cette portion de la colline occidentale ait été entourée de murs par les Cananéens. Les vestiges des murs méridionaux découverts par Bliss (*Excavations at Jerusalem*, 1898, pp. 1-47, 83-131) paraissent plutôt israélites,

sorte de faubourg à la disposition capricieuse, comme il s'en crée au voisinage des villes fortifiées devenues trop étroites pour la population et les commodités. C'était sur la petite colline, celle de l'est, que se trouvait resserrée leur principale agglomération. Ils l'avaient choisie de préférence à la plus grande parce qu'elle suffisait à leur nombre, qu'il leur était plus facile de l'enclore comme de la défendre, et qu'ils s'y trouvaient plus près des sources, celle de Gihon, qui jaillissait par intermittence sur le flanc oriental, et se déversait dans le Cédron, celle qui coulait encore aux temps anciens dans la dépression transversale coupant légèrement cette colline en son milieu [1].

même dans leurs éléments qui reposent sur la roche ; voir *Salomon*, p. 121. Mais des restes d'habitations et de tombeaux très anciens pourraient montrer que des Jébuséens occupaient ce quartier.

Peut-être aussi pourrait-on déduire ce fait des passages de *Josué* cités ci-dessus, p. 170, n. 1. La frontière de Benjamin et de Juda côtoyait, du côté sud, les Jébuséens, ce qui s'entendrait fort bien de la portion méridionale de la grande colline, qui est ici assez développée au-dessus du ravin de Hinnôm, et s'entendrait moins exactement de la seule colline orientale, qui ne présente qu'une pointe étroite, méritant à peine la désignation de כתף, *Kéthéph*, « épaule ». Ce mot, en effet, dans son acception topographique, là du moins où le contexte la rend claire, semble bien comporter une étendue de terrain assez notable pour mériter le nom d'« épaule ». Cette nuance n'est pas accusée quand il s'agit de villes, *Josué*, XV, 11 ; XVIII, 12, 13, 19 ; mais elle l'est au contraire clairement quand il s'agit d'une plaine, *Josué*, XVIII, 18 ; d'un clan, XV, 8 = XVIII, 16 (« le Jébuséen ») ; d'une montagne, XV, 10 ; de la mer de Génésareth, *Nombres*, XXXIV, 11 ; d'un territoire, *Isaïe*, XI, 14 (ici, « l'épaule des Philistins » pourrait bien désigner une partie déterminée de leur pays).

1. Gihon, dont le nom hébreu *gîḥôn* se rattache au verbe *gî'aḥ*, « sourdre, se précipiter au dehors », se trouvait en contre-bas de Sion (I *Rois*, I, 33, 45), à l'est de la ville (II *Chroniques*, XXXIII, 14) dans « le torrent », qui ne peut être que le Cédron, seul *naḥal* du lieu (*ibid.*) ; son ouverture fut bouchée par Ezéchias afin d'en amener l'eau au couchant de Ville-David (*ibid.*, XXXII, 30), détail qui correspond au percement de l'aqueduc souterrain de Siloé. Toutes ces indications concordent pour légitimer la localisation, ordinairement reçue, de Gihon à la Source aux Degrés ou de Notre-Dame Marie. La seconde source fut découverte en 1924 par M. MACALISTER ; une troisième, voisine de celle-ci, ne semble pas avoir été utilisée par des hommes.

Il n'est plus besoin aujourd'hui de développer longuement les raisons qui militent en faveur de la localisation de la Jérusalem jébuséenne et de Sion, sa citadelle, sur la petite colline orientale. Elles ont été souvent présentées. Le lecteur français les trouvera, par exemple, dans LAGRANGE, *Topographie de Jérusalem*, *Revue Biblique*, 1892, pp. 25-55, et dans LEGENDRE, *Sion*, *Dictionnaire de la Bible*, t. V, coll. 1788-1795. Les arguments en faveur de la thèse qui veut que la grande colline occidentale, appelée Mont-Sion par les chrétiens, sur la foi de Josèphe, depuis le IVe siècle, ait porté la citadelle Sion des Jébuséens, sont encore défendus par quelques rares ouvrages récents par exemple MEISTERMANN, *Guide de Terre Sainte*, 2e édition, pp. 166-174. Il suffira de retenir ici, simplement à titre d'indications en faveur de la localisation sur la colline orientale, les preuves scripturaires suivantes : 1° le temple et Sion sont sur la même hauteur ; or le temple se trouvait sur l'emplacement de la mosquée d'Omar, sur la colline de l'est ; — 2° on *montait* pour aller de Sion au temple, I *Rois*, VIII, 1 ; II *Chroniques*, V, 2 (voir aussi, sur ce point, *Salomon*,

D'antiques murailles de pierre, plus d'une fois consolidées et remaniées, couronnaient le plateau arrondi en dos d'âne. Le long du bord qui domine le vallon central, le mur surmontait la roche taillée verticalement, ou en comblait les interstices de ses blocs appareillés[1]. Sur le bord oriental du Cédron, il était précédé d'un avant-mur qui abritait un chemin de ronde, et protégé en outre par trois ou quatre lignes non continues de bastions en gradins, aménagés sur le rocher ou sur un béton, et épaulant des glacis inclinés. A la pointe du sud, il projetait des tours puissantes, qui formaient tenailles autour d'une porte ouverte sur un escalier taillé dans le roc. Au nord, soutenu par un glacis, il semble avoir coupé la colline le long de la dépression transversale, et aurait ainsi été séparé par elle de ce renflement appelé Ophel, que chevauche aujourd'hui la muraille méridionale du Haram ech-Chérif[2]. Sion, enfin, la citadelle, profilait

p. 73, n. 1) ; or, on doit au contraire *descendre* de la colline occidentale pour aller au temple ; — 3° le circuit de *Néhémie* (III, 1-32 ; XII, 31-40) est inexplicable si l'on place Ville-David, c'est-à-dire Sion, sur la colline de l'ouest. Ajoutons que, jusqu'à l'instant, les fouilles sont toutes favorables à la thèse de Sion, citadelle de la petite colline ; en comparaison de cette dernière, le « Mont-Sion », dans ses portions fouillées, s'est montré peu prodigue de grands vestiges cananéens.

1. Cf. WEILL, *La Cité de David*, p. 126, et les segments marqués *v* sur le plan au 1/1000e. Ces vestiges de fortifications ne sont visibles que sur les 150 mètres au nord du réservoir de Siloé ; plus haut, le Tyropœon est profondément envahi par les décombres, qui masquent en même temps la face intérieure de la colline. Voir aussi BLISS, *Excavations at Jerusalem*, pp. 173-177 et pl. XVII. D'après ce dernier ouvrage, sept sondages, opérés sur une longueur de 725 pieds, n'ont pas livré trace de mur ; mais le rocher est ,en plusieurs endroits, taillé en escarpe et creusé de citernes. On comprend que, la ville s'étant agrandie et fortifiée sur la colline occidentale, toute cette face intérieure n'avait plus besoin de ses ouvrages, et aurait été démantelée, puis remaniée pour les besoins des habitants. Un escalier descendant au réservoir a été en partie dégagé à l'extrémité sud ; BLISS, *ibid.*, pp. 176, 177.

2. Les tronçons d'ouvrages découverts sur la face est sont assez nombreux et importants pour permettre de suivre ou de deviner le tracé du mur. Ce sont, à partir de l'angle sud-est du Haram : 1° 213 mètres du mur d'Ophel, avec saillants et avant-mur, découverts par Warren, première description dans *The Recovery of Jerusalem*, 1871, pp. 292-302 ; voir aussi VINCENT, *Jérusalem*, t. I, pp. 191-193, pl. XIX ; dans *Revue Biblique*, 1924, p. 184, fig. 7, ce mur est indiqué comme israélite ; 2° deux tronçons parallèles, mission Parker, 1909-1911 ; VINCENT, *Les récentes Fouilles d'Ophel, Revue Biblique*, 1912, p. 442, fig. 13, p. 546 ; 3° deux fragments visibles ; 4° fragment de Guthe, *Ausgrabungen bei Jerusalem*, planche VIII ; 5° deux fragments visibles ; 6° section de Clermont-Ganneau, 1871, *Archeological Researches*, t. I, pp. 296 et suiv. ; 7° section de Weill, 20 mètres avec cinq lignes de bastions en gradins, *La Cité de David*, pp. 108-114 ; cf. VINCENT, *La Cité de David, Revue Biblique*, 1921, pp. 550 et suiv. ; 8° fragment K de Guthe, *loc. cit.* ; 9° fortifications de la pointe méridionale, Guthe, *loc. cit.* ; Bliss, *loc. cit.*, pp. 103-114, pl. XIII ; Weill, *loc. cit.*, pp. 118-125 ; cf. VINCENT, *loc. cit.*, 1921, pp. 542-548.

quelque part au-dessus de cette forte enceinte ses ouvrages encore plus robustes et plus arrogants [1].

David n'eut-il pas un moment de doute et d'inquiétude lorsque, à la tête de ses hommes, il arriva en vue de cette place solide et bien protégée? S'il avait déjà souvent guerroyé en rase campagne, jamais encore, que nous sachions, il n'avait tenté le siège d'une ville retranchée. Ici, pourtant, il devait réussir. Mais sur ce haut fait, qui ouvrit l'incomparable carrière de Jérusalem, nous sommes insuffisamment renseignés. [2]. Seuls quel-

1. La signification étymologique du nom de צִיּוֹן, *çiyyôn*, « Sion », est incertaine. La plus probable pourrait être celle qui rattacherait ce nom à une racine *ÇWN*, qui n'est pas usitée en hébreu, mais qu'on retrouve en arabe, *çâna* « garder », *çawwana*, « entourer d'un mur, enclore », et en éthiopien, *taçawwana*, « se réfugier vers », *çawan*, « lieu de refuge, forteresse ». L'hébreu *çiyyôn* se rattacherait à une racine *ÇYN*, voisine de *ÇWN*, et représenterait une forme intensive avec le sens de « lieu fortifié » ou de « lieu entouré d'un mur ». Cette dérivation est d'autant plus séduisante qu'on en retrouve deux autres exemples, dans le nom d'un autre ouvrage de Jérusalem, le *millô* ('), et dans le nom du *çinnôr*. D'autres préféreraient rattacher le nom de Sion à un verbe hébreu hypothétique *çâyâ*, à l'arabe *çawâ* ou à l'araméen, *çewâ*, « être desséché ». L'araméen *çehâ*, « avoir soif », a été aussi proposé.

Sion est qualifiée par le terme de *meçûdhâ*, proprement « lieu d'affût pour la chasse »; de là est dérivé le sens de « lieu fort (naturel ou artificiel), forteresse, citadelle », qui convient à Sion, et lui est donné dans II *Samuel*, v, 7, 9, ou I *Chroniques*, xi, 5 (7, *meçâdh*). Originairement Sion n'était donc qu'un ouvrage de la ville de Jérusalem, et les deux dénominations « Sion » et « Jérusalem » n'étaient pas synonymes. Mais, comme l'appellation de Sion fut remplacée par celle de « Ville-David », « Sion », perdit de sa précision primitive et, dans le langage poétique, notamment, s'appliqua à toute la colline dont la citadelle n'occupait qu'une partie, à toute la ville de Jérusalem, et, avec un sens mystique, à la communauté des fidèles de l'ancienne loi et même de la nouvelle ; voir Legendre, *Sion*, *Dictionnaire de la Bible*, t. V, col. 1788. Sur la situation de Sion, voir, ci-dessous, p. 180, n. 1.

2. Les textes relatifs à la prise de Jérusalem, ou plutôt de Sion, sont II *Samuel*, v, 6-9 et I *Chroniques*, xi, 4-8.

Le texte de *Samuel* est très obscur ; on en peut dégager les détails suivants : 1° C'est avec « ses hommes » que David marche sur Jérusalem, c'est-à-dire avec ses compagnons judéens, et non avec une grande armée. 2° L'intérêt du rédacteur est à peu près concentré sur un propos moqueur des Jébuséens, qui semble vouloir dire que « les aveugles et les boiteux » suffiraient à défendre la place ; ces deux mots, « aveugle et boiteux », se retrouvent ainsi accolés dans *Lévitique*, xxi, 18 ; *Deutéronome*, xv, 21 ; *Jérémie*, xxxi, 8 ; ils devaient donc former une expression assez usuelle, peut-être même proverbiale (cf. I *Samuel*, xxi, 16 « ce détraqué entrera-t-il dans ma maison ? ») et, comme, dans ces trois derniers passages, ils semblent appartenir au langage sacerdotal, il y a lieu de penser que, dans II *Samuel*, v, 8, il s'agirait du « temple » où « n'entreront ni aveugle ni boiteux » ; c'est du reste ainsi que l'ont entendu le grec et la Vulgate. 3° David s'empare de « la citadelle de Sion », de laquelle il va être parlé un peu plus loin. 4° Il avait promis une récompense à « quiconque (כל, *kôl*, « tout homme qui, tous ceux qui », ne peut pas viser un seul individu ; dans ce cas l'hébreu dirait אשר, comme dans *Josué*, xv, 16) frapperait un Jébuséen et toucherait le *çinnôr*... ». Mais la phrase, d'ailleurs bizarre, est incomplète, car la « récompense » n'est pas même nommée, si ce n'est par la Vulgate qui ajoute « praemium », et qui, du reste, semble interpréter tout ce verset 8, mais

ques rares détails clairs, d'ailleurs transmis dans deux textes en assez mauvais état, ont survécu à l'oubli. D'abord, l'accueil moqueur des Jébuséens, qui, du haut de leurs murs infranchissables, saluèrent David par des lazzi. « Tu n'entreras pas ici, lui criaient-ils ; les aveugles et les boiteux suffisent pour te repousser ». Puis l'obstination de David, qui, piqué par ce défi, stimule ses gens en promettant le titre de prince et de chef à tous ceux qui abattraient les premiers un Jébuséen. Enfin la prise de Sion, la citadelle, dont la chute aux mains des assaillants, entraîna sans doute, quoiqu'il n'en soit pas question, la reddition de Jérusalem tout entière.

Le fait que ce fut précisément l'ouvrage le plus solide de Jérusalem qui tomba le premier, suggère l'hypothèse que David s'en empara par un heureux stratagème, comme cela arriva si souvent pour la chute de ces grandes villes antiques, dont les fortifications puissantes se riaient de l'assiégeant dépourvu de moyens propres à les entamer. Or, il y a dans l'un des textes à notre disposition, un mot perdu au milieu des autres incohérences, qui pourrait peut-être, au gré d'une hypothèse soutenue par plusieurs archéologues, fournir l'explication cherchée pour cette énigme. C'est le mot *çinnôr*, mot très rare, puisqu'il n'apparaît qu'une fois encore seulement dans la Bible, et qui signifie probablement « canal » ou « rigole ».[1] Ne serait-ce

peut-être avec justesse. 5° Enfin le texte signale le proverbe : « Ni aveugle ni boiteux n'entreront dans la maison » (= le temple ?).

Le texte de I *Chroniques*, XI, 4-7, reproduit en partie seulement celui de *Samuel* ; il y manque le dicton sur les aveugles et les boiteux, ainsi que la mention du *çinnôr*. On y trouve les détails propres suivants : 1° « Tout Israël » marche avec David contre Jérusalem, ou « Jébus ». 2° Le verset 6 précise que « quiconque *frappera* un Jébuséen le premier, deviendra prince et chef, et Joab, fils de Çerouyâ, *monta* le premier, et il devint prince ».

Il est malaisé de préciser le rapport de ces deux textes si différents, sauf en ce qui concerne le fait de la prise de Sion. Le texte de *Samuel* était-il déjà si obscur pour le Chroniqueur qu'il l'aurait éclairci en en supprimant radicalement les difficultés ? D'où a-t-il tiré le renseignement qu'il donne seul sur la prouesse de Joab ? d'un texte de *Samuel* différent du nôtre, ou d'une source que vous ne connaissons pas ? A-t-il supprimé le *çinnôr* parce qu'il ne comprenait pas le sens de ce mot, ou, s'il le connaissait, parce qu'il ne voyait pas la raison de son emploi ici ? Questions auxquelles on ne saurait répondre. Aussi, étant donné le peu de rapport du texte de *Samuel* et celui de *Chroniques*, serait-il prudent de ne pas corriger l'un par l'autre.

1. II *Samuel*, v, 8. Dans ce contexte, *çinnôr* était assez incertain de sens pour que les traductions l'eussent rendu différemment ; les Septante par παραξιφίδι, « poignard » ; Aquila par κρουνισμῷ, « petite source » ; Symmaque par ἐπάλξεως, « créneau » ; la Vulgate par « domatum fistulas », et l'on ne peut dire que des

point en utilisant un canal qui, de l'extérieur, pénétrait à l'intérieur des murs, que quelque Hébreu se serait glissé jusque dans Sion?

Les fouilles récentes opérées sur la colline orientale de Jérusalem ont mis au jour deux canaux qui, s'amorçant dans la cavité agrandie de la source de Gihon, permettaient aux habitants d'en utiliser l'eau sans être obligés de sortir des murs.

L'un, le plus ancien peut-être et vraisemblablement de travail cananéen, s'avance d'une vingtaine de mètres dans les entrailles de la colline ; l'eau y reflue grâce à un mur faisant digue de retenue au débouché de la source. Sur son extrémité s'ouvre un puits vertical de treize mètres, du haut duquel on tirait l'eau du canal à l'aide d'une corde et d'un récipient. A l'orifice supérieur de ce puits passe un tunnel, qui, après un parcours ascendant et coudé long de quarante-trois mètres, a gagné douze mètres d'élévation dans l'intérieur de la colline, et qui, ensuite, devait se diriger, par une pente et des escaliers, directement vers la surface du sol, à l'intérieur des murs.[1]

traductions aussi divergentes supposent d'autres lectures que l'unique *çinnor* du texte hébreu. Le mot *çinnôr* ne reparaît dans la Bible qu'à *Psaumes*, XLII (Vulgate, XLI), 8, où les Septante et la Vulgate l'ont rendu par « cataractes », Symmaque, par χρουνοί, « sources, fontaines ». Le contexte, qui parle des abîmes de la mer *(tehôm)*, de brisants, de flots, impliquerait moins le sens de cataractes tombées du ciel que celui d'eaux marines ou terrestres qui s'agitent ou coulent avec fracas (« au bruit de tes *çinnôrs* »), par exemple dans les anses rocheuses de la mer et dans les gorges des montagnes. Cette incertitude du sens de *çinnôr* dans les deux seuls passages où il apparaît est en grande partie dissipée d'abord par le sens du mot צנתרות, *çanterôth* *Zacharie*, IV, 12), qui, dérivé de la même racine que *çinnôr*, désigne ici des « tubes » ou des « entonnoirs » par où l'on fait couler, — puis par le sens de *çinnôr*, *çinnôrâ*, en néohébreu « 1, canal, rigole, conduit ; 2, jet d'eau », DALMAN, *Aramäisch-neuhebräisches Wörterbuch*. Ainsi, bien que le sens de « cataracte » ne soit pas absolument écarté par ces indications, celui de « conduit pour l'eau », de « canal, rigole », paraît suffisamment attesté. Mais celui de « passage pour aller à l'eau » ne l'est pas dans l'état de nos connaissances, puisqu'il ne convient nullement à l'unique cas à peu près clair sur les deux cas, où il est employé ; aussi c'est trop étendre la signification, d'ailleurs simplement très probable, de « canal », que d'appeler *çinnôr* les passages ou tunnels conduisant à l'eau, découverts dans plusieurs villes antiques, notamment à Jérusalem, Gézer, Gabaon, Yibleam, Rabbath-Ammôn, pour ne parler que des pays palestiniens ; cf. VINCENT, *Jérusalem*, t. I, p. 146-161.

Déjà Théodoret rapporte l'opinion d'un Hébreu, qui, opposant la leçon d'Aquila à celle des Septante, explique que David or onna à ses troupes de pénétrer dans la ville δια τοῦ ὁλκοῦ τοῦ ὕδατος, par l'endroit « où l'on tirait l'eau », *Quæstiones in II Regnorum* ; *Patrologia Graeca*, t. LXXX, col. 608.

1. Cet ouvrage se compose de deux éléments : une galerie d'eau, qui seule, d'après ce qui a été dit à la note précédente, mériterait le nom de *çinnôr*, puis le passage souterrain qui communique avec elle. Le passage souterrain a été découvert

L'autre ouvrage n'offre pas un tracé aussi remarquable ni aussi compliqué. C'est un canal qui part de la source et court au flanc de la pente extérieure de la colline. Selon les nécessités ou les facilités du terrain, il est en tranchée ouverte, en tunnel entièrement souterrain ou en tunnel percé de fenêtres par où l'on pouvait venir puiser, après avoir momentanément élevé le niveau de l'eau à l'aide d'une vanne mobile. Il ne pénétrait dans le périmètre des murs que vers la pointe méridionale de la colline, et déversait l'eau qu'il amenait de Gihon dans un réservoir constitué par un barrage en travers de l'embouchure du Tyropoeon. Faute de fouilles, on n'en connaît pas le cours inférieur. Mais on peut supposer que, là aussi, une ou plusieurs galeries souterraines permettaient, comme cela se pratiqua en un point voisin de son origine[1], de venir descendre s'y approvisionner en eau alors qu'il passait en dessous ou à proximité des habitations de la ville. Si ce second canal fut percé après le premier, il ne semble pas que rien prouve qu'ils n'existaient pas l'un et l'autre avant l'occupation de Jérusalem par David[2].

par Warren au cours de la campagne de fouilles de 1867, exploré de nouveau, de 1909 à 1911, par l'expédition anglaise de Parker et décrit avec précision par le P. Vincent dans *Revue Biblique*, 1912, pp. 86-105 ; *Jérusalem sous terre*, chapitre II C pp. 11-18 ; *Jérusalem*, t I, pp. 150-156. L'orifice supérieur de ce passage n'a pu être encore découvert, en raison de la présence de maisons et de cultures sur la plate-forme de la colline mais il devait y déboucher quelque part, puisqu'un escalier montant continue dans cette direction au point le plus élevé où l'on ait pu explorer le passage ; ce point est situé à flanc de côteau, exactement au-dessus de Gihon, appelée aujourd'hui, 'Aïn Oumm ed-Déredj, ou 'Aïn Sitti Maryam, la source de Notre-Dame Marie. Outre les parties indiquées ci-dessus, ce passage comporte un puits de 25 mètres, légèrement coudé et terminé en cul-de-sac, qui se trouve à l'extrémité supérieure de la galerie ; son percement a été abandonné. Puis, au-dessus du puits qui descend vers l'eau, la galerie se prolonge jusqu'à la surface de la pente à travers des cavernes naturelles, qui furent utilisées pour attaquer la percée et évacuer les déblais. La date du percement de ce passage ne peut être établie avec assurance. Le P. Vincent croit que le travail est cananéen, *Jérusalem*, t. I, p. 161, n. 2.

1. VINCENT, *Les récentes fouilles d'Ophel*, *Revue Biblique*, 1912, p. 449 et voir fig. 13, p. 442.

2. Ce canal est le canal II de la nomenclature ; I désigne un canal qui se dirige vers le Cédron, III le canal souterrain d'Ezéchias. Sur ce canal II, voir WEILL, *La Cité de David*, pp. 44-54, 140-151. Outre la description détaillée de la section découverte par cet explorateur, on trouvera là quelques renseignements ou renvois pour les recherches antérieures de Schick, par sondages sur le même parcours, et de la mission Parker, par pénétration, à partir de l'origine, sur une longueur de 72 m. 60 (VINCENT, *Revue Biblique*, 1911, pp. 579-583). Les dimensions du canal II sont : en largeur, de 45 à 50 centimètres ; en hauteur, de 1 m. 40, à 1 m. 60, rarements de 1 m. 75 à 1 m. 80, mais de 2 m 75 en moyenne dans la section Parker. Pour la date de percement de ce canal, le P. Vincent la fixe après celle du percement des

Où l'eau passait, un homme pouvait passer, puisque canaux et galeries avaient été entièrement creusés par d'ingénieux, hardis et patients ouvriers. Soit que cette canalisation fût déjà connue des Hébreux avant le siège, soit qu'ils l'eussent découverte alors en fouillant la pente, en entendant un bruit de voix ou un clapotis d'eau, en remarquant des allées et venues de l'ennemi, soit enfin qu'un prisonnier complaisant ou un traître bien payé leur eût révélé ces passages secrets, rien de très invraisemblable à ce qu'un guerrier entreprenant, alléché par les promesses du roi, se soit risqué à utiliser l'un ou l'autre pour déboucher soudain, à la tête d'une poignée de compagnons résolus, dans l'enceinte même de la citadelle de Sion [1]. Sans le dire

galeries de l'ouvrage précédemment décrit, et de préférence, semble-t-il, « au début de la monarchie israélite à Jérusalem » (*Jérusalem*, t. I, p. 161, n. 2 ; *Revue Biblique*, 1921, p. 424). M. Weill veut le dater du IXe siècle, peut-être du Xe. Son principal argument est que le canal II alimente le Birket el-Ḥamrâ, le réservoir aménagé à l'embouchure du Tyropœon, et que ce réservoir « n'aurait pu être compris dans les limites de la ville du temps de David ou même de Salomon, et par suite n'existait pas encore », *loc. cit.*, p. 53. Mais il est, au contraire, très probable que ces deux rois, ou tout au moins le dernier, entourèrent de murs la moitié méridionale de la colline de l'ouest y compris le cours inférieur du Tyropœon. Peut-être même des Jébuséens, a-t-on dit plus haut, occupaient ces quartiers, et ils pouvaient si bien avoir établi un réservoir même en dehors des murs de la colline orientale, qu'aujourd'hui, à peu de distance de là, le ouâdy Rabâby est coupé par une digue pour former le Birket es-Soultân, qui, lui aussi, est en dehors des murs. Quant aux vestiges archéologiques recueillis dans la section Parker du canal II, — « des tessons très nettement israélites du Xe-IXe siècle » trouvés dans une couche de vase desséchée (Vincent, *Les récentes fouilles d'Ophel*, *Revue Biblique*, 1911, p. 580) — ils établissent que ce canal était en usage à cette date, mais non pas que l'on venait justement de le creuser. D'ailleurs, si l'absence de traces de l'emploi du pic suggère de dater de l'époque cananéenne les galeries du premier ouvrage (Vincent, *Jérusalem*, t. I, p. 161, n. 2), comme le pic n'a pas non plus été employé au canal II (section Parker, *Revue Biblique*, 1911, p. 583), pourquoi ne pourrait-on pas considérer aussi ce canal II comme cananéen ?

1. L'hypothèse de l'utilisation du puits et de la galerie ascendante qui établissent une communication entre la source de Gihon et la surface de la colline juste au-dessus de la source, a été suggérée par Chaplin, défendue avec habileté par Birch (*Palestine Exploration Fund's Quarterly Statement*, 1890, pp. 200 et suiv. ; 1893, pp. 76 et suiv.), et reprise avec conviction par le P. Vincent (entre autres écrits, voir *Jérusalem*, t. I, pp. 156 et suiv. ; *Le Çinnor dans la Prise de Jérusalem*, *Revue Biblique*, 1924, pp. 357 et suiv). Cette hypothèse est séduisante. Elle se heurte pourtant à deux objections. D'abord, à l'extrême difficulté d'escalader, sans attirer l'attention de l'ennemi, un puits de 13 mètres, dont les parois verticales n'offrent pas assez de points d'appui. C'est pour écarter cette objection grave que Birch, dans le deuxième des articles cités, faisait entrer en ligne de compte la trahison d'un Jébuséen, Ornâ. Mais le P. Vincent l'écarte mieux encore, en citant l'invraisemblable prouesse de deux Anglais de la Mission Parker, qui, en une demi-heure et avec l'aide seule de trois traverses de bois, se hissèrent dans ce puits. Une seconde cause de fragilité pour l'hypothèse en question, c'est la grande instabilité de sa base textuelle. D'une part, en effet, *çinnôr* ne peut guère désigner que la galerie

d'une façon claire, nos textes donnent à penser que ce héros fut Joab, fils de Servia, et neveu de David ; il fut nommé prince et chef.

Des autres péripéties de la lutte que, le premier moment de stupeur passé, les Jébuséens engagèrent avec ces visiteurs inattendus, de la prise de la citadelle, de la chute de la ville, nous ne savons rien. Pourtant on peut croire que Jérusalem se rendit au lieu de résister, car on rencontrera un peu plus tard un Jébuséen du nom d'Ornâ, qui avait gardé ses champs et son aire à proximité des murailles, alors que les conquérants n'avaient pas coutume de laisser la possession de leurs richesses aux vaincus qui leur avaient tenu tête les armes à la main. Il est vrai que l'on a supposé que cet Ornâ pourrait avoir été le traître, et la conservation de sa vie avec ses biens une partie du prix touché par lui pour ses indications[1].

d'eau et non le système des passages ascendants ; toutefois, on aurait pu dire « passer par le *çinnôr* », même dans ce cas. Malheureusement, l'hébreu, les Septante, Aquila, Lucien, la Vulgate disent simplement « toucher » le *çinnôr* ; Symmaque traduit « s'emparer ». Quant à corriger « quiconque... aura touché ויגע »le *çinnôr* » de II *Samuel*, v, 8, par « il monta (ויעל) » dans le *çinnôr*, d'après I *Chroniques*, xi, 6, qui, ne connaissant pas le *çinnôr*, présente un tout autre contexte, c'est une hardiesse critique qui s'inspire de la vérité de l'hypothèse de l'escalade par le passage ; elle ne saurait avoir de valeur pour l'appuyer. Au surplus, dans ce cas, l'hébreu n'aurait-il pas employé la préposition בעד, comme dans *Joël*, II, 9, « venir par les fenêtres », de préférence à ב, qu'on trouve pourtant aussi avec « monter par les fenêtres » dans *Jérémie*, ix, 20, « par les *lûl* », dans I *Rois*, vi, 8 ; sur ce terme *lûl*, voir, *Salomon*, p. 105, n. 1.

Aussi, bien que l'hypothèse de Birch et de Vincent puisse paraître préférable, serait-il sage de ne pas en écarter d'autres, comme celle du passage par le canal II, qui a été envisagée ci-dessus, comme celle encore qui pourrait être déduite de l'existence d'un canal II [a], branché sur II à 61 m. 90 de son origine, simplement exploré dans une courte section initiale et se drigeant vers l'intérieur de la colline. Sur II[a], voir Vincent, *Les récentes fouilles dOphel*, *Revue Biblique*, 1911, pp. 580-583. Cette galerie II[a] y est donnée comme creusée par les mêmes procédés que les canaux I et II ; pour la date, on suggère simplement qu'elle est différente.

En dehors des découvertes que peuvent réserver des fouilles plus complètes sur la colline orientale, et qui pourraient donner naissance à d'autres hypothèses encore, le flottement qui existe relativement à la date du percement des canaux oblige aussi à ne pas concentrer toute son attention sur une hypothèse à l'exclusion des autres. Sans doute les canaux I et II avaient pour raison d'être l'irrigation des champs et jardins de la vallée du Cédron et de la pente orientale de la colline de l'est, et l'on aime à penser que Salomon en particulier s'appliqua à créer des jardins dans cette région ; voir, *Salomon*, p. 124, n. 2. Mais qui oserait affirmer que les Jébuséens n'avaient rien entrepris de tel avant lui ? L'argument des convenances historiques n'est de mise que lorsqu'on possède des renseignements assez étendus, ce n'est pas le cas pour la question présente.

1. Sur Ornâ, voir, ci-dessous, p. 257. Birch, dans les deux articles cités dans la note précédente, imagine que c'est cet Ornâ qui indiqua le passage souterrain à David, et aida Joab à grimper dans le puits. Il allègue Josèphe, qui raconte qu'Ornâ

David installa les Hébreux dans Jérusalem, ainsi conquise contre toute attente. Il semble avoir chargé Joab de présider à la vie municipale ou à des travaux d'aménagement. Enfin, il choisit pour sa propre résidence cette fameuse citadelle de Sion, du haut de laquelle on l'avait nargué, et, imitant les grands monarques asiatiques, en changea le nom en celui de Ville-David. David, roi de tous les Hébreux avait trouvé et gagné sa capitale[1].

fut épargné à la prise de Jérusalem à cause de sa bienveillance à l'égard des Hébreux et qu'il était parmi les plus grands amis de David, *Antiquitates Judaicae*, VII, 3 3 ; 13, 4. Birch supposerait même que les 600 sicles d'or donnés à Ornâ pour le prix de son aire (I *Chroniques*, XXI, 25), représenteraient, sous un prétexte d'achat conclu, en réalité, pour 50 sicles d'argent (II *Samuel*, XXIV, 24), le prix de sa trahison. Ornâ avait gardé ses biens. Mais d'autres biens des Jébuséens avaient dû passer aux mains des vainqueurs : Absalom et Joab possédaient des champs près de Jérusalem, II *Samuel*, XIV, 30.

1. Ces détails complémentaires sont fournis par II *Samuel*, V, 9 a, et I *Chroniques*, XI, 7, 8.

Au lieu de la traduction de l'appellation hébraïque « Ville-David », on emploie plus communément l'expression « la Cité de David », qui paraît dérivée de « Civitas David » de la Vulgate. Mais l'emploi du mot « cité pour « ville » n'est pas correct dans ce cas.

La situation précise de Ville-David ou Sion n'est pas encore connue, car les données bibliques et les données archéologiques actuelles ne sont pas suffisantes pour la déterminer.

Par la Bible, on sait d'abord que Ville-David se trouvait sur la colline orientale et plus bas que le temple, par conséquent au sud de celui-ci, dont la place est fixée par la Roche sacrée de la mosquée d'Omar, — puisque Ville-David, avec les tombeaux des douze premiers rois de Juda (voir, ci-dessous, p. 189), n'était pas éloignée du réservoir de Siloé, de la porte de la source ('Aïn Rogel) et du jardin du roi situé à l'est de ce réservoir dans la vallée du Cédron (*Néhémie*, III, 16 ; XII, 37) — enfin que Ville-David n'était que l'ancienne citadelle de Jérusalem, et n'en constituait donc qu'un quartier, un quartier plus solidement fortifié, comme, toutes proportions gardées, ces châteaux-forts qu'on voit dans quelques villes modernes. A ces données plus fermes s'ajoute la donnée hypothétique du *çinnôr*, c'est-à-dire de ce canal qui aurait offert un passage pour pénétrer de l'extérieur des murs à l'intérieur de Sion (II *Samuel*, V, 8).

Appuyées sur ces données bibliques, les données archéologiques actuelles permettraient d'envisager trois hypothèses relativement à la situation plus précise de Ville-David sur la colline orientale.

Une première hypothèse place Ville-David sur la portion du sommet qui se trouve au-dessus de la source de Gihon. Elle s'appuie principalement, sinon exclusivement sur l'hypothèse du *çinnôr*, qui, pour elle, ne peut-être que le passage souterrain, brièvement décrit ci-dessus, p. 176, et qui aurait permis de se glisser de la source à l'intérieur de Sion. Ce passage aboutit sans nul doute, quoique son débouché supérieur ne soit pas encore connu, sur une sorte de terrasse comprise entre les cotes 695 et 690, qui aurait, en effet, fourni un point d'appui très heureux pour la citadelle : au nord le mur tranversal de Guthe et le glacis de Macalister auraient formé une partie de sa défense extérieure ; la dépression qui le sépare d'Ophel et qu'on semble avoir encore creusée le protégeait ; le passage à la source assurait l'approvisionnement en eau ; enfin, à cette place, la citadelle aurait dominé toute la partie méridionale de la colline, où s'étendait le quartier principal de la ville. Pour ces raisons, cette hypothèse mérite la faveur qu'on lui accorde. Mais elle a

Quelque hésitation que l'on puisse éprouver à se servir, à propos d'une œuvre politique dont le théâtre n'était pas plus grand et n'était pas aussi riche que l'une de nos anciennes provinces de Bourgogne ou de Champagne, des expressions qui sont de mise dans l'histoire des grand pays modernes, on peut pourtant dire qu'en choisissant Jérusalem pour capitale, David fit vraiment figure d'homme d'État. Cette ville, en effet, occupait une position de quelque valeur pour la vie d'Israël, et, d'autre

contre elle, ainsi qu'on l'a déjà signalé, d'abord l'incertitude où l'on est que ce passage ait été appelé *çinnôr*, car il n'est pas un « canal », si ce n'est dans son extrémité inférieure ; puis l'extrême difficulté de grimper dans le puits vertical de treize mètres ; enfin le peu de concordance avec les textes de *Néhémie*, cités ci-dessus. En outre, on n'a encore trouvé dans l'emplacement ainsi présumé de Sion que des sépultures cananéennes et non le tombeau des rois de Juda ; mais des fouilles plus étendues, pourraient amener la découverte de ce tombeau. Sur cette hypothèse voir VINCENT, *Jérusalem*, t. I, pp. 146-161.

Une deuxième hypothèse placerait Sion à la pointe méridionale de la colline. Ici, on a découvert des ouvrages fortifiés cananéens extrêmement solides. Un canal, un vrai *çinnôr*, dont on n'a pas la preuve qu'il n'est pas cananéen, passe au-dessous, et, bien qu'encore inexploré, pouvait sans doute permettre aux habitants de venir y puiser de l'eau. Non loin de là, à une centaine de mètres au nord de la pointe, M. Weill a découvert des tombeaux, dont le plus grand ne peut guère être celui de David, mais pourrait être plutôt celui d'Ezéchias ou de quelque grand de son temps (voir, ci-dessous, p. 188, n. 1). Or Ezéchias fut enterré « à la montée des tombeaux des fils de David » ; ces tombeaux se trouvant dans Ville-David ou Sion, Sion serait à situer dans cette partie méridionale de la colline. Cette localisation se trouve conforme aux textes de *Néhémie*, conforme aussi à II *Chroniques*, XXXII, 30, qui place le déversoir du canal amenant l'eau de Gihon au couchant de Ville-David. Elle a contre elle, d'abord, que la citadelle aurait ainsi occupé la portion la plus basse de la ville, qui l'aurait dominée ; puis, que l'on n'a pas trouvé encore le tombeau de David, qui devait, au dire de Josèphe, comporter un puits d'accès et des caveaux funéraires ; mais on peut le trouver en continuant les fouilles ; enfin que Ville-David, transformée en citadelle par les Syriens de l'époque macchabéenne, se serait trouvée relativement loin du temple et de la ville, qu'elle inquiétait constamment ; mais le nom de Ville-David avait pu s'étendre au-delà des limites de l'ancienne Ville-David, comme a fait le nom de Sion.

Une troisième hypothèse, qui absorbe et concilie les deux précédentes, donne pour emplacement à Ville-David toute la colline, depuis les murs de Guthe et de Macalister au-dessus de la source ,jusqu'à la pointe méridionale. Elle peut se prévaloir des arguments avancés par les deux autres, mais elle a contre elle l'extension considérable qu'elle suppose à Ville-David. On pourrait admettre cette manière de voir si la ville jébuséenne s'était étendue sur les deux collines, car alors la citadelle, simple quartier de la ville, aurait eu des dimensions proportionnées. Mais si la Jérusalem jébuséenne n'occupait que la colline orientale, il faudrait supposer qu'elle englobait une partie au moins du renflement d'Ophel, en s'y joignant par le Millô ou Remblai, si celui-ci se trouvait en ce lieu ; même dans ce cas, cependant, la citadelle aurait couvert près de la moitié de l'aire accordée à l'ensemble de la ville, c'est beaucoup en soi, beaucoup aussi pour une résidence royale de ce temps.

On ne sera vraiment fixé sur cette question que lorsque des fouilles complètes auront déblayé la colline orientale. Et si cette colline a été réellement abaissée sous les Asmonéens, comme le prétend Josèphe (*Antiquitates judaicae*, XIII, 6, 6 ; *De Bello Judaico*, V, 4, 1), saurons-nous jamais où était au juste Ville-David ?

part, il n'était pas sans importance que le centre du royaume agrandi fût une ville jusque là étrangère aux Hébreux.

Située à dix-sept lieues de la côte méditerranéenne, Jérusalem se trouvait trop avant dans le massif montagneux pour être en mesure d'exercer une surveillance très efficace sur la grande route du littoral. Elle ne pouvait pas non plus commander les passages du Jourdain voisins de Jéricho, dont quatre lieues la séparaient. Aussi, malgré sa position presque centrale pour la moitié méridionale de la Terre sainte, n'y dominait-elle pas : à l'époque d'El-Amarna, quand Arta-Hepa y régnait, les pillards et les insurgés de la contrée ou de l'Outre-Jourdain bravaient impunément, dans leurs coups de main, l'infortuné roitelet de cette ville retranchée ; à la conquête, Josué et les Judéens l'avaient tout simplement tournée en la laissant, celui-là sur sa gauche pour gagner la Montagne d'Éphraïm, ceux-ci sur leur droite pour se diriger vers la région de Béthléem.

Mais son isolement, qui l'empêchait de dominer, lui garantissait la sécurité dans une large mesure. Ramassée sur la portion inférieure de la colline orientale, elle n'était accessible de plain-pied que par le nord : mise à part sa capture par surprise au temps de David, c'est toujours de ce côté qu'elle semble avoir été prise, et elle le fut souvent au cours de sa longue histoire. Partout ailleurs, ses vallées, que le glissement de la terre et l'amoncellement des décombres n'avaient pas encore surélevées, opposaient aux opérations d'un siège des difficultés presque insurmontables. Avec les murs, les tours et les autres ouvrages de défense que les Jébuséens avaient construits, que les rois de Juda restaurèrent et complétèrent, Jérusalem était une place forte de premier ordre. On comprend que les Hébreux aient dû attendre plus de deux siècles avant de pouvoir s'en rendre maîtres et qu'elle put, par la suite, arrêter devant elle les assaillants les plus décidés et les mieux outillés.

Comme toutes les places antiques, Jérusalem était aussi le centre d'un commerce assez prospère, moins intense cependant que le commerce des villes de la Shephêlâ ou de la plaine de Yizreël, en raison de sa situation écartée dans les montagnes. Mais la sécurité que ses murailles offraient aux marchands, l'attraction que la ville exerce sur les gens de la campagne, qui

y trouvent un marché où ils écoulent rapidement leurs produits et achètent à bon compte les objets qui leur manquent, la présence des diverses industries du vêtement, de la poterie, des outils, contribuaient sans nul doute à y entretenir cette activité des relations et cette affluence des visiteurs qu'on voit encore aujourd'hui dans les moindres villes de l'Orient. Des routes nombreuses y aboutissaient, venant de Gaza, de Jaffa, de Beth-horon, de Sichem, de Jéricho, de Bethléem et d'Hébron, et se ramifiant en un réseau de sentiers inimaginables, qui escaladaient les collines, dévalaient les pentes, presque toujours au plus court, malgré les rochers glissants, les montées abruptes et les descentes en casse-cou.

Jérusalem offrait donc à David un vrai centre, solide et bien fréquenté. Elle lui offrait, en second lieu, des avantages politiques de la plus haute importance. D'abord, elle avait, sur Hébron et Mahanaïm, les capitales judéenne et israélite, qui étaient fort excentriques, la supériorité de se trouver située juste au centre du long massif montagneux qui s'étend de la plaine de Yizreël au Négéb, et qui, constituant le territoire des tribus principales : Manassé, Éphraïm, Benjamin, Juda, formait l'aire d'appui géographique de la nation. Jérusalem avait marqué jusqu'alors le point de séparation de Juda et d'Israël ; dans la pensée de David, elle devait être désormais leur lieu de réunion, comme leur point de soudure.

De plus, à considérer les destinées de la nouvelle capitale, il faudrait peut-être apprécier beaucoup l'avantage qu'elle avait de ne point se rattacher au passé des tribus. Ni judéenne, comme Hébron, ni israélite, comme Mahanaïm, elle devait admirablement convenir à un roi qui, rassemblant sous un même sceptre deux royaumes hier encore ennemis, serait soucieux de s'appliquer à leur faire oublier leur antagonisme et leurs querelles en présence des perspectives que l'avenir ouvrait devant eux. Aucun des deux partis ne possédait sur Jérusalem de ces droits particuliers qu'ils ne cesseront de revendiquer sur d'autres objets avec la moins fraternelle âpreté. Leur roi les conviait à unir toutes leurs forces sur un terrain neutre, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour commencer une nouvelle page de leur histoire, et inaugurer une nouvelle phase de leur destinée.

Inspiré plus ou moins consciemment par ces diverses raisons, David, une fois maître de Jérusalem, s'y installa avec un grand nombre d'Hébreux, et, sans aucun doute, ne négligea point d'y effectuer quelques-uns des aménagements que nécessitait la transformation de la petite ville jébuséenne en grande capitale hébraïque.

On ne saurait évaluer au juste l'afflux de population qui s'y produisit alors ; mais on devine qu'il fut considérable. Avec son harem, qui finit par renfermer pour le moins une vingtaine d'épouses et de femmes de second rang, avec ses enfants, dont plusieurs ne tardèrent pas à avoir leur train de maison particulier, avec ses serviteurs et ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, David avait auprès de lui ses ministres et leur famille, ses hôtes, ses Preux, ses mercenaires étrangers : Crétois, Plêthis, Gattites. Ces derniers étaient au nombre de six cents, et comme ils possédaient femmes et enfants[1], ils constituaient à eux seuls un groupe de population qui comptait de deux à trois mille âmes. Judéens et Israélites ne tardèrent pas à affluer, appelés ou attirés par le roi. On ne doit guère se tromper en supposant qu'au bas mot sept ou huit mille nouveaux habitants s'installèrent à Jérusalem au cours du règne de David. Les Jébuséens ne semblant pas avoir été exterminés ni chassés, leur ville, avec ce grand appoint, devint trop exiguë. Aussi ne paraît-il pas douteux que, non seulement la colline orientale se trouva bientôt comble, mais, en conséquence, que la colline occidentale fut alors envahie par une population plus dense que celle qui avait pu en occuper auparavant quelques quartiers.

Pour loger tout ce monde, il fallut construire des maisons, et, pour le protéger, élargir l'enceinte. David ne pouvait se désintéresser de ces travaux. Sans doute, la guerre absorba souvent sa pensée et son temps : pour son règne on compte cinq ou six campagnes. Mais comme chacune d'elles ne durait que les mois d'une seule belle saison[2], et que, d'ailleurs, il ne les dirigea pas personnellement toutes[3], il avait eu sûrement, au cours des

1. II *Samuel*, xv, 22.
2. II *Samuel*, xi, 1.
3. Il ne dirigea pas la première campagne menée contre les Benè-Ammôn, II *Samuel*, x, 7, ni celle qui fut marquée par le siège de Rabbath-Ammôn, xi, 1 (David

trente-trois ans qu'il régna à Jérusalem des loisirs prolongés pour promouvoir l'agrandissement et l'embellissement de sa capitale.

Sur les travaux qu'il entreprit, nous sommes par malheur fort peu renseignés, et simplement par de brèves indications du rédacteur sacré, par les allusions trop rares et par de très vagues souvenirs[1].

Si le texte qui la mentionne était plus explicite, ce serait sans doute la construction d'un mur d'enceinte qu'il conviendrait d'envisager comme le plus important de ces travaux. Autant que l'on puisse voir, ce mur, qui s'amorçait à un remblai appelé

ne parut que pour la chute de la citadelle, XII, 29), et il laissa à Joab le soin de réduire Édom, I *Rois*, XI, 16.

1. Les quelques mots consacrés aux travaux de David à Jérusalem, II *Samuel*, V, 9, et I *Chroniques*, XI, 8, sont assez obscurs.

Le texte hébreu du premier de ces textes dit : « ...et David fit des constructions autour à partir du Millô (en revenant) vers l'intérieur, וביתה ». Ce dernier mot doit signifier « en revenant en dedans », comme l'ont compris Symmaque et la Vulgate : « intrinsecus » ; on le retrouve, en effet, avec le sens équivalent de « tourné vers l'intérieur, en dedans », dans *Exode*, XXVIII, 26 ; XXXIX, 19 ; I *Rois*, VII, 25 ; voir aussi I *Rois*, VII, 8, où מבית ל/ signfie « en dedans par rapport à », et, pour le contexte « à l'ouest de ». Les Septante ont transformé ce texte hébreu de Samuel en traduisant : «...et il la construisit (la citadelle) en ville autour à partir de l'Acra (= Millô) et sa maison (= וביתה »), texte étrange, dont la bizarrerie ne constitue pourtant pas une raison pour suspecter la valeur du texte hébreu, qui lui est de beaucoup supérieur.

Le second texte, celui de *Chroniques*, s'inspire de celui de Samuel ; ici encore, sauf à la fin, l'hébreu l'emporte sur le grec. L'hébreu dit : « ...et David construisit la ville tout alentour (et non pas : « depuis autour » ; cf. GESENIUS-BROWN, p. 687 a), à partir du Millô jusqu'au pourtour». Comme ce passage est le seul où סביב soit employé substantivement avec le sens de « pourtour », et que l'on n'a pas l'équivalent de ce mot dans *Samuel*, il y a lieu de suspecter le texte. Le grec dit : «... et il construisit la ville autour », sans parler du Millô ni du pourtour, mais en ajoutant un détail évidemment hors de place : « et il combattit et prit la ville » (voir, ci-dessous p. 187, n. 1, sur ce détail). Cette nouvelle incohérence du texte n'est pas pour le faire préférer à l'hébreu.

En comparant la première partie du passage dans *Samuel* et dans *Chroniques*, on comprend qu'il doit s'agir de quelque mur d'enceinte, mais *Samuel* semble viser la citadelle et *Chroniques* vise clairement la ville. Quant à la seconde partie, un détail demeure acquis, c'est que la construction entreprise avait son point de départ au Millô. Celui-ci existait donc du temps de David, soit que David l'eût construit, soit qu'il l'eût trouvé déjà construit par les Jébuséens. Sur le Millô, voir, ***Salomon***, p. 121-122 ; sur l'enceinte davidique ou salomonienne, p. 121..

Bien que ces détails soient fournis par une note rédactionnelle, d'ailleurs en mauvais état, ce n'est pas une raison pour en contester la réalité historique. Les rédacteurs, qui n'attachaient, pour l'ordinaire, une importance de premier ordre qu'à l'histoire religieuse, ont pourtant semé leurs compilations de ces menus détails tout profanes, dont on ne peut que les remercier. Du reste, il convient de remarquer que dans les chapitres III-V de I *Samuel*, les notes d'origine rédactionnelle sont fort nombreuses. Celle qui relate d'un mot les travaux de David ne mérite pas d'être rejetée plus que les autres.

Millô, situé apparemment soit vers le nord, soit vers le sud de la colline orientale, présentait un pourtour circulaire. Peut-être s'agirait-il d'une restauration de l'enceinte de la ville primitive et de son agrandissement sur la grande colline de l'ouest : les plus anciens vestiges de muraille qui entourent celle-ci peuvent, en effet, remonter au temps de David et de Salomon.

Là aussi, mais en haut sur la croupe, se dressaient des ouvrages que Josèphe[1], avec ses contemporains, attribuait au premier de ces rois. « La Tour de David » ainsi que le « Tombeau de David » qu'on y montre aujourd'hui, perpétuent peut-être, tout au moins par leurs noms, le souvenir de quelque édifice bâti par lui en ces deux endroits[2]. Car n'y a-t-il vraiment aucune allusion historique dans la comparaison martiale du poète qui, au Cantique des Cantiques, célèbre la beauté de la Bien-Aimée en disant:

Ton cou ressemble à la Tour de David,
Bâtie pour des *armées* ;
Mille rondaches y sont suspendues,
Tous les boucliers des Preux [3].

« La Maison des Preux », que Néhémie signale sur la colline orientale, non loin d'un réservoir qu'alimentait la source de Gihon, semble bien avoir aussi fait partie des travaux exécutés sur l'ordre de David[4]. Les Preux, ces compagnons aussi fidèles que braves, qui avaient partagé les misères de sa vie d'aventures, de guérillas

1. JOSÈPHE, *De Bello Judaico*, v, 4, 1.

2. Le nom de « Tour de David » est donné à la tour nord-est de la citadelle située près de la porte de Jaffa. Ses dimensions correspondent à celles de la tour Phasaël bâtie par Hérode, mais les blocs à refend qui lui constituent une base massive sont loin de rappeler les dimensions des blocs énormes que Josèphe décrit pour l'édifice hérodien et qui étaient de 20 coudées de long sur 10 de large et 5 de haut, JOSÈPHE, *De bello Judaico*, v, 4, 3 et 4.
Quoi qu'il en soit, il est bon de retenir que les trois tours hérodiennes avaient été intercalées dans le mur antique de la première enceinte, *ibid.*, 4.
Le prétendu tombeau de David est caché jalousement par les Musulmans dans l'édifice de Néby Daoud, situé hors des murs sur la croupe sud-ouest de la colline occidentale. Cette localisation semble avoir été accréditée par les Juifs au XII[e] siècle. Elle n'a aucune base scripturaire.

3. *Cantique*, IV, 4. Sur le sens de *talpiyyôth*, qui est tout à fait incertain, voir diverses conjectures dans JOÜON, *Le Cantique des Cantiques*, pp. 203-205. Le sens de « trophées », qui y est proposé, est d'autant moins probable que les Preux dont les boucliers sont suspendus à la Tour semblent bien être ceux de David. La traduction par « armées » n'a d'ailleurs guère plus de certitude.

4. *Néhémie*, III, 16.

et de combats, méritaient que David, devenu roi, ne les oubliât point. Du reste, après l'avènement de Salomon, l'histoire perd leurs traces, comme s'ils s'étaient très vite éteints ou qu'on eût supprimé leur institution. La maison qui conservait leur nom devrait donc avoir été construite au temps de David[1].

Ce dernier, s'il pensa de la sorte à son peuple et à ses amis, ne se négligea point lui-même. Après que son nom, toujours grandissant, eut amené les Phéniciens à nouer avec lui des rapports de commerce et d'amitié, il fit appel à eux pour lui aménager un palais, dans l'enceinte de Ville-David, l'ancienne Sion devenue sa résidence personnelle. Le roi de Tyr, Hiram, lui expédia des poutres de cèdre, et lui envoya des charpentiers experts à travailler et à assembler les pièces de bois, ainsi que des tailleurs de pierre qui savaient construire des murs en grand appareil régulier[2]. Comme Hiram monta sur le trône à peu près sept ans avant la mort de David, ces derniers travaux doivent se dater de la fin du règne de celui-ci.

1. Après avoir mentionné les travaux de David à Jérusalem le texte hébreu de I *Chroniques*, XI, 8, ajoute : « et Joab faisait vivre le reste de la ville », avec un imparfait fort suspect et un verbe de sens étrange dans ce cas. Quelques textes; grecs, dont L, ont traduit par περιποιήσατο, « conserva pour soi, se réserva », la Vulgate, par « extruxit », qui viserait des travaux complémentaires de ceux de David aux murs et au Millô. A la place de cette phrase relative à Joab, B et A continuent, en en supprimant la fin, la phrase précédente, qui a David pour sujet et disent : « et il combattit et prit la ville » ; c'est la seule mention de la prise de la ville même, puisque ailleurs il n'est parlé que de la prise de la citadelle. Ce détail serait intéressant (voir, ci-dessus, p. 185, n. 1), s'il ne venait après la mention des travaux de David, et par conséquent trop tard. Aussi il vaut mieux conserver le texte qui parle de Joab, tout en regrettant son obscurité. A la rigueur on peut songer, avec la Vulgate, à des travaux entrepris par Joab, en se référant au sens du même verbe « faire vivre, faire revivre » employé dans *Néhémie*, III, 34 : « Rendront-ils la vie aux pierres en les tirant des tas de décombres ? » Il s'agit ici de la reconstruction des murs de Jérusalem au retour de la captivité, et comme le texte de *Chroniques* étudié ici est, lui aussi, de rédaction tardive sans doute, puisqu'il n'est pas dans le passage parallèle de *Samuel*, le sens donné à « faire vivre » pourrait être autorisé par le passage de *Néhémie*. Il serait moins indiqué de traduire : « Joab donnait la vie sauve au reste de la ville ». Signalons, pour finir, une correction assez attrayante de Winckler, qui propose de lire : « Joab fut chef de la ville », היה שׂר, היר העיר au lieu de יחיהר את־שא העיר ; I *Chroniques*, XI, 6, disait précisément que le premier à abattre un Jébuséen deviendrait prince et chef, שׂר.

2. II *Samuel*, VI, 11 et I *Chroniques*, XIV, 1. D'après les données de Josèphe (*Antiquitates Judaicae*, VIII, 3, 1), Hiram aurait commencé à régner sept ans avant Salomon. Sur ce point de chronologie, voir la Note à la fin du III[e] volume. Sur Hiram, voir, *Salomon*, pp. 38-54. La Bible n'indique pas où se trouvait ce palais ; mais la résidence de Ville-David est tout indiquée. Si l'on s'en tient aux données chronologiques déduites de la Bible et de celles que donne Josèphe, ce point ne peut pas être établi par II *Samuel*, VI. On voit seulement par ce chapitre que David avait sa demeure dans Ville-David. Mais comme l'arche y fut transférée

Enfin, songeant au jour où il s'en irait par le chemin de tous les hommes de la terre, David se fit creuser un sépulcre. On avait enterré Samuel dans sa propre maison, à Râmâ ; lui, choisit Sion pour y dormir du suprême sommeil. On connaissait encore son tombeau au premier siècle de notre ère.[1] Au dire de Josèphe,

assez tôt sans doute après la prise de Jérusalem (voir ci-dessous, p. 189, n. 1), et que le palais n'y fut construit par les Phéniciens que vers la fin du règne, ce n'est pas d'une fenêtre de ce nouveau palais que Mîkhal regardait David dansant. Le palais de David est encore signalé par *Néhémie,* XII, 37.

1. *Actes*, II, 29. Sur le tombeau de David, voir JOSÈPHE, *Antiquitates Judaicae*, VII 15, 3 ; VIII, 8, 4 ; XVI, 7, 1, et *De bello Judaico*, I, 2, 5. Outre la disposition de cette nécropole, Josèphe en mentionne deux violations, opérées, en vue d'en retirer des trésors, l'une par le grand-prêtre Jean Hyrcan, l'autre par Hérode. Celui-ci, pour expier sa faute, fit ériger un riche monument de pierre blanche à l'ouverture du sépulcre. Ces détails pour être agrémentés de grossissements ou de légendes, ne méritent pas d'être rejetés en bloc. Ils ont, d'ailleurs, été retenus par Clermont-Ganneau, et avec d'autant plus de justesse que ce type de tombeau à puits est fréquent en Palestine comme en Phénicie, d'où venaient les architectes de David et de Salomon.

Aussi est-ce trop s'écarter d'une donnée très recevable que de vouloir identifier avec la nécropole de Ville-David un ou plusieurs des tombeaux découverts par R. Weill sur la colline orientale de Jérusalem, car ils sont en forme de galerie à salle unique ou doublée et ne répondent guère à la disposition indiquée par Josèphe. Du reste, le plus spacieux de ces tombeaux (T^1 de la nomenclature de Weill) porte les traces des méthodes de forage et de travail qui furent employées par les perceurs du canal souterrain d'Ezéchias. Si la nécropole de David était bien dans cette partie de la ville antique, on pourrait admettre que T^1 serait le tombeau d'Achaz, prédécesseur d'Ezéchias, qui fut enterré dans Ville-David (II *Rois*, XVI, 20 ; le deuxième « avec ses pères » doit être omis avec B, L, syro-hexaplaire), mais non pas dans le sépulcre royal (II *Chroniques*, XXVIII, 27). T^1 pourrait être d'autre part, le tombeau d'Ezéchias, qui ne fut pas non plus enterré dans le sépulcre royal mais tout près de celui-ci, « à (dans ?) la montée des tombeaux des fils de David » (II, *Chroniques*, XXXII, 33. Ces tombeaux, réunis en nécropole, seraient donc encore à trouver quelque part non loin de T^1. Mais si la citadelle de Sion, devenue Ville-David, et renfermant cette nécropole, devait se localiser plus au nord, à la hauteur de la source de Gihon, dans cette partie de la colline qui est encore inexplorée, c'est là qu'il faudrait chercher aussi le tombeau d'Ezéchias. Dans cette hypothèse, T^1, qui fut creusé à l'époque de ce roi, ne pourrait-il rappeler un passage d'Isaïe tout à fait en situation ? C'est *Isaïe,* XXII, 15-18. Le prophète est chargé par Yahwè d'aller trouver Shebnâ, préfet du palais d'Ezéchias, pour lui dire :

16. Qu'as-tu ici et qui es-tu ici,
Que tu te tailles ici un tombeau ?
Homme qui taille en haut son tombeau
Qui se creuse dans le roc une demeure !
17. Voici que Yahwè te précipite au précipice ;
O grand homme, il te pelotonne en un peloton,
18. Il t'enroule et te roule en boule,
Comme une balle sur un terrain bien large :
C'est là que tu mourras...

Ce Shebnâ, qui pourrait avoir été un étranger, qui, en tout cas, était parti de rien (16), profitait de la situation élevée où il était parvenu pour jouer au grand seigneur, en se creusant un tombeau magnifique. Il le fait creuser « en haut », c'est-

il était en forme de souterrain. On y accédait par un puits de descente qui s'ouvrait sur des caveaux pour les dépôts funéraires. Les tombes étaient dissimulées sous le sol avec tant d'habileté, qu'on ne les apercevait point en pénétrant dans cette auguste catacombe. Quand ses onze premiers successeurs furent venus y rejoindre leur illustre ancêtre, les autres rois de Jérusalem, à partir d'Achaz, durent trouver ailleurs le lieu de leur repos. Aussi n'est-il pas invraisemblable que c'est dès la première installation de ce sépulcre de famille que l'on avait, sur un plan harmonieux, creusé ou réservé douze tombes pour recevoir douze rois.

II. — DAVID TRANSFÈRE L'ARCHE A SION

Ce qui acheva de faire de Jérusalem une véritable capitale israélite, c'est qu'elle reçut dans ses murs, peut-être assez tôt après la prise de Sion, l'objet sacré, précieux entre tous, l'arche de Yahwè, qu'avait fait fabriquer Moïse[1]. Depuis qu'elle avait été rendue par les Philistins, qui s'en étaient emparés au temps malheureux du vieux prêtre Héli, l'arche se trouvait déposée à Qiryath-yearim, ville encore à demi païenne située dans le territoire de Juda, à l'ouest de Jérusalem. Les Philistins, tant qu'ils avaient été en état de molester Israël, avaient dû s'appliquer à ne pas faciliter les pélerinages hébreux à l'arche sainte, qui était pour ses fidèles un gage de victoire. Aussi, « pendant les

à-dire dans un lieu élevé, ce qui correspond bien à la situation du tombeau T[1] de Weill. De là les images qui suivent : Yahwè le fera rouler de la hauteur où son orgueil affichait ses prétentions.

Il est curieux qu'à partir du douzième successeur de David, Achaz, aucun roi de Juda n'est enterré dans la nécropole davidique. Cela donne à penser qu'il n'y avait eu de place que pour douze rois, David et ses onze premiers successeurs. De là l'hypothèse faite dans le texte ci-dessus que le sépulcre aurait été aménagé dès l'origine pour contenir seulement douze corps.

1. La date du transfert de l'arche n'est pas indiquée par la Bible ; mais on conclut facilement d'autres données que ce transfert doit être placé dans la première moitié des trente-trois ans que dura le règne de David à Jérusalem. En effet, lors du siège de Rabbath-Ammôn, David avait déjà l'arche à sa disposition, puisqu'il l'avait fait porter devant la ville assiégée, II *Samuel*, XI, 11. Or ce siège précéda de peu la naissance de Salomon, *ibid.* XII, 24, et celui-ci devait avoir de vingt à trente ans à son avènement puisque, vers la fin de ses quarante ans de règne, il était vieillard, I *Rois*, XI, 4.

Sur la destinée de l'arche jusqu'à son transfert, voir *La Période des Juges*, pp., 220, 221.

jours de Saül, ne s'était-on pas occupé d'elle »[1], et bien que l'on eût alors livré de nombreux combats, elle n'avait point paru comme jadis sur les champs de bataille. Son éloignement, l'espèce de captivité où elle était réduite, avaient accru le prestige d'un autre sanctuaire, le grand haut lieu benjaminite de Gabaon, où la branche aînée des Aaronides, qui avait pour chef Sadoq, gardait jalousement deux autres objets sacrés, hérités, eux aussi, de la période mosaïque : la tente de réunion et l'autel plaqué d'airain[2].

Quand David se décida à transférer l'arche dans sa nouvelle capitale, son projet ne semble pas avoir reçu une approbation aussi unanime qu'il pouvait l'espérer. Les cheikhs et les chefs du peuple, qu'il consulta à ce sujet, lui donnèrent leur pleine adhésion. Mais ,à ce que laissent entendre les textes[3], les prêtres de Gabaon et les Lévites qui se rattachaient à eux ne répondirent point à son invitation. Sans doute voyaient-ils avec déplaisir que l'importance de leur sanctuaire serait menacée par l'éclat de cette Jérusalem toute voisine, qui deviendrait une ville sainte de premier ordre, par suite de la présence de l'arche. N'aurait il pas été préférable, devaient-ils penser, de réunir chez eux, à Gabaon, tous les objets sacrés antiques? Du reste, établis dans le territoire de Benjamin, comme beaucoup des membres de cette tribu, restaient-ils peut-être assez froids à l'égard de David le Judéen, et ne reportaient-ils qu'assez lentement sur lui la fidé-

1. I *Chroniques*, XIII, 3. Le verbe דרש, *dârash*, employé par l'hébreu, signifie ici, « s'informer de, rechercher » ; la phrase implique presque une sorte d'oubli.

2. II *Chroniques*, I, 3. I *Chroniques*, XVI, 40 mentionne seulement l'autel des holocaustes. Sur le sanctuaire, le mobilier sacré et les prêtres de Gabaon, voir, *Salomon*, pp. 204-206.

3. I *Chroniques*, XIII, XV, XVII reproduit d'abord, avec quelques retouches, II *Samuel*, VI, puis ajoute de nombreux détails sur le deuxième transfert. Ces détails, qui sont d'origine sacerdotale, ne doivent pas avoir été imaginés par le Chroniqueur, dont la dépendance des sources est assez marquée par le fait qu'il reproduit II *Samuel*, VI, où nous pouvons contrôler son exactitude. La série des faits, telle qu'elle va être rapportée, s'explique fort bien si l'on veut admettre que le corps des Lévites, et leurs chefs, en particulier, tenaient une place importante dans la vie nationale. Remarquons, au surplus, que si le Chroniqueur, ou le document qu'il employait, avaient brodé sur l'histoire, ils n'auraient pas imaginé que David, avait dû maintenir le sanctuaire de Gabaon en exercice à côté de celui de Jérusalem, comme le rapporte la fin de ce récit, I *Chroniques*, XVI, 39-42. — Pour l'interprétation des faits, et notamment du conflit entre David et les prêtres de Gabaon, voir HUMMELAUER, *Commentarius in Paralipomenon*, t. II, pp. 243-249 ; 255-286 ; KUGLER, *Von Moses bis Paulus*, pp. 258-264.

lité qu'ils avaient autrefois témoignée à Saül. Enfin, ils durent être tout au moins sollicités de reconnaître les droits d'Abyatar, le prêtre et l'ami de David, qui, bien qu'appartenant à la branche puînée des Aaronides, se trouvait tout indiqué pour assurer le service de l'arche après son transfert à Jérusalem, puisqu'il descendait d'Héli, qui l'avait autrefois desservie à Silo[1]. Ces diverses raisons, où se mêlaient l'antipathie, la rivalité et le désir de conserver une position acquise, ne les jetèrent peut-être point dans un conflit ouvert avec le roi ; elles les retinrent du moins de lui prêter leur concours[2].

David ne se laissa point détourner de son projet par ce mauvais vouloir. Puisque les prêtres de Gabaon ne voulaient pas le suivre il agirait sans eux, espérant bien, d'ailleurs, qu'un jour il saurait les gagner à ses vues. Il rassembla une troupe de plusieurs milliers d'hommes, autant pour donner de l'éclat à la cérémonie du tranfert que pour tenir en respect les Philistins et impressionner les mécontents, et se rendit avec elle à Qiryath-yearim, ou Baalâ de Juda, afin de prendre possession de l'arche[3]. Celle-ci fut placée sur un chariot neuf traîné par des bœufs[4]. En avant marchait Ahio, à côté Ouzza, deux fils de cet Abinadab qui

1. Cette manière de voir est confirmée par le fait qu'après le transfert définitif de l'arche à Sion, Sadoq retourne au sanctuaire de Gabaon, I *Chroniques*, XVI, 39. Il est vrai qu'il n'est point dit tout d'abord qu'Abyatar servit l'arche ; ce n'est que plus tard qu'on le trouvera attaché à l'arche ; mais alors Sadoq l'est aussi ; II *Samuel*, XV, 24-29. Sur cette nouvelle situation de Sadoq, voir, *Salomon*, p. 214.

2. Il n'est pas question de prêtres dans le récit de la première partie du transfert, bien que, d'après I *Chroniques*, XIII, 1-3, David, qui ne consulte que des laïques, ait décidé d'inviter « les prêtres et les lévites » du royaume.

3. La ville où David va chercher l'arche est désignée dans le récit de I *Chroniques*, XIII, 6, par deux noms accolés, le premier, Baalâ, avec le *â* locatif de mouvement, le second, Qiryath-yearim, « qui appartient à Juda » avec la particule אל, *él*, « vers » ; l'un des deux doit être une addition, et c'est probablement le cas pour le second, puisque le premier, Baalâ, doit être restitué dans le passage parallèle de II *Samuel*, VI, 2, où il se présente sous la forme fautive : Baalê de Juda ; du reste la précision, « qui appartient à Juda » après Qiryath-yearim est superflue, puisqu'il n'existait qu'une ville de ce nom, nécessaire, au contraire, après Baalâ, plusieurs villes portant ce nom. Dans *Josué*, XV, 9, Baalâ est identifiée à Qiryath-yearim ; *ibid.*, 60, on a de même une Qiryath-Baal identifiée à Qiryath-yearim ; il doit donc bien s'agir de la même agglomération urbaine, dont le nom païen en Baal ou Baalâ aurait été changé en un nom plus orthodoxe. Mais on pourrait supposer aussi que la ville comportait des quartiers ayant des noms distincts. L'emploi d'un autre nom que Qiryath-yearim, qui se trouve dans I *Samuel*, VI, 21 ; VII, 1, pour désigner la ville pourrait appuyer l'hypothèse que II *Samuel*, VI, n'est pas de la même main que ce passage.

4. Ce mode de transport, déjà utilisé par les Philistins (I *Samuel*, VI, 7 et suiv.), n'était pas régulier. L'arche devait être portée à bras, et par des Lévites.

avait reçu la charge de garder l'arche dans sa maison. Ils n'étaient pas Lévites, mais il avaient tenu à honneur de mener eux-mêmes à un sanctuaire plus digne le saint dépôt qu'on leur avait confié.

Le cortège se déroulait avec les démonstrations d'une ferveur enthousiaste. Devant l'arche, qui s'avançait lentement par des chemins souvent cahoteux, David et la foule dansaient des pas sacrés, et chantaient de toutes leurs forces, tandis que résonnaient les lyres et les harpes, les tambourins et les trompettes, les sistres et les cymbales. On approchait déjà de Sion, lorsque cette manifestation pieuse et bruyante cessa tout à coup. En arrivant à l'aire de Nakhôn, Ouzza, l'un des conducteurs, s'étant affaissé, venait de mourir : il avait été frappé par Yahwè parce qu'il avait osé, n'étant pas Lévite, tendre la main pour retenir l'arche, qui avait failli tomber à un brusque mouvement des bœufs. La joie des assistants fit place à la stupeur. David même fut saisi par la crainte, et, redoutant quelque autre malheur, ne voulut plus recevoir l'arche chez lui, dans Ville-David. Il la fit déposer dans la maison d'un Gattite, nommé Obed-Édom[1]. Puis, la déception et la terreur dans l'âme, il congédia la foule. C'était un très grave échec. Que devaient en penser les prêtres de Gabaon?

L'inquiétude ne tarda point à se dissiper. Au lieu de causer de nouveaux malheurs, l'arche n'apporta que bénédictions à Obed-Édom, à sa famille, et à ses biens. David, en ayant été informé,

1. Dans I *Chroniques*, XV, 18, 21, 24; XVI, 5, 38; XXVI, 4, 8, 15, il est question d'un Obéd-Édom, fils d'Idithoun, qui était portier et chantre. Bien qu'un Obéd-Édom, paraisse dans le récit de I *Chroniques*, XV, dans le deuxième acte du transfert de l'arche, on n'a pas de raison sûre pour affirmer que c'est le même personnage, car *Chroniques* appelle le premier « le gattite », tandis que cette appellation n'est pas appliquée au second. Il est plus vraisemblable que le premier Obéd-Édom faisait partie des six cents gattites venus avec Ittay à Jérusalem, pour prendre du service chez David, II *Samuel*, XV, 18; il devait, lui aussi, demeurer à Jérusalem, car lorsqu'on emportera l'arche de sa maison, on la transportera simplement à bras, II *Samuel*, VI, 13, parce qu'il n'y avait qu'un court trajet jusqu'à Ville-David; du reste, d'après I *Chroniques*, XV, 3, c'est à Jérusalem qu'a lieu le rassemblement du second cortège. Cet étranger, venu de Gath, pouvait n'être que païen; et l'on comprend assez que si David lui-même avait peur d'héberger l'arche chez lui, les autres yahwéistes ne l'auraient pas moins redouté. Les exégètes qui préfèrent penser qu'il n'y eut qu'un seul Obéd-Édom et qu'il était Lévite, supposent que son appellation de « gattite » lui venait d'une autre Gath que la ville philistine de ce nom, par exemple de l'une des deux Gath-Rimmôn, qui, d'après *Josué*, XXI, 24, 25, étaient villes lévitiques. Mais cette interprétation a contre elle qu'Obéd-Édom ne demeurait point à Gath, mais à Jérusalem.

reprit son projet ; mais il le modifia. Il lui fallait, cette fois, avoir des prêtres à ses côtés, puisque leur absence n'avait pas été sans entraîner, la première fois, une violation fatale des règles religieuses. Pour les avoir, il renoncerait à faire de Jérusalem l'unique sanctuaire qu'il avait rêvé d'ériger ; à côté d'elle, il reconnaîtrait Gabaon comme sanctuaire officiel, et à côté, sinon même au-dessus d'Abyatar, il ferait de Sadoq, le prêtre de Gabaon, un autre prêtre d'État[1]. Soit que cette concession eût été volontiers agréée par eux, soit qu'ils eussent dû se rendre à un ordre impératif de David, les deux prêtres et leurs Lévites acceptèrent de reprendre le transfert de l'arche.

Trois mois après l'insuccès de la première cérémonie, une nouvelle convocation rassembla une foule considérable à Jérusalem. On se rendit à la maison d'Obed-Édom ; des Lévites chargèrent, à l'aide de barres, l'arche sur leurs épaules ; et le cortège s'ébranla. Quand les porteurs eurent fait six pas, ils s'arrêtèrent pour permettre à David d'immoler des bœufs et des veaux gras. L'angoisse qui pouvait encore hanter vaguement les âmes se dissipa ; la fête se poursuivit dans une pieuse allégresse. Le roi, dépouillé de tout vêtement royal et ceint seulement d'un éphod, le pagne rituel de lin, redoublait d'entrain dans la danse sacrée, parmi les acclamations de la foule, les cantiques des chanteurs, le jeu des musiciens et les éclats sonores des cornes lévitiques. On pénétra enfin dans l'enceinte de Sion, devenue la résidence du roi et destinée à être en même temps celle de l'arche. Peut-être est-ce alors que, pour la première fois, l'on chanta ces couplets alternés : [2]

— Portes, élevez vos faîtes ;
Elevez-vous, baies antiques,
Et le roi glorieux entrera.

— Quel est ce Roi glorieux?

— C'est Yahwè, le puissant, le vaillant,
C'est Yahwè, vaillant à la guerre.

1. Voir, ci-dessous, p. 197-198 et *Salomon*, p. 214-215.

2. *Psaumes*, XXIV (Vulgate, XXIII), 7-10. Ce qui autorise à penser que ces couplets se rapportent à une entrée processionnelle de l'arche, c'est l'emploi qui y est fait de l'expression « Yahwè des armées » ; elle était, à l'époque ancienne, souvent employée à propos de l'arche. Sur ce point voir *La Période des Juges*, p. 211, n. 1.

— Portes, élevez vos faîtes ;
Elevez-vous[1], baies antiques,
Et le Roi glorieux entrera.

— Quel est ce Roi glorieux?

— C'est Yahwè des armées ;
C'est lui le Roi glorieux.

Cependant, Mîkhal, fille de Saül, regardait par une fenêtre de la maison du roi. Elle aperçut David, son mari, qui dansait, à peine vêtu, avec une grande agilité, et elle le méprisa dans son cœur.

L'arche, heureusement parvenue au lieu que le roi lui avait destiné, fut placée sous une tente, par un respect scrupuleux des anciennes traditions du yahwéisme nomade. Les prêtres de Gabaon n'avaient pas eu la délicatesse de rendre la tente qui venait de Moïse, et qui avait abrité l'arche aux temps héroïques du séjour au désert [2]; il avait fallu en fabriquer une neuve. Sur l'autel, pourvu de cornes à ses angles, qui se trouvait devant l'arche, David brûla des holocaustes, et offrit des sacrifices pacifiques[3]. Quand tout fut achevé, il bénit le peuple au nom de Yahwè des armées, puis le congédia en faisant donner à chacun, homme ou femme, un pain, une galette et un gâteau de raisin[4].

C'est à cette grandiose manifestation religieuse, où l'arche, Sion et David, se trouvaient exaltés ensemble, que se rapporte le psaume CXXXII[5]. On y perçoit comme un écho des fêtes du

1. Correction, d'après le verset 7 et plusieurs manuscrits pour « élevez »

2. Cette tente ancienne se trouvait, en effet, encore à Gabaon au commencement du règne de Salomon, d'après II *Chroniques*, I, 3.

3. Un autel, avec des cornes, qui conféraient le droit d'asile à qui les saisissait, est mentionné comme se trouvant sous la tente même de l'arche par I *Rois*, II, 28-30. On ne voit pas si la présence des cornes implique que l'autel avait été taillé, à l'encontre des antiques prescriptions de *Exode*, XX, 25 ; ou construit avec des pierres brutes entassées ; quelques-unes de celles-ci pouvaient suffisamment représenter es cornes liturgiques.

4. Voir, *Salomon*, p. 215, pour le rôle de prêtre tenu par David dans tout le lcours de cette cérémonie.

5. C'est le psaume « Memento, Domine, David », Vulgate, CXXXI. Il est inclus dans la collection des « psaumes des montées » ou du pèlerinage à Jérusalem. Il ne se réfère pas, comme on le dit parfois, au transport de l'arche dans le temple, mais bien à son transfert de Qiryath-yearim (cf. verset 6 : « campagnes de Yaar ») à Sion ; du reste, ce n'est pas Salomon, mais David qui est en cause. Le psaume se partage en deux parties, qui se répondent. La première a pour sujet le serment, fait par

transfert. David n'avait pas opéré celui-ci sans peine ; mais il y avait mis une pieuse obstination, et Yahwè le récompensait en lui assurant une dynastie aussi stable que la glorieuse demeure qu'il avait préparée pour son Dieu.

Souviens-toi, Yahwè ! de David
Pour toute la peine qu'il s'est donnée,
Ayant fait ce serment à Yahwè,
Et ce vœu au Puissant de Jacob :

« Jamais je n'entrerai dans la tente où j'habite,
« Jamais je ne monterai sur le lit où je couche,
« Jamais je ne donnerai de sommeil à mes yeux
« Ni de repos à mes paupières,
« Avant d'avoir trouvé un séjour à Yahwè,
« Une demeure au Puissant de Jacob ».

Voici qu'à Éphrata on nous l'a signalé,
Et nous l'avons trouvé aux campagnes de Yaar.
Entrons dans sa demeure ;
Prosternons-nous devant l'escabeau de ses pieds. [1]

David, de trouver un séjour digne de l'arche ; la seconde, le serment fait par Yahwè de bénir David dans sa postérité et sa capitale. Sur la reconstitution strophique du P. Zenner, voir *Revue Biblique*, 1897, pp. 312-314. On n'a pas d'indices sûrs pour dater ce psaume. Mais l'attribution à l'époque macchabéenne, où les Juifs ne possédaient plus l'arche, où la dynastie de David ne régnait plus et où il n'y avait plus d'oint de Yahwè paraît des moins appuyées par la critique interne. Les idées ne conviennent-elles pas beaucoup mieux aux circonstances historiques qui viennent d'être rapportées? II *Chroniques*, VI, 41-42, reproduit les versets 8-10 de ce psaume, qui sont mis dans la bouche de Salomon, lors de la dédicace du temple.

1. Ces quatre vers dépeignent l'arrivée du cortège au sanctuaire de Qiryath-yearim. Comme Ephrata ne désignait pas seulement Bethléem, mais aussi une région, plus septentrionale que cette ville, du sud des monts d'Ephraim, c'est dans cette seconde acception, apparemment, qu'Ephrata doit être pris ici. Le parallélisme appuie cette manière de voir, Ephrata désignant la région en général, Yaar indiquant la ville particulière. Ajoutons enfin que d'après I *Chroniques*, II, 19, 50, Qiryath-yearim se rattachait à Ephrata. — Au verset 6, le complément des verbes « signaler », « trouver » est le suffixe 3[e] personne féminin singulier. On ne sait au juste ce qu'il désigne. Il est difficile de le rapporter à l'arche qui ne se trouve nommée qu'au verset 8 ; de plus, « arche », en hébreu, est du masculin, sauf seulement en deux passages. I *Samuel*, IV, 17 et II *Chroniques*, VIII, 11, où elle est du féminin. Entendre ce suffixe féminin comme un neutre, « cela », n'est pas de grand secours, car on ne voit guère ce que « cela » désignerait. Peut-être le texte n'est-il pas bien conservé dans sa teneur ou dans son ordre : on le pourrait croire à constater qu'au verset 5 David cherche une demeure, et qu'au verset 7 on entre dans la demeure d'un personnage, qui est Yahwè, mais qui n'est exprimé que par le pronom suffixe. Malgré cette incertitude du texte, le sens est satisfaisant si on l'entend de la découverte de l'arche à Yaar et de l'arrivée du cortège qui pénètre dans ce sanctuaire provisoire. La suite, verset 8, se lie très bien : on invite Yahwè et son arche à partir de Yaar vers le sanctuaire de Sion préparé par David, qui est nommé au verset 10 (même expression pour le départ de l'arche aux étapes du désert, *Nombres*, X, 35).

Pars, ô Yahwè ! pour ton lieu de repos,
Toi et ton arche puissante.
Tes prêtres vont se vêtir de justice,
Et tes bons vont pousser des cris de joie.
Pour l'amour de David, ton serviteur,
Ne force pas ton oint à détourner sa face.

Yahwè a fait un serment à David,
Serment véridique, qu'il ne violera point :
« C'est un fruit de tes entrailles
« Que je mettrai sur ton trône.

« Si tes fils gardent mon alliance,
« Les lois que je leur apprendrai,
« Leurs fils aussi à tout jamais
« Resteront assis sur ton trône ».

Yahwè, en effet, a choisi Sion
Il l'a désirée pour sa résidence.
« C'est mon lieu de repos à tout jamais ;
« Là, je resterai, car c'est mon désir.
« Sion sera comblée de mes bénédictions ;
« Ses pauvres, je leur donnerai du pain à satiété ;
« Ses prêtres, je leur ferai un vêtement triomphal ;
« Ses bons, avec ardeur pousseront des cris de joie.

« Là, je ferai germer une corne pour David,
« Et je disposerai une lampe pour mon oint. [1]
« Ses ennemis, je les vêtirai de honte,
« Mais sur lui brillera son diadème ».

Lorsque David entra au palais pour bénir les siens, Mîkhal, l'ayant salué, ne put se retenir de lui dire d'un air moqueur : « Que de gloire, aujourd'hui, pour le roi d'Israël, qui s'est montré aux yeux des servantes de ses familiers comme se montre un homme vil ! ». David, froissé dans la simplicité de sa religion ardente, lui répondit d'un ton indigné : « Eh bien, oui ! je danserai devant Yahwè, par la vie de Yahwè, qui m'a préféré à ton père et à tous les siens, pour faire de moi le prince d'Israël son peuple ! Oui, je m'ébattrai devant Yahwè, et je m'avilirai encore plus, et je serai bien bas à tes yeux. Mais auprès des servantes dont tu parles, je serai couvert de gloire ! » « Et Mîkhal, fille de Saül, n'eut plus d'enfant jusqu'à sa mort », elle qui pour-

1. Sur la corne, symbole de la vigueur combattante et victorieuse, voir DHORME, *L'emploi métaphorique des noms de parties du corps en hébreu et en en akkadien Revue Biblique*, 1920 pp. 498-505. Sur la lampe, symbole de perpétuité, voir, ci-dessus, p. 163, n. 2.

tant avait jadis aimé David et lui avait sauvé la vie[1]. Sans doute résonne dans cette réplique l'accent de colère d'un homme qui s'irrite d'un reproche, et, par dépit, s'engage à le mériter davantage. Mais combien s'y manifeste-t-il plus de foi encore que de colère ! On trouvera ailleurs des mots d'une piété émouvante, mais nulle part une expression aussi vive de la place que la religion pour Yahwè tient dans le cœur de David. Yahwè est tout pour lui ; il veut le servir comme feraient les plus humbles, lui fallût-il se dépouiller de sa dignité royale, comme en un sacrifice offert à son Dieu, dût-il même, par sa candeur, provoquer un sourire, de la gêne ou du dédain, chez les incrédules et les tièdes.

Bien que déposée dans la résidence du roi des Hébreux, l'arche ne devint pas inaccessible aux particuliers qui désiraient la vénérer. En Orient, la religion établit une pieuse familiarité entre tous les fidèles, quel que soit leur rang, et un palais, surtout s'il est habité par de nombreuses familles, n'est pas si rigoureusement gardé qu'on n'y puisse pénétrer avec une certaine liberté[2]. D'ailleurs, les raisons politiques et les raisons religieuses qui avaient inspiré à David d'exalter l'arche sainte, lui suggéraient de ne pas la confisquer à son seul profit, et la foule, d'autre part, qui avait manifesté tant d'enthousiasme lors du transfert, devait assez naturellement obtenir dans la suite des facilités pour sa dévotion. Aussi n'y a-t-il pas lieu de douter que David prit à cœur d'organiser auprès de l'arche un culte assez brillant pour l'empêcher de retomber dans la demi-obscurité d'où il l'avait tirée. On verra plus loin qu'il s'intéressa au nouveau sanctuaire, enrichit libéralement le trésor sacré des dépouilles enlevées aux ennemis vaincus, et inaugura un service liturgique qui servit de modèle à celui du temple qu'édifia Salomon[3].

Mais, en même temps, et, sans doute, malgré le désir du roi, le sanctuaire de Gabaon, resta en exercice. Sadoq et les descendants de la branche sacerdotale d'Éléazar y assurèrent la permanence des fonctions sacrées auprès de la tente et de l'autel

1. Mîkhal était ainsi punie par l'opprobre de n'avoir plus d'enfant, soit que Yahwè l'eût frappée de stérilité, soit que David l'eût délaissée désormais.

2. Voir, par exemple, la facilité avec laquelle Adonias et Joab, se croyant menacés de mort, courent se réfugier jusque sous la tente de l'arche pour profiter du droit d'asile, I *Rois*, I, 50 ; II, 28-30.

3. Sur ce service liturgique, décrit par les *Chroniques*, voir, *Salomon*, p. 223-236.

mosaïques[1]. Toutefois, malgré le privilège d'aînesse de ses prêtres et malgré l'importance de ses souvenirs, Gabaon ne pourra pas subsister longtemps, comme une sorte de rivale, auprès de Jérusalem. Sadoq, selon une tactique de David à l'égard de certains de ses adversaires, recevra bientôt un haut rang, et sinon en fait, du moins peut-être en droit, le premier rang dans le sacerdoce de la capitale ; enfin la tente de réunion sera portée plus tard à Jérusalem[2]. Si le sanctuaire de Gabaon est encore visité avec éclat par Salomon au début de son règne, il ne tardera guère à tomber dans l'oubli.

Jérusalem allait donc devenir la ville sans égale. Tout le mérite en revient à David, qui avait su faire une ville sainte de sa capitale politique. Rien ne désignait Jérusalem pour être un centre religieux des tribus d'Israël. Jusqu'alors païenne, elle ne gardait aucun souvenir, n'abritait aucun sanctuaire de patriarches, comme faisaient Mahanaïm, Sichem, Béthel, Hébron ou Bersabée. Mais l'arche ne lui apportait-elle pas beaucoup mieux? C'était l'objet sacré où Yahwè aimait à résider ; posséder l'arche c'était, en quelque manière, posséder Yahwè même. De plus, elle était l'héritage matériel le plus vénérable des ancêtres communs d'Israël et de Juda, le témoin irrécusable et toujours présent, malgré l'écoulement des siècles, des prodiges accomplis par Yahwè en faveur de son peuple au sein du désert, sur les bords du Jourdain, devant les murailles de Jéricho. A l'heure présente, après sa captivité sous l'œil inquiet des Philistins, son retour au milieu des siens symbolisait la libération définitive du pays. Pour l'avenir, elle était le gage assuré de nouveaux bienfaits et de nouvelles victoires. Jérusalem, qui la recevait dans ses murs, devait apparaître aux Hébreux, tous unis déjà dans le culte de Yahwè, comme la propre ville de leur Dieu.

Les Israélites se félicitèrent sans doute plus que d'autres de l'éclat des pompes qui avaient accompagné le transfert de l'arche et de l'honneur qu'on avait enfin rendu à celle-ci en la plaçant

1. I *Chroniques*, XVI, 39-42.

2. I *Rois*, VIII, 4, et le passage parallèle II *Chroniques*, V, 5. Toutefois, on ne voit pas clairement si « la tente de réunion » mentionnée dans ces textes désigne, en réalité, celle de Gabaon, ou s'il ne s'agirait pas simplement de la tente de David, qui, en raison de son rôle, aurait pris le nom consacré pour la tente mosaïque. Sur la paternité de Yahwè à l'égard des rois, voir, *Salomon*, p. 309. et suiv.

dans la résidence du roi. Car ils avaient été dans le passé, sinon les propriétaires exclusifs de l'arche, du moins ses gardiens-nés. C'est un Israélite, Josué, qui la mène sur les champs de bataille ; c'est en territoire israélite, à Silo, qu'elle est déposée et que l'on vient d'un peu partout sans doute, mais d'Éphraïm principalement, pour la vénérer ; c'est enfin pour Israël surtout que sa capture, au temps d'Héli, avait été un désastre ,en marquant le début de la lourde oppression philistine qui s'abattit dès lors sur lui.

En l'amenant triomphalement à Jérusalem, où elle devenait comme la pierre d'angle de sa royauté, David, certes, avait tenu d'abord à honorer Yahwè. Mais la religion, bien suivie, entraînait d'heureux résultats politiques. David sanctifiait sa capitale, et la faisait entrer de biais dans l'histoire du peuple élu ; en même temps, il s'attachait plus solidement les Israélites, ceux qui avaient été jusqu'alors les principaux dévots de l'arche, et qui ne s'étaient ralliés que sur le tard à son autorité. Qui sait même s'il n'accomplissait point, par le transfert, l'une des promesses faites par lui aux cheikhs d'Israël, venus à Hébron pour discuter avec lui les conditions de son élévation au trône du nord? Il dut conclure un pacte avec eux ; l'arche n'en était-elle point l'un des objets? Quoi qu'il en puisse être, aucune démarche de sa part ne contribua probablement plus que celle-là à lui soumettre, autant qu'ils pouvaient l'être, ces Israélites, si jaloux de leur indépendance. En reprenant avec joie leurs pélerinages à l'arche, ces nouveaux sujets apprenaient aussi le chemin de Jérusalem. Ils y venaient adorer Yahwè ; mais ils y rencontraient aussi le roi chez qui leur Dieu demeurait. Ils y coudoyaient de même des Hébreux de toutes les autres tribus, des Judéens surtout, non moins empressés qu'eux à visiter le roi, qui était des leurs et à fréquenter sous ses yeux le sanctuaire du palais. Unis devant l'arche, dans la prière et dans les sacrifices, les Hébreux sentaient plus vivement qu'ils étaient tous frères par la communauté de leur origine, de leurs souvenirs, de leur nationalité, de leur foi et de leur piété. Par suite, ils se prêtaient plus docilement à se laisser entourer des liens qui, maintenant faisaient d'eux tous les sujets d'un même royaume. Le yahwéisme des Hébreux, ravivé par la présence de l'ar-

che, scellait en quelque manière leur rapprochement politique.

Quelque empressement tenace que David eût témoigné à exalter l'arche sainte, à lui procurer un abri plus digne d'elle, à en faire le point d'appui inébranlable de sa royauté, il sentit un jour que c'était encore trop peu pour honorer dignement Yahwè et pour satisfaire entièrement sa piété. Sur la fin de son règne, lorsque les Phéniciens lui eurent construit une demeure aux charpentes et aux boiseries de cèdre, il éprouva comme du remords, à vivre dans un palais luxueux tandis que son Dieu vivait sous une tente. Il pouvait faire travailler les nombreux sujets et les innombrables esclaves de son vaste royaume ; il avait du bronze en quantité, assez d'or pour payer les artistes étrangers et pour acheter les bois qui lui manquaient : il voulut édifier un temple. Ce projet, il s'en ouvrit à Nathan et Nathan l'approuva.

Mais dans la nuit qui suivit leur entretien, Yahwè déclara sa pensée au prophète. Pourquoi lui bâtir un temple? Depuis l'époque lointaine de la sortie d'Égypte, il avait toujours habité sous la tente et voyagé avec son peuple comme un simple nomade. Jamais, à personne, il n'avait demandé de lui ériger une maison de cèdre ; il déclinait l'offre du roi[1]. Mais quoiqu'il refusât, il était très touché, et, répondant à une générosité humaine inutile par une générosité divine efficace, il formulait pour David de magnifiques promesses : de son peuple, jadis errant, aujourd'hui exposé aux attaques des ennemis d'alentour, il ferait un peuple sédentaire, fermement implanté dans son propre domaine, et jouissant d'un repos parfait ; au roi, il bâtirait lui-même une Maison durable, c'est-à-dire qu'il lui accorderait la faveur insigne d'une dynastie qui durerait sans fin ; pour commencer dignement cette glorieuse lignée, il allait lui susciter un rejeton, dont lui-même serait le père, qui serait son fils, et de qui ne s'écarterait jamais la bienveillance divine[2], dût-il le ramener un peu durement dans la voie de l'obéissance et de la vertu.

1. A ces raisons, I *Chroniques*, XXII, 8 ; XXVIII, 3, dans des contextes différents, en ajoute une autre, donnée aussi par Yahwè, c'est que David avait trop versé de sang dans ses guerres.

2. Plusieurs exégètes pensent que dans II *Samuel*, VII, 13-15, ce n'est pas un fils de David, en particulier qui est visé, c'est-à-dire Salomon, mais toute sa postérité. Cette manière de voir ne paraît pas exacte. D'abord, on ne le conteste d'ailleurs pas, זרע, *zéra'*, peut avoir, outre le sens de « race, postérité », celui de « fils, enfant »

Nathan porta ce message à David. Le roi en fut profondément ému. Il se rendit au sanctuaire, s'assit devant Yahwè, lui exprima sa reconnaissance, et le pressa d'accomplir la promesse.

Que suis-je, dit-il, mon seigneur Yahwè, et qu'est ma Maison, pour que tu m'aies fait arriver jusque là? Mais c'est encore trop peu à tes yeux, mon seigneur Yahwè, et tu viens de parler aussi de la Maison de ton serviteur pour les temps lointains... Maintenant, donc, mon seigneur, ta parole sur ton serviteur et sur sa Maison, réalise-là à jamais, et fais comme tu as dit; alors ton nom sera déclaré grand en ces termes : Yahwè des armées est Dieu sur Israël, et la Maison de ton serviteur David sera fermement établie devant toi. Car c'est toi, Yahwè des armées, Dieu d'Israël, qui as fait cette révélation à l'oreille de ton serviteur : Je te bâtirai une Maison. C'est pourquoi ton serviteur a pris la hardiesse de t'adresser cette prière. Maintenant, mon seigneur Yahwè, c'est toi qui es Dieu, et tes paroles sont vérité. Ayant dit à ton serviteur cette chose agréable, veuille maintenant bénir la Maison de ton serviteur, pour qu'elle soit à jamais devant toi : c'est toi, mon seigneur Yahwè, qui as parlé; par ta bénédiction, la Maison de ton serviteur sera bénie à jamais. [1]

Le refus de Yahwè sanctionnait un grand principe : dans la religion, dans le culte surtout, il fallait rester fidèle aux usages du passé. Sûrement il n'est pas fortuit que le prophète Nathan eût été chargé de le rappeler au roi. Dans l'histoire du yahwéisme,

comme dans *Genèse*, IV, 25; *Lévitique*, XVIII, 21; XX, 2, 34; XXII, 13; I *Samuel*, I, 11; II, 20, De plus au verset 15, ce *zéra'*, qui est mis en comparaison, non avec la race de Saül, mais avec le personne de Saül, doit lui aussi s'entendre plutôt d'une personne. Enfin, s'il est vrai que I *Rois*, II, 4; *Psaumes*, LXXXIX (Vulgate, LXXXVIII), 31-38; CXXXII (Vulgate, CXXXI), 12, reprennent les paroles de Nathan en les entendant des fils de David, il peut y avoir là une interprétation par généralisation, qui n'est pas nécessairement à préférer à deux textes qui ont entendu *zéra'* d'un individu, à savoir le texte, parallèle à *Samuel*, de I *Chroniques*, XVII, 11, et surtout le verset 13 de II *Samuel*, VII; que l'on considère ce verset comme original, ce qu'il n'est peut-être pas, en raison du contexte ou de la répétition des derniers mots de 12, — qu'on le considère comme une parenthèse (Driver) ou comme une addition (Wellhausen), il vise sûrement Salomon seul. Il n'y a qu'à se tenir à cette interprétation à tout le moins inhérente au texte lui-même, et reprise explicitement dans I *Chroniques*, XXII, 6-10.

1. II *Samuel*, VII, 18, 19, 25-29. A moins que l'on ne rejette comme non historiques l'épisode du projet de David relatif à l'érection d'un temple ainsi que le message de Nathan, il n'y a pas lieu d'écarter cette belle prière de David comme une interpolation tardive. Si Yahwè a fait à David les promesses que rapporte Nathan, David ne pouvait guère exprimer d'autres sentiments. Naturellement, il y a à tenir compte de la manière de les formuler propre à l'auteur sacré, et, de plus, des retouches ou amplifications qu'on y a pu faire. Une retouche des plus apparentes est celle qui a transformé « mon seigneur (*'adhônî*) Yahwè », expression attestée ici par le texte grec, en « Seigneur (*'adhônây*) Yahwè », selon l'expression courante des textes prophétiques. Le peu de sympathie manifestée pour le temple accuse, au surplus, une composition à une date qui ne saurait être tardive. Sur ce point, voir aussi, *Salomon*, pp. 229-230.

les prophètes apparaissent comme les tenants les plus fermes de la tradition. Les changements les inquiètent ou les irritent; et quand le développement nécessaire des institutions primitives en impose quelqu'un, c'est eux qui représentent la force régulatrice destinée à ne le laisser se produire qu'à l'heure opportune fixée par Dieu.

Ce n'était là, toutefois, qu'une partie de leur mission. Instruits de la continuité qui règne dans l'œuvre de la Providence, s'ils s'attachaient tant au passé, la raison en est qu'ils l'envisageaient comme le fondement inébranlable de l'édifice splendide que l'avenir seul verrait achevé. Ils n'en apercevaient pas toute l'amplitude. Mais devant leurs yeux, illuminés d'une clarté divine s'en dessinait une silhouette, ici indécise, là plus distincte. Avec la royauté, à laquelle David avait imprimé, mieux que l'infortuné Saül, son caractère d'institution religieuse, ils voyaient s'en préciser l'un des traits. De cette dynastie nouvelle, issue d'un homme choisi pour sa piété, bénie de cette bénédiction de choix qu'était pour les anciens, plus encore que pour nous, la perpétuité de la famille et de ses privilèges, un roi illustre allait, dès le début, sortir, qui, par sa sagesse et ses magnificences, ébaucherait l'accomplissement de la promesse divine.

Mais les promesses de Dieu dépassent toujours ce qu'en attendent les hommes. Salomon, pour avoir reçu, en naissant, le nom de « Chéri de Yahwè »,[1] n'aurait Yahwè pour père que seulement en figure. Un jour paraîtra un autre fils de David qui sera aussi, mais en réalité, le Fils de Dieu. Il sera roi, lui aussi, non plus d'un petit peuple mais de l'humanité. Et lui aussi sur un trône glorieux, mais qui aura pour bases la souffrance et la mort, il règnera dans cette Jérusalem que David lui avait préparée. Le message de Nathan n'apporte pas encore une annonce claire de ce couronnement grandiose des promesses de Yahwè mais n'en renferme-t-il pas comme un obscur présage?

3. II *Samuel*, XII, 25, et voir, ci-dessous, p. 217, n. 2.

CHAPITRE IX

LES GUERRES EXTÉRIEURES DE DAVID

I. — GUERRES CONTRE LES BENÈ-AMMÔN ET LES ARAMÉENS : — Outrage des Benè-Ammôn ; — ils achètent le concours des Araméens ; rencontre devant Rabbâ. — Hadadézer de Çôbâ lève les Araméens ; — il est battu par David à Hêlâm. — Expédition contre Rabbath-Ammôn, investissement de la place. — David séduit Bethsabée, et fait tuer Urie. — Chute de Rabbâ. — Nathan reproche à David sa double faute ; — mort de son enfant ; naissance de Salomon.

II. — GUERRES CONTRE LES ARAMÉENS : — Menaces de l'immigration et de la concentration des Araméens ; — victoire de David, le butin ; — soumission des Araméens. — L'importance de ces victoires, est en partie compromise par la création du royaume de Damas.

III. — GUERRES CONTRE MOAB ET ÉDOM : — Guerre contre Moab. — Guerre contre Édom ; — ses difficultés et les appréhensions de David ; — la victoire ; — fuite de Hadad, prince d'Édom, en Égypte.

Le royaume de David, —les tributaires, — les alliés ou amis ; — grandeur de l'œuvre militaire de David ; — le chant du roi guerrier.

Le rapide essor du royaume uni fondé par David ne laissait pas d'inquiéter les rois des pays voisins. Tant que David avait été l'adversaire de Saül, qu'ils redoutaient pour avoir senti la

SOURCES du chapitre IX : Les guerres extérieures de David, abstraction faite de ses campagnes contre les Philistins, qui sont exposées à part, nous sont connues par deux passages de la Bible : A), II *Samuel*, **VIII**, 1-14 et son parallèle I *Chroniques*, **XVIII**. 1-13 B ; -) II *Samuel*, **X-XII** et son parallèle I *Chroniques*, **XIX-XX**, 3. Le texte des *Chroniques* reproduit celui de II *Samuel* avec de nombreuses différences de détails qui n'en changent point la teneur ni l'aspect général et qui montrent avec quelle liberté respectueuse l'écrivain sacré reproduisait ses sources. Quelques détails sont ajoutés, par exemple II *Chroniques*, **XVIII**, 3 : « vers Hâmath », **XIX**, 6 : » 1.000 talents d'argent » ; 7 : « en avant de Madaba », détails qui peuvent avoir quelque valeur, puisqu'ils paraissent bien empruntés à une source plus complète que II *Samuel*. D'autres détails qui paraissent nouveaux doivent plutôt être dus à une lecture défectueuse de II *Samuel*, par exemple, **XVIII**, 12 : « Abhishay, fils de Çerouyâ », au lieu de « David (se) fit un nom (?) à son retour de... » dans II *Samuel*, **VIII**, 13 ; **XIX**, 6 : Aram Naharaïm » et « 32.000 chars », Cf. II *Samuel*, x,

vigueur de son bras, tant qu'il avait pu passer à leurs yeux pour son compétiteur, ils s'étaient montrés bienveillants, accueillants même envers lui : le roi de Moab avait reçu et gardé

6; XIX, 18 : « 7.000 chars », au lieu de « 700 chars » dans II *Samuel*, x, 18. Enfin, deux suppressions, dont la seconde est très longue, caractérisent le procédé d'idealisation du Chroniqueur. qui a biffé dans II *Samuel*, VIII, 2, ce qui concerne les exécutions de Moabites, et qui a omis II *Samuel*. XI, 2-XII, 29, où est raconté le double crime de David avec son châtiment immédiat.

Les *Chroniques* n'étant ici qu'une copie tronquée du passage de II *Samuel*, il suffira, après ces remarques, de considérer les deux passages A, II *Samueil*, VIII, 1-14 et B, *ibidem*, X-XII.

Le passage A, qui se présente comme un résumé succinct des campagnes de David, enumère une série de guerres contre 1, les Philistins ; 2, Moab ; 3, Hadadézer, roi araméen de Çôbâ ; 4, Aram de Damas, venu au secours d'Hadadézer ; 5, Edom, au retour de la campagne contre Aram ; entre 4 et 5, les versets 7-12 mentionnent le riche butin consacré par David à Yahwè. On remarquera certaines expressions qui reviennent deux ou trois fois : « ... devinrent pour David des serviteurs apportant le tribut », vv, 2, 6, 14 ; — » (David) plaça des préposés dans... », vv. 6, 14 ; — « Yahwè sauva David en toutes ses entreprises », vv. 6, 14.

Le passage B offre un tout autre aspect. Il ne s'occupe que d'une guerre contre les Benè-Ammôn et les Araméens, son principal objet étant de raconter l'adultère de David avec Bethsabée, femme d'Urie, et l'assassinat de ce dernier.

Quels rapports existent entre A et B? Ce qui sera dit (Note I) de l'un et de l'autre montrera assez qu'ils n'appartiennent pas à la même main, ou tout au moins, que les préoccupations qui ont présidé à leur rédaction ne sont pas identiques. De plus il suffit d'examiner le contenu de A pour voir qu'il n'est pas un résumé de B. Celui-ci, en effet, ne raconte que la guerre contre les Benè-Ammôn et incidemment deux rencontres avec les Araméens ; or, si A parle bien des Araméens, il ne fait aucune mention de la campagne contre les Benè-Ammôn, qui en valait pourtant bien la peine, puisqu'elle se termina par la chute de la redoutable capitale ammonite. Dire que la mention de Moab dans A comporte implicitement celle des Benè-Ammôn, ne paraît pas une solution heureuse. D'abord, en effet, les deux appellations sont trop distinctes pour que l'une d'elles puisse servir à désigner les deux peuples ; puis, alors que dans A les prisonniers sont massacrés aux deux tiers, dans B ils sont utilisés pour les corvées de construction : enfin, B est si développé qu'on pourrait s'attendre à y trouver la mention des Moabites, s'ils étaient en cause, comme on y trouve celle des Araméens. Aussi vaudrait-il mieux admettre deux guerres distinctes une contre Moab, l'autre contre Ammôn.

Il n'y a donc en réalité, qu'un point de contact entre A et B c'est que tous deux parlent des Araméens. Mais comme ils sont distincts sur tous les autres points, il convient de se demander si, même en ce cas, leur rapprochement n'est pas plus apparent que réel ; ils pourraient, en effet, parler l'un et l'autre des Araméens sans qu'ils eussent en vue la même campagne. Or, c'est ce qui paraît fort probable si l'on compare VIII, 3-10 de A avec X, 15-19 de B. (Voir, sur ce point, l'étude de NOORDTZIJ dans *Zeitschrift für die Altestamentliche Wissenschaft*, 1907, pp. 16-22). Dans A, Hadadézer est battu vers Hâmath (ville indiquée seulement par I *Chroniques*, XVIII, 3), les Araméens de Damas sont battus ensuite ; dans B, Hadadézer a rassemblé les Araméens de l'Outre-Jourdain (Damas pourrait difficilement être comprise comme faisant partie de cette région) ; il met à leur tête son chef d'armée Shôbak, qui est battu à Hêlâm ; les rois, ses alliés. se dispersent aussitôt. D'autre part, bien qu'on ne puisse pas attacher une importance excessive aux chiffres, on notera que dans A les pertes des Araméens sont de 1.700 hommes de chars et de 20.000+22.000 fantassins ; dans B, de 700 chars et de 40.000 fantassins (lecture des *Chroniques* pour hommes de chars» dans II *Samuel*). Il y a entre les deux récits des divergences assez notables pour autoriser à croire qu'il y eut deux campagnes distinctes contre les Araméens, en dehors de l'affaire de Rabbâ.

son père et sa mère alors qu'il était en butte à la jalousie et aux persécutions de Saül ; Talmay, roi araméen de Geshour, lui avait donné comme épouse sa fille Maakhâ, qui fut mère d'Absalom et de Tamar ; le roi des Benè-Ammon l'avait traité avec une bonté si parfaite que David lui en gardait un souvenir reconnaissant [1]. Ces dispositions amicales des princes étrangers s'étaient tout naturellement affermies pendant les années où David avait été aux prises avec Ishbaal et Abner, qui s'évertuaient à restaurer le royaume de Saül démembré par les Philistins vainqueurs au Gelboé. Minée par ces luttes intestines entre Israël et Juda, la royauté benjaminite, à peine reconstituée, devait aller s'affaiblissant ; Araméens, Benè-Ammôn et Moabites, qui, en étant voisins, pouvaient espérer recueillir une part de ses dépouilles, ne demandaient pas mieux que de hâter son effondrement en favorisant son heureux rival.

Mais du jour où David réussit à obtenir la couronne d'Ishbaal, à soumettre à son sceptre unique les deux royaumes d'Israël et de Juda, à asseoir solidement son autorité en chassant pour toujours les Philistins et en créant cette magnifique capitale qu'était Jérusalem, ses amis étrangers s'aperçurent que leurs calculs n'étaient pas des plus justes. Aussi mortifiés que l'avaient été les Philistins par une semblable déconvenue, ils changèrent comme eux de dispositions à l'égard de David ; leur sympathie s'évanouit avec leurs espoirs intéressés, et fit place à une défiance trop légitime, puis à l'hostilité déclarée.

I. — GUERRES CONTRE LES BENÈ-AMMÔN ET LES ARAMÉENS

Il semble que ce furent les Benè-Ammôn qui manifestèrent les premiers cette hostilité, et cela probablement assez tôt après la création du royaume hébreu uni. A la mort de leur roi — ce Nâhâsh que Saül avait surpris sous les murs de Yâbêsh, — David, s'inspirant de la cordialité qui avait jusque-là présidé à leurs relations, avait envoyé à Hânoûn, fils et successeur du

1. Sur ces trois faits, voir respectivement I *Samuel* XXII, 3, 4 ; II *Samuel*, III, 3 ; X, 2.

roi défunt, une ambassade de condoléances [1]. Mais les messagers furent pris pour des espions et honteusement bafoués ; Hânoûn leur fit raser la moitié de la barbe et couper les vêtements à mi-corps [2]. Ces pauvres gens en éprouvèrent une telle humiliation que David leur fit attendre à Jéricho que leur barbe fût repoussée avant de rentrer à Jérusalem.

Les Benè-Ammôn, sentant que cet outrage aggravé de ridicule ne passerait pas sans vengeance prirent aussitôt leurs dispositions pour parer à une attaque des Hébreux. Ils n'étaient sûrs ni de les battre ni même peut-être de leur résister, tellement ils les trouvaient maintenant devenus redoutables. Aussi, pensant que les Araméens seraient disposés à effacer par un succès le souvenir de la défaite que Saül leur avait infligée, et à se prémunir contre les projets que David pouvait déjà nourrir contre eux, ils jugèrent habile et prudent d'acheter le concours de ces voisins. Grâce à une somme respectable de talents d'argent [3], ils trouvèrent à engager plusieurs milliers d'hommes dans les pays de Beth-Rehôbh, de Çôbâ, de Maakhâ, de Tôb [4], et char-

1. La démarche de David s'expliquerait aussi par l'existence de liens de parenté entre sa famille et celle de Nâhâsh si l'on pouvait conserver le texte hébreu de II *Samuel*, XVII, 25. Il y est dit qu'Abigal, sœur de Çerouyâ, la mère de Joab, était fille d'un certain Nâhâsh. On en conclurait que cette Abigal et peut-être aussi Çerouyâ, était née d'une femme de Nâhâsh, qui aurait été ensuite épousée par Jessé ; l'une et l'autre n'auraient donc été que ses belles-filles et simplement, aussi, des demi-sœurs de David, ce qui n'aurait pas empêché qu'on les eût appelées ses sœurs comme c'était le cas pour Tamar et Amnon, II *Samuel*. XIII, 2, bien qu'ils ne fussent pas nés de la même mère. Toutefois, on ne sait si ce Nâhâsh est bien le roi Ammonite de ce nom, et, d'autre part, « Nâhâsh » est remplacé par « Jessé » ici, dans L et quelques manuscrits des Septante. Mais on peut dire que cette lecture serait une correction. En tout cas, la leçon « Nâhâsh » n'est pas infirmée par I *Chroniques*, II, 16, qui dit simplement que Çerouyâ et Abigaïl étaient les sœurs des fils de Jessé, sans spécifier qu'elles fussent les filles de celui-ci. En somme, on n'a pas de véritable raison pour retoucher le texte considéré.

2. Ces Ammonites avaient comme un goût pervers pour les traitements déshonorants ; dans l'affaire de Yâbêsh, ils voulaient crever l'œil droit à tous les habitants de cette ville. Ce sont là, encore aujourd'hui, de ces outrages qu'un Arabe ne supporterait pas sans ressentir de honte et sans penser à sa vengeance. A. MUSIL (*Arabia Petraea*, t. III, *Ethnologischer Reisebericht*, p. 161) cite un trait analogue à celui dont il est parlé ci-dessus. Des Arabes, ayant rencontré un membre d'une tribu avec laquelle ils avaient un conflit de vendetta, ne le tuèrent pas parce qu'il était borgne et ne pouvait, par suite, expier exactement le meurtre d'un homme sain ; ils lui coupèrent la moitié de la barbe et des cheveux. La tribu ainsi outragée déclara aussitôt la guerre à tous les chrétiens de Kérak, dont faisaient partie ceux qui s'étaient aussi bassement vengés.

3. Détail fourni seulement par I *Chroniques*, XIX 6 : « mille talents d'argent ».

4. Sur ces principautés araméennes. voir, ci-dessus, pp. 27-28.

gèrent ces auxiliaires de tenir la campagne pendant qu'eux-mêmes défendraient Rabbath-Ammôn, leur capitale. Cependant David, mis au courant de ces préparatifs, levait des contingents parmi son peuple ; il leur adjoignit ses Preux héroïques, mit Joab à leur tête, et les lança contre l'ennemi.

Les Benè-Ammôn, accourus de toutes les parties du royaume, étaient massés devant Rabbâ ; les Araméens, s'étant avancés jusqu'au sud de cette ville, avaient dressé leur camp dans la direction de Madaba [1] ; quand l'armée d'Israël eut pris le contact, Joab se vit menacé à la fois de front et de dos. Il ne recula point, car, dût-il y périr, il voulait combattre pour son peuple et son Dieu. Partageant ses forces en deux corps, il remit le commandement du plus considérable à son frère Abishay, ne garda sous ses ordres qu'un choix de soldats d'élite, décida que le premier corps qui faiblirait recevrait aussitôt du secours de l'autre. Ils n'eurent pas besoin de s'entr'aider. A peine Joab eut-il offert le combat aux Araméens qu'il les vit lâcher pied et prendre la fuite. Les Benè-Ammôn, restant seuls, firent de même devant Abishay, et coururent se mettre à l'abri derrière leurs murailles. Joab, qui n'avait peut-être pas les moyens d'entreprendre un siège en règle, se contenta de ce succès d'estime, et rentra à Jérusalem.

La retraite précipitée des Araméens produisit dans les pays qu'ils occupaient un mouvement de honte, bientôt suivi d'un accès de décision ; ils ne voulaient pas rester sur un échec qui compromettait leur expansion vers Canaan. Mais leurs chefs ne s'entendaient guère ; ils durent s'agiter assez longtemps sans grand résultat. Enfin l'un d'eux, Hadadézer [2], le roi de Çôbâ, à

1. D'après I *Chroniques*, XIX, 7 Madaba se trouve à l'est de la pointe septentrionale de la Mer Morte. Il est assez étrange que les Araméens venus du nord se soient portés au sud des Benè-Ammôn. Mais l'étrangeté même de ce détail, ajouté par le Chroniqueur, montre qu'il ne l'a pas inventé ; il a dû le trouver, comme tant d'autres détails, inconnus de nos Livres de Samuel et des Rois, dans des relations plus complètes que celles qui nous sont parvenues.

2. Avec une vocalisation variable, le Chroniqueur, le grec, le syriaque et la Vulgate donnent au nom d'Hadadézer la forme Hadarézer ; mais celle-ci paraît moins correcte. Le dieu Hadad, en effet, principale divinité araméenne, est le nom qui doit entrer dans la composition du nom du roi de Çôbâ ; du reste, la forme Hadadézer est attestée par ailleurs dans l'épigraphie araméenne. La déformation imposée à ce nom par les versions peut être due à une confusion assez courante entre D et R dans l'écriture hébraïque, ancienne ou carrée ; elle pourrait provenir

force d'envoyer messagers sur messagers, réussit à provoquer une levée générale des Araméens de l'Outre-Jourdain [1] ; il leur imposa même pour chef son propre chef d'armée, un certain Shôbâk. Cette fois ils avaient, avec leurs hommes de pied, un nombre imposant de chars de guerre, et c'est avec un espoir qui réprimait chez plusieurs le mécontentement d'être aux ordres de l'un d'entre eux, qu'ils se concentrèrent à Hêlâm, ville probablement située dans le bassin du Yarmouk [2].

David, qui aimait mieux les attaquer chez eux que les battre chez lui, se porta à leur rencontre. Il franchit le Jourdain à la tête de ses troupes, arriva à Hêlâm, et, bousculant les chars, massacrant les hommes de pied, infligea aux Araméens une défaite sanglante. Shôbâk, le général ennemi, fut retrouvé parmi les morts. Les rois qu'Hadadézer avait à demi traités

plutôt d'une prononciation tardive, analogue à celle qui faisait dire « Darméséq » au Chroniqueur au lieu de « Damméséq », nom hébreu de Damas.

1 Dans II *Samuel*, x, 16, et dans plusieurs autres passages de l'Ancien Testament, l'expression עבר הנהר, *'êbhêr hannâhâr*, « l'au delà du fleuve », paraît désigner le pays qui porta, aux époques plus récentes, les noms identiques de Pérée, Outre-Jourdain, Transjourdaine, c'est-à-dire la région comprise entre le Jourdain et le désert de Syrie. Dans d'autres cas, lorsque l'auteur qui employait cette expression se trouvait à l'est du fleuve, elle désignait la région à l'ouest du Jourdain, ou, s'il considérait l'Euphrate, les régions situées à l'est ou à l'ouest de ce fleuve : Mais dans ces derniers cas l'expression « au delà du fleuve » n'avait plus la valeur d'une dénomination territoriale. La variété des sens a souvent causé des confusions ; dans le cas présent, il n'y a sans doute pas lieu de croire que Hadadézer mobilise les Araméens de l'au delà de l'Euphrate.

2. La situation de Hêlâm n'est pas connue avec certitude. On voit par II *Samuel*, x, 17, qu'elle se trouvait dans l'Outre-Jourdain. Smend l'a rapprochée d'une ville faisant partie d'un groupe de villes, comprises entre le Jourdain et le Hauran, et énumérées par *Macchabées*, v, 26 ; avec des orthographes variables, Alam, Alem, Aleim, selon les manuscrits, elle rappelle assez la Hêlâm dont il est question ici. Elle doit être aussi mentionnée dans *Ezéchiel*, xlvii, 16 (texte grec), comme se trouvant entre Damas et Hâmath, cette seconde ville devant se placer, comme on le dira ci-dessous, dans le voisinage de l'Hermon ; cette dernière donnée confirme la première. Une identification qui n'est pas dépourvue de toute valeur est proposée pour l'Alima de I *Macchabées*, v, dans Schumacher, *Across the Jordan*, pp. 82-83. L'auteur en voit le site possible dans le village appelé aujourd'hui Kefr el-Mâ, dont le nom signifie « village de l'eau » ; il se trouve sur une hauteur à l'ouest du Nahr er-Rukkâd, affluent de droite du Yarmouk, à peu près en face du milieu du lac de Tibériade. Les indigènes en prononcent le nom en mettant l'accent sur *el*, au lieu de le mettre sur *Mâ*, selon l'usage de l'arabe : cette particularité semble indiquer une origine différente de celle que suggérerait le nom actuel. Toutefois, il faut observer que soit Ἀλάμοι, soit el-Mâ commencent par א, alors que l'on a ח en hébreu. Aussi Hêlâm pourrait-elle être aussi identifiée avec 'Almâ, à une quinzaine de kilomètres au nord de Dér'ât, son nom commençant par un ע, plus voisin du ח que ne l'est א.

en vassaux se hâtèrent de l'abandonner et de conclure la paix avec David, qui leur imposa un tribut.

Les Araméens ainsi mis à la raison ne se sentaient plus le goût de venir en aide à leurs alliés. Aussi David jugea-t-il que l'heure était propice pour châtier l'insolence des Benè-Ammôn. Ceux-ci avaient peu souffert matériellement de leur première défaite tant avait été grande leur rapidité à se mettre à couvert derrière leurs murailles ; mais maintenant qu'ils ne trouvaient plus de secours en Aram, on pouvait compter sur un succès complet. Un an après la victoire de Hêlâm, dès que, les pluies ayant cessé, fut venu « le temps où les rois partent en expédition », David envoya Joab avec une partie de la garde et une armée fort nombreuse contre les Benè-Ammôn. Il n'était pas sans quelque appréhension sur l'issue de la campagne, surtout en raison des difficultés du siège qu'il faudrait sans doute entreprendre : pour être plus assuré d'une victoire complète et brillante, il confia, ou envoya un peu plus tard, à Joab l'arche de Yahwè des armées[1], ce devait être, autant que nous sachions, la dernière fois qu'elle jouerait son rôle traditionnel de palladium dans les combats.

Les premières rencontres furent fatales aux Benè-Ammôn. Ils subirent des pertes sérieuses en hommes et en ressources, puis, ne pouvant décidément pas faire face aux envahisseurs ils jetèrent dans Rabbâ tout ce quelle put contenir de défenseurs et de réfugiés. Joab en commença aussitôt le blocus, qui menaçait de durer longtemps avant d'amener la chute de la place, car celle-ci était extrêmement forte, et les moyens dont disposaient les Hébreux, assez rudimentaires.

Rabbath-Ammôn, appelée encore aujourd'hui Ammân[2], était située en pleine montagne, à un carrefour de vallées, où coulent des ruisseaux permanents. Une ville basse, bien pourvue d'eau et sans doute entourée de murs, abritait la majeure partie de la population. Elle était longée, du côté nord, par une colline abrupte en forme d'équerre, qui la dominait de soixante-dix à quatre-vingt mètres, et portait une acropole fortifiée. Contre cet ensemble de défenses, les Hébreux ne disposaient pas de

1. Ce détail est déduit des paroles d'Urie le Hittite dans II *Samuel*, XI, 11.

2. Sur Ammân, voir Heidet, *Rabbath-Ammon*, dans *Dictionnaire de la Bible*, t. V, coll. 912-917, avec le plan dressé par Conder.

procédés rapidement efficaces [1]. Laissant l'acropole pour plus tard ils commencèrent par investir la ville basse et s'installèrent autour de l'arche dans des huttes de branchages, pour attendre plus à l'aise l'heure de l'assaut ou celle de la reddition.

Pendant que se prolongeaient devant Rabbâ ces opérations patientes, David, qui était resté à Jérusalem, séduisait la femme d'un officier qui faisait la campagne. Un soir qu'il venait de se lever de sa sieste, il se promenait sur la terrasse du palais, quand il l'aperçut dans une maison voisine en train de se baigner. Elle était fort belle ; il la désira. Il appelle alors quelques-uns de ses gens et les charge d'aller aux informations. Ils lui apprennent qu'elle se nomme Bethsabée, fille d'Eliâm, l'un des Trente, qu'elle est la petite-fille d'Ahitophel, le fameux conseiller, et l'épouse d'Urie le Hittite, un des Trente, lui aussi. [2] Les convoitises d'un roi, qui ne se laissent pas toujours refréner par le respect des lois divines et humaines, ne se heurtent pas souvent non plus à un refus. David envoya chercher Bethsabée ; et elle vint sans retard se donner à lui.

Quand elle lui fit la confidence qu'elle devait être mère, David plus embarrassé que repentant de sa faute, manda aussitôt

1. Sur les tactiques de siège, voir. ci-dessous, p. 248.

2. Il n'est pas dit que l'Ahitophel, grand-père de Bethsabée, fût le même personnage que le conseiller intime de même nom, qui joua un rôle de traître lors de la révolte d'Absalom ; mais cela est plus que probable, étant donné la singularité de son nom. Fut-il appelé près de David après que sa petite-fille fut devenue l'épouse du roi, ou était-il déjà parmi les familiers de celui-ci quand David séduisit Bethsabée ? On ne peut le préciser.

Le nom d'Urie peut s'interpréter comme un nom yahwéiste ; « Yahwè est ma lumière », ce qui pourrait amener à conclure qu'Urie, quoique étranger par ses origines, était devenu serviteur de Yahwè. Mais, comme on a une forme 'Uriyyâhû, on pourrait aussi se demander si ce nom n'était pas hittite, comme le nom de Mariya ou certains noms de ville en *ya* cités par HROZNY, *Die Sprache der Hethiter*, au lexique. Sur ce détail, voir *Orientalistische Literaturzeitung*, 1912, coll. 263, 305, où le nom d'Urie est donné plutôt comme mitannite, et GUSTAVS, *Hetithische Parallelen zum Namen* אוריה, dans *Zeitschrift für die Alttestamentlische Wissenschaft*, 1913, pp. 201-205, qui préfèrerait une forme primitive hittite, ayant pu subir une adaptation hébraïque. Il est bon de noter que ce nom, fût-il d'origine hittite, était assez répandu chez les Hébreux pour avoir été porté par trois autres personnages connus en dehors du mari de Bethsabée (voir les dictionnaires). On le trouve aussi sous la forme *U-ri-ya-a*, dans un document privé de 618, du temps des Sargonides.

Il est intéressant de noter, en passant, que les étrangers étaient alors assez nombreux dans l'entourage de David, et qu'on ne répugnait pas à leur donner pour femme une fille d'Israël. En dehors d'Urie le Hittite, qui fit partie de l'ordre des « Trente » (II *Samuel*, XXIII, 39), David avait aussi utilisé les services d'un autre Hittite, Ahimélek (I *Samuel*, XXV, 6), qui porte un nom bien cananéen. Nous aurons à mentionner, ci-dessous, p, 235, n. 1, d'autres étrangers, au service de David.

Urie le Hittite à Jérusalem, dans l'espoir que cette visite couvrirait une situation fâcheuse. Urie arriva ; il le traita en serviteur privilégié, presque en ami. Mais, soit entêtement de grognard qui se montrait rebelle aux douceurs de la vie, quand ses compagnons d'armes couchaient sur la dure et que l'arche elle-même restait sous un abri rustique, soit dissimulation enjouée d'une clairvoyance qu'avaient mise en éveil les regards, les sourires et les rumeurs de ce milieu de soldats et de courtisans, l'officier, malgré les indications discrètes, les invitations affables et les roueries calculées de David, qui s'abaissa jusqu'à l'enivrer, l'officier s'obstina à ne point aller passer les nuits sous son toit ; il voulut à toute force demeurer au palais, et, en serviteur fidèle, s'étendit pour dormir près des autres serviteurs du roi.

Très vite, David s'impatienta des échecs de sa perfidie : peut-être aussi songea-t-il dès lors à un mariage qui, en lui livrant l'objet de son amour, sauverait de plus les apparences. Toujours est-il qu'il se décida à faire disparaître ce mari gênant. La guerre en cours lui en fournissait un moyen discret et expéditif. Il écrivit à Joab une lettre[1] où il lui commandait de faire en sorte qu'Urie le Hittite fût tué dans une attaque, et, en congédiant son rival, il le chargea de porter à l'exécuteur de l'odieuse sentence cette lettre qui contenait son arrêt de mort. Joab suivit aveuglément la consigne que lui donnait son maître. Il posta Urie à un endroit qu'il savait défendu par des soldats de choix. Un jour que ceux-ci, ayant tenté une sortie, se trouvaient refoulés et poursuivis par les Hébreux jusque sous la porte de Rabbâ, Urie tomba percé d'une flèche tirée par des archers postés sur la muraille. En recevant la nouvelle de ce sanglant échec, qui avait coûté la vie à plusieurs de ses officiers, David s'emporta : n'était-ce pas une faute impardonnable que de risquer des vies précieuses en lançant les combattants trop près des remparts ? Le messager essuya la colère du roi, et expliqua de

1. On voit par ce détail à quel point l'écriture était de pratique courante à cette époque. Cela n'implique pas naturellement que David lui-même sût écrire ; mais rien n'autorise à supposer qu'il ne le sût pas. Sur un détail de ce genre à l'époque des Juges, voir *Juges*, VIII, 14. Déjà, au XIV[e] siècle, les roitelets de Canaan correspondaient couramment avec le pharaon d'Él-Amarna, et les lettres découvertes récemment en nombre considérable à Boghaz-keuï, l'ancienne capitale des Hittites, obligent à penser que dès le XV[e] siècle on écrivait beaucoup. Cette lettre de David est la première lettre mentionnée dans l'Ancien Testament.

son mieux ce que la manœuvre avait eu d'imprévu, puis il ajouta ainsi que le lui avait recommandé Joab : « Ton serviteur, Urie le Hittite est mort aussi ». En un clin d'œil, David fut apaisé, et, changeant de ton, demanda avec douceur au messager de réconforter Joab pour qu'il ne prît pas trop à cœur cet incident regrettable : la mort frappe tellement à l'aveugle ! Il valait mieux n'y plus penser et hâter la chute de la ville par une opération plus énergique.

Bethsabée, ayant appris la mort de son mari, célébra les lamentations accoutumées et accomplit les formalités du deuil. Son deuil fini, David la prit pour femme et l'introduisit dans son harem où elle devint la favorite.

Cependant le siège de Rabbath-Ammôn touchait à sa fin. Joab s'empara d'abord de la Ville-des-Eaux, c'est-à-dire, apparemment, de la ville basse où l'eau abondait [1]. Restait l'acropole dont la chute était indispensable à sa victoire. Il était à la veille de la prendre à son tour quand, par respect pour la dignité du roi, il pressa David de venir la conquérir en personne afin de n'être pas frustré de l'honneur de lui imposer son nom [2]. David accourut avec la réserve des troupes, emporta les derniers retranchements et recueillit ainsi les fruits et la gloire d'un triomphe longuement préparé. Il fit emmener de la ville un butin considérable ; entre autres choses, il enleva à une idole de Milkom, le dieu d'Ammôn, une couronne d'or qui pesait un talent, un peu moins de cent vingt livres ; il en ôta une pierre

1. Il est assez curieux de constater que l'acropole d'Ammân fut prise par Antiochus III, en 218 avant J.-C., à la suite de la découverte du souterrain par où les assiégés descendaient s'approvisionner en eau. Voir, à ce sujet, VINCENT, *Jérusalem*, t. I, p. 149. Mais, dans le cas de Joab, il doit plutôt s'agir de la prise de la Ville basse, peut-être à la suite de l'obstruction ou du détournement du ruisseau qui la traversait.

2. Les conquérants de l'antiquité changeaient parfois le nom des villes qu'ils avaient prises. On a déjà vu que David avait appelé « Ville-David » la forteresse enlevée aux Jébuséens, cf. II *Samuel*, V, 9 ; ce nouveau nom fut longtemps en usage. Amasias, roi de Juda, prend la ville édomite de Séla, et lui impose le nom de Yoqtehel, qui lui resta longtemps, II Rois, XIV, 7. De même, Sennachérib donne à Elenzash le nom de Kar-Sennachérib, cf. *Prisme hexagonal*, colonne II, lignes 23-26. Aussi, peut-être conviendrait-il de comprendre de la même manière, ici, l'expression, d'ailleurs usuelle, « mon nom sera appelé (ou invoqué) sur la ville ». Toutefois, comme elle marque plus habituellement une revendication sur un objet, ou une prise de possession, on pourrait admettre qu'elle ne veut pas dire davantage dans le cas présent.

précieuse dont il se para désormais la tête [1]. Le pays fut astreint à un tribut, garda sa dynastie nationale. Mais Hânoûn semble, ayant été tué ou déclaré déchu, avoir eu pour remplaçant son frère Shôb.[2] Les prisonniers faits tant à Rabbâ que dans les autres villes étaient fort nombreux ; ils furent condamnés à fabriquer des briques au moule comme jadis les Hébreux en Egypte, à manier les scies, les haches et les couteaux de fer des carriers ou des charpentiers [3]. Les grands monarques d'Égypte et d'Assyrie n'agissaient pas autrement à l'égard de leurs captifs.

Cette issue glorieuse d'une campagne pénible n'effaçait point les torts de David envers Urie le Hittite, et ne donnait pas le change à l'opinion. Celle-ci trouva une voix sur les lèvres d'un *nâbhî* au franc parler, qui se nommait Nathan. Il avait ses entrées au palais ; David l'écoutait volontiers avec respect et

1. Le nom de ce dieu est l'équivalent de Milk, Mélékh ou Moloch, avec une terminaison à mimation. — Comme il arriva que l'on se scandalisa de voir David toucher et porter cette gemme prise à une idole, une légende, rapportée par le Pseudo Jérome (*Quaestiones hebraicae*, in I *Paralipomenon*, XX, 2 ; P. L. t, XXIII, col 1385) assura que c'était le Gattite Ittay qui se l'était appropriée.

2. II *Samuel*, XVII, 27.

3. C'est ainsi qu'il convient d'entendre II *Samuel*, XII, 31, reproduit, à quelques mots près, par I *Chroniques*, XX, 3, deux passages où l'on a longtemps vu une indication sur la cruauté barbare de David à l'égard des prisonniers ammonites. On a mieux compris ce texte du jour où l'on a établi que le mot מלבן, *malbên*, substitué par le *qerê* à l'inintelligible malkên du *kéthîbh*, signifiait non pas « four à briques », mais, « moule à briques », comme l'indiquent clairement l'hébreu post-biblique, l'arabe, le syriaque. S'il s'agit du moules à briques, il ne peut être ici question que de travaux forcés imposés aux prisonniers d'Ammon, selon un usage ancien, et moderne aussi. C'est pourquoi, bien qu'elles ne soit pas plus appuyée ici qu'en maints autres passages où elle est admise, la correction de ר, *r*, en ד, *d*, et, par suite, la lecture העביד, *hé'ébhîd*, « il fit travailler » au lieu de העביר *hé'ébhîr*, « il fit passer » ces gens au moule à briques, ne fait aucune difficulté. Le sens que l'on donnait à cette phrase, faisait de même interpréter comme un supplice, les travaux indiqués dans la phrase qui précède, où on lit « et il les mit (וישם ב') à la scie, aux couteaux de fer et aux haches de fer ». (Les traductions « couteaux » et « haches » sont approximatives, et il faudrait mieux connaître le sens technique de ces instruments, qui ne sont mentionnés qu'ici, pour savoir s'il s'agit d'instruments de carriers ou de charpentiers). La phrase traduite ci-dessus montre assez qu'il ne peut s'agir d'un supplice, qu'on n'aurait pas exprimé par cette manière de parler, même si l'on veut traduire « il les mit *dans* la scie,... », etc », ce qui n'a pas de sens. On trouve dans I *Samuel*, VIII, 11, une construction et une signification semblables de שים avec ב : « et il mettra (vos fils) à sa charrerie ; personne n'a l'idée d'entendre que le roi les fera écraser par ses chars. Il n'y a pas davantage de sens dans la lecture des *Chroniques*, qui présente, au lieu de וישם, la leçon וישר, *wayyâsar*, « et il scia », ce qui ne s'entend ni des couteaux ni des haches. Aussi on y voit couramment une erreur ou une retouche de scribe. Sur cette question voir CONDAMIN, *David cruel par la faute d'un copiste*, dans *Revue Biblique*, 1898, pp. 253-258, et DRIVER, *Notes on the Hebrew Text... of the Books of Samuel*, 2[e] édition, pp. 294-297, avec les indications philologiques sur le sens de *malbên*.

docilité [1]. Or Nathan, poussé par une inspiration de Yahwè, vint trouver David et lui dit :

« Fais-moi donc connaître ton avis sur le cas que voici. Deux hommes étaient dans la même ville, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des moutons et des bœufs en grande abondance ; le pauvre n'avait en tout qu'une seule agnelette, toute petite, qu'il s'était achetée. Il l'élevait et elle grandissait près de lui et de ses fils ; de sa pitance elle mangeait ; dans sa tasse elle buvait ; entre ses bras elle couchait ; elle était pour lui comme une fille. Mais il arriva du monde à l'homme riche, et il regarda à prendre sur ses moutons et sur ses bœufs de quoi servir au voyageur qui lui était venu ; il prit l'agnelette de l'homme pauvre, et la servit à l'homme venu vers lui ».

Et, comme David, indigné de cette basse injustice, formulait la sentence qu'il croyait lui avoir été demandée, Nathan changea de ton et lui répartit avec assurance : « C'est toi cet homme ! » Puis l'intrépide *nâbhî*, parlant au nom de Yahwè, lui reprocha son ingratitude pour tant de bienfaits accordés ou tenus en réserve, lui jeta à la face son adultère secret avec Bethsabée et son assassinat perfide d'Urie le Hittite, lui prédit, enfin, comme double châtiment de son double crime, que le glaive homicide frapperait parmi les siens et que, non plus dans le secret, mais en présence du peuple et à la face du soleil, un déshonneur incestueux souillerait son harem [2].

Sous la vigueur des invectives et des menaces, David ne s'irrita point. Ces *nâbhîs* étaient les messagers de Yahwè ; malheur à l'audacieux qui oserait les braver et ne les écouterait pas ! Avec une franchise sans apprêt, avec un repentir sans excuses, ce roi, qui aurait pu trouver des sujets complaisants pour voiler ses fautes, répondit seulement : « J'ai péché contre Yahwè ! »

1. Voir en particulier l'entrevue si importante racontée dans II *Samuel*, VII, 1-17, et la visite faite par Nathan à David pour hâter l'avènement de Salomon, I *Rois*, I, 11-31.

2. Trois fils de David, Amnon, Absalom, Adonias, mourront de mort violente : II *Samuel*, XIII-XVIII ; I Rois, I, II. La dernière menace se réalisera dans l'incident que rapporte II *Samuel*, XVI, 21-23 ; Ahitophel, qui en fut l'instigateur, se trouvera être, intentionnellement ou non, le vengeur de l'outrage fait par David à l'honneur de sa famille.

Cet aveu humilié mérita à David son pardon personnel ; son péché était effacé ; il ne mourrait pas. Cependant il lui fallait expier, pour que la stricte justice fût sauve [1]. L'enfant que Bethsabée avait mis au monde tomba dangereusement malade. David, son père, se désolait. Il passa une semaine entière comme un pénitent ou un homme en deuil, se présentant devant Yahwè [2], se privant de nourriture, dormant à terre sur le sac, repoussant les encouragements de ses familiers et leurs invitations à se sustenter un peu ; il voulait fléchir la colère divine, et détourner par ses macérations la vengeance qui s'abattait sur cette victime innocente [3]. Son enfant mourut pourtant, le septième jour de la maladie. Ses serviteurs n'osaient le lui annoncer, et chuchotaient entre eux. David, qui s'en aperçut, comprit que tout était fini. Il cessa aussitôt sa pénitence, se leva de terre, se lava, s'oignit d'huile parfumée, changea de vêtements, puis, ayant été prier Yahwè dans son sanctuaire [4], il rentra chez lui et se fit servir à

1. En stricte justice, David, qui avait fait tuer Urie, devait être frappé de mort à son tour. On pensait alors que le sang versé par violence appelait l'effusion du sang versé en représailles : c'était le principe de la vendetta. On en trouve plusieurs applications dans l'histoire de David ; voir, par exemple, II *Samuel*, XXI, l'extermination de la descendance de Saül exigée par les Gabaonites, que ce roi avait voulu exterminer (verset 5), et les recommandations faites par David mourant à Salomon au sujet de Joab, qui avait assassiné ses ennemis personnels, I *Rois*, II, 5, 6. De plus, en châtiment de son adultère, David méritait, avec Bethsabée, la peine de mort, d'après *Lévitique*, XX, 10 ; *Deutéronome*, XXII, 22. La perfection du repentir de David écarte de sa personne la vengeance de Yahwè ; mais il paiera sa dette d'une façon détournée.

2. Il semble qu'ici l'expression « chercher la face de Yahwè » (II *Samuel*, XII, 16) doive s'entendre d'une façon matérielle, c'est-à-dire d'une visite au sanctuaire de l'arche, où l'on croyait Yahwè plus particulièrement présent. Cette interprétation est confirmée, *ibidem*, 20, où l'on voit David se rendre « à la maison de Yahwè ». Dans d'autres cas l'expression a un sens moins concret, et peut s'entendre simplement de la prière faite avec l'intention d'appliquer plus fortement son esprit à la pensée de la présence divine.

3. L'importance que l'antiquité, encore toute pénétrée des idées de l'organisation sociale fondée uniquement sur la famlle, attachait à la perpétuité de la race, explique que, dans le cas présent, l'enfant de l'homme coupable participe à la faute de son père, et, en conséquence, est qualifié pour payer à sa place. David essaie de souffrir tellement que son enfant n'aie plus rien à expier. Mais la justice divine était plus rigoureuse, et ne se contenta point de cette substitution. Sur la solidarité morale des membres d'une même famille, voir, *Salomon*, pp. 264-265.

4. Le texte dit « dans la maison de Yahwè », II *Samuel*, XII, 20. Cette expression désigna plus tard le temple, qui n'existait pas encore au temps de David. Il n'est pas nécessaire de voir dans l'emploi de ces mots un anachronisme. Le sanctuaire de l'arche, si rudimentaire qu'on le suppose, comportait alors probablement autre chose que la simple tente qui abritait le coffre sacré. Si l'arche était déposée dans une salle ou sous un édifice spécial, cela suffisait pour que l'on pût parler de « la

manger. Avec une simplicité étrange mais pleine de foi, il expliqua à ses serviteurs, surpris et même choqués de sa conduite, qu'il avait jeûné et pleuré aussi longtemps qu'il lui était resté un peu d'espoir que Yahwè pourrait épargner son pauvre enfant ; mais maintenant que celui-ci était mort, quelque jeûne qu'il s'imposât, jamais il n'arracherait aux enfers l'être aimé qu'ils lui avaient ravi ; il le retrouverait seulement quand son heure serait venue de descendre à son tour au séjour des morts.

A ces circonstances, dont un ancien auteur sacré n'a pas hésité à découvrir la honte, parce que David, partout ailleurs, modèle du vrai yahwéiste, s'y était montré un modèle du pénitent sincère, une indication traditionnelle rapporte le psaume *Miserere mei, Deus*. On pourrait y rapporter un autre cantique, où le pécheur, miné par le remords tant qu'il cacha sa faute, exprime le soulagement de son âme libérée, quand, par un humble aveu, il obtint son pardon de Yahwè [1].

Heureux celui dont la faute est enlevée,
Le péché couvert !
Heureux l'homme à qui il n'est imputé
Par Yahwè nul crime,
Et qui, dans l'esprit, n'a nulle fourberie !

Quand je me taisais,
Mes os s'altéraient,
Et je rugissais tout le long du jour ;
Car, le jour, la nuit,
Sur moi lourdement se posait ta main ;
Ma sève se tournait
Au torride été.

Je reconnus (.) mon péché,
Et ne couvris pas mon crime.
Je me dis : « A mes dépens, j'accuserai
Ma faute à Yahwè ».
Et toi, tu as enlevé
Le crime de mon péché.

maison de Yahwè». D'autres exégètes préfèrent voir en ces mots la trace d'un remaniement, ou celle d'une négligence.

1. *Psaumes*, XXXII (Vulgate, XXXI), 1-6. Ce beau psaume est attribué à David par les critiques qui se refusent à admettre, comme font tant d'autres, qu'aucun psaume ne remonte à ce roi-poète ; tels sont Ewald, Delitzsch, Orelli, Davison. Les « grandes eaux » de la quatrième strophe désignent, en un image assez usuelle, les épreuves et les dangers qui menacent d'entraîner l'homme jusque dans la mort.

Aussi, que t'adresse
Tout bon sa prière !
Au temps où l'on ne trouve
Que des eaux débordées,
Les grandes eaux jusqu'à lui
Ne parviendront pas.

David, repenti et consolé, consola Bethsabée. Ils eurent bientôt un autre fils qui reçut le nom de Salomon [1]. A cette heureuse nouvelle, Nathan le *nâbhî* reparut au palais ; il apportait cette fois un message de paix. Il déclara que « Yahwè chérissait » cet enfant ; de là ce surnom de Yedidyâ, « Chéri de Yahwè », qui lui fut donné [2]. Cette pratique d'imposer des

1. Le sens de « Pacifique » que l'on donne au nom de Salomon est consacré par I *Chroniques*, XXII, 19, et s'appuie sur le sens du mot *shâlôm*, « paix, bon état, intégrité, santé ». Mais, comme cela est le cas pour plusieurs noms portés par des Hébreux et empruntés au milieu cananéen, il est probable que « Salomon » avait une étymologie différente et qu'il ne signifiait « le Pacifique » que par une de ces interprétations accommodatrices dont les Orientaux sont très friands, et dont on trouve, dans la Genèse notamment, de nombreux et intéressants exemples (voir, en particulier, *Genèse*, XXIX, 31-XXX, 24). L'étymologie primitive la plus probable serait à chercher dans le nom divin SHLM, que l'on retrouve sous cette même forme SHLM dans un nom propre phénicien, un palmyrénien, un babylonien, ou sous la forme SHLMN, qui paraît être la plus ancienne, dans un nom moabite, un assyrien (*Shulmânu-asharidu*, Salmanasar) et plusieurs noms araméens. Sur cette question, voir, entre autres, WINCKLER. *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 3e edition, p. 224, et LIDZBARSKI, *Handbuch der Nordsemitischen Epigraphik*, pp. 376 et 377. Peut-être faudrait-il attribuer la même étymologie primitive au deuxième elément des noms « Jérusalem » et « Absalom ».

2. Dans I *Chroniques*, XXII, 9, l'appellation de « Salomon » remonte à Yahwè. Dans II *Samuel*, XII, 24,25, l'origine des deux appellations est peu nette. Au verset 24, le *kethîbh* hébreu porte « et il (David) appela son fils Salomon », mais le *qerê*, quelques manuscrits hébreux, le targum et le syriaque lisent « et elle (Bethsabée) appela... ». Cette deuxième leçon est sans doute préférable, car si l'on ajoute avec le grec « et elle conçut » avant « et elle enfanta », on n'a pas seulement une allusion à l'usage de la mère de fixer le nom de son enfant, mais, ce qui est une raison meilleure, on obtient ainsi la formule assez usuelle « (la femme) conçut et enfanta un fils et elle l'appela du nom de,... » voir cette formule ou une formule toute voisine dans *Genèse*, XVI, 11 : *Isaïe*, VII, 14 ; *Luc*, I, 31.

Une autre difficulté de ces deux versets vient de l'incertitude du sujet du verbe « et il envoya », qui commence le verset 25. Il paraît peu probable que ce sujet soit » David », qui est trop éloigné du verbe. Les exégètes qui acceptent pourtant cette interprétation en tirent que « David remit (Salomon) aux mains de Nathan, le *nâbhî*, et l'appela du nom de Yedidyâ... ». Mais le verbe שלח, *shâlaḥ*, « envoyer », n'offre guère ce sens spécial de « confier » ; en outre, il paraît étrange que David change aussitôt le nom de « Salomon » que lui ou sa femme a donné à l'enfant ; enfin, il faudrait un complément à ce verbe, qui n'en a pas ici ; tout au plus trouve-t-on un « eum » dans quelques manuscrits de la Vulgate, et c'est un témoignage sinon suspect, du moins insuffisant. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il faut rattacher à ce verset 25 les derniers mots de 24 : « Yahwè l'aima » (l'enfant). On a ainsi, à la suite, la formule consacrée pour les missions données aux prophètes, et l'explication du nom de Yedidyâ, « Chéri de Yahwè », nom que Nathan impose

noms où entrait comme élément le nom de Yahwè commençait alors à devenir plus fréquente, sans doute à l'instigation des prophètes, qui voulaient ainsi protester contre l'emploi trop répandu des noms cananéens. Elle ne s'implantait encore que lentement. Aussi l'appellation de Yedidyâ ne parvint pas à supplanter celle de Salomon, qui devait désigner, pour l'histoire, le plus grand roi d'Israël. Mais toute la gloire de Salomon n'a pas suffi pour plonger dans un éternel oubli la faute ignominieuse de ceux qui lui avaient donné le jour.

II. — GUERRES CONTRE LES ARAMÉENS

Parmi ces incidents de famille, David gardait l'œil ouvert sur les Araméens, qui constituaient un danger permanent à sa frontière septentrionale. Leur fuite précipitée devant Rabbâ, leur défaite à Hêlâm, n'avaient pas suffi à briser leurs forces ni à entraver leur centralisation d'une manière durable.

Il y avait alors à peu près deux siècles que, mettant à profit l'effondrement des principautés hittites et amorrhéennes du nord et du centre de la Syrie, ils s'étaient substitués à elles, comme les Hébreux avaient fait pour les Cananéens. Entre la grande bouche de l'Euphrate et la mer, dans la vallée de l'Oronte et dans la plaine de la Coelésyrie, sur l'Anti-Liban, l'Hermon et les collines de la haute Galilée, dans la région de Damas et les plaines qui s'étendent jusqu'au Yarmouk et au désert syrien, ils formaient, au temps de David, un ensemble de petits royaumes plus ou moins indépendants. Ils étaient déjà dans une situation prospère, grâce à leur activité et à la richesse des pays qu'ils occupaient ; ils étaient puissants, car ils possédaient de nombreux chars de guerre, et pouvaient faire appel, en cas de besoin, aux autres Araméens à peine fixés sur les rives du moyen Euphrate qui n'attendaient qu'une occasion pour venir s'installer dans des contrées plus fertiles. Aussi leur première force d'expansion n'était-elle pas encore tombée, et leurs visées sur Canaan, mises

à l'enfant de la part de Yahwè. Cette interprétation, qui seule est satisfaisante, n'autorise pas à conclure, comme le fait l'autre interprétation, que Salomon fut élevé par le prophète Nathan.

en échec par l'invasion des Hébreux et celle des Philistins dans ce pays, pas encore abandonnées. Faute de pouvoir y conquérir alors des portions de territoire assez vastes, ils s'insinuaient parmi la population israélite dans le Galaad et dans la vallée du Jourdain [1], et épousaient les intérêts des Benè-Ammôn dans leurs conflits avec le roi de Jérusalem.

Par bonheur pour celui-ci, ils n'avaient pas encore atteint un degré de concentration tel qu'ils eussent pu lui opposer toutes leurs forces groupées. Entre leurs rois se produisaient des tiraillements, que les derniers échecs subis en commun envenimaient encore. De même que les Hébreux mirent deux siècles et peut-être bien davantage pour arriver à ne former qu'un royaume unique sous le sceptre de David, il fallut aux Araméens un temps notable pour que l'un de leurs chefs réussît à les rassembler presque tous sous son autorité.

Hadadézer, fis de Rehôb, le roi de Çôbâ, pensa qu'il serait ce chef puissant et glorieux. Déjà après la première affaire de Rabbâ, il avait essayé de s'imposer à ces collègues ; il en avait convaincu ou contraint un certain nombre de ranger leurs chars et leurs hommes de pied sous les ordres de Shôbak, son chef d'armée. Mais la déroute de Hêlâm lui avait porté un grave préjudice. Pourtant, il dut ressaisir assez vite son prestige et son autorité. Un passage fort obscur semble nous le montrer en train d'obliger par la force quelques chefs araméens à reconnaître sa suprématie [2]. Certains d'entre eux, comme celui de

1. La présence des Araméens dans le Galaad au temps de David paraît attestée par le nom de Barzillay, le Galaadite, II *Samuel*, XVII, 27 ; leur présence dans le Ghôr, par la mention d'un autre Barzillay, dont le fils, Adriel, avait épousé Mêrab, fille de Saül, et qui demeurait à Abêl-Mehôlâ, ville située dans le sud de la plaine de Beth-sean. Ce nom Barzillay a une forme araméenne ; voir, ci-dessous, p. 296, n. 2.

2. Dans II *Samuel*, VIII, 5 on lit : « Et David frappa Hadadézer, fils de Rehôb, roi de Çôbâ, quand il allait faire revenir sa main sur (pr. : dans) le fleuve ». Il y a ici deux difficultés grammaticales : d'abord on ne voit pas bien qui est le sujet de « il allait », David ou Hadadézer ; puis, l'expression « faire revenir sa main » est obscure. Le texte parallèle de I *Chroniques*, XVIII, 3, porte « pour établir sa main », que l'on peut traduire aussi « pour dresser sa stèle », « main » pouvant désigner une « stèle », à cause de la forme de cette dernière, comme dans I *Samuel*, XV, 12 ; voir aussi II *Samuel*, XVIII, 18. Mais ce sens de stèle ne convient guère avec le pronom possessif accolé à ce mot ; on aurait eu plutôt « une stèle », comme dans I *Samuel* XV. 12. Dans l'incertitude, il suffit d'entendre qu'il s'agit là d'un « retour » ou d'un « rétablissement », et de l'attribuer à Hadadézer plutôt qu'à David, parce que les noms avec pronom possessif sont plus proches du nom du premier de ces deux rois. Une difficulté géographique complique encore cette question : l'hébreu dit simple-

Damas, n'y faisaient pas trop de difficulté ; mais d'autres s'y montraient tout à fait réfractaires, en particulier le roi de Hâmath du nom de Tôoû [1]. Ces appels à la centralisation ne pouvaient qu'inquiéter David. Aussi se jeta-t-il résolument sur Hadadézer.

ment « sur le fleuve », mais le *qerê*, le grec, la Vulgate et les Chroniques disent « sur le fleuve de l'Euphrate », ce qui ouvrirait une perspective très large sur la puissance d'Hadadézer. Mais comme d'après I *Chroniques*, XVIII, 3, la rencontre entre David et Hadadézer va avoir lieu à Hâmath (de Çôbâ), il n'est pas du tout sûr qu'il faille voir l'Euphrate dans le fleuve indiqué ; il pourrait peut-être s'agir plutôt du Yarmouk ou mieux du haut Jourdain. Cette observation n'implique pas qu'Hadadézer n'avait aucun rapport avec les Araméens du moyen Euphrate ; il jouissait de quelque autorité sur Damas (II *Samuel*, VIII, 5), et pouvait trouver des auxiliaires, même au delà de cette dernière ville.

1. La ville de Hâmath mentionnée ici n'est peut-être pas la Hâmath de l'Oronte, aujourd'hui Hâma, à plus de 175 kilomètres au nord de Damas. Il existait, en effet, deux Hâmath : « la grande Hâmath », celle de l'Oronte, ainsi dénommée par *Amos*, VI, 2 et, d'après II *Chroniques*, VIII, 3, une « Hâmath de Çôbâ » : Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de douter de l'existence de cette seconde Hâmath, car le nom « Hâmath », qui signifie « garde, place-forte », est assez commun pour avoir été donné à plusieurs villes. De fait, dans la liste de Thoutmosis III, on a, au n° 16, une Hemtu qui pourrait bien être notre Hâmath, car elle se trouve citée au voisinage de Mêrôm (12), Damas (13) ; Abêl (15), Bêroth (19), Tôb (22), villes dont il a été question, p. 18 n. 1, et qui nous éloignent toutes de la grande Hâmath. D'autre part, lorsque II *Rois*, XIV, 28, dit que Jéroboam II ramena sous l'autorité d'Israël « Damas et Hâmath», il ne peut guère vouloir parler de Hâmath sur l'Oronte. Enfin *Ezéchiel*, XLVII, 16, semble lui aussi distinguer deux Hâmath, quand il mentionne, sur la frontière septentrionale de l'Israël idéal, les quatre villes de « Hâmath, Bêrôthâ Sibhraïm, Hêlâm » (cette dernière dans le texte grec seulement), entre la frontière de Damas et la frontière de Hâmath (sur l'Oronte). Or, si Bêrôthâ ne peut s'identifier que d'une manière assez précaire avec Barisch, au sud du Nahr el-Qâsimîyéh, Sibhraïm s'identifie fort bien avec Khirbet Senbariyéh, près du Jourdain, à l'ouest de Dan-Qâdy, et nous avons vu que Hêlâm doit se chercher entre le haut Jourdain et le Hauran. On peut donc admettre l'existence d'une Hâmath dans le voisinage du coude que fait le Litany. La situation du Qalaat ech-Chaqîf, le Beaufort des Croisés, à l'intérieur de ce coude, conviendrait admirablement à la position de Hâmath, sans compter que le nom de Beaufort pourrait apparaître comme un écho assez naturel de Hâmath, « la place-forte ». Ce Beaufort, qui domine et commande le défilé où s'engage le chemin de Damas à Sidon, pourrait, au surplus, suggérer l'expression « là où l'on va à Hâmath » (*Nombres*, XIII, 21 ; XXXIV, 8 ; *Josué*, XIII, 5 ; I *Rois*, VIII, 65 ; II *Rois*, XIV, 25 ; *Ezéchiel*, XLVII, 20 ; XLVIII, 1 ; *Amos*, VI, 14 ; I *Chroniques*, XIII, 5 ; II *Chroniques*, VII, 8), expression par laquelle on désignait un point important de la frontière nord d'Israël, une interprétation plus séduisante que celle qui la rapporte à Hâmath la grande, située si loin vers le nord. L'endroit « où l'on va, où l'on arrive à Hâmath » serait le point de la route qui, ayant traversé la haute Galilée et la plaine dite Merdj-'Ayoun, arrive à la gorge de l'autre côté de laquelle se dresse le Qalaat ech-Chaqîf. En plaçant une Hâmath dans cette région, nous utilisons les données bibliques, et nous comprenons mieux la rivalité incessante (II *Samuel*, VIII, 10), qui existait entre Hâmath et Çôbâ du voisinage de l'Hermon. Notons enfin que cette situation s'harmoniserait fort bien avec le contexte quelque peu obscur de II *Chroniques*, VIII, 2-4, qui attribue à Salomon une intervention et des travaux dans la région du nord de la Galilée : ici Hâmath, encore indépendante de Çôbâ du temps de David, est devenue « Hâmath de Çôbâ », ayant sans doute fini par succomber sous les entreprises d'Hadadézer ou de ses successeurs. Sur l'opinion qui ne reconnaît qu'une seule Hâmath, voir, ci-dessus, p. 18 n. 1, ce qui est dit de Çôbâ

C'est peut-être dans le voisinage de Hâmath de Çôbâ en plein territoire araméen, qu'il le surprit [1]. Cette fois encore il lui infligea une sérieuse défaite. Nous savons seulement que le butin, en dehors de nombreux prisonniers, fut considérable. Il s'y trouvait beaucoup de chevaux des chars ennemis. Mais David qui avait là à bon compte les éléments d'une charrerie, l'arme la plus redoutable dans les combats d'alors, se sentit jeté dans un grand embarras. Céda-t-il à une défiance invétérée à l'égard des chars de guerre, à la crainte de ne pas avoir assez de fourrage pour les chevaux, à l'appréhension de ne pouvoir suffire aux frais élevés de leur entretien, à la prévision d'un emploi peu aisé de cette charrerie dans un pays presque partout montagneux ? Nous ne saurions le dire au juste. Toujours est-il qu'il fit couper les tendons des jarrets à la plupart des chevaux [2] ; il ne conserva qu'une centaine d'attelages, qui furent peut-être essayés une fois ou l'autre à la guerre, et dont quelques-uns purent servir aux jeunes princes pour parader en char à Jérusalem [3]. Les idées des Hébreux n'avaient fait à peu près aucun progrès sur ce point important de l'armement depuis le temps fort lointain de Josué [4] ; il faut attendre Salomon pour les voir sortir de leurs usages arriérés [5].

David éprouva moins d'hésitation à prendre comme butin une quantité notable de métaux. Il fit porter dans sa capitale des pièces d'équipement garnies d'or, dont se paraient les gardes ou les officiers d'Hadadézer [6]. Il pilla aussi les réserves de cuivre

1. C'est seulement I *Chroniques*, XVIII, 3, qui indique Hâmath comme lieu de la bataille, et encore sous une forme locative avec mouvement, qui est quelque peu suspecte ; mais ce détail peut avoir été emprunté à un autre contexte, où ce locatif était mieux en place.

2. Cette explication des textes est liée au sens du verbe *'iqqêr*, « couper les tendons des jarrets », sens qui paraît suffisamment établi par l'arabe, et qui convient parfaitement à *Josué*, XI, 6, 9, où il est appliqué à des chevaux, comme à *Genèse*, XLIX, 6, où il l'est à des taureaux. Seulement dans les textes II *Samuel*, VIII, 4, et I *Chroniques* XVIII, 4, comme il a pour complément le mot *rékhébh* qui signifie proprement « chars, charrerie, meule cavalière, hommes de chars ou cavaliers », il faudrait donner à ce mot, en ce seul passage, le sens de « chevaux » ou du moins « d'attelage de chars ».

3. II *Samuel*, XV, 1 ; I *Rois*, I, 5.

4. Josué énerva tous les chevaux de chars pris à la coalition cananéenne de Galilée, *Josué*, XI, 6, 9.

5. Sur l'introduction de la charrerie comme arme de guerre en Israël sous le règne de Salomon, voir, *Salomon*, pp. 21-28.

6. II *Samuel*, VIII, 7. Le mot *shélet* est incertain de sens. Dans II *Rois*, XI, 10, il est employé avec le mot « lances » ; et le passage parallèle de II *Chroniques*, XXIII,

ou de bronze que ce roi avait recueillies ou amassées dans deux de ses villes, Tébah et Berôthay [1]. C'est par là que commença la richesse de Jérusalem et de ses rois. Métaux précieux et métaux utiles avaient été jusqu'ici assez rares aux mains des Hébreux. Cette pénurie était, en même temps, la marque et l'une des causes de leur retard en civilisation. Grâce au bonheur des armes de David, ils vont bientôt regagner les peuples voisins qui les devançaient de loin, pour la plupart. Salomon utilisera avec prodigalité et magnificence pour le temple, le palais, les édifices publics et la charrerie, les métaux enlevés par son père à tous les peuples d'alentour, et accumulés par lui dans les trésors de Yahwè et de Ville-David [2].

9, leur ajoute des « boucliers »; dans *Cantique*, IV, 4, et *Ezéchiel*, XXVII, 11, les *shelaṭîm* sont suspendus à la muraille; enfin, dans *Jérémie*, LI, 11, on lit: « Aiguisez les flèches, remplissez les *shelaṭîm* », et ici le sens de « carquois » est assez naturel. Ce sens conviendrait bien aussi à II *Chroniques*, XXIII, 9, qui distingue ces objets des boucliers. En assyrien, *shaltu* est un objet dans la composition duquel entre le cuir, ce qui n'exclut nullement le sens de « carquois »: en arabe, *shaltu* signifie « couteau ». En somme le sens de « carquois » est pour le moins aussi acceptable que celui de bouclier. Les versions étaient aussi embarrassées que nous pour traduire ce mot.

1. Tébah est mentionnée dans la liste de Thoutmosis III, au nº 6, sous la forme *D(e)-b-hu*, ainsi que dans la correspondance d'El-Amarna, lettre 179 de l'édition de KNUDTZON. Berôthay, qui est un nom plus commun signifiant à peu près « les Puits », pourrait se retrouver dans la liste de Thoutmosis III au nº 19, sous la forme *Bi-a-ru-tu*, ou au nº 109, sous la forme *Bi-e-ru-tu*. On a identifié cette seconde ville avec Bereitan, à quelque distance au sud de Baalbek, dans une région où l'on a trouvé du fer, du cuivre et même, dit-on, de l'or. Mais, si les identifications proposées ci-dessus pour la zone occupée par les Araméens sont assez exactes, Bereitan serait trop au nord pour entrer en ligne de compte. Il serait plus tentant d'assimiler cette Bêrôthay à la Bêrôthâ d'*Ezéchiel*, XLVII, 16, et, comme on l'a vu, de la situer au sud du Nahr el-Qâsimîyéh. Ce serait d'autant plus vraisemblable que, dans la liste de Thoutmosis III, on a la série suivante: 12, Marama (Mêrôm de *Josué*, XI, 5, 7, dans la haute Galilée); 13, Damas, 15, Obira (une Abé de la haute Galilée); 16, Hemtu (Hâmath supposée, ci-dessus, comme située vers le coude du Litany); 19, Biaratu (proposée comme équivalent de Bêrôthay); 22, Tubey (le Tôb araméen au sud du coude du Litany). Elle correspondrait ainsi à la Βηρώθη de JOSÈPHE, *Antiquitates judaicae*, V, 1, 18, située en Galilée, non loin de Cadès. Sur d'autres opinoins relatives à la situation de Berôthay, voir LEGENDRE, *Béroth*, dans *Dictionnaire de la Bible*, t. I, coll 1625-1627. Quant à la situation de Tébah, elle pourrait, si l'on admet les suggestions de W. MAX MULLER, *Die Palästinaliste Thoutmosis III*, pp. 9-10, être fixée approximativement entre la Merdj-'Ayoun et le sud de la Békaa ou Cœlésyrie; dans la liste on a: 5, Ayn-Shau (peut-être équivalent, à Schouweya sur le flanc occidental de l'Hermon; 6, Debhu (soit Tébah); 10, Kamati (peut-être Qâmid el-Loz, dans la Békaa, au nord-ouest de l'Hermon) Comme, localisation plus précise, on propose Kefr Dubbeh, dans la plaine de Baalbek.

L'incertitude de ces localisations, qui ne sont qu'approximatives, ne permet pas de voir si ces deux villes, où David trouva tant de bronze ou de cuivre, étaient les lieux mêmes de l'exploitation, ou des entrepôts pour des quantités de métal telles qu'il valait la peine de les signaler.

2. II *Chroniques*, XVIII, 8, spécifie que le bronze rapporté par David servit à

Cette nouvelle victoire de David sur les Araméens semble avoir causé un grand émoi parmi eux. Les uns s'en réjouirent presque, tel ce Tôoû de Hâmath, qui se chamaillait sans cesse avec Hadadézer et n'était pas fâché de le voir humilié dans ses prétentions à la suprématie et diminué dans ses moyens de la conquérir. Il envoya à David une ambassade sous les ordres de son fils Haddouram, avec des compliments et avec des objets d'argent, d'or et de bronze, qui pourraient bien avoir représenté l'hommage quelque peu forcé d'un tributaire [1]. D'autres Araméens ne s'accommodèrent pas aussi vite de la victoire du roi d'Israël. Ceux de Damas accoururent à la rescousse d'Hadadézer vaincu. Mais il était trop tard. Ils subirent à leur tour une déroute si complète que David les astreignit à lui envoyer un tribut périodique, et à supporter chez eux ses préposés, qui s'occupaient du prélèvement des redevances et de la protection des trafiquants hébreux.

Par ces victoires répétées sur les Araméens, David dut s'acquérir au yeux de son peuple un mérite que l'on ne saurait apprécier assez haut. Les Philistins repoussés, c'étaient les Araméens qui étaient, à l'heure présente, les ennemis les plus dangereux pour Israël. David arrête leur progression vers les territoires hébreux, les oblige à marquer un temps d'arrêt dans leur concentration, réduit leur force militaire en hommes et en chars, leur enlève une partie de leurs richesses, et, en favorisant les transactions commerciales de ses sujets parmi eux, fait entrer Israël en contact étroit avec une civilisation plus avancée.

Il se dessinait toutefois un point noir parmi ces brillants succès. C'est sans doute du temps de David et à l'occasion du trouble que ces interventions avaient produit en Aram, que Damas commença à prendre cette place prépondérante qu'elle occupera non sans gloire pendant deux siècles. Un certain Rezôn, fils d'Elyâda, qui avait servi Hadadézer aux jours de son ambition, l'abandonna à l'heure de sa détresse et groupa

Salomon pour faire fondre la mer d'airain, les colonnes et tout ce qui était en bronze. Une addition semblable se trouve dans le grec de II *Samuel*, VIII, 7, 8.

1. Les représentations égyptiennes et assyriennes offrent souvent des tableaux où se voient des ambassades chargées de vases d'or, d'argent et de bronze : les nscriptions victorieuses les mentionnent aussi.

autour de lui des compagnons d'aventures, à la tête desquels il s'adonna à la razzia. Un coup de main heureux le rendit maître de Damas ; il y installa ses hommes, en devint roi, et fonda une dynastie. A peine David eut-il disparu qu'il reprit contre Salomon la politique aggressive de ses prédécesseurs [1] ; elle ne cessera plus désormais jusqu'à la tourmente assyrienne où sombreront, à dix ans de distance, Damas et Samarie. Si brillantes et si fructueuses qu'elles eussent été, les victoires de David n'avaient donc pu réussir à atteindre, de ce côté du moins, un résultat définitif.

III. — GUERRES CONTRE MOAB ET EDOM

A une époque que nous ne pouvons fixer mais, selon quelque vraisemblance, antérieurement à la guerre d'Édom [2], David entreprit une campagne contre les Moabites. Aux jours de sa vie errante, il avait été leur demander un abri pour son père et sa mère et l'avait obtenu. Mais le changement de sa destinée, ainsi que des motifs d'ordre moins général que nous ignorons, modifièrent du tout au tout la cordialité confiante de ces premières relations, et la guerre éclata entre les anciens amis. Nous n'en connaissons que deux détails. L'un est simplement épisodique, encore qu'il mentionne une prouesse assez remarquable pour avoir été signalée : Benayas, l'un des Trente, tua les deux fils d'Ariel et de Moab [3]. L'autre montre à quel point cette guerre fut acharnée : par une mesure de rigueur qui devait avoir sa raison, puisqu'il n'y avait pas encore eu recours, David, au lieu de condamner les captifs aux travaux forcés, les fit coucher à terre, mesura leurs rangs au cordeau, et en fit exécuter deux

1. Sur ces faits, voir I *Rois* XI, 23-25 et, *Salomon*, pp. 61 à 65.

2. Si le fragment du psaume LX étudié ci-dessous, est bien de David, on pourrait conclure que la guerre de Moab précéda celle d'Édom, en comparant les versets 10 et 11.

3. C'est du moins assez naturellement au cours de la guerre contre Moab que l'on pourrait placer cet épisode ; mais II *Samuel*, XXIII, 20, qui le mentionne, ne donne pas les circonstances. Dans cette interprétation, il faut ajouter « fils de » avec les Septante. Inutile de s'arrêter à deux autres interprétations, l'une, de Klostermann qui voit ici des lionceaux, l'autre de W. R. Smith, pour qui « ariel » serait ici un pilier à foyer.

cordeaux sur trois [1]. Le reste eut la vie sauve, mais le pays fut naturellement astreint à payer un tribut.

La guerre contre Édom, qui semble avoir été la dernière des grandes expéditions militaires de David, suivit immédiatement la guerre contre Aram. Après la défaite et la pacification des pays araméens, David n'avait plus rien de fâcheux à redouter sur sa frontière septentrionale. Il n'eut cependant pas le loisir de faire goûter à ses soldats le repos si doux de la paix. Tout au sud de son royaume, les Édomites, profitant des tracas que lui avaient suscités la menace des Araméens, les préparatifs de la campagne dirigée contre eux, puis l'organisation de la victoire, s'agitaient avec quelque arrogance et venaient saccager jusque dans le Négéb, les terres et les troupeaux des Calébites et des Qênites, ces amis et ces alliés fidèles de David depuis le temps de ses démêlés avec Saül [2]. Les atteindre pour les châtier n'était pas chose très aisée. Leur pays confinait au désert ; les villes, peu nombreuses, étaient souvent retranchées au milieu de rochers d'un accès difficile ; les chemins, mal tracés, ne pouvaient être suivis que sous la direction de guides qui connaissaient les points d'eau, et qui sauraient déceler les embûches [3]. Aussi la tradition juive a-t-elle peut-être eu raison d'attribuer à David tout au moins un fragment de psaume qui semble bien décrire la joie triomphante qu'inspirait à ce roi la série de ses victoires passées, et l'hésitation inquiète que lui causait l'entrée en campagne contre Édom [4].

1. C'est là un exemple de la décimation, connue dans l'histoire romaine, mais exécutée ici dans une proportion plus élevée. Dans le grec B ou *Vaticanus*, deux cordeaux de Moabites sont mis à mort sur quatre ; dans la Vulgate, un sur deux. On entend bien que, dans le cas présent, comme dans les mesures de répression de Joab en Édom et, en général, dans tous les massacres de ces temps antiques, il s'agit de l'exécution des ennemis que l'on pouvait saisir. Ne connaissant ni le nombre des prisonniers moabites, ni les raisons des sévices dirigés contre eux, nous ne pouvons taxer David que de sévérité.

2. Leur présence dans le Négéb est attestée par le lieu de la bataille qui va se livrer.

3. Voir ci-dessous le fragment de *Psaumes*, LX (Vulgate, LIX), 11.

4. Le psaume LX est attribué à David par les données traditionnelles de son titre ; les versets 7-14 sont reproduits dans le psaume CVIII (Vulgate, CVII). Les versets 8-11, traduits dans le texte, sont particulièrement intéressants au point de vue historique. On ne peut établir avec certitude qu'ils émanent de David ; de fait, les conquêtes dont il y est parlé conviennent au règne de ce roi, mais elles se renouvelèrent à l'époque de Judas Macchabée et de ses successeurs. Pourtant en faveur de l'attribution à David, on a quelques raisons à faire valoir : le cachet

J'exulte d'allégresse en lotissant Sichem;
Je mesure au cordeau la Vallée de Soukkôth;
Galaad est à moi; à moi est Manassé;
Ephraïm est le casque qui me protège la tête,
Et Juda est mon sceptre;
Moab est le bassin dans lequel je me lave;
Sur *Aram* je jette ma sandale;
Contre les Philistins je crie très haut victoire.

Mais qui me conduira à la Ville fortifiée?
Qui, jusques en Édom, me servira de guide [1]?

Sa confiance en Yahwè réconforta David. Il joignit les Édomites, et écrasa leurs principales forces dans le Val du Sel, à

antique de la langue avec ses images très concrètes; le fait que ces vers ont été utilisés deux fois dans les psaumes, comme s'il s'agissait d'une pièce à laquelle on tenait particulièrement; la difficulté, l'impossibilité de trouver un prince macchabéen qui pût se glorifier d'avoir remporté à lui seul toutes ces victoires; alors que David, lui, pouvait s'en glorifier; enfin cette circonstance que la guerre contre Édom semble bien avoir été la dernière grande campagne de David (II *Samuel*, VIII, 13), et que le psaume (verset 11) suppose précisément une hésitation ou une appréhension avant de l'entreprendre. Winckler lui-même attribue ce psaume à une période ancienne, et lui trouve autant de valeur historique qu'à l'élégie sur la mort de Saül et de Jonathas, au cantique de Débora et aux autres chants antiques : voir *Geschichte Israels*. t. II, pp. 204-206.

1. Les documents dont nous disposons pour l'histoire de David ne nous disent rien sur une intervention contre Sichem et la vallée de Soukkôth. Toutefois, il n'est pas invraisemblable que Sichem et son territoire, où, malgré les hécatombes d'Abimélék (*Juges*, IX, 40-54), beaucoup de Cananéens devaient subsister, eût à pâtir du développement de la royauté hébraïque. Il en fut ainsi pour les villes cananéennes de la plaine de Yizreël, dont il ne nous est pas dit comment elles furent soumises, et qui pourtant, le furent sûrement, puisque Salomon les compte parmi les chefs-lieux de ses préfectures. Quant au lotissement de Sichem et de Soukkôth, il pourrait avoir eu lieu quand le roi et ses grands se partagèrent les dépouilles des vaincus. Il sera parlé plus tard de la formation de cette nouvelle aristocratie, dont les premiers membres avaient été tout d'abord, pour une part notable, de simples aventuriers. — Galaad et Manassé désignent les pays hébreux de l'Outre-Jourdain, où David devait trouver une entière fidélité quand tout l'Est du Jourdain le trahissait. — Éphraïm et Juda représentent les deux portions de la nation hébraïque : ils formaient le double appui de la royauté de David. — Moab est traité comme un vil objet dont on tire pourtant parti : la guerre et l'écrasement de Moab feront, ci-dessous l'objet de quelques lignes. — « Aram » est une correction pour « Édom »; elle est conjecturale, puisque le texte et les versions portent bien « Édom »; mais cette correction est trop fréquemment nécessaire dans d'autres passages de la Bible pour qu'elle puisse paraître exorbitante ici. En effet, même si le présent passage ne se rapportait pas à David, comment le poète pourrait-il dire « qu'il jette sa sandale sur Édom » alors qu'au verset suivant, il se demande, non sans anxiété « qui le guidera en Édom »? Et, si, comme on le peut croire, ce passage se réfère à David, comment Aram aurait-il pu ne pas être mentionné dans un tableau de victoires? L'acte de « jeter la sandale » marque une prise de possession dédaigneuse. — Les victoires de David sur les Philistins sont bien connues. — La « Ville fortifiée » d'Édom a pu vouloir signifier Pétra; mais nous ne pouvons en être sûr.

l'est de Bersabée [1]. Les Édomites ne se tinrent point pour réduits ; Joab eut encore à battre leur pays avec quelques contingents [2]. Six mois durant, il lui fallut surprendre des guérillas insaisissables sans pouvoir toujours éviter leurs attaques imprévues : il y perdit un certain nombre d'hommes, dont il devait arracher les cadavres aux mutilations sauvages de l'ennemi. Aussi s'acharnait-il à rendre les rebelles édomites moins entreprenants et l'occupation israélite moins précaire, en exterminant systématiquement les habitants mâles qu'il pouvait saisir.

Parmi ceux qui échappèrent à cette poursuite rigoureuse se trouva un jeune enfant de la race royale d'Édom, nommé Hadad. Sauvé par quelques serviteurs de son père, il se réfugia d'abord dans le pays de Madian ; mais n'étant pas en sûreté là non plus, il gagna le désert de Paran, d'où, guidé par des hommes du pays, il réussit à atteindre l'Égypte [3]. Le pharaon l'accueillit à bras ouverts, trop heureux qu'il fut de se préparer dans ce noble fugitif un allié éventuel pour le jour où il se déciderait à reparaître dans ses domaines de la Syrie méridionale. Ayant grandi à la cour, le jeune prince édomite reçut en mariage la sœur d'une des femmes du pharaon, qui se nommait Tahpenès ; il eut d'elle un fils, Genoubath, que la reine fit élever avec les enfants royaux. En attendant qu'Hadad relevât le trône de ses pères, les Hébreux occupaient son royaume. Édom fut sans doute dès lors soumis par eux jusqu'au golfe Élanitique, par où ils avaient accès à la Mer Rouge, et des préposés, établis à demeure dans le pays, reçurent la tâche de pressurer les survivants, de protéger les colons et marchands hébreux qui s'y installèrent, de prélever les taxes de droit sur les caravanes d'Égypte, de Syrie et d'Arabie, qui se croisaient à ce carrefour de voies maritimes et de routes

1. On croit en retrouver le nom dans le ouâdy el Milh, ou ouâdy du Sel, qui continue vers l'est le ouâdy Es-Séba' de Bersabée. La victoire du Val du Sel, qui est attribuée à David par II *Samuel*, VIII, 13, l'est à Joab par *Psaumes*, LX (Vulgate LIX), 2, et cf. I *Rois*, XI, 15, 16 ; elle l'est enfin à Abishay, par I *Chroniques*, XVIII, 12. D'après le passage des *Psaumes*, Joab tua 12.000 Édomites ; d'après celui des *Chroniques* Abishay en tua 18.000.

2. Sur ces suites de la campagne d'Édom, nous sommes renseignés par I *Rois* XI, 14-22 ; voir, *Salomon*, p. 57.

3. Le pays de Madian, situé au sud d'Édom, s'étendait de part et d'autre de l'Arabâ méridionale et du golfe Élanitique. Le désert de Paran se trouvait à l'ouest du pays de Madian, dans la portion centrale de la péninsule du Sinaï.

continentales, et transportaient des marchandises de prix venues de contrées lointaines et mystérieuses.

Telles furent, dans leurs grandes lignes et avec les quelques détails que la Bible nous a conservés, les guerres extérieures entreprises par David, après qu'il eut libéré son territoire du joug philistin. Elles eurent tour à tour pour théâtres toutes les frontières du royaume. Aussi apparaissent-elles moins, dans l'ensemble, comme des tentatives de conquêtes lointaines que comme des efforts vigoureux faits par une nation jeune et ardente pour se donner de l'air et avoir ses coudées franches, en opérant une énergique poussée contre les peuples qui l'entourent, la pressent et parfois la serrent de trop près.

On vient de voir comment et avec quel bonheur David y réussit. Grâce à lui, le royaume d'Israël atteignait en quelques années une extension qu'il ne réalisa jamais plus, pas même du temps de Salomon. Il comprenait d'abord tous les pays peuplés d'Hébreux, « de Dan à Bersabée » — selon une formule souvent reprise mais qui se vérifiait alors pour la première fois — et des confins de la plaine côtière aux établissements rubénites, gadites, galaadites, disséminés sur le revers et la bordure du plateau montagneux de l'Outre-Jourdain [1]. C'était là le royaume proprement dit, le pays où l'on servait Yahwè et qui avait David pour roi.

Tout autour se déroulait une ceinture de peuples soumis ou tributaires : à l'ouest, les Philistins, resserrés et retenus le long du littoral ; au sud, les nomades et les demi-sédentaires, comme Amaleq, sévèrement châtiés pour leur pillage et appauvris par les contre-razzias, puis les Édomites, décimés par Joab, exploités par les préposés royaux, et laissant ouverte, sur la Mer Rouge et sur l'Arabie, une voie d'accès dont la possession garantissait l'avenir commercial du royaume de Jérusalem ; à l'est, les Moabites et les Benè-Ammôn, subjugués à la suite de durs

1. Les limites du nord-est sont assez difficiles à préciser ; peut-être, du reste, étaient-elles encore assez instables, non seulement en raison de la poussée araméenne qui, arrêtée un instant par David, reprit assez tôt après lui, mais aussi à cause du caractère semi-nomade de quelques clans de Manassé, qui vivaient dans des villages de tentes aptes à se déplacer : sur ces *ḥawwôth* de Yâïr, voir la *Période des Juges*, p. 188.

combats, payant des redevances et fournissant des esclaves pour d'utiles corvées ; vers le nord enfin, les Araméens, arrêtés dans leur marche sur le Jourdain et la mer, astreints au tribut, et tenus de faciliter le passage et les transactions des trafiquants hébreux.

Au delà de ces vaincus, des alliés ou, du moins, des associés entretenant avec David des rapports empreints de cordialité, jalonnaient les dernières zones d'influence de la jeune monarchie. C'étaient les Phéniciens, qui trouvaient chez elle un débouché bien achalandé pour les produits de leur pays comme pour leurs marchandises exotiques, et qui lui savaient gré d'une organisation propre à assurer la sécurité des routes et à favoriser les relations toutes pacifiques de leur commerce. C'était Tôoû, le prince araméen de Hâmath, qui, en reconnaissant la suprématie de David, comptait aussi sur lui pour défendre son indépendance contre les tendances unionistes de ses voisins accaparants. Sans doute, enfin, c'était aussi l'Egypte qui, ne se désintéressant jamais de ce pays de Canaan qu'elle revendiquait comme une annexe de son empire, venait peut-être d'y reparaître pour mettre à la raison les Philistins trop remuants [1], et qui, en tout cas, ne pouvait encore voir que d'un œil favorable la naissance d'un royaume moins dangereux pour elle que ces aventuriers, puisqu'il pouvait faciliter le passage de ses caravanes ainsi que l'échange et le trafic des produits nécessaires ou utiles aux deux pays [2].

1. Sur cette hypothèse assez plausible voir, ci-dessus, p. 167 n. 2.

2. On voit, d'après ces données historiques, dans quel sens il convient de parler de «l'empire de David». En réalité, son royaume propre ne renfermait que les pays hébreux ; les autres États, qui étaient en dehors des frontières d'Israël-Juda, ne lui appartenaient pas. Il y avait des princes en Philistie, des rois en Moab, en Ammôn, en Aram ; seul le pays d'Édom était sans roi. mais David n'y avait que des « préposés », et ne l'avait pas annexé à sa couronne. On trouvera d'ailleurs deux preuves parlantes de cette situation politique. Lors du recensement des sujets de son royaume, les recenseurs, Joab à leur tête, ne parcourent que le territoire hébreu. Nous connaissons leur itinéraire (II *Samuel*, XXIV. 5-8) ; il n'en dépasse point les limites. C'est le même territoire qui est réparti entre les diverses préfectures de Salomon (I *Rois*, IV, 8-19). Tout ce qui était au delà pouvait reconnaître dans une certaine mesure l'autorité du roi de Jérusalem et lui payer le tribut : mais ces territoires étrangers n'appartenaient nullement au domaine de la couronne. En particulier, l'Euphrate n'a jamais été la frontière réelle d'Israël. Mais les Araméens installés le long du cours moyen de ce fleuve, qui pouvaient avoir partie liée avec les Araméens de Damas, subissaient, par contre coup, l'influence de la politique de David. C'est là ce que les faits autorisent à dire. Les formules très amples qui se

Ce nouvel équilibre politique des pays de la Syrie méridionale en modifiait notablement la physionomie. Autrefois, surtout pendant l'occupation et l'hégémonie égyptiennes, cette région s'était trouvée morcelée en un grand nombre de petites principautés indépendantes, jalouses et rivales les unes des autres. Désormais les nationalités ayant rapproché ou finissant d'unir leurs groupes épars, on ne voit plus guère que des royaumes déjà solidement organisés, ou bien près de l'être. Les disputes et les unions de villages ou de villes s'effacent devant les rivalités et les alliances de peuples. On agite toujours de petites questions d'intérêt local, mais la politique internationale préoccupe aussi maintenant les esprits, à cause des ambitions des peuples qui se heurtent.

Dans cette transformation générale, due pour une part à cette conjoncture que les Assyriens étaient alors retenus loin de la Syrie méridionale et que les Égyptiens, s'ils y reparaissaient, n'y reparaissaient que pour mettre de l'ordre, les Hébreux occupent d'abord la première place. Ils en sont redevables à la clairvoyance, à l'énergie, à l'habileté, au succès, qui marquent toutes les entreprises de David quand il s'agit pour lui d'accomplir sa mission providentielle. Roi, il réussit à unir les Hébreux en un corps de nation malgré les tendances particularistes des tribus et malgré le fractionnement géographique des territoires qu'elles occupent ; guerrier, il entraîne ses armées bien loin du pays où l'on vivait jusque là cantonné. Il développe ainsi une vie nationale intense, ouverte à de grands espoirs, et répugnant à se tenir resserrée dans les limites étroites du village qui se blottit comme un nid paisible au sein d'une vallée, ou qui se dérobe comme un repaire sauvage dans un recoin de la montagne. Tant de victoires remportées sur les ennemis qui l'avaient si souvent effrayé et meurtri mettaient dans l'âme d'Israël plus de piété, plus de joie, plus d'entrain. Il se sentait comme soulevé hors de lui-même, et aspirait à un épanouissement complet de toutes les forces nouvelles ou renouvelées, qui fermentaient en

rencontrent ici où là dans la Bible, ne peuvent guère être comprises que comme tous les protocoles des monarques orientaux, où il faut toujours distinguer le royaume proprement dit des Etats avoisinants plus ou moins réellement soumis à son autorité ou à son influence.

lui. Israël, devenu un grand peuple, goûtait la fierté de vivre, et David, couronné de gloire, jouissait du bonheur d'être roi.

Ce bonheur d'un roi qui a connu les travaux de la guerre, l'ivresse de la victoire, les satisfactions d'une juste vengeance et le noble orgueil d'une domination établie sur de nombreux peuples, David, en remerciant Yahwè de le lui avoir départi, l'a chanté d'une âme pieuse et d'une voix martiale dans l'un de ses poèmes [1].

Oui, c'est toi [ ] ma lampe, ô Yahwè !
Mon Dieu, qui éclaire mes ténèbres.
Par toi je cours sus aux pillards,
Par mon Dieu j'escalade le mur.
C'est le Dieu à la voie parfaite ; [...]
Il est un bouclier pour qui recourt à lui.

Car qui est Dieu à part Yahwè ?
Qui, un Rocher, sauf notre Dieu?
C'est le Dieu qui me ceint de force,
Et qui rend parfait mon chemin.
Il me donne des pieds tout comme ceux des biches,
Et sur les hauteurs me fait tenir droit.

A mes mains il apprend la guerre,
A mes bras à bien bander l'arc [.].
Tu me donnes ton aide comme un bouclier ;
Ta droite me soutient ; tes *leçons m'élèvent.*
Tu fais que j'avance avec de longs pas,
Et mes chevilles ne chancellent point.

Je poursuis mes ennemis, je les atteins ;
Je ne reviens pas qu'ils ne soient achevés ;
Je les écrase ; ils ne se dresseront plus ;
Ils gisent étendus sous mes pieds.
Tu m'as ceint de force pour livrer bataille ;
Tu ploies sous moi mes adversaires.

Par toi mes ennemis m'ont montré la nuque ;
Ceux qui me haïssent, je les extermine.
Ils crient au secours : nul ne les délivre ;
Ils crient vers Yahwé : il ne répond pas.
Je les pulvérise comme poussière au vent ;
Les écrase menu comme la boue des rues.

1. *Psaumes*, XVIII, (Vulgate, XVII), 29-51, et, en une autre recension, II *Samuel* XXII, 29-51. Je traduis ici ce qui se rapporte au roi guerrier, et, *Salomon*, p. 248, le passage de la théophanie. Le partage en strophes n'est qu'approximatif.

Par toi, je sors sauf des querelles des peuples ;
Établi par toi comme chef des nations,
Des peuples me servent, inconnus de moi ;
Dès que leur oreille entend, ils m'écoutent.
Des hommes étrangers m'assaillent de flatteries ;
Des hommes étrangers, tombant d'épuisement,
Sortent en tremblant de leurs forteresses.

Par la vie de Yahwè ! Béni soit mon Rocher !
Et que soit exalté le Dieu qui m'a sauvé !
Ce Dieu qui m'accorde de tirer vengeance,
Et me rends les peuples soumis.
De mes ennemis par toi délivré ;
Tu m'élèves plus haut que mes adversaires,
Tu m'arraches aux prises de l'homme de violence.

Aussi je te loue parmi les nations ;
Yahwè ! pour ton nom je fais un cantique.
Il donne à son roi d'illustres victoires,
Et avec bonté agit pour son oint,
Pour David et pour sa race, à jamais !

CHAPITRE X

L'ORGANISATION DU ROYAUME DE DAVID

I. — L'ARMÉE : L'armée permanente comprend d'abord les Preux ou *gibbôrim*, recrutés dans la bande de David ; — formation de cette bande, son attachement pour David ; — les hauts faits des Preux ; — les porteurs d'armes. — Elle comprend ensuite les mercenaires étrangers, Crétois, Plêthis, Gattites d'Ittay. — L'armée territoriale, les chefs, l'armement, les classes de combattants. — La tactique, les sièges. — David guerrier ; Joab, le chef de l'armée.

II. — LE PEUPLE : Le recensement de David, raisons et culpabilité ; — l'itinéraire; —le châtiment par la peste. —La corvée. —La justice royale se superpose, non sans heurts, à la justice de cheikhs et des familles.

III. — LA COUR : — Les hauts fonctionnaires ; les conseillers. — Le harem de David, ses femmes et ses enfants ; — la Bible souligne la beauté des membres de cette famille ; —les rivalités nées de la polygamie. — Les dépenses, et les ressources de David.

David dirigea avec esprit de mesure l'organisation de son royaume.

David ne semble pas avoir imposé à son royaume une organisation compliquée et rigide. Il n'en avait ni le goût, ni l'expérience, ni la facilité. Plus insinuant que dominateur, il comptait sur son prestige de chef prédestiné, et s'appliquait, en général, à faire désirer ou accepter son autorité plutôt qu'à ranger de force ses sujets sous son sceptre. Ancien berger, ancien chef de bande élevé par Yahwè sur le trône d'Israël, il offrait, devenu roi, les allures d'un grand cheikh, et ne savait guère prendre l'attitude d'un monarque habitué dès l'enfance à tout régir en maître. Enfin, il lui fallait compter avec l'esprit fron-

SOURCES du chapitre X. Les détails de ce chapitre étant empruntés à tous les documents relatifs au règne de David on en citera les références nécessaires au fur et à mesure de leur exposé.

deur des tribus hébraïques, qui, toujours chatouilleuses sur leur indépendance et groupées depuis peu en un royaume unique, n'étaient pas disposées à se courber sous un joug trop lourd et trop étroit. Aussi, en matière d'organisation, le règne de David fut-il une période de tâtonnements. Aucune institution ne s'y créa d'après un plan idéal tout tracé d'avance ; mais la pression de nouveaux besoins, le désir d'utiliser les ressources du pays sans en laisser trop perdre, la complication croissante des tâches gouvernementales et la préoccupation d'affermir le pouvoir de la jeune monarchie, provoquèrent quelques essais d'organisation : ils avaient pour but de mettre un peu d'ordre dans l'armée, le peuple et l'entourage du roi.

I. — L'ARMÉE

Tout le long de son existence, David apparaît entouré d'hommes prêts à faire la guerre. Dès ses débuts, il éblouit ses compagnons d'armes et se les attache en abattant à la fronde le géant philistin ; il doit à ses guerriers une bonne part de ses succès, tant à l'intérieur de son territoire qu'au delà des frontières ; il trouve en eux l'armature la plus résistante de son royaume, que mine plus d'une cause de démembrement : parmi ses diverses institutions, c'est donc l'armée qui devait recevoir le meilleur de ses soins. Quand elle fut arrivée à son plein développement, elle comportait trois services distincts : les Preux et les mercenaires étrangers, qui constituaient l'armée permanente, et les contingents territoriaux, qui n'étaient appelés qu'en cas de guerre.

Les Preux, ou *gibbôrîm*, qui finirent par former un corps d'élite de soldats de métier, s'étaient recrutés, pour une bonne part, dans la bande des compagnons d'aventures de David. Quand celui-ci, jalousé et pourchassé par Saül, qui voulait le tuer, avait dû s'enfuir de Benjamin et chercher un refuge en Judas, sa patrie, l'esprit de solidarité de sa tribu, la renommée de ses prouesses, le pressentiment de sa fortune, l'espoir de sa protection et le goût du pillage, lui amenèrent très vite un grand nombre de partisans. Parents et alliés, hommes dans la

gêne, mécontents, coupeurs de routes, admirateurs généreux accouraient de tous côtés vers lui. Il n'en vint pas seulement de la région judéenne, qui, à quelques villages près, embrassa la querelle de David le Judéen ; dès cette époque, puis plus tard il en vint de tout le pays d'Israël : d'Éphraïm et de Manassé, de Nephtali et du Basan, du Galaad et de Ruben, et même de Benjamin, la tribu de Saül [1]. Des étrangers se joignirent aussi à ces partisans hébeux : des Hittites et des Cananéens qui vivaient en terre hébraïque ; des Araméens, des Moabites, des Benè-Ammôn, qui abandonnaient leur patrie pour entrer dans la troupe des « hommes de David » [2]. Elle atteignit bientôt le chiffre de quatre cents, puis s'éleva à six cents ; on ne sait pas si elle se maintint à cet effectif, ou le dépassa, lorsque David fut devenu roi.

Elle constitua d'abord une bande extrêmement mobile qui battait en tous sens la Montagne et le Désert de Juda. Elle ne

1. Dans la mesure où l'on peut identifier le pays d'origine des Preux désignés dans les listes de II *Samuel* XXIII, 8-38 ou de I *Chroniques* XI, 10-47, qui ajoute 16 nouveaux noms (41b-47) dont on n'a pas de raison de contester l'authenticité, voici les pays non judéens, d'où étaient originaires certains *gibbôrim* : Hârôd, de la plaine de Yizreël (?), II *Samuel*, XXIII, 25, 33 ; Gabaa de Benjamin, 29 ; Pirâthôn (= Fer'atâ), de la Montagne d'Éphraïm, 30 ; Mont Gaash, de la Montagne d'Éphraïm (*Josué*, XXIV, 30), 30 ; (Bêth-) Arâbâ, ville judéenne sur la frontière de Benjamin (*Josué*, XV, 6, 61), 31 ; Bahourim, de Benjamin, 31 ; Shaalbim (= Selbît ?) de Dan, 32 ; Beĕrôth (= el-Bîré), de Benjamin, 37 ; trente-et-un (?) Rubénites, I *Chroniques*, 42 ; Ashtôrôth (= Tell'Ashtara), ville manassite du Basan, 44 ; Aroër (de Juda, de Gad ou de Moab ?. l'un des deux derniers probablement, si l'on s'en tient au contexte), 44 ; Mahanaïm (?) de Gad, 46.

Bien que II *Samuel*, XXIII 39, résume sa liste en comptant 37 noms, il n'y en a que 33 dans notre texte ; la liste des *Chroniques* en fournit 49. Ces Preux non judéens, avec les quelques étrangers dont il est parlé dans la note suivante, formaient donc à peu près le tiers du corps des *gibbôrîm*.

2. Dans les listes des Preux, se trouvent : un Araméen de Beth-Maaknâ, II *Samuel*, XXIII, 34, et peut-être trois autres de Çôbâ (texte en mauvais état), I *Chroniques*, XI, 47 ; un Ammonite, II *Samuel*, XXIII, 37 ; un Hittite, Urie, 39 ; un Moabite, I *Chroniques*, XI, 46. Outre ces *gibbôrim* non hébreux, les textes mentionnent encore un autre Hittite, Ahimélékh, qui semble avoir été l'un des familiers de David au Désert de Juda, I *Samuel* XXVI, 6, puis un Coushite ou Éthiopien, mercenaire ou esclave, II *Samuel*, XVIII, 21.

L'expression « les hommes de David » revient assez souvent dans les textes de *Samuel* ; elle semble désigner la bande de David avant que celui-ci ne fût roi, ou tout au moins avant qu'il ne fût roi de tous les Hébreux. Quand on rencontre l'expression « les serviteurs de David », au contraire, David est roi d'Israël et de Juda. Si l'on pouvait tabler sur cette distinction, on pourrait mieux répartir chronologiquement les épisodes non datés où jouent un rôle soit les « hommes » soit « les serviteurs » de David. Le chiffre d'environ 400 est donné pour les premiers débuts, I *Samuel*, XXII, 2 ; plus tard on trouve 600, *ibid.*, XXIII, 13, XXV, 13 ; XXVII, 2 ; XXX, 9, 10. Ces chiffres doivent s'entendre avec le sens militaire de « centuries ».

se déplaçait pas seulement pour échapper aux recherches de Saül, qui, à plusieurs reprises, la poursuivit avec rage ; elle le faisait aussi pour trouver de quoi vivre. Lorsque l'insuccès des surprises du roi lui permettait pour quelque temps de n'être plus sur le qui-vive, elle se procurait des ressources en imposant ses services aux sédentaires, aux nomades, aux voyageurs de la région judéenne. A la façon des bandes d'« outlaws », qui se faisaient gendarmes ou pillards, selon qu'on les supportait ou qu'on les rebutait, elle débarrassait les villes des maraudeurs d'une autre bande, gardait les récoltes, protégeait les troupeaux, défendait les bergers, moyennant salaire ; mais, si on ne la payait pas de façon ou d'autre, elle cantonnait dans les villes, un peu trop longtemps au gré des habitants, ou accourait en armes s'asseoir à un festin qu'un propriétaire trop économe et malavisé ne l'avait pas invitée à partager [1].

Cette garde forcée, généralement courtoise, mais parfois hargneuse et souvent importune, finissait de temps à autre par exaspérer certains Judéens ; ils appelaient Saül, indiquaient les retraites de David, et le roi paraissait tout d'un coup avec une troupe nombreuse. David, autant par respect pour « l'oint de Yahwè » que par crainte d'une trahison ou d'une rencontre inégale, évitait toujours d'en venir aux mains avec son persécuteur. A la fin, craignant de ne pouvoir lui échapper, il se décida à passer avec sa bande au service d'un chef philistin. Changer de camp n'est rien pour les bandes de ce genre quand elles sont serrées de trop près, acculées à la faim, ou alléchées par les promesses d'un adversaire qui s'en débarrasse en les payant. En paiement de sa défection apparente, David reçut d'Akish, le prince philistin de Gath, la ville de Çiqlagh. Il était comme le vassal de ce protecteur à qui il devait fournir, le cas échéant, le concours militaire de ses gens, même s'il s'agissait de marcher contre les Hébreux ; en temps de paix, il avait mission de piller les voisins d'Akish, lui rendait compte de ses razzias et, sans doute, lui remettait une part du butin. Akish se montrait enchanté de services de ces transfuges. Il promit

1. Sur ces divers faits, voir, ci-dessus, pp. 104-116, et cf. I *Samuel*, XXIII, 1-13, XXV ; XXVI, 4.

à David de le nommer chef de sa garde du corps, et quand, à la veille d'attaquer Saül, il fut obligé par ses collègues, moins confiants que lui, de renvoyer David et sa troupe, il ne le fit pas sans s'indigner d'être contraint à un tel acte de défiance [1].

A Çiqlagh, puis, après la mort de Saül, à Hébron, où David s'établit et devint roi de Juda, la vie de ses routiers se modifia à leur avantage. Ils constituaient là comme une colonie de soldats, établie, avec femmes et enfants, dans une ville qui leur servait de base d'opérations. Ils ne dépendaient plus du bon et du mauvais vouloir d'habitants autour desquels ils rôderaient en quête de services ou de rapine. Ils vivaient sur le pied de guerre, et s'adonnaient régulièrement à la *razzia* des nomades et des semi-sédentaires de la région. Ceux-ci étaient les ennemis d'Israël et de Yahwè ; l'état d'hostilité ouverte était depuis toujours déclaré contre eux ; David, qui les surprit et les pilla souvent, les traitait avec la dernière dureté [2]. Ses hommes s'aguerrirent à cette vie mouvementée ; son renom et le leur se répandirent dans le pays hébreu ; de nouvelles recrues en arrivèrent. Comme celles qui les avaient précédées elles apportaient à David, non seulement leur habileté d'archers ou de frondeurs, leur dextérité à manier le bouclier et la lance, leur bravoure intrépide qui ne redoutait ni les éléments ni les hommes hostiles ; elles lui apportaient, de plus, l'appui de leur admiration profonde et de leur foi en sa haute destinée.

Car s'il faut être bien étroit pour s'émouvoir ou s'indigner que David ait été chef de bande, il faut oublier la moitié des textes pour ne pas voir que, tout en faisant la petite et la grande guerre comme on la faisait de son temps, il y manifestait, avec l'esprit de décision et un rare bonheur dans ses entreprises, une générosité, une prévoyance, une religion peu communes, qui lui gagnaient la fidélité et l'affection de ses hommes. Avec le ramassis d'aventuriers qui se mêlaient, dans sa bande, à des éléments plus honnêtes, ce n'était point là mince mérite. Que l'on eût à partager un butin abondant, ou que les choses tournassent mal, comme cela arrive même aux coupeurs de routes,

1. Voir, ci-dessus, pp. 122-123, et cf. I *Samuel*, XXVII, XXVIII— 1-2 ; XXIX.

2. Voir, ci-dessus, pp. 119-120, 123-127 et cf. I *Samuel*, XXVII, 8-12 ;XXX ; II *Samuel*, II, 1-3 ; III, 22.

toutes ces têtes chaudes s'échauffaient très vite : à la vue de Çiqlagh razziée par les Amalécites, après avoir beaucoup gémi, on parla de lapider David, et, quand la contre-razzia eut procuré de superbes dépouilles, on fut sur le point d'en venir aux mains ; David n'eut qu'à parler au nom de Yahwè pour calmer la colère et modérer la convoitise. Aussi, ce qu'il y a de vraiment admirable chez tous ces hommes de guerre, ce n'est pas leur vaillance, qualité assez naturelle chez des professionnels de l'aventure ; c'est leur attachement à David. Ils l'adoraient ; ils étaient prêts à se faire tuer pour le défendre, cela va de soi, mais même pour lui éviter un ennui ou lui procurer quelque plaisir [1], et, tremblant pour sa vie à le voir s'exposer avec sa bravoure coutumière, ils en vinrent à faire le serment de ne le plus laisser jamais prendre part aux combats [2]. Ils subissaient son ascendant avec une obéissance qui parfois leur coûtait : en plus d'un cas, il sut retenir leurs bras déjà levés pour frapper un adversaire qu'il voulait épargner [3].

A côté de ce dévouement affectueux qui est tout à l'honneur de ces rudes natures, en qui il s'épanouissait, et de David, qui le leur inspirait, ces guerriers déployaient une héroïque bravoure. Elle défrayait les entretiens des camps à la veillée, et alimentait la verve des conteurs à la porte des villes. De ces propos admiratifs naquit une littérature guerrière dont quelques fragments nous ont été conservés par les auteurs sacrés : des listes sommaires avec le nom, le grade et le pays d'origine des *gibbôrîm* les plus illustres, puis des récits succincts d'exploits fameux, qui rappellent, en petit, les traditions recueillies dans la *Hamasâ* et le *Kitâb el-Aghâni* sur les héros arabes des temps antiques. L'enthousiasme s'y donnait libre carrière pour célébrer ces guerriers « à la face de lion, semblables dans la course aux gazelles des montagnes », « le moindre d'eux valait cent hommes, et le plus grand en valait mille » [4]. On en citait quatre, qui

1. II *Samuel*, xxi, 15-17 (Abishay lui sauve la vie) ; xxiii, 13-17 (les trois Preux qui vont lui chercher de l'eau à Bethléem).

2. II *Samuel*, xxi, 16, 17. Voir une autre preuve de cette prudence inquiète lors de la bataille du Bois d'Éphraïm, *ibid.*, xviii, 2, 3.

3. I *Samuel*, xxiv, 5-8 ; xxvi, 8-11 (Saül) ; II *Samuel*, xvi, 9-12 (Shimeï).

4. I *Chroniques*, xii, 8, 14.

avaient chacun mis à mort un de ces géants du clan des Rephaïm, originaires de Gath, que les Philistins enrôlaient, et dont l'un « avait six doigts à chaque main et six doigts à chaque pied. en tout vingt-quatre doigts », tandis qu'un autre brandissait une lance pareille à l'ensouple sur laquelle le tisserand monte la chaîne de son tissu. D'autres avaient dans la même bataille, abattu des ennemis par centaines, tenu tête tout seuls à une armée, et donné ainsi aux fuyards le temps d'avoir honte de leur effroi pour revenir au combat et accourir au pillage. Plusieurs avaient tué un adversaire lourdement armé, en n'ayant à la main qu'une arme de fortune, ou vaincu un champion philistin dans un de ces combats singuliers que les deux armées aux prises, lentes à se joindre ou cessant un moment de s'entre-tuer, regardaient avec admiration et inquiétude, parce qu'ils décidaient souvent du sort des batailles [1].

Pour stimuler l'audace et mettre en relief les prouesses les plus glorieuses, David, avant même qu'il fût roi de tout Israël, avait créé une chevalerie, dont l'on ne franchissait les divers degrés que par des exploits de plus en plus fameux. L'ordre suprême était celui des « Trois » ; l'ordre inférieur, celui des « Trente »; le premier de chaque ordre en était le chef. Il existait aussi une « audience », sorte de conseil militaire auquel la bravoure seule donnait entrée [2]. Cette organisation de l'héroïsme

1. II *Samuel*, XXI, 15-22 ; XXIII, 8-23.

2. La liste des Trois avec leurs exploits est fournie par II *Samuel*, XXIII, 8-12 ; elle est suivie, 13-23, par l'indication des prouesses de quelques membres des Trente: les trois héros qui vont puiser de l'eau à Bethléem, Abishay, Benayas ; 24-39 donne une liste de noms des Trente sans indication de leurs exploits. Ces détails sont repris par I *Chroniques*, XI, 11-47, qui présente une liste plus longue pour les Trente,

Comme on l'a indiqué ci-dessus, p. 235, n. 1, il y a plus de trente Preux nommés ; cela prouve simplement qu'au fur et à mesure des disparitions, par suite de mort, par exemple, de nouveaux Preux entraient dans le corps des Trente.— La ressemblance des mots hébreux signifiant «Trois » et «Trente » a entraîné, soit dans Samuel soit dans *Chroniques*, quelques erreurs de texte ; il est facile de les corriger d'après le contexte et, quelquefois, d'après les versions. — Cette chevalerie existait avant que David fût devenu roi de Jérusalem, car Azaël, frère de Joab, qui fut tué alors que David n'était encore que roi de Juda (II *Samuel*, II, 17-23), faisait partie des Trente (*i id.*, XXIII, 24) ; de plus, les exploits attribués par II *Samuel*, XXIII, 9-17, à deux des Trois et à un groupe des Trente, semblent devoir se placer au moment où les Philistins, apprenant l'accession de David au trône d'Israël, essayent de s'emparer de lui.

« L'audience » est mentionnée par I *Samuel*, XXII, 14, à propos de Saül, et II *Samuel* XXIII, 23 ou I *Chroniques*, XI, 25 à propos de David. On traduit parfois ce mot par « garde royale ». Mais, d'une part, *Isaïe*, XI, 14, où il s'agit des Benè-Ammôn vaincus

témoigne de l'ardeur guerrière qui régnait alors ; on était héros par goût et par métier, et non pas à l'occasion ou par nécessité.

Voici les noms des Preux de David.

Yisbaal, de Beth-Kemôn, chef des Trois. Lui brandit sa hache contre huit-cents hommes tués en une seule fois.

Après lui, Élazar, fils de Dodô, d'Ahôh, du nombre des Trois Preux. Il était avec David à Pas-Dammim, quand les Philistins s'y réunirent pour la bataille. Les hommes d'Israël ayant remonté devant eux, lui tint ferme, et abattit tant de Philistins que sa main, fatiguée, collait à son glaive. Yahwé opéra une grande victoire en ce jour-là, et le peuple, revenu derrière lui, n'eut qu'à ramasser les dépouilles.

Après lui, Shammâ, fils d'Élâ, de Harar. Les Philistins se réunirent à Léhi. Or, il y avait là une pièce de champ pleine de lentilles. Le peuple ayant pris la fuite devant les Philistins, il se campa droit au milieu du champ, le défendit et abattit les Philistins. Et Yahwè opéra une grande victoire.

Abishay, frère de Joab, fils de Çerouyâ, était le chef des Trente. Lui brandit sa lance contre trois cents tués. Il eut un nom parmi les Trente; plus que les Trente, il fut illustre, et il devint leur chef ; mais jusqu'aux Trois il n'arriva pas.

Benayas, fils de Joyada, homme de valeur, riche en hauts faits, de Qabseël. Lui abattit les deux fils d'Ariel de Moab. Lui encore descendit et abattit le lion au milieu de la citerne, par un jour de neige. Lui aussi abattit un Égyptien, homme de belle prestance ; dans la main de l'Égyptien était une lance ; il descendit vers lui avec un bâton, ravit la lance de la main de l'Egyptien, et le tua avec sa propre lance. Voilà ce qu'a fait Benayas, fils de Joyada. Il eut un nom parmi les Trente ; plus que les Trente il fut illustre ; mais jusqu'aux Trois, il n'arriva pas. David le mit dans son audience [1].

Pour ce rude métier de mort, la bravoure naturelle ne suffisait pas. Des jeunes gens de choix en faisaient l'apprentissage aux côtés d'un guerrier de renom : c'étaient « les porteurs d'armes » ; tel l'écuyer du moyen âge, qui portait l'écu de son chevalier, et, par leçons, exemples, et pratique, exerçait son corps aux travaux, son âme aux devoirs de la noble carrière. Ces jeunes Hébreux, chargés des armes de leur maître, soigneusement entretenues par eux, l'accompagnaient à la bataille, tenaient devant lui, si, comme Goliath, il en avait un, le lourd bouclier

et réduits « à l'obéissance », n'est guère favorable à cette signification ; d'autre part, les gardes du corps sont plutôt les *râçim* ou « coureurs », terme employé même à propos de Saül, qui n'avait point de char (I *Samuel*, XXII, 17), et qu'on retrouve, en des contextes où il s'agit de gardes, dans plusieurs passages du Livre des Rois, v. g. I *Rois*, XIV, 27, 28. Le sens d'« audience », ou de conseil royal pour les questions militaires, paraît préférable.

1. II *Samuel*, XXIII, 8-12 ; 18-23. Pour les corrections à effectuer, notamment en ce qui concerne les noms propres et les titres de « Trente », voir les commentaires.

long qui abritait entièrement le combattant, le prévenaient des coups dangereux ou les paraient eux-mêmes, et, suivant de près ses traces, achevaient les ennemis tombés à demi mourants et tuaient aussi de leur mieux.

Jonathas avait un porteur d'armes ; David commença par être celui de Saül ; il s'en empressait dix aux côtés de Joab. De ces guerriers novices à leur chef se nouaient les liens étroits du respect et de l'affection, de l'émulation au combat et de la confiance à l'heure du danger. Quand un chef blessé ou vaincu tenait à échapper aux outrages de l'ennemi ou à ne pas survivre à sa défaite, il demandait à son porteur d'armes, le service suprême de lui donner la mort : Abimélék, fils de Gédéon, fut ainsi achevé par son compagnon ; Saül, ne pouvant décider le sien à le faire, se perça lui-même de son glaive. Cette institution des porteurs d'armes, qui était une haute école de bravoure, n'est signalée qu'au temps des Juges, de Saül et de David [1]. Il est probable qu'elle disparut au moment où la charrerie, introduite par Salomon, offrit à l'ambition militaire des jeunes Israélites le grade nouveau de *shâlîsh*, qu'ils semblent avoir ardemment recherché.

Exercés avec soin aux méthodes de combat, entraînés par des années de razzia et de guerre sans répit, fiers de leur renom et prodigues de leur vaillance, les Preux fournissaient des chefs habiles aux contingents territoriaux. David les récompensait par l'octroi de grades promis avec solennité et reçus avec fierté, par le don d'une arme ou d'une ceinture d'honneur, par des portions de butin et des distributions de champs et de vignobles [2].

1. Les seules références bibliques aux « porteurs d'armes » sont *Juges*, IX, 54, (Abimélék) ; I *Samuel*, XIV, 6 et suiv. (Jonathas) ; XVI, 21 (David et Saül) ; XVII, 41 (Goliath) ; XXXI, 4, 5 (Saül) ; II *Samuel*, XVIII, 15, XXIII, 37 ; I *Chroniques*, XI, 39 (Joab). Il y a tout au moins un vestige de l'expression dans *Isaïe*, LII, 11. On voit par ce qui vient d'être dit combien il est impossible de prétendre, avec les exégètes qui veulent harmoniser les deux traditions sur les débuts de David, que Saül — et Abner, qui n'était pas hors de sens — ne pouvait ignorer qui était David, son porteur d'armes, c'est-à-dire son compagnon le plus indispensable dans les combats. — Sur le *shâlîsh* dans la charrerie, voir, *Salomon*, p. 127, n. 1.

2. I *Chroniques*, XI, 6, promesse de titres des *sâr* et *rôsh* ; — II *Samuel*, XVIII, 11, promesse d'argent et d'un baudrier par Joab ; — I *Samuel*, XXII, 7, champs et vignobles donnés par Saül à ses chefs ; — sur les terres prises aux vaincus et possédées par des serviteurs de David, voir, ci-dessous, p. 268, n. 1, et cf. *Psaumes*, LX (Vulgate, LIX), 8, qui parle d'un lotissement opéré par David à Sichem et à Soukkôth:

Grâce à l'élévation au trône de leur chef, au besoin que, devenu roi, il eut de leurs concours pour son armée et pour sa police, grâce également aux biens qu'ils acquirent, ces chefs ne tardèrent pas à former une caste militaire qui prit rang à côté, au-dessus plutôt de l'ancienne noblesse des tribus [1]. Quand les guerres, qui les occupaient, eurent été terminées, ils se mêlèrent de politique. Les Preux, fidèles à David lors de l'usurpation d'Absalom, embrassèrent plus tard le parti du prophète Nathan, et contribuèrent à assurer l'avènement de Salomon [2]. Depuis cette intervention, l'histoire les perd de vue.

A côté des Preux, qui étaient, pour la majorité, d'origine hébraïque, David entretenait un second corps régulier qui n'était composé que d'étrangers, Crétois, Plêthis et Gattites, apparentés aux Philistins [3]. En s'entourant ainsi d'anciens ennemis enrôlés comme mercenaires, David ne faisait que suivre une pratique assez courante dans l'antiquité, pour ne rien dire des temps modernes. Les Ramsès de la XIX[e] dynastie, peu de temps avant lui, possédaient un corps d'élite de Shardanes, originaires d'Asie Mineure, et de Libyens, recrutés parmi les pillards du Delta, qui, passés au service de l'Egypte, trouvaient souvent, en cas de guerre, des compatriotes dans les rangs ennemis. Les Crétois, et probablement les Plêthis, demeuraient dans le Négéb, au sud-est de Gaza ; ils s'y étaient sans doute installés au cours de la première moitié du XII[e] siècle, en même temps que les Zakkalas et les Philistins, venus eux aussi des pays égéens, s'établissaient dans les plaines côtières du Saron et de la Shephêlâ. Moins enclins à mener la vie pastorale, qu'imposaient les maigres ressources agricoles du Négéb, que portés à continuer de vivre de la vie d'aventures qui les avait poussés dans cette contrée, ils pouvaient fournir à David des mercenaires tout préparés aux travaux de la guerre. Peut-être quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils déjà engagés dans sa bande alors qu'il résidait tout près d'eux à Çiqlagh : comme lui, ils étaient les

1. Voir, *Salomon*, pp. 375-76.

2. I *Rois*, I, 8, 10. Sur « la maison des Preux », voir, ci-dessus, p. 186.

3. Sur les Crétois et Plêthis, qui sont toujours nommés ensemble pour l'époque présente, voir *La Période des Juges*, p. 52. On les trouve cités dans II *Samuel*, VIII, 18; XV, 18 ; XX, 7, 23 ; I *Rois*, I, 38, 44 ; I *Chroniques*, XVIII, 17.

alliés d'Akish, le chef de Gath, et ils ne détestaient pas moins que lui les Amalécites qui venaient les razzier [1]. Mais c'est après l'établissement à Jérusalem de David devenu roi de tous les Hébreux que Crétois et Plêthis formèrent une milice spéciale bien organisée. Ils ne semblent pas avoir été des gardes du corps, ce service étant plutôt assuré par les « coureurs » du roi ; ils étaient proprement une légion étrangère. Ils avaient pour chef un Judéen, Benayas, fils de Joyada. Aussi fidèles que les Preux à David, ils jouèrent, sous les ordres de leur chef, un rôle plus important que ne le firent ceux-ci dans l'avènement de Salomon [2].

A peu près vers le milieu de son règne, David organisa un autre corps de soldats étrangers avec six cents hommes venus de la ville philistine de Gath. Comme cette ville paraît avoir été conquise par David, celui-ci pourrait les avoir enrôlés de force, ainsi que le faisaient parfois les pharaons dans un cas semblable [3]. A la suite et sous le commandement d'Ittay, homme très considéré et d'une certaine valeur militaire, ces Philistins s'installèrent à Jérusalem avec leurs familles. A la révolte d'Absalom, ils donnèrent à David une preuve touchante de leur attachement. Quand les conjurés approchèrent de Jérusalem et que David se décida à l'abandonner, ils vinrent, avec les autres partisans restés fidèles, défiler à leur tour devant le roi pour l'accompagner dans sa fuite.

Alors le roi dit à Ittay le Gattite :

— Pourquoi viendrais-tu, toi aussi, avec nous? Retourne demeurer avec ton roi, car tu es un étranger ; tu es même en exil loin de ta patrie. Arrivé d'hier, aujourd'hui t'obligerai-je à marcher avec nous à l'aventure? car pour moi, je vais où je vais ! Retourne-t-en, et emmène tes frères avec toi : Yahwè te traitera avec bonté et fidélité.

— Par la vie de Yahwè, répondit Ittay au roi, et par la vie de Monseigneur le roi, là où sera Monseigneur le roi, soit pour mort, soit pour vie, là sera son serviteur.

— Va et passe, dit David à Ittay.

Et Ittay le Gattite passa avec tous ses hommes et tous les enfants qui l'accompagnaient [4].

1. Les Amalécites qui incendièrent Çiqlagh, avaient aussi razzié le Négéb des Crétois, I *Samuel*, xxx, 14.

2. Ils prennent part au sacre de Salomon, les Preux non ; I *Rois*, I, 38.

3. Sur la prise de Gath par David, voir, ci-dessus, p. 166, n. 2. Au moment de la révolte d'Absalom, ces Gattites n'étaient que depuis fort peu de temps au service de David.

4. II *Samuel*, xv, 19-22.

Comme David savait se faire aimer ! En récompense de son parfait dévouement, Ittay fut mis à la tête d'un tiers des forces royales opposées à l'insurrection ; il se trouvait ainsi honoré de la même confiance et du même rang que Joab et Abishay, les neveux du roi.

L'armée permanente constituée par les Preux et les milices étrangères pourrait avoir compté dans les deux mille hommes [1]. Le reste de l'armée combattante, la masse qu'il fallait avoir à jeter dans la mêlée pour le corps à corps, était constitué par les contingents territoriaux. Tous les Hébreux en état de porter les armes pouvaient être, un jour ou l'autre, appelés à la guerre. Une organisation, d'origine apparemment archaïque, les répartissait, par villes, clans et tribus, en contingents de dix, cinquante, cent et mille [2]. Les chefs de chaque section devaient être les notables et les nobles des municipalités ; mais il y en avait de nommés directement par le roi, en raison des liens de parenté qui les unissaient à lui, en récompense de services exceptionnels ou en témoignage de haute faveur. Leur autorité militaire incluait le pouvoir de rendre la justice parmi leurs subordonnés

1. A part le chiffre de 600, donné pour les mercenaires de Gath (II *Samuel*, xv,18) on n'a pas de données permettant d'évaluer, même approximativement, le chiffre des soldats de métier, hébreux et étrangers. Pourtant ils ne devaient pas n'être qu'une poignée d'hommes : le premier contingent prêt à poursuivre Shéba, fils de Bikhri, qui soulevait Israël, n'était formé que des hommes de Joab, des Crétois et Plêthis et de tous les Preux, II *Samuel*, xx, 7 ; puisque David les jugeait en mesure d'arrêter le révolté et ses partisans, (verset 6), c'est qu'ils formaient à eux seuls une troupe assez nombreuse.

2. Le texte le plus clair sur ces circonscriptions militaires est *Amos*, v, 3 : « La ville qui part en expédition comme millier, n'aura de reste qu'une centurie ; et celle qui part comme centurie, n'aura de reste qu'une dizaine ». On voit que les contingents correspondaient à l'importance des villes et villages. Cette répartition devait être fort ancienne, et assez répandue chez les peuples voisins d'Israël : c'est sur le conseil de Jéthro le Madianite que Moïse l'introduisit dans les tribus hébraïques (*Exode*, xvii, 21-27 ; *Deutéronome*, i, 15-17) ; les Édomites donnaient à leurs chefs le titre de *'allûph* (*Genèse*, xxxvi, etc.), qui se rattache à *'éléph*, « millier » ; et les Philistins allaient de même au combat par milliers et centuries, I *Samuel*, xxix, 2. Il va de soi, et le texte d'Amos donne assez à le croire, que ces divers contingents ne contenaient que d'une manière approximative le nombre de mille, cent ou cinquante combattants. — Les chefs de ces diverses sections sont nommés dans I *Samuel*, viii, 12 ; xvii, 18 ; xviii, 13 ; xxii, 7 ; II *Rois*, i, 9, 11, 13 ; *Isaïe*, iii, 3. Cette organisation, plus artificielle que celle des tribus, semble avoir été conservée quelquefois même en temps de paix, où elle comportait alors, pour les chefs, une sorte de juridiction plus ou moins effective, dont on retrouverait comme l'équivalent dans celle de nos anciens cinquanteniers, quarteniers et dizeniers ; voir les textes cités à propos de Moïse. — On voit par I *Samuel*, xviii, 13 ; xxii, 7, que Saül donnait ces grades en récompense de services militaires. — Sur l'emploi du « millier» comme circonscription civile, voir, ci-dessous, p. 256, n. 1.

mobilisés. Tous ces combattants, une fois en campagne, ne touchaient vraisemblablement pas de solde ; ils devaient même pourvoir, en une certaine mesure à leur subsistance, quand ils n'étaient pas à même de vivre sur les ressources du pays ennemi ou sur le butin fait dans une contre-razzia [1].

Les nobles, les propriétaires aisés, s'équipaient eux-mêmes ; les pauvres gens prenaient quelques armes de fortune en attendant que des victoires eussent procuré de véritables armes ou du métal pour en fabriquer. L'armement était encore des plus simples. Des lances, des javelots, des massues, des haches, des arcs avec des flèches à pointe de silex ou de métal, des frondes avec des galets choisis dans un torrent et mis dans une gibecière, des glaives courts à deux tranchants portés dans un fourreau à un ceinturon ou à un baudrier, c'était tout ce dont on pouvait plus communément disposer pour l'attaque [2]. Pour se protéger, le soldat hébreu n'avait guère, à cette date, qu'un bouclier, soit, et encore très rarement, le grand bouclier qui pouvait abriter le corps presque entier et qu'un valet portait devant le combattant lourdement armé, soit, plus communément, le bouclier petit, de forme ronde, qui ne couvrait que le buste, mais qui était plus facile à tenir et à manier ; avant l'emploi des boucliers de métal, on se servait de boucliers en cuir, montés sur un châssis de bois, que l'on frottait d'huile ou de graisse pour les empêcher de devenir secs et cassants [3]. Les casques, les cuirasses

1. On peut déduire ce détail de I *Samuel*, XVII, 17, 18, où Jessé envoie David porter à ses frères, qui sont en campagne, « un éphâ (36 litres 440) de grain grillé et dix pains », ainsi que « dix fromages » à leur chef de mille. Le premier envoi ne ressemble pas à un simple supplément de vivres. Dans ce même passage, David doit prendre la *'arubbâ* de ses frères ; il n'y a aucune raison de ne pas garder à ce mot sa signification de « gage, caution, preuve », pour lui substituer l'interprétation bizarre de Symmaque, qui le traduit par « solde » : David doit apporter à son père la preuve qu'il a exactement fait sa commission.

2. Ces diverses armes sont signalées occasionnellement par I *Samuel*, XVII, 40 ; XVIII, 4, 10, 11 ; XIX, 9, 10, 20 et suiv. ; XXI, 9, 10 ; XXII, 6 ; II *Samuel*, I, 6, 21, 22 ; II, 23 ; XVIII, 11 ; 14 (où l'hébreu dit « des bâtons », ce qui ne convient guère pour enfoncer dans le cœur d'Absalom ; le grec porte « des traits », la Vulgate « des lances ») XX, 8 ; XXIII, 8 (עצן, que l'on peut garder avec ע initial ou écrire חצן, correspond à l'assyrien *haçinnu*, « hache », d'après le rapprochement de Dhorme et de Zimmern ; l'araméen *haçînâ*, se rattachant plutôt à une racine *hçâ*, désignerait un instrument destiné à « arracher »), 10, 18, 21.

3. II *Samuel*, I, 21 ; Isaïe, XX, 5, on graisse le bouclier pour le combat. Le grand bouclier, צנה, *çinnâ*, est porté devant Goliath par un valet d'armée, I *Samuel*, XVII, 7, 41. Le petit bouclier se nommait מגן, *mâghên*.

à plaques imbriquées, les jambières de métal étaient alors des armes luxueuses et rares ; ceux qui en possédaient passaient presque pour invincibles [1]. Toutefois, vers les dernières années du règne de David, des armes de ce genre commencèrent sans doutes à devenir usuelles chez les Hébreux : on avait alors du bronze en quantité, et les Phéniciens, comme les Philistins, pouvaient montrer à le travailler, ou se charger de ce travail qui leur était plus familier [2]. Quant aux chars, David n'avait jamais pu se décider à les introduire dans son armement. Les quelques dizaines de chars et d'attelages qu'il ramena à Jérusalem de sa campagne contre les Araméens n'y jouirent guère que d'un succès de curiosité ; le char fut un objet d'apparat, non une arme de guerre ; si les fils du roi raffolaient de leurs chars, David aimait encore mieux sa mule.

Dans cette masse de l'armée territoriale, où tous ne pouvaient pas avoir la même valeur pour le combat, il semble que l'on distinguait deux classes. C'étaient sans doute les jeunes hommes qui constituaient celle des « choisis », dénomination qui laisse entendre que leur enrôlement était précédé d'une sorte d'examen de leurs aptitudes corporelles. Le chiffre le plus élevé qui nous soit transmis pour leur nombre par les textes anciens relatifs à David est celui de 30.000 [3]. L'autre classe devait

1. Voir les descriptions de l'armure de Saül (I *Samuel*, XVII, 38, 39) comprenant casque, cuirasse et glaive, et de l'armure plus complète du géant de Gath vaincu par David, dans I *Samuel*, XVII, 5-7, et cf. *La Période des Juges*, p. 54, n. 2. — Ces armures de métal, assez dures au corps, étaient portées sur un vêtement de guerre ; du moins celui-ci paraît-être désigné par le pluriel de מד, *madh*, dans des passages comme I *Samuel*, XVII, 38 (Saül revêt David de ses *madh*, ce qui ne peut s'entendre que de son habit de guerre) ; XVIII, 4 (de même Jonathas donne à David son manteau, ses *madh*, son glaive, etc.) ; voir aussi I *Samuel*, IV, 12 (guerrier revenant de la bataille) ; II *Samuel*, XX, 8 (Joab équipé pour la guerre).

2. L'augmentation de l'armement au temps de David est attestée par II *Rois*, XI, 10. A l'avènement de Joas, au dernier tiers du IX[e] siècle avant J.-C., on conservait encore dans le temple, des lances et des boucliers qui remontaient à David, et *Cantique*, IV, 4, parle des boucliers ronds et d'autres boucliers des Preux suspendus à la « Tour de David » ; sur ce dernier texte, voir, ci-dessus, p. 186.

3. II *Samuel*, VI, 1. Bien que les deux termes « choisi » et soldat « d'élite », par lequel on traduit couramment le mot hébreu, se בחור, *bâḥûr*, rapprochent par leur sens étymologique, il semble que notre mot « élite » dit plus que *bâḥûr* ; on le pourrait tout au moins conclure du passage cité, où 30.000 soldats d'élite supposeraient une armée formidable. C'est pourquoi on propose l'interprétation indiquée ci-dessus. — Parmi les classes de combattants peut-être faudrait-il distinguer aussi quelques groupes d'élite qui marchaient habituellement sous les ordres d'un chef déterminé, qui les formait et peut être même les rétribuait . On trouve, en effet,

comprendre tous ceux que leur âge ou quelque autre cause de faiblesse ne rendait pas aussi propres à supporter les fatigues de la guerre. Ces deux classes étaient convoquées ensemble ou séparément, en tout ou en partie, selon les besoins, sur un ordre du roi ; le chef général de l'armée activait et surveillait leur mobilisation [1].

La tactique des batailles de quelque importance était élémentaire, mais non pas totalement absente. La position d'attente, choisie avec attention, se prenait autant que possible sur une hauteur ou en arrière d'un ouâdy. Les chariots, chargés d'armes, de vivres, d'entraves pour les futurs prisonniers, occupaient, rassemblés en un parc, le centre du campement ; la nuit tombée, le roi et ses grands y venaient dormir, et les guerriers se couchaient tout autour, gardés par des sentinelles que l'on relevait trois fois par nuit [2]. De bon matin, en poussant le cri de guerre, tous retournaient se mettre en ligne, sauf les gardiens des bagages et le corps de réserve [3]. Dans les actions générales l'armée était assez souvent répartie en trois corps destinés à envelopper l'adversaire [4]. Parfois on recourait à un mouvement tournant opéré en cachette [5], ou bien, après établissement d'une embuscade en arrière de la base ennemie, un corps d'attaque simulait la fuite, puis, faisant volte-face, refoulait sur l'embuscade l'ennemi ainsi menacé de front et de dos. Les soldats de métier,

mentionnés dans II *Samuel*, xx, 7, 11, des « hommes » et des « serviteurs de Joab », qui rappellent les « hommes de David », c'est-à-dire sa bande, et ses « serviteurs », c'est-à-dire ses officiers.

1. II *Samuel*, XII, 28. 29 ; XX, 4.

2. I *Samuel*, XXVI, 5-7. Les chariots aux bagages — il ne s'agit pas de chars de combat — semblent mentionnés par I *Samuel*, XVII, 20 ; XXVI, 5, où il y a tout lieu de penser que la partie du campement appelée מעגל, *ma'gâl*, tire son nom de עגלה, *'âghâlâ*, « chariot ». D'autres préfèrent voir en ce mot un campement en forme de « rond » ; mais le sens de « chemin, ornière », que possède également le mot *ma'gâl*, serait plus favorable à la première interprétation. Les versions, à ces deux passages, appuient l'une et l'autre. — D'après *Juges*, VII, 19, on voit que la nuit était partagée en trois gardes, qui auraient duré chacune trois ou quatre heures ; ici se trouve mentionnée « la garde intermédiaire » ou « du milieu » ; « la garde du matin » l'est par *Exode*, XIV, 24 ; I *Samuel*, XI, 11. Au temps de Notre-Seigneur, les Juifs suivaient l'usage des Romains, qui partageaient la nuit en quatre gardes, *Matthieu*, XIV, 25 ; *Marc*, VI, 48, XIII, 35 (où sont indiqués quatre moments qui pourraient correspondre aux quatre veilles).

3. I *Samuel*, XVII, 20-22,

4. I *Samuel*, XI, 11 ; XIII 17 ; II *Samuel*, XVIII, 2.

5. II *Samuel*, V, 23.

Preux et mercenaires étrangers, combattant en formation distincte, assumaient le plus rude effort de la bataille, ou se réservaient pour quelque coup d'audace.

Les sièges de places et de positions fortifiées se réduisaient le plus souvent à un investissement : l'assaut paraissait trop coûteux en raison des projectiles de toute nature que jetaient les défenseurs postés sur les remparts ,et l'on n'avait pas encore de machines propres à lancer des traits, ni des abris cuirassés et mobiles qui permissent d'aller saper les murs et de balancer le bélier. Un siège était donc une entreprise ardue et surtout interminable. L'art y jouait un rôle effacé au regard de la patience et de la ruse. Pourtant, on savait profiter d'un point faible de la défense pour établir une terrasse d'où l'on atteindrait la crête du mur de la ville assiégée, ou bien quelques hommes risquaient leur vie pour mettre le feu à l'une des portes, pour tirer quelques pierres du mur, provoquer un effondrement et ouvrir une brèche[1]. Plus habituellement, on dressait autour de la place investie de légères huttes de branchages [2], sous l'ombre desquelles on attendait que l'assiégé, à bout de ressources, épuisé par la famine, affolé par le manque d'eau, et désespérant de recevoir du secours, se résignât enfin à la reddition. Elle se trouvait parfois hâtée subitement par l'habileté d'un chef qui attirait les défenseurs hors de la ville, par la sagesse d'un guerrier qui s'avisait d'un stratagème pour s'y glisser à leur insu, par la prudence d'un habitant qui persuadait ses concitoyens ou qui les trahissait [3].

Le commandement général des troupes appartenait au roi. En fait, David ne l'exerça pas toujours. Il ne dirigea personnellement ni les deux campagnes contre Ammon, ni la répression d'Édom, et, soit dans la dernière guerre contre les Philistins, soit à la bataille du Bois d'Éphraïm contre les rebelles d'Absalom, ses soldats exigèrent de lui qu'il ne s'exposât point aux hasards

1. Ces divers procédés sont indiqués dans *Juges*, IX, 52 (Abimélék reçoit sur la tête une meule de moulin à bras en venant mettre le feu à la porte de Tébéç) ; II *Samuel*, XX, 15 (Joab fait élever une terrasse et creuser des mines au siège d'Abêl).

2. C'est ce qui se fit alors devant Rabbâ : II *Samuel*, XI, et ce que les Araméens feront, sous Achab, au siège de Samarie : I *Rois*, XX, 12, 16.

3. *Juges*, XX, 29-42 ; prise de Sion, ci-dessus, p. 169-180 ; II *Samuel*, XX 16-22 ; sur la trahison supposée d'Ornâ à Jérusalem, voir, ci-dessus, p. 179.

du combat. Ce dernier détail montre assez clairement combien on le savait rempli de vaillance et de mépris pour le danger. David fut en effet l'un des guerriers les plus fameux de son temps, l'émule et le digne successeur de Saül dans les travaux de la guerre. Quand il eut ceint sa double couronne, il ne prit plus part aux batailles ; mais sa jeunesse avait brillé de tant d'éclatantes prouesses, qu'à ne plus payer de sa personne il ne perdit pas son renom. Avant même d'entrer dans l'entourage du roi, il était connu pour ses exploits ; sa victoire sur Goliath le mit au premier rang ; elle le mit avant Jonathas, qui, transporté d'enthousiasme, lui donna tout son équipement, en signe d'alliance et d'amitié ; elle le mit même avant Saül, de qui les femmes chantaient qu'il « avait abattu ses mille : mais David avait tué ses dix-mille ». L'audace téméraire ne lui déplaisait pas. Berger, il luttait corps à corps avec les ours et les lions ; chef, il cherchait des Philistins à mutiler pour gagner la main d'une des filles du roi ; fugitif, il se glissait de nuit jusqu'au centre du campement pour tenir Saül à la pointe de son glaive. Il aimait les combats singuliers en présence de ses Preux ; il aimait les razzias où l'on travaille vite et bien, et les contre-razzias où l'on se venge avec profit [1]. Il était vraiment le roi prédestiné pour susciter des héros et donner à tout un peuple le goût de la victoire. Aussi ses adversaires le redoutaient entre tous : à la révolte d'Absalom, Ahitophel demandera qu'on lui choisisse douze mille hommes pour se saisir de lui seul [2] ; et ses amis le plaçaient hors de pair : au moment de livrer la bataille qui devait écraser la révolte, David dit à l'armée.

— Je veux absolument partir, moi aussi, avec vous.
— Non, dit l'armée, tu ne partiras pas avec nous, car, si nous devons prendre la fuite, on ne fera nulle attention à nous, et si la moitié de nous meurent, on ne fera nulle attention à nous ; mais toi tu en vaux dix mille comme nous [3].

Cette vaillance merveilleuse, prompte, inlassable, David la devait à sa riche nature ; mais il savait lui chercher un appui

1. I *Samuel*, XVI, 18 ; XVII 1-4 ; 7 ; 34, 35 ; XVIII, 20-29 ; XXVI, 4-12 ; XXVII, 8-11 ; XXX ; II *Samuel*, 15-17.

2. II *Samuel*, XVII, 1, 2.

3. II *Samuel*, XVIII, 2, 3.

dans sa rare piété. S'il se battait avec audace, c'est qu'il se fiait sans cesse au secours de Yahwè. Yahwè était pour lui « le bouclier » qui l'abritait, « le rocher » abrupt d'où il défiait l'ennemi, « le refuge » où il échappait aux recherches, « le lieu haut inaccessible » qui le mettait à l'abri des surprises, « la force » contre laquelle toute attaque venait se briser ; et lui qui avait vaincu les Araméens, sans posséder comme eux une charrerie redoutable, criait bien haut le secret de son incompréhensible victoire :

> Ceux-ci ont leurs chars, ceux-là leurs chevaux ;
> Mais nous, nous avons le Nom de Yahwè ! [1].

Aussi David se conformait-il avec les sentiments d'une foi sincère à toutes les pratiques religieuses que les mœurs antiques, sanctionnées par la loi yahwéiste, prescrivaient de suivre dans « les guerres de Yahwè » ; car toute guerre, comme on le verra plus loin, était une œuvre de religion [2].

David, pour l'ordinaire, laissait le commandement de l'armée royale à Joab, qui avait le titre de « chef de l'armée » [3]. En sa

1. *Psaumes*, XVIII (Vulgate, XVII), 2, 3 ; XX (Vulgate, XIX), 8 ; XXVIII (Vulgate, XXVII), 7, 8 ; et voir, à la fin du chapitre précédent, la traduction du long passage de XVIII, se référant au roi-guerrier.

2. Voir, *Salomon*, pp. 236-244.

3. Le chef général de l'armée avait le titre de *sar çâbhâ*, *Deutéronome*, XX, 9 ; *Juges*, IV, 2 ; I *Samuel*, XIV, 50 ; II *Samuel*, X, 16 ; XIX, 14 ; I *Rois*, I, 19.) proprement « chef d'armée », sans l'article, tout comme dans l'expression *Yahwè çebhâôth*, ou (des) « armées ». Au-dessous de lui, il conviendrait sans doute de placer immédiatement les *sarê* (*ha*)*ḥayil*, « chef de (la) force (armée) », nommés avec Joab dans II *Samuel*, XXIV, 2 (avec L et I *Chroniques*, XXI, 2 *hâ'âm*), 4, et aussi I *Rois*, XV, 20 ; II *Rois*, IX, 5 ; *Néhémie*, II, 9. Le *sar gedhûdh*, « chef de razzia », apparaît dans II *Samuel*, IV, 2 (au pluriel) ; I *Rois*, XI, 24. On trouve enfin le titre simple de *sar*, ou ceux de *sar* des Trois, des Trente, de mille, de cent, etc. ; voir, ci-dessus, p. 239, n. 2. Le titre de *rôsh*, « chef, prince », semblerait indiquer un titre qui s'ajoutait parfois à un autre pour le relever encore ; cf. *Juges*, XI, 11 (*rôsh* et *qâçîn*) ; I *Chroniques*, XI, 6 (*rôsh* et *sar*) ; ce serait à peu près l'équivalent de « commandant-chef » ; mais on le trouve aussi seul, *Juges*, XI, 8, 9 ; I *Samuel*, XV, 17.

I *Chroniques*, XXVII, 1-15, décrit une organisation qui, dans la pensée de l'auteur, n'était pas sans quelque rapport avec l'armée : chaque mois, 24.000 hommes formant une « section » que commandent à tour de rôle douze chefs, pris parmi les Trente, sont au service du roi. Rien ne spécifie le genre de services que cette troupe pouvait rendre, et le texte ne dit pas qu'elle vînt à Jérusalem pour servir de garde au roi. A la rigueur, on pourrait supposer qu'il s'agirait là d'une organisation de police gouvernementale, avec un roulement qui annonce celui des hommes levés pour la corvée par Salomon, ou celui des douze préfets institués par ce roi. Sous cette forme, et pourvu qu'on ne serrât pas de trop près le chiffre de 24.000, qui supposerait une force totale d'au moins 288.000 hommes, cette organisation pourrait bien avoir existé. Toutefois, il faut reconnaître qu'un détail de cette liste peut rendre assez perplexe sur l'étendue de sa valeur historique ; le chef du quatrième mois est

qualité de neveu du roi, Joab s'était trouvé désigné pour ce poste élevé, car toute monarchie naissante est fort souvent une entreprise de famille. Il l'occupait, du reste, avec un rare mérite. On ne saurait évaluer au juste la part qui lui revient dans l'œuvre de conquête militaire et d'organisation monarchique qui fait la gloire de David ; elle fut sûrement considérable. David l'estimait à sa valeur. Sans nul doute, le caractère rude, la parole sans ménagement, l'instinct vindicatif et sanguinaire de Joab, lui déplaisaient souverainement ; il était froissé de le voir poursuivre avec Abishay, son frère, les intérêts de leur famille au risque de compromettre ceux de la royauté ; il condamnait avec emportement des crimes comme les meurtres d'Abner et d'Amasâ, qui avaient fait peser un instant sur lui le soupçon de complicité ; la mise à mort d'Absalom, en dépit de ses ordres, qui ressemblaient à une supplication, lui brisera le cœur. Néanmoins, il ne pouvait se résoudre à se priver des services de ce compagnon d'une fidé-délité sans défaillance et d'un dévouement que n'effarouchait point la demande d'une complaisance homicide. Une fois, il est vrai, après la répression de la révolte fomentée par son fils, il le destitua ; mais Joab, ayant poignardé son remplaçant, reprit de lui-même le commandement, remporta la victoire, et garda, peut-être sans l'aveu du roi, son premier rang reconquis. Si les ennemis redoutaient la cruelle sévérité d'un pareil homme [1], ses soldats lui témoignaient un dévouement fidèle : lorsqu'il eut tué son rival et pris sa place, les troupes le suivirent aussitôt sans murmure, et les Israélites insurgés, qu'il avait alors à réduire, s'empressèrent de jurer de nouveau obéissance à un chef qu'ils appréciaient plus encore qu'ils ne le craignaient.

Joab n'était pas seulement un soldat farouche et impitoyable ;

Azaël, frère de Joab (verset 7) ; or Azaël avait été tué par Abner au cours des luttes intestines qui avaient précédé l'accession de David au trône d'Israël, II *Samuel*, II, 18-23 ; il ne pouvait donc être chef d'une de ces sections, qui n'auraient pu exister qu'après la réunion, dans un même royaume, d'Israël et de Juda. Cette grave inconséquence n'a sûrement pas échappé au rédacteur de cette liste, qui, on peut le croire, n'ignorait pas la mort d'Azaël ; c'est pour cela sans doute qu'il attribue au fils d'Azaël, Zabdias, la continuation du service de son père. Mais ce second détail n'empêche pas le premier d'avoir été irréalisable.

1. Cf. I *Rois*, XI, 14, 21 : Joab avait déployé une cruauté si acharnée lors de la répression d'Édom (voir, ci-dessus, p. 227), que Hadad n'osa point rentrer dans son royaume avant que lui et David fussent morts. — Plusieurs des faits utilisés ici, à propos du caractère de Joab, sont racontés dans le chapitre suivant.

il savait aussi veiller sur la royauté et la dynastie de son oncle. Là encore, il se montrait autoritaire, catégorique, brutal même, sans toutefois négliger la ruse et les insinuations détournées, quand les attaques de front n'avaient pas réussi. Pour lui, en pareille matière, les droits du cœur ne pesaient rien. Il ne pouvait comprendre que David fît fléchir le privilège de la naissance, qui assurait à Adonias la succession à la couronne, devant l'ambition de Salomon, l'enfant d'une épouse trop aimée ; il n'admettait pas que l'on s'attardât à verser des larmes sur la mort d'un fils rebelle, quand on était roi et que l'on avait sa couronne à sauver. David cédait toujours. Mais une lourde rancune s'accumulait au fond de son âme contre ce conseiller trop raisonnable et trop tyrannique. En mourant, il recommandera à Salomon de traiter Joab selon ses œuvres ; jamais il n'avait osé le faire lui-même. Joab connaissait David ; il ne connaissait pas Salomon. Quand il s'avisera de reprendre avec le nouveau roi ses empiètements et ses intrigues, il se heurtera à un homme qui voulait commander et qui savait agir ; il se brisera, et, par la main du fils, paiera de sa vie tout ce qu'il avait fait endurer au père.

II. — Le peuple

Si indépendant que se fût montré Joab, il lui était parfois arrivé d'obéir. C'est ainsi que, tout en le désapprouvant et en le déconseillant, il s'était plié contre son gré à diriger le recensement des habitants mâles du royaume [1].

1. On ne connaît pas la date de ce recensement. Il dut sans doute suivre les grandes guerres, puisque les recenseurs s'avancent très au nord dans les confins araméens.

Le recensement fut exécuté par ordre de David, la peste et l'érection d'un autel qui en furent les suites, nous sont décrits dans deux passages : II *Samuel*, xxiv et I *Chroniques* xxi-xxii, 1. Le premier passage doit être lié à I *Samuel*, xxi, 1-15 (exécution des Saülides au grand haut lieu de Gabaon) ; il en est séparé, dans nos textes, par suite de l'intercalation des listes des Preux, dans lesquelles on inséra plus tard deux psaumes de David ; mais il s'y rattache par ses premiers mots : « Et la colère de Yahwè s'enflamma *de nouveau* contre Israël », qui se réfèrent à la sécheresse, premier effet de la colère de Yahwè.

Le second passage, celui des Chroniques, soulève une question importante. On ne peut pas le considérer, en effet, comme une simple copie retouchée du premier. Assurément, il s'y trouve de ces retouches qui sont assez caractéristiques des procédés littéraires du Chroniqueur : il met en cause « Satan », qui, « se dressant contre Israël », pousse David à dénombrer son peuple, alors que l'auteur de *Samuel*, se

Les populations en général, et les nomades ou les sédentaires de fraîche date moins encore que les autres, ne se prêtent pas volontiers à cette investigation, prélude menaçant des entreprises du pouvoir sur les personnes et sur les biens. Aussi, quand on apprit que David avait résolu de l'entreprendre, on eut tout de suite l'impression qu'on allait au-devant d'un malheur et que l'étrange projet du roi ne pouvait être que l'effet d'un châtiment divin : Yahwè, irrité contre Israël, engageait lui-même David dans cette résolution fatale, qui, une fois accomplie, lui fournirait l'occasion de sévir [1]. Joab et les chefs de l'armée,

conformant aux idées anciennes, attribue ce rôle à Yahwè lui-même, verset 1 ; — s'il porte le chiffre des recensés d'Israël de 800.000 à 1.100.000, il abaisse celui des recensés de Juda de 500.000 à 470.000, parce que, pour lui, ni Lévi, ni Benjamin ne durent être recensés, versets 5 et 6 ; — il ne désigne pas Gad par son titre de *nâbhî*, mais fait de lui « le voyant de David », suivant en cela soit ses sources, soit sa prédilection pour ce titre de « voyant », qu'il emploie 10 fois à lui seul, alors que tout le reste de la Bible ne l'emploie que 7 fois ; — il représente l'Ange de Yahwè se tenant entre ciel et terre (versets 15, 16), alors que, dans les autres théophanies, l'Ange touche la terre (cf. par exemple, *Juges*, VI, 11 et suiv. ; XIII, 3 et suiv.) ; — il fait payer 600 sicles, et des sicles d'or à David (verset 25), alors que le texte de *Samuel* n'en fait payer que 50, qui, faute de plus ample détermination, ne pouvaient être que d'argent. Parmi ces retouches, l'une ou l'autre pouvait être dictée au Chroniqueur par ses sources. Mais voici, de plus, quelques divergences de son récit par rapport à celui de *Samuel*, qui ne peuvent guère s'expliquer par les tendances habituelles de cet auteur : il ne parle que de 3 ans de disette, au lieu de 7, et ce chiffre 3 correspondrait mieux que 7 aux 3 mois de défaite et aux 3 jours de peste ; — les paroles qu'il met sur les lèvres de Nathan sont mieux venues que celles qui lui sont attribuées par *Samuel* ; — il signale (verset 20) l'impression de stupeur produite sur Ornâ, occupé à battre son blé, et sur ses quatre fils, détail pittoresque, qui pourrait être original ; — il fait offrir par Ornâ à David du blé pour l'offrande (verset 23) ; — il parle de la foudre qui, comme pour le sacrifice d'Élie, vient allumer celui de David (verset 26) ; — enfin les versets XXI, 28-XXII, 1, où l'on veut communément voir une amplification du Chroniqueur, pourraient bien être empruntés par lui à sa source, car ils spécifient que le lieu consacré par la présence de l'Ange et par le sacrifice de David portera le temple et l'autel des holocaustes, et ils rapprochent les sanctuaires de Gabaon et de Jérusalem, que l'on trouve de même rapprochés dans *Josué*, IX, 21-27 et I *Rois*, III, 4-15.

1. Dans cette manière de comprendre l'intervention de Yahwè dans les choses humaines, il ne s'agit pas d'arbitraire ou de caprice divin. Yahwè veut punir Israël parce qu'une faute a été commise ; cette faute n'est pas indiquée dans notre texte, mais dans I *Samuel*, XXI, qui lui était primitivement uni, et où se trouve dépeinte une situation analogue à celle de XXIV, la disette était le châtiment de l'inexécution de la vendetta gabaonite contre Saül. Puisque Yahwè doit et veut punir, quand il n'agit pas directement par un fléau naturel, il lui faut un homme qui sera l'instrument de sa vengeance ; ici, ce sera David. On voit par là que, pour l'auteur, la faute de David, qui opère le recensement de son peuple, est plutôt l'occasion que la cause de la peste ; celle-ci, le peuple l'a méritée ; David ne fait que la provoquer. Comme on l'a déjà remarqué, ce rôle attribué si souvent à Yahwè dans les textes anciens (cf. par exemple, *Exode*, IV, 21 ; VII, 3 ; IX, 12 ; X, 20 ; XI, 10 ; *Isaïe*, VI, 9 et suiv.) ne correspondait plus aux idées théologiques du Chroniqueur ou de l'auteur de sa source ; il supprime la faute d'Israël, qui pourtant justifie mieux le châtiment de

chargés par le roi d'opérer le dénombrement, risquèrent des remontrances. Ils ne prévoyaient que trop clairement les suites fâcheuses de leur mission. Le peuple, encore mal soumis au joug d'une royauté d'institution récente, n'allait-il pas regimber sous cette mesure tracassière ? Le roi, en la prescrivant, n'outre-passait-il pas les pouvoirs que les cheikhs d'Israël avaient consenti à lui reconnaître lorsqu'ils avaient discuté avec lui, en présence de Yahwè d'Hébron, les conditions de leur obéissance [1] ? Enfin, si les recensements opérés autrefois l'avaient toujours été sur l'ordre de l'autorité religieuse, n'y avait-il pas là, de sa part, une usurpation à tendance laïque ?

Mais David, aveuglé par les nécessités de l'organisation de son royaume, ne voyait pas la portée des raisons religieuses ou politiques qu'on opposait à son décret. Il voulait connaître avec exactitude les forces en hommes dont il pouvait disposer [2], et, par le moyen d'une sage prévision, parer aux difficultés qu'opposaient à une mobilisation rapide l'éparpillement des habitants sur un vaste territoire comme la lenteur des communications à travers un pays accidenté. Il songeait aussi peut-être à établir une assiette plus large et moins arbitraire en vue de prélever les redevances et d'organiser les corvées, destinées, les unes et les autres, à subvenir aux nouveaux besoins créés par le nouvel état de choses. Il voulait, en tout cas, agir en vrai roi qui tient à ce que ses ordres soient exécutés. Il passa donc outre aux récriminations du peuple, comme aux remontrances de Joab et des chefs de l'armée.

la peste, et, à Yahwè, il substitue Satan, qui « se dresse contre Israël et séduit David ». Cette idée différente, qui s'explique assez par un changement de point de vue, peut paraître plus simple ; mais elle n'a pas le caractère moral de l'idée qui préside au récit plus ancien de *Samuel*. — Dans *Von Moses bis Paulus*, pp. 241-243, le P. Kugler s'applique à supprimer le contraste des deux récits : ce ne serait pas Yahwè qui « aurait incité » David au recensement mais un mauvais conseiller, appelé « Satan » par le Chroniqueur. Il est vrai que dans I *Chroniques*, XXI, 1, le nom « Satan » n'a pas l'article, comme il l'a dans *Job*, I, 6-8, 12 ; II, 1-4, 6 et suiv., et *Zacharie*, III, 1-2. Mais l'absence de l'article peut provenir de la date tardive des *Chroniques*, « Satan » étant alors devenu un nom propre. Du reste, même si ce Satan du Chroniqueur n'est en réalité qu'un homme pervers dont David suit le conseil, le texte de II *Samuel*, XXIV, 1, reste trop clair pour qu'on puisse se permettre de le corriger afin d'y substituer, fût-ce en pensée, ce Satan humain à Yahwè.

1. II *Samuel*, III, 21 : V., 3.

2. Les chiffres donnés par I *Samuel*, XXIV, 9 et I *Chroniques*, XXI, 5, ne concernent que les hommes « tirant le glaive ».

Ceux-ci, sous les ordres de Joab en personne, entreprirent, dans un appareil tout militaire, cette tournée du recensement [1]. Ayant franchi le Jourdain, ils la commencèrent par la frontière méridionale du territoire hébreu situé au delà du fleuve. Ils partirent d'Aroër, qui domine l'Arnon, et de la ville qui, dans la vallée où il coule, en surveillait les passages, remontèrent vers le nord, à travers les cantons israélites de Gad, jusqu'à Yazêr, parcoururent les monts du Galaad, et atteignirent, vers le haut Jourdain, le pays hittite qui s'étendait jusque vers Cadès sur l'Oronte. Revenant alors vers le sud pour recenser le pays situé à l'ouest du fleuve, ils touchèrent Dan et Iyyôn, tournèrent vers Sidon « la Grande », puis vers la forteresse de Tyr, n'omirent pas d'inspecter, au cœur du royaume, les villes antiques encore peuplées de Hiwwites et de Cananéens autonomes, et, étant parvenus à Bersabée et au Négéb de Juda, tout à

1. L'itinéraire, qui est omis par *Chroniques*, ne se présente pas, dans *Samuel*, avec un texte bien conservé. On trouvera dans les commentaires la justification des corrections supposées ci-dessus ; la plupart, du reste, d'abord proposées comme conjectures de critique textuelle, ont été confirmées par les leçons du grec L. — Aroër de Moab, aujourd'hui 'Ar'âîr, est située sur le bord septentrional de la vallée de l'Arnon ; voir A. Musil, *Arabia Petraea*, t. I, *Moab*, pp. 330-332. On voit que, du temps de David, cette vallée formait la frontière entre Israël et Moab. « La ville qui était au milieu du ouâdy », — désignation étrange qui se trouve dans *Deutéronome*, II, 36 ; *Josué*, XIII, 9, 16 ; II *Samuel*, XXIV, 5 d'après L, — est assez couramment identifiée, en lisant ער, *'âr*, « Ar », pour עיר, *'îr*, « ville », avec Ar de Moab, qu'on veut retrouver dans cette « Ville de Moab, qui est contre le territoire de l'Arnon, qui est à l'extrémité du territoire », *Nombres*, XXII, 36 ; cette double indication topographique, d'ailleurs apparemment surchargée, doit vouloir désigner une ville frontière, comme celle d'où partent les recenseurs de David. Il conviendrait alors de la chercher dans la partie orientale de ouâdy el-Môdjib ou Arnon. — Yazêr, ville de Gad sur la frontière du côté d'Ammôn, placée par Eusèbe à 10 milles à l'ouest de Philadelphie (= Ammân) et à 15 de Hesbon (= Ḥesbân) (*Onomasticon*, Klostermann, p. 104, ll. 13-19) correspondrait, sinon par le nom, du moins par le site, à Khirbet Çâr ou à Çir, d'où part précisément un ouâdy qui pourrait être celui dont parle Eusèbe ; voir A. Musil, *loc. cit.*, pp. 390-394. — Cadès sur l'Oronte, la fameuse métropole hittite, paraît devoir être cherchée au Tell Nebi Maud où des fouilles ont été entreprises par M. M. Pézard ; ce tell est situé vers l'extrémité sud du lac de Ḥœmç ou Emèse, pas tout à fait à mi-chemin entre Damas et Alep. Cette situation très septentrionale ne permet pas de supposer que les recenseurs de David atteignirent Cadès, du moins pour y effectuer leurs opérations : on voit assez, par le contexte, qu'il s'agissait de dénombrer Israël et Juda, de Dan à Bersabée (II *Samuel*, XXIV, 1, 2, 9) ; au nord de Dan, on n'était plus en Israël. La ville antique d'Iyyôn a laissé son nom à la plaine appelée aujourd'hui Merdj-'Ayoûn, à l'ouest de l'Hermon et du haut Jourdain. — Les Cananéens recensés pourraient être, en particulier, ceux des grandes villes cananéennes que *Juges*, I, 27-36, énumère comme ayant échappé à la conquête ; nulle part ailleurs il n'est question de leur soumission par les Hébreux, et, d'autre part, à partir de Salomon, ces Cananéens sont astreints à la corvée.

l'extrême sud, rentrèrent enfin à Jérusalem. Ce voyage avait duré neuf mois et vingt jours ; il avait été effectué uniquement sur le territoire qui relevait de la couronne, dont il nous précise ainsi les limites.

En apprenant de Joab rentré à Jérusalem le nombre des hommes d'Israël et de Juda en état de porter les armes, David éprouva un choc intérieur qui lui montrait qu'il avait mal agi [1]. Le lendemain, Gad, un *nâbhî*, qui était peut-être, en outre, le le voyant de David, se présenta devant le roi, de terribles menaces

1. L'expression « le cœur de David lui battit » est employée aussi par I *Samuel* xxiv, 6, quand David coupe le pan du manteau de Saül dans la caverne ; cet emploi exclusif est l'indice d'une parenté littéraire entre les deux récits, s'il est original dans l'un et l'autre. — D'après *ibid.*, 9, il y aurait eu 1.300.000 combattants hébreux ; d'après *I Chroniques*, xxi, 5, 1.570.000, sans compter ni les Lévites, ni lesBenjamites, ni, d'après *ibid.*, xxvii, 23, ceux qui étaient âgés de vingt ans et au-dessous ; la population globale se serait ainsi élevée à plus de 4.000.000 d'habitants. On peut penser que ces chiffres ont été arrondis, car un recensement précis ne saurait accuser un chiffre ne comportant le détail ni des centaines, ni des dizaines, ni des unités. Mais on pourrait les entendre beaucoup mieux peut-être en observant qu'on savait faire des recensements de ce second genre, comme le montrent les chiffres très précis du dénombrement du retour, où hommes et bêtes sont comptés à une unité près, *Esdras*, II, 3-67 et son texte parallèle *Néhémie*, viii, 7-69, et que, en outre, אלף, *'éléph*, pourrait bien être employé ici avec une autre signification que celle de sa valeur numérique « mille ». Ce mot, en effet, désigne aussi une fraction constituée de la tribu, analogue, sinon identique, au clan ou à la famille, dans *Juges*, vi, 15 ; I *Samuel*, x, 19 ; xxiii, 23 ; *Michée*, v, 1. Cette signification particulière se trouve sans nul doute comme base étymologique du terme אלוף, *'allûph*, désignant un chef chez les Edomites (*Genèse*, xxxvi ; etc.) et même chez les Judéens du retour (*Zacharie*, ix, 7 ; xii, 5, 6). Dans ces conditions. il resterait à savoir si *'éléph*, dans certains chiffres de recensement, ne désignerait pas une circonscription territoriale ou une fraction de population ou, comme c'est le cas ici, un contingent militaire n'ayant qu'un rapport plus ou moins étroit avec la valeur exacte de « mille hommes ». Ainsi, au lieu de dire que le recensement de Joab accusa « 800.000 hommes de guerre » pour Israël seul, il vaudrait peut-être mieux dire « 800 bataillons », faute d'un terme français dérivé de mille, comme « centurie » l'est de cent.

Il conviendrait, au surplus, de savoir au juste dans quelle mesure, en matière de recensement, les rois anciens se contentaient de chiffres conventionnels. Dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. III, col. 384, F. Thureau-Dangin rappelle « comment le chiffre (d'ailleurs purement conventionnel) auquel les souverains de Shirpurla évaluaient le nombre de leurs sujets, de 3.600 qu'il était avec Entéména, était devenu 36.000 avec Urukagina, pour passer à 216.000 avec Gudéa. Cette progression et cette sorte de surenchère concordent avec l'ordre chronologique de ces trois souverains ». On voit ainsi comment le second roi multiplie par 10 la population qui obéissait au premier, et le troisième par 6 celle du second. On ne peut pas négliger ces numérations conventionnelles, chères aux gouvernements sémitiques anciens, quand il s'agit d'apprécier la valeur de certains chiffres analogues fournis par la Bible.

I *Chroniques*, xxvii, 24, ajoute que les résultats du recensement ne furent point inscrits dans « le livre (d'après le grec) des Annales du roi David », ce qui est possible, étant donné les fâcheuses conséquences de cette mesure ; il ajoute aussi que Joab n'avait point achevé le recensement, ce qui ne cadre ni avec les deux récits, ni avec le fait que les chiffres des hommes recensés sont donnés par l'un et l'autre récit.

à la bouche. Des représailles divines qu'il lui donna à choisir : trois ans de disette, trois mois de défaite, trois jours de peste, celle-ci paraissait la moins redoutable à David, car du moins elle serait exercée par Yahwè, qui est plus miséricordieux que les hommes. A la moisson des blés, une peste très violente éclata ; elle enleva en peu de temps plusieurs milliers d'hommes, comme si Yahwè avait voulu montrer l'inanité des chiffres du recensement. Quand David vit que l'ange dévastateur étendait les ravages du fléau jusque dans Jérusalem, il eut un remords et fit une prière : il était seul coupable ; que seul il fût frappé, lui avec les siens, mais que du moins le peuple innocent fût épargné ![1] Le même jour, Gad se présenta de nouveau devant lui : Yahwè « s'était repenti du malheur » qu'il venait de déchaîner, mais, pour l'apaiser et pour arrêter le fléau, le roi devrait élever un autel sur l'aire d'Ornâ le Jébuséen, où l'on avait vu l'ange se tenir [2]. David, entouré de ses serviteurs, monta vers cette aire, située, un peu au nord de Ville-David, sur la même colline que Sion. Ornâ était en train d'y dépiquer son blé à l'aide d'un traîneau tiré par des bœufs. Quand il aperçut le roi, qui s'avançait vers lui, il se dirigea à sa rencontre et se prosterna ; et, ayant appris que David voulait lui acheter son aire, il s'empressa, selon l'usage, de tout lui offrir en présent : l'aire pour l'autel, les bœufs pour l'holocauste, du blé pour l'oblation, le traîneau et le joug pour le bois du sacrifice. Mais David refusa l'offre, et donna cinquante sicles au Jébuséen, afin qu'il ne fût pas dit qu'il présentait à Yahwè des holocaustes qui ne lui coûtaient rien. Il bâtit un autel en ce lieu sanctifié par l'apparition de l'ange, et y offrit des sacrifices. Ce sanctuaire rustique méritait bien qu'on

1. La prière de David n'est pas sans générosité, puisque lui-même, s'il était coupable, n'avait été que l'instrument de la vengeance de Yahwè irrité contre son peuple. Mais David, toutefois, a, lui aussi, commis une faute et mérite un châtiment personnel, qu'il s'offre, ici, à supporter. La même idée revient assez fréquemment dans la Bible, par exemple à propos de la série des usurpateurs qui, dans le royaume d'Israël séparé de Juda, se renversent successivement l'un l'autre, ayant été les vengeurs des crimes de leur prédécesseur avant d'être les victimes de leurs propres crimes. Elle revient aussi à propos des rois d'Assyrie ou de Babylonie, que Yahwè jette contre son peuple avant de les châtier eux-mêmes. Sur la solidarité morale du roi et de ses sujets, voit, *Salomon*, p. 360.

2. Sur l'érection des autels à cette période et sur les conditions nécessaires pour le choix du terrain sacré, voir *La Période des Juges*, pp. 326, 330, 331, et *Salomon*, pp. 202-211.

en signalât l'origine, car, splendidement transformé quelques années après, il portera l'autel et le temple de Salomon.

Les terribles conséquences du dénombrement n'empêchèrent sans doute pas le pouvoir d'utiliser les indications recueillies et d'y trouver, en particulier, une base pour la répartition des redevances. A cette date, les redevances exigées des sujets, soit hébreux, soit indigènes non assimilés, devaient, l'obligation du service militaire mise à part, consister bien moins en versements pécuniaires qu'en prestations ou corvées. Celles-ci étaient organisées du temps de David, puisque nous connaissons le nom d'un préposé général aux corvées, qui était un des principaux fonctionnaires de la cour ; il s'appelait Adoniram. Les bas-reliefs égyptiens et assyro-babyloniens, certaines scènes de terrassement ou de transport dans l'Orient moderne, présentent une image fidèle de ces travaux forcés parfois gigantesques, où l'homme antique, mêlé aux bêtes de somme, ne différait d'elles que par un peu moins de docilité et un peu plus d'intelligence. Nous avons déjà vu les prisonniers de guerre moabites employés à la fabrication des briques, à la préparation des bois ou à l'exploitation des carrières. D'autres prisonniers, les indigènes cananéens et, au moins en partie, les Hébreux eux-mêmes, furent aussi astreints à des travaux de ce genre [1]. C'est surtout Salomon qui donna à cette institution un développement considérable, en raison de la multiplicité et de l'importance des constructions qu'il entreprit. Pour le règne de David, nous ne connaissons que les travaux entrepris à Ville-David et à Jérusalem ; les Phéniciens de Hiram, qui vinrent exécuter ceux du palais, avaient naturellement à leur disposition des manœuvres recrutés dans le royaume, et c'est encore des corvées semblables qui durent peiner à construire le Millô, à restaurer et à élargir les murailles de la capitale [2].

1. L'exemption de la corvée, et, par suite, l'existence de celle-ci sont déjà mentionnées pour le règne de Saül et pour ses sujets hébreux dans le récit de la lutte de David contre le Philistin de Gath, I *Samuel*, XVII, 25. Il est vrai que ce passage fait partie de ceux qui ne se trouvent pas dans le grec B ou *Vaticanus*.

2. Sur ces travaux, voir ci-dessus, pp. 185, 189 ; sur le Millô ou Remblai, *Salomon*, pp. 121-122.

En organisant la corvée, David ne faisait que rendre un peu lourde une institution ancienne. Il innova en cherchant à centraliser, dans une certaine mesure, entre ses mains, l'administration de la justice. Celle-ci, en une nation où les anciens cadres des tribus étaient encore très apparents, restait aux mains des notables dans les municipalités, des cheikhs dans les clans, des membres d'une famille pour l'exercice du droit de vendetta. Mais l'apparition d'un pouvoir suprême, qui dominait de très haut ces petites justices locales, offrait à tous, et notamment à ceux qui s'estimaient lésés par la sentence de leurs juges naturels, un recours plus ou moins officiel et, en tout cas, fort vite sollicité. Les plaignants, surtout s'ils étaient écoutés à la cour, vantaient l'intégrité de cette justice royale qui ignorait les étroitesses et les rancunes de la justice urbaine ou villageoise ; de leur côté, le roi et ses grands s'appliquaient à mériter ce renom naissant par des sentences, justes assurément, mais bienveillantes et miséricordieuses à l'égard des faibles et des opprimés [1]. Aussi voyons-nous qu'au temps de David on affluait au tribunal du roi de toutes les tribus du royaume [2]. Peut-être y venait-on pour réclamer justice sans avoir passé au préalable par les tribunaux inférieurs ; mais, comme le montre l'épisode de la veuve de Teqoa, on y venait plutôt pour interjeter appel contre une sentence que l'on trouvait inique [3]. Dans ce dernier exemple, le roi se met même au-dessus de la justice familiale, en s'opposant à l'exécution qu'une famille a décrétée contre l'un des siens, meurtrier de son frère.

Des interventions de ce genre et celles que le roi pouvait se permettre à l'encontre des décisions des cheikhs ne devaient pas aller sans quelque inconvénient : l'autorité royale n'était pas encore assez solidement assise pour pouvoir négliger et contrecarrer la justice locale ; la petite noblesse, qui jugeait, et les habitants qui n'avaient pas à se plaindre de ses sentences, restaient très jalousement attachés aux lois et coutumes qui les

1. Voir la scène, très significative à ce sujet, où Nathan semble demander à David son avis sur le cas d'un pauvre lésé par un riche, II *Samuel*, XII, 1-6. David répond, en parlant du riche : « Il est digne de mort », et il exige que sept jeunes brebis soient livrées au pauvre en compensation de celle qui lui a été ravie.

2. II *Samuel*, XV, 1-6.

3. II *Samuel*, XIV, 4-11.

régissaient depuis des siècles. Aussi l'intervention de la cour passait-elle souvent pour un empiètement intolérable, et alimentait le mécontentement contre les nouveaux maîtres. Personnellement David apportait beaucoup de mansuétude et une patience infinie à écouter les plaintes qu'on venait lui présenter. On le savait bon, droit, éclairé comme « un ange de Dieu ». A en juger par les instances, les éloges, le verbiage de la veuve de Teqoa, les quémandeurs ne se faisaient pas faute d'abuser de son temps et de son indolente aménité. Mais l'effet de cette justice débonnaire n'était pas toujours des plus favorables au roi qui la rendait, si, comme on l'a supposé, une des causes qui favorisèrent le succès de la révolte d'Absalom fut précisément l'exercice insolite du bon plaisir royal.

III. — LA COUR.

L'organisation de l'armée, la mise à contribution des ressources du pays pour l'intérêt général du royaume et l'intérêt particulier du roi, nécessitaient la présence d'un gouvernement stable propre à remplir une tâche qui allait se compliquant d'année en année. David, installé à Jérusalem, n'eut plus seulement autour de lui ses compagnons de la première heure, adroits dans le métier des armes, mais malhabiles, pour la plupart, dans les questions administratives ; il lui fallut des « serviteurs » [1], des fonctionnaires capables d'assurer les services du royaume. C'était donc une véritable cour qui se formait, où apparaissent déjà des attributions très spécialisées [2].

1. Ce nom, de signification vulgaire, en prenait une plus relevée quand il était porté, par déférence, par les hauts fonctionnaires de la cour. Au VIIe siècle, du temps de Josias, le titre « serviteur du roi » semble avoir impliqué une charge spéciale car il est mis en parallèle avec les titres de « prêtre » et de « secrétaire » dans II *Rois*, XXII, 12. C'est sans nul doute, avec ce sens spécial qu'il conviendrait d'entendre les mots « A Schéma, serviteur de Jéroboam, » gravés, avec un lion rugissant, sur un beau cachet trouvé à Megiddo, et remontant peut-être au règne de Jéroboam II, première moitié du VIIIe siècle. On en trouvera une représentation dans BENZINGER, *Hebraische Archäologie*, 2e édition, p. 226, fig. 145.

2. Nous possédons deux listes des hauts fonctionnaires de David, l'une dans II *Samuel*, VIII, 16-18, qui est reprise par I *Chroniques*, XVIII, 15-17, sans modification importante autre que la transformation du titre de « prêtres », donné à des fils de David, en la qualité de « premiers à côté du roi » ; l'autre dans II *Samuel*, XX, 23-26. Dans ces deux listes l'ordre des fonctionnaires n'est pas le même, et la

Tandis que Joab, fils de Çerouyâ et neveu de David, était chef de l'armée que formaient les contingents territoriaux, Benayas, fils de Joyada, avait le commandement des Crétois et des Plêthis, qui formaient la milice étrangère. Originaire de Qabçeël, ville située tout au sud de Juda, il avait sans doute suivi la fortune de David dès le temps des démêlés avec Saül. Il jouissait d'un renom de grande bravoure, qui lui avait mérité un rang d'honneur parmi les Trente [1].

A côté d'Adoniram, le ministre des corvées, se trouvait un scribe du nom de Shôshâ, qui était assez probablement un étranger [2]. Ce scribe, ou secrétaire, était chargé des écritures, de la

seconde renferme la mention du ministre des corvées, qui manque à la première. On pense assez volontiers que ces deux listes n'en font qu'une, les déplacements et l'addition n'étant qu'accidentels. Mais peut-être serait-il aussi vraisemblable que ces deux listes représentent la constitution du gouvernement à deux dates différentes du règne ; on s'expliquerait mieux ainsi et l'addition du ministre des corvées, qui put n'entrer en charge qu'après un développement assez marqué des besoins de la cour en fait de travaux à exécuter, et le déplacement de Benayâ, qui, du cinquième rang dans la première liste, passe au second dans la deuxième, ce qui correspond à l'importance du rôle qu'il joua, à la fin du règne, comme rival de Joab, dans l'accession de Salomon au trône d'Israël. Sur la vraisemblance de l'existence de deux listes pour les fonctionnaires de Salomon, voir *Salomon*, p. 15, n. 2.

1. Dans I *Chroniques*, XXVII, 5, Joyada, père de Benayas est appelé « prêtre ». On ne voit pas si ce mot est en surcharge, ou s'il ne serait pas une glose qui l'aurait emprunté à XII, 27, en confondant deux personnages du même nom.

2. Le nom de ce personnage se présente avec des variantes très notables soit dans le texte hébreu, soit dans les versions. La forme « Serayâ », II *Samuel*, VIII,17, si elle n'est pas une simple déformation accidentelle, pourrait représenter une adaptation hébraïque d'un nom qui n'était pas hébreu. La forme réelle de ce nom devait être « Shîshâ » ou mieux sans doute « Shawshâ » ou « Shôshâ ». Nœldeke (*Encyclopaedia Biblica*, col. 3294, § 58) pense que c'est là un nom à redoublement. Mais il est plus probable que ce nom est d'origine étrangère. Le rapprochement avec le babylonien *shawshu* pour *shamshu*, « soleil », serait assez intéressant s'il n'était pas rendu peu vraisemblable par la terminaison en *â*. Celle-ci se retrouve dans quelques noms propres hébreux où, parfois, elle est due à une influence araméenne (NŒLDEKE, *ibid.*, col. 3291, § 51) ; on trouve un nom propre féminin palmyrénien avec la forme « Shîshetâ » (LIDZBARSKI, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik*, p. 375), qui doit correspondre à un masculin « Shîshâ » ; enfin les racines *shîsh* ou *shûsh*, qui n'apparaissent pas en hébreu, se trouvent au contraire en araméen. Ces trois indices autorisent à penser que le nom du scribe de David était sans doute araméen, et que ce personnage l'était donc peut-être aussi. Cette conjecture montrerait que les Hébreux, qui recouraient alors aux Phéniciens pour leurs grandes constructions, recouraient de même aux étrangers, dans le cas présent aux Araméens, pour l'institution d'une charge de secrétaire royal. Et comme il y avait sûrement, à cette époque, des Hébreux sachant écrire leur langue, peut-être pourrait-on supposer que David dut recourir à un étranger parce que celui-ci pouvait mieux connaître qu'un Hébreu l'écriture cunéiforme : cette écriture difficile aurait été alors en usage concurremment avec une écriture cursive, mais aurait été réservée à la correspondance avec certains pays étrangers. Toutefois, pour ce qui est des Phéniciens, on peut être certain qu'au temps de David ils possédaient déjà depuis plus de deux siècles leur écriture alphabétique ; voir, ci-dessus, p. 211, n. 1.

correspondance, privée, diplomatique et administrative, de la comptabilité des biens et revenus de la couronne, peut-être aussi déjà de la rédaction des annales officielles. Le dignitaire nommé *mazkîr*, Josaphat, fils d'Ahiloud, s'il n'était pas annaliste et chroniqueur, pourrait avoir été une sorte de rapporteur ou de grand vizir, chargé d'instruire et de mettre au clair les questions de tout genre sur lesquelles le roi allait être sollicité de donner son avis [1].

Celui-ci était de plus secondé dans cette tâche par des conseillers. Personnages officiels ou non, ils jouissaient d'une influence considérable. Nous en connaissons trois : le Judéen Ahitophel de Gilo, le conseiller félon lors de la révolte d'Absalom, dont les avis s'imposaient comme des oracles divins, et qui s'était peut-être d'abord attaché à David par affection pour Bethsabée dont il semble avoir été le grand-père ; puis l'Israélite Houshay, son émule, le seul rival qui, par de grandes tirades, ait pu triompher de sa sagesse ; Houshay était Arkite, c'est-à-dire, à ce qu'il paraît, originaire d'un clan non hébreu ; enfin Jonathas, un oncle paternel de David, « homme instruit et versé dans l'écriture » [2]. Outre ces trois personnages, qui étaient conseillers en titre, David écoutait volontiers et docilement deux personnages religieux, Nathan, qui était *nâbhî*, et Gad, qui l'était aussi, mais, de plus, semble avoir exercé en même temps les fonctions de voyant du roi ; avec ce double caractère, Gad rappelle un peu Samuel, bien que celui-ci, il est vrai, n'ait pas appartenu à une confrérie de *nâbhîs*.

Les deux prêtres d'État, Sadoq, chef de la branche aînée des Aaronides, et Abyatar, le survivant de la famille sacerdotale d'Héli de Silo, l'ancien compagnon des mauvais jours [3], étaient

1. On propose assez habituellement le sens d'« historiographe, annaliste », pour le mot hébreu *mazkîr* ; ce sens est peu vraisemblable, car le hiphil du verbe *zâkhar* ne signifie pas « raconter », ce sens étant exprimé par le piël de *sâphar*, mais « rappeler à la mémoire, parler de » ; voir, entre autres exemples, *Isaïe*, LXII, 6. S'il y avait alors à la cour un annaliste officiel, ce rôle devait être plutôt tenu par le *sôphêr*, « scribe, secrétaire », dont il a été parlé ci-dessus.

2. I *Chroniques*, XXVII, 32. Ce Jonathas aurait été le cousin de David si on l'identifiait avec Jonathas, fils de Shimcây, frère de David, mentionné par II *Samuel*, XXI, 22. Mais cette identification ne s'impose point.

3. Dans la première liste le prêtre nommé en second est « Ahimélék, fils d'Abyatar » il vaudrait mieux, avec le syriaque et, surtout, en conformité avec tout ce qu'on sait par ailleurs d'Abyatar, lire « Abyatar, fils d'Ahimélék » ; la deuxième liste

également rangés parmi les « serviteurs » de David. Sadoq, devait fonder la lignée des prêtres du temple, Abyatar ayant été destitué dès le début du règne de Salomon. Cette dernière mesure, comme la mention des deux prêtres dans la liste des hauts fonctionnaires de David, où ils n'ont pas, du reste, le premier rang, montrent que les prêtres n'occupaient à la cour qu'une situation subalterne. C'était, toute proportion gardée, celle qu'avait occupée le Lévite de Mikhâ dans la maison de son maître. Ils tenaient leurs privilèges de leur appartenance à la famille d'Aaron, mais c'était du roi qu'ils relevaient pour leur charge [1]. Pour des fonctions sacerdotales non réservées aux Lévites, probablement, par exemple, pour l'oblation des sacrifices de famille, David avait nommé prêtres plusieurs de ses fils et un certain Irâ, membre de la famille de Yéthér, qui était établie à Qiryath-yearim [2]. Ici encore David agissait comme avait agi Mikhâ, en vertu des droits religieux qui appartenaient au chef de famille depuis l'époque patriarcale.

En même temps que se multipliaient les fonctionnaires du roi, son harem s'augmentait de nombreuses épouses, nouveau

désigne aussi Sadoq et Abyatar comme prêtres. Toutefois, comme les deux listes semblent se référer à deux époques différentes du règne, on ne peut pas être sûr qu'à un moment donné, et en passant, un Ahimélék, fils d'Abyatar, n'ait pas été prêtre à la place de son père. On remarquera, du reste, que cet Ahimélék joua un rôle de premier plan dans la réforme cultuelle de David ; cf. I *Chroniques*, XXIV, 3, 6, 31. En tout cas, Abyatar était prêtre lors de la révolte d'Absalom et de l'intronisation de Salomon.

1. Sur le sacerdoce au temps de David, voir, ***Salomon***, pp. 211-223.

2. II *Samuel*, VIII, 18, pour les fils de David ; XX, 26, pour Irâ. Sur ce sacerdoce familial, voir, ***Salomon***, pp. 211-223. — Irâ est dit « Yâïrite », c'est-à-dire membre du clan de Yâîr, établi dans le Galaad septentrional (voir *La Période des Juges*, à l'index, s. v. Yâîr) ; mais le syriaque et, en quelque mesure, le grec L le rattachent plutôt à Yéther, une des familles de Qiryath-yearim, d'après I *Chroniques*, II, 53. Ce rapprochement avec Qiryath-yearim est intéressant parce que cette ville semble avoir été un centre important de traditions historiques et religieuses ; voir *ibid.*, 53-55, qui permettraient de rapporter aux « familles de scribes » de cette région nombre de récits qui nous ont été transmis, et, en particulier, ceux que j'ai nommés « judéo-dano-lévitiques » dans *La Période des Juges*, p. 405 ; voir aussi pp. 399-402. On comprendrait fort bien que David eût choisi un homme de ce milieu et de cette région pour l'associer à son sacerdoce, et que ceux qui travaillèrent peut-être à la rédaction ou à l'édition des souvenirs relatifs à David n'eussent pas voulu omettre de signaler l'un des leurs, qui avait occupé une place de choix auprès du grand roi. D'autres exégètes préfèrent lire « Yattir » au lieu de « Yéther », Yattir étant une ville du sud de Juda, où David avait depuis longtemps des amis, cf. I *Samuel*, XXX, 27 ; mais la correction de Yâîr en Yéthér est mieux appuyée.

signe manifeste de l'accroissement de son pouvoir. David était entré d'assez bonne heure dans cette voie, où les grands monarques asiatiques, comme ceux de l'Égypte toute proche, s'étaient avancés fort loin, et où il laissa à son fils un exemple qui devait être suivi par celui-ci au delà de toute mesure. Roi de Juda à Hébron, David, à qui sa première femme, Mîkhal, fille de Saül, avait été reprise par ce dernier, puis ramenée par Abner, possédait déjà sept femmes, desquelles il avait eu ses six premiers fils [1]. Il en prit encore d'autres, épouses proprement dites et épouses de second rang, quand il fut devenu roi de tous les Hébreux à Jérusalem [2]. Nous n'en connaissons pas le nombre ; on sait du moins que, parmi elles, se trouvaient plusieurs femmes qui avaient appartenu à Saül, et dont David avait normalement hérité avec la couronne de son prédécesseur [3]. Sa favorite était la fameuse Bethsabée, l'ancienne épouse de l'infortuné Urie ; outre leur enfant adultérin, mort en bas âge, elle lui donna après leur mariage, Salomon et deux autres enfants. A Jérusalem, il naquit à David treize nouveaux fils [4] et un certain nombre de filles. De celles-ci, la seule qui soit nommée est Tamar, la victime infortunée d'Amnon, qui, comme Absalom, son cruel vengeur,

1. II *Samuel*, III, 2-5, et le passage parallèle I *Chroniques*, III, 1-4. On trouvera là les noms de six femmes et de leurs six fils ; il faut leur ajouter Mîkhal, que David avait réclamée avant tout pourparler avec Abner, et que celui-ci lui avait ramenée à Hébron, II *Samuel*, III, 13-16.

2. II *Samuel*, V. 13.

3. II *Samuel*, XII, 8. Sur la signification politique de la prise de possession des femmes d'un roi par son successeur, voir *Salomon*, p. 7, n. 2.

4. Nous possédons trois listes des fils de David nés à Jérusalem : celle de II *Samuel*, V, 14-15, ne renferme que 11 noms ; il y en a 13 dans les deux listes de I *Chroniques*, III, 5-8 et XIV, 4-8 ; le texte B de *Samuel*, en donne 24, en réunissant les deux listes. Dans la première de ces deux dernières listes, après avoir nommé les quatre fils de Bethsabée, l'auteur énumère les autres fils et conclut par le chiffre 9, ce qui donne, soit par les noms, soit par l'addition de ces chiffres 4 et 9, le total de 13. Cette numération garantit la teneur de cette liste ; on ne voit pas pourquoi il conviendrait d'en supprimer deux noms pour la ramener à celle de *Samuel*. Ici encore nous avons peut-être des listes établies à des dates différentes du règne. Parmi les noms de ces fils de David, il est intéressant de signaler celui du 12e dans la liste de I *Chroniques*, XIV, 4-8, où il est Baalyada ; les deux autres listes ont Elyada. Le nom primitif, composé avec le nom Baal, qui pouvait avoir une signification païenne, a été changé en Elyada, où *Êl*, « Dieu », était plus orthodoxe. Le fait que c'est *Chroniques* qui a conservé la forme repréhensible montre assez comment cet écrit savait parfois respecter la teneur de ses sources. La ponctuation Beélyada, qui a ici la valeur d'un *qerê*, est le fait des Massorètes, car les textes grecs portent bien Baalyada. — Sur la forme et le sens de ces divers noms, voir les commentaires, et notamment Dhorme. *Les livres de Samuel*, p. 312.

avait pour mère Maakhâ, fille de Talmay, roi araméen du pays de Geshour. A ces épouses de premier rang s'ajoutaient des femmes de second rang ; elles devaient être assez nombreuses, car David, fuyant de Jérusalem devant son fils révolté, en laissa une dizaine pour garder le palais [1] ; les enfants qu'elles purent donner à leur maître ne sont point comptés dans les chiffres indiqués plus haut [2].

Ces épouses nombreuses, luxe d'un grand roi, et ces nombreux fils, témoignage de la faveur du Ciel, rehaussaient le prestige de David aux yeux de ses sujets comme dans l'estime des princes étrangers, et fournissaient le gage humain de la perpétuité de sa famille, cette grande bénédiction du juste. Aussi les anciens auteurs sacrés ne pouvaient-ils négliger ces détails personnels tout à l'honneur du chef d'une dynastie comblée de gloire et qui régnerait toujours. Ils n'ont même pas voulu omettre un détail qu'ils ne jugeaient pas sans prix, parce qu'il relevait encore le lustre des autres. Moins insensibles ou moins désabusés que celui de leurs continuateurs qui écrira l'austère et mélancolique *Fallax gratia, et vana est pulchritudo* [3], ils se sont plu à redire combien souvent s'ajoutait ici le charme d'une remarquable beauté.

Que de fois les mots « beau » et « joli » sont revenus sous leur calame ! Samuel, qui avait fait admirer du peuple, assemblé à Miçpâ, la rare beauté et la haute stature de Saül [4], avait cru un instant trouver le successeur de ce roi déchu en contemplant tour à tour les fils aînés de Jessé, dont le bel aspect captivait son regard. Pourtant Yahwè lui fit sentir qu'il se trompait. Mais quand il vit paraître David, leur plus jeune frère, « blond adolescent au teint clair, avec de jolis yeux et une belle prestance », il reçut ce choc soudain que donne une beauté éclatante, et son admiration émue fut le premier hommage qu'il offrit à celui que Dieu lui désignait comme son futur élu [5]. Le serviteur

1. II *Samuel*, XV, 16 ; XVI, 21, 22 ; XX, 3.

2. La remarque, qui a son importance pour montrer que la qualité des enfants participait de la qualité de leur mère et non de celle de leur père, est faite parI a *Chroniques*, III, 9.

3. *Proverbes*, XXXI, 30,

4. I *Samuel*, IX, 2 ; X, 23, 24.

5. I *Samuel*, XVI, 6, 7, 12 ; XVII, 42, mais ici le détail paraît être une glose reproduisant XVI, 12.

qui recommandait à Saül de s'attacher David comme joueur de lyre, lui vantait sa beauté, et ce doux agrément, joignant sa grâce à un cortège de mâles vertus, rendait plus séduisant l'empire que le jeune guerrier prit, dès ses débuts, sur ceux qui l'approchaient [1]. La beauté régnait de même dans la famille que David fonda. Plusieurs de ses femmes laissèrent le renom de leur beauté à côté du renom de la sienne, telles Abigaïl, Bethsabée, mais par-dessus toutes, Abisag, la plus belle jeune fille du royaume, dernière et inutile parure du harem du vieux roi, pour la convoitise imprudente ou l'amour passionné de laquelle Adonias mourra plus tard exécuté par son frère Salomon [2]. Les enfants de David étaient beaux, eux aussi. Absalom, « qui n'avait pas un défaut de la plante des pieds au sommet de la tête », et dont le visage s'encadrait d'une chevelure somptueuse, ravissait tellement la foule qu'elle partagea avec enthousiasme la folie de sa rébellion. Comme lui, Adonias trouvait dans sa grande beauté un moyen pour avancer le succès de ses intrigues. Une fille de David et une fille d'Absalom, qui portèrent l'une et l'autre le même nom de Tamar, étaient également jolies toutes deux. Et si Salomon est bien le fiancé magnifique de l'épithalame du psaume XLV comme le Bien-aimé idéal du Cantique des Cantiques, pour avoir inspiré une poésie d'une si merveilleuse ferveur, il doit vraiment avoir été « le plus beau des enfants des hommes » [3].

L'éclat de toute cette beauté ravissante ne réussit point, toutefois, à plonger dans l'ombre de nombreuses misères, ces tristes misères qui découlaient d'une polygamie trop développée. La plupart sans doute des Hébreux n'avaient que deux épouses, auxquelles les plus aisés d'entre eux joignaient quelques épouses de second rang [4]. C'était assez pour garantir la perpétuité de

1. I *Samuel*, XVI, 18.

2. Sur Abigaïl, I *Samuel*, XXV, 3 ; sur *Bethsabée*, II *Samuel*, XI, 2 ; sur Abisag, I *Rois*, I, 2, 3, 4 ; sur les intentions d'Adonias, voir, ***Salomon***, p. 7-8.

3. Sur Absalon, II *Samuel*, XIV, 25, 26 ; sur Adonias, I *Rois*, I, 6 ; sur les deux Tamar, II *Samuel*, XIII, I ; XIV, 27 ; sur Salomon, *Psaumes*, XLV (Vulgate, XLIV), 3.

4. On ne possède pas beaucoup de renseignements sur ce point, si ce n'est pourtant en ce qui concerne les patriarches et les premiers rois. Mais *Deutéronome*, XXI, 15 ; I *Samuel*, I, 2 ; II *Chroniques*, XXIV, 3, montrent que la polygamie à deux épouses était sans doute assez usuelle dans le peuple. Les femmes de second rang, les concubines, au sens archaïque de ce mot, étaient aussi des épouses régulières : leur

leur descendance ; c'était trop pour permettre à la paix de s'asseoir à leur foyer. Car, de ces deux femmes, il y en avait presque toujours une « aimée » et une « haïe », rivales l'une de l'autre, rivales pour leurs enfants, poussant ceux-ci à la rivalité, et le mari, obéissant à ses préférences ou cédant à la faiblesse, ne savait point partager équitablement son cœur, ses faveurs et ses biens [1]. Que devait-il advenir quand le nombre excessif des épouses multipliait les causes de trouble ? David, qui avait plus de vingt femmes, pour plusieurs desquelles il avait ressenti beaucoup d'amour, et de nombreux enfants, nés de mères différentes, qu'il chérissait de toute son âme, ne devait pas échapper aux sombres soucis qui surgissent fatalement au sein d'une famille mal unie. Des conflits de ses femmes nous ne savons rien. Mais on devine sans peine que Bethsabée ne prit point la première place dans son harem sans susciter plus d'un mouvement de jalousie, et qu'elle dut essuyer plus d'un regard mauvais si elle commit, par fierté de mère ou par orgueil de rivale, la maladresse d'apprendre à ses compagnes que c'était son Salomon qui était destiné à succéder au maître. Quant à ses enfants, qui parfois ne pouvaient s'aimer qu'à moitié, on trouvera, au chapitre suivant, plusieurs pages souillées et comme ensanglantées par le récit des passions qui les dressèrent les uns contre les autres, et par le déchaînement brutal desquelles ils brisèrent le cœur de leur pauvre père. Ainsi, cette belle famille, qui devait perpétuer jusqu'au Messie le nom de son illustre fondateur, devait aussi, tant la souffrance touche de près à la gloire, lui causer les tourments les plus atroces de sa vie.

L'entretien de ces nombreuses femmes, de leurs enfants, de leurs esclaves, ne laissait pas d'être coûteux. D'autres dépenses alourdissaient encore le budget royal. Les hauts personnages, officiers, grand vizir, scribe, prêtres, préposés aux corvées, ami-

présence dans une famille devait dépendre surtout de la fortune du mari. Mais, de plus, dans un temps de guerres victorieuses, un Hébreu pouvait en trouver parmi les captives qui lui revenaient comme part du butin, *Juges*, V, 30 (« Une femme, deux femmes pour chaque homme ») ; voir, la législation de *Deutéronome*, XXI, 10-14, sur les facilités données à l'Hébreu d'épouser la captive dont il s'est épris pour sa beauté.

1. *Deutéronome*, XXI, 15-17.

personnels, protégés, vivaient autour du roi et à ses dépens. Beaucoup, il est vrai, conservaient l'indépendance de leur maison particulière [1]. Mais, de façon ou d'autre, par des dignités rétribuées, des cadeaux, des distributions de terres, David devait subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs gens, toujours assez nombreux. En outre, il pensionnait des personnes qu'il voulait honorer ou surveiller [2] ; la milice étrangère était à sa charge ; les libéralités imposées à son rang et les devoirs d'une hospitalité forcément généreuse, élargissaient encore les brèches de son trésor. Tous ces frais exigeaient des ressources passablement abondantes.

Il semble que David savait les trouver sans trop pressurer ses sujets. Le riche butin de ses guerres heureuses, les tributs payés par les peuples soumis, les taxes prélevées sur le trafic intérieur et sur les caravanes étrangères, lui en fournissaient une part importante. Par ailleurs, il possédait personnellement de grands biens, dont il s'est conservé un souvenir assez net dans une liste d'employés subalternes chargés de les faire valoir [3]. Il avait des terres mises en culture ou plantées de vignobles, des sycomores et des plantations d'oliviers dans la Shephêlâ, des troupeaux de bœufs dans la plaine de Saron et dans quelques vallées où un peu d'humidité entretenait des prairies, puis des troupeaux de chameaux, d'ânes et de moutons, et, un peu partout, dans les villes, les villages, les tours des champs, des magasins où s'accumulaient le vin, l'huile, le grain et la laine. Ses fils, de leur côté, possédaient des biens et des troupeaux dont ils vivaient largement ; mais ils aimaient la dépense, et parfois David leur conseillait d'être un peu plus économes [4]. D'où venaient tant de richesses à l'ancien petit berger de Bethléem ? Les terres, les troupeaux et les arbres qu'il possédait dans la Shephêlâ et la plaine de Saron provenaient sans doute de sa part du butin pris aux Philistins vaincus

1. Ahitophel, le conseiller intime de David, possédait une maison à Gîlô, II *Samuel*, xv, 12 ; xvii, 23. Abyatar, un des deux prêtres de David, avait des terres à Anatôth, I *Rois*, ii, 26. Joab avait une maison dans le Désert de Juda, *ibid.*, ii, 34.

2. Tels étaient Meribaal, fils de Jonathas, II *Samuel*, ix, 10-13, et Kimham, fils de Barzillay, *ibid.*, xix, 34-41.

3. I *Chroniques*, xxvii, 25-31.

4. II *Samuel*, xiii, 23-25.

qui habitaient dans ces régions. Quant à ce qu'il possédait dans le territoire même d'Israël et de Juda, il l'avait acquis par les divers procédés qui sont à la portée d'un roi : il achetait ce qui lui plaisait, il recevait des présents, il épousait des femmes richement dotées, il confisquait quelques biens à des révoltés ou à des indigènes [1], et si, comme cela est vraisemblable, il réduisit la dernière résistance des Cananéens de la plaine de Yizreël, il n'était pas dans l'embarras pour trouver, dans cette région si fertile, des terres qui compensaient largement les terres moins productives qu'il pouvait avoir reçues de son patrimoine en Juda [2].



En somme, c'était la fortune que Yahwè avait ajoutée pour lui à tant d'autres biens, la fortune utile et solide, qui n'avait rien de criard comme les centaines de talents d'or que possédera Salomon. Ici, de même que dans toute l'organisation dont nous venons de parcourir les différents domaines, David semble s'être maintenu dans une sagesse moyenne et pratique. Il ne sacrifiait pas à l'ambition des vastes projets, dont il arrive qu'un roi s'engoue sans peser au juste leur convenance. Il ne se laissait pas entraîner au delà de ce que lui permettaient ses ressources, par l'appât d'une gloire plus brillante. A part l'affaire du recensement, où il sentit du moins après coup qu'il avait mal agi en agissant dans son intérêt contre l'avis de ses conseillers, il se laissait guider par la pression du besoin et l'avantage de ses sujets. Il faisait ce qui lui semblait réclamé par les circonstances, et, après l'avoir fait, s'arrêtait. Peut-être y avait-il de

1. Achat de l'aire d'Ornâ, le Jébuséen, II *Samuel*, xxiv, 24 ; mariage avec Abigaïl, veuve d'un riche propriétaire du sud de Juda, I *Samuel*, xxv, 2, 42 ; autre mariage avec une fille d'un roi de Geshour, II *Samuel*, iii, 3 ; héritage de Saül, sans doute, puisqu'il avait reçu en partage le harem de ce roi, qu'il était son gendre, et qu'après l'exécution des Saülides, il put disposer, en faveur de Meribaal, des biens patrimoniaux de Saül, II *Samuel*, ix, 9-10. L'épisode de Sibâ, serviteur de Meribaal, à qui David donne les biens de son maître, montre que le roi se reconnaissait le droit de disposer des biens d'un sujet dont la fidélité était douteuse, *ibid.*, xvi, 4. On sait aussi par I *Samuel* xxvii, 6, que David possédait en propre l'ancienne ville philistine de Çiqlagh, qui resta un domaine particulier des rois de Juda.

2. Achab, roi d'Israël, possédait des terres à Yizreël, qu'il aurait pu tenir de ses droits à l'héritage de David, I *Rois*, xxi, 1, 2.

la nonchalance naturelle dans cette conduite ; après quelques années de règne à Jérusalem, David paraît avoir perdu un peu du bel entrain de sa jeunesse. Mais cette lassitude commençante contribua à le retenir dans la réserve qui sied à une royauté à ses débuts. Plût au Ciel que Salomon eût cédé parfois à cette timidité qui réfrène l'amour de la splendeur et la folie de la munificence ! Il eût peut-être senti, lui aussi, « son cœur battre », et il n'aurait pas voué à la ruine, pour l'avoir trouvée insuffisante, l'avoir voulue grandiose et l'avoir faite tyrannique, l'œuvre d'organisation que son père avait dirigée avec le sens de l'opportunité, de la mesure et de la modération.

CHAPITRE XI

LES CRISES DE LA ROYAUTÉ DAVIDIQUE

I. — Disparition de la dynastie de Saül : — Survivance de ses partisans benjaminites, et de ses représentants ; — le droit de vendetta des Gabaonites oblige David à leur livrer les descendants de Saül ; — le seul survivant, Meribaal, est appelé à Jérusalem.

II. — La révolte d'Absalom : Tamar, sœur d'Absalom, et Amnon ; — Absalom fait assassiner Amnon, s'enfuit en Geshour, rentre à Jérusalem grâce à Joab, s'ingénie à capter la faveur d'Israël ; — les causes du mécontentement du peuple contre David ; — Absalom donne, à Hébron, le signal de la révolte ; David abandonne Jérusalem et se réfugie au Galaad ; — les rebelles dans la capitale ; — les conseils d'Ahitophel et de Houshay ; — David, soutenu par le Galaad, fait livrer la bataille ; — mort d'Absalom ; — douleur de David et rudesse de Joab. — Le retour du roi ; — la réconciliation, les pardons et les querelles.

III. — La révolte de Shéba le Benjaminite : — Israël se soulève, mais mollement, contre David ; — Amasâ, le chef des troupes judéennes, est assassiné par Joab, qui assiège Abêl, et fait tuer Shéba.

IV. — La rivalité d'Adonias et de Salomon : — Adonias, le plus âgé des fils de David, se prépare à lui succéder ; — Salomon fait de même ; — la fête du parti d'Adonias, provoque l'inquiétude du parti adverse; Nathan et Bethsabée se concertent, et obtiennent de David que Salomon soit sacré.

La fragilité de l'union d'Israël et de Juda, les rivalités des fils du roi sont dues, en partie, à la faiblesse de David.

Les menaces inspirées de Nathan devaient se réaliser, et d'affreux malheurs troubler les dernières années d'une vie jusqu'alors heureuse. Ignominieuses et sanglantes tragédies de famille, brisement d'un cœur de père aimant, surprise de voir l'attachement remplacé par la haine, angoisse de voir branler sur ses bases un édifice que l'on croyait solide, rien ne serait épargné

Sources du chapitre xi : II *Samuel*, ix, xiii-xxi ; I *Rois*, i.

à David des misères qui sont si souvent le lot des hautes destinées, le châtiment de la faiblesse ou la rançon du bonheur. Sa confiance aux promesses de Yahwè devait le rassurer sur l'avenir de son œuvre et le soutenir dans ses épreuves. Mais l'espoir le plus ferme ne supprime point toutes les appréhensions de l'attente. C'est épuisé et tout meurtri par les adversités que David arriverait au terme de sa magnifique carrière.

Avec le triomphe du yahwéisme, ce qui lui tenait le plus au cœur c'était la stabilité de son trône. Il la vit assurée avant de fermer les yeux pour toujours. Mais qu'il avait souffert quand elle avait paru menacée per la survivance d'un parti fidèle à la dynastie de Saül, ébranlée par la révolte d'Absalom, compromise par le soulèvement de Shéba le Benjaminite, exposée à un dernier péril par la rivalité de ses fils Adonias et Salomon ! Ces diverses crises nous sont bien connues. La Bible, si souvent parcimonieuse de détails sur les événements qu'elle mentionne, prodigue ici des développements abondants ; les faits se déroulent avec une sorte de fatalité cruelle ; les personnages agissent et parlent avec une netteté qui met en relief leur caractère et leurs mobiles ; et si rien ne dévoile le fond des âmes comme sait le faire le malheur, ces dernières pages de l'histoire de David nous aideront, mieux encore que toutes les autres, à connaître son âme tendre et généreuse, pieuse et fidèle, prompte à plier, vive à se redresser, et trop sensible aux morsures de la souffrance pour n'en pas éprouver très longtemps une obsédante douleur.

I. — DISPARITION DE LA DYNASTIE DE SAÜL

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire des régions occupées par les Hébreux, on observe que le massif qui s'étend de la plaine de Yizreël au désert du Sinaï, renferma toujours comme deux centres d'attraction : l'un, depuis longtemps livré aux agriculteurs sédentaires, en ce qui fut appelé la Montagne d'Éphraïm ; l'autre, partagé entre les sédentaires et les semi-nomades, aux confins des Négébs et de ce qui devint la Montagne de Juda. Quand ils s'y furent établis, Israël dans le premier, Juda dans le second, ils subirent fatalement l'obscure influ-

ence de la diversité des destinées et de la nature qui caractérisaient ces deux régions, Rien ne le montre mieux que l'isolement où ils vécurent chacun de son côté pendant les siècles de la période des Juges. Aussi leur rapprochement plus ou moins spontané au temps de Saül, un Israélite, comme leur union officielle sous David, un Judéen, pouvaient-elles bien être en quelque mesure contraires à leurs aspirations profondes. Juda avait secoué la domination israélite en faisant de David son roi pendant qu'Israël restait attaché à Ishbaal, fils de Saül ; maintenant il était à craindre que le loyalisme des Israélites, devenus les sujets de David, ne résistât pas davantage aux sollicitations des tendances séparatistes.

Parmi ces Israélites, les Benjaminites surtout étaient inquiétants. Écartés du premier rang par l'effondrement de la dynastie de Saül, leur compatriote, ils supportaient avec une sourde rancune la prépondérance des Judéens. Peut-être même n'avaient-ils pas encore dépouillé toute ambition de rendre la couronne à l'un des descendants de leur ancien roi. Il en existait encore quelques-uns. Des fils de Saül, les deux seuls qui survécussent n'étaient, il est vrai, que les enfants d'une épouse de second rang, Rispâ, fille d'Ayyâ ; la qualité de leur mère pouvait les éloigner du trône [1]. Mais il restait aussi les cinq fils que Mêrab, la fille aînée du roi, avait donnés à Adriel d'Abêl Mehôlâ [2] ; de plus, un petit nombre de partisans fidèles savaient qu'un fils de Jonathas, pauvre et presque inconnu, vivait à moitié caché dans l'Outre-Jourdain [3]. La première dynastie n'était pas encore éteinte ; Benjamin saurait où trouver son prétendant si jamais luisait le jour de la restauration. Mais une vengeance sanglante

1. On a vu ci-dessus. en interprétant I *Chroniques*, III, 9, qui ne compte pas les fils des femmes de second rang de David, que ces enfants devaient sans doute participer à la situation inférieure de leur mère. Pourtant les relations nouées avec Rispâ par Abner avaient pu donner à croire à Ishbaal qu'Abner visait non seulement la possession de cette femme de Saül, mais aussi la couronne de ce dernier.

2. II *Samuel*, XXI, 8, où le texte porte par méprise Mîkhal au lieu de Mêrab ; il est facile de corriger cette erreur d'après I *Samuel*, XVIII, 19. Conder (*Quarterly Statement*, 1899, p. 351) remarque que le signe assyrien qui signifie *kal*, signifie également *rab*. La confusion signalée ici proviendrait-elle d'un original écrit en cunéiformes?

3. I *Samuel*, IX, 1-4, montre que David et son entourage sont obligés de recourir à un serviteur de la famille de Saül pour arriver à connaître l'existence de ce fils de Jonathas ; celui-ci devait vivre dans un état voisin du dénuement, car David lui rendra tous les biens qui avaient appartenu à Saül et à sa famille, et qui avaient dû passer à David, en sa qualité de gendre et de dernier parent connu de ce roi.

ruina soudain presque tout cet espoir en frappant, à l'exception d'un seul, tous les descendants de Saül. [1]

Saül avait fait périr par mesure politique et en dépit des garanties officielles dont elle jouissait depuis la conquête de Josué, une portion assez notable de la population amorrhéenne de Gabaon [2]. Or une disette de trois années consécutives ayant sévi sur le royaume, David interrogea Yahwè, et apprit de lui que c'était là le châtiment de ces exécutions : il devait les expier s'il voulait voir cesser le terrible fléau [3]. Il engagea des pourparlers avec les Gabaonites, leur demandant quelles étaient leurs exigences, leur proposant une compensation expiatoire pour qu'ils consentissent à appeler les bénédictions divines sur le peuple, qui portait le poids de la malédiction proférée par eux contre son premier roi. Les Gabaonites se montrèrent intraitables. Ils repoussèrent toute espèce de compensation en or et en argent, et, réclamant du sang pour le sang, exigèrent la mise à mort de sept descendants de Saül [4]. C'était le nombre de ceux que tous

1. Dans la Bible l'ordre des faits que nous avons à raconter ici est le suivant : 1° convocation de Meribaal à Jérusalem, II *Samuel*, IX, 1-13 ; — 2° révoltes d'Absalom et de Shéba, *ibid*,. XIII-XX ; — 3° exécution des Saülides *ibid*., XXI, 1-14. Mais il n'est pas douteux que l'ordre chronologique est différent et qu'il faut placer en premier lieu ce troisième fait, qui n'est raconté qu'en appendice à la fin de *Samuel*. En effet, lors de la révolte d'Absalom, Meribaal vit à Jérusalem, et lorsqu'il y avait été convoqué par David, tous ses parents avaient dejà été exécutés, comme on le voit par II *Samuel*, XI, 1-4.

2. Voir ci-dessus, pp. 62-63.

3. « David rechercha la face de Yahwè », dit II *Samuel*, XXI, 1, pour connaître la cause de la famine. Cette expression formée avec le verbe בִּקֵּשׁ, *biqqêsh*, « rechercher » est aussi employée, mais sans « la face », *ibid*, 16, à propos de la maladie de l'enfant adultérin de Bethsabée. Elle semble vouloir simplement dire : « se présenter devant Yahwè » pour le prier. En effet « on recherche la face de Salomon », I *Rois* X, 24, ou « la face de celui qui gouverne » *Proverbes*, XXIX, 23. Aussi n'est-il pas du tout probable que cette expression comporte le recours aux sorts sacrés, comme on le dit assez couramment pour le cas présent et comme l'a entendu la Vulgate. Le texte *Exode*, XXXIII, 7, qui parle de la tente de réunion, où se rendait « quiconque cherchait Yahwè », montre seulement, comme on le voit par 8-11, que l'expression comportait non pas l'emploi des sorts mais une visite à Yahwè et un entretien direct avec lui par la prière. Les autres passages, avec ou sans « la face », impliquent ce même sens, ou un sens plus vague de « s'appliquer à servir Yahwè », sans nul rapport avec les sorts sacrés. Il faudrait donc conclure de cette signification que c'est dans la prière seulement que David obtient de Yahwè la réponse à sa question.

4. II *Samuel*, XXI, 7, ajoute que David épargna Meribaal, le fils de Jonathas, mais, comme on l'a dit ci-dessus, il est plus vraisemblable que ce fils de son ami était alors à peu près inconnu ; ce verset pourrait donc être une glose anticipant les faits ; glose d'autant plus explicable que, le présent récit étant ajouté en appendice, il était assez naturel de le lier par quelques retouches à un fait connexe déjà raconté.

connaissaient. David ne put se soustraire à l'obligation légale de leur livrer les deux enfants de Rispâ, Armôni et Mephibaal, ainsi que les cinq fils de Mêrab. Les Gabaonites les menèrent sur le haut lieu de Yahwè à Gabaon, et les exécutèrent tous les sept dans le sanctuaire même [1].

L'exposition des suppliciés cessait pour l'ordinaire avec le jour [2]. Pourtant, ceux-ci devaient probablement être privés de sépulture jusqu'à ce que la pluie, en tombant, annonçât l'apaisement de Yahwè et la fin de la sécheresse. Mais à attendre trop longtemps d'être mis en terre, les morts sentaient leurs souffrance s'aggraver ; les animaux sauvages dévoraient leurs restes, et leurs âmes inquiètes, ne sachant où s'arrêter, rôdaient dans les lieux où ils avaient vécu, sans parvenir à trouver le repos. C'était le lamentable sort qui attendait les sept infortunés, lorsque Rispâ, poussée par la pitié maternelle et voulant épargner à ses fils et à leurs compagnons de supplice ce surcroît de tourments, vint s'installer à l'abri du sac de deuil, qu'elle se tendit en guise de tente, auprès des corps pour les garder [3]. Le jour, elle écar-

1. Le lieu de l'exécution est Gabaon d'après les textes grecs sauf L, mais Gabaa de Saül d'après l'hébreu et L. Il est difficile de choisir, les deux villes pouvant avoir l'une et l'autre des droits à être les témoins de l'exécution. Pourtant comme celle-ci eut lieu « sur la montagne de Yahwè » (II *Samuel*, XXI, 6, corrigé) ou « sur la montagne devant Yahwè » (*ibid.*, 9), il vaudrait mieux croire qu'il s'agit du « grand haut lieu » de Gabaon (I *Rois*, III, 4), qui doit vraisemblablement être placé sur la montagne de Nébi Samouîl. Sur la participation des Gabaonites au culte de Yahwè, voir *La Période des Juges*, pp. 343, 344. — Le sens du verbe hiphil הוקיע, *hôqîa'*, employé par II *Samuel*, XXI, 6,9, 13, (et, en outre, seulement par *Nombres*, XXV, 4) est incertain. Si l'on se réfère au qal, יקע, *yâqa'*, qui signifie « se déboîter, se désarticuler » en parlant de la hanche (*Genèse*, XXXII, 26), le hiphil employé dans les trois passages pourrait désigner un supplice dans lequel les membres étaient violemment étirés jusqu'à la désarticulation, le corps du patient étant suspendu, plutôt que couché, comme le suggèrent les mots « en face du soleil », ajoutés dans le passage de *Nombres*, à la mention du supplice. D'autres préfèrent des sens différents d'après les versions ou les langues voisines ; tels sont : « exposer », « crucifier » (sens des Targum et de la Vulgate), « prendre », « empaler », « consacrer », « écarteler », « précipiter » ; voir les indications de DRIVER, *Notes on the Hebrew Text.... of the Books of Samuel*, 2e édition, p. 351, et celles du Dictionnaire de GESENIUS-BUHL, s. v.

2. *Deutéronome*, XXI, 22, 23, prescrit d'enterrer le jour même du supplice le criminel dont le cadavre a été suspendu après l'exécution ; cf. *Josué*, VIII, 29 ; X, 26, 27. Le cadavre ainsi suspendu est maudit de Dieu, et souille le sol (*Deutéronome*). La bénédiction réclamée des Gabaonites, comme preuve de l'accomplissement de la vendetta (II *Samuel*, XXI, 3), ne devait devenir effective que par la chute de la pluie.

3. L'emploi du verbe נטה, *nâtâ*, « tendre, étendre » usité habituellement à propos de la tente, et celui de אל, *'él*, « vers », et non pas de על, *'al*, « sur », montre qu'elle ne se sert pas du sac comme d'une natte, mais plutôt comme d'un

tait les oiseaux de proie ; la nuit, elle chassait les bêtes des champs. Elle eut la force de prolonger sa pieuse garde depuis la moisson des orges, en mai, jusqu'au moment où la pluie vint tomber du ciel sur les cadavres [1].

Cette extermination presque totale de la descendance de Saül, affermissait opportunément la dynastie de David. Que ce dernier se l'ait entendu reprocher par un Benjaminite, rien de plus naturel [2] ; qu'il en soit jugé responsable, rien de plus injuste : il avait fait son possible pour amener les Gabaonites à composition, et, d'ailleurs, son caractère ne le portait pas à prendre d'aussi redoutables initiatives. A coup sûr, il profita de la disparition de ces rivaux éventuels, mais simplement comme il avait profité de la mort de Saül pour briguer la couronne, des meurtres d'Abner et d'Ishbaal pour s'annexer le royaume d'Israël. Il avait dû y consentir, parce que c'était la loi ; il n'y avait pas poussé parce que c'était son intérêt : ce serait odieux de faire retomber sur lui une exécution que les Gabaonites rendirent nécessaire par leur inflexible rigueur [3].

Quand l'inéluctable vengeance fut accomplie et que la sécheresse eut pris fin, David, encore sous le coup de l'horreur religieuse qui s'attachait à cette expiation et, profondément remué par l'amour maternel de Rispâ, eût à cœur de rendre aux morts le dernier service dont ils eussent beoisn. Ayant été chercher lui-même à Yàbêsh du Galaad les ossements de Saül et de Jona-

abri. — Le sac était une étoffe grossière. habituellement en poils, que portaient les pauvres gens, parfois les prophètes et occasionnellement les pénitents et les personnes en deuil.

1. Cela peut représenter cinq ou six mois si l'on croit qu'il s'agit des premières pluies de l'hiver, qui tombent en octobre ou novembre ; mais Yahwè pouvait manifester que la justice était satisfaite en faisant tomber une averse dans les mois sans pluie ; cf. I *Samuel*, XII, 16-18.

2. II *Samuel*, XVI, 7-8.

3. « Le sang veut du sang », telle est la formule par laquelle chez les Arabes modernes, s'ouvrent les palabres où se discutent les réparations exigées pour un meurtre. Même lorsqu'on s'entend, au lieu de rester dans l'état de guerre qu'entraîne la vendetta, il est de règle que deux filles de la tribu ou de la parenté du meurtrier soient livrées au vengeur, qui les gardera pour lui ou les donnera en mariage à ses amis. Détails empruntés à JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au Pays de Moab*, pp. 222-223. Avant de juger la conduite de David dans l'affaire des Saülides livrés aux Gabaonites, on se fera une idée des prescriptions impératives du droit sémitique en pareille matière, en lisant, dans cet ouvrage, ce qui concerne les droits pour la vengeance, pp. 220 et suiv.

thas, il les réunit à ceux des suppliciés, et déposa tous les restes de cette malheureuse famille dans le tombeau de leur ancêtre, Qish, père de Saül, à Séla de Benjamin [1].

Il ne borna pas là sa sollicitude. Un dernier petit-fils de Saül, Meribaal, le fils de Jonathas, vivait, oublié et peut-être même caché à Lôdebar, dans le voisingage de Mahanaïm, chez un certain Makhîr, fils d'Ammiel, sans doute un parent [2]. Lorsque son père était mort à la bataille du Gelboé, il n'avait que cinq ans. Dans l'affolement de la fuite après la désastre, la femme qui le gardait l'avait laissé tomber, et, depuis, il était perclus des deux jambes [3]. Un ancien serviteur de la famille, nommé Sibâ, important personnage qui avait son train de maison avec quinze fils

1. Dans *Archeological Researches*, t. II, pp. 278 et suiv., Clermont-Ganneau a suggéré de retrouver les tombeaux des Saülides dans ces cinq tombes monumentales qu'on voit près de Ḥizméh, à une petite distance au nord-est de Tell el-Foûl (= Gabaa de Saül), et que l'on nomme, entre autres noms, Qobour Beni Isrâ'îl. Sa suggestion plairait assez à Birch (*Quarterly Statement* 1911, p. 109), qui, en outre, placerait un peu plus au sud les tombeaux de Qish et de Saül, ainsi qu'à Macalister (*ibid.*, 1912, pp. 81, 82). On trouvera une description de ces monuments curieux dans Guérin, *Judée*, t. III, pp. 73 et suiv., et dans Vincent, *Revue Biblique*, 1901, p. 287 et suiv.; *Canaan d'après l'exploration récente*, p. 257.

2. Le nom de ce fils de Jonathas se trouve à plusieurs reprises sous la forme Mephibôsheth, laquelle, comme pour Ishbôsheth (voir, ci-dessus, p. 48, n. 3) doit être lue Mephibaal. Cette dernière lecture est du reste celle de L, Μεμφιβαάλ. Dans I *Chroniques*, VIII 34, on a Merib-Baal; IX, 40, Merib-Baal et Meri-Baal. Le deuxième élément du nom est « Baal », mais le premier se présente sous trois aspects : Mephi-, Merib-, Meri-, Il n'est pas aisé de découvrir la forme primitive du nom. « Mephibaal » a pour elle le témoignage constant de L; «Merib-Baal» et « Meri-Baal», celui des généalogies de *Chroniques* : or ce dernier livre a conservé plus exactement que *Samuel* des noms comme Ishbaal et Baalyada; il y a donc une sorte de présomption *a pari*, bien qu'ici il ne s'agisse pas de l'élément composant « Baal », en faveur de Merib-Baal, qui rappelle Yeroubbaal, surnom de Gédéon, ou Meri-Baal, que l'on a retrouvé parmi les noms des ostraca de Samarie. On n'a pas de donnnées pour choisir entre ces deux formes, mais. du moins il est plus indiqué d'admettre que « Meri-baal » aurait été transformé en « Merib-Baal » que celui-ci en celui-là.

La forme « Mephibaal » pourrait cependant être conservée comme nom du fils de Saül et de Rispâ, cité plus haut, d'après II *Samuel*, XXI, 8, corrigé.

Lôdebar reparaît dans *Amos*, VI, 13, en parallélisme avec Qarnaïm. Si cette dernière ville veut rappeler Ashtarôth-Qarnaïm, que l'on place couramment à Tell 'Ashtara, à une quarantaine de kilomètres à l'est du lac de Génésareth, Lôdebar se serait trouvée assez loin vers l'est ou le nord-est de Mahanaïm. Le nom manassite de Makhir, personnage chez qui s'était réfugié Meribaal témoignerait dans le même sens. On ne sait s'il ne faudrait pas retrouver cette ville de Lôdebar dans une Lidebir, qui, d'après *Josué*, XIII, 26, était située au delà de Manahaïm, vers la frontière du territoire de Gad; ce dernier passage ne permet pas de voir si cette Lidebir était gadite ou manassite; en tout cas, cette dernière hypothèse n'est pas exclue par le texte.

3. II *Samuel*, IV, 4.

et vingt serviteurs, l'entourait de soins. Il semble bien que David ignorait qu'il vécût encore. Mais s'étant un jour enquis s'il restait quelque survivant de la maison de Saül, il apprit son existence par Sibâ et s'empressa de le faire venir à Jérusalem. Il accueillit avec bonté l'infirme, inquiet de ces prévenances, le retint dans la ville, lui assura une pension, l'admit à sa table avec ses fils et lui garantit pour l'entretien de sa propre maison, sous la surveillance du fidèle Sibâ, l'entière possession de ses biens patrimoniaux [1].

David, fidèle en ses affections, devait cette attention au fils de celui que, en des jours moins fortunés, il avait aimé d'une amitié solide et tendre et avec qui il s'était lié par le «pacte de Yahwè». Mais s'il obéissait à cette noble inspiration de son cœur et de sa loyauté il n'écartait pas de son esprit des calculs moins désintéressés. Il entrevoyait que cette générosité vraiment royale désarmerait peut-être l'hostilité des partisans plus ou moins secrets de la dynastie détrônée. Au pis aller, il lui serait facile de surveiller de près tous les mouvements d'un rival possible en faisant de lui un courtisan. Meribaal s'installa donc à Jérusalem. Il eut, par un fils du nom de Mikha, une assez longue postérité ; elle ne devait jamais ressaisir le pouvoir [2].

II. — LA RÉVOLTE D'ABSALOM

La maison de Saül se trouvait hors d'état de nuire. Mais il allait surgir d'autres adversaires. Une querelle dynastique, comme il en éclate à l'origine des monarchies les plus durables, troublera profondément le pays. David va être déposé, chassé, poursuivi. Pour comble d'amertume, ce sera l'un de ses fils qui,

1. Ce dernier détail (II *Samuel*, IX, 9, 10) autorise à penser que tous les biens ayant appartenu à Saül et à sa famille, biens dont David dispose ici en maître, étaient devenus sa propriété quand il monta sur le trône de Saül de qui, d'ailleurs, il était le gendre. On a déjà noté que David avait hérité plusieurs des femmes de Saül, II *Samuel*, XII, 8. Ce dernier passage, qui parle de «la maison de Saül», donnée par Yahwè à David, pourrait, du reste, s'entendre aussi des biens de ce roi. Par là s'expliquerait au mieux que les fils de David possédaient des biens à Baal-Hâçôr dans la tribu de Benjamin, *ibid.*, XIII, 23.

2. I *Chroniques*, VIII 34-40. Le verset 32 pourrait se rapporter à la mesure par laquelle David obligea Meribaal à demeurer à Jérusalem : ses descendants y restèrent.

patiemment, fomentera la révolte avant d'en prendre ouvertement la direction [1].

L'origine lointaine en fut une honteuse et sanglante tragédie de famille. Amnon, le fils aîné de David, que celui-ci avait eu d'Ahinoam de Yizreël du midi, s'était épris de sa demi-sœur, Tamar, née, ainsi qu'Absalom, d'une autre femme du roi, Maakhâ de Geshour. La jeune fille était jolie et vierge. Le jeune homme, au lieu de la demander en mariage, comme il l'eût pu faire, selon les mœurs de ce temps, malgré leur étroite parenté [2], brûlait pour elle d'un amour mauvais, et, rongé par son désir sans espoir, dépérissait de jour en jour. Il avait un ami, son cousin Jonadab, fils de Shimea. Questionné par lui sur la cause de son étrange langueur, il lui avoua la passion qui le torturait. L'ami se fit complice. Au lieu d'adresser des remontrances pour détourner du crime, il enseigna un stratagème pour le commettre. Amnon ne recula point devant la perfidie qui lui était conseillée. Il se coucha comme s'il était souffrant, et lorsque David, amené par son inquiétude de père, vint prendre des nouvelles, il lui demanda d'envoyer sa sœur Tamar pour la regarder confectionner quelques gâteaux qu'elle lui ferait manger. Cette demande pouvait passer pour un caprice de malade ; David, trop aimant pour

1. Sur les révoltes du règne de David, sur celle d'Absalom en particulier, voir, avec quelque réserve, parfois, CASPARI, *Aufkommen und Krise des Israelitischen Königtums unter David*, 1909.

2. On voit par les paroles de la jeune fille (II *Samuel*, XIII, 13, 16) que cette union était regardée comme possible. Ces unions entre parents, même très rapprochés, n'étaient sans doute pas chose inouïe dans une société où, pour garder la pureté du sang et l'intégrité des biens patrimoniaux de la famille, l'homme pouvait être parfois assez limité dans le choix d'une épouse. Abraham, par exemple, avait épousé une de ses demi-sœurs, Sara, née du même père que lui, mais d'une autre mère, *Genèse*, XX, 12 ; c'était le même cas qui se présentait ici pour Amnon et Tamar. *Lévitique*, XVIII, 9 ; XX, 17, et *Deutéronome*, XXVII, 22, placent pourtant cette sorte d'union parmi celles qui sont prohibées ; *Ezéchiel*, XXII, 11, la réprouve aussi, mais en constatant, qu'il y en a des exemples. D'ailleurs, on sait que, jusqu'aux derniers Ptolémées, les rois d'Égypte épousaient une de leurs sœurs, pour sauvegarder dans leur lignée la pureté du sang divin, qui coulait en leurs veines. De même chez les Grecs, *Odyssée*, VII, 54, 55 et suiv., signale le mariage d'Alkinoos avec Arété, née des mêmes père et mère que lui. De cette divergence, en Israël, de la pratique à l'égard de la loi, on conclura tout au plus que celle-ci n'avait pas réussi à faire disparaître les anciens usages. Mais si ces derniers n'avaient pas atteint encore, en ce point, le niveau moral tracé par la loi, on remarquera que la morale usuelle était très sévère en ce qui concernait la violence faite à une vierge : elle est qualifiée de *nebhâlâ*, et celui qui la fait est un *nâbhâl* : « on n'agit pas ainsi en Israël », II *Samuel*, XIII, 12, 13. Sur le sens et la portée de ces expressions, voir *La Période des Juges*, pp. 297, 298.

être soupçonneux, se hâta de le satisfaire. Tamar ne tarda point à entrer dans la chambre d'Amnon. Tandis qu'il la dévorait des yeux, elle pétrit de la pâte, en fit des galettes ressemblant à des cœurs, et, quand elles furent cuites, les versa de la poêle devant lui. Mais il n'en voulut point manger ainsi. Il fit sortir les gens qui étaient là, et pria Tamar de venir tout près de lui pour le faire manger de sa main. Gentiment la jeune fille s'approcha de son frère. Mais découvrant tout à coup avec horreur l'abîme d'ignominie où il s'efforçait de l'entraîner, elle le supplia de l'épargner. Elle lui remontrait l'impiété de cet acte ; elle lui suggérait de la prendre pour femme ; elle ne voulait pas être souillée de cette infamie qu'elle ne saurait où cacher. Sourd à ces prières haletantes, n'écoutant que l'ordre pressant de son désir brutal Amnon se porta sur elle aux pires violences. Puis, rancœur de la volupté assouvie, il se prit à la détester « d'une haine plus grande que l'amour dont il l'avait aimée », et la chassa. Comme Tamar l'implorait de lui éviter ce surcroît d'outrage, il commanda à un valet de la pousser dehors et de fermer la porte derrière elle. Elle s'en alla, folle de dégoût et de honte, jetant des cris, couvrant ses cheveux de poussière, déchirant avec rage la tunique à longues manches, que portaient les filles du roi tant qu'elles demeuraient vierges, et posant la main sur sa tête, comme une pleureuse, en signe de la plus cruelle désolation [1]. Absalom, ayant

1. En poussant des cris, Tamar veut montrer qu'elle n'a pas consenti, mais qu'on lui a fait violence ; cf. *Deutéronome*, XXIII, 24, 27. — Poser ses mains sur sa tête, ou les élever au-dessus d'elle est un des gestes habituels du deuil chez les femmes. On le trouve souvent représenté sur les bas-reliefs funéraires d'Egypte ; c'est celui des pleureuses qui ornent les petits côtés du sarcophage d'Ahiram, roi phénicien de Byblos.

L'expression כתנת פסים, *kethôneth passîm*, ne se trouve qu'ici, II *Samuel*, XIII, 18, 19, pour la fille du roi et *Genèse*, XXXVII, 3, 23, 32, pour Joseph, à qui Jacob a donné un vêtement de ce genre. Le premier terme désigne un vêtement de dessous porté à même le corps, fait de laine ou de lin, quand il s'agissait d'un vêtement un peu riche. Le second terme a été entendu de deux manières par les versions. D'après une interprétation, il désignerait une robe dont le tissu présenterait des rayures ou des ornements de plusieurs couleurs (voir les vêtements des Asiatiques émigrant en Egypte, dans la peinture des tombeaux de Beni-Hassan, *Dictionnaire de la Bible*, t. II, col. 1068) ; cette interprétation est défendue par R. Eisler, qui, au lieu de פסים, voudrait lire פספסים, d'après un mot de la Michna, *Negaïm*, XI, 7, qui désigne un vêtement d'été blanc avec des dessins de plusieurs couleurs, et rattache ce mot à l'assyrien *paspasu*, qui désigne un canard au plumage multicolore (*Orientalistische Literaturzeitung*, t. VIII, col. 368-371 ; t. XIV, col. 509) ; le même mot se retrouve en syriaque : *péspesâ*, « petit caillou », et en arabe : *fusayfisâ'* « mosaïque », deux significations qui n'ôtent pas toute vraisemblance à l'emprunt de ce mot au grec ψῆφος. Mais on n'a pas de raison

deviné son malheur et apaisé son chagrin, lui demanda de taire ce crime de leur frère, et la recueillit dans sa propre maison. Elle y vécut tristement, comme une épouse abandonnée. Tout sembla ensuite rentrer dans le calme. David, malgré sa violente irritation, n'adressait aucun reproche à Amnon, qu'il chérissait comme son aîné, et Absalom, dissimulant son ressentiment, semblait ne plus connaître son frère.

Deux ans se passèrent dans cet inquiétant silence. Au bout de ce temps, Absalom, qui avait les tondeurs dans ses pâturages de Baal-Haçôr, près d'Éphrôn, au nord de Jérusalem, préparait la fête joyeuse de la tonte des moutons [1]. Il vint trouver son

pour suspecter la lecture פסים de l'hébreu, et d'autre part, ces robes multicolores étaient d'un usage assez courant dans le monde sémitique pour que leur mention, à propos de Joseph et de Tamar, perde, dans cette interprétation, le caractère d'exception que leur donne le contexte. L'autre interprétation entend *passîm*, tantôt les paumes de la main, tantôt les paumes des pieds, d'après le sens de l'araméen *pas*, et fait, du vêtement en question, une robe à manches atteignant le poignet ou une robe descendant jusqu'aux chevilles. Peut-être serait-ce là le vrai sens de l'expression, et, des deux explications, celle de robe à longues manches pourrait-elle être à préférer : sur les représentations assyriennes de prisonniers hébreux, on voit des vêtements qui tantôt s'arrêtent aux genoux et tantôt descendent jusqu'aux pieds, mais les manches s'arrêtent, au-dessus du coude ; voir, par exemple, BENZINGER, *Hebraische Archaeologie*, 2e édition, figures 31, 32, 36, 37, 38) ; de même en Grèce, le χιτών le plus usuel était en laine et n'avait pas de manches ; le χιτών ionien, qui était de lin, en avait. Il y a donc lieu de croire que le *kuttônath* hébreu à manches longues était une rareté, et l'on s'explique ainsi que le cas ait été signalé, à titre d'exception, pour Joseph et Tamar. Il l'est même d'une façon toute particulière à propos de celle-ci par II *Samuel*, XIII, 18. Ce verset atteste que les filles du roi qui étaient vierges portaient une *kethôneth passîm*, « depuis toujours », s'il faut lire ainsi ces derniers mots. Ce vêtement exceptionnel avait ainsi la valeur d'un insigne du rang et de l'état des filles du roi ; en le déchirant (verset 19) Tamar montre qu'elle n'a plus le droit de le porter, et, en le voyant déchiré, Absalom devine tout de suite l'outrage fait à sa sœur (verset 20). Une pratique analogue a été relevée chez des femmes arabes qui « comme manifestation de la douleur et en signe de deuil,... coupent leurs longues manches blanches... », JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 103,

1. On identifie couramment Baal-Ḥâçôr avec Tell 'Açoûr, une hauteur de plus de plus de mille mètres, à deux heures et demie au nord-est de Béthel. D'après II *Samuel*, XIII, 23, Baal-Hâçôr était située « avec Ephraïm », c'est-à-dire dans le voisinage de cette localité. Cette expression oblige à voir dans « Éphraïm », non pas le territoire de la tribu de ce nom, mais celui d'une ville. S'il n'existait pas une ville d'Éphraïm, par ailleurs inconnue, on pourrait penser qu'il s'agirait ici de '*Éphraïn* (*qerê*), ou '*Éphrôn* (*kethibh*, et le grec) indiquée par II *Chroniques*, XIII, 19, en même temps que Béthel et Yeshânâ (= 'Aïn-Sînyâ, à deux petites heures au nord de Béthel). Ce rapprochement et la donneé de *Onomasticon* (KLOSTERMANN, p. 86, ll. 1, 2), qui situe une Éphraïm ou Éfraea à 20 milles au nord de Jérusalem, ont fait localiser cette ville sur l'importante hauteur de Et-Ṭaïyibé, au nord-est de Béthel. Sur cette question voir HEIDET, *Ephrem*, dans *Dictionnaire de la Bible* t, II, coll. 1885-1889.

Les biens possédés par les fils de David en pays benjaminite pourraient avoir

père et le pria aux réjouissances avec son entourage. David déclina d'abord l'invitation pour n'être pas une cause de dépenses, puis, comme Absalom, donnant à penser qu'il avait oublié ou pardonné, insistait pour qu'Amnon du moins pût venir, David, croyant chasser ainsi l'inquiet pressentiment qui traversait son esprit, consentit à le lui envoyer mais en compagnie de tous ses autres fils. Ils partirent pour Baal-Haçôr, où un festin royal leur fut offert. Amnon, tout à la joie de la réconciliation, commençait à laisser voir que le vin redoublait sa gaieté, lorsque soudain il tomba, frappé à mort, sous les coups de gens apostés par Absalom, qui vengeait ainsi le déshonneur de sa sœur par le meurtre de son frère.

En un clin d'œil, les autres fils du roi étaient sur leurs mulets, et fuyaient à toute bride vers Jérusalem. La fausse rumeur d'un massacre général les y avait devancés, et plongeait le roi dans une douleur qui faisait peine à voir. Les vêtements déchirés, il se jetait à terre, accusant son imprévoyance, gémissant sur ce malheur affreux. Tous les assistants se lamentaient avec lui. Seul Jonadab, le mauvais génie d'Amnon, s'efforçait de le calmer en assurant qu'il n'y avait qu'une seule victime. Le guetteur, qui, du haut de son poste, avait aperçu les fugitifs sur le chemin des deux Bethoron semblait donner raison à ses dires [2]. David n'y

appartenu à la famille de Saül, comme on l'a observé ci-dessus. Mais peut-être aussi etaient-ce là des biens confisqués d'autorité par David à des Benjaminites, ou, au mieux, achetés par lui ou par ses fils. De quelque façon qu'ils les possédassent, les nouveaux propriétaires, des Judéens parvenus, ne pouvaient pas être bien vus des Benjaminites, chez qui ils jouaient aux maîtres. On pourrait trouver là l'une des causes du mécontentement de Benjamin contre la dynastie régnante.

1. Ce détail a été restitué d'après les textes grecs B de II *Samuel*, XIII, 34. Ce texte B porte un Ὡρωνήν, où l'on a reconnu un duel חרנים, *Ḥôrônaim* « les deux Ḥôrôn », qui, à vrai dire, ne se retrouve pas en hébreu mais reparaît, encore sous la forme Ὡρωνείν (B) dans *Josué*, X, 10, 11. Il s'agit de Bethḥoron, dont le nom s'est conservé dans la moderne Beit'Oûr, qui comporte, en effet, deux agglomérations, Beit'Oûr el Fôqâ, ou le Haut, et Beit 'Oûr el-Taḥtâ ou le Bas ; elles ont du reste conservé les appellations anciennes, le Haut étant cité dans *Josué*, XVI, 5 ; XXI, 22, le Bas dans *Josué*, XVI, 3 ; XVIII, 13 ; I *Rois*, IX, 17 ; II *Chroniques*, , VIII, 5. Un chemin encaissé très fréquenté (cf. *Josué*, X, 10, 11 ; I *Macchabées*, III, 16, 24) conduisait par ces deux villes, de la plaine à la montagne. Elles se trouvent à plus de vingt kilomètres de Jérusalem, à vol d'oiseau, du côté du nord-ouest. Peut-être les fils de David ont-ils fait un détour pour rentrer à Jérusalem par l'ouest, si « le chemin des deux Ḥôrôn » aboutissait à la ville de ce côté, et si la localisation proposée pour Baal-Hâçôr, au nord est exacte. En tout cas l'avance qu'a prise sur eux la fausse rumeur de leur mort est un exemple typique de la rapidité avec laquelle, en Orient comme dans le monde antique, se propa-

voulut croire que lorsqu'il vit ses fils. Mais une fois réunis, il manquait l'aîné, l'héritier de la couronne, et tous fondirent en larmes.

Après son crime, Absalom s'était enfui en Geshour, chez son grand-père maternel, Talmay fils d'Ammihoud, le roi du pays. Il y demeura trois ans. David ressentait vivement la peine de cette longue séparation, car son chagrin de la mort d'Amnon s'était adouci avec le temps. Toutefois, il ne se décidait pas à prendre sur lui de pardonner à l'assassin de son propre frère. Peut-être même, sous la pression d'intrigues qui s'ourdissaient dans son harem, songeait-il à le déshériter au profit de Salomon, le fils de Bethsabée, sa favorite. Joab n'avait pour cette femme que de l'antipathie. Un peu plus tard, il risquera sa tête à tenter d'entraver les projets de son ambition maternelle. Il devait y travailler déjà. La couronne, si l'on respectait le droit de naissance, revenait à Absalom [1]. De plus, Joab préférait sans doute Absalom, en raison de leurs attaches communes avec les Judéens [2]. Aussi, résolu à faire prévaloir ce qu'il estimait un droit sur ce qu'il jugeait un caprice doublé d'une faiblesse, et saisissant, du reste, des indices d'apaisement chez le roi, il s'ingénia à ménager un rapprochement. Dans cette vue, il prépara une mise en scène où une femme de Teqoa, sous couleur de réclamer justice auprès de David, arriverait à lui extorquer la promesse de rap-

geaient les nouvelles. — Le mulet apparaît ici pour la première fois dans les textes ; on le retrouvera, pour cette période, dans II *Samuel*, XVIII, 9 (Absalom), I *Rois*, I, 33, 38, 44 (la mule de David) ; au temps des Juges, la monture, même des nobles, était l'âne.

1. Le droit découlant de l'antériorité de la naissance pour la succession au trône n'était pas encore tellement établi qu'il fixât sans contestation l'héritier présomptif. Jonathas, fils aîné de Saül, était destiné à succéder à celui-ci, I *Samuel*, XX, 31 ; et Adonias, évincé par Salomon, pouvait encore revendiquer son droit lésé, I *Rois* II, 15. Mais le roi, ne se croyait pas si étroitement lié. David promit par serment de transmettre le pouvoir à Salomon qui passait ainsi avant Absalom et Adonias, ses frères plus âgés que lui. De même Roboam, fils de Salomon, désigna pour lui succéder Abia, le fils de sa favorite, moins âgé que plusieurs autres fils du roi, II *Chroniques*, XI, 18-22. Plus tard, le droit de l'âge semble avoir joué normalement. Du reste, il devait être respecté, au sein de la famille, pour la transmission des biens : l'aîné devait recevoir double part des biens paternels, et il n'était pas permis de le déposséder au profit du fils de la favorite, *Deutéronome*, XXI, 15-17. Ni David, ni Roboam ne se conformèrent à cette loi en ce qui concerne la royauté et, apparemment avec elle, les biens qui en relevaient.

2. Absalom était né à Hébron, II *Samuel*, III, 3 ; à l'avénement de Salomon, le parti opposé à celui-ci comprenait, avec Joab, un Judéen, les « serviteurs », c'est-à-dire les grands de David, originaires de Juda, I *Rois*, I, 9 ; toutefois les Preux, des Judéens, pour une bonne part, embrassèrent le parti de Salomon, *ibid.*, 10.

peler le banni [1]. Vêtue de deuil, ne s'étant pas mis d'huile parfumée, elle vint se prosterner devant le roi, et, après avoir crié : «Au secours ! », raconta son histoire imaginaire. Elle était veuve et avait deux fils. Ils se prirent de querelle et l'un d'eux tua son frère. Toute la famille veut appliquer les lois de la vendetta dans leur rigueur ; elle réclame le meurtrier pour le mettre à mort, si bien que la pauvre mère, déjà trop meurtrie par la perte d'un de ses deux enfants, va encore perdre l'autre, et que le nom de son mari disparaîtra à jamais de la face de la terre. A cette plainte, David répondit avec bonté qu'il prendrait l'affaire en main et qu'il ferait taire l'accusateur [2] ; il consentit même à en faire serment au nom de Yahwè. Alors l'habile femme, de plaignante se faisant avocate, évoqua à mots couverts l'histoire vraie d'Absalom, qui a tué son frère Amnon, et que David contraint, en refusant le pardon, à rester des années en exil, au détriment du royaume, qui se trouve ainsi privé de son futur maître. Le roi, surpris, devina que la main de Joab était dans ce stratagème ; la femme le lui avoua, en louant cette pénétration, digne d'un ange de Dieu. Au fond David désirait le retour de son fils ; il ne voulut pas se déjuger. Il fit appeler Joab et lui donna l'ordre d'aller en Geshour chercher le jeune Absalom.

L'exilé rentra à Jérusalem. Mais, deux années se passèrent encore sans qu'il fût autorisé à paraître devant son père. Il pressait bien Joab de conclure définitivement la paix ; Joab, lassé de ses échecs répétés, faisait la sourde oreille. A la fin, Absalom, perdant patience, n'imagina rien de mieux, pour le décider à intervenir encore une fois, que de mettre le feu à l'un de ses champs d'orge. Il risquait beaucoup, mais il calculait juste. Joab, étourdi par ce coup imprévu, tenta une nouvelle démarche auprès du roi en faveur de son impertinent protégé. David consentait enfin à pardonner. Il reçut son fils et lui donna le baiser de réconciliation.

Cette ténacité, tantôt patiente et tantôt agressive, qui avait si bien servi Absalom pour exécuter sa vengeance puis pour

1. Teqoa est aujourd'hui Khirbet Téqoû'a à un peu moins de 15 kilomètres au sud de Béthléem

2. Sur les interventions de la justice royale, voir, ci-dessus, pp. 259-260.

obtenir son pardon, il ne tarda pas à la mettre de nouveau en jeu. Ce fut, cette fois, pour satisfaire son ambition. En tuant Amnon, il avait assurément voulu effacer l'outrage fait à sa sœur. Mais n'avait-il pas songé que, du même coup, il devenait l'héritier présomptif du trône? En tous cas, à peine s'était-il réconcilié avec le roi son père, qu'il affichait ouvertement ses droits sur la couronne, et se lançait dans les intrigues les moins mystérieuses en vue de se gagner une large popularité. Il avait tout pour plaire. C'était un homme parfaitement beau, « sans un seul défaut de la tête aux pieds ». Sa lourde chevelure, qu'il lui fallait faire couper de temps à autre parce qu'elle devenait trop pesante, encadrait un visage souriant. Très amoureux de l'apparat, il possédait des chevaux, alors une nouveauté luxueuse, et sortait en char, escorté par des coureurs. Il avait déjà son histoire. Un beau coup de poignard pour une noble cause, en Orient, pose son homme. Durant son long exil on avait parlé de lui, et, à l'exemple de Joab, on l'avait regretté ; on l'aimait mieux de l'avoir si longtemps attendu. Il avait été si obstinément écarté de la cour par le sombre chagrin de son père que ces sympathies s'en étaient encore accrues ; et si son procédé cavalier pour amener Joab à le faire recevoir au palais provoquait les sourires, il redoublait aussi la faveur du vulgaire. Absalom s'appliquait, du reste, à la capter. On le voyait flâner, de grand matin, sur la route qui menait à la Porte de la capitale, pérorant avec les oisifs, interpellant les provinciaux qui venaient au tribunal du roi, se faisant mettre au courant de leurs affaires, proclamant leur cause excellente, et ajoutant, non sans une sympathie indignée, qu'au palais on ne les écouterait même pas [1]. Ah ! que n'était-il, lui, juge et maître de tout le pays ! Et quand un visiteur voulait se prosterner à ses pieds selon l'usage, il se courbait pour le relever et l'embrassait. Bref, d'années en années, les sujets de David s'entichaient davantage d'Absalom. David laissait faire et ne disait rien.

L'écho que ces manœuvres éveillaient dans le royaume laisse croire qu'il s'y trouvait beaucoup de mécontents. Sur tous les rangs du peuple pesait un malaise facile à envenimer. C'était

1. Sur les indications que ces détails fournissent relativement à la justice, voir, ci-dessus, pp. 259-260.

le malaise qui accompagne un essor trop rapide dans l'ordre social, économique et politique. Les progrès réalisés avaient presque épuisé les ressources d'énergie et de patience. Les guerres multipliées creusaient des vides dans les familles et gênaient l'exploitation du pays. Elles procuraient, il est vrai, du butin en abondance. Mais qui en profitait surtout, sinon les chefs militaires et les grands de la cour? La masse, elle, devait non seulement servir à la guerre, mais fournir des corvées, acquitter des redevances au profit de gouvernants qui faisaient payer bien cher aux autres leur protection, leurs aises et leur gloire.

Le peuple, qui supportait en majeure partie le poids de la nouvelle organisation, n'était pas le seul à sentir la blessure du joug. Dans les centres de province, l'indépendance et l'initiative d'autrefois se trouvaient peu à peu réduites. Les cheikhs, hier encore petits potentats qui discutaient avec leur futur maître les conditions de son élévation au trône [1], demain ne seraient plus que des intermédiaires entre le pouvoir et ses subordonnés. C'était surtout peut-être dans l'atteinte portée à leurs privilèges judiciaires qu'ils sentaient le mieux l'évanouissement progressif de leur autorité. Leurs décisions comptaient peu. Le plaideur mécontent d'eux avait la ressource d'un appel à la justice du roi, et le roi, de son côté, ne devait pas hésiter à évoquer à son tribunal des causes jusqu'alors fort bien tranchées sans lui. Les routes de la capitale étaient incessamment sillonnées par ces quémandeurs qui rentraient chez eux gagnés au gouvernement qui les émancipait des tutelles locales ; mais le cheikh, trop souvent dédaigné et remâchant son humiliation, regrettait les jours d'autrefois où sa domination était moins illusoire.

Ainsi, un peu partout, la royauté, quoi qu'elle fît, provoquait des récriminations. Elle n'en aurait pas trop pâti si des raisons particulières d'effervescence n'étaient venues décupler le vague mécontentement causé par la gêne fatale du pouvoir. Les Benjaminites, ulcérés par la disparition sanglante de la dynastie de Saül, restaient, cela va sans dire, les ennemis irréductibles de

1. Voir, ci-dessus, pp. 259-260, et *Salomon*, p. 351-356.

David et de sa maison [1]. Les autres tribus d'Israël, que les intrigues d'Abner, l'ascendant de David et l'absence d'un roi capable avaient poussées à demander un maître à Juda, regrettaient presque leur démarche, et, travaillées par ces ferments de révolte dont elles ne se débarrassèrent jamais, s'en prenaient maintenant à David, puisqu'on le leur dépeignait comme la cause de tout le mal.

Bien plus, chose surprenante, les Judéens eux-mêmes, non seulement allaient fournir leur contingent de mécontents, mais prendraient la tête de la sédition et seraient les derniers à se rendre. A quoi tenait ce revirement de leurs dispositions à l'égard de David, l'un des leurs pourtant, et dont la gloire rejaillissait sur eux? Il n'est pas facile de le dire. Leur principal grief pourrait bien être que David les négligeait beaucoup trop à leur gré. Ils voyaient l'antique prestige d'Hébron pâlir devant l'éclat sans cesse croissant de Jérusalem. De jour en jour plus populeuse et moins simple, Jérusalem devenait une capitale brillante. David y séjournait dans un palais unique en son genre, une merveille pour la contrée. Ses amis, ses guerriers, ses admirateurs s'y pressaient. Ses devoirs de roi et de grand juge l'y retenaient; il ne paraissait plus guère songer à sa bonne ville d'Hébron, jadis si accueillante. On aurait peut-être passé sur cet éloignement que lui imposaient sa charge et l'étendue de son royaume, comme sur l'apparence d'oubli qui en était la suite. Mais comment aurait-on pu voir sans froissement David, délaissant les siens, n'avoir de prévenances que pour les gens du nord? David, en effet, semble bien s'être appliqué à ne pas heurter les Israélites, dont la fidélité capricieuse réclamait de sa part plus de soins. Dans sa crainte de leur fournir le moindre prétexte de mécontentement et par une exagération très explicable, il affectait à l'égard des Judéens, une impartialité qui frisait la froideur. S'il accordait aux gens d'Israël, des faveurs, des récompenses et des distinctions, les Judéens, jaloux, le taxaient d'injustice [2].

1. Leur mécontentement pouvait aussi avoir pour cause l'installation des fils de David dans quelques portions de leur territoire.

2. Cf. II *Samuel*, XIX, 13, où les Judéens, qui se défendent d'avoir eu la moindre part aux largesses de David, semblent bien donner à entendre que les Israélites étaient plus favorisés. Ce détail s'interpréterait mieux sans doute en le restreignant

Enfin, n'était-ce pas pour plaire à Israël surtout qu'il avait pris à cœur de tirer l'arche de l'obscurité où elle se trouvait plongée ? et l'arche ne portait-elle pas quelque ombrage au très antique sanctuaire d'Hébron ? Les Judéens en venaient à traiter David d'ingrat, de transfuge et presque de renégat.

A ces adversaires de la royauté et à ces ennemis personnels de David, ajoutons enfin les agités, les utopistes, les pêcheurs en eau trouble, ces mille aventuriers de toutes nuances qu'il est toujours facile de découvrir et d'employer, si l'on a besoin d'une tourbe bruyante pour donner de l'aspect à un coup de main.

Tout cela faisait un nombre respectable de mécontents. Absalom vit en eux tout autant de partisans, et, après quatre ans de propagande, crut enfin venu le moment de détrôner son père. Ayant pris occasion ou prétexte d'un vœu fait par lui, pendant son exil en Geshour d'Aram, à Yahwè d'Hébron, il obtint sans peine de David l'autorisation de se rendre à l'ancienne capitale de Juda. Il était sûr d'y être bien accueilli. On l'y connaissait car il y était né. On lui savait gré de ne pas afficher le même dédain que son père pour le berceau de sa famille, pour des serviteurs fidèles, pour un lieu saint vénérable. Il gagnait en attachement tout ce que David perdait, et plus encore. Il n'avait qu'à parler ; pour lui on ferait des folies. Afin de ne rien laisser à l'imprévu, il expédiait, en partant, des émissaires dans les régions israélites, et y faisait installer des postes de sonneurs de trompes qui, de proche en proche par-dessus les vallées, transmettraient en quelques instants, jusqu'au bout du pays, la nouvelle de sa proclamation et l'appel aux armes. Pour lui, il s'acheminait vers Hébron la sainte, pieusement suivi par deux cents invités tout à fait ignorants du rôle qu'ils devaient jouer. Si ce n'étaient pas des amis fidèles de David, de la personne desquels les conjurés avaient voulu s'assurer, ceux-ci eurent vite fait de leur déciller les yeux, aidés d'ailleurs en cela par les festins du sacrifice. Le sage Ahitophel de Gîlô, le conseiller infaillible du roi, qui était écouté comme l'oracle de Dieu, ne tarda pas à paraître au milieu d'eux [1]. Sa venue était pour David une perte difficile à réparer,

au passage du roi ; mais peut-être renfermait-il aussi une allusion méchante à d'autres situations.

1. Gîlô est identifiée soit avec Beit-Djâlâ, à environ trois kilomètres au nord-ouest

pour les insurgés un gain inappréciable. Dès lors le nombre et l'assurance de ceux-ci ne firent que croître. La révolte éclata en Juda. Peu après, Israël entendant retentir les trompes, se soulevait à son tour. Tout le royaume se déclarait pour Absalom contre David.

En présence d'un mouvement aussi général, qu'il n'avait pas prévu et qui les menaçait à la fois du midi et du nord, David n'avait qu'un parti à prendre : s'enfuir. Il épargnerait ainsi à Jérusalem les horreurs d'une conquête armée, et, gagnant, pendant qu'il le pouvait encore, les gués du Jourdain voisins de Galgala, il lui resterait la suprême ressource de passer le fleuve et de se réfugier au Galaad, si la menace d'une poursuite se dessinait. Tous ceux qui tenaient à sa personne lui demeurèrent fidèles et se disposèrent à partir aussitôt. Parmi les larmes et les sanglots se formait le lamentable cortège de ce roi fuyant devant son fils. Ses officiers et ses serviteurs portaient de droite et de gauche l'ordre de départ ; ses femmes et ses enfants rassemblaient des provisions et des vêtements ; l'armée, les mercenaires étrangers, Crétois, Plêthis et Gattites, s'équipaient et prenaient leur formation de route ; les prêtres Sadoq et Abyatar, avec leurs fils Ahimaas et Jonathas, allaient à la tente du sanctuaire pour en emporter l'arche. Dans cette précipitation pleine d'abattement et d'inquiétude, David restait digne, bon et prévoyant. Pour montrer aux séditieux qu'il ne voulait pas abdiquer et que tous ses biens ne cessaient de lui appartenir, il laissa dix de ses femmes de second rang, qui seraient les gardiennes du palais au cours d'une simple absence momentanée du maître.

Auprès de lui, il désirait n'avoir que des gens décidés à par-

de Bethléem, soit avec Khirbet Djâlâ, à une vingtaine de kilomètres au nord-nord-ouest d'Hébron. L'une ou l'autre conviendrait bien au cadre historique des faits racontés ci-dessus. Mais aucune des deux ne paraît représenter une Gîlô, placée par *Josué*, xv, 51, dans le groupe sud-ouest des villes de la Montagne de Juda ; elles sont trop au nord par rapport à ce groupe. Toutefois, comme il y a actuellement deux Djâlâ, on pourrait supposer que la Gîlô d'Ahitophel n'est pas nécessairement celle de *Josué*, et, aussi, conserver l'une des deux identifications proposées. — Comme Ahitophel semble avoir été le grand-père paternel de Bethsabée, qui sait si sa défection n'avait pas, en partie tout au moins, pour cause le désir de venger le déshonneur de sa petite-fille et le meurtre d'Urie le Hittite ? Si cette conjecture était fondée, il conviendrait de placer la guerre contre Ammon, qui fut l'occasion de l'adultère de David, assez peu de temps avant le soulèvement provoqué par Absalom.

tager sa fortune incertaine, et il proposa à Ittay, le chef des six cents Gattites, de retourner dans sa patrie. Mais cet étranger, avec un dévouement aussi ému et aussi touchant que celui de Ruth pour Noémi, lui jura fidélité à la vie à la mort, et refusa de le quitter.

Quand tout fut prêt, le cortège s'ébranla. David, ayant quitté Jérusalem, se tenait debout près du Cédron ; l'arche de Yahwè, gardée par les prêtres et leurs fils, était déposée près de lui ; et il regardait passer, sur la route qui menait à l'Olivier du Désert, cette petite de troupe de fugitifs voilés et en larmes : c'était tout ce qui lui restait de sujets fidèles, dans les deux royaumes qu'il avait unis et menés à la gloire. Quand le défilé fut terminé, Sadoq et Abyataar se disposaient à prendre l'arche pour partir à leur tour. Mais le roi leur dit : « Remportez l'arche de Dieu à la ville, et qu'elle reste à sa place. Si je trouve grâce aux yeux de Yahwè, il me ramènera pour que je la revoie, elle et sa demeure. Et s'il dit : « Je n'ai pas de complaisance en toi », me voici ! qu'il me traite selon ce qui est bon à ses yeux. » Et, mêlant à cette soumission admirable, les calculs habiles de la prudence humaine, il demanda aux deux prêtres, qui resteraient dans la capitale, de lui servir d'espions et de lui envoyer les informations par leurs fils [1].

Alors, ayant à son tour traversé le lit du Cédron, David gravit les rudes pentes du Mont des Oliviers, pieds nus, la tête voilée, et pleurant.

Pendant qu'il s'avançait sur la route de l'exil, des retardataires le rejoignaient pour partager son malheur. La tunique déchirée, la tête couverte de poussière, Houshay l'Arkite [2], son ami et

1. Nulle scène, peut-être, de la vie de David ne permet mieux de saisir la complexité de son caractère que cette scène du départ de Jérusalem. Tout en s'en remettant à la providence de Yahwè avec une piété profonde (cf. II *Samuel* **xv**, 25, 26), David n'oublie aucun des moyens à sa disposition pour assurer le succès de son plan. Sur les sentiments complexes que cette attitude manifeste à l'égard de la providence de Yahwè, voir, *Salomon*, pp. 293-295.

2. D'après *Josué*, xvi, 2, le territoire des Arkites, se trouvait au voisinage de Béthel et de 'Ataroth ; cette dernière ville, située dans le sud de la Montagne d'Éphraïm, pourrait être identifiée avec 'Atâra, un peu au nord de Râmâ (= er-Râm). Comme les Arkites ne sont nommés nulle part parmi les clans et familles d'Israël, on peut supposer qu'ils étaient des indigènes cananéens, et qu'ils avaient fini par s'assimiler plus ou moins entièrement avec les Israélites. En tout cas, Houshay était ainsi le conseiller israélite de David, tandis qu'Ahitophel était son conseiller

conseiller intime, le rejoignit près du sanctuaire au sommet de la montagne, juste comme il venait d'apprendre la défection d'Ahitophel et de demander à Yahwè de rendre vains les conseils du félon [1]. Houshay était l'auxiliaire tout indiqué pour cette tâche. Lui aussi fut invité à rester à Jérusalem. Il feindrait d'embrasser le parti d'Absalom, surprendrait ses projets, les contrecarrerait peut-être, et, en tous cas, les ferait connaître au roi par l'intermédiaire des prêtres et de leurs fils. Un peu plus loin, arriva Siba, l'intendant de Meribaal, fils de Jonathas, avec ses quinze fils et ses vingt serviteurs. Prévoyant, généreux et habile, il amenait deux ânes tout sellés pour la famille royale, et apportait deux cents pains, des raisins secs, des fruits frais pour donner à manger aux enfants, ainsi que du vin pour ceux qui seraient fatigués. David s'étonna que le maître de cet homme ne fut pas là, après les attentions dont il l'avait comblé. Sibâ, qui avait médité son coup, n'hésita pas à affirmer qu'à cette heure le petit-fils de Saül songeait à tout autre chose qu'aux bienfaits reçus, et fondait quelque espoir sur la sédition pour recouvrer la couronne perdue par son aïeul. Sur la foi de ces propos, David confisqua d'autorité les biens du compétiteur prétendu et en fit présent à l'accusateur, sans doute plus intéressé que sincère.

Le lugubre cortège, avançant tristement, suivait la route ancienne de Jérusalem à Jéricho, lorsque, près de Bahourim, Shimeï, fils de Géra, un Benjaminite de la maison de Saül, se mit à injurier le roi et à lui jeter des pierres. Toute la haine accumulée contre David dans le cœur des partisans de Saül et de sa dynastie refluait aux lèvres de cet énergumène et se déversait en malédictions. Les meurtres d'Abner et d'Ishbaal, l'exécution des sept suppliciés de Gabaon, où David n'était pour rien mais dont il avait tiré profit, lui étaient jetés à la face. Entouré de ses gens et des Preux, David n'avait qu'un signe à faire, qu'un mot à dire, pour fermer les lèvres de l'insulteur. Il ne sourcilla point, et resta silencieux. Il retint même Abishay,

judéen. Entre Béthel et Beth-horon se trouve une 'Aïn 'Arîk qui donne son nom à un ouâdy ; la situation conviendrait à peu près pour le territoire des Arkites ; mais ce dernier nom commence par א, celui de 'Arîk par ע, et l'on doit hésiter à rapprocher ces deux noms.

1. Le texte ne dit pas à quelle divinité était consacré ce sanctuaire, ce pouvait être un antique haut lieu cananéen désaffecté et consacré à Yahwè.

le frère de Joab, qui, soulevé d'indignation, voulait aller couper la tête à « ce chien crevé ». N'était-ce pas la meilleure preuve qu'il n'était pas « l'homme de sang » que prétendait Shimeï? Père malheureux, disputant sa vie au fils sorti de ses entrailles, il avait l'âme trop profondément meurtrie pour sentir encore la blessure des outrages d'un Benjaminite ! Celui-ci le maudissait parce que Yahwè lui disait de maudire. Mais il souffrait tant que Yahwè aurait peut-être pitié de sa misère, et, rendant inefficace la malédiction, voudrait un jour le bénir encore [1]. Insensible à cette douleur poignante, exaspéré par ce calme méprisant, Shimeï continuait à suivre David sur le flanc de la montagne, et, tout en vomissant ses injures, lui jetait des pierres et des poignées de poussières.

La première halte eut lieu avant que l'on n'arrivât au Jourdain. Brisé d'émotion et de fatigue, tout le monde était exténué.

Cependant Absalom, que ses partisans avaient sacré roi par l'onction [2], occupait Jérusalem abandonnée, et reconstituait sans peine une cour et un gouvernement. Les adorateurs du soleil levant se pressaient au palais. Houshay, suivant à la lettre sa mission, ne fut pas le dernier à y paraître et à crier des :« Vive le roi ! » particulièrement chaleureux. Absalom trouva bien un peu singulière pareille infidélité de « l'ami de David ». Mais Houshay lui démontra par deux raisons péremptoires qu'il n'accomplissait que son devoir strict [3]. Alors, comme un fils révolté contre son père ne pouvait, après tout, parler trop haut d'attachement inaltérable, Houshay, espion déguisé, fut maintenu dans sa charge de conseiller.

1. Il ne faut pas exagérer la part de mansuétude qui peut se trouver dans ces sentiments de David. En réalité, il se montre méprisant pour les insultes de ce Benjaminite qui sont fort insignifiantes au regard du lourd chagrin qu'il éprouve de la révolte de son fils. La seule chose qui l'inquiète un peu, c'est l'efficacité des malédictions proférées contre lui. On sait, que, sous certaines conditions, bénédictions et malédictions passaient, dans l'antiquité, pour infaillibles. La Genèse est pleine de récits où cette persuasion apparaît : malédiction du serpent, de la femme. de l'homme ; bénédiction de Jacob ; bénédiction d'Éphraïm et de Manassé, les deux fils de Joseph. Du reste, il faut prendre garde d'oublier que David mourant recommanda à Salomon de tuer cet insulteur de Shimeï, ce qui fut fait, I *Rois*, II, 8, 9, 36-46.

2. II *Samuel* XIX, 11.

3. La seconde de ces raisons : « Je ne fais que servir le fils de son père » est tout à fait dans la manière de Houshay. Elle est piquante mais moins intéressante que la première :« Tu es l'élu de Yahwè et du peuple ». On a déjà souligné l'importance du rôle des sujets dans la reconnaissance ou l'attribution du pouvoir.

C'était heureux pour la cause de David, car Ahitophel l'infaillible serrait son jeu. Il visa d'abord à consommer la déchéance du roi fugitif et à rendre impossible tout rapprochement entre lui et son fils. Dans ce but et sur son conseil, Absalom, entrant de plain-pied dans la jouissance des biens et des prérogatives de son prédécesseur, prit possession officiellement de ce qui restait, au palais, du harem de son père : Ainsi se réalisait la menace prophétique de Nathan sur la honte publique infligée au harem de David en châtiment de son adultère caché [1]. Après cette cérémonie, rendue d'ailleurs publique pour mieux frapper les esprits, les dernières incertitudes se trouvèrent levées chez les insurgés ; toutes les amarres étaient rompues ; il fallait se jeter dans l'aventure jusqu'au bout. Aussi Ahitophel insistait-il pour que l'on se lançât, dès la nuit suivante, à la poursuite du roi. A la faveur de l'épuisement où l'avait réduit sa fuite précipitée, on se saisirait aisément de lui ; lui prisonnier et tué, — car on le tuerait, mais seul, — tout le peuple, il n'en fallait pas douter, viendrait à Absalom avec l'élan « de la jeune épousée qui va retrouver son mari ».

Le conseil était excellent et il plut à tous les cheikhs de l'entourage du nouveau roi. Mais alors Houshay, convoqué par Absalom, entra en scène. Il lui fallut payer d'audace une seconde fois, pour heurter de front et jeter bas les fortes raisons avancées par son rival. Il y réussit. Il voulait gagner du temps, et il montra qu'une attaque précipitée, selon l'avis d'Ahitophel, entraînerait immanquablement une défaite ; or tout échec serait pour le soulèvement un début fatal. Il n'épargna point ses paroles, il multiplia ses images, pour faire prévaloir l'idée d'un prudent délai. David et ses gens, insistait-il, mais ce sont des braves qui se battront en désespérés, « comme l'ourse à qui l'on a ravi ses petits, comme le sanglier sauvage au poil rude». Les plus hardis soldats d'Absalom, « eussent-ils un cœur de lion, s'affaisseront devant eux ». Mieux vaut cent fois prendre son temps, pour rassembler une armée aussi nombreuse que « les grains de sable

1. Sur la signification politique de cette prise de possession des femmes d'un roi, voir, *Salomon*, p. 7, n. 2 et ci-dessus, p. 264. On se souvient que les menaces de Nathan à David, coupable d'adultère, avaient visé un déshonneur conjugal ; c'était Absalom qui devait l'infliger à son père.

du bord de la mer », foule immense qui « s'abattra sur eux, comme la rosée tombe sur la terre, et les exterminera jusqu'au dernier. » Et si, terrifiés par cette armée formidable, ils courent s'enfermer dans les murs d'une ville, « tout Israël apportera des cordages et l'on traînera cette ville jusqu'au torrent, sans en laisser subsister la moindre pierre ! » Mots, périodes sonores et éclatantes ! On y vit autant d'irréfragables raisons, tellement on se grisait de fol enthousiasme ! Yahwè aveuglait les conjurés, et Houshay l'emportait sur son rival. Ahitophel, démentant pour la première fois sa juste renommée, avait le dessous. Susceptible sur le point d'honneur, il ne put survivre à sa première défaite. Il sella son âne, rentra chez lui, à Gîlô, mit ordre à ses affaires, et se pendit.

Houshay, trop avisé pour croire la partie déjà gagnée, redoutait que, à la réflexion, on ne revînt sur l'approbation si légèrement donnée à sa grandiloquence. Il se hâta de prévenir Sadoq et Abyatar que David devait traverser le Jourdain sans retard. Les prêtres, quand ils avaient des nouvelles à communiquer à David, envoyaient une servante chercher de l'eau à la source de Rôghêl [1] ; Jonathas et Ahimaas, leurs fils, qui s'y tenaient cachés, en étaient informés par elle et les transmettaient. Cette fois, le manège fut éventé, et les deux messagers reconnus et dénoncés. Aussitôt Absalom leur fit donner la chasse. Comme ils avaient de l'avance, ils parvinrent à gagner Bahourim. Tout le monde n'y était pas aussi hostile au roi que Shimeï. Une femme les laissa descendre dans le puits de sa cour, étendit un rideau sur l'ouverture, y versa du grain à piler pour le faire sécher [2].

1. La situation de la source de Rôghêl est assez bien déterminée par *Josué*, xv, 7 ; xviii, 16, qui la placent au sud et en contre-bas de Jérusalem, puis par I *Rois*, i, 9, qui la situe au voisinage de la pierre du Zôhéléth, corniche rocheuse, supportant le village de Siloé. L'identification avec le Bïr Ayoub, situé au confluent du Cédron et de la Vallée de Ben-Hinnôm est donc des plus probables. Sans doute, l'hébreu dit « source » et l'arabe « puits » ; mais outre que l'exhaussement du sol par les décombres a, en réalité, obligé à allonger le puits actuel, il faut remarquer que l'eau en déborde presque chaque hiver : c'est alors une véritable source. Le nom de Rôghêl, en forme de participe qal de *râghal*, qui n'est employé que dans *Psaumes*, xv, 3, avec un sens d'ailleurs peu limpide, est lui aussi incertain de sens. On le rend parfois par « Foulon » sans analogie avec d'autres textes, et, d'ailleurs, « Foulon » est exprimé par *Kôbhês* dans l'expression « champ du Foulon » d'*Isaïe*, vii, 3. Ce nom de « Rôghêl » se retrouve, au pluriel, dans au nom de ville « *Rôghelîm* », dont il est question ci-dessous, p. 296, n. 2. Sur ʿAïn Rôghêl, voir Vincent, *Jérusalem*, t. I, pp. 134-141.

2. Tous les passages où מסך, *mâsâkh*, de II *Samuel*, xvii, 19, est employé, ont

Les poursuivants arrivèrent ; elle les lança sur une fausse piste. Lorsque ceux-ci, las de leurs vaines recherches, eurent repris la route de Jérusalem, les deux jeunes gens sortirent de leur cachette et atteignirent enfin le roi. Le passage du fleuve commença sur le champ. Quand l'aube se mit à poindre, il n'y avait plus un seul fugitif à l'ouest du Jourdain, et la troupe se dirigeait en hâte vers Mahanaïm.

C'est en se réveillant, après un sommeil paisible, l'un des matins de cette fuite hâtive, que David, au témoignage d'une note traditionnelle, composa les quelques vers qui suivent, pour remercier Yahwè de ce repos inespéré et jeter un confiant appel à son secours [1].

Yahwè ! qu'ils sont nombreux mes adversaires !
Nombreux, ceux qui sont dressés contre moi !
Nombreux, ceux qui disent de moi :
« Pour lui, nul salut en Dieu ! »

Mais toi, ô Yahwè ! bouclier pour moi,
Tu es ma gloire, et tu relèves ma têre.
A peine vers Yahwè ai-je élevé la voix
Qu'il me répondit de sa montagne sainte.

Moi qui m'étais couché et m'étais endormi,
Je me suis réveillé, car Yahwè me soutenait :
Je n'avais pas peur des milliers de gens
Qui s'étaient postés tout autour de moi.

Lève-toi, ô Yahwé ! sauve-moi, ô mon Dieu !
Puisses-tu à la joue frapper mes ennemis,
Briser les dents des méchants !
Yahwè seul peut sauver : daigne donc bénir les tiens !

Dès que David fut arrivé à Manahaïm, non seulement des Hébreux, comme Makhîr, fils d'Ammiel, le parent et jadis l'hôte

en vue un rideau ; il conviendrait donc de le traduire de même ici ; avec des pierres ou des bâtons il n'était pas difficile de lui donner la rigidité voulue pour supporter les *riphôth* que la femme y répand. Le sens de ce dernier mot était déjà obscur pour les traducteurs anciens. Les Septante le transcrivent sans traduire. C'est de l'orge mondé pour Aquila, Symmaque, la Pshittâ, la Vulgate, et des gâteaux de fruits secs pour L et Théodotion. L'autre passage où paraît ce mot, *Proverbes*, XXVII, 22, le met en rapport avec un mortier et un pilon. On voit ainsi qu'il s'agit de choses assez menues qu'on pilait et faisait ensuite sécher ou que l'on faisait sécher avant de les piler. Il pourrait s'agir de grains de céréales, de graines ou de noyaux de fruits. — Cet épisode montre que, même à Bahourim, la ville de Shimeï, l'insulteur de David, des gens restaient fidèles au roi fugitif.

1. *Psaumes*, III. Sur ce psaume, voir PODECHARD, *Notes sur les Psaumes*, dans *Revue Biblique*, 1918, pp. 75-82.

de Meribaal, fils de Jonathas, mais même des étrangers comme Shôbî, fils de Nahash [1] de Rabbâ des Benè-Ammôn et Barzillay de Rôghelîm des Araméens [2], s'empressèrent d'apporter des vivres et des objets de première nécessité : lits, tapis et vaisselle, ainsi que du blé, de l'orge, de la farine, du grain grillé, des fèves, des lentilles, du miel, du lait caillé, des moutons et des quartiers de bœuf. Ainsi l'Outre-Jourdain en entier, sujets, tributaires, protégés, restait fidèle et prêtait secours. Il faut bien penser que David ne s'y trouvait pas dépourvu de forces capables d'étouffer les premières velléités de soulèvement. Makhîr, allié aux Saülides, ne devait pas être un partisan de David plus chaud que Meribaal ; Shôbî, qui sans doute avait été mis par lui à la place de son frère Hanoun vaincu et déposé, n'attendait qu'une occasion pour secouer le joug ; les Araméens auraient préféré faire la razzia plutôt que d'apporter des présents. Mais Joab, qui semble avoir pris les devants, venait apparemment de lever les contingents [3] ; cette mesure aurait suffi à raviver chez tout le monde des sentiments dévoués qu'il eût été bon, semble-t-il,

1. Ce Shôbî, fils de Nahash, le chef des Benè-Ammôn, dans I *Samuel*, XI, 1, était le frère de Hânoûn qui avait outragé les messagers de David et avait été battu par ce roi, II *Samuel* X-XII. Il est probable que David avait établi Shôbî comme roi vassal à la place de Hânoûn, écarté du pouvoir ou tué dans un combat.

2. Rôghelîm n'est pas identifiée ; le contexte indique qu'elle se trouvait dans l'Outre-Jourdain. — La dérivation du nom « Barzillay » de *barzée*, « fer », bien qu'on n'en trouve pas d'analogue, pourrait se défendre ; elle serait, d'ailleurs, d'origine araméenne. Nestle préfére considérer ce nom comme araméen et le décomposer en *bar*, « fils de » *Zillay* ; ce dernier élément était un nom propre de divinité, de personne ou de lieu. En tout cas, l'origine araméenne de ce nom est rendue encore plus vraisemblable par ce fait que, des deux Barzillay nommés dans ces récits, l'un (II *Samuel*, XVII, 27 et suiv.) a un fils dont le nom Kimhâm (*ibid.*, XIX 38, 39) ou Kimhân (41) ne paraît s'expliquer que par l'araméen *Kmáh*, « être aveugle », et l'autre (*ibid.* XXI, 8) a un fils dont le nom, Adriël, (I *Samuel*, XVIII, 19 ; II *Samuel*, XXI, 8) est l'équivalent araméen de l'hébreu Azriël, « Dieu est mon secours » ou « Secours de Dieu ». Il est au moins curieux de remarquer que, à l'époque du retour, il existait des « fils de Barzillay », dont le père avait pris ce nom d'un Barzillay du Galaad, de qui il avait épousé une fille ; ils prétendaient être prêtres israélites; mais, n'ayant pas pu le prouver par les généalogies, ils furent exclus du sacerdoce jusqu'à ce que les sorts sacrés eussent révélé leur qualité. N'y aurait-il pas là un indice que ces Barzillay du Galaad et leurs alliés n'étaient point hébreux ? Cf. sur ces personnages, *Esdras* II, 59-63, et le passage parallèle *Néhémie*, VII, 61-65. — Sur le nom de Barzillay voir aussi *Orientalistische Literaturzeitung*, 1917, coll. 250, 251 ; 1918, col. 105 ; 1920, coll. 128-129.

3. On peut du moins le conjecturer d'après ces deux observations : il n'est pas question de Joab dans le récit pourtant très détaillé de la fuite de Jérusalem, et d'autre part, les forces dont David dispose dans le Galaad paraissent notablement plus nombreuses que la troupe qu'il avait emmenée de sa capitale, II *Samuel* XVIII, 1-5.

de ne pas mettre à une trop rude épreuve. Au reste, accourant d'eux-mêmes ou à moitié poussés, les partisans du roi se groupaient nombreux autour de lui. Les insurgés allaient trouver à qui parler.

Ils s'étaient enfin décidés à traverser le fleuve. Absalom marchait à leur tête, mais il avait remis le commandement militaire à Amasâ, fils de Yéther, qui, par son père, était, croit-on, d'origine ismaélite [1], et, par sa mère, Abigal, fille de Jessé et sœur de Çerouyâ, appartenait à la famille de David. David, lui, selon une tactique assez habituelle, avait partagé ses troupes en trois corps, sous les ordres de Joab, d'Abishay, son frère, et d'Ittay le Gattite [2]. Il voulait avoir sa place dans le combat ; on l'en dissuada, en raison des dangers qu'il pourrait y courir et du grand retentissement qu'aurait sa fuite ou sa mort. Il céda, et resta à Mahanaïm avec les réserves. Mais il souffrait de ne pouvoir être présent à la bataille pour écarter, du moins, de son fils révolté, le coup funeste dont la pensée ne quittait pas son esprit inquiet et remplissait son cœur d'angoisse. Après Amnon mort assassiné, faudrait-il donc qu'Absalom mourût encore, percé de traits par ses amis? Debout près de la porte de la ville, pendant que les troupes, qui partaient pour le combat, défilaient devant lui, David demandait aux trois chefs d'avoir pitié de lui et d'épargner son fils.

Ce furent les troupes fidèles qui attaquèrent. Elles prirent bientôt le dessus, décimèrent l'armée d'Absalom, et la refoulèrent dans une forêt touffue que l'on appelait le Bois d'Éphraïm [3]. Les taillis et les futaies étaient entremêlés de maquis, coupés de ravins et de précipices. Les rebelles, vaincus et débandés, crurent y trouver des retraites. mais, « la forêt dévora plus de gens que n'en avait dévoré le glaive, en ce jour-là ». Absalom, monté sur un mulet, errait dans ce bois chaotique, lorsqu'il se trouva tout à coup face à face avec les grands de David, qui cherchaient des fuyards à tuer. Il tourne bride, fuit au galop ;

1. D'après le grec A et I *Chroniques*, II, 17 ; mais l'hébreu dit ici « israélite », L et la Vulgate « yizréélite ».

2. On retrouve ce partage des combattants en trois corps d'attaque dans I *Samuel*, XI, 11 (Saül) ; XIII, 17 (les Philistins).

3. D'après les détails fournis par II *Samuel*, XVIII, 23, le lieu de la bataille devait se trouver entre Mahanaïm et le Ghôr, et plutôt vers le sud-ouest de Mahanaïm.

mais il pénètre sous les branches entrelacées et trop basses d'un térébinthe ; sa tête s'y engage ; sa monture le quitte, poursuit sans lui sa course éperdue, et il reste suspendu entre ciel et terre, impuissant à se dégager [1]. Un homme, l'ayant aperçu, en informa Joab. Celui-ci, en tentateur avisé qui se met à l'abri, fit des reproches à l'autre sur sa réserve qui lui épargnait dix sicles d'argent et un ceinturon. Mais l'homme avait entendu la recommandation pressante de David aux chefs. Il se refusa à l'enfreindre, fût-ce pour mille sicles comptés séance tenante : David le saurait et Joab lui-même l'accuserait. Joab, découvert, n'insista point, et se chargea de la besogne. Il prit trois javelots et les enfonça dans le cœur d'Absalom ; dix jeunes gens, ses porteurs d'armes achevèrent le fils du roi. Alors Joab fit donner à son de trompe le signal de la fin du combat. Mais, avant de partir, on jeta le cadavre d'Absalom dans un grand trou, en pleine forêt, et l'on dressa sur lui de nombreuses pierres [2]. Une tradition topographique connaissait, toutefois, une stèle d'Absalom, dressée dans la Vallée du Roi, près de Jérusalem, et destinée à immortaliser sa mémoire, à défaut d'un fils pour perpétuer son nom [3]. Cette

1. II *Samuel*, XVIII, 9. Il n'est pas exact qu'Absalom était suspendu à une branche par ses cheveux, comme on le dit ou le représente ordinairement.

2. Les Arabes enterrent de même leurs morts tombés dans la bataille autant que possible sur le lieu du combat, et entassent des pierres sur leur tombe ; A. MUSIL, *Arabia Petraea*, t. III, *Ethnologischer Reisebericht*, p. 391. On retrouve, dans la Bible, cette même pratique à propos d'Akhan et du roi cananéen de Haï, *Josué*, VII, 26 ; VIII, 29. Le premier est un sacrilège, le second un païen, Absalom un rebelle. Aussi y avait-il peut-être, sinon un dernier châtiment pour le mort, du moins une intention de signaler la tombe d'un criminel dans l'acte de dresser des pierres sur son cadavre. Le verbe employé dans les deux premiers cas, ויקימו, *wayyâqîmû*, « ils dressèrent », et, plus explicitement encore, celui du troisième cas, ויצבו, *wayyaççibhû* « ils mirent debout », pourraient donner à penser que les pierres, au lieu d'être jetées pêle-mêle, étaient posées sur chant comme les blocs de soutien dans les dolmens ou comme les blocs des cromlechs ; les Bédouins enterrent encore parfois leurs morts de cette façon. Pourtant le terme *gal*, « monceau, tas », semblerait ne pas correspondre à cette interprétation. Le simple tas de pierre recouvrant un cadavre inhumé sous un arbre sacré est assez ordinaire chez les Arabes de l'Outre-Jourdain; cf. JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 99.

3. II *Samuel*, XVIII, 18. Toutefois il est bien singulier que, d'après *ibid.*, XIV, 27, Absalom avait trois fils et une fille, remarquablement belle, du nom de Tamar. On peut dire que ses trois fils étaient morts avant lui. — La Vallée du Roi ne peut être le ouâdy du Cédron, et l'édifice taillé dans la roche qu'on appelle « le Tombeau d'Absalom », ne peut être la pierre plate dressée dont parle ici le texte. Une stèle de même genre, une *maççêbhâ*, avait été dressée sur la tombe de Rachel par Jacob, *Genèse*, XXXV, 20. Celle d'Absalom s'appelait de son nom ; il serait intéressant de savoir si ce nom était gravé sur la stèle ; peut-être n'est-ce pas invraisemblable. La Vallée du Roi, que Josèphe situe à deux stades de Jérusalem (*Antiquitates*

mort mit fin à la poursuite ; les survivants des troupes insurgées regagnèrent en fuite leurs foyers.

Quand il s'agit de porter à David la nouvelle de la victoire que Yahwè venait de lui accorder sur ses ennemis, Ahimaas, fils de Sadoq, se présenta à Joab pour en être le messager. Mais, avec la victoire, il fallait apprendre au roi la mort de son fils, et si le porteur d'une bonne nouvelle pouvait s'attendre à recevoir une récompense, le porteur d'une mauvaise risquait de n'en garder qu'un sentiment durable de répulsion ; peut-être même risquait-il davantage encore. Joab, par amitié pour Ahimaas, lui refusa cette mission. Il en chargea un Coushite, mercenaire ou esclave éthiopien. Celui-ci s'inclina et prit sa course. A peine s'était-il éloigné que le jeune prêtre, s'obstinant dans son dessein, s'élança à son tour, prit, par un chemin plus long sans doute, mais plus facile, et devança le Coushite [1]. David, assis sous la double porte de Mahanaïm, attendait avec anxiété le résultat de la bataille. Enfin, le guetteur, monté sur le toit, aperçut un premier coureur, puis un second. Ils étaient seuls l'un et l'autre. David, se laissant aller à l'espérance, en conclut que ce n'étaient pas des fuyards, qu'ils venaient avec de bonnes nouvelles. Il en fut tout à fait certain, quand le guetteur lui

Judaicae, VII, 10, 3), se retrouve dans *Genèse*, XIV, 17, son nom y étant donné comme l'équivalent plus moderne du nom antique de « Vallée de Shâwê ». Cette dernière dénomination est assez étrange, car un peu plus haut, verset 5, *Shawê* apparait comme un nom commun : « la plaine » de Qiryathaïm, où il doit s'agir d'une plaine assez vaste du plateau moabite. Hommel (*Die Altisraelitische Ueberlieferung*, p. 151, n. 1) pense que le *Shâwê* du verset 17 représenterait plutôt une leçon *Sharrê*, *w* et *r* se ressemblant assez dans l'ancienne écriture hébraïque, et *sharru* est un équivalent de l'hébreu *mélékh*, « roi » ; de la sorte le nom archaïque aurait été simplement traduit en hébreu.

1. Les détails du récit, II *Samuel*, XVIII, 19-32, permettront de voir comment on se préoccupait de choisir un messager approprié, si l'on peut dire, à la nature de la nouvelle à porter : un homme bon et sympathique pour une nouvelle heureuse, un homme du vulgaire ou un esclave pour une nouvelle de malheur ; celui-là espérait une récompense, celui-ci pouvait craindre même la mort (cf. II *Samuel*, I, 1-16). Ahimaas, bien que parti après le Coushite, veut le dépasser pour n'annoncer au roi que la déroute de ses ennemis. Au lieu d'aller droit du Bois d'Ephraïm à Mahanaïm par monts et par vaux, il fait un détour par la route du *kikkâr*. Ce terme, qui signifie « chose ronde, arrondie », est employé, comme terme géographique, pour désigner la longue dépression ovale entourée de montagnes, qui renfermait la basse vallée du Jourdain, à partir de l'étranglement qui fait face au Yabbôq (cf. I *Rois*, VII, 46), ainsi que, aux temps anciens, le bassin de la Mer Morte. Dans le présent épisode, Ahimaas ne descend pas des montagnes dans la vallée du Jourdain pour remonter à la montagne, mais vient rejoindre, sans doute vers l'ouest du Bois d'Éphraïm, le chemin qui monte du Ghôr à Mahanaïm.

signala qu'à en juger par son allure, — car chaque coureur avait sa façon de courir, —le premier devait être le fils de Sadoq : un messager aussi dévoué et sympathique ne pouvait apporter qu'un message de bonheur. Ahimaas arriva, annonça la victoire. Une question brûlait les lèvres de David : tout allait-il bien pour Absalom? Mais, l'ayant posée, il n'obtint du prudent jeune homme qu'une réponse évasive. Le Coushite, qui survint peu après, ne savait pas aussi bien mesurer ses paroles pour éluder l'odieux de sa mission. A la même question, il répondit en souhaitant le sort d'Absalom aux adversaires du roi.

Ce fut pour David un choc terrible. En apprenant que son fils était mort, il oublia tout ce qu'il avait souffert par lui, depuis l'assassinat d'Amnon jusqu'à cette insurrection qui venait de bouleverser et d'ensanglanter son royaume. Il se prit à trembler, monta dans la chambre au dessus de la porte pour cacher son chagrin tout en lui donnant un libre cours et, s'étant voilé la tête, il marchait en gémissant. « Mon fils, répétait-il au milieu de ses larmes, mon fils, Absalom ! mon fils, Absalom ! Si j'étais donc mort à ta place ! Absalom, mon fils ! mon fils ! » Pareille désolation étouffa dans l'armée la joie du triomphe. Les soldats vainqueurs glissaient dans la ville à la dérobée, comme s'ils eussent été des fuyards. Joab eut peur que, d'abord émus, ils ne finissent par être mécontents, et, dur jusqu'à la rudesse quand il s'agissait de sauvegarder les intérêts de la monarchie, il entra vers le roi pour lui reprocher ces larmes versées sur un ingrat et cette indifférence à l'égard de ses véritables amis. David dut venir siéger à la porte de la ville pour s'associer, la mort dans l'âme, aux démonstrations enthousiastes de ceux qui, en lui tuant son fils rebelle, lui avaient rendu sa couronne.

Il lui restait maintenant à faire une rentrée honorable dans ses états. Y reparaître les armes à la main lui répugnait. Il attendit donc que la leçon infligée portât ses fruits de réflexion et de repentir parmi les insurgés, et que sa victoire donnât à ses partisans pusillanimes la hardiesse, si tardive qu'elle fût, de vanter les bienfaits de son gouvernement et de provoquer son retour. Les Israélites, moins coupables que les Judéens et aussi médiocrement attachés à Absalom qu'à son père, furent les premiers à entrer dans cette voie. L'éloignement persistant des Judéens

n'en était que plus douloureux au roi. Afin d'y mettre un terme et de rétablir l'équilibre nécessaire à la stabilité de son double royaume, il fit agir les prêtres Sadoq et Abyatar auprès de ses compatriotes [1]. En même temps, il nommait Amasâ, le général de l'insurrection, au commandement de son armée. Ainsi, il écartait Joab, dont le rôle brutal, à la répression de la révolte, avait profondément blessé son cœur de père et sa dignité de roi ; il donnait, de plus, au parti adverse le gage le moins équivoque de son pardon et de sa confiance. Les Judéens ne restèrent point sourds à ces avances. Ils mandèrent au roi de hâter son retour et, tandis que David s'avançait jusqu'au Jourdain, ils se rendirent à leur frontière septentrionale, à Galgala de Jéricho, pour l'assister dans son passage et lui faire escorte jusqu'à Jérusalem.

A eux s'était joint Shimeī, fils de Gêrâ, ce forcené de Bahourim, qui avait si outrageusement injurié David sur la route de l'exil. Lui aussi se sentait maintenant de tout autres sentiments. Pour donner plus de prix à sa démarche, il amenait à sa suite un millier de Benjaminites, tous plus ou moins conscients d'avoir besoin d'un pardon. Sibâ l'empressé se trouvait également là, avec ses fils et ses serviteurs, s'agitant, se montrant, organisant le passage de la maison royale, afin de se faire pardonner le mauvais tour qu'il avait joué à son maître et de ne pas trop perdre à l'apparition de celui-ci. Car cette fois, Meribaal, fils de Jonathas, l'avait suivi malgré son infirmité, et il montrait, avec une insistance où perçait l'inquiétude, ses vêtements malpropres, sa barbe et ses pieds sans soin, sa tenue de deuil, soulignait-il, depuis le jour où son intendant avait fui en l'abandonnant, au lieu de l'amener à son unique maître [2]. Tous ces repentants peu rassurés se hâtèrent d'aller saluer le roi au delà même du Jourdain. David ne voulut pas troubler la joie du retour ni mesurer son pardon. A Shimeī, que le bouillant Abishay voulait encore tuer, il jura qu'il ne mourrait pas[3], et à Meribaal, qui ne cessait

1. Cette action séparée d'Israël et de Juda, dans leur réconciliation avec David, montre à l'évidence combien ces deux grandes portions du peuple hébreu étaient encore loin d'avoir opéré leur union.

2. C'est encore la pratique de certains Arabes de ne soigner et de ne faire tailler ni leur barbe ni leurs cheveux en signe de deuil ; cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, t. III, *Ethnologischer Reisebericht*, p. 428.

3. Il faut prendre ce serment à la lettre. Lui, David, ne fera pas mourir Shimeī; mais il chargera Salomon, son héritier, de ce soin. Ce sera aux yeux du père et

de se plaindre et de s'excuser, il rendit dédaigneusement la moitié de ses biens.

Il donna des témoignages moins équivoques de son amitié à Barzillay, ce noble et riche vieillard araméen qui avait pourvu aux besoins de la cour à Mahanaïm, et qui couronnait sa généreuse hospitalité en acompagnant le roi jusqu'aux rives du fleuve. David voulait l'emmener finir ses jours à Jérusalem. Barzillay refusa avec bonhomie. « Combien me reste-t-il d'années à vivre pour monter avec le roi à Jérusalem? J'ai quatre-vingts ans maintenant. Pourrais-je distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, savourer ce que je mangerais et ce que je boirais, entendre encore la voix des chanteurs et des chanteuses?... Je veux simplement faire un peu de reconduite au roi ». L'affable et prudent vieillard, qui préférait aux douceurs de la cour la consolation de mourir près du tombeau où l'attendaient son père et sa mère, confia à David son fils Kimham, que semblent avoir suivi plus tard quelques-uns de ses frères [1]. Quand tout le monde eut traversé le Jourdain, David embrassa Barzillay, en lui souhaitant d'être heureux, puis il passa le fleuve à son tour.

En dépit de ces repentirs, de ces pardons, de ces démarches courtoises, la rentrée du roi ne s'effectua pas sans incident. Israël et Juda se prirent violemment à partie. Ils s'étaient unis naguère pour détrôner leur roi : maintenant ils se le disputaient, car chacun voulait se montrer plus empressé que l'autre à lui

du fils, le moyen radical d'enlever toute efficacité aux paroles de malédiction proférées contre eux par Shimeï. Il faut observer, toutefois, que Salomon fera mourir Shimeï pour une autre faute que celle d'avoir injurié David; voir, *Salomon*, pp. 10-11.

1. I *Rois*, II, 7. Sur le nom de Kimham, voir, ci-dessus, p. 296, n. 2. C'est sans doute, vu la singularité de son nom étranger, ce personnage qui avait laissé une trace de son séjour au voisinage de Bethléem. *Jérémie*, XLI, 7, signale, près de cette ville, un lieu ou un édifice appelé en hébreu *Gêrûth* de Kimham. Aquila et Josèphe (*Antiquitates Judaicae*, X, 9, 5) portent, il est vrai, *Gidherôth* « parcs » de bétail avec murs bas, et l'on suit ordinairement cette suggestion, parce que *Gêrûth* n'est pas attesté ailleurs. Mais, comme ce mot est dérivé de *gêr*, « hôte domicilié », et que telle était la qualité de Kimham, hébergé par David, il vaudrait peut-être mieux garder le mot hébreu, en l'entendant avec le sens soit de notre mot ancien « hospital » ou « hôtellerie », c'est-à-dire « maison des hôtes », soit du terme abstrait « hospitalité ». Cette interprétation paraît d'autant plus séduisante que cette *Gêrûth* de Kimham se trouvait près de Bethléem, où David possédait des biens patrimoniaux, dont il aurait bien pu aliéner une portion à son protégé.

rendre ses hommages. Les Israélites, qui réclamaient dix parts sur David puisqu'ils comptaient dix tribus, qui revendiquaient les prérogatives d'une plus grande ancienneté et prétendaient être aussi bien que d'autres des sujets exemplaires, se plaignaient avec amertume de ce que les Judéens avaient accaparé tous les soins du passage du Jourdain. Mais les Judéens revendiquaient David pour leur compatriote, et vantaient le désintéressement de leurs services, n'ayant reçu ni vivres ni présent pour ce travail laborieux. D'aigres propos s'échangèrent sur cette question de préséance, qui toucha le cœur de David, s'il crut qu'elle naissait d'un sincère attachement à sa personne. Il oublia cette fois d'être politique : il flattait les Judéens pour activer leur réconciliation; ceux-ci se sentant soutenus, l'emportèrent sur leurs rivaux et se maintinrent au premier rang.

III. — LA RÉVOLTE DE SHÉBA LE BENJAMINITE

David ne tarda pas à se repentir d'avoir, pour une fois, trop fait pencher la balance du côté des siens. Les Israélites, vexés qu'il eût si mal répondu à leur empressement à revenir à lui, l'abandonnèrent de nouveau sans plus tarder. Il n'avait pas encore atteint Jérusalem qu'un Benjaminite, du nom de Shéba, fils de Bikhri, levait l'étendard de la révolte et poussait ce cri de ralliement :

> Nous n'avons point de part sur David,
> Ni portion d'héritage sur le fils de Jessé.
> Chacun à ses tentes, Israël ! [1]

Il réussit à entraîner des Israélites dans sa rébellion, tandis que Juda tout entier donnait maintenant l'exemple de la parfaite fidélité. A vrai dire, ce ne fut là qu'un accès de méconten-

1. Ce cri de révolte, qui fut repris lors de la scission d'Israël sous Roboam, fils de Salomon (I *Rois*, XII, 16), se termine par une formule « Chacun à ses tentes, Israël », qui a tout l'air d'être un ancien cri de sauve-qui-peut, remontant à l'époque où beaucoup d'Israélites vivaient encore sous la tente. A l'époque que nous étudions, les tentes devaient être assez peu usitées, surtout en Israël, et, en tout cas, trop peu pour que tout Israël fût invité à s'y retirer. Il vaut mieux sans doute expliquer cette expression comme un vestige archaïque que de torturer le mot « tente » pour lui faire dire « maison ».

tement, comme une bouderie d'un instant. Mais c'était aussi une preuve non équivoque de la fragilité de l'union d'Israël et de Juda : la moindre maladresse en compromettait la précaire existence.

Il fallait agir sans retard. David, qui n'était plus abandonné de tous et ne luttait plus contre son fils, n'avait pas les mêmes motifs de modération qu'à la révolte précédente. A peine rentré à Jérusalem, où il reprit possesssion de son palais, et séquestra, comme des veuves, pour le reste de leur vie, les dix femmes qu'il avait laissées à son départ, il chargea Amasâ, le nouveau général de lever en trois jours les contingents territoriaux de Juda, et de marcher contre les mutins. Au terme du délai fixé, Amasâ n'avait point achevé la mobilisation. A attendre davantage, on donnait aux rebelles le temps de se retrancher dans les villes à murailles. Pour y obvier, Abishay reçut l'ordre de prendre les devants avec une troupe d'élite formée des officiers du roi, des hommes de Joab, qui, pour la première fois, marchait en second, puis des Crétois, des Plêthis et de tout le corps des Preux. Cette troupe se trouvait près de la Grande Pierre de Gabaon, un peu au nord de Jérusalem, lorsque Amasâ la rejoignit. A la vue de son rival, ancien factieux auquel on l'avait sacrifié, Joab, dissimulant sa rancune s'avança, pour le saluer. Son glaive ayant comme par hasard glissé du fourreau, il le ramassa de la main gauche, puis, il s'approcha d'Amasâ et, lui prit, d'un geste amicalement familier, la barbe de la main droite pour l'embrasser ; mais au même moment il lui enfonça son glaive dans le ventre. Amasâ, les entrailles pendantes, s'affaissa et mourut. La troupe se remit en marche. Comme les soldats s'arrêtaient au passage pour regarder le cadavre, un des hommes de Joab le tira dans un champ hors du chemin, et jeta sur lui un vêtement. Le mort ne jouissait pas de la popularité de son meurtrier ; celui-ci, sans autre forme, reprit la tête de l'armée, qui le suivit sans hésiter.

Les insurgés ne lui résistèrent pas longtemps. Les Israélites faisaient leur soumission dès que Joab, qui les avait conduits à de nombreuses et éclatantes victoires, paraissait chez eux. Quant à Shéba, il n'eut bientôt plus autour de lui que les membres de son clan de Bikhri. Ne recueillant dans les tribus en

fuyant vers le nord, qu'indifférence ou mépris, il se jeta, à bout de souffle, dans Abêl-Beth-Maakhâ, à l'extrême frontière septentrionale [1]. Joab ne tarda pas à l'y rejoindre. Décidé à faire prompte justice, non moins que désireux d'effacer, par un succès éclatant, la mauvaise impression du meurtre d'Amasâ, il entreprit le siège de la place. Une butte de terre fut élevée pour atteindre la crête des murailles et faciliter l'assaut ; en même temps, on creusait des mines pour ouvrir des brèches. La ville devait fatalement tomber. Sa destruction eût été une perte pour Israël, car Abêl, ainsi que Dan, toute voisine, était une métropole antique où survivaient les traditions des vieux âges, où l'on pouvait s'instruire de la manière dont il fallait vivre pour rester fidèle aux usages des vrais Israélites [2]. Une femme, inspirée par son attachement au renom de sa ville, vint sur le glacis parlementer avec Joab. Sensible au reproche qu'elle lui fit de vouloir anéantir tout ce passé, Joab protesta qu'il n'en voulait qu'à Shéba, l'ennemi de David, et qu'il pardonnerait à ceux qui l'avaient recueilli, s'ils le lui livraient. La femme rentra dans la ville, tint à ses concitoyens des paroles pleines de sens, leur persuada d'obéir. Ils coupèrent la tête à Shéba, et la jetèrent aux assiégeants par-dessus le rempart. Joab fit sonner le signal de la fin des hostilités, renvoya les troupes ,et rentra à Jérusalem, une fois de plus vainqueur.

IV. — LA RIVALITÉ D'ADONIAS ET DE SALOMON

Les dernières années de David ne lui procurèrent pas le repos. Elles aussi furent profondément troublées par les intrigues qui s'ourdissaient autour de son trône. Sa succession était pour

1. On identifie cette ville avec Abîl el-Qamḥ, au sud-ouest de l'Hermon, à moins de dix kilomètres à l'ouest de Dan (= Tell el-Qâdî).

2. C'est la raison que donne la femme qui va sauver la ville, pour que Joab l'épargne. Cette raison montre quel attachement religieux Israël gardait pour son passé, et quel culte il avait pour les traditions établies et gardées par les sages. On trouve un détail analogue à celui-ci dans I *Chroniques*, XII, 33, à propos « des Benè-Issakhar, qui savent distinguer les temps pour savoir ce que fera Israël ». S'agit-il d'astrologie, comme on le pense parfois ? Peut-être ; mais, comme le montre *Esther*, I, 3, où se trouve la même expression, cette connaissance des temps s'unissait à celle « des ordonnances et du droit ».

bien dire ouverte. Vieillard sans verdeur, David traînait une vie languissante au fond de son palais. Par droit de naissance, la royauté devait échoir à son quatrième fils, Adonias, né de Haggith, à Hébron [1]. Il n'était pas sans ressemblance avec Absalom. Beau comme lui, comme lui se préparant, au su de son père, qui ne l'en blâmait point, à monter sur le trône, il sortait de même en char à chevaux, précédé de ses coureurs. Il avait avec lui tout un parti : le peuple l'aimait; Joab, le prêtre Abyatar, les Judéens de la cour, tous les tenants de l'état de choses ancien, le regardaient comme l'héritier présomptif. Ses frères également, à l'exception d'un seul, Salomon, car Salomon aussi affichait des prétentions à la couronne. Fils de Bethsabée, la favorite du harem, et protégé, depuis sa naissance [2], de Nathan, l'austère et intrépide *nâbhî*, tous deux très influents sur l'esprit du vieux roi, il avait rallié à sa cause Benayas fils de Joyada, chef de la milice étrangère, le prêtre Sadoq, homme de la deuxième heure, deux hauts personnages inconnus de nous par ailleurs, les Preux, les mercenaires philistins. Quelles intrigues ils formaient les uns contre les autres, avec quelle âpreté ils luttaient pour le succès, nous pouvons le conjecturer sans peine : ce sont là scènes banales dans les cours de l'Orient. La crise dernière, qui tourna à l'avantage de Salomon, nous est seule décrite en détail.

Adonias avait offert à ses partisans un grand festin, près de la pierre du Zôhéleth, voisine de la source de Rôghêl [3]. Ses adver-

1. Sur le droit du prince du sang le plus âgé pour la succession au trône, voir, ci-dessus, p. 283, n. 1. Qu'un droit de ce genre fût reconnu à Adonias par une partie au moins du peuple, c'est ce qui ressort, non pas seulement de ses préparatifs et de la présence d'un parti à ses côtés, mais aussi des paroles qui lui sont attribuées par I *Rois*, II, 15, et plus encore de celles de Salomon, qui reconnaît les droits de son frère évincé, *ibid.*, 22.

2. II *Samuel*, XII, 25. Ce qui est dit là n'est pas suffisant pour permettre d'affirmer que Nathan « éleva » Salomon ; du moins, à la naissance de celui-ci, l'attitude sévère du prophète à l'égard de David et, en quelque manière, de Bethsabée, fit place à une attitude des plus bienveillantes pour tous deux.

3. Le nom de Zôhéléth a été retrouvé encore en usage à Siloé par Clermont-Ganneau, sous la forme ez-Zaḥoueileh ; il désigne une longue corniche rocheuse qui supporte le village et fait face à la fontaine de la Vierge. Voir VINCENT, *Jérusalem*, t. I, pp. 138-142. Toutefois, comme la pierre de Zôḥéléth se trouvait à côté de 'Aïn Rôghêl (I *Rois*, I, 9), cet archéologue pense que le nom aurait pu se déplacer ou désigner une roche « glissante » plus voisine de Bîr Ayoub (= 'Aïn Rôghêl) que ne l'est ez-Zaḥoueileh, la corniche de ce nom se prolongeant assez loin vers le sud.

saires, tenus à l'écart, en ressentirent un dépit cuisant. Ils en conçurent même une vive inquiétude en songeant que la conspiration d'Absalom avait aussi commencé par un banquet [1]. Nathan, l'âme de cette faction, jugea venu le moment d'agir, et résolut d'obtenir sur l'heure la proclamation de son candidat. Il vit Bethsabée, lui dit de voir le roi, lui dicta les paroles utiles, qu'il viendrait à son tour appuyer. S'étant concertés ainsi, ils se présentèrent l'un et l'autre au palais.

L'épouse préférée entra la première dans la chambre où David, glacé par l'âge malgré tous les vêtements dont on le couvrait et soigné par Abisag, la belle Sulamite, reposait sur son lit, qu'il ne quittait plus guère. Bethsabée se prosterne ; le roi l'interroge. Pressante, elle remémore au vieillard épuisé, dont les souvenirs s'effacent, le serment solennel, qu'il lui avait fait jadis, par le nom de Yahwè, de transmettre sa couronne à leur fils Salomon. Elle assure qu'Adonias vient d'être nommé roi, sans se soucier de son père, par des partisans choisis, qu'il régale d'un festin magnifique. Et, pour décider son mari à dire enfin nettement qui doit lui succéder, elle émeut sa tendresse en évoquant les dangers certains qu'elle et leur fils couraient.

Elle parlait encore que Nathan se faisait annoncer. Bethsabée sort de la chambre du roi. Nathan y entre, se prosterne, et, pour mieux éveiller la conscience de David, lui redit les mêmes choses que la favorite. Mais il insiste sur son étonnement d'ignorer tout de la décision que David a prise au sujet de son successeur : Adonias est fait roi, et lui, le serviteur dévoué, n'en savait rien d'avance [2].

1. Le texte montre, ici comme dans l'affaire de la demande en mariage d'Abisag faite par Adonias (I *Rois*, II, 13-25, et voir, *Salomon*, pp. 7-8), une grande réserve sur la portée des démarches de ce personnage. Il ne dit point positivement qu'Adonias avait voulu se faire déclarer roi à l'occasion de ce festin. Pourtant les cris de « Vive le roi » poussés, au dire de Nathan, par ses partisans (*ibid.*, I, 25) et la riposte prompte du sacre de Salomon, montrent assez que l'on était près de la solution des intrigues, et qu'Adonias pourrait bien l'avoir simplement hâtée par une convocation prématurée de ses partisans. En tout cas, on ne voit pas qu'il eût fomenté une révolte comparable à celle qu'avait déchaînée Absalom.

2. Quelques historiens insinuent, ou même disent que Nathan et Bethsabée abusaient de la crédulité sénile de David en réclamant de lui l'exécution d'une promesse qu'il n'aurait jamais faite. Il est vrai que cette promesse ne se trouve point dans les textes de *Samuel* avant le présent récit et que l'indication du choix de Salomon, impliquée par I *Chroniques*, XXVIII, 5-9, peut être simplement dérivée des faits ou du présent récit. Mais est-il si étrange que David ait promis à Bethsabée,

Ce double assaut, habilement livré par une épouse qui se plaint d'être sacrifiée et par un ami qui s'étonne d'être négligé, réussit à stimuler l'apathie de David et à rappeler ses souvenirs. Nathan étant sorti, il fait revenir Bethsabée. Il a secoué sa torpeur ; ses projets passés se représentent à son esprit ; et froissé par l'empresement indélicat d'Adonias, il va maintenant parler en maître. Il assure à Bethsabée, qui se prosterne devant lui et lui souhaite de vivre toujours, qu'il accomplira sur l'heure même la promesse autrefois jurée. Il mande Sadoq, Nathan, Benayas, et leur ordonne de procéder sans retard et par la force à l'intronisation de Salomon. Benayas fait acte de fidélité, et se charge de veiller à l'ordre. Alors Salomon, monté sur la mule du roi, entouré de ses partisans, protégé par la milice étrangère, descendit à la source de Gihon. Là, Sadoq, avec l'assistance de Nathan, le sacra en l'oignant de l'huile sainte qui se conservait dans la tente de l'arche [1]. Puis le cortège remonta à la ville au milieu des coups de trompes, des airs de flûte et des cris vibrants de « Vive le roi Salomon ! » Assis sur le trône de son père, le nouveau roi reçut les hommages et les serments de ses fidèles sujets. Enfin David fut comblé de félicitations et de souhaits par ses ministres, et, se prosternant sur son lit, rendit grâces à Yahwè, qui lui accordait de voir, avant de mourir, son trône déjà occupé par un roi né de lui.

Cependant, le bruit de la fantasia était parvenu aux convives

son épouse préférée, de choisir leur fils pour son successeur, quand on voit Roboam agir de même à l'égard du fils de sa favorite, II *Chroniques*, XI, 18-22 ? L'attitude de Joab dans le rapatriement d'Absalom n'est-elle pas l'indice qu'alors déjà Bethsabée aurait travaillé pour son fils ? Et la formation de deux partis, l'un pour Adonias, l'autre pour Salomon, dans les dernières années de David, ne montre-t-elle pas que Salomon avait quelques droits à faire valoir contre son frère ? Il reste pourtant que la démarche de Nathan et de Bethsabée nous froisse parce qu'elle est vraiment concertée avec trop d'habileté. Mais si les deux solliciteurs exagèrent peut-être la portée de la réunion tenue par Adonias à la source de Rôghêl, — et encore on y avait peut-être crié : « Vive le roi Adonias ! » — leur grande habileté est plutôt, en précipitant l'avènement de leur candidat, de couper court radicalement aux manœuvres, déjà longues, de son adversaire.

1. Ici, c'est le prêtre Sadoq qui oint Salomon, I *Rois*, I, 39, tandis que pour Saül ç'avait été Samuel le voyant, pour David et Absalom, les cheikhs ou le peuple. Cette particularité s'explique d'elle-même par le fait que l'huile employée était gardée près de l'arche, que Sadoq servait en vertu de ses prérogatives lévitiques et de son titre officiel de prêtre du roi. Il y a là un détail assez significatif sur le rôle important que les prêtres vont jouer, en raison de la place prééminente rendue par David à l'arche de Yahwè dans la vie religieuse d'Israël.

d'Adonias, qui achevaient non loin de là leur festin, et les avait jetés dans une vague angoisse. Ce fut de la stupeur, quand Jonathas, le fils du prêtre Abyatar, accourant, leur fit le récit du sacre et de l'intronisation. Mais s'ils s'étaient conduits en conspirateurs, ils ne voulaient pas agir en rebelles ; le roi avait enfin parlé, ils acceptaient sa décision, et se soumettaient sans tenter de résistance. Seulement, dans la crainte des représailles hâtives assez habituelles en pareille circonstance, ils se dispersèrent de tous côtés. Adonias, qui avait à redouter le pire, puisqu'il était le chef de l'opposition, se précipita vers l'autel de l'arche, en saisit les cornes, et, invoquant le droit d'asile, refusa de les lâcher avant que son frère eût juré de ne pas lui donner la mort. Salomon, déjà un modèle de prudence, ne s'engagea qu'à demi. Au malheureux compétiteur effrayé, qui lui offrait ses hommages, il se contenta de répondre : « Rentre chez toi ». Il devait, dans la suite, se louer de sa réserve.



Tous ces conflits qui venaient d'opposer Israël à Juda ne préparaient pas, tant s'en faut, l'union idéale de ces deux grandes fractions du peuple hébreu. Ils rappelaient par leur répétition que la fusion d'Israël et de Juda restait artificielle et fragile. Née comme d'elle-même sous la pression des dangers qui menaçaient les clans hébreux, ébauchée pour quelques jours par Débora, pour quelques années par Gédéon, visée par Saül comme but de son énergie et de son ambition, elle n'avait été réalisée que par David, qui l'avait cimentée par un important rapprochement religieux. Mais à cette union conçue dans les alarmes et dans les combats, la paix et la tranquillité intérieures avaient été fatales. Les dangers extérieurs écartés, on se disputait maintenant le pouvoir. Chacun des deux partis réclamait la suprématie et, au fond, préférait être réduit à lui-même plutôt que de s'incliner devant son rival. David n'était pas pour rien dans ces nouveaux tiraillements qui déchiraient son royaume. En comblant Israël d'attentions, il avait exaspéré Juda, qui n'hésita pas à embrasser dès le premier instant le parti d'Absalom révolté ;

quand il voulut flatter Juda méconnu, Israël, le laissant à son nouveau préféré, sans nul effort se détacha de lui.

Ce fonds d'irrésolution lui inspirait une conduite identique à l'égard des membres de sa famille. Il s'indigne de l'attentat d'Amnon, mais ne parle pas. Il s'irrite du fratricide d'Absalom, et ne sévit pas. Pendant des années, Absalom exite les mécontents, fomente la révolte, et affiche des prétentions au trône, sans que son père le retienne sur cette voie où il ne voudrait pas le voir s'engager. S'il a juré par Yahwè de léguer sa couronne à Salomon, il l'a fait presque en secret, si bien que ses meilleurs amis deviennent des frondeurs en soutenant Adonias qui, à son tour, joue à l'héritier. Un mot de David eût coupé court à toutes ces manœuvres, mais il n'avait pas la force de prendre sur lui de le dire. Il aimait trop Bethsabée pour ne point lui sacrifier les droits que l'hérédité conférait à d'autres qu'au fils qu'il avait eu d'elle ; il aimait trop ses enfants pour les contrister en renversant leurs projets et en réprimant leurs intrigues d'une main vigoureuse : il préférait laisser tout aller plutôt que d'intervenir avec son autorité souveraine de père et de roi.

On devine que son âme trop sensible était déchirée par un perpétuel conflit. Il aurait voulu pouvoir concilier, par une mansuétude patiente et silencieuse, le sentiment des lourdes responsabilités inhérentes à son œuvre avec les affections portées à la faiblesse qui partageaient son cœur. Mais il n'y réussissait guère, et ne l'essayait point sans souffrir beaucoup. On l'a vu, après la victoire remportée sur Absalom rebelle, refouler ses larmes de père meurtri par la mort de son fils, pour montrer un visage souriant à des gens dont il ne fallait ni froisser le loyalisme ni compromettre le dévouement par une désolation inopportune. Cette scène navrante trahit ce qu'il lui en coûta trop souvent d'être roi.

CHAPITRE XII

LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE DE DAVID. — DERNIÈRES RECOMMANDATIONS DE DAVID A SALOMON. — SES DERNIÈRES PAROLES. — SA MORT.

I. — LE CARACTÈRE DE DAVID : — Ses qualités personnelles ; — ses qualités de roi ; — ses faiblesses ; — sa piété.

II. — L'ŒUVRE DE DAVID : — L'union de tous les Hébreux ; — la prospérité de son royaume ; — il donne à Israël une capitale, Jérusalem, et une dynastie ; — l'idéalisation de sa personne aux siècles suivants.

Impression de sympathie que laisse l'histoire de David.

Quand David sentit qu'il « s'en allait par le chemin de toute la terre », il dicta à Salomon ses dernières volontés [1]. A ses avis de marcher dans les voies de la vraie religion, il ajouta des recommandations qui s'inspiraient de la croyance à la nécessité d'une rétribution terrestre pour le bon comme pour le méchant. L'une

1. I *Rois*, II, 1-9. Voir aussi I *Chroniques*, XXVIII, XXIX, 1-20, passages qui, toutefois, ne sont pas rapportés, comme celui de *Rois*, aux derniers jours de David. Quelques critiques se refusent à voir même dans I *Rois*, II, 5-9, des recommandations faites réellement par David à Salomon ; elles seraient dues plutôt à un auteur qui aurait voulu enlever à celui-ci l'odieux d'avoir fait exécuter Joab et Shimeï, en faisant croire qu'il n'avait agi que sur l'ordre de son père. Outre que rien dans la langue de ces versets n'indique une autre main que celle des récits précédents, et que décharger Salomon pour charger David ne serait pas une solution fort heureuse, c'est méconnaître la pensée très ancienne qui inspire ces recommandations : celle que tout doit être payé ici-bas. C'est là une morale fondée sur une rétribution à courte échéance ; mais c'était la morale de ces anciens, et, si elle peut paraître insuffisante, il faut du moins reconnaître qu'elle avait pour principe un sentiment profond de la justice. — A. Musil cite des recommandations de l'Arabe mourant analogues à celles de David : il désigne nommément à ses fils et son ami pour qu'ils ne le lèsent pas, et son ennemi pour qu'ils ne l'épargnent pas ; cf. *Arabia Petraea*, t. III, *Ethnologischer Reisebericht*, p 422.

d'elles avait pour objet la pension que Salomon devait continuer à servir avec ponctualité aux fils de Barzillay établis en Juda à Jérusalem ; l'affable empressement de ce vieillard avait tellement touché le cœur de David qu'à l'heure de mourir, il se sentait encore tenu à la reconnaissance. Il obéissait aussi au sentiment d'une justice exacte, mais cette fois en vue d'assurer un châtiment rigoureux, en recommandant à son fils de ne laisser mourir de vieillesse ni Joab, à cause des meurtres perfides d'Abner et d'Amasâ, dont l'odieux, sinon la responsabilité, avaient dû peser un instant sur lui-même, ni Shimeï, fils de Géra, à cause des malédictions et des outrages dont ce Benjaminite l'avait accablé sur le chemin de la fuite. Sa parenté avec Joab, son serment de pardon à Shimeï avaient retenu David d'accomplir à l'égard de ces deux hommes la sentence de mort que réclamait la justice absolue ; mais il sentait encore sur lui le sang versé par l'un et la malédiction proférée par l'autre ; son fils saurait trouver dans sa sagesse les moyens de libérer la mémoire de son père [1].

Des lèvres harmonieuses de David, dont la vie s'éteignait, sortirent une dernière fois des paroles poétiques. C'était pour dire le ferme espoir que Yahwè garderait toujours l'alliance faite avec lui, et que sa dynastie resterait stable tandis que les méchants seraient anéantis comme des ronces livrées au feu. Voici ces « dernières paroles de David » [2].

1. Avant d'accuser David de cruauté à l'égard de Joab et de parjure à l'égard de Shimeï, il faudrait au moins, par simple esprit de justice, mettre en balance les sentiments de gratitude qu'il garde à l'égard de Barzillay. Au surplus, on devrait remarquer que ce qu'il recommande à son fils, ce n'est pas de tuer d'emblée ces deux hommes, mais d'agir avec sagesse pour ne pas les épargner, comme lui, David, avait fait, le jour où ils donneraient la moindre cause de sévir contre eux. David ne révoque pas son serment ; il engage Salomon à le venger, mais à le venger en tirant parti d'un nouveau et juste motif. On verra, au tome suivant, que les choses se passèrent sans injustice, quand ces deux hommes furent mis à mort.

2. Les « dernières paroles de David » (II *Samuel*, XXIII, 1-7) se présentent dans un texte particulièrement mal conservé à partir du verset 4. Le grec de B et celui de L représentent deux traductions souvent dissemblables. Dans ces conditions, la teneur primitive du texte demeure fort incertaine pour la seconde partie du morceau, et les restitutions demeurent des plus conjecturales. Dans la traduction ci-dessus les mots de sens douteux sont écrits en italique. L'authenticité de ce court poème, qui, du reste, n'est peut-être constitué que par des fragments, est contestée par les exégètes qui ne veulent pas attribuer de psaumes à David. Mais, ni dans les idées ni dans les images, on ne relève rien qui puisse avoir été étranger à l'esprit de ce roi poète. Sur ce passage, voir DRIVER, *Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel*, 2e édition, pp. 356-362.

Oracle de David, fils de Jessé,
Oracle de l'homme *que Dieu éleva*[1],
L'oint du Dieu de Jacob,
L'aimable chanteur d'Israël[2].

L'esprit de Yahwè a parlé par moi[3],
Et sa parole fut sur ma langue.
Il a parlé, le Dieu de Jacob[4],
Il m'a dit, le Roc d'Israël :

« Qui gouverne en juste les hommes,
« Qui gouverne en craignant Yahwè,
« Est comme le matin au lever du soleil,
Un matin sans nuages,
« *Qui fait briller, après la pluie,* l'herbe sortie de terre[5] ».

Ne serait-elle point stable, ma maison, avec Dieu[6],
Puisqu'il m'a accordé une alliance éternelle,
Disposée pour tout et bien observée ?
C'est tout mon salut et tout mon plaisir[7].

Mais ils ne fleuriront pas, les pervers !
Ils seront tous comme des épines *sauvages*[8],

1. On peut lire הקים אל avec L et l'ancienne Latine, au lieu de הקם על, « il fut dressé haut »; על, employé comme substantif, est douteux ici, comme dans *Osée*, VII, 16 ; XI, 7.

2. Cette expression pourrait être entendue en un double sens, David étant considéré comme l'aimable « sujet » ou l'aimable « auteur » des chants d'Israël. Le second paraît préférable « aimable en ce qui a rapport aux chants d'Israël »: (cf. E. KÖNIG, *Stilistik*, p. 284).

3. Il vaut mieux entendre בי au sens de « par moi » qu'à celui de « en moi », comme le montre le parallélisme. Du reste, quand l'esprit parle à un homme, c'est pour que celui-ci répète ses paroles. Le mot *millâ*, « parole » est araméen, mais il est usité dans la poésie hébraïque, notamment dans *Job*, où il revient trente-quatre fois.

4. Lire « Jacob » avec L et l'ancienne Latine, au lieu d'« Israël», qui se trouve au vers parallèle.

5. La reconstitution de ce vers est fort incertaine. Elle suppose une lecture מנגה, au piël, qui n'est pas attestée, ou une lecture מגיה, au hiphil ; et il faudrait lier ce participe à ce qui suit, comme fait l'hébreu, contrairement au grec. — « Après la pluie » est tout au moins une traduction défendable ; mais le grec dit « comme la pluie » ; peut-être ממטר occupe-t-il la place d'un verbe, ou du participe qu'on veut retrouver dans le mot précédent.

6. Il convient de donner à ce vers une forme interrogative, quoique rien ne l'indique ; cette interrogation évite, en somme, les corrections.

7. Il semble qu'il faudrait joindre les deux derniers mots du verset 5 au premier mot (son ר étant supprimé) du verset 6 ; כי, qui les précède pourrait renfermer le suffixe ך, qui manque évidemment à חפץ.

8. « Sauvages » traduirait מדבר, qu'on est assez généralement disposé, avec Klostermann, d'après *Juges*, VIII, 7, 16, à substituer à מנד, « chassée », ce qualificatif ne convenant guère à « épines ». Si à ce dernier mot, קוץ, on substituait, avec Perles, מוץ, « balle », on pourrait garder מנד, et la suite immédiate conviendrait assez bien ; mais le verset 7 ne peut guère s'entendre que d'« épines qu'on évite de toucher avec la main.

Que personne ne saisit avec la main ;
Qui veut les toucher
Se munit d'un fer et d'un bois de lance,
Et au feu elles sont entièrement brûlées[1].

David s'éteignit vers l'âge de soixante-dix ans. Il avait régné une quarantaine d'années, dont un peu plus de trente, à Jérusalem, comme roi de tous les Hébreux. Son corps fut déposé dans un tombeau creusé dans l'enceinte de sa résidence, Ville-David, l'ancienne Sion jébuséenne [2]. Il reposait non loin de l'arche de Yahwè.

I. — LE CARACTÈRE DE DAVID

Avec David disparaît le personnage le plus vivant, et, en dépit de deux fautes odieuses, le plus sympathique de l'Ancien Testament.

Il n'y a guère que Jérémie, dont l'âme, sinon la vie, nous soit presque aussi bien connue. Mais, tandis que Jérémie est, pour ainsi parler, tout en sensibilité, David présente un ensemble de qualités plus varié et plus complet. C'est cette plénitude des dons que Dieu lui avait départis qui faisait que, dès l'abord, on tombait sous son charme. Encore tout jeune homme, il retient déjà les regards par la grâce de son aspect, la décision de son allure la beauté de son visage, et par ce quelque chose de piquant que des cheveux blonds ajoutent à une figure d'Oriental hâlée par le soleil. S'il parle, ses paroles que ne déflore point la banalité découvrent aussitôt une intelligence droite et sereine. S'il se bat, il déploie une bravoure instinctive, qui est sûre d'elle-même, et pourtant sans forfanterie. On le voit réussir en tout, rare fidélité du bonheur qui montre clairement que « Yahwè est avec lui ». Il ne lui manque même pas ces talents légers qui achèvent de rendre accompli de tout point un homme qui en a de plus solides : il chantait agréablement en s'accompagnant sur la lyre, et tournait des vers héroïques ou gracieux, qu'il animait de sentiments

1. Le dernier mot du verset 7, בשבת, y est introduit, par erreur, du verset 8.
2. Sur le tombeau de David, voir, ci-dessus, pp. 188-189.

généreux et doux ; il était artiste : ce fut là l'occasion imprévue de sa fortune.

Ces qualités attirantes le mènent à la cour de Saül, et, tout de suite, le poussent à la première place. La démence du pauvre roi s'apaise aux accents de sa lyre et au son de sa voix. Ses prouesses étonnent et ravissent les plus braves guerriers. Un fils et une fille de Saül s'éprennent de lui, Jonathas pour avoir son amitié, Mîkhal pour gagner son amour, et les femmes d'Israël, transportées d'enthousiasme, célèbrent par leurs chants et leurs danses les hauts faits du jeune chef qui, dès qu'il parut, éclipsa tous les autres. Saül s'irrite de la faveur de son familier, le prend pour un rival et cherche à le perdre ; le préférant même à leur père, son ami l'avertit, sa femme le cache. En butte à la haine du roi qui l'a naguère aimé, David s'enfuit aux déserts de Juda. Là, par le seul ascendant de son audace, de sa piété, de ses succès, ce proscrit s'attache des centaines d'hommes dont beaucoup, sans lui, seraient restés des scélérats, et rallie à sa cause des guerriers et des chefs qui s'indignent de la fureur aveugle d'un roi forcené. De ces partisans, auxquels il n'offre qu'une existence pleine de dangers et de privations, il se fait des compagnons fidèles, dociles, affectionnés, inquiets s'il s'expose au péril, prêts à risquer leur vie pour défendre la sienne. Cette conquête des cœurs s'achève par la conquête d'une double couronne : quand Saül tombe sous les coups des Philistins, Juda choisit David pour roi ; sept ans après, les tribus israélites du nord acceptent à leur tour de se ranger sous son sceptre.

Cet élan d'une nation tout entière vers lui, il était bien naturel que David l'aidât par quelque habileté. Mais celle qu'il déploie si elle ne néglige aucune circonstance où il puisse être avantageux de témoigner des égards et de nouer des intrigues, ne semble pas avoir eu recours à ces calculs profonds dont l'effet est à lointaine échéance. Retenu par une certaine indolence naturelle, qui favorise son esprit d'abandon à Yahwè, David est avant tout l'homme des occasions. Il ne court pas avec audace après la fortune ; mais constamment il se tient à l'affût de sa chance, et sa grande habileté consiste à la saisir avec promptitude. Aussi ne lui échappe-t-elle guère. Vassal des Philistins, il doit leur prêter le concours de sa bande contre Saül son roi ; il l'accorde sans

sourciller ; mais à la veille de la bataille on le renvoie par défiance, et il part, le cœur soulagé, tout en faisant sonner très haut son mécontentement. Du vivant de Saül, alors que tant d'indications humaines et divines lui présageaient sa haute destinée et qu'il n'eût eu qu'un mot à dire pour en hâter l'heure, jamais il ne fait figure de prétendant : il n'a qu'à reparaître, dès que Saül est mort, pour que Juda, sa tribu, lui confère une couronne. Celle d'Israël lui manque encore pour qu'il devienne roi de tous les Hébreux ; Ishbaal, fils de Saül, la porte avec maladresse ; mais Abner, cousin de Saül, la soutient avec vigueur. Abner abandonne son maître, puis tous deux meurent assassinés ; David n'a qu'à tendre la tête pour qu'Israël y dépose à son tour cette deuxième couronne. Enfin, s'il peut redouter qu'un membre de la dynastie déchue essaie de la lui reprendre quelque jour, une vendetta inexorable écarte à tout jamais par le dernier supplice sept sur huit des seuls survivants de son prédécesseur, et du huitième, un infirme craintif, il lui suffit de faire un courtisan pour le réduire à l'impuissance. Aussi David, doué d'autant de patience habile que de piété confiante, tout en laissant agir la main secourable de Yahwè, savait cueillir d'un geste vif les fruits qu'elle lui tendait.

A attendre l'heure de Dieu, David ne manifestait pas seulement son pieux abandon à la Providence ; il donnait à tous ses sujets un témoignage apprécié de sa modération dans la revendication du pouvoir, comme du désir qu'il nourrissait de sentir qu'on lui obéissait moins par crainte que par attachement. A la différence de tant de rois anciens, et même de Salomon son successeur, qui n'hésitèrent point à prendre des mesures sanglantes pous déblayer les avenues de leur trône et en assurer la solidité, il ne monta pas sur le sien en marchant dans du sang répandu par lui. Jamais, sauf dans l'affaire du recensement, qu'il regretta du moins avec une singulière générosité d'âme, il ne se conduisit en despote ; deux fois, il prit les armes pour réduire un soulèvement, mais, la première tout au moins, il devait se défendre. C'est que la réserve attentive qui le retenait de brusquer la fortune lui inspirait, à l'égard des hommes, une prudence avisée, qui, dès qu'elle laissait naître la confiance, faisait place en lui à la plus vive affection. S'il fut tant aimé, s'il trouva un écrivain pour rédiger, de sa vie,

où se mêlèrent le bonheur et l'infortune, une histoire émue qui peut encore tirer des larmes, s'il laissa dans la mémoire d'Israël un souvenir d'où ses fautes mêmes n'ont point banni la sympathie et l'admiration, qui pourrait croire qu'il n'eût dû ce traitement de choix qu'à une douceur feinte et à une astuce perverse ? Aucun homme, surtout si son rang livre sa vie à tous les regards du présent et de l'avenir, ne saurait ainsi tromper sa génération et égarer l'histoire. Pour gagner tous les cœurs, David dut être bon, affectueux, tendre, et, le premier, aimer lui-même beaucoup. Ce n'est pas à dire qu'il eût toujours fait preuve de mansuétude. Comme les califes les plus renommés pour leur patience imperturbable, il porta parfois des sentences expéditives ; et, comme le cheikh arabe, qui, son heure dernière venue, désigne à ses fils et son ami pour qu'ils ne le lèsent pas et son ennemi pour qu'ils ne l'épargnent pas, ayant recommandé à Salomon son fils de continuer ses bienfaits aux enfants de l'affable Barzillay, il signala à sa vengeance le sanguinaire Joab et Shimeï, l'odieux insulteur, pour leur faire payer leur dette par la mort. Mais si les exigences d'une justice qui réclamait, selon les idées de ce temps, que tout, bien et mal, fût payé dès ici-bas, imposaient à David des décisions que notre morale n'imposerait plus, on voit assez par ailleurs que son âme penchait plus vers une bonté affectueuse que vers une rigoureuse exactitude. Il fut étrangement généreux à l'égard de Saül, qu'il tint par deux fois au bout de son glaive sans lui enlever la vie, et dont il chanta la vaillance en une poésie empreinte du plus sincère regret. Il aima ses épouses et ses enfants de cette affection sans borne qui ne peut s'interdire la faiblesse et la partialité. Il aima ses sujets au point de souffrir à les voir décimés par la peste en châtiment de sa propre faute, et de supplier Yahwè de le frapper plutôt lui et les siens. Il aima Jonathas, le fils de Saül, d'une amitié ardente, « meilleure pour lui que l'amour même des femmes », et à laquelle ne manquèrent ni l'élan ravi de la première rencontre, ni les serments secrets, ni les orages du doute, ni les services mutuels, ni les baisers désolés et les larmes amères. Ces deux jeunes héros avaient tellement « lié leurs deux âmes » que Jonathas, héritier présomptif du trône, oubliait sa couronne et s'oubliait lui-même pour défendre son rival bien-aimé, et que David, quand son ami fut tombé mort

sur les hauteurs du Gelboé, poussa des plaintes déchirantes qui trahissaient son désespoir

Des qualités moins douces que cette exquise tendresse de cœur apparaissent en David devenu roi de Juda et d'Israël, des qualités précieuses chez un maître, et qui firent de lui un homme d'Etat remarquable. Tour à tour il manifeste sa ténacité dans les guerres qu'il entreprend contre les ennemis de son peuple ; l'esprit de suite dans ses projets, qu'il n'abandonne point sans les avoir réalisés; la pénétration de son coup d'œil dans le choix de Jérusalem pour capitale ; son respect des prescriptions de la religion et de la justice ; sa modération dans l'exercice d'un pouvoir qu'il voulait sans despotisme ; sa reconnaissance envers ceux qui le servent ; sa confiance envers ceux qui, l'ayant d'abord trahi, reviennent à sa cause ; enfin, sa prudence habile pour assurer contre un retour de Benjamin ou une défection d'Israël l'union de tous les Hébreux et la permanence de sa dynastie.

On commence toutefois à découvrir des faiblesses en cet homme d'une nature si heureuse dès que le pouvoir souverain l'expose à rejeter des entraves qu'il avait supportées jusque là, mais qui en viennent à le gêner, et quand l'âge, qui le gagne, mine lentement la fermeté de sa jeunesse.

Issu d'une famille dont les écrivains sacrés ont plus d'une fois signalé la beauté, jamais David, qui plaisait tant, ne resta lui-même insensible à la beauté des femmes. Chevalier errant au désert de Caleb, à la vue d'Abigaïl, « aussi sensée que belle », qui l'implorait à deux genoux, il sentit s'évanouir sa juste colère ; l'extraordinaire beauté d'Abisag ranimera ses vieux ans ; roi, il fut vaincu par celle de Bethsabée. Sa passion soudainement effrénée pour cette femme trop vite complice ne surprit pas seulement ses sens ; elle éveilla dans son âme, pourtant bonne, cette rouerie perfide et cette froide cruauté dont il usa envers Urie, et qui lui dictèrent l'atroce arrêt de mort que l'infortuné mari porta lui-même à son exécuteur. C'est peut-être là le seul crime que nous ne pourrions lui pardonner, s'il ne l'avait expié par un noble repentir et par d'affreux malheurs.

Cette sensibilité native, qui entraîna son cœur au mal, mais qui, manifestée en toutes ses actions, l'enveloppait, dans sa jeunesse surtout, d'une amabilité si séduisante, finit à la longue par

décliner vers la faiblesse. Une torpeur irrésolue, qu'il n'arrivait plus à secouer, contribua pour une part notable à favoriser l'éclosion des germes de discorde et de trouble que la convoitise du pouvoir semait à la cour et parmi les tribus. Il ne savait plus ni châtier ni tenir à leur rang ses fils, dont la polygamie n'avait fait que des demi-frères enclins à se jalouser et même à se haïr. Amnon outrage sa demi-sœur Tamar ; David garde un silence navré. Il pleure, puis se tait des années quand Absalom a vengé Tamar en faisant assassiner Amnon ; mais il ne sévit pas. Sous ses yeux, Absalom d'abord, Adonias ensuite paradent en princes héritiers, forment des cabales politiques et déchaînent la guerre civile ; il n'aurait eu qu'à faire connaître sa décision de transmettre sa couronne à Salomon, le fils de Bethsabée, sa favorite, pour couper court à ces manœuvres ; mais il chérissait trop ses fils pour les contrarier, et préférait tout laisser aller plutôt que d'intervenir en maître. A l'égard des tribus, il ne savait plus, comme jadis, tenir la balance égale ; les rivalités, qu'il avait endormies, se réveillent ; Juda l'abandonne, Israël le trahit ; il lui faut fuir devant les insurgés et recourir à ses chefs militaires pour en avoir raison.

Des malheurs et des bouleversements que cette attitude lasse et découragée contribuait à causer, David souffrait en silence dans son cœur, troublé par les douloureux échecs d'une sensibilité qui, n'étant plus accompagnée comme autrefois d'une activité entraînante, n'exerçait plus autour d'elle le même irrésistible empire. Un voile de tristesse semble s'étendre et peser sur ses dernières années. Il apparaît pensif et morne, comme s'il avait sans cesse devant l'esprit les tragédies honteuses et sanglantes qui avaient déchiré, qui menaçaient encore sa famille,ainsi que l'appréhension obsédante de découvrir d'irrémédiables fissures dans l'édifice politique qu'il avait eu le bonheur et la gloire d'édifier.

Ces peines, le prophète Nathan les lui avait prédites, et l'on peut bien penser que, si elles étaient le châtiment de ses fautes, elles n'en poussaient pas moins son âme confiante, quoique meurtrie, vers Yahwè. Mais il n'avait pas attendu ces heures presque toujours inquiètes et désenchantées de la vie finissante pour être religieux, et pour demander à Dieu la consolation suprême que sa vieillesse lui refusait. On peut suivre, tout au long de son existence, le déclin progressif de ses meilleures qualités. Il en est une

pourtant qu'on ne voit jamais faiblir: c'est sa piété envers Yahwè. Sans doute, il la faut comprendre. De quelques lumières qu'il ait plu à Dieu d'illuminer son esprit sur les réalités encore très lointaines de l'Incarnation et de la Rédemption, on ne saurait supposer que David ait incessament vécu dans la contemplation de ces mystères chrétiens. Il en fut de lui comme des prophètes, qui, en communiquant la parole divine qui leur était révélée, n'en percevaient ni toute la profondeur ni toute la plénitude infinies. Mais, si incomplètement qu'il ait pu saisir les hautes vérités qu'il entrevit, sa religion, d'une droiture sans défaillance et d'une ferveur sans lassitude, lui conféra sûrement un rang très élevé au-dessus de la masse de ses contemporains. Elle rayonne déjà dans sa jeunesse ; elle éclate dans tout le cours de sa vie. C'est à cause d'elle que le vieux Samuel, cruellement déçu par la tiédeur yahwéiste de Saül, le couve pour ainsi dire des yeux, et attend de lui la réalisation de l'œuvre théocratique que le premier roi d'Israël avait en grande partie manquée ; c'est d'elle que s'étonnent l'entourage de Saül et les compagnons d'aventure aux déserts judéens, que se moque Mîkhal lors du transfert de l'arche, que s'autorise Nathan pour provoquer le repentir de l'adultère et de l'assassinat, Gad pour faire expier la maladresse orgueilleuse du recensement. Elle dicte à David ses plaintes quand Saül l'oblige par sa poursuite acharnée à sortir du territoire de Yahwè ; elle lui fait battre le cœur trop vite quand il a osé porter la main sur le manteau de l'oint de Dieu ; elle le pousse à exalter l'arche sainte et à lui réserver une place dans sa résidence royale pour vivre plus près d'elle et la mieux honorer ; elle lui redonne confiance lorsque, puni dans sa tendresse de père, il a vu mourir l'enfant né de sa faute, et soutient son âme désolée lorsque, roi infortuné obligé à fuir devant son fils, il courbe patiemment la tête sous les outrages que lui jette Shimeï. Elle remplissait tellement son cœur ardent qu'il ne pouvait la taire ; et, ayant reçu en partage les dons merveilleux du poète, c'est en vers pleins de vigueur ou de grâce, vibrants comme un appel ou languissants comme un soupir, humbles comme une supplication ou fiers comme un cri de triomphe qu'il manifestait les sentiments qu'elle éveillait en lui. On a beau se dire que le calcul prévoyant et l'habileté précautionneuse se mêlaient à son assurance qu'il serait secouru par

Yahwè ; nul ne peut douter de sa foi ni lui refuser une piété sincère. On s'étonnerait plutôt qu'à cette époque où tant de rudesse ravalait encore les mœurs, un homme, un roi, eût trouvé dans sa sensibilité même un aliment pour sa religion et comme de la tendresse pour un Dieu redoutable que les autres adoraient en tremblant.

II. — L'ŒUVRE DE DAVID.

Par ses résultats politiques, le règne de David fut sans conteste le plus brillant de toute l'histoire d'Israël.

Le premier des rois, après Moïse, on dirait mieux le seul avec cet homme de génie, David réussit à opérer l'union de tous les Hébreux. Pour accomplir cette œuvre ardue, une double tâche lui incombait : libérer le territoire de la présence et de la menace des étrangers, et grouper en un royaume unique toutes les tribus qui reconnaissaient Yahwè pour leur Dieu.

Une série éclatante de victoires, que ne ternit aucun échec, permit à David de doter son peuple d'un territoire national mis à l'abri de tout danger et de lui assurer le libre développement de ses qualités et de ses ressources. Il s'en prend d'abord aux ennemis de l'intérieur. Les Philistins, établis dans la plaine côtière, venaient encore rôder, en quête de pillage, jusqu'au cœur du pays ; David les refoule, et entame leurs possessions. Des villes fortes cananéennes, qui avaient défié les assauts des bandes de Josué, se dressaient encore, comme des îlots autonomes, au milieu des terres hébraïques ; David les réduit, et s'empare, entre autres, de Jérusalem, dont il fait sa capitale, avec la citadelle de Sion, où il établit sa résidence. Son royaume ainsi déblayé, il franchit tout à tour ses frontières, et, de l'Égypte à l'Euphrate, écrase l'un après l'autre les ennemis d'Israël. Au sud, les Édomites, abandonnés par leur roi, qui s'enfuit, lui laissent l'accès libre à la Mer Rouge ; son fils Salomon y installera un chantier naval d'où il fera cingler sa flottille à la recherche des parfums de l'Arabie, de l'or et du bois précieux d'Ophir. A l'est, les Moabites, qu'il décime avec une impitoyable rigueur, et les Ammonites, dont il emporte la capitale, lui paient un tribut et lui fournissent des esclaves. Au nord, les Araméens, qu'il défait à deux reprises, en dépit

de leurs chars de guerre, sont contraints d'accepter des gouverneurs hébreux à Damas et de recevoir pacifiquement les marchands israélites dans tous leurs comptoirs de la Transjordanie. La force militaire suscite les amitiés politiques. David entre en rapports de courtoisie avec les Araméens établis sur l'Oronte, en relations commerciales avec les Phéniciens de Tyr, peut-être même en coopération armée avec les pharaons du Nil. Grâce à lui, le jeune royaume d'Israël devient d'emblée l'État le plus puissant de la Syrie méridionale.

Tant de superbes victoires, un si magnifique essor ne pouvaient qu'affermir l'esprit national. Pourtant les tribus hébraïques ne dépouillaient pas volontiers leur esprit particulariste. S'il ne les y contraignit qu'une fois par la violence, David les y aida incessamment à force d'intrigues, d'habileté et de douceur. Judéen par ses origines, il sut s'entendre avec Israël et le ranger sous son sceptre ; et en donnant à l'arche unique la première place dans sa capitale, il pressa les tribus de s'unir politiquement autour de leur roi, comme elles s'unissaient pieusement autour de Yahwè leur Dieu. Cependant, il lui était plus facile d'écraser ses ennemis que d'unir ses sujets. Ses efforts ne lui épargnèrent ni la douloureuse révolte de son fils Absalom, ni l'insignifiante rébellion de Shéba l'Israélite. Mais si l'une et l'autre lui montraient avec une évidence cruelle que son œuvre d'union n'était pas définitivement accomplie, la réconciliation nationale qui les suivit pouvait le convaincre qu'il l'avait heureusement ébauchée.

Ce mérite, la suite de l'histoire d'Israël devait en accuser toute la grandeur, car l'union, un moment réalisée par David, ne fut qu'éphémère. Elle se heurtait à trop de difficultés, ethniques, historiques et géographiques, pour pouvoir humainement durer très longtemps ; Salomon, par son despotisme, en hâta l'effondrement, et aucun de ses successeurs ne fut capable de la restaurer. Aussi les siècles suivants ne marchandèrent-ils point à David leur admiration pour avoir réussi à grouper en une seule nation tous les serviteurs de Yahwè. La scission des deux royaumes d'Israël et de Juda, leur hostilité, tantôt ouverte et tantôt sourde, mais jamais apaisée, les guerres fratricides qui les jetaient l'un contre l'autre, la désorganisation religieuse qu'entraînait leur rivalité politique, rappelaient, par un attristant contraste, le temps où

David avait établi l'union fraternelle, dirigé les armes du peuple de Dieu contre les païens, et montré, par les honneurs extraordinaires rendus à l'arche sainte, la place privilégiée que la religion du Dieu unique était appelée à tenir dans ce royaume uni et victorieux. Ce rapprochement des deux grandes fractions du peuple hébreu, les prophètes le tentèrent ensuite à leur tour dans la mesure de leurs moyens ; tout au moins l'appelaient-ils de leurs vœux ; et quand ils dépeignaient les merveilles qui devaient marquer, dans un avenir aux perspectives indécises, le triomphe définitif de Yahwè, méconnu des nations étrangères et trop souvent abandonné par son peuple, ils annonçaient la restauration de cette union d'Israël et de Juda, ainsi que la réapparition de ce royaume de David, où un dernier Roi, issu de sa race, étendrait son sceptre souverain sur les fils de Jacob, ramenés à Jérusalem de tous les coins du monde. Ce fut la gloire, peut-être la plus noble, de David d'avoir ainsi réalisé dans le passé historique l'œuvre d'union que le Messie, sur le modèle qu'il en avait tracé, réaliserait en un royaume idéal à l'heure lointaine promise par Dieu.

En dehors de cette union nationale, qui ne lui survécut guère, David léguait à son peuple d'autres biens d'une valeur politique inestimable : un territoire suffisamment organisé, avec des frontières aussi indiscutées qu'elles pouvaient l'être ; la suprématie du roi de Jérusalem reconnue par tous les peuples voisins, qui avaient éprouvé la vigueur de son bras, et qui lui payaient régulièrement un important tribut ; le commerce protégé efficacement, même parmi ces nations hostiles ; le trésor de Yahwè et celui de l'Etat remplis du butin des victoires, des redevances des tributaires, des présents des alliés, avec d'immenses dépôts d'or, d'argent, de bronze, qui, tout en permettant d'alléger les contributions des sujets, constituaient une réserve pour l'imprévu comme pour les dépenses inouïes que fera bientôt Salomon ; enfin une armée solide, désormais bien équipée, aguerrie par plusieurs campagnes heureuses, et dont quelques contingents, à la vérité fort peu nombreux, mais d'un dévouement au-dessus de l'épreuve, assuraient au roi des cadres de premier ordre et, au pis aller, une garde fidèle jusqu'à la mort.

Mieux encore que tout cela, David laissait à Israël une capitale et une dynastie.

Jérusalem, conquise par lui sur les Jébuséens, devenue grâce à lui le centre solide du royaume et le premier sanctuaire de la nation, inaugure dès lors sa glorieuse destinée. Dans quelques années, Salomon en fera une ville fastueuse, où le temple de Yahwè et le palais du roi rivaliseront de splendeur ; puis s'ouvrira pour elle une série, ininterrompue pendant de longs siècles, de pillages et d'incendies, de restaurations et d'embellissements, de sièges atroces et de pèlerinages inspirés par la plus ardente ferveur. Que de fois le nom de Jérusalem a été chanté ou murmuré par les lèvres fidèles du peuple élu, dans la joie des triomphes ou dans la tristesse de l'exil ! Isaïe a célébré la force de la ville sainte quand elle se riait des assauts du roi d'Assyrie ; Jérémie a pleuré sur ses ruines fumantes et ensanglantées ; le psalmiste déporté à Babylone suspendait sa harpe silencieuse aux saules du ruisseau pour ne pas en profaner le nom sacré sur la terre étrangère. Existe-t-il au monde une autre ville qui ait été aussi violemment aimée ? Et aujourd'hui, qui ne l'aime encore comme l'aima Israël ? Le chrétien vient y baiser les traces adorables de son Sauveur, qui y vécut les heures d'angoisse où il versa son sang pour le rachat du monde; le Juif, fermant les yeux aux leçons de l'histoire et bornant à son peuple les libéralités divines, vient y rêver d'une religion réservée à lui seul et d'un empire terrestre dont il serait le maître ; et le musulman, qui n'a pu se soustraire à l'attraction religieuse qu'exerce cette ville unique, vient y vénérer la mémoire du roi David, du prestigieux Salomon et du prophète Jésus. Rome elle-même n'est pas aussi prenante. Elle instruit, elle affine, elle attache ; mais Jérusalem étreint les cœurs sous ses souvenirs ineffables, et remue jusqu'au fond les âmes de je ne sais quelle émotion haletante, comme si elles s'y sentaient trop près de Dieu.

Cette ville, que David léguait à son peuple et à l'humanité monothéiste, sera, pendant près de quatre siècles, le siège de sa dynastie. En gardant ainsi pour lui-même et en assurant à ses descendants une couronne qu'il ne tenait pas de ses pères, l'ancien berger devenu roi a mis dans leur plein jour et son rôle providentiel et le prestige de son souvenir. Car cette permanence du pouvoir au sein d'une seule famille est singulièrement frappante en regard de l'instabilité dynastique qui bouleversa Israël après qu'il fut séparé de Juda. Au cours des deux siècles d'existence de ce royau-

me schismatique, neuf usurpateurs essayèrent tout à tour d'asseoir leur famille sur le trône, et sept d'entre eux furent assassinés par leur successeur. Pendant que dix-sept rois se disputaient ainsi la couronne dans le sang, douze descendants de David se transmettaient l'autorité royale de père en fils. Il n'est pas malaisé de saisir l'importance politique de cette stabilité ; mais il faut aussi comprendre quel regain de gloire recueillait le nom de David chaque fois qu'un prince de sa lignée venait prendre sa place. Pour les Hébreux, aucun bonheur n'était comparable à celui d'une longue postérité ; c'était la bénédiction de choix, celle que Yahwè n'accordait qu'à ses meilleurs serviteurs, et, comme ils jugeaient de la valeur morale d'un homme d'après sa félicité ici-bas, ils mettaient justement David au rang des plus grands personnages de leur histoire religieuse, à côté d'Abraham, le père de leur race, et de Moïse, le promulgateur du yahwéisme et de la loi.

Aussi David tient-il une large place dans la tradition du peuple d'Israël. Dans le Livre des Rois, c'est lui le monarque idéal, à qui le rédacteur sacré compare, pour les juger d'après ce modèle, et les bons rois, qui ont marché sur ses traces, et les rois pervers, qui ont abandonné ses voies. Dans le Livre des Chroniques, il apparaît dressé sur un piédestal encore plus resplendissant, mais qui l'éloigne trop de terre pour que son image garde toute sa netteté. Car l'auteur de ce Livre, qui y fait pourtant entrer le récit du dénombrement dont David se rendit coupable, omet de raconter sa vie d'aventure, son double crime contre Urie le Hittite, et la révolte d'Absalom, dont l'origine était un scandale humiliant pour la famille du pieux roi. En revanche, il a cherché dans ses sources tous les détails qui se référaient à l'organisation du royaume, et plus encore à l'organisation des lévites, des prêtres, des chantres, des portiers, chargés de servir au temple, ce temple cher au souvenir des générations qui n'en possédaient plus que l'ombre et dont David avait dû laisser à Salomon le plan le plus minutieux avec les matériaux de prix destinés à le construire. On touche ici du doigt, à comparer ce qui manque à ce qui s'ajoute dans cette histoire tardive, le changement, l'idéalisation que la figure de David devait subir avec le temps. Où est le jeune aventurier chef de bande, le vassal des Philistins, le père déshonoré par la lubricité incestueuse d'un de ses fils, par le fratricide d'un

autre, par la rivalité sanglante des survivants ? où l'homme passionné jusqu'à l'adultère public, et le roi sournois jusqu'à l'assassinat secret ? Tout cela n'intéressait plus ou plutôt scandalisait le compilateur des Chroniques. Il ne l'a pas ignoré, mais il l'a passé sous silence ; il l'a caché, comme on cache les faiblesses d'un être aimé. Nul n'osera lui en faire un grief, s'il était bien permis à cet historien, adonné à la dévotion et soucieux d'y exhorter ses frères, de mettre en plein jour ce qui lui plaisait le plus et pouvait le mieux édifier dans la vie de David. Mais, pourtant, qui ne préférerait à ce portrait du saint roi, embelli par une main pieuse qui en a effacé les taches, le portrait tracé, au Livre de Samuel, par un ami qui a osé les y laisser ? Le Chroniqueur a su nous faire admirer le zèle liturgique de son religieux héros ; le biographe n'a pas omis de nous découvrir, lui aussi, la ferveur de la piété de David; mais en nous racontant, de plus, sa pauvre vie humaine, il nous a fraternellement émus.

Car David est l'un de ces hommes que l'on ne rencontre pas sur son chemin sans être frappé de tout de ce qu'ils laissent involontairement paraître de leur âme, sans être attiré par tout ce qu'on devine en eux de noble et de bon. Lorsque nous parcourons son histoire, ne subissons-nous pas, comme ceux qui l'entouraient, le charme de ses dons ? n'admirons-nous pas son extraordinaire destinée ? pouvons-nous ne pas comprendre l'ardeur et la faiblesse de son cœur, rester insensibles à son douloureux silence ou à ses sanglots désespérés de père meurtri dans sa tendresse ? Et puis sa vie religieuse n'est-elle pas un exemple et une aide pour la nôtre ? Si, des sommets tonnants du Sinaï, l'austère figure de Moïse semble dominer toute l'histoire d'Israël, de la colline de Sion, ombragée d'oliviers et de cyprès, arrive jusqu'à nous l'écho des cantiques de David : ils inspirèrent la piété yahwéiste ; ils inspirent encore la piété des chrétiens. Cet écho lointain, répercuté par tant d'âmes qui, au cours des siècles, en ont entendu et goûté l'invitation à mieux servir Dieu, vibre encore maintenant jusque dans les nôtres, et c'est à cet Hébreu, fidèle de Yahwè et roi-poète, que nous aimons à demander des paroles sincères et profondes pour exprimer notre prière et notre adoration, notre détresse et notre espérance. Aussi David nous paraît-il plus près de nous qu'aucun des saints de l'ancienne Loi ; meilleur que nous par la ferveur de sa

piété et pire que nous par son crime, il reste semblable à chacun de nous par ses défaillances et ses misères. Son époque et sa race ont sans doute laissé sur lui leurs traces indélébiles, qui peuvent parfois déconcerter. Mais si l'on sait percer les ombres dont souvent elles l'enveloppent, on découvrira vite en lui une séduction à la fois douce et mâle, qui nous captive à notre tour, et nous le fait aimer.

INDEX ANALYTIQUE

Les chiffres avec exposant renvoient aux notes ; ceux accompagnés de n, à la page où finissent les notes commencées à la page précécente ; les chiffres gras renvoient à l'identification des noms anciens.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE XII


a39003 002955135b

